

Ouspensky

**FRAGMENTS D'UN
ENSEIGNEMENT INCONNU**

Offert par VenerabilisOpus.org
Dédié à préserver le riche patrimoine
culturel et spirituel de l'humanité.

Titre original : IN SEARCH OF THE MIRACULOUS

Retour des Indes.

La guerre et la « recherche du miraculeux ».

Conférences sur l'Inde à Moscou.

Rencontre de G.

Une allusion au groupe des « chercheurs de vérité ».

Le ballet « La Lutte des Mages » et l'étude de soi.

L'homme est une machine gouvernée par les influences extérieures.

« Psychologie » et « mécanique ».

Tout « arrive ». Personne ne peut rien « faire ».

Pour faire, il faut être.

La considération, esclavage intérieur.

Saint-Pétersbourg en 1915.

Un groupe est le commencement de tout.

Se rendre compte que l'on est en prison.

Pourquoi la connaissance est-elle tenue secrète?

La matérialité du savoir.

Peut-on dire que l'homme possède l'immortalité?

Selon les enseignements anciens, l'homme se compose de quatre corps.

Image de la formation d'un deuxième corps : la fusion des poudres.

La voie du fakir, la voie du moine, la voie du yogi.

Il existe une autre possibilité, celle d'une quatrième voie : la voie de l'homme rusé.

Quelques points fondamentaux de l'enseignement de G.

L'absence d'unité dans l'homme.

Les centres dans l'homme : centres intellectuel, émotionnel et

moteur, centre instinctif, centre sexuel.

Travail du centre sexuel avec son énergie propre.

Comment l'évolution de l'homme doit être comprise.

La lune se nourrit de l'humanité.

L'évolution de l'homme est l'évolution de sa conscience.

L'homme n'a pas de « Moi » permanent et immuable.

L'homme est comparé à une maison sans maître, ni intendant.

Les fakirs de Bénarès. Le bouddhisme de Ceylan.

CHAPITRE IV

103

*Le développement de l'homme s'opère selon deux lignes :
« savoir » et « être ».*

L'homme moderne se caractérise par l'absence d'unité en lui-même.

Son trait principal, c'est le sommeil.

Le savoir est une chose, la compréhension en est une autre.

La compréhension est fonction de trois centres.

Un nouveau langage fondé sur le principe de relativité.

L'homme n° 1, l'homme n° 2, l'homme n° 3.

L'homme n° 4 est le produit d'un travail d'école, il a un centre de gravité permanent.

La loi fondamentale : la « Loi de Trois » ou Loi des Trois Forces.

L'idée de l'unité des trois forces dans l'Absolu.

La multiplicité des « mondes ». Le rayon de création.

CHAPITRE V

127

Représentation de l'Univers sous la forme du rayon de création.

De l'Absolu à la Lune.

Énergie nécessaire à la croissance de la Lune.

Libération du joug de la Lune.

L'homme est un « univers en miniature ».

Les quatre états de toute substance : « Carbone », « Oxygène », « Azote », « Hydrogène ».

*L'homme a la possibilité d'une existence après la mort.
La parabole de la voiture, du cheval, du cocher et du maître.
Possibilité d'une langue universelle.
Une explication de la Sainte Cène.*

CHAPITRE VI 149

*Le but de l'Enseignement et les buts personnels.
Destin, accident, volonté.
Comment devenir un Chrétien ?
« Connais-toi toi-même ».
Les méthodes d'observation de soi.
Étudier est une chose, changer en est une autre.
L'imagination, cause du mauvais travail des centres.
Les « habitudes ».
Combat contre l'expression des émotions négatives.
Relation du centre instinctif et du centre moteur.*

CHAPITRE VII 173

*Qu'est-ce que la conscience ?
« Il y a différents degrés, différents niveaux de conscience. »
Pour arriver à vraiment s'observer, il faut tout d'abord « se
rappeler soi-même ».
Tentatives d'Ouspensky. « Division » de l'attention.
« Nous ne nous rappelons pas nous-mêmes ». Possibilité d'un
éveil.
Nécessité d'une étude parallèle de l'homme et du monde. L'unité
fondamentale de tout ce qui existe.
La « Loi de Sept » ou Loi d'Octave, seconde loi fondamentale.
Discontinuité des vibrations, déviation des forces.
L'idée d'octave appliquée à la musique.
« Intervalles » dans le développement des vibrations.
Développement correct des octaves.
La grande octave cosmique : le rayon de création.
« Dieu Saint, Dieu Fort, Dieu Immortel. »*

Nécessité de « chocs additionnels ».

Octaves cosmiques descendantes (créatrices) ; octaves ascendantes (évolutives). Octaves fondamentales et octaves secondaires (ou intérieures).

« La vie organique, organe de perception de la terre ».

Une octave latérale dans le rayon de création. La signification de Ré, nourriture pour la Lune.

CHAPITRE VIII

205

Quatre états de conscience possibles : sommeil, état de veille, rappel de soi, conscience objective.

« L'état de veille » de l'homme ordinaire est le sommeil.

Sans aide extérieure un homme ne peut jamais se voir.

L'étude de soi et l'observation de soi en vue de l'éveil.

Identification, considération intérieure et considération extérieure.

« La sincérité doit être apprise. »

Tampons : appareils destinés à amortir les contradictions internes.

Le concept de « conscience morale » n'a rien de commun avec celui de moralité.

Personne ne fait rien délibérément pour servir le mal.

Essence et personnalité, leurs rôles respectifs. Intervention de l'« éducation ».

Se libérer de son destin.

La question d'argent.

CHAPITRE IX

242

Le « rayon de création » sous forme de trois octaves de radiations.

La place de l'homme et sa fonction dans l'univers créé.

Les « intervalles » des octaves cosmiques et les « chocs » qui les remplissent.

Les douze triades qui forment la structure de la matière.

La Table des Hydrogènes.

Relation entre les Fonctions de l'homme et les plans de l'univers.

L'homme possède l'énergie suffisante pour entreprendre le travail sur soi.

« Apprenez à séparer le subtil de l'épais. »

Digestion des trois sortes de nourritures — les aliments, l'air et les impressions — à partir desquelles se constituent les « corps supérieurs ».

Le rappel de soi, premier choc conscient additionnel.

Le deuxième choc conscient est fourni par le travail sur les émotions.

Les centres supérieurs sont pleinement développés, ce sont les centres inférieurs qui ne le sont pas.

Tous les processus intérieurs sont matériels.

CHAPITRE X

282

Pourquoi il est impossible de dire où commence la voie.

Le centre magnétique, un lieu libéré de la loi de l'accident.

La rencontre du maître, première marche sur l'« escalier » qui conduit à la voie.

« Macrocosmos » et « microcosmos ». La doctrine intégrale des sept cosmos.

Le rapport d'un cosmos à l'autre est celui de zéro à l'infini.

Qu'est-ce qu'un miracle ?

Le système des cosmos du point de vue de la théorie pluridimensionnelle d'Ouspensky.

Une observation complémentaire de G. : « le temps est respiration ».

L'homme n'a d'existence que dans les limites du système solaire.

CHAPITRE XI

307

« S'éveiller, mourir, naître », trois stades successifs.

Des milliers d'attachements, de « moi » inutiles empêchent l'homme de s'éveiller.

*Qu'est-ce que veut dire « réaliser sa propre nullité » ?
Le courage de « mourir ».
Certaines forces maintiennent l'homme au pouvoir de ses rêves.
Histoire du magicien et des moutons. Kundalini, puissance de
l'imagination. Le sommeil de l'homme est hypnotique.
Nécessité d'une conjugaison d'efforts. Un homme seul ne peut
rien faire. « Pour réveiller un homme endormi, il faut un bon choc ».
Conditions générales de l'organisation des groupes.
Le maître. La condition d'obéissance. Le secret.
La lutte contre les mensonges en soi-même. La lutte contre les
peurs.
Sincérité envers soi-même.
Seuls comptent les sur-efforts.
« Grand accumulateur » et petits accumulateurs de la machine
humaine.
Comment disposer de l'énergie nécessaire ? Rôle du centre
émotionnel.
Rôle du bâillement et du rire en tant que décharge d'énergie.*

CHAPITRE XII 336

*Août 1916. Le travail s'intensifie.
Quels sont les hommes qui peuvent être intéressés par les idées
de cet enseignement?
« Il faut avoir été déçu. »
Une expérience faite en commun : raconter sa vie.
Ce qui signifie « être sincère ».
Une question et une réponse à propos de l'Éternel Retour.
Une autre expérience : séparer l'essence de la personnalité.
Rôle du « type » dans les relations de l'homme et de la femme.
Pouvoir du sexe. Esclavage et libération. Formation du corps
astral.
L'abstinence sexuelle est-elle utile pour le travail ? L'abus du
sexe.*

CHAPITRE XIII 368

*Ouspensky se prépare aux expériences promises par G.
Pour un groupe restreint le « miracle » commence.
« Conversations mentales » avec G. Le sommeil a cessé.
L'étude des phénomènes supérieurs exige un état émotionnel
particulier.*

Le trait principal dévoilé.

Ceux qui abandonnent le travail.

Le silence comme un test.

Le sacrifice dans le processus d'éveil. « Sacrifier sa souffrance. »

La Table des Hydrogènes élargie, « diagramme mouvant ».

Le temps est limité — la ruse est nécessaire.

CHAPITRE XIV 393

Comment transmettre la « vérité objective » ?

La science envisagée du point de vue de la conscience.

*L'idée de l'unité de toutes choses, fondement de la science
objective.*

*Possibilité de l'étude simultanée de l'homme et du monde à
travers les mythes et les symboles.*

*Juste ou fausse approche des symboles selon le niveau de
compréhension.*

La méthode symbolique dans les différentes voies fondamentales.

*Le symbole de l'ennéagramme. La « Loi de Sept » dans son
rapport avec la « Loi de Trois ».*

Faire l'expérience de l'ennéagramme par le mouvement.

Une langue universelle.

Art objectif et art subjectif.

La musique objective basée sur les octaves intérieures.

Conditions nécessaires pour comprendre l'art objectif.

CHAPITRE XV 419

La religion correspond au niveau de l'être.

« Apprendre à prier. »

L'église chrétienne est une école, dont on ne sait plus qu'elle est une école.

Signification des rites.

La vie organique sur la terre.

La partie de la vie organique qui évolue est l'humanité.

Tout processus d'évolution commence par la formation d'un noyau conscient.

L'humanité représentée par quatre cercles concentriques.

Les voies du fakir, du moine et du yogi sont permanentes, les écoles de la quatrième voie n'existent qu'un temps.

« La vérité ne peut parvenir aux hommes que sous la forme de mensonge ».

Comment reconnaître une véritable école ? Initiations.

« Chacun doit s'initier soi-même ».

CHAPITRE XVI

442

Les événements historiques de l'hiver 1916-1917.

La conscience de la matière, ses degrés d'intelligence.

Classification de toutes les créatures sur la base de trois traits cosmiques.

Le « diagramme de toutes choses vivantes ».

G. quitte définitivement Saint-Petersbourg.

G. tel que l'ont vu ses élèves et tel que le décrit un journaliste.

En l'absence de G. l'étude théorique des diagrammes se poursuit.

Construction d'une « table du temps dans les différents cosmos » élargie aux molécules et aux électrons.

Dimensions temporelles des différents cosmos.

Application de la formule de Minkovski.

Relation des différents temps aux centres. Calculs cosmiques du temps.

Ouspensky retrouve G. en juin 1917 à Alexandropol. Rapports de G. avec sa famille.

« Les événements ne sont pas du tout contre nous ».

Une nouvelle « sensation de soi ».

Bref séjour d'Ouspensky à Saint-Petersbourg et Moscou. Un

message aux groupes.
Retour au Caucase.

CHAPITRE XVII

481

Août 1927. Les six semaines d'Essentuki.
La mise en pratique du travail sur soi. Nécessité impérieuse d'une école. Les sur-efforts.
Complexité de la machine humaine.
Gaspillage d'énergie résultant d'une tension musculaire inutile.
L'exercice du « stop ».
Une expérience de jeûne, l'obstacle du bavardage.
Qu'est-ce qu'un péché ?
N'y a-t-il pas de voie en dehors des « voies » ?
Les « voies », une aide donnée à chacun selon son type.
Les voies d'écoles et la voie de la vie, l'obyvatel.
Être sérieux.
La voie ardue de l'esclavage et de l'obéissance.
Qu'est-on prêt à sacrifier ? Le conte arménien du loup et des moutons.
Astrologie et types.
G. annonce la dissolution du groupe.

CHAPITRE XVIII

513

Octobre 1917. Retour au Caucase avec G.
Attitude de G. à l'égard de l'un de ses élèves.
Le travail reprend, plus difficile.
Ouspensky prend le parti de s'en aller. D'autres quittent G.
L'ennéagramme tel qu'Ouspensky en a poussé l'étude.
Ouspensky, d'abord au Caucase, plus tard à Constantinople, réunit un groupe de personnes autour des idées de G.
De son côté G. a fondé un Institut à Tiflis, en ouvre un autre à Constantinople. Ouspensky l'assiste puis s'éloigne à nouveau.
G. autorise Ouspensky à écrire et à publier un livre sur son enseignement.

1921. Londres. G. part pour l'Allemagne.

1922. G. organise son Institut à Fontainebleau.

Katherine Mansfield.

Différentes sortes de respirations. La « respiration par les mouvements ».

1923. Démonstrations de mouvements au théâtre des Champs-Élysées.

Départ de G. pour l'Amérique.

Ouspensky décide de poursuivre son travail à Londres indépendamment.

Au cours de ses voyages en Europe, en Égypte et en Orient, à la recherche d'un enseignement qui résoudrait pour lui le problème des relations de l'Homme à l'Univers, P. D. Ouspensky avait été amené à connaître Georges Gurdjieff dont il était devenu l'élève.

C'est de Gurdjieff qu'il est question tout au long de ce livre sous l'initiale "G".

FRAGMENTS D'UN ENSEIGNEMENT INCONNU est le récit de huit années de travail passées par Ouspensky auprès de Gurdjieff.

P. D. OUSPENSKY est mort à Londres en Octobre 1947. G. I. GURDJIEFF est mort en Octobre 1949 à Paris, après avoir donné son plein accord à la publication simultanée de ce livre à New-York, Londres, Paris et Vienne.

CHAPITRE PREMIER

Je regagnai la Russie au commencement de la première guerre mondiale, en novembre 1914, après un voyage relativement long par l'Égypte, Ceylan et l'Inde. La guerre m'avait trouvé à Colombo, d'où je m'embarquai pour revenir par l'Angleterre.

J'avais dit à mon départ de Saint-Pétersbourg que je partais en quête du miraculeux. Le "miraculeux" est très difficile à définir. Mais pour moi ce mot avait un sens tout à fait défini. Il y avait déjà longtemps que j'étais arrivé à cette conclusion que, pour échapper au labyrinthe de contradictions dans lequel nous vivons, il fallait trouver une voie entièrement nouvelle, différente de tout ce que nous avons connu ou suivi jusqu'à présent. Mais où commençait cette voie nouvelle ou perdue, j'étais incapable de le dire. J'avais alors déjà reconnu comme un fait indéniable que, par-delà la fine pellicule de fausse réalité, il existait une autre réalité dont quelque chose nous séparait, pour une raison à préciser. Le "miraculeux" était la pénétration dans cette réalité inconnue. Et il me semblait que la voie vers cet inconnu pouvait être trouvée en Orient. Pourquoi en Orient ? Il était difficile de le dire. Peut-être y avait-il dans cette idée une pointe de romantisme ; dans tous les cas il y avait aussi la conviction que rien ne saurait être trouvé ici, en Europe.

Pendant le voyage de retour et les quelques semaines que je passai à Londres, toutes les conclusions que j'avais tirées de ma recherche se trouvèrent bouleversées par l'absurdité sauvage de la guerre et par toutes les émotions

qui étaient dans l'air, envahissaient les conversations, les journaux, et qui, contre ma volonté, m'affectèrent souvent.

Mais lorsque, de retour en Russie, je retrouvai les pensées avec lesquelles j'étais parti, je sentis que ma recherche, et les moindres choses la concernant, étaient plus importantes que tout ce qui arrivait ou pouvait arriver dans un monde d' "évidentes absurdités"¹. Je me

¹ Ceci se réfère à un petit livre que je possédais dans mon enfance. Il s'appelait "Évidentes Absurdités" et appartenait à la « Petite Collection Stoupin ». C'était un

dis alors que la guerre devait être considérée comme une de ces conditions d'existence généralement catastrophiques au milieu desquelles nous devons vivre, travailler et chercher des réponses à nos questions et à nos doutes. La *guerre*, la grande guerre européenne, à la possibilité de laquelle je n'éprouvais pas le besoin de croire et dont pendant longtemps je n'avais pas voulu reconnaître la réalité, était devenue un fait.

Nous y étions, et je vis qu'elle devait être prise comme un grand "memento mori", montrant qu'il était urgent de se hâter et qu'il était impossible de croire en une "vie" qui ne menait nulle part.

La guerre ne pouvait pas me toucher personnellement, du moins pas avant la catastrophe finale qui me paraissait d'ailleurs inévitable pour la Russie, et peut-être pour toute l'Europe, mais non encore imminente. À cette époque, naturellement, la catastrophe en marche paraissait seulement temporaire, et personne n'avait encore pu concevoir toute l'ampleur de la ruine, de la désintégration et de la destruction, à la fois intérieure et extérieure, dans laquelle nous aurions à vivre à l'avenir.

Résumant l'ensemble de mes impressions d'Orient, et particulièrement celles de l'Inde, je devais admettre qu'au

retour mon problème semblait encore plus difficile et plus compliqué qu'au départ. Non seulement l'Inde et l'Orient n'avaient rien perdu de leur miraculeux attrait, au contraire cet attrait s'était enrichi de nouvelles nuances que je ne pouvais pas soupçonner auparavant. J'avais vu clairement que quelque chose pouvait être trouvé en Orient, qui depuis longtemps avait cessé d'exister en Europe, et je

livre d'images de ce genre : un homme portant une maison sur son dos, une voiture avec des roues carrées, etc. Ce livre m'avait beaucoup impressionné à l'époque, parce qu'il s'y trouvait de nombreuses images dont je ne pouvais pas décèler le caractère absurde. Elles ressemblaient exactement aux choses ordinaires de la vie. Et, par la suite, j'en vins à penser que ce livre donnait effectivement des images de la vie réelle, m'étant convaincu, de plus en plus, en grandissant, que toute la vie n'est faite que d' "évidentes absurdités". Mes expériences ultérieures ne firent que me confirmer dans cette conviction.

considérais que ma direction prise était la bonne. Mais j'avais acquis en même temps la certitude que le secret était caché bien plus profondément, et bien mieux, que je ne pouvais l'avoir prévu.

A mon départ, je savais déjà que j'allais à la recherche d'une ou de plusieurs *écoles*. J'étais arrivé à ce résultat depuis longtemps, m'étant rendu compte que des efforts personnels indépendants ne pouvaient pas suffire, et qu'il était indispensable d'entrer en contact avec la pensée réelle et vivante qui doit bien exister quelque part, mais avec laquelle nous avons perdu tout lien.

Cela, je le comprenais, mais l'idée même que je me faisais des écoles devait se modifier beaucoup durant mes voyages ; en un sens, elle devint plus simple et plus concrète ; en un autre, plus froide et plus distante. Je veux dire que les écoles perdirent leur caractère de contes de fées.

J'admettais encore, au moment de mon départ, bien des choses fantastiques concernant les écoles. Admettre est peut-être un mot trop fort. Pour mieux dire, je rêvais de la possibilité d'un contact non physique avec les écoles, d'un contact en quelque sorte "sur un autre plan". Je ne pouvais pas l'expliquer clairement, mais il me semblait que le premier contact avec une école devait avoir déjà un *caractère miraculeux*. J'imaginai par exemple la possibilité d'entrer en contact avec des écoles ayant existé dans un passé lointain, comme l'école de Pythagore ou les écoles d'Égypte, ou l'école de ces moines qui construisirent Notre-Dame, et ainsi de suite. Il me semblait que les barrières de l'espace et du temps disparaîtraient à l'occasion d'un tel contact. L'idée des écoles était en elle-même fantastique, et rien de ce qui les concernait ne me paraissait trop fantastique. Ainsi je ne voyais aucune contradiction entre mes idées et mes efforts pour

trouver aux Indes des écoles réelles. Car il me semblait que c'était précisément aux Indes qu'il me serait possible d'établir une sorte de contact, qui pourrait par la suite devenir permanent, et indépendant de toutes interférences extérieures.

Durant mon voyage de retour, plein de rencontres et d'impressions de toutes sortes, l'idée des écoles devint pour moi

beaucoup plus réelle, presque tangible ; elle perdit son caractère fantastique. Et cela sans doute parce que, comme je m'en rendis compte alors, une "école" ne requiert pas seulement une recherche, mais une "sélection" ou un choix — je veux dire : de notre part.

Qu'il y eût des écoles, je n'en pouvais douter. Mais il me restait encore à me convaincre que les écoles dont j'avais entendu parler et avec lesquelles j'aurais pu entrer en contact n'étaient pas pour moi. Elles étaient de nature franchement religieuse, ou semi-religieuse, et de ton nettement dévotionnel. Elles ne m'attiraient pas, pour cette raison surtout que, si j'avais cherché une voie religieuse, j'aurais pu la trouver en Russie. D'autres écoles, plus moralisantes, étaient d'un type philosophique légèrement sentimental, avec une nuance d'ascétisme, comme les écoles des disciples ou des fidèles de Ramakrishna ; parmi ces derniers il y avait des gens agréables, mais j'eus l'impression qu'il leur manquait une connaissance réelle. D'autres écoles, ordinairement décrites comme des "écoles de yoga" et qui sont basées sur la création d'états de transe, participaient un peu trop, à mes yeux, du genre spirite. Je ne pouvais pas leur faire confiance ; elles menaient inévitablement à se mentir à soi-même ou bien à ce que les mystiques orthodoxes, dans la littérature monastique russe, appellent "séduction".

Il y avait un autre type d'écoles, avec lesquelles je ne pouvais prendre contact et dont j'entendis seulement parler. Ces écoles promettaient beaucoup, mais elles demandaient également beaucoup. *Elles demandaient tout d'emblée.* Il eût donc fallu rester aux Indes et abandonner à jamais toute pensée de retour en Europe ; j'aurais dû renoncer à toutes mes idées, à tous mes projets, à tous mes plans, et m'engager sur une voie dont je ne pouvais rien savoir à l'avance.

Ces écoles m'intéressaient beaucoup et les personnes qui avaient été en relation avec elles et qui m'en avaient parlé tranchaient nettement sur la moyenne. Cependant il me semblait qu'il dût y en avoir d'un type plus rationnel et qu'un homme avait le droit, jusqu'à un certain point, de savoir où il allait.

Parallèlement, j'arrivais à cette conclusion qu'une école — peu importe son nom : école d'occultisme, d'ésotérisme ou de yoga —

doit exister sur le plan terrestre ordinaire comme n'importe quelle autre espèce d'école : école de peinture, de danse ou de médecine. Je me rendais compte que l'idée d'écoles "sur un autre plan" était simplement un signe de faiblesse : cela signifiait que les rêves avaient pris la place de la recherche réelle. Je comprenais ainsi que les rêves sont un des plus grands obstacles sur notre chemin éventuel vers le miraculeux.

En route vers l'Inde, je faisais des plans pour de prochains voyages. Cette fois, je désirais commencer par l'Orient musulman. J'étais attiré surtout par l'Asie Centrale russe et la Perse. Mais rien de tout cela n'était destiné à se réaliser.

De Londres, par la Norvège, la Suède et la Finlande, j'arrivai à Saint-Pétersbourg, qui avait déjà été rebaptisée "Pétrograd", et où le patriotisme et la spéculation battaient son plein. Peu après, je partis pour Moscou reprendre mon travail au journal dont j'avais été le correspondant aux Indes. J'étais là depuis six semaines environ, lorsque se produisit un petit fait qui devait être le point de départ de nombreux événements.

Un jour que je me trouvais à la rédaction du journal, en train de préparer le numéro suivant, je découvris, dans *La Voix de Moscou* je crois, une note de presse relative au scénario d'un ballet intitulé "La Lutte des Mages", qui était, disait-on, l'oeuvre d'un "Hindou". L'action du ballet devait se situer aux Indes et donner une peinture complète de la magie de l'Orient avec miracles de fakirs, danses sacrées, etc. Je n'aimai pas le ton hâbleur de cette note, mais comme les auteurs de ballets hindous étaient plutôt rares à Moscou, je découpai l'entrefilet et l'insérai dans mon article, y ajoutant cette petite restriction qu'il y aurait assurément dans ce ballet tout ce que l'on ne peut pas trou-

ver dans l'Inde réelle, mais que les touristes vont y chercher. Peu après, pour diverses raisons, je quittai le journal et me rendis à Saint-Pétersbourg.

J'y donnai, en février et mars 1915, des conférences publiques sur mes voyages aux Indes. Les titres étaient "En quête du

Miraculeux” et “Le problème de la Mort”. Dans ces conférences, qui devaient servir d’introduction à un livre que je projetais d’écrire sur mes voyages, je disais qu’aux Indes le “miraculeux” n’était pas cherché là où il devrait l’être ; que toutes les voies habituelles étaient vaines et que l’Inde gardait ses secrets bien mieux qu’on ne croyait ; mais que le “miraculeux” y existait en fait et se signalait par bien des choses à côté desquelles on passait sans en saisir la portée véritable et la signification cachée, ou sans savoir comment les approcher. C’était encore aux “écoles” que je pensais.

Malgré la guerre, mes conférences éveillèrent un intérêt considérable. Chacune d’elles attira plus de mille personnes dans le Hall Alexandrowski de la Douma municipale de Saint-Petersbourg. Je reçus de nombreuses lettres, des gens vinrent me voir ; et je sentis que sur la base d’une “recherche du miraculeux” il serait possible de réunir un très grand nombre de personnes qui ne pouvaient plus avaler les formes habituelles du mensonge et de la vie dans le mensonge.

Je repartis après Pâques pour donner les mêmes conférences à Moscou. Parmi les personnes rencontrées à l’occasion de ces conférences, il y en eut deux, un musicien et un sculpteur, qui en vinrent très vite à me parler d’un groupe de Moscou, engagé dans diverses recherches et expériences “occultes” sous la direction d’un certain G., un Grec du Caucase ; c’était justement, comme je le compris, cet “Hindou”, auteur du scénario du ballet mentionné dans le journal sur lequel j’étais tombé trois ou quatre mois auparavant. Je dois confesser que tout ce que ces deux hommes me dirent sur ce groupe et sur ce qui s’y passait : toutes sortes de prodiges d’autosuggestion — m’intéressa fort peu. J’avais trop souvent entendu des histoires de ce genre, et je m’étais formé une opinion bien nette à leur égard.

...Des dames qui voient soudain flotter dans leurs

chambres des yeux qui les fascinent et qu’elles suivent de rue en rue jusqu’à la maison d’un certain Oriental auquel appartiennent ces yeux. Ou bien des personnes qui, en présence de ce même Oriental,

ont brusquement l'impression qu'il est en train de les transpercer du regard, qu'il voit tous leurs sentiments, pensées et désirs ; et elles ont dans les jambes une étrange sensation, elles ne peuvent plus bouger, et tombent en son pouvoir au point qu'il peut faire d'elles tout ce qu'il désire, même à distance...

De telles histoires m'étaient toujours apparues comme du mauvais roman. Les gens inventent des miracles pour eux-mêmes et ils inventent exactement ce qu'on attend d'eux. C'est un mélange de superstition, d'autosuggestion et de débilité intellectuelle ; mais ces histoires, selon ce que j'ai pu observer, ne voient jamais le jour sans une certaine collaboration des hommes auxquels elles se rapportent.

Ainsi prévenu par mes expériences précédentes, ce n'est que devant les efforts persistants de l'une de mes nouvelles connaissances, M., que j'acceptai de rencontrer G. et d'avoir une conversation avec lui.

Ma première entrevue modifia entièrement l'idée que j'avais de lui et de ce qu'il pouvait m'apporter.

Je m'en souviens fort bien. Nous étions arrivés dans un petit café, situé hors du centre, dans une rue bruyante. Je vis un homme qui n'était plus jeune, de type oriental, avec une moustache noire et des yeux perçants ; il m'étonna d'abord parce qu'il ne semblait nullement à sa place dans un tel endroit, et dans une telle atmosphère ; j'étais encore plein de mes impressions d'Orient, et cet homme au visage de Rajah hindou ou de Scheik arabe, que j'aurais vu sous un burnous blanc ou un turban doré, produisait, dans ce petit café de boutiquiers et de commissionnaires, avec son pardessus noir à col de velours et son melon noir, l'impression inattendue, étrange et presque alarmante, d'un homme mal déguisé. C'était là un spectacle gênant, comme lorsqu'on se trouve devant un homme qui n'est pas ce qu'il prétend être et avec lequel on doit cependant parler et se conduire comme si on ne s'en apercevait pas. G. parlait un russe incorrect avec un fort accent caucasien, et cet accent, auquel nous avons coutume d'associer n'importe quoi sauf des idées philosophiques,

renforçait encore l'étrangeté et le caractère surprenant de cette

impression.

Je ne me rappelle pas le début de notre conversation ; je crois que nous avons parlé de l'Inde, de l'éсотérisme et des écoles de yoga. Je retins que G. avait beaucoup voyagé, qu'il était allé en certains endroits dont j'avais tout juste entendu parler et que j'avais vivement souhaité de visiter. Non seulement mes questions ne l'embarrassaient pas, mais il me parut qu'il mettait en chacune de ses réponses bien plus que je n'avais demandé. J'aimais sa façon de parler, qui était à la fois prudente et précise. M. nous quitta. G. m'entretint de ce qu'il faisait à Moscou. Je ne le comprenais pas bien. Il ressortait de ce qu'il disait que, dans son travail, qui était surtout de caractère psychologique, la *chimie* jouait un grand rôle. Comme je l'écoutais pour la première fois, je pris naturellement ses paroles à la lettre.

— Ce que vous dites me rappelle un fait qui m'a été rapporté sur une école du Sud de l'Inde. C'était à Travancore. Un Brahmane, homme exceptionnel à de nombreux égards, parlait à un jeune Anglais d'une école qui étudiait la chimie du corps humain et qui avait prouvé, disait-il, qu'en introduisant ou en éliminant diverses substances, on pouvait changer la nature morale et psychologique de l'homme. Cela ressemble beaucoup à ce dont vous me parlez.

— Oui, dit G., c'est possible, mais ce n'est peut-être pas la même chose du tout. Certaines écoles emploient apparemment les mêmes méthodes, mais elles les comprennent tout autrement. Une similitude de méthodes, ou même d'idées, ne prouve rien.

— Une autre question m'intéresse beaucoup. Les yogis se servent de diverses substances pour provoquer certains états. Ne s'agirait-il pas de narcotiques, parfois ? J'ai fait moi-même de nombreuses expériences de cet ordre et tout ce que j'ai lu sur la magie me prouve clairement que les écoles de tous les temps et de tous les pays ont fait un très large usage des narcotiques pour la création de ces états qui rendent la "magie" possible.

— Oui, répondit G. Dans bien des cas, ces substances sont celles que vous appelez "narcotiques". Mais elles peuvent être employées, je le répète, à de tout autres fins.

—

—

Certaines écoles se servent des narcotiques de la bonne façon. Leurs

élèves les prennent alors pour s'étudier eux-mêmes, pour mieux se connaître, pour explorer leurs possibilités et discerner à l'avance ce qu'ils pourront atteindre effectivement au terme d'un travail prolongé. Lorsqu'un homme a pu ainsi toucher la réalité de ce qu'il a appris théoriquement, il travaille dès lors consciemment, il sait où il va. Pour se persuader de la réelle existence des possibilités que l'homme soupçonne souvent en lui-même, c'est parfois la voie la plus facile. Une chimie spéciale existe à ces fins. Il y a des substances particulières pour chaque fonction. Chaque fonction peut être renforcée ou affaiblie, éveillée ou mise en sommeil. Mais une connaissance approfondie de la machine humaine et de cette chimie spéciale est indispensable. Dans toutes les écoles qui suivent cette méthode, les expériences ne sont effectuées que lorsqu'elles sont réellement nécessaires, et seulement sous le contrôle expérimenté et compétent d'hommes qui peuvent prévoir tous les résultats et prendre toutes mesures nécessaires contre les risques de conséquences indésirables. Les substances dont on fait usage dans ces écoles ne sont donc pas seulement des "narcotiques", comme vous les appelez, bien qu'un grand nombre d'entre elles soient préparées à partir de drogues telles que l'opium, le haschich, etc.

« D'autres écoles emploient des substances identiques ou analogues, non à des fins d'expérience ou d'étude, mais pour atteindre, ne serait-ce que pour peu de temps, les résultats voulus. Un usage habile de telles drogues peut rendre un homme momentanément très intelligent ou très fort. Après quoi, bien entendu, il meurt ou devient fou, mais cela n'est pas pris en considération. De telles écoles existent. Vous voyez donc que nous devons parler avec prudence des écoles. Elles peuvent faire pratiquement les mêmes choses, mais les résultats seront tout différents. »

Tout ce que G. venait de dire m'avait profondément intéressé. Il y avait là, je le sentais, des points de vue nouveaux, qui ne ressemblaient à rien de ce que j'avais rencontré jusqu'à ce jour.

Il m'invita à l'accompagner dans une maison où quelques-uns de ses élèves devaient se réunir.

Nous prîmes une voiture pour aller à Sokolniki. En chemin, G. me dit combien la guerre était venue se mettre en travers de ses plans : un grand nombre de ses élèves étaient partis dès la première mobilisation, des appareils et des instruments très coûteux, commandés à l'étranger, avaient été perdus. Puis il me parla des lourdes dépenses que réclamait son œuvre, des appartements très chers qu'il avait loués, et vers lesquels je crus comprendre que nous allions.

Il m'apprit ensuite que son œuvre intéressait de nombreuses personnalités de Moscou, des "professeurs" et des "artistes", me dit-il. Mais lorsque je lui demandai qui, précisément, il ne me donna aucun nom.

— Je vous pose cette question parce que je suis né à Moscou ; d'autre part, j'ai travaillé ici pendant dix ans comme journaliste, si bien que je connais plus ou moins tout le monde.

G. ne répondit rien.

Nous arrivâmes dans un grand appartement vide au-dessus d'une école municipale ; il appartenait évidemment aux maîtres de cette école. Je pense que c'était sur la place de l'ancienne Mare Rouge.

Plusieurs élèves de G. étaient réunis ; trois ou quatre jeunes gens et deux dames, qui semblaient être des maîtresses d'école. J'avais déjà été dans de tels locaux. L'absence même de mobilier me confirmait dans mon idée, parce qu'il n'est pas donné de mobilier aux maîtresses d'école municipale. À cette pensée, j'éprouvai un sentiment étrange à l'égard de G. Pourquoi m'avait-il raconté cette histoire d'appartements très coûteux ? D'abord celui-ci n'était pas le sien ; ensuite il était exempt de loyer, et enfin il n'aurait pu être loué plus de 10 roubles par mois. Il y avait là un "bluff" par trop évident. Je me dis que cela devait signifier quelque chose.

Il m'est difficile de reconstituer le début de la conversation avec les élèves de G. J'entendis plusieurs mots qui me surprirent ; je m'efforçai de découvrir en quoi consistait leur travail, mais ils ne me donnèrent pas de réponse directe, employant avec insistance, en certains cas, une terminologie bizarre et pour moi inintelligible.

Ils suggérèrent de lire le commencement d'un récit qui avait été écrit, me dirent-ils, par un des élèves de G., absent de Moscou en ce moment.

Naturellement j'acceptai, et l'un d'eux entreprit à haute voix la lecture d'un manuscrit. L'auteur racontait comment il avait fait la connaissance de G. Mon attention fut attirée par ce fait qu'au début de l'histoire l'auteur lisait la même note que j'avais lue dans *La Voix de Moscou*, l'hiver précédent, sur le ballet "La Lutte des Mages". Ensuite — et ceci me plut infiniment parce que je l'attendais — l'auteur racontait comment, à sa première rencontre, il avait senti que G. le mettait, en quelque sorte, sur la paume de sa main, le soupesait et le laissait retomber. L'histoire était intitulée "Éclairs de Vérité" et avait été écrite par un homme évidemment dépourvu de toute expérience littéraire. Mais elle faisait impression malgré tout, parce qu'elle laissait entrevoir un système du monde où je sentais quelque chose de très intéressant, que j'aurais été d'ailleurs bien incapable de me formuler à moi-même. Certaines idées étranges et tout à fait inattendues sur l'Art, trouvèrent aussi en moi une très forte résonance.

J'appris plus tard que l'auteur était une personne imaginaire, et que le récit avait été écrit par deux des élèves de G. présents à la lecture, dans l'intention de donner un exposé de ses idées sous une forme littéraire. Plus tard encore, j'appris que l'idée même de ce récit venait de G.

La lecture s'arrêta à la fin du premier chapitre. G. avait écouté tout le temps avec attention. Il était assis sur un sofa, une jambe repliée sous lui ; il buvait du café noir dans un grand verre, fumait et parfois me lançait un regard.

J'aimais ses mouvements, empreints d'une sorte d'assurance et de grâce féline ; son silence même avait quelque chose qui le distinguait des autres. Je sentis que j'aurais préféré le rencontrer, non pas à Moscou, non pas dans cet appartement, mais dans l'un de ces endroits que je venais de quitter, sur le parvis de l'une des mosquées du Caire, parmi les ruines d'une cité de Ceylan, ou dans l'un des temples du Sud de l'Inde — Tanjore, Trichinopoly ou Madura.

— Eh bien, comment trouvez-vous cette histoire ?

demanda G. après un bref silence, lorsque la lecture eut pris fin.

Je lui dis que je l'avais écoutée avec intérêt, mais qu'elle avait selon moi le défaut de ne pas être claire. On ne comprenait pas exactement ce dont il était question. L'auteur disait la très forte impression produite sur lui par un enseignement nouveau, mais ne donnait aucune idée satisfaisante de cet enseignement même. Les élèves de G. me représentèrent que je n'avais pas compris la partie la plus importante du récit. G. lui-même ne disait mot.

Lorsque je leur demandai ce qu'était le système qu'ils étudiaient et ses traits distinctifs, leur réponse fut des plus vagues. Puis ils parlèrent du "travail sur soi", mais ils furent incapables de m'expliquer en quoi consistait ce travail. D'une manière générale, ma conversation avec les élèves de G. était plutôt difficile, et je sentais chez eux quelque chose de calculé et d'artificiel, comme s'ils jouaient un rôle préalablement appris. Par ailleurs, les élèves n'étaient pas à la taille du maître. Ils appartenaient tous à cette couche particulière de l'"intelligenza" plutôt pauvre de Moscou que je connaissais très bien et dont je ne pouvais rien attendre d'intéressant. Je songeai même qu'il était étrange, vraiment, de les rencontrer sur les chemins du miraculeux. En même temps, je les trouvais tous gentils et convenables. Les histoires que m'avaient racontées M. ne venaient évidemment pas de cette source et n'avaient rien à voir avec eux.

— Je voudrais vous demander quelque chose, dit G. après un silence. Cet article peut-il être publié par un journal ? Nous pensons intéresser ainsi le public à nos idées.

— C'est tout à fait impossible, répondis-je. D'abord, ce n'est pas un article, je veux dire que ce n'est pas quelque chose ayant un commencement et une fin ; ce n'est que le commencement d'une histoire, et c'est trop long pour un quotidien. Voyez-vous, nous comptons par lignes. La lecture prend à peu près deux heures — cela fait 3'000 lignes environ. Vous savez ce que nous appelons un feuilleton dans un quotidien — un feuilleton ordinaire compte 300 lignes à peu près. Cette partie de l'histoire prendrait ainsi dix feuilletons. Dans les journaux de Moscou, un feuilleton qui comporte une suite n'est jamais publié plus d'une fois par semaine, ce qui ferait dix semaines.

Or il s'agit d'une conversation d'une seule nuit. Cela ne pourrait être pris que par une revue mensuelle, mais je n'en vois aucune dont le genre corresponde. Dans tous les cas, on vous demanderait l'histoire entière avant de vous donner la réponse.

G. ne répondit rien, et la conversation prit fin. Mais j'avais tout de suite éprouvé au contact de cet homme un sentiment extraordinaire, et à mesure que la soirée se prolongeait, cette impression n'avait fait que se renforcer. Au moment de prendre congé, cette pensée traversa mon esprit comme un éclair : je devais aussitôt, sans délai, m'arranger pour le revoir et, si je ne le faisais pas, je risquais de perdre tout contact avec lui. Je lui demandai donc si je ne pourrais pas le rencontrer une fois de plus avant mon départ pour Saint-Pétersbourg. Il me dit qu'il se trouverait au même café, le jour suivant à la même heure.

Je sortis avec l'un des jeunes gens. Je me sentais dans un drôle d'état — une longue lecture que j'avais peu comprise, des gens qui ne répondaient pas à mes questions, G. lui-même, avec ses façons d'être peu communes et son influence sur ses élèves, que j'avais constamment ressentie — tout cela provoquait en moi un désir insolite de rire, de crier, de chanter, comme si je venais d'échapper à une classe ou à quelque étrange détention.

J'éprouvais le besoin de communiquer mes impressions à ce jeune homme et de me livrer à quelque plaisanterie sur le compte de G. et de cette histoire passablement prétentieuse et assommante. Je me voyais racontant cette soirée à quelques-uns de mes amis. Heureusement, je m'arrêtai à temps, pensant : « Mais il se précipitera au téléphone, pour tout leur raconter ! Ils sont tous amis. »

J'essayais donc de me contenir et, sans dire mot, je l'accompagnai au tramway qui devait nous ramener au centre de Moscou. Après un parcours relativement long, nous arrivâmes à la place Okhotny Nad, près de laquelle j'habitais, et là, toujours en silence, nous nous serrâmes la main et nous séparâmes.

Je me retrouvai le lendemain en ce même café où j'avais

rencontré G. pour la première fois et cela se renouvela le surlendemain et tous les jours suivants. Durant la

semaine que je passai à Moscou, je vis G. chaque jour. Il m'était vite apparu qu'il dominait beaucoup de questions que je voulais approfondir. Par exemple, il m'expliqua certains phénomènes que j'avais eu l'occasion d'observer aux Indes et sur lesquels personne n'avait pu me donner d'éclaircissements, ni sur place, ni plus tard. Et, dans ses explications, je sentais l'assurance du spécialiste, une très fine analyse des faits, et un système que je ne pouvais pas comprendre, mais dont je sentais la présence, parce que ses paroles me faisaient penser non seulement aux faits dont on discutait, mais à beaucoup d'autres choses que j'avais déjà observées ou dont je pressentais l'existence.

Je ne revis plus le groupe de G. Sur lui-même, G. parlait peu. Une ou deux fois, il mentionna ses voyages en Orient. Cela m'aurait intéressé de savoir où il était allé exactement, mais je fus incapable de le tirer au clair.

En ce qui concernait son travail de Moscou, G. disait avoir deux groupes sans relation l'un avec l'autre et occupés à des travaux différents, « selon leurs forces et le degré de leur préparation », pour reprendre ses propres paroles. Chaque membre de ces groupes payait 1'000 roubles par an, et pouvait travailler avec lui, tout en poursuivant dans la vie le cours de ses activités ordinaires.

Je lui dis qu'à mes yeux 1'000 roubles par an me semblaient un prix trop élevé pour ceux qui n'avaient pas de fortune.

G. me répondit qu'il n'y avait pas d'autre arrangement, parce qu'il ne pouvait pas avoir de nombreux élèves, en raison de la nature même du travail. D'ailleurs, il ne désirait pas et il *ne devait pas* — il accentua ces mots — dépenser son propre argent pour l'organisation du travail. Son oeuvre n'était pas, ne pouvait pas être, du genre charitable, et ses élèves devaient trouver eux-mêmes les fonds indispensables pour la location des appartements où ils pourraient se réunir, pour les expériences et tout le reste. En outre, disait-il, l'observation a montré que les gens faibles dans la vie se révèlent également faibles dans le travail.

— Cette idée présente plusieurs aspects, dit G. Le travail de chacun peut nécessiter des dépenses, des voyages, que sais-je ? Si la vie d'un homme est à ce point mal organisée qu'une dépense de 1'000 roubles

puisse l'arrêter, il sera préférable pour lui de ne rien entreprendre avec nous. Supposez qu'un jour son travail exige qu'il aille au Caire ou ailleurs, il doit avoir les moyens de le faire. Par notre demande, nous voyons s'il est capable de travailler avec nous ou non.

« À côté de cela, continua-t-il, j'ai vraiment trop peu de temps pour le sacrifier aux autres, sans même être sûr que cela leur fera du bien. J'apprécie beaucoup mon temps, parce que j'en ai besoin pour mon propre travail, parce que je ne peux pas, et, comme je l'ai déjà dit, parce que je ne veux pas le dépenser en vain. Et il y a une dernière raison : il faut qu'une chose coûte pour qu'elle soit estimée ».

J'écoutais ces paroles avec un étrange sentiment. D'une part, tout ce que disait G. me plaisait. J'étais attiré par cette absence de tout élément sentimental, de tout verbiage conventionnel sur l' "altruisme" et le "bien de l'humanité", etc. Mais, d'autre part, j'étais surpris par le désir visible qu'il avait de me convaincre dans cette question d'argent, *alors que je n'avais nul besoin d'être convaincu.*

S'il y avait un point sur lequel je ne fusse pas d'accord, c'était sur cette façon de réunir de l'argent, parce qu'aucun des élèves que j'avais vus ne pouvait payer 1'000 roubles par an. Si G. avait réellement découvert en Orient des traces visibles et tangibles d'une science cachée et s'il continuait ses recherches dans cette direction, alors il était clair que son oeuvre nécessitait des fonds, ainsi que tout autre travail scientifique, comme une expédition dans quelque partie inconnue du monde, des fouilles à entreprendre dans les ruines d'une cité disparue ou toutes autres investigations, d'ordre physique ou chimique, demandant des expériences nombreuses et minutieusement préparées. Il n'était pas du tout nécessaire de chercher à me convaincre de tout cela. Au contraire, je pensais que, si G. me donnait la possibilité de mieux connaître ce qu'il faisait, je serais

probablement en mesure de lui trouver tous les fonds dont il pourrait avoir besoin pour mettre solidement son oeuvre sur pied, et je pensais aussi à lui amener des gens mieux préparés. Mais naturellement je n'avais encore qu'une très vague idée de ce en quoi pouvait consister son travail.

Sans le dire ouvertement, G. me donna à entendre

qu'il m'accepterait comme un de ses élèves si j'en exprimais le désir. Je lui dis que le plus grand obstacle, en ce qui me concernait, venait de ce qu'il m'était impossible actuellement de demeurer à Moscou, parce que je m'étais engagé envers un éditeur de Saint-Pétersbourg, et que je préparais plusieurs ouvrages. G. me dit qu'il allait parfois à Saint-Pétersbourg ; il me promit d'y venir bientôt et de m'avertir de son arrivée.

— Mais si je me joins à votre groupe, lui dis-je, je me trouverai devant un problème très difficile. Je ne sais si vous exigez de vos élèves la promesse de garder le secret sur tout ce qu'ils apprennent ; je ne pourrais faire une telle promesse. Deux fois dans ma vie, j'aurais pu me joindre à des groupes dont le travail était analogue au vôtre, d'après ce que je crois comprendre, et cela m'intéressait beaucoup. Mais dans les deux cas, mon adhésion eût signifié que je m'engageais à garder le secret sur tout ce que j'aurais pu apprendre. Et, dans les deux cas, je refusai, parce qu'avant tout je suis un écrivain ; je désire demeurer libre absolument de décider par moi-même de ce que j'écrirai et de ce que je n'écrirai pas. Si je promets de garder le secret sur ce que l'on me dira, peut-être me sera-t-il bien difficile ensuite de séparer ce qui m'aura été dit de ce qui aura pu me venir à l'esprit à ce sujet, ou même spontanément. Par exemple, je ne sais encore presque rien aujourd'hui sur vos idées, cependant je suis sûr que lorsque nous commencerons à parler, nous arriverons très vite aux questions de l'espace et du temps, des dimensions d'ordre supérieur, et ainsi de suite. Ce sont des questions sur lesquelles je travaille depuis de nombreuses années. Je n'ai par ailleurs aucun doute qu'elles doivent occuper dans votre système une très grande place.

G. acquiesça.

— Bien, vous voyez que si nous parlions maintenant sous le sceau du secret, je ne saurais plus dès lors ce que je peux écrire, et ce que je ne peux plus écrire.

— Mais comment voyez-vous donc cette question ? me dit G. On ne doit pas trop parler. Il y a des choses qui ne sont dites que pour les élèves.

— Je ne pourrais accepter cette condition qu'à titre momentané. Naturellement, il serait ridicule que je me mette aussitôt à écrire sur ce que j'aurais appris de vous.

—

—

Mais si vous ne voulez pas par principe faire un secret de vos idées, si vous vous souciez seulement qu'elles ne soient pas transmises sous une forme dénaturée, alors je peux souscrire à une telle condition et attendre d'avoir acquis une meilleure compréhension de votre enseignement. Il m'est arrivé de fréquenter un groupe de personnes qui poursuivaient une série d'expériences scientifiques sur une très vaste échelle. Ils ne faisaient pas mystère de leurs travaux. Mais ils avaient posé cette condition que nul d'entre eux ne serait en droit de parler ou d'écrire sur aucune expérience, à moins qu'il ne soit en mesure de la mener lui-même à bien. Tant qu'il était incapable de répéter lui-même l'expérience, il devait se taire.

— Il ne saurait y avoir de meilleure formule, dit G., et si vous voulez bien observer une telle loi, cette question ne se posera jamais entre nous.

— Pour entrer dans votre groupe, y a-t-il des conditions ? demandai-je. Et un homme qui en fait partie lui est-il désormais lié, ainsi qu'à vous ? En d'autres termes, je désire savoir s'il est libre de se retirer et d'abandonner le travail, ou bien s'il doit prendre sur lui des obligations définitives. Et que faites-vous de lui, s'il ne les remplit pas ?

— Il n'y a aucune condition, dit G., et il ne peut pas y en avoir. Nous partons de ce fait que l'homme ne se connaît pas lui-même, qu'il *n'est pas* (il appuya sur ce mot), c'est-à-dire qu'il n'est pas ce qu'il peut et ce qu'il devrait être. Pour cette raison, il ne peut prendre aucun engagement, ni assumer aucune obligation. Il ne peut rien

décider quant à l'avenir. Aujourd'hui, il est une personne, et demain il en est une autre. Il n'est donc lié à nous en aucune façon et, s'il le désire, il peut à tout instant abandonner le travail et s'en aller. Il n'existe aucune obligation, ni dans notre relation envers lui, ni dans la sienne à notre égard.

« Si cela lui plaît, il peut étudier. Il aura à étudier longtemps et à travailler beaucoup sur lui-même. Si un jour il a suffisamment appris, alors ce sera différent. Il verra par lui-même s'il aime ou non notre travail. S'il le désire, il pourra travailler avec nous ; sinon, il peut partir. Jusqu'à ce moment-là, il est libre. S'il reste après cela, il sera capable de décider ou de prendre ses dispositions pour l'avenir.

« Par exemple, considérez ceci. Un homme peut se trouver, pas au commencement bien sûr, mais plus tard, dans une situation où il doit garder le secret, au moins quelque temps, sur une chose qu'il aura apprise. Comment un homme qui ne se connaît pas lui-même pourrait-il promettre de garder un secret ? Naturellement, il peut le promettre, mais peut-il tenir sa promesse ? Car il n'est pas *un*, il y a une multitude d'hommes en lui. *L'un d'entre eux* promet et croit qu'il veut garder le secret. Mais demain *un autre en lui* le dira à sa femme ou à un ami devant une bouteille de vin, ou bien il se laissera tirer les vers du nez par un malin quelconque et il dira tout, sans même s'en apercevoir. Ou bien on criera sur lui quand il ne s'y attend pas et, en l'intimidant, on lui fera faire tout ce qu'on veut. Quelle sorte d'obligations pourrait-il donc assumer ? Non, avec un tel homme, nous ne parlerons pas sérieusement. Pour être capable de garder un secret, un homme doit *se connaître* et il doit *être*. Or un homme comme le sont tous les hommes en est bien loin.

« Quelquefois nous fixons pour les gens des conditions temporaires. *C'est un test*. D'ordinaire, ils cessent très vite de les observer, mais cela ne fait rien, parce que nous ne confions jamais à un homme en qui nous n'avons pas confiance un secret important. Je veux dire que pour nous, cela ne fait rien, bien que cela détruise certainement notre relation avec lui, et que cet homme perde ainsi sa chance d'apprendre quelque chose de nous, à supposer qu'il y ait quelque chose à apprendre de nous. Cela peut aussi avoir des

répercussions fâcheuses pour tous ses amis personnels, bien qu'ils puissent ne pas s'y attendre. »

Je me souviens que dans une de mes conversations avec G., au cours de cette première semaine où nous fîmes connaissance, je lui fis part de mon intention de retourner en Orient.

— Cela vaut-il la peine d'y penser ? lui demandai-je. Et croyez-vous que je puisse trouver là-bas ce que je cherche ?

— C'est bien d'y aller pour se reposer, pour les vacances, dit G. Mais cela ne vaut pas la peine d'y aller pour ce que vous cherchez. Tout cela peut être trouvé ici.

— 34 —

Je compris qu'il parlait du travail avec lui. Je lui demandai :

— Mais les écoles qui se trouvent en Orient, au coeur de toutes les traditions, n'offrent-elles pas certains avantages ?

Dans sa réponse, G. développa plusieurs idées que je ne compris que beaucoup plus tard.

— À supposer que vous trouviez des écoles, vous ne trouveriez que des écoles "philosophiques". Il n'y a aux Indes que des écoles "philosophiques". Les choses avaient été ainsi réparties, il y a très longtemps : aux Indes la "philosophie", en Égypte la "théorie", et en cette région qui correspond aujourd'hui à la Perse, à la Mésopotamie et au Turkestan, la "pratique".

— En est-il toujours de même maintenant ?

— En partie, même maintenant, répondit-il, mais vous ne saisissez pas clairement ce que je veux dire par "philosophie", "théorie" et "pratique". Ces mots ne doivent pas être entendus dans le sens où ils le sont d'ordinaire.

« Aujourd'hui en Orient vous ne trouverez que des écoles *spéciales* ; il n'y a pas d'écoles générales. Chaque maître, ou *guru*, est un spécialiste en quelque matière. L'un est astronome, l'autre sculpteur, le troisième musicien. Et les élèves doivent étudier avant tout la matière qui est la spécialité de leur maître, après quoi ils passent à une autre matière et ainsi de suite. Cela prendrait un millier d'années pour tout étudier.

— Mais vous, comment avez-vous étudié ?

— Je n'étais pas seul. Il y avait toutes sortes de spécialistes parmi nous. Chacun étudiait selon les méthodes de sa science particulière. Après quoi, lorsque nous nous réunissions, nous nous faisons part des résultats que nous avons obtenus.

— Et où sont maintenant vos compagnons ?

G. demeura silencieux, puis, regardant au loin, il dit lentement :

— Quelques-uns sont morts, d'autres poursuivent leurs travaux, d'autres sont cloîtrés.

Cette expression de la langue monastique, entendue dans un moment où je m'y attendais si peu, me fit éprouver un sentiment de gêne étrange.

Et soudain je me rendis compte que G. menait un certain "jeu" avec moi, comme s'il essayait délibérément de me jeter de temps à autre un mot qui pût m'intéresser et orienter mes pensées dans une direction définie.

Lorsque j'essayai de lui demander plus nettement où il avait trouvé ce qu'il savait, à quelles sources il avait puisé ses connaissances et jusqu'où elles s'étendaient, il ne me donna pas de réponse directe.

— Savez-vous, me dit-il — lorsque vous êtes parti pour l'Inde, les journaux ont parlé de votre voyage et de vos recherches. Je donnai à mes élèves la tâche de lire vos livres, de déterminer par eux *qui* vous étiez et d'établir sur cette base ce que vous seriez capable de trouver. Ainsi vous étiez encore en chemin que nous savions déjà ce que vous trouveriez.

Un jour je questionnai G. sur ce ballet qui avait été mentionné dans les journaux sous le nom de "La Lutte des Mages" et dont parlait le récit intitulé "Éclairs de Vérité". Je lui demandai si ce ballet aurait la nature d'un "mystère".

— Mon ballet n'est pas un "mystère", dit G. J'avais en vue de produire un spectacle à la fois significatif et magnifique. Mais le sens caché, je n'ai pas tenté de le mettre en évidence, ni de le souligner. Une place importante est occupée par certaines danses. Je vous expliquerai brièvement pourquoi. Imaginez que pour étudier les

mouvements des corps célestes, des planètes du système solaire, par exemple, un mécanisme spécial soit construit, destiné à donner une représentation animée des lois de ces mouvements et à nous en faire souvenir. Dans ce mécanisme, chaque planète, représentée par une sphère d'une dimension appropriée, est placée à une certaine distance d'une sphère centrale représentant le soleil. Le mécanisme mis en mouvement, toutes les sphères commencent à tourner sur elles-mêmes en se déplaçant le long des trajectoires qui leur ont été assignées, reproduisant sous une forme visible les lois qui régissent les mouvements des planètes. Ce mécanisme vous rappelle tout ce que vous savez sur le système solaire. Il y a quelque chose d'analogue dans le rythme de certaines danses. Par les mouvements strictement définis des danseurs et leurs

combinaisons, certaines lois sont rendues manifestes et intelligibles pour ceux, qui les connaissent. Ce sont les danses dites "sacrées". Au cours de mes voyages en Orient, je fus maintes fois le témoin de telles danses, exécutées dans des temples anciens pendant les offices divins. Quelques-unes d'entre elles sont reproduites dans mon ballet.

« En outre, il y a trois idées à la base de la "Lutte des Mages". Mais si je donne ce ballet sur une scène ordinaire, le public ne les comprendra jamais ».

Ce que G. dit ensuite me fit comprendre que ce ne serait pas un ballet, dans le sens strict du mot, mais une série de scènes dramatiques et mimées auxquelles une intrigue fournirait le lien, le tout accompagné de musique et entremêlé de chants et de danses. Pour désigner cette suite de scènes, le mot le plus approprié aurait été "Revue", mais sans aucun élément comique. Les scènes importantes représentaient l'école d'un "Mage noir" et celle d'un "Mage blanc", avec les exercices de leurs élèves et les épisodes d'une lutte entre les deux écoles. L'action devait se situer au coeur d'une cité orientale et comporter une histoire d'amour qui aurait un sens allégorique — le tout entrelacé de diverses danses nationales asiatiques, de danses de derviches, et de danses sacrées.

Je fus particulièrement intéressé lorsque G. dit que *les mêmes acteurs* devraient jouer et danser dans la scène du "Mage blanc" et

dans celle du “Mage noir” ; et qu’ils devraient être aussi beaux et attrayants, eux-mêmes, et par leurs mouvements, dans la première scène, que difformes et hideux dans la seconde.

— Comprenez-le, disait G., de cette façon, ils pourront voir et étudier tous les côtés d’eux-mêmes ; ce ballet présentera donc un immense intérêt pour l’étude de soi.

J’étais bien loin à l’époque de pouvoir m’en rendre compte et j’étais surtout frappé par une contradiction.

— Dans la note de presse que j’avais lue, on disait que ce ballet serait représenté à Moscou, et que certains danseurs célèbres y prendraient part. Comment conciliez-vous cela avec l’idée de l’étude de soi ? Ceux-là ne joueront pas et ne danseront pas pour s’étudier eux-mêmes.

— Rien n’est encore décidé, et l’auteur de la note

que vous avez lue n’était pas bien informé. Nous ferons peut-être tout autrement. Cependant il reste vrai que ceux qui joueront dans ce ballet devront se voir eux-mêmes, qu’ils le veuillent ou non.

— Et qui écrit la musique ?

— Ce n’est pas décidé non plus.

G. n’ajouta rien, et je ne devais plus entendre parler de ce “ballet” pendant cinq ans.

Un jour, à Moscou, je parlais avec G. de Londres, où j’avais fait quelques mois plus tôt un bref séjour. Je lui disais la terrible mécanisation qui envahissait les grandes cités européennes, et sans laquelle il était probablement impossible de vivre et de travailler dans le tourbillon de ces énormes “jouets mécaniques”.

— Les gens sont en train de tourner en machines, disais-je, et je ne doute pas qu’ils ne deviennent un jour de parfaites machines. Mais sont-ils encore capables de penser ? Je ne le crois pas. S’ils essayaient de penser, ils ne seraient pas de si belles machines.

— Oui, répondit G., c’est vrai, mais en partie seulement. La vraie question est celle-ci : de *quel penser* se servent-ils dans leur travail ? S’ils se servent du penser convenable, ils pourront même penser mieux dans leur vie active au milieu des machines. Mais encore une

fois, à cette condition qu'ils se servent du penser convenable.

Je ne compris pas ce que G. entendait par "penser convenable" et ne le compris que beaucoup plus tard.

— En second lieu, continua-t-il, la mécanisation dont vous parlez n'est pas du tout dangereuse. Un homme peut être un *homme* — il mit l'accent sur ce mot — tout en travaillant avec des machines. Il y a une autre sorte de mécanisation bien plus dangereuse : être soi-même une machine. Avez-vous jamais pensé à ce fait que tous les hommes sont *eux-mêmes* des machines ?

— Oui, d'un point de vue strictement scientifique, tous les hommes sont des machines gouvernées par les influences extérieures. Mais la question est de savoir si le point de vue scientifique peut être entièrement accepté.

— Scientifique ou pas scientifique, cela revient au même pour moi, dit G. Je vous demande de comprendre ce que je dis. Regardez ! tous ces gens que vous voyez — il

—

—

désignait la rue — sont simplement des machines, rien de plus.

— Je crois comprendre ce que vous voulez dire. Et j'ai souvent pensé combien sont peu nombreux dans le monde ceux qui peuvent résister à cette forme de mécanisation et choisir leur propre voie.

— C'est là justement votre plus grave erreur ! dit G. Vous pensez que quelque chose peut choisir sa propre voie ou résister à la mécanisation ; vous pensez que tout n'est pas également mécanique.

— Mais bien sûr ! m'écriai-je. L'art, la poésie, la pensée sont des phénomènes d'un tout autre ordre.

— Exactement du même ordre. Ces activités sont exactement aussi mécaniques que toutes les autres. Les hommes sont des machines, et de la part de machines on ne saurait attendre rien d'autre que des actions machinales.

— Très bien, lui dis-je, mais n'y a-t-il pas des gens qui ne sont pas des machines ?

— Il se peut qu'il y en ait, dit G. Mais vous ne pouvez pas les voir. Vous ne les connaissez pas. Voilà ce que je veux vous faire comprendre.

J'estimais plutôt étrange qu'il insistât tellement sur ce point. Ce

qu'il disait me paraissait évident et incontestable. Cependant, je n'avais jamais aimé les métaphores en deux mots, qui prétendent tout dire. Elles omettent toujours *les différences*. Or, j'avais toujours maintenu que les différences sont ce qui importe le plus et que, pour comprendre les choses, il fallait avant tout considérer les points où elles diffèrent. Il me semblait bizarre, par conséquent, que G. insistât tellement sur une vérité qui me semblait indéniable, à cette condition toutefois de n'en pas faire un absolu, et de reconnaître des exceptions.

— Les gens se ressemblent si peu, dis-je. J'estime impossible de les mettre tous dans le même sac. Il y a des sauvages, il y a des gens mécanisés, il y a des intellectuels, il y a des génies.

— Rien de plus exact, dit G. Les gens sont très différents, mais la réelle différence entre les gens, vous ne la connaissez pas et vous ne pouvez pas la voir. Vous parlez de différences qui, simplement, n'existent pas. Ceci doit être compris. Tous ces gens que vous voyez, que vous

connaissez, qu'il peut vous arriver de connaître, sont des machines, de véritables machines travaillant seulement sous la pression des influences extérieures, comme vous l'avez dit vous-même. Machines ils sont nés, et machines ils mourront. Que viennent faire ici les sauvages et les intellectuels ? Maintenant même, à cet instant précis, tandis que nous parlons, plusieurs millions de machines s'efforcent de s'anéantir les unes les autres. En quoi diffèrent-elles donc ? Où sont les sauvages, et où les intellectuels ? Tous les mêmes...

« Mais il est possible de cesser d'être une machine. C'est à cela que vous devriez penser et non point aux différentes sortes de machines. Bien sûr, les machines diffèrent : une automobile est une machine, un gramophone est une machine et un fusil est une machine. Mais qu'est-ce que cela change ? C'est la même chose — ce sont toujours des machines. »

Cette conversation m'en rappelle une autre.

— Que pensez-vous de la psychologie moderne ? demandai-je un jour à G. avec l'intention de soulever la question de la psychanalyse,

dont je m'étais méfié depuis le premier jour.

Mais G. ne me permit pas d'aller si loin.

— Avant de parler de psychologie, dit-il, nous devons comprendre clairement de quoi traite cette science et de quoi elle ne traite pas. L'objet propre de la *psychologie*, ce sont les hommes, les êtres humains. De quelle *psychologie* — il souligna le mot — peut-il être question, lorsqu'il ne s'agit que de machines ? C'est la mécanique qui est nécessaire, et non pas la psychologie, pour l'étude des machines. Voilà pourquoi nous commençons par l'étude de la mécanique. Le chemin est encore très long, qui mène à la psychologie.

Je demandai :

— Un homme peut-il cesser d'être une machine ?

— Ah ! c'est toute la question, dit G. Si vous en aviez posé plus souvent de pareilles, peut-être nos conversations auraient-elles pu nous mener quelque part. Oui, il est possible de cesser d'être une machine, mais pour cela, il faut avant tout *connaître la machine*. Une machine, une machine réelle, ne se connaît pas elle-même et elle ne peut

—

—

pas se connaître. Quand une machine se connaît, elle a cessé dès cet instant d'être une machine ; du moins n'est-elle plus la même machine qu'auparavant. Elle commence déjà d'être responsable pour ses actions.

— Cela signifie, selon vous, qu'un homme n'est pas responsable de ses actions ?

— Un *homme* — il souligna ce mot — est responsable. Une *machine* n'est pas responsable.

Une autre fois, je demandai à G. :

— Quelle est, à votre avis, la meilleure préparation pour l'étude de votre méthode ? Par exemple, est-il utile d'étudier ce que l'on nomme la littérature "occulte" ou "mystique" ?

En lui disant cela, j'avais plus particulièrement en vue le "Tarot" et toute la littérature concernant le "Tarot".

— Oui, dit G. On peut trouver beaucoup par la lecture. Par exemple, considérez votre cas : vous pourriez déjà connaître bien des

choses *si vous saviez lire*. Je m'explique : si vous aviez *compris* tout ce que vous avez lu dans votre vie, vous auriez déjà la connaissance de ce que vous cherchez maintenant. Si vous aviez compris tout ce qui est écrit dans votre propre livre, quel est son titre ? — il produisit alors quelque chose de complètement impossible à partir des mots : “*Tertium Organum*”² — ce serait à moi de venir à vous, de m'incliner et de vous prier de m'enseigner. Mais *vous ne comprenez pas*, ni ce que vous lisez, ni ce que vous écrivez. Vous ne comprenez même pas ce que signifie le mot *comprendre*. La compréhension est cependant l'essentiel, et la lecture ne peut être utile qu'à la condition de comprendre ce qu'on lit. Mais il va de soi que nul livre ne peut donner une préparation réelle. Il est donc impossible de dire quels livres sont les meilleurs. Ce qu'un homme connaît *bien* — il accentua le mot “bien” — c'est cela, qui est une préparation pour lui. Si un homme sait bien comment on fait du café, ou comment on fait bien des chaussures, alors il est déjà possible de parler avec lui. Le malheur veut que personne ne sache bien quoi que ce soit. Tout est connu n'importe comment, d'une manière toute superficielle. »

C'était encore un de ces tours inattendus que G. donnait à ses explications. Ses paroles, outre leur sens ordinaire, en contenaient toujours un autre, entièrement différent. Mais j'entrevois déjà que pour déchiffrer ce sens caché, il fallait commencer par en saisir le sens usuel et simple. Les paroles de G., prises le plus simplement du monde, étaient toujours pleines de sens, mais elles avaient aussi d'autres significations. La signification la plus large et la plus profonde demeurait voilée pendant longtemps.

Une autre conversation est demeurée dans ma mémoire.

Je demandais à G. ce qu'un homme devait faire pour assimiler son enseignement.

— Ce qu'il doit *faire* ? s'écria-t-il comme si cette question le surprenait. Mais il est incapable de *faire* quoi que ce soit. Il doit avant tout *comprendre* certaines choses. Il a des milliers d'idées fausses et

² Titre d'un ouvrage de OUSPENSKY (Édition anglaise 1922).

de conceptions fausses, surtout sur lui-même, et il doit commencer par se libérer au moins de quelques-unes d'entre elles, s'il veut jamais acquérir quoi que ce soit de nouveau. Autrement, le nouveau serait édifié sur une base fausse, et le résultat serait pire encore.

— Comment un homme peut-il se libérer des idées fausses ? demandai-je. Nous dépendons des formes de notre perception. Les idées fausses sont produites par les formes de notre perception.

G. fit non de la tête :

— Vous parlez encore d'autre chose. Vous parlez des erreurs qui proviennent des perceptions, mais il ne s'agit pas de cela. Dans les limites de perceptions données, on peut errer plus ou moins. Comme je vous l'ai déjà dit, la suprême illusion de l'homme, c'est sa conviction qu'il peut *faire*. Tous les gens pensent qu'ils peuvent faire, tous les gens veulent faire, et leur première question concerne toujours ce qu'ils auront à faire. Mais à vrai dire, personne ne fait rien et personne ne peut rien faire. C'est la première chose qu'il faut comprendre. *Tout arrive*. Tout ce qui survient dans la vie d'un homme, tout ce qui se fait à travers lui, tout ce qui vient de lui — *tout cela arrive*. Et cela arrive exactement comme la pluie tombe parce que la température s'est modifiée dans les régions supérieures de l'atmosphère, cela arrive comme la neige fond sous les rayons du soleil, comme la poussière se lève sous le vent.

—

—

« L'homme est une machine. Tout ce qu'il fait, toutes ses actions, toutes ses paroles, ses pensées, ses sentiments, ses convictions, ses opinions, ses habitudes, sont les résultats des influences extérieures, des impressions extérieures. De par lui-même un homme ne peut pas produire une seule pensée, une seule action. Tout ce qu'il dit, fait, pense, sent — tout cela arrive. L'homme ne peut rien découvrir, il ne peut rien inventer. Tout cela arrive.

« Mais pour établir ce fait, pour le comprendre, pour se convaincre de sa vérité, il faut se libérer de milliers d'illusions sur l'homme, sur son être créateur, sur sa capacité d'organiser consciemment sa propre vie, et ainsi de suite. Rien de tel n'existe. Tout arrive — les mouvements populaires, les guerres, les révolutions, les changements de gouvernement, tout cela arrive. Et

cela arrive exactement de la même façon que tout arrive dans la vie de l'homme individuel. L'homme naît, vit, meurt, construit des maisons, écrit des livres, non pas comme il le désire, mais comme cela arrive. Tout arrive. L'homme n'aime pas, ne hait pas, ne désire pas — tout cela arrive.

« Mais aucun homme ne vous croira jamais, si vous lui dites qu'il ne peut rien faire. Rien ne peut être dit aux gens de plus déplaisant et de plus offensant. C'est particulièrement déplaisant et offensant parce que c'est la vérité, et que personne ne veut connaître la vérité.

« Si vous le comprenez, il nous deviendra plus facile de parler. Mais c'est une chose de saisir avec l'intellect que l'homme ne peut rien faire, et une autre de le ressentir "avec toute sa masse", d'être réellement convaincu qu'il en est ainsi, et de ne jamais l'oublier.

« Cette question de *faire* (G. appuyait chaque fois sur ce mot) en soulève d'ailleurs une autre. Il semble toujours aux gens que les autres ne font jamais rien comme il faudrait, que les autres font tout de travers. Invariablement chacun pense qu'il pourrait faire mieux. Nul ne comprend ni n'éprouve le besoin de comprendre que ce qui se fait actuellement — et surtout ce qui *a déjà été fait* — d'une certaine façon, ne pouvait pas se faire d'une autre façon. Avez-vous remarqué comme ils parlent tous de la guerre ? Chacun a son propre plan, sa propre théorie. Chacun est d'avis que l'on ne fait rien convenablement. En vérité cependant, tout est fait de la seule manière

possible. Si *une seule* chose pouvait être faite différemment, tout pourrait devenir différent. Et alors peut-être n'y aurait-il pas eu la guerre.

« Essayez de comprendre ce que je dis : tout dépend de tout, toutes les choses se tiennent, il n'y a rien de séparé. Tous les événements suivent donc le seul chemin qu'ils puissent prendre. Si les gens pouvaient changer, tout pourrait changer. Mais ils sont ce qu'ils sont, et par conséquent les choses, elles aussi, sont ce qu'elles sont. »

C'était très difficile à avaler.

— N'y a-t-il rien, absolument rien, qui puisse être fait ? demandai-je.

— Absolument rien.

— Et *personne* ne peut rien faire ?

— C'est une autre question. Pour *faire*, il faut *être*. Et il faut d'abord comprendre ce que cela signifie : *être*. Si nous poursuivons ces entretiens, vous verrez que nous nous servons d'un langage spécial, et que pour être en état de parler avec nous, il faut apprendre ce langage. Cela ne vaut pas la peine de parler dans la langue ordinaire, parce que, dans cette langue, il est impossible de se comprendre. Cela vous étonne. Mais c'est la vérité. Pour parvenir à comprendre, il est nécessaire d'apprendre une autre langue. Dans la langue qu'ils parlent, les gens ne peuvent pas se comprendre. Vous verrez plus tard pourquoi il en est ainsi.

« Ensuite on doit apprendre à dire la vérité. Cela aussi vous semble étrange. Vous ne vous rendez pas compte que l'on doit apprendre à dire la vérité. Il vous semble qu'il suffirait de désirer, ou de décider de la dire. Et moi je vous dis qu'il est relativement rare que les gens fassent un mensonge délibéré. Dans la plupart des cas, ils pensent dire la vérité. Et cependant, ils mentent tout le temps, à la fois lorsqu'ils veulent mentir et lorsqu'ils veulent dire la vérité. Ils mentent continuellement, ils se mentent à eux-mêmes et ils mentent aux autres. Par conséquent personne ne comprend les autres, ni ne se comprend soi-même. Pensez-y — pourrait-il y avoir tant de discordes, de mésententes profondes et tant de haine envers le point de vue ou l'opinion de l'autre, si les gens étaient capables de se comprendre ? Mais ils ne peuvent pas se comprendre, parce qu'ils ne peuvent pas ne pas mentir. Dire la vérité

—

—

est la chose du monde la plus difficile ; il faudra étudier beaucoup, et pendant longtemps, pour pouvoir un jour dire la vérité. Le désir seul ne suffit pas. *Pour dire la vérité, il faut être devenu capable de connaître ce qu'est la vérité et ce qu'est un mensonge — et avant tout en soi-même.* Or cela, personne ne veut le connaître.

Les conversations avec G. et la tournure imprévue qu'il donnait à chaque idée m'intéressaient chaque jour davantage, mais je devais partir pour Saint-Pétersbourg.

Je me souviens de mon dernier entretien avec lui. Je l'avais remercié pour la considération qu'il m'avait accordée et pour ses explications qui, je le voyais déjà, avaient changé beaucoup de choses pour moi.

— Il n'empêche, lui dis-je, que le plus important, ce sont les *faits*. Si je pouvais voir des faits réels, authentiques, d'un caractère nouveau et inconnu, ils pourraient seuls me convaincre que je suis dans la bonne voie.

J'étais encore en train de penser aux "miracles".

— *Il y aura des faits*, me dit G. Je vous le promets. Mais on ne peut pas commencer par là.

Je ne compris pas alors ce qu'il voulait dire, je ne le compris que plus tard, lorsque G., tenant parole, me mit réellement en face de "faits". Mais cela ne devait se produire qu'un an et demi plus tard, en août 1916.

De nos derniers entretiens de Moscou, je garde encore le souvenir de certaines paroles prononcées par G. et qui ne me devinrent intelligibles, elles aussi, que plus tard.

Il me parlait d'un homme que j'avais rencontré avec lui une fois, et de ses relations avec certaines personnes.

— C'est un homme faible, me disait-il. Les gens se servent de lui, inconsciemment, bien entendu. Et cela, parce qu'il les *considère*. S'il ne les considérait pas, tout serait changé et ils changeraient eux-mêmes.

Il me parut bizarre qu'un homme ne dût pas considérer autrui.

— Que voulez-vous dire par ce mot : *considérer* ? lui dis-je. À la fois, je vous comprends et je ne vous comprends pas. Ce mot a des significations très différentes.

—

—

— C'est tout le contraire, dit G. Ce mot n'a qu'une signification. Essayez d'y penser.

Plus tard je compris ce que G. entendait par considération. Et je me rendis compte de la place énorme qu'elle occupe dans notre vie, et de tout ce qui en découle. G. appelait "considération" cette attitude qui crée un esclavage intérieur, une dépendance intérieure. Nous

eûmes par la suite maintes occasions d'en reparler.

Je me souviens d'une autre conversation sur la guerre. Nous étions assis au café Phillipoff sur la Tverskaya. Il était bondé et très bruyant. La spéculation et la guerre entretenaient une atmosphère fiévreuse, déplaisante. J'avais même refusé d'aller dans ce café. Mais G. avait insisté, et, comme toujours avec lui, j'avais cédé. Je comprenais déjà, à l'époque, qu'il créait parfois délibérément des situations qui devaient rendre la conversation plus difficile, comme s'il voulait me demander un effort supplémentaire et un acte de résignation à des conditions pénibles ou inconfortables, *pour l'amour de parler avec lui*.

Mais cette fois-ci le résultat ne fut pas particulièrement brillant ; le bruit était tel que je ne parvenais pas à entendre les choses les plus intéressantes. Au commencement, je comprenais ses paroles. Mais le fil m'échappa peu à peu. Après avoir fait plusieurs tentatives pour suivre ses remarques, dont ne me parvenaient plus que des mots isolés, je cessai finalement d'écouter et me mis à observer simplement *comment il parlait*.

La conversation avait débuté par ma question :

— La guerre peut-elle être arrêtée ?

Et G. avait répondu :

— Oui, cela est possible.

Cependant je croyais avoir acquis de nos précédents entretiens la certitude qu'il répondrait : « *Non, cela est impossible.* »

— Mais toute la question est : “Comment ?” reprit-il. Il faut un grand savoir pour le comprendre. Qu'est-ce que la guerre ? *La guerre est un résultat d'influences planétaires*. Quelque part, là-haut, deux ou trois planètes se sont trop rapprochées ; il en résulte une tension. Avez-vous remarqué comme vous vous tendez, lorsqu'un homme vous frôle sur un trottoir étroit ? La même tension

—

—

se produit entre les planètes. Pour elles, cela ne dure qu'une seconde ou deux, peut-être. Mais ici, sur la terre, les gens se mettent à se massacrer, et ils continuent à se massacrer pendant des années. Il leur semble, en de telles périodes, qu'ils se haïssent les uns les autres ; ou

peut-être qu'il est de leur devoir de se massacrer pour quelque sublime dessein ; ou bien qu'ils doivent défendre quelque chose ou quelqu'un et qu'il est très noble de le faire ; ou n'importe quoi de ce genre. Parce qu'ils sont incapables de se rendre compte à quel point ils ne sont que de simples pions sur l'échiquier. Ils s'attribuent une importance ; ils se croient libres d'aller et de venir à leur gré ; ils pensent qu'ils peuvent décider de faire ceci ou cela. Mais en réalité, tous leurs mouvements, toutes leurs actions sont le résultat d'influences planétaires. Et leur importance propre est nulle. Le grand rôle, c'est la lune qui le tient. Mais nous parlerons de la lune ultérieurement. Il suffit de comprendre que ni l'Empereur Guillaume, ni les généraux, ni les ministres, ni les parlements, ne signifient rien et ne font rien. Sur une grande échelle, tout ce qui arrive est gouverné de l'extérieur, soit par d'accidentelles combinaisons d'influences, soit par des lois cosmiques générales.

Ce fut tout ce que j'entendis. Bien plus tard seulement, je compris qu'il avait alors voulu m'expliquer comment les influences accidentelles peuvent être détournées, ou transformées en quelque chose de relativement inoffensif. C'était là une idée réellement intéressante, qui se référait à la signification ésotérique des "sacrifices". Mais dans tous les cas, cette idée n'avait actuellement qu'une valeur historique et psychologique. Ce qui était le plus important — et ce qu'il avait dit en quelque sorte en passant, si bien que je n'y accordai pas d'attention au moment même et ne m'en souvins que plus tard, en essayant de reconstituer la conversation — concernait la différence des temps pour les planètes et pour l'homme.

Mais, lors même que je m'en souvins, de longtemps je ne réussis pas à comprendre la pleine signification de cette idée. Plus tard, il m'apparut qu'elle était fondamentale.

C'est à peu près à cette époque que nous eûmes une conversation sur le *soleil*, les *planètes* et la *lune*. Bien qu'elle

m'ait frappé vivement, j'ai oublié comment elle commença. Mais je me souviens que G., ayant dessiné un petit diagramme, essaya de m'expliquer ce qu'il appelait la « corrélation des forces dans les différents mondes ». Cela se rapportait à ce qu'il avait dit

antérieurement des influences qui agissent sur l'humanité. L'idée était, *grosso modo*, la suivante : l'humanité ou, plus exactement, *la vie organique sur la terre* est soumise à des influences simultanées provenant de sources variées et de mondes divers : influences des planètes, influences de la lune, influences du soleil, influences des étoiles. Elles agissent toutes en même temps, mais avec prédominance de l'une ou de l'autre selon les moments. Et pour l'homme il existe une certaine possibilité de faire *un choix d'influences* ; autrement dit, de passer d'une influence à une autre.

— Expliquer *comment*, nécessiterait des développements beaucoup trop longs, dit G. Nous en parlerons une autre fois. Pour le moment, je voudrais que vous compreniez ceci : il est impossible de se libérer d'une influence sans s'assujettir à une autre. Toute la difficulté, tout le travail sur soi, consiste à choisir l'influence à laquelle vous voulez vous soumettre, et à tomber réellement sous cette influence. À cette fin, il est indispensable que vous sachiez prévoir l'influence qui vous sera le plus profitable.

Ce qui m'avait intéressé dans cette conversation, c'est que G. avait parlé des planètes et de la lune comme *d'êtres vivants*, ayant un âge défini, une période de vie également définie et des possibilités de développement et de passage sur d'autres plans de l'être. De ses paroles, il ressortait que la lune n'était pas une "planète morte", comme on l'admet généralement, mais au contraire, une "planète à l'état naissant", une planète à son tout premier stade de développement, qui n'avait pas encore atteint le "degré d'intelligence que possède la terre", pour reprendre ses propres termes.

— La lune grandit et se développe, dit G., et un jour elle arrivera, peut-être, au même niveau de développement que la terre. Alors, auprès d'elle, apparaîtra une lune nouvelle et la terre deviendra leur soleil à toutes deux. Il fut un temps où le soleil était comme la terre aujourd'hui, et la terre, comme la lune actuelle. En des temps plus lointains encore, le soleil était une lune.

—

—

Cela avait aussitôt attiré mon attention. Rien ne m'avait jamais paru plus artificiel, plus suspect, plus dogmatique, que toutes les théories habituelles sur l'origine des planètes et des systèmes solaires,

à commencer par celle de Kant-Laplace jusqu'aux plus récentes, avec tout ce qu'on y a changé et ajouté. Le "grand public" considère ces théories, ou tout au moins la dernière dont il ait eu connaissance, comme scientifiquement prouvées. Mais en réalité, rien n'est moins scientifique, rien n'est moins prouvé. C'est pourquoi le fait que le système de G. admît une théorie toute différente, une théorie *organique* tirant son origine de principes entièrement nouveaux, et révélant un ordre universel différent, m'apparut fort intéressant et important.

— Quel est le rapport entre l'intelligence de la terre et celle du soleil ? demandai-je.

— L'intelligence du soleil est divine, répondit G. Cependant la terre peut parvenir à la même élévation ; mais il n'y a là bien entendu rien d'assuré : la terre peut mourir avant d'être arrivée à rien.

— De quoi cela dépend-il ?

La réponse de G. fut des plus vagues.

— Il y a une période définie, dit-il, pendant laquelle certaines choses peuvent être accomplies. Si, au bout du temps prescrit, ce qui aurait dû être fait ne l'a pas été, alors la terre peut périr sans être parvenue au degré qu'elle aurait pu atteindre.

— Cette période est-elle connue ?

— Elle est connue, dit G., mais les gens n'auraient pas avantage à le savoir. Ce serait même pire. Les uns le croiraient, d'autres ne le croiraient pas, d'autres encore demanderaient des preuves. Puis ils commenceraient à se casser la figure. Cela se termine toujours ainsi avec les gens.

À Moscou, à la même époque, nous eûmes sur l'art plusieurs conversations intéressantes. Elles se rapportaient au récit qui avait été lu le premier soir où je vis G.

— Pour le moment, dit-il, vous ne comprenez pas encore que les hommes peuvent appartenir à des niveaux très différents, sans avoir l'air de différer le moins du monde. Or il y a différents niveaux d'arts, tout comme il y a différents niveaux d'hommes. Mais vous ne voyez

pas aujourd'hui que la différence de ces niveaux est beaucoup plus grande que vous ne pouvez le croire ; vous mettez tout sur le même plan, vous juxtaposez les choses les plus différentes, et vous vous imaginez que les différents niveaux vous sont accessibles.

« Tout ce que vous appelez art n'est que reproduction mécanique, imitation de la nature — sinon d'autres "artistes" — simple fantaisie, ou encore essai d'originalité : tout cela n'est pas de l'art pour moi. L'art véritable est tout autre. Dans certaines oeuvres d'art, en particulier dans les oeuvres les plus anciennes, vous êtes frappé par beaucoup de choses que vous ne pouvez vous expliquer et que vous ne retrouvez pas dans les œuvres d'art modernes. Mais comme vous ne comprenez pas où est la différence, vous l'oubliez très vite et continuez de tout englober sous la même rubrique. Et pourtant, la différence est énorme entre votre art et celui dont je parle. Dans votre art, tout est subjectif — la perception qu'a l'artiste de telle ou telle sensation, les formes dans lesquelles il cherche à l'exprimer, et la perception de ces formes par les autres. En présence d'un seul et même phénomène, un artiste peut sentir d'une certaine façon, et un autre artiste d'une façon toute différente. Un même coucher de soleil peut provoquer une sensation de joie chez l'un et de tristesse chez l'autre. Et ils peuvent s'efforcer d'exprimer la même perception par des méthodes ou dans des formes sans rapport entre elles ; ou bien des perceptions très diverses sous une même forme — selon l'enseignement qu'ils ont reçu, ou en opposition avec lui. Et les spectateurs, les auditeurs ou les lecteurs percevront non pas ce que l'artiste voulait leur communiquer, ou ce qu'il a ressenti, mais ce que les formes par lesquelles il aura exprimé ses sensations leur feront éprouver par association. Tout est subjectif et tout est accidentel, c'est-à-dire basé sur des associations — les impressions accidentelles de l'artiste, sa "*création*" (il accentua le mot "*création*") et les perceptions des spectateurs, des auditeurs, ou des lecteurs.

« Dans l'art véritable, au contraire, rien n'est accidentel. Tout est mathématique. Tout peut être calculé, et prévu d'avance. L'artiste *sait* et *comprend* le message qu'il veut transmettre, et son oeuvre ne peut pas produire une certaine impression sur un homme et une impression

toute différente sur un autre — à condition, naturellement, de prendre des personnes d'un même niveau. Son oeuvre produira toujours, avec une certitude mathématique, la même impression.

« Cependant, la même oeuvre d'art produira des effets différents sur des hommes de différents niveaux. Et ceux d'un niveau inférieur n'en tireront jamais autant que ceux d'un niveau plus élevé. Voilà l'art vrai, *objectif*. Prenez par exemple un ouvrage scientifique — un livre d'astronomie ou de chimie. Il ne peut pas être compris de deux manières : tout lecteur suffisamment préparé comprend ce que l'auteur a voulu dire et précisément de la façon dont l'auteur a voulu être compris. Une oeuvre d'art objective est exactement semblable à l'un de ces livres, avec cette seule différence qu'elle s'adresse à l'émotion de l'homme et non pas à sa tête.

— Existe-t-il de nos jours des oeuvres d'art de ce genre ?

— Naturellement, il en existe, répondit G. Le grand Sphinx d'Égypte en est une, de même que certaines oeuvres architecturales connues, certaines statues de dieux, et bien d'autres choses encore. Certains visages de dieux ou de héros mythologiques peuvent être lus comme des livres, non pas avec la pensée, je le répète, mais avec l'émotion, pourvu que celle-ci soit suffisamment développée. Au cours de nos voyages en Asie Centrale, nous avons trouvé dans le désert, au pied de l'Hindu Kush, une curieuse sculpture dont nous avons pensé d'abord qu'elle représentait un ancien dieu ou démon. Elle ne nous donna au début qu'une impression d'étrangeté. Mais bientôt nous avons commencé à *sentir* le contenu de cette figure : c'était un grand et complexe système cosmologique. Petit à petit, pas à pas, nous avons déchiffré ce système : il s'inscrivait sur son corps, sur ses jambes, sur ses bras, sur sa tête, sur son visage, sur ses yeux, sur ses oreilles, et partout. Dans cette statue, rien n'avait été laissé au hasard, rien n'était dépourvu de signification. Et, graduellement, se fit jour en nous l'intention des hommes qui l'avaient érigée. Nous pouvions désormais sentir leurs pensées, leurs sentiments. Certains d'entre nous croyaient voir leurs visages et entendre leurs voix. En tout cas, nous avons saisi le sens de ce qu'ils voulaient nous transmettre à travers des milliers d'années,

et non seulement ce sens, mais tous les sentiments et émotions qui lui étaient liés. Cela, c'était vraiment de l'art ».

J'étais très intéressé par ce que G. avait dit sur l'art. Son *principe* de division entre art subjectif et art objectif était très évocateur pour moi. Je ne comprenais pas encore tout ce qu'il mettait dans ces mots. Mais j'avais toujours senti dans l'art certaines divisions et gradations, que je ne pouvais d'ailleurs ni définir, ni formuler, et que personne d'autre n'avait jamais formulées. Néanmoins, je savais que ces divisions et ces gradations existaient. De sorte que toutes les discussions sur l'art qui ne les admettaient pas, me semblaient des phrases creuses, vides de sens et inutiles. Grâce aux indications que G. m'avait données des différents niveaux que nous ne parvenons pas à voir ni à comprendre, je sentais qu'il devait exister une voie d'accès à cette gradation même que j'avais sentie, mais n'avais pu définir.

En général, bien des choses dites par G. m'étonnaient. Il y avait là des idées que je ne pouvais pas accepter et qui me paraissaient fantastiques, sans fondement. D'autres, au contraire, coïncidaient étrangement avec ce que j'avais pensé moi-même ou recouvraient des résultats auxquels j'étais arrivé depuis longtemps. J'étais intéressé surtout par la *texture* de tout ce qu'il avait dit. Je sentais déjà que son système n'était pas une marqueterie, comme le sont tous les systèmes philosophiques et scientifiques, mais un tout indivisible, dont je n'avais vu d'ailleurs, jusqu'à présent, que quelques aspects.

Telles étaient mes pensées, dans le train de nuit qui m'emmenait de Moscou à Saint-Petersbourg. Je me demandais si j'avais vraiment trouvé ce que je cherchais. Était-il possible que G. *connût* effectivement ce qu'il était indispensable de connaître pour passer des mots ou des idées aux actes, aux "faits" ? Je n'étais encore certain de rien et je n'aurais rien pu formuler avec précision. Mais j'avais cette conviction intime que quelque chose avait déjà changé pour moi et que maintenant tout allait prendre une voie différente.

CHAPITRE DEUX

À Saint-Pétersbourg, l'été s'écoulait au milieu du travail littéraire habituel. Je préparais de nouvelles éditions de mes livres, je corrigeais des épreuves... C'était ce terrible été de 1915, avec son atmosphère de plus en plus déprimante, dont je ne parvenais pas à me dégager, en dépit de tous mes efforts. On se battait maintenant sur le sol russe et la guerre se rapprochait de nous chaque jour. Tout commençait à chanceler. Cette secrète tendance au suicide, qui a été si déterminante dans la vie russe, transparaisait de plus en plus. Une "épreuve de forces" se jouait. Les imprimeurs faisaient grève continuellement. Mon travail était arrêté. Et je ne pouvais plus douter que la catastrophe serait sur nous avant que j'aie pu réaliser mes projets. Cependant, mes pensées revenaient souvent aux entretiens de Moscou. Combien de fois me suis-je dit, lorsque les choses devenaient particulièrement difficiles : « Je vais tout laisser tomber et j'irai rejoindre G. à Moscou. » À cette pensée, j'éprouvais toujours un soulagement.

Le temps passait. Un jour — c'était déjà l'automne — je fus appelé au téléphone et j'entendis la voix de G. Il était venu pour quelques jours à Saint-Pétersbourg. Aussitôt je fus près de lui et, entre deux conversations avec des visiteurs, il me parla comme il l'avait fait à Moscou.

À la veille de son départ, il me dit qu'il reviendrait bientôt. À sa seconde visite, lorsque je lui parlai d'un certain groupe de Saint-Pétersbourg que je fréquentais et où l'on discutait de tous les sujets imaginables, depuis

la guerre jusqu'à la psychologie, il me dit qu'il pourrait être utile d'entrer en relation avec de tels groupes, car il se proposait d'entreprendre à Saint-Pétersbourg un travail analogue à celui qu'il dirigeait à Moscou.

Il repartit pour Moscou, me promettant d'être de retour dans une quinzaine. Je parlai de lui à mes amis et nous commençâmes à attendre son arrivée.

Cette fois encore, il ne revenait que pour peu de jours. Je réussis pourtant à lui amener quelques personnes. En ce qui concernait ses intentions et ses plans, il désirait, disait-il, organiser son travail sur une plus grande échelle, donner des conférences publiques, arranger une série d'expériences, de démonstrations, afin d'attirer à son œuvre des gens dont la préparation serait plus étendue et plus variée.

Tout ceci me rappelait un peu ce que j'avais entendu à Moscou. Mais je ne comprenais pas bien de quelles "expériences" et "démonstrations" il parlait ; cela ne devait s'éclaircir que plus tard.

Je me souviens d'un entretien avec G., comme d'habitude dans un petit café, sur la Perspective Nevsky.

G. me parla avec quelque détail de l'organisation de groupes pour son travail et de leur rôle dans ce travail. Une ou deux fois, il se servit du mot "ésotérique", qu'il n'avait encore jamais prononcé devant moi. J'aurais voulu savoir ce qu'il entendait par là. Mais lorsque j'essayai de l'interrompre pour lui demander le sens qu'il donnait à ce mot, il éluda la réponse.

— C'est sans importance ; appelez cela comme vous voudrez. La question n'est pas là. Voici l'essentiel : un "groupe" est le commencement de tout. Un homme seul ne peut rien faire, rien atteindre. Un groupe réellement dirigé peut faire beaucoup. Du moins a-t-il une chance de parvenir à des résultats qu'un homme seul ne serait jamais en mesure d'obtenir.

« Vous ne réalisez pas votre propre situation. Vous êtes en prison. Tout ce que vous pouvez désirer, si vous êtes sensé, c'est de vous évader. Mais comment s'évade-t-on ? Il faut percer les murailles, creuser un tunnel. Un homme seul ne peut rien faire. Mais supposez qu'ils soient dix ou vingt, et qu'ils travaillent à tour de rôle : en

s'assistant les uns les autres, ils peuvent achever le tunnel et s'évader.

« En outre, personne ne peut s'échapper de la prison sans l'aide de ceux *qui se sont déjà échappés*. Eux seuls peuvent dire de quelle façon l'évasion est praticable et faire parvenir aux captifs les outils, les limes, tout ce qui leur est nécessaire. Mais un prisonnier *isolé* ne peut pas trouver ces hommes libres ni entrer en contact avec eux. Une

organisation est nécessaire. Rien ne saurait être achevé sans une organisation.

G. devait revenir souvent sur cet exemple de la “prison” et de l’ “évasion de la prison”. C’était parfois le point de départ de tout ce qu’il disait et il aimait à souligner que chaque prisonnier peut un jour rencontrer sa chance d’évasion, à condition toutefois qu’il sache *se rendre compte qu’il est en prison*. Mais aussi longtemps qu’un homme échoue devant cette compréhension, aussi longtemps qu’il se croit libre, quelle chance pourrait-il avoir ? Nul ne peut aider par la force à la délivrance d’un homme qui ne veut pas être libre, qui désire tout le contraire. La délivrance est possible, mais elle ne saurait l’être que comme résultat de labeurs prolongés, de grands efforts et, par-dessus tout, d’efforts conscients vers un but défini.

J’introduisis peu à peu auprès de G. des personnes de plus en plus nombreuses. Et chaque fois qu’il venait à Saint-Pétersbourg, j’organisais chez des amis, ou avec des groupes déjà existants, des entretiens et des conférences auxquels il prenait part.

Trente ou quarante personnes prirent l’habitude d’assister à ces réunions. À partir de janvier 1916, G. vint régulièrement à Saint-Pétersbourg tous les quinze jours ; il amenait parfois quelques-uns de ses élèves de Moscou.

G. avait une façon à lui d’arranger ces réunions, que je ne comprenais pas bien. Par exemple, il était rare qu’il m’autorisât à leur fixer d’avance une date précise. On apprenait d’ordinaire, à la fin d’une réunion, que G. retournerait à Moscou le lendemain. Mais le matin suivant, il disait avoir décidé de rester jusqu’au soir. La journée entière se passait dans des cafés où il rencontrait des gens qui désiraient le voir. Ce n’était que peu de

temps avant l’heure de nos réunions habituelles, qu’il me disait :

— Pourquoi ne pas se réunir ce soir ? Appelez ceux qui voudraient venir et dites-leur que nous serons à tel endroit.

Je me précipitais vers le téléphone, mais à sept heures ou sept heures et demie du soir naturellement tout le monde était déjà pris et je ne pouvais réunir qu’un petit nombre de personnes. Pour celles qui

habitaient hors de Saint-Pétersbourg, à Tsarkoye, etc., il leur était régulièrement impossible de se joindre à nous.

Je ne voyais pas alors pourquoi G. agissait ainsi. Ses motifs m'échappaient. Mais, par la suite, je discernai clairement le principal d'entre eux. G. ne voulait, en aucune manière, *faciliter* l'approche de son enseignement. Au contraire, il estimait que ce n'était que par leur triomphe sur des difficultés accidentelles, ou même arbitraires, que les gens pourraient apprendre à l'apprécier.

— Nul n'apprécie, disait-il, ce qui vient sans efforts. Et si un homme a déjà senti quelque chose, croyez-moi, il restera toute la journée à côté de son téléphone, pour le cas où il serait invité. Ou bien il appellera lui-même, il se déplacera, il ira aux nouvelles. Et si un homme est dans l'attente d'être appelé ou s'il se renseigne lui-même à l'avance, afin de se rendre les choses plus commodes, laissez-le attendre encore. Bien sûr, pour ceux qui n'habitent pas Saint-Pétersbourg, c'est difficile. Mais nous n'y pouvons rien. Plus tard, peut-être, nous aurons des réunions à dates fixes. À présent, c'est impossible. Il faut que les gens se montrent, et que nous puissions voir comment ils apprécient ce qu'ils ont entendu.

Tous ces points de vue, et beaucoup d'autres encore, demeuraient pour moi, à l'époque, à demi incompréhensibles.

Mais, en général, tout ce que disait G. soit dans les réunions soit au dehors m'intéressait de plus en plus.

Au cours d'une conférence, quelqu'un posa une question sur la réincarnation ; il demandait également s'il était possible de croire à des cas de communication avec les morts.

— Il y a plusieurs possibilités, dit G. Mais il faut comprendre que l'être d'un homme, aussi bien dans la vie

— 56 —

qu'après la mort — s'il doit exister après sa mort — peut être de qualité très différente. L' "homme-machine", pour qui tout dépend des influences extérieures, pour qui tout arrive, qui est maintenant tel homme, et le moment suivant tel autre, et plus tard encore un troisième, n'a aucun avenir d'aucune sorte : il est enterré et c'est tout. *Il n'est que poussière et il retourne en poussière.* Cette parole

s'applique à lui. Pour qu'il y ait une vie future, de quelque ordre qu'elle soit, il faut une certaine cristallisation, une certaine fusion des qualités intérieures de l'homme ; il faut une certaine autonomie par rapport aux influences extérieures. S'il y a dans un homme quelque chose qui puisse résister aux influences extérieures, alors cette chose même pourra résister aussi à la mort du corps physique. Mais je vous le demande : qu'est-ce qui pourrait résister à la mort du corps physique chez un homme qui défaille quand il s'est coupé le petit doigt ? S'il y a quoi que ce soit dans un homme, cela peut survivre ; mais s'il n'y a rien, alors rien ne peut survivre. Cependant, même si ce "quelque chose" survit, son avenir peut être variable. En certains cas de cristallisation complète, il peut se produire après la mort ce que les gens appellent une "réincarnation" et, en d'autres cas, ce qu'ils appellent une "existence dans l'au-delà". Dans les deux cas, la vie continue dans le "corps astral" ou avec l'aide du "corps astral". Vous savez ce que signifie cette expression. Mais les systèmes que vous connaissez et qui parlent de "corps astral" affirment que *tous les hommes* en ont un. C'est complètement faux. Ce qui peut être appelé "corps astral" est obtenu par fusion, c'est-à-dire par une lutte, par un travail intérieur, terriblement dur. L'homme ne naît pas avec un "corps astral". Et un tout petit nombre d'hommes seulement en acquièrent un. S'il vient à se constituer, il peut continuer de vivre après la mort du corps physique, et il peut renaître dans un autre corps physique. Voilà la "réincarnation". S'il n'est pas re-né, alors, dans le cours du temps, il meurt aussi ; il n'est pas immortel, mais il peut vivre longtemps après la mort du corps physique.

« Fusion, unité intérieure, sont obtenues par "friction", par la lutte du "oui" et du "non" dans l'homme. Si un homme vit sans conflit intérieur, si tout arrive en lui

sans qu'il s'y oppose, s'il va toujours avec le courant, comme le vent le pousse, alors il restera tel qu'il est. Mais si une lutte intérieure s'amorce et surtout si, dans cette lutte, il suit une ligne déterminée, alors graduellement certains traits permanents commencent à se former en lui ; il commence à cristalliser. Pourtant, si la cristallisation est possible sur une base juste, elle ne l'est pas moins sur une base

fausse. Par exemple, la peur du péché, ou une foi fanatique en une idée quelconque, peuvent provoquer une lutte terriblement intense du “oui” et du “non”, et un homme peut cristalliser sur de telles bases. Mais la cristallisation se fera mal, elle sera incomplète. Un tel homme perdra ainsi toute possibilité de développement ultérieur. Pour que la possibilité d’un développement ultérieur lui soit rendue, il devra être préalablement “refondu”, et cela ne peut s’accomplir sans des souffrances terribles.

« La cristallisation est possible sur n’importe quelle base. Prenez par exemple un brigand de la bonne espèce, un brigand authentique. J’en ai connu au Caucase. Un tel brigand, fusil en main, se tiendra aux abords d’une route, derrière un rocher, pendant huit heures sans un mouvement. Pourriez-vous en faire autant ? Comprenez-le, une lutte se livre en lui à chaque instant. Il a chaud, il a soif, les mouches le dévorent ; mais il ne bouge pas. — Un autre est moine ; il a peur du diable ; toute la nuit, il se frappe la tête contre le sol et prie. Ainsi la cristallisation s’achève. Par de telles voies les gens peuvent engendrer en eux-mêmes une force intérieure énorme ; ils peuvent supporter la torture ; ils peuvent obtenir tout ce qu’ils veulent. Cela signifie qu’il y a en eux maintenant quelque chose de solide, de permanent. De tels gens peuvent devenir immortels. Mais où est l’avantage ? Un homme de cette sorte devient une “chose immortelle” — “une chose”, bien qu’une certaine somme de conscience soit parfois conservée en lui. Cependant il faut se le rappeler, il s’agit là de cas exceptionnels. »

Dans les conversations qui suivirent cette soirée, un fait me frappa : dans tout ce que G. avait dit, personne n’avait compris la même chose ; certains n’avaient prêté attention qu’à des remarques secondaires, non essentielles,

et ne se rappelaient rien d’autre. Les principes fondamentaux exposés par G. avaient échappé à la plupart. Très rares furent ceux qui posèrent des questions sur l’essence de ce qui avait été dit. Une de ces questions m’est restée en mémoire :

— Comment peut-on provoquer la lutte du “oui” et du “non” ?

— Le sacrifice, dit G., est nécessaire. Si rien n'est sacrifié, rien ne peut être obtenu. Et il est indispensable de sacrifier ce qui vous est précieux au moment même, de sacrifier beaucoup et de sacrifier pour longtemps. *Cependant pas pour toujours.* D'ordinaire, cela est peu compris — et pourtant rien n'est plus important. Il faut des sacrifices, mais lorsque le processus de cristallisation est achevé, les renoncements et les privations, les sacrifices, ne sont plus nécessaires. Un homme peut alors avoir tout ce qu'il veut. Il n'y a plus de loi pour lui, il est à lui-même sa propre loi.

Parmi les gens qui venaient à nos réunions se détacha progressivement un petit nombre de personnes qui ne manquaient jamais une occasion d'entendre G. et qui se réunissaient entre elles en son absence. Ce fut le commencement du premier groupe de Saint-Pétersbourg.

À cette époque, je voyais beaucoup G. et je commençais à le mieux comprendre. On était frappé par sa grande simplicité intérieure et son naturel, qui faisaient oublier complètement qu'il représentait pour nous le monde du miraculeux et de l'inconnu. On ressentait aussi en lui, très fortement, l'absence totale de toute espèce d'affectation ou de désir de produire une impression. De plus, on le sentait pleinement désintéressé, entièrement indifférent à ses aises, à son confort et capable de ne pas ménager sa peine dans son travail, quel qu'il fût. Il aimait à se trouver en compagnie vivante, joyeuse ; il aimait à organiser des soupers plantureux où s'engloutissaient des tonnes de boissons et de nourriture, dont il ne buvait ni ne mangeait d'ailleurs pratiquement rien. Bien des gens en retiraient cette impression qu'il était gourmand, qu'il aimait la bonne vie en général ; mais pour nous, il nous semblait souvent qu'il cherchait à créer

cette impression ; nous avions tous compris déjà qu'il "jouait un rôle".

Notre sentiment de ce "jeu" chez lui, était exceptionnellement fort. Nous nous disions souvent que nous ne le voyions pas et que nous ne le verrions jamais. Chez tout autre homme tant de "jeu" aurait produit une impression de fausseté. Chez lui le "jeu" donnait

une impression de force — bien que, comme je l’ai dit, ce ne fût pas toujours le cas : il arrivait parfois qu’il y en eût trop.

J’aimais particulièrement son sens de l’humour et la complète absence chez lui de toutes prétentions à la “sainteté” ou à la possession de pouvoirs “miraculeux”, bien que, comme nous en acquîmes la conviction plus tard, il possédât le savoir et la capacité de créer des phénomènes inhabituels d’ordre psychologique. Mais il se riait toujours des gens qui attendaient de lui des miracles. Les talents de cet homme étaient extraordinairement variés ; il savait tout et pouvait tout faire. Il me dit un jour avoir rapporté de ses voyages en Orient une collection de tapis, parmi lesquels beaucoup de doubles, et d’autres sans valeur artistique particulière. D’autre part, il avait fait cette découverte que le prix des tapis était plus élevé à Saint-Pétersbourg qu’à Moscou et il en amenait, à chacun de ses voyages, un plein ballot.

Selon une autre version, il achetait simplement ses tapis à Moscou, à la “Tolkoutchka” et il venait les vendre à Saint-Pétersbourg.

Je ne comprenais pas très bien les raisons de ce manège, mais je sentais que cela était lié à l’idée de “jeu”.

La vente de ces tapis était par elle-même remarquable. G. faisait passer une annonce dans les journaux, et toutes sortes de gens arrivaient. En de telles occasions, on le prenait naturellement pour un simple marchand de tapis caucasien. Il m’arrivait de passer des heures à l’observer, tandis qu’il parlait aux gens. Je vis comment il les prenait parfois par leurs côtés faibles.

Un jour qu’il était pressé, ou fatigué de jouer au marchand de tapis, il offrit à une dame, visiblement riche mais âpre au gain, qui avait choisi une douzaine de jolies pièces pour lesquelles elle marchandait comme une

désespérée, tous les tapis qui étaient dans la chambre, sur un quart environ du prix de ceux qu’elle avait choisis. Sur le coup, elle se montra surprise, mais ensuite elle se remit à marchander. G. sourit ; il lui dit qu’il y réfléchirait et donnerait sa réponse le lendemain. Mais le lendemain, il avait quitté Saint-Pétersbourg et la femme n’eut rien

du tout. Des épisodes de ce genre se reproduisaient souvent.

Dans son rôle de marchand de tapis, G. donnait l'impression d'un homme masqué, d'une sorte d'Haroun-al-Raschid ou de l'homme au "bonnet qui rend invisible" des contes de fées.

Un jour que je n'étais pas là, un "occultiste" du genre charlatan vint le trouver. L'homme était plus ou moins connu dans les cercles spirites de Saint-Petersbourg ; plus tard, sous les Bolcheviks, il devait être promu à la dignité de Professeur. Il commença en disant qu'il avait beaucoup entendu parler de G. et de sa science, et qu'il désirait faire sa connaissance.

G., comme il me le dit lui-même, entra dans son rôle de marchand de tapis. Avec son accent du Caucase le plus fort et dans un russe haché, il se mit à convaincre l' "occultiste" de son erreur, affirmant qu'il n'avait jamais vendu que des tapis ; et aussitôt, de les déployer pour lui en faire acheter.

L' "occultiste" déguerpit, ne doutant pas qu'il eût été berné par ses amis.

— La canaille n'avait pas le sou, évidemment ! me racontait G. Autrement, je lui aurais refile au moins une paire de mes tapis.

Un Persan venait chez lui réparer les tapis. Un jour, je trouvai G. observant très attentivement son travail.

— Je voudrais comprendre comment il s'y prend, et je n'y arrive pas encore. Voyez-vous ce crochet dont il se sert ? Tout le secret est là. J'ai voulu le lui acheter, mais il a refusé de le vendre.

J'étais venu le lendemain plus tôt que d'habitude. G. était assis par terre, réparant un tapis exactement comme le Persan. Des laines de couleurs variées étaient éparses autour de lui et il se servait de cette même sorte de crochet que j'avais vu entre les mains du Persan. Il se l'était visiblement fabriqué lui-même, avec une lime, à

partir de la lame d'un canif de deux sous et, en l'espace d'un matin, il avait sondé tous les mystères de la réparation des tapis.

J'appris beaucoup de lui sur les tapis, qui représentaient, me disait-il, une des formes les plus archaïques de l'art. Il parlait des anciennes coutumes relatives à leur fabrication, toujours en vigueur en certaines localités de l'Asie. Tout un village travaille sur le même

tapis ; tous, jeunes et vieux, se rassemblent, pour les longues veillées d'hiver, dans une grande maison où ils se répartissent en groupes, assis ou debout, selon un ordre préalablement connu et fixé par la tradition. Chaque groupe commence alors son travail. Les uns retirent de la laine les petites pierres ou les éclats de bois. D'autres l'assouplissent avec des bâtons. Un troisième groupe la peigne. Un quatrième la file. Un cinquième la teint. Un sixième, ou peut-être le vingt-sixième, tisse le véritable tapis. Hommes, femmes, enfants, tous ont leur propre travail traditionnel. Et, d'un bout à l'autre, le travail s'accompagne de musique et de chants. Les fileuses, tout en maniant leurs fuseaux, dansent une danse spéciale, et, dans leur diversité, les gestes de tous font comme un seul et même mouvement, sur un seul et même rythme. En outre, chaque localité a son air de musique propre, ses propres chants, ses propres danses, associés depuis un temps immémorial à la fabrication des tapis.

Et, tandis qu'il me parlait, cette pensée traversa mon esprit que peut-être le dessin et le coloris des tapis n'étaient pas sans correspondance avec la musique, qu'ils étaient son expression dans la ligne et la couleur ; que les tapis pouvaient bien être des enregistrements de cette musique, les partitions qui permettaient la reproduction des airs. Il n'y avait pour moi rien d'étrange dans cette idée parce qu'il m'arrivait souvent de "voir" la musique sous la forme de dessins coloriés et complexes.

D'après quelques conversations fortuites avec G., je pus me faire une idée de sa vie.

Il avait passé son enfance à la frontière de l'Asie Mineure, dans des conditions d'existence étranges, archaïques, presque bibliques. Troupeaux d'innombrables moutons. Errances de place en place. Rencontres de peuplades

extraordinaires... Son imagination avait été particulièrement frappée par les Yézides, les "Adorateurs du Diable", leurs incompréhensibles coutumes et leur dépendance insolite à l'égard de lois inconnues. Il me disait par exemple avoir observé, tout enfant, que les jeunes garçons Yézides étaient incapables de sortir d'un cercle tracé autour

d'eux sur le sol.

Ses premières années s'étaient écoulées dans une atmosphère de contes de fées, de légendes et de traditions. Autour de lui, le "miraculeux" avait été un fait réel. Des prédictions qu'il avait entendues, et auxquelles son entourage accordait une foi entière, s'étaient réalisées et lui avaient ouvert les yeux sur bien d'autres choses.

Le concert de toutes ces influences avait ainsi créé en lui, dès son plus jeune âge, un penchant vers le mystérieux, l'incompréhensible et le magique.

Il me dit avoir beaucoup voyagé en Orient, lorsqu'il était encore très jeune.

Qu'y avait-il de vrai dans ses récits ? Je ne pus jamais le préciser. Mais au cours de ses voyages, il s'était sûrement trouvé en contact avec mille phénomènes qui avaient évoqué pour lui l'existence d'une certaine connaissance, de certains pouvoirs, de certaines possibilités de l'homme, et il avait personnellement connu des gens qui possédaient le don de clairvoyance et d'autres pouvoirs miraculeux. Peu à peu, me dit-il, ses départs de la maison natale et ses voyages commencèrent à suivre une direction définie. Il allait en quête de la connaissance et des personnes qui la possédaient. Après de grandes difficultés, il découvrit enfin les sources de cette connaissance, en compagnie de plusieurs camarades, partis eux aussi à la recherche du "miraculeux".

Dans toutes les histoires qu'il racontait sur lui-même, il y avait beaucoup d'éléments contradictoires et peu croyables. Mais je m'étais déjà rendu compte qu'il ne fallait rien lui demander d'ordinaire. Il ne se laissait réduire à aucune de nos mesures.

On ne pouvait être sûr de rien avec lui. Il pouvait aujourd'hui dire une chose et demain une autre, toute différente, sans que l'on pût, en un sens, l'accuser jamais de contradiction ; il fallait comprendre, et découvrir le lien qui unissait le tout.

Sur les écoles elles-mêmes et sur les lieux où il avait trouvé la connaissance qu'il possédait indubitablement, il parlait très peu, et toujours d'une manière évasive. Il mentionnait des monastères

tibétains, le Chitral, le Mont Athos, des écoles soufies en Perse, à Boukhara et dans le Turkestan oriental ; il citait encore des derviches de différents ordres qu'il avait connus — mais sans jamais apporter de précisions.

Un groupe permanent commençait à prendre forme. Un jour que nous étions avec G., je lui demandai : « Pourquoi la connaissance est-elle si soigneusement tenue secrète ? Si l'ancienne connaissance a été préservée et s'il existe, en général, une connaissance distincte de notre science et de notre philosophie, ou même les surpassant, pourquoi ne devient-elle pas propriété commune ? Pourquoi ses détenteurs se refusent-ils à la laisser entrer dans le circuit général de la vie, en vue d'une lutte plus heureuse ou plus décisive contre le mensonge, le mal et l'ignorance ? »

Cette question, je pense, doit surgir en tout esprit qui rencontre pour la première fois les idées de l'ésotérisme.

— Il y a, me dit-il, deux réponses. Premièrement, cette connaissance n'est pas tenue secrète ; ensuite, il lui est interdit par sa nature même de devenir jamais propriété commune. Nous examinerons d'abord ce second point. Je vous prouverai ensuite que *la connaissance* — il appuya sur ce mot — est beaucoup plus accessible qu'on ne le croit généralement à ceux qui sont capables de se l'assimiler ; tout le malheur vient de ce que les gens, ou bien n'en veulent pas, ou bien ne peuvent pas la recevoir.

« Mais avant tout, il faut saisir que la connaissance ne peut pas appartenir à tous, ne peut même pas appartenir au grand nombre. Telle est la loi. Vous ne la comprenez pas parce que vous ne vous rendez pas compte que, comme toute chose au monde, la connaissance est *matérielle*. Elle est matérielle — cela signifie qu'elle possède tous les caractères de la matérialité. Or l'un des premiers caractères de la matérialité est d'impliquer une limitation de la matière, je veux dire que la quantité de matière, en un lieu donné et dans des conditions données, est toujours limitée. Même le sable du désert et l'eau de l'océan

sont en quantité invariable, et strictement mesurée. Par conséquent,

dire que la connaissance est matérielle, c'est dire qu'il y en a une quantité définie en un lieu et dans un temps donnés. On peut donc affirmer que, dans le cours d'une certaine période, disons un siècle, l'humanité dispose d'une quantité définie de connaissance. Mais nous savons, par une observation même élémentaire de la vie, que la *matière de la connaissance* possède des qualités entièrement différentes selon qu'elle est absorbée en petite ou en grande quantité. Prise en grande quantité en un lieu donné — par un homme, par exemple, ou par un petit groupe d'hommes — elle produit de très bons résultats ; prise en petite quantité par chacun des individus composant une très grande masse d'hommes, elle ne donne pas de résultat du tout, si ce n'est parfois des résultats négatifs, contraires à ceux que l'on attendait. Donc, si une quantité définie de connaissance vient à être distribuée entre des millions d'hommes, chaque individu en recevra très peu, et cette petite dose de connaissance ne pourra rien changer ni dans sa vie, ni dans sa compréhension des choses. Quel que soit le nombre de ceux qui absorberont cette petite dose, l'effet sur leur vie sera nul, à moins qu'elle ne soit rendue plus difficile encore.

« Mais si, au contraire, de grandes quantités de connaissance peuvent être concentrées par un petit nombre, alors cette connaissance donnera de très grands résultats. De ce point de vue, il est beaucoup plus avantageux que la connaissance soit préservée par un petit nombre et non pas diffusée parmi les masses.

« Si, pour dorer des objets, nous prenons une certaine quantité d'or, nous devons connaître le nombre exact d'objets qu'elle permettra de dorer. Si nous essayons d'en dorer un très grand nombre, ils seront dorés inégalement, par plaques, et paraîtront bien pires que s'ils n'avaient pas été dorés du tout ; en fait, nous aurons gaspillé notre or.

« La répartition de la connaissance se base sur un principe rigoureusement analogue. Si la connaissance devait être donnée à tout le monde, personne ne recevrait rien. Si elle est réservée à un petit nombre, chacun en recevra assez non seulement pour garder ce qu'il reçoit, mais pour l'accroître.

« À première vue, cette théorie semble très injuste, parce que la situation de ceux à qui la connaissance est, en quelque sorte, refusée, pour que d'autres puissent en recevoir davantage, semble très triste, imméritée et plus cruelle qu'elle ne devrait être. La réalité est cependant toute différente ; dans la distribution de la connaissance, il n'y a pas ombre d'injustice.

« C'est un fait que l'énorme majorité des gens ignore le désir de connaître ; ils refusent leur lot de connaissance, ils négligent même de prendre, dans la distribution générale, la part qui leur est allouée pour les besoins de leur vie. Cela devient particulièrement évident en période de folie collective, de guerres, de révolutions, lorsque les hommes semblent perdre soudain jusqu'à ce petit grain de bon sens qu'ils avaient d'ordinaire et que, devenus de parfaits automates, ils se livrent à de gigantesques massacres, comme s'ils n'avaient même plus l'instinct de conservation. D'énormes quantités de connaissance demeurent ainsi, en quelque sorte, non réclamées, et elles peuvent être distribuées à ceux qui savent en apprécier la valeur.

« Il n'y a rien d'injuste en tout cela, parce que ceux qui reçoivent la connaissance ne prennent rien qui appartienne à d'autres, ils ne privent personne ; ils prennent seulement ce que les autres ont rejeté comme inutile et qui, dans tous les cas, serait perdu 'ils ne le prenaient pas.

« L'accumulation de la connaissance par les uns dépend du rejet de la connaissance par les autres.

« Il y a, dans la vie de l'humanité, des périodes qui coïncident généralement avec le commencement du déclin des civilisations, où les masses perdent irrémédiablement la raison, et se mettent à détruire tout ce que des siècles et des millénaires de culture avaient créé. De telles périodes démentielles, concordant souvent avec des cataclysmes géologiques, des perturbations climatiques, et autres phénomènes de caractère planétaire, libèrent une très grande quantité de cette matière de la connaissance. Ce qui nécessite un travail de récupération, faute de quoi elle serait perdue. Ainsi, le travail de recueillir la matière éparse de la connaissance coïncide fréquemment avec le déclin et la ruine des civilisations.

« Cet aspect de la question est clair. Les masses ne se

soucient pas de la connaissance, elles n'en veulent pas, et leurs chefs politiques — c'est leur intérêt — ne travaillent qu'à renforcer leur aversion, leur peur de tout ce qui est nouveau et inconnu. L'état d'esclavage de l'humanité a pour fondement cette peur. Il est même difficile d'en imaginer toute l'horreur. Mais les gens ne comprennent pas la valeur de ce qu'ils perdent ainsi. Et pour saisir la cause d'un tel état, il suffit d'observer comment vivent les gens, ce qui constitue leurs raisons de vivre, l'objet de leurs passions ou de leurs aspirations, à quoi ils pensent, de quoi ils parlent, ce qu'ils servent et ce qu'ils adorent. Voyez où va l'argent de la société cultivée de notre époque ; laissant de côté la guerre, considérez ce qui commande les plus hauts prix, où vont les foules les plus denses. Si l'on réfléchit un instant à tous ces gaspillages, alors il devient clair que l'humanité, telle qu'elle est maintenant, avec les intérêts dont elle vit, ne peut pas s'attendre à autre chose que ce qu'elle a. Mais, comme je l'ai déjà dit, on n'y saurait rien changer. Imaginez qu'il n'y ait, pour toute l'humanité, qu'une demi-livre de connaissance disponible par an ! Si cette connaissance est diffusée parmi les masses, chacun en recevra si peu qu'il demeurera le fou qu'il était précédemment. Mais du fait que seuls quelques hommes ont le désir de cette connaissance, ceux qui la demandent pourront en recevoir, pour ainsi dire, un grain chacun, et acquérir la possibilité de devenir plus intelligents. Tous ne pourraient pas devenir intelligents, même s'ils le désiraient. Et s'ils devenaient intelligents, cela ne servirait à rien, car il existe un équilibre général qui ne saurait être renversé.

« Voilà un aspect. L'autre, comme je l'ai déjà dit, concerne ce fait que personne ne cache rien ; il n'y a pas le moindre mystère. Mais l'acquisition ou la transmission de la vraie connaissance exige un grand labeur et de grands efforts, aussi bien de la part de celui qui reçoit que de celui qui donne. Et ceux qui possèdent cette connaissance font tout ce qu'ils peuvent pour la transmettre et la communiquer au plus grand nombre d'hommes possible, pour leur faciliter son approche, et les rendre capables de se préparer à recevoir la vérité. Mais la connaissance ne peut pas être imposée par la force à ceux qui n'en veulent pas, et, comme nous venons de le voir, un examen impartial de

la vie de l'homme moyen, de ses intérêts, de ce qui remplit ses journées, démontrera sur-le-champ qu'il est impossible d'accuser les hommes qui possèdent la connaissance de la cacher, de ne pas désirer la transmettre, ou de ne pas désirer enseigner aux autres ce qu'ils savent eux-mêmes.

« Celui qui désire la connaissance doit faire lui-même les premiers efforts pour en trouver la source, pour l'approcher, en s'aidant des indications données à tous, mais que les gens, en règle générale, ne désirent pas voir ni reconnaître. La connaissance ne peut pas venir aux hommes gratuitement, sans efforts de leur part. Ils le comprennent fort bien, quand il ne s'agit que des connaissances ordinaires, mais dans le cas de *la grande connaissance*, lorsqu'ils admettent la possibilité de son existence, ils estiment possible d'attendre quelque chose de différent. Tout le monde sait très bien, par exemple, qu'un homme devra travailler intensément pendant plusieurs années, s'il veut apprendre le chinois ; nul n'ignore que cinq années d'études sont indispensables pour saisir les principes de la médecine, et deux fois plus peut-être pour l'étude de la musique ou de la peinture. Et cependant, certaines théories affirment que la connaissance peut venir aux gens sans efforts de leur part, qu'elle peut être acquise *même en dormant*. Le seul fait de l'existence de pareilles théories constitue une explication supplémentaire du fait que la connaissance ne peut pas atteindre les gens. Cependant, il n'est pas moins essentiel de comprendre que les efforts *indépendants* d'un homme pour atteindre quoi que ce soit dans cette direction ne peuvent donner aucun résultat par eux-mêmes. Un homme ne peut atteindre la connaissance qu'avec l'aide de ceux qui la possèdent. Ceci doit être compris dès le tout début. *Il faut apprendre de ceux qui savent.* »

À l'une des réunions suivantes, en réponse à une question sur l'immortalité, G. développa quelques-unes des idées qu'il avait déjà données sur la réincarnation et la vie future.

Au début de la réunion, quelqu'un avait demandé : « Peut-on dire que l'homme possède l'immortalité ?

— L'immortalité, dit G., est une de ces qualités que l'homme

de ce que cela veut dire. D'autres qualités de ce genre sont l' "individualité", dans le sens d'unité intérieure, le "Moi permanent et immuable", la "conscience" et la "volonté". Toutes ces qualités *peuvent* appartenir à l'homme — il mit l'accent sur le mot "peuvent" — mais cela ne signifie certainement pas qu'elles lui appartiennent déjà *effectivement* ou qu'elles puissent appartenir à n'importe qui.

« Pour comprendre *ce qu'est* l'homme, aujourd'hui, c'est-à-dire au niveau actuel de son développement, il est indispensable de pouvoir se représenter jusqu'à un certain point ce qu'il peut être, c'est-à-dire ce qu'il peut atteindre. Car ce n'est que dans la mesure où un homme parvient à comprendre la séquence correcte de son développement possible qu'il peut cesser de s'attribuer ce qu'il ne possède pas encore, et ne pourra atteindre, peut-être, que par de grands efforts et de grands labeurs.

« Selon un enseignement ancien, dont il subsiste des traces en de nombreux systèmes d'hier et d'aujourd'hui, lorsque l'homme atteint le développement le plus complet qui lui soit possible en général, il *se compose de quatre corps*. Ces quatre corps sont constitués par des substances qui deviennent de plus en plus fines, s'interpénètrent, et forment quatre organismes ayant entre eux une relation bien définie, tout en étant indépendants, capables d'action indépendante.

« Ce qui permet l'existence de quatre corps, c'est que l'organisme humain, c'est-à-dire le corps physique, a une organisation si complexe qu'en lui peut se développer sous certaines conditions un organisme nouveau et indépendant, offrant à l'activité de la conscience un instrument beaucoup plus adéquat, et plus sensible, que le corps physique. La conscience manifestée dans ce nouveau corps est en mesure de le gouverner, et elle a plein pouvoir et plein contrôle sur le corps physique. Dans ce second corps, sous certaines conditions, un troisième corps peut se former, ayant lui aussi ses caractéristiques propres. La conscience manifestée dans ce troisième corps a plein pouvoir et plein contrôle sur les deux premiers ; et le troisième corps peut acquérir des connaissances inaccessibles aussi bien au second qu'au premier. Dans le troisième

corps, sous certaines conditions, un quatrième peut croître, qui diffère autant du troisième que le troisième du second, et le second du premier. La conscience manifestée dans le quatrième corps a plein contrôle sur ce corps lui-même et sur les trois premiers.

« Ces quatre corps sont définis de différentes façons par les divers enseignements. »

G. traça le tableau reproduit sur la figure ci-dessous, et dit :

— Selon la terminologie chrétienne, le premier est le corps physique, le corps “charnel”, le second est le corps “naturel”, le troisième est le corps “spirituel”, et le quatrième, selon la terminologie du Christianisme ésotérique, est le “corps divin”.

« Selon la terminologie théosophique, le premier est le corps physique, le second est le “corps astral”, le troisième est le “corps mental” et le quatrième est le “corps causal”³.

1 ^{er} CORPS	2 ^e CORPS	3 ^e CORPS	4 ^e CORPS
Corps charnel	Corps naturel	Corps spirituel	Corps divin
“Voiture” (corps)	“Cheval” (sentiments, désirs)	“Cocher” (penser)	“Maître” (Moi, conscience, volonté)
Corps physique	Corps astral	Corps mental	Corps causal

« Dans le langage imagé de certains enseignements orientaux, le premier est la *voiture* (corps), le second est le *cheval* (sentiments, désirs), le troisième est le *cocher* (penser), et le quatrième est le *Maître* (Moi, conscience, volonté).

³ C’est-à-dire le corps qui porte en lui-même les *causes* de ses actions : il est indépendant des causes extérieures ; c’est le *corps de la volonté*.

« On trouve des parallèles ou des comparaisons de ce genre dans la plupart des systèmes qui reconnaissent en l'homme quelque chose de plus que le corps physique. Mais presque tous ces systèmes, tandis qu'ils répètent, sous une forme plus ou moins familière, les définitions et les divisions de l'enseignement ancien, ont oublié ou omis son trait le plus important, à savoir que l'homme ne naît pas avec les corps subtils, et que ceux-ci requièrent une culture artificielle, possible seulement en de certaines conditions, extérieures et intérieures, favorables.

« Le "corps astral" n'est pas une implication indispensable pour l'homme. C'est un grand luxe, qui n'est pas à la portée de tous. L'homme peut fort bien vivre sans corps astral. Son corps physique possède toutes les fonctions nécessaires à la vie. Un homme sans "corps astral" peut même donner l'impression d'être un homme très intellectuel, voire très spirituel, et duper ainsi non seulement les autres, mais lui-même.

« Naturellement, c'est encore plus vrai pour le "corps mental" et le quatrième corps. L'homme ordinaire ne possède pas ces corps, ni les fonctions qui leur correspondent. Mais il croit souvent, et il réussit à faire croire aux autres, qu'il les possède. Les raisons de cette erreur sont, en premier lieu, le fait que le corps physique travaille avec les substances mêmes dont sont constitués les corps supérieurs, mais ces substances ne se cristallisent pas en lui, elles ne lui appartiennent pas ; et, en second lieu, le fait que toutes les fonctions du corps physique sont analogues à celles des corps supérieurs, bien qu'elles en diffèrent naturellement beaucoup. Entre les fonctions d'un homme qui ne possède que son corps physique, et les fonctions des *quatre corps*, la différence principale est que, dans le premier cas, les fonctions du *corps physique* gouvernent toutes les autres ; en d'autres termes, tout est gouverné par le corps qui est, à son tour, gouverné par les influences extérieures. Dans le second cas, le commandement ou le contrôle émane du corps supérieur.

« Les fonctions du corps physique peuvent être mises en parallèle avec les fonctions des quatre corps ».

G. dressa un autre tableau représentant les fonctions parallèles d'un homme de corps physique, et d'un homme aux quatre corps.

Automate travaillant sous la pression des influences extérieures.	Désirs produits par cet automatisme.	Pensées procédant des désirs.	Multiples "volontés" contradictoires produites par les désirs.
Corps obéissant aux désirs ou aux émotions soumises à l'intelligence.	Puissances émotionnelles et désirs obéissant à la pensée intelligente.	Fonctions du penser obéissant à la conscience et à la volonté.	Moi Ego Conscience Volonté.

« Dans le premier cas, dit G., c'est-à-dire dans le cas des fonctions d'un homme de corps physique seulement, l'automate dépend des influences extérieures, et les trois autres fonctions dépendent du corps physique, et des influences extérieures qu'il reçoit. Désirs ou aversions — "je désire", "je ne désire pas", "j'aime", "je n'aime pas" — c'est-à-dire les fonctions qui occupent la place du second corps, dépendent des chocs et des influences accidentels. Le penser, qui correspond aux fonctions du troisième corps, est un processus entièrement automatique. La "volonté" manque chez l'homme mécanique : il n'a que des désirs et ce que l'on nomme sa forte ou sa faible volonté n'est que la plus ou moins grande *permanence* de ses désirs, de ses envies.

« Dans le second cas, c'est-à-dire dans le cas d'un homme en possession des quatre corps, l'automatisme du corps physique dépend de l'influence des autres corps. Au lieu de l'activité discordante et souvent contradictoire des différents désirs, il y a un seul Moi, entier, indivisible et permanent ; il y a une *individualité* qui domine le corps physique et ses désirs, et peut triompher de ses répugnances et de ses résistances. Au lieu d'un penser mécanique, il y a la *conscience*. Et il y a la *volonté*, c'est-à-dire un pouvoir, non plus

simplement composé de désirs variés, le plus souvent contradictoires, appartenant aux différents “moi”, mais issu de la conscience, et gouverné par l’Individualité ou un Moi unique et permanent. Seule cette volonté peut être dite “libre”, parce qu’elle est indépendante de l’accident et ne peut plus être altérée ni dirigée du dehors.

« Un enseignement oriental décrit les fonctions des quatre corps, leur croissance graduelle et les conditions de cette croissance, de la façon suivante :

« Imaginons un vase ou une cornue remplie de diverses poudres métalliques. Entre ces poudres, qui sont en contact les unes avec les autres, il n’existe pas de relations définies. Chaque changement accidentel de la position de la cornue modifie la position relative des poudres. Si l’on secoue la cornue, si on la frappe du doigt, alors la poudre qui se trouvait en haut peut apparaître au fond, au milieu, ou inversement. Il n’y a rien de permanent dans la situation respective de ces poudres, et, dans de telles conditions, il ne peut rien y avoir de permanent. C’est une image fidèle de notre vie psychique. À tout moment, de nouvelles influences peuvent modifier la position des grains qui se trouvent en haut, et faire venir à leur place d’autres grains, de nature absolument opposée. La science appelle cet état relatif des poudres l’état de mélange mécanique. La caractéristique fondamentale des relations mutuelles dans cet état de mélange est leur versatilité et leur instabilité.

« Il est impossible de stabiliser les relations mutuelles des poudres qui se trouvent dans un état de mélange mécanique. Mais elles peuvent être fondues ; leur nature métallique rend l’opération possible. À cette fin, un feu spécial peut être allumé sous la cornue ; en les chauffant, il les fera fusionner les unes avec les autres. Ainsi fondues, les poudres se trouvent à l’état de composé chimique. Dès lors, elles ne peuvent plus être agitées aussi aisément que dans leur état de mélange mécanique, lorsqu’il suffisait d’une chiquenaude pour les séparer et les faire changer de place. Ce que contenait la cornue est maintenant devenu indivisible, “individuel”. C’est une image de la formation du second corps. Le feu, grâce auquel la fusion est obtenue, est le produit d’une “friction” qui est à son tour le produit de la lutte dans l’homme du “oui” et du “non”. Si un homme

aucun de ses désirs, s'il est de connivence avec eux, s'il les flatte, s'il les encourage même, alors il n'y aura jamais de conflit intérieur en lui, jamais de "friction", et pas de feu. Mais si, pour atteindre un but défini, il combat les désirs qui se mettent en travers de son chemin, il crée de cette façon un feu qui transformera graduellement son monde intérieur en un Tout.

« Revenons à notre exemple. Le composé chimique obtenu par fusion possède certaines qualités, un certain poids spécifique, une certaine conductibilité électrique, et ainsi de suite. Ces qualités constituent les caractéristiques de la substance en question. Mais si on la travaille d'une certaine façon, le nombre de ses caractéristiques peut être accru, c'est-à-dire qu'il peut être donné à l'alliage de nouvelles propriétés qui ne lui appartenaient pas primitivement. Il sera possible de l'aimer, de le rendre radioactif ; etc.

« Le processus par lequel de nouvelles propriétés peuvent être communiquées à l'alliage correspond au processus de la formation du troisième corps, ainsi que de l'acquisition d'une nouvelle connaissance et de nouveaux pouvoirs avec l'aide de ce troisième corps.

« Lorsque le troisième corps a été formé, et qu'il a acquis toutes les propriétés, pouvoirs et connaissances qui lui sont accessibles, il reste encore le problème de les fixer ; toutes ces propriétés nouvelles, qui lui ont été communiquées par des influences d'une certaine sorte, peuvent en effet lui être enlevées, aussi bien par ces mêmes influences que par d'autres. Mais, par un travail spécial que les trois corps ont à faire ensemble, les caractères acquis peuvent être rendus propriété permanente et inaltérable du troisième corps.

« Le processus de fixation de ces caractères acquis correspond au processus de formation du quatrième corps.

« Et en vérité, nul homme, tant que ses quatre corps ne sont pas entièrement développés, n'a le droit d'être appelé un Homme, dans le plein sens de ce mot. Ainsi, l'homme véritable possède de nombreuses propriétés que l'homme ordinaire ne possède pas. *Une de ces propriétés est l'immortalité.* Toutes les religions, tous les

enseignements anciens apportent cette idée que, par l'acquisition du quatrième corps, l'homme acquiert l'immortalité ; et ils

indiquent tous des voies qui mènent à l'acquisition du quatrième corps, c'est-à-dire à la conquête de l'immortalité.

« Sous ce rapport, quelques enseignements comparent l'homme à une maison de quatre pièces. L'homme vit dans la plus petite et la plus misérable, sans soupçonner le moins du monde, jusqu'à ce qu'on le lui ait dit, l'existence des trois autres, qui sont pleines de trésors. Lorsqu'il en entend parler, il commence à chercher les clés de ces chambres, et spécialement de la quatrième, la plus importante. Et lorsqu'un homme a trouvé le moyen d'y pénétrer, il devient réellement le maître de sa maison, parce que c'est seulement alors que la maison lui appartient, pleinement et pour toujours.

« La quatrième chambre donne à l'homme l'immortalité dont tous les enseignements religieux s'efforcent de lui montrer le chemin. Il y a un très grand nombre de chemins, plus ou moins longs, plus ou moins durs, mais tous sans exception mènent ou s'efforcent de mener dans une même direction, qui est celle de *l'immortalité*. »

À la réunion suivante, G. reprit :

— Je disais, la dernière fois, que *l'immortalité* n'est pas une propriété avec laquelle l'homme naît, mais qu'elle peut être acquise. Toutes les voies qui conduisent à l'immortalité — celles qui sont généralement connues et les autres — peuvent être réparties en trois catégories :

1. *La voie du fakir.*
2. *La voie du moine.*
3. *La voie du yogi.*

« La voie du fakir est celle de la lutte avec le corps physique, c'est la voie du travail sur la première chambre. Elle est longue, difficile et incertaine. Le fakir s'efforce de développer la volonté physique, le pouvoir sur le corps. Il y parvient par de terribles souffrances, en torturant le corps. Toute la voie du fakir est faite

d'exercices physiques incroyablement pénibles. Il se tient debout, dans la même position, sans un mouvement, pendant des heures, des jours, des mois ou des années ; ou bien assis sur une pierre nue, sous le soleil, sous la pluie, sous la neige, il garde les bras étendus ; ou bien il s'inflige le supplice du feu, ou

celui de la fourmilière où il maintient ses jambes nues, et ainsi de suite. S'il ne tombe pas malade, ou ne meurt pas, ce qui peut être appelé la volonté physique se développe en lui ; et il atteint alors la quatrième chambre, c'est-à-dire la possibilité de former le quatrième corps. Mais ses autres fonctions — émotionnelles, intellectuelles — demeurent non développées. Il a conquis la volonté, mais il ne possède rien à quoi il puisse l'appliquer, il ne peut pas en faire usage pour acquérir la connaissance ou se perfectionner lui-même. En règle générale, il est trop vieux pour commencer un travail nouveau.

« Mais là où il y a des écoles de fakirs, il y a aussi des écoles de yogis. Les yogis ne perdent généralement pas de vue les fakirs. Et lorsqu'un fakir atteint avant d'être trop vieux ce à quoi il aspirait, ils le prennent dans une de leurs écoles, pour le soigner ; ils restaurent en lui son pouvoir de mouvement, après quoi ils commencent à l'instruire. Un fakir doit réapprendre à parler et à marcher, comme un bébé. Mais il possède maintenant une volonté qui a surmonté des difficultés incroyables, et elle pourra l'aider à triompher des difficultés qui l'attendent encore sur la seconde partie de son chemin, lorsqu'il s'agira de développer ses fonctions intellectuelles et émotionnelles.

« Vous ne pouvez pas vous imaginer les épreuves auxquelles se soumettent les fakirs. Je ne sais pas si vous avez vu de vrais fakirs. Pour ma part, j'en ai rencontré beaucoup ; je me souviens de l'un d'eux, qui vivait dans la cour intérieure d'un temple de l'Inde ; j'ai même dormi à ses côtés. Jour et nuit, pendant vingt années, il s'était tenu sur les extrémités de ses orteils et de ses doigts. Il n'était plus capable de se redresser ni de se déplacer. Ses disciples le portaient, ils l'emmenaient à la rivière, où ils le lavaient comme un objet. Mais un tel résultat ne s'obtient pas en un jour. Pensez à tout ce dont il lui avait fallu triompher, aux tortures qu'il avait dû subir pour atteindre

ce degré.

« Et un homme ne devient pas fakir par sentiment religieux, ou parce qu'il comprend les possibilités et les résultats de cette voie. Dans tous les pays d'Orient où existent des fakirs, le bas-peuple a coutume de vouer aux fakirs l'enfant né après quelque événement heureux. Il arrive aussi que les fakirs adoptent des orphelins ou

achètent à des indigents leurs enfants. Ceux-ci deviennent leurs élèves, et les imitent de leur plein gré, à moins qu'ils n'y soient contraints ; quelques-uns ne le font qu'en apparence, mais il en est d'autres qui deviennent réellement des fakirs.

« Ajoutez que d'autres suivent cette voie, simplement pour avoir été frappés par le spectacle de quelque fakir. Autour de tous les fakirs qui peuvent être vus dans les temples se trouvent des gens qui les imitent, assis ou debout, dans la même posture. Ils ne le font pas longtemps bien sûr, mais parfois pendant de longues heures. Et il arrive aussi qu'un homme, entré accidentellement dans un temple, un jour de fête, après avoir commencé par imiter quelque fakir qui l'avait impressionné, ne retourne plus jamais chez lui, mais se joigne à la foule de ses disciples ; plus tard, il deviendra fakir lui-même. Vous devez comprendre que je ne donne plus, dans de tels cas, au mot "fakir" son sens propre. En Perse, le terme *fakir* désigne simplement un mendiant ; aux Indes, les jongleurs, les saltimbanques se nomment souvent eux-mêmes des *fakirs*. Et les Européens, notamment les Européens cultivés, donnent très souvent le nom de fakirs à des *yogis*, aussi bien qu'à des *moines* itinérants de divers ordres.

« Mais en réalité, la voie du fakir, la voie du moine et la voie du yogi sont entièrement différentes. Je n'ai parlé jusqu'ici que des fakirs. C'est la première voie.

« La seconde est celle du moine. C'est la voie de la foi, du sentiment religieux et des sacrifices. Un homme qui n'aurait pas de très fortes émotions religieuses et une imagination religieuse très intense ne peut pas devenir un "moine" dans le sens vrai de ce mot. La voie du moine est, elle aussi, très dure et très longue. Le moine passe des années et des dizaines d'années à lutter contre lui-même,

mais tout son travail est concentré sur la “seconde chambre”, sur le second corps, c’est-à-dire sur les *sentiments*. Soumettant toutes ses autres émotions à une seule émotion, la foi, il développe en lui-même *l’unité*, la volonté sur les émotions, et par cette voie il atteint la quatrième chambre. Mais son corps physique et ses capacités intellectuelles peuvent demeurer non développés. Pour être en mesure de se servir de ce qu’il aura atteint, il devra se cultiver physiquement et intellectuellement. Cela ne pourra

être mené à bien que par de nouveaux sacrifices, de nouvelles austérités, de nouveaux renoncements. *Un moine doit encore devenir un yogi et un fakir*. Très rares sont ceux qui vont aussi loin ; plus rares encore ceux qui viennent à bout de toutes les difficultés. La plupart meurent avant d’y être parvenus, ou ils ne deviennent des “moines” qu’en apparence.

« La troisième voie est celle du yogi. C’est la voie de la connaissance, la voie de l’intellect. Le yogi travaille sur “la troisième chambre” pour parvenir à pénétrer dans la quatrième par ses efforts intellectuels. Le yogi réussit à atteindre la “quatrième chambre” en développant son intellect, mais son corps et ses émotions demeurent non développés et, comme le fakir et le moine, il est incapable de tirer parti de sa victoire. Il sait tout, mais il ne peut rien faire. Pour devenir capable de faire, il doit conquérir la maîtrise sur son corps et sur ses émotions, c’est-à-dire sur la première et la seconde chambres. Pour y parvenir, il lui faut se remettre à l’ouvrage, et il n’obtiendra pas de résultats sans des efforts prolongés. Dans ce cas cependant, il a l’avantage de comprendre sa position, de connaître ce qui lui manque, ce qu’il doit faire, et la direction qu’il doit suivre. Mais, comme sur la voie du fakir ou du moine, très rares sont ceux qui, sur la voie du yogi, acquièrent une telle connaissance, c’est-à-dire atteignent le niveau où un homme peut savoir où il va. La plupart s’arrêtent à un certain degré, et ne vont pas plus loin.

« Les voies diffèrent aussi beaucoup les unes des autres, par rapport au maître, ou au guide spirituel.

« Sur la voie du fakir, un homme n’a pas de maître, au sens vrai de ce mot. Le maître, dans ce cas, n’enseigne pas, il sert simplement

d'exemple. Le travail de l'élève se borne à imiter le maître.

« L'homme qui suit la voie du moine a un maître, et une partie de ses devoirs, une partie de sa tâche, est d'avoir en son maître une foi absolue, il lui faut se soumettre absolument à lui, *dans l'obéissance*. Mais l'essentiel, sur la voie du moine, c'est la foi en Dieu, l'amour de Dieu, les efforts ininterrompus pour obéir à Dieu et le servir, bien que dans sa compréhension de l'idée de Dieu et du service de Dieu, il puisse y avoir une grande part de subjectivité, et beaucoup de contradictions.

« Sur la voie du yogi, il ne faut rien faire, et on ne doit rien faire, sans un maître. L'homme qui embrasse cette voie doit, au commencement, imiter son maître comme le fakir, et croire en lui comme le moine. Mais par la suite il devient graduellement son propre maître. Il apprend les méthodes de son maître et s'exerce graduellement à se les appliquer à lui-même.

« Mais toutes les voies, la voie du fakir aussi bien que les voies du moine et du yogi, ont un point commun. Elles commencent toutes par ce qu'il y a de plus difficile, un changement de vie total, un renoncement à tout ce qui est de ce monde. Un homme qui a une maison, une famille, doit les abandonner, il doit renoncer à tous les plaisirs, attachements et devoirs de la vie, et partir au désert, entrer dans un monastère, ou dans une école de yogis. Dès le premier jour, dès le premier pas sur la voie, il doit mourir au monde ; ce n'est que de cette façon qu'il peut espérer atteindre quelque chose sur une de ces voies.

« Pour saisir l'essence de cet enseignement, il est indispensable de bien se rendre compte que les *voies* sont les *seules* méthodes capables d'assurer le développement des possibilités cachées de l'homme. Cela montre d'ailleurs combien un tel développement est rare et difficile. Le développement de ces possibilités n'est pas une loi. La loi pour l'homme, c'est une existence dans le cercle des influences mécaniques, c'est l'état d' "homme-machine". La voie du développement des possibilités cachées est une voie *contre la nature, contre Dieu*. Cela explique les difficultés et le caractère exclusif des

voies. Elles sont strictes et étroites. Cependant rien ne saurait être atteint sans elles. Dans l’océan de la vie ordinaire, et spécialement de la vie moderne, les voies n’apparaissent que comme un phénomène minuscule, à peine perceptible, qui, du point de vue de cette vie, n’a pas la moindre raison d’être. Mais ce phénomène minuscule contient en lui-même *tout* ce dont l’homme dispose pour le développement de ses possibilités cachées. Les voies s’opposent à la vie de tous les jours, basée sur d’autres principes, et assujettie à d’autres lois. Là est le secret de leur puissance et de leur signification. Dans une vie ordinaire, si prise soit-elle par des intérêts philosophiques, scientifiques, religieux ou sociaux, il n’y a

rien et *il ne peut rien y avoir* qui offre les possibilités contenues dans les voies. Car elles mènent, ou pourraient mener, l’homme à l’immortalité. La vie mondaine, même la plus réussie, mène à la mort et ne saurait mener à rien d’autre. L’idée des voies ne peut pas être comprise, si l’on admet la possibilité d’une évolution de l’homme sans leur aide.

« En règle générale, il est dur pour un homme de se résigner à cette idée ; elle lui paraît exagérée, injuste et absurde. Il a une pauvre compréhension du sens du mot “possibilité”. Il s’imagine que, s’il a quelques possibilités en lui-même, elles doivent être développées, et qu’il doit bien y avoir des moyens de développement à sa portée. Partant d’un refus total de reconnaître en lui-même aucune sorte de possibilités, l’homme, en général, passe subitement à une exigence impérieuse de leur développement inévitable. Il est difficile pour lui de se faire à cette idée que non seulement ses possibilités peuvent rester en leur stade actuel d’infra-développement, mais qu’elles peuvent s’atrophier définitivement, et que, par ailleurs, leur développement réclame de lui des efforts prodigieux et persévérants. D’une manière générale, si nous considérons les gens qui ne sont ni des fakirs, ni des moines, ni des yogis, et de qui nous pouvons affirmer sans crainte qu’ils ne seront jamais des fakirs, des moines ou des yogis, nous sommes en mesure d’affirmer avec une certitude absolue que leurs possibilités *ne peuvent pas être développées, et qu’elles ne seront jamais développées*. Il est indispensable de s’en

persuader profondément pour comprendre ce que je vais dire.

« Dans les conditions ordinaires de la vie civilisée, la situation d'un homme, même intelligent, qui cherche la connaissance, est sans espoir, parce qu'il n'a pas la moindre chance de trouver autour de lui quelque chose qui ressemble à une école de fakirs ou à une école de yogis ; quant aux religions de l'Occident, elles ont dégénéré à un tel point que depuis longtemps il n'y a plus rien de vivant en elles. Enfin, du côté "occultiste" ou "spirite", il n'y a rien de plus à attendre que des expériences naïves.

« Et la situation serait vraiment désespérée, s'il n'existait une autre possibilité, celle d'une *quatrième voie*.

« La quatrième voie ne demande pas que l'on se retire

du monde, elle n'exige pas que l'on abandonne tout ce dont on avait vécu jusque là. Elle commence beaucoup plus loin que la voie du yogi. Cela signifie qu'il faut être préparé pour s'engager sur la quatrième voie, et que cette préparation des plus sérieuses doit être acquise dans la vie ordinaire et porter sur beaucoup de côtés différents. De plus, l'homme qui veut suivre la quatrième voie doit réunir dans sa vie des conditions favorables au travail, ou du moins qui ne le rendent pas impossible. Car il faut bien se convaincre que dans la vie extérieure, aussi bien que dans la vie intérieure, certaines conditions peuvent constituer, pour la quatrième voie, des barrières insurmontables. Ajoutons que cette voie, contrairement à celle du fakir, du moine et du yogi, n'a pas de forme définie. Avant tout, elle doit *être trouvée*. C'est le premier test. Et il est difficile, parce que la quatrième voie est loin d'être aussi connue que les trois autres voies traditionnelles. Nombreux sont les gens qui n'en ont jamais entendu parler, nombreux sont ceux qui nient simplement son existence ou même sa possibilité.

« Cependant le commencement de la quatrième voie est plus facile que le commencement des voies du fakir, du moine et du yogi. Il est possible de suivre la quatrième voie et de travailler sur elle tout en continuant de vaquer à ses occupations ordinaires dans les conditions de vie habituelles, sans rompre les relations que l'on avait avec les gens, ni rien abandonner. Cette voie n'exige pas le

renoncement. Au contraire, les conditions de vie où un homme se trouve placé lorsqu'il entreprend le travail — où le travail, pour ainsi dire, le surprend — sont les *meilleures possibles* pour lui, tout au moins au commencement. Car elles lui sont naturelles. *Elles sont cet homme même*, parce que la vie d'un homme et ses conditions correspondent à ce qu'il est. La vie les a créées à sa mesure ; par suite, toutes autres conditions seraient artificielles, et le travail ne pourrait pas, en ce cas, toucher immédiatement tous les côtés de son être.

« Ainsi, la quatrième voie atteint tous les côtés de l'être humain simultanément. C'est un travail immédiat sur les trois chambres à la fois. Le fakir travaille sur la première chambre, le moine sur la seconde, le yogi sur la troisième.

—

—

Lorsqu'ils atteignent la quatrième chambre, le fakir, le moine et le yogi laissent derrière eux bien des tâches inachevées, et ils ne peuvent faire usage de ce qu'ils ont atteint, parce qu'ils ne sont pas maîtres de toutes leurs fonctions. Le fakir est maître de son corps, mais non de ses émotions, ni de ses pensées ; le moine est maître de ses émotions, mais non de son corps, ni de sa pensée ; le yogi est maître de sa pensée, mais non de son corps, ni de ses émotions.

« La quatrième voie diffère donc des autres en ceci qu'elle pose devant l'homme, avant tout, l'exigence d'une compréhension. L'homme ne doit rien faire sans comprendre — sauf à titre d'expérience, sous le contrôle et la direction de son maître. Plus un homme comprendra ce qu'il fait, plus les résultats de ses efforts seront valables. C'est un principe fondamental de la quatrième voie. Les résultats obtenus dans le travail sont proportionnels à la conscience que l'on a de ce travail. La "foi" n'est pas requise sur cette voie ; au contraire, la foi, de quelque nature qu'elle soit, y est un obstacle. Sur la quatrième voie, un homme doit s'assurer par lui-même de la vérité de ce qui lui est dit. Et aussi longtemps qu'il n'a pas acquis cette certitude, il ne doit rien faire.

« La méthode de la quatrième voie est la suivante : si l'on commence un travail sur une chambre, un travail correspondant doit être entrepris simultanément sur les deux autres. En d'autres termes,

tandis que l'on travaille sur le corps physique, il faut travailler simultanément sur la pensée et sur les émotions ; tandis que l'on travaille sur la pensée, il faut travailler sur le corps physique et les émotions ; tandis que l'on travaille sur les émotions, il faut travailler sur la pensée et sur le corps physique. Ce qui permet d'y parvenir, c'est que, sur la quatrième voie, il est possible de faire usage d'une certaine connaissance, inaccessible sur celles du fakir, du moine et du yogi. Cette connaissance fournit la possibilité d'un travail dans les trois directions à la fois. Toute une série d'exercices parallèles sur les trois plans physique, mental et émotionnel, servent ce but. De plus, sur la quatrième voie, il est possible d'individualiser le travail de chacun ; autrement dit, chacun ne doit faire que ce qui lui est nécessaire, et rien de ce qui est *sans utilité pour lui*. Car la quatrième voie se passe de

tout ce superflu qui est maintenu par simple routine sur les autres voies.

Ainsi, lorsqu'un homme atteint la volonté par la quatrième voie, il peut s'en servir, parce qu'il a acquis le contrôle de toutes ses fonctions physiques, émotionnelles et intellectuelles. Et il a épargné, par surcroît, beaucoup de temps en travaillant à la fois, parallèlement, sur les trois côtés de son être.

« La quatrième voie est appelée parfois la *voie de l'homme rusé*. L' "homme rusé" connaît un secret que le fakir, le moine et le yogi ne connaissent pas. Comment l' "homme rusé" a-t-il appris ce secret — nul ne le sait. Peut-être l'a-t-il trouvé dans quelque vieux livre, peut-être en a-t-il hérité, peut-être acheté, peut-être l'a-t-il dérobé à quelqu'un. C'est égal. L' "homme rusé" connaît le secret et, avec son aide, il laisse loin derrière lui le fakir, le moine et le yogi.

« Le fakir est, entre les quatre, celui qui agit de la manière la plus grossière ; il sait très peu, et il comprend très peu. Supposons qu'il parvienne, après un mois de tortures intensives, à développer une certaine énergie, une certaine substance qui produise en lui des changements définis. Il le fait absolument dans la nuit, les yeux fermés, ne connaissant ni le but, ni les méthodes, ni les résultats, par

simple imitation.

« Le moine sait un peu mieux ce qu'il veut ; il est guidé par son sentiment religieux, par sa tradition religieuse, par un désir d'accomplissement, de salut ; il a foi en son maître qui lui dit ce qu'il doit faire, et il croit que ses efforts et ses sacrifices "plaisent à Dieu". Supposons qu'en une semaine de jeûnes, de prières continuelles, de privations et de pénitences, il parvienne à atteindre ce que le fakir n'avait pu développer en lui que par un mois de tortures.

« Le yogi en sait bien davantage. Il sait ce qu'il veut, il sait pourquoi il le veut, il sait comment il peut l'atteindre. Il sait par exemple que, pour parvenir à ses fins, il doit développer en lui une certaine substance. Il sait que cette substance peut être produite en un jour par une certaine sorte d'exercice mental, ou par une concentration intellectuelle. Aussi garde-t-il pendant un jour entier, sans se permettre une seule idée étrangère, son attention fixée sur

cet exercice, et il obtient ce dont il a besoin. De cette façon un yogi parvient, en une journée, à la même chose que le moine en une semaine, et le fakir en un mois.

« Mais sur la quatrième voie, la connaissance est encore plus exacte et plus parfaite. L'homme qui la suit connaît avec précision de quelles substances il a besoin pour atteindre ses fins, et il sait que ces substances peuvent être élaborées dans le corps par un mois de souffrance physique, une semaine de tension émotionnelle, ou un jour d'exercices mentaux, — et aussi, *que ces substances peuvent être introduites du dehors dans l'organisme, si l'on sait comment s'y prendre*. Et ainsi, au lieu de perdre un jour entier en exercices comme le yogi, une semaine en prières comme le moine, et un mois en supplices comme le fakir, l'homme qui suit la quatrième voie se contente de préparer et d'avalier une petite pilule qui contient toutes les substances requises, et de cette façon, sans perdre de temps, il obtient les résultats voulus. »

— Il faut encore noter, dit G., qu'en dehors de ces voies justes et légitimes, il y a aussi des voies artificielles, ne donnant que des résultats temporaires, et des voies franchement mauvaises qui

peuvent même donner des résultats permanents, mais néfastes. Sur ces voies également, l'homme cherche la clé de la quatrième chambre, et quelquefois il la trouve. Mais ce qu'il trouve dans la quatrième chambre, nul ne le sait.

« Il arrive aussi que la porte de la quatrième chambre soit ouverte artificiellement avec un passe-partout.

« Et dans ces deux cas, la chambre peut se trouver vide. »

Au cours de l'une des réunions qui suivirent, la question des *voies* devait être une fois encore abordée.

— Pour un homme de culture occidentale, disais-je, il est naturellement difficile de croire et d'accepter cette idée qu'un fakir ignorant, un moine naïf ou un yogi retiré du monde, puissent être sur la voie de l'évolution, tandis qu'un Européen cultivé, armé de sa "science exacte" et des dernières méthodes d'investigation, n'a lui-même aucune chance, et tourne dans un cercle dont il ne peut espérer échapper.

— Oui, c'est parce que les gens croient au progrès et à la culture. Mais *il n'y a aucun progrès*, d'aucune sorte. Rien n'a changé depuis des milliers d'années. La forme extérieure change. L'essence ne change pas. L'homme demeure le même exactement. Les gens "cultivés" et "civilisés" vivent des mêmes intérêts que les sauvages les plus ignorants. La civilisation moderne est basée sur la violence, l'esclavage et les belles phrases. Mais toutes les belles phrases sur la civilisation et le progrès ne sont que des mots.

Cela ne pouvait manquer de produire sur nous une impression particulièrement profonde, parce que c'était dit en 1916, lorsque le dernier bienfait de la "civilisation", sous la forme d'une guerre comme le monde n'en avait jamais vue, ne faisait que croître et s'amplifier, entraînant de semaine en semaine de nouveaux millions d'hommes dans son orbite.

Je me souvenais d'avoir vu, quelques jours auparavant, sur la Liteyny, deux énormes camions chargés, jusqu'à la hauteur d'un premier étage, de béquilles de bois neuves, et qui n'avaient même pas leur peinture. Je ne sais pourquoi, ces camions m'avaient

particulièrement frappé. En ces montagnes de béquilles *pour des jambes qui n'avaient pas encore été fauchées*, il y avait, à l'égard de toutes ces illusions dont les gens se bercent, une ironie particulièrement cynique. Malgré moi, je me représentais que des camions exactement semblables roulaient à Berlin, à Paris, à Vienne, à Londres, à Rome et à Constantinople. Et à présent toutes ces villes, que je connaissais et que j'aimais, justement en raison de leurs contrastes, m'étaient devenues hostiles, comme elles étaient hostiles désormais les unes aux autres, séparées par de nouvelles murailles de haine et de crime.

Un jour que nous étions réunis, je parlai de ces camions et de leur cargaison de béquilles, et des pensées qui s'étaient levées en moi.

— Que voulez-vous, dit G. Les hommes sont des machines. Les machines sont obligatoirement aveugles, inconscientes. Elles ne peuvent pas être autrement. Et toutes leurs actions doivent correspondre à leur nature. *Tout arrive*. Personne ne fait rien. Le “progrès” et la “civilisation”, au sens réel de ces mots, ne peuvent apparaître

qu'au terme d'efforts *conscients*. Ils ne peuvent pas apparaître à l'issue d'actions inconscientes et mécaniques. Quels efforts conscients une machine pourrait-elle faire ? Et si une machine est inconsciente, alors cent machines le sont aussi, et mille machines, et cent mille machines, et des millions. Or, l'activité inconsciente *de millions de machines* doit nécessairement se solder par l'extermination et la ruine. C'est précisément dans les manifestations inconscientes ou involontaires que gît tout le mal. Vous ne comprenez pas encore, et vous ne pouvez pas imaginer toutes les conséquences de ce fléau. Mais le temps viendra où vous comprendrez.

CHAPITRE TROIS

En novembre 1915, j'avais déjà saisi quelques-uns des points fondamentaux de l'enseignement psychologique de G.

Le premier, celui sur lequel il insistait le plus, c'était *l'absence d'unité dans l'homme*.

— La pire erreur, disait-il, est de croire à une unité permanente de l'homme. Mais un homme n'est jamais un. Continuellement, il change. Il demeure rarement identique, même une demi-heure. Nous pensons qu'un homme appelé Ivan est toujours Ivan. Rien de tel. Maintenant il est Ivan, une minute plus tard il est Pierre, et plus tard encore Nicolas, Serge, Mathieu, Simon. Mais vous pensez tous qu'il est Ivan. Vous savez qu'Ivan ne peut pas commettre certains actes. Il ne peut pas mentir, par exemple. Maintenant vous découvrez qu'Ivan a menti, et vous êtes tout surpris que lui, Ivan, ait pu faire un acte pareil. C'est vrai, Ivan ne peut pas mentir — c'est Nicolas qui a menti. Et en chaque occasion, Nicolas mentira de nouveau, parce que Nicolas *ne peut pas s'empêcher de mentir*. Vous serez étonné lorsque vous vous rendrez compte de la multitude de ces Ivan et de ces Nicolas qui vivent dans un seul homme. Si vous apprenez à les observer, vous n'éprouverez plus le besoin d'aller au cinéma.

— N'y a-t-il pas là quelque rapport avec la conscience des différentes parties et organes du corps ? demandai-je. Je crois comprendre ce que vous avez dit, car j'ai souvent senti la réalité de ces consciences. Je sais que non seulement

chaque organe, mais chaque partie du corps, ayant une fonction distincte, a une conscience distincte. La main droite a une conscience, la main gauche en a une autre. Est-ce bien votre idée ?

— Pas tout à fait, dit G. Ces consciences existent aussi, mais elles sont relativement inoffensives. Chacune d'elles connaît sa place et sait ce qu'elle a à faire. Les mains savent qu'elles doivent travailler, et les pieds qu'ils doivent marcher. Mais ces Ivan, Pierre, Nicolas, sont tout différents : ils se nomment tous "Moi". Ils se considèrent tous comme le Maître, et aucun d'eux ne veut en reconnaître un autre. Chacun d'eux est Calife pour une heure, fait

tout ce qu'il veut, sans égards pour qui que ce soit ; par la suite, les autres devront payer. Nul ordre ne règne parmi eux. Celui qui prend le dessus est le maître. Il distribue des coups de fouet de tous les côtés, et ne tient compte de rien. Mais le moment suivant, quand un autre a pris le fouet, c'est à lui d'être battu. Et ainsi vont les choses, toute la vie. Imaginez un pays où chacun pourrait être roi cinq minutes, et pendant ces cinq minutes faire de tout le royaume exactement ce qu'il voudrait. Voilà notre vie.

G. devait revenir encore une fois sur l'idée des différents corps de l'homme.

— Que l'homme puisse avoir plusieurs corps, dit-il, doit être compris comme une idée, comme un principe. Mais cela ne s'applique pas à nous. Nous savons que nous avons un corps physique, et nous ne savons rien d'autre. C'est le corps physique que nous devons étudier. Seulement nous devons nous rappeler que la question ne se limite pas au corps physique et que certains hommes peuvent avoir deux, trois corps et plus. Mais pour nous personnellement, qu'est-ce que cela change ? Rockefeller, en Amérique, peut avoir des millions. Est-ce que ce sont ses millions qui m'aideront, si je n'ai rien à manger ? C'est exactement la même chose. Que chacun pense donc à lui-même ; il est ridicule et insensé de se reposer sur les autres, ou de se consoler avec la pensée des richesses que nous ne possédons pas.

— Comment peut-on savoir qu'un homme possède un corps astral ? demandai-je.

— Il y a des façons bien précises de le reconnaître. En

—

—

certain cas, le corps astral peut être vu ; il peut être séparé, et même photographié à côté du corps physique. Mais il est plus facile d'établir l'existence du corps astral par la simple considération de ses *fonctions*. Le corps astral a des fonctions bien définies que le corps physique ne peut pas avoir. La présence de ces fonctions indique la présence au corps astral. L'absence de ces fonctions prouve l'absence du corps astral. Mais il est encore trop tôt pour en parler. Toute notre attention doit se porter sur l'étude du corps physique. Il est

indispensable de comprendre la structure de la machine humaine. Notre erreur principale est de croire que nous avons un seul cerveau. Nous appelons les fonctions de ce cerveau : le conscient ; tout ce qui n'entre pas en lui, nous l'appelons l'inconscient, ou le subconscient.

« C'est là notre erreur maîtresse. Nous parlerons plus tard du conscient et de l'inconscient. En ce moment, je veux vous expliquer que l'activité de la machine humaine, c'est-à-dire du corps physique, est régie, non par un, mais par plusieurs cerveaux, entièrement indépendants les uns des autres, ayant des fonctions distinctes, et des domaines distincts de manifestation. C'est cela qui doit être compris avant tout, parce que tout ce que nous pourrions envisager plus tard en dépendra. »

G. expliqua ensuite les différentes fonctions de l'homme et les centres qui les régissent, de la façon dont ils sont exposés dans les "Conférences Psychologiques"⁴.

Ces explications et toutes les conversations qui s'y rapportèrent prirent un temps assez long, parce que nous revenions presque chaque fois sur les idées fondamentales de la "mécanicité" de l'homme, de son absence d'unité, de l'impossibilité du choix, de l'incapacité de faire, et ainsi de suite. Il est impossible naturellement de restituer toutes ces conversations exactement comme elles se déroulèrent. C'est pour cette raison que j'ai réparti tout le matériel psychologique et tout le matériel cosmologique en deux séries distinctes de "Conférences".

À ce propos, il doit être noté que les idées ne nous

furent pas données dans la forme sous laquelle elles sont exposées dans mes "Conférences". G. dévoilait les idées peu à peu, comme s'il les défendait contre nous. Lorsqu'il touchait à des thèmes nouveaux, il n'en esquissait que les lignes générales, réservant souvent le plus essentiel. Il indiquait lui-même parfois ce qui pouvait paraître

⁴ Ouvrage de P. D. Ouspensky, paru en français sous le titre : *L'Homme et son évolution possible*.

contradictoire dans les idées qu'il avait exposées ; la raison en était toujours qu'il avait passé certains points sous silence. La fois suivante, en reprenant le même sujet, autant que possible sous un angle différent, il donnait davantage. Et la troisième fois plus encore. Lorsqu'il fut question des fonctions et des centres, par exemple, il ne parla, pour la première fois, que de *trois centres* : intellectuel, émotionnel et moteur ; il essayait d'abord de nous apprendre à distinguer ces fonctions, à trouver des exemples, et ainsi de suite. Après quoi seulement, il ajouta le centre instinctif, dont il parla comme d'une machine indépendante, se suffisant à elle-même ; puis le centre sexuel. Je me souviens que quelques-unes de ses remarques arrêtaient mon attention. Par exemple, parlant du centre sexuel, il disait que celui-ci ne travaillait pratiquement jamais d'une manière autonome, parce qu'il était toujours sous la dépendance des autres centres, intellectuel, émotionnel, instinctif et moteur.

À propos de l'énergie des centres, il revenait souvent sur ce qu'il appelait le mauvais travail des centres, et sur le rôle du centre sexuel dans ce travail. Il parlait beaucoup de la façon dont tous les centres volent au centre sexuel son énergie, produisant avec cette énergie un travail tout à fait mauvais, plein d'excitations inutiles, et en retour donnant au centre sexuel une énergie inutilisable, avec laquelle il est incapable de travailler. Je me souviens de ces paroles :

« C'est une grande chose lorsque le centre sexuel travaille avec son énergie *propre*, mais cela n'arrive que très rarement. »

Je me souviens aussi d'une remarque, qui plus tard me fit toucher la cause d'un grand nombre de raisonnements faux et de conclusions erronées. Il disait que les trois centres de l'étage inférieur, les centres instinctif, moteur et sexuel, travaillent, l'un par rapport à l'autre,

à la façon de *trois forces* — et que le centre sexuel, dans les cas normaux, joue, par rapport aux centres instinctif et moteur, agissant comme forces active et passive, le rôle de force neutralisante.

La méthode d'exposition dont je parle, et les restrictions de G. dans ses premiers exposés, donnèrent lieu à de multiples malentendus, surtout dans les groupes qui suivirent, et avec lesquels je ne travaillai pas.

De nombreuses personnes trouvaient des contradictions entre la première exposition d'une idée donnée et les explications qui venaient ensuite, et parfois, en essayant de s'en tenir aussi étroitement que possible à la première, elles élaboraient des théories fantastiques, qui n'avaient pas le moindre rapport avec ce que G. avait dit. Ainsi l'idée des *trois centres* était retenue par certains groupes avec lesquels, je le répète, je n'avais aucune relation. Et cette idée se liait, en quelque sorte, à celle des *trois forces*, bien que ces idées n'aient vraiment rien de commun, d'abord parce qu'il n'y a pas trois centres chez l'homme ordinaire, mais cinq.

Cette conjonction de deux notions, d'ordre entièrement différent, se situant sur une autre échelle, et ayant une tout autre signification, faussait radicalement le système tout entier, pour ceux qui pensaient ainsi. Cette idée que les trois centres (intellectuel, émotionnel et moteur) sont une expression des trois forces, est née, peut-être, de cette remarque de G., mal comprise et mal répétée, sur la nature de la relation des trois centres de l'étage inférieur.

Lors des premiers entretiens sur les centres, G. ajoutait une idée nouvelle presque à chaque réunion. Comme je l'ai dit en commençant, il avait d'abord parlé de trois centres, ensuite de quatre, de cinq, et enfin de sept centres.

On ne parlait presque pas des subdivisions des centres. G. disait que les centres étaient subdivisés en une partie positive et une partie négative, mais il n'indiquait pas que cette division n'est pas *identique* pour tous les centres. Il disait que chaque centre est divisé en trois parties, ou en *trois étages*, qui sont eux-mêmes divisés à leur tour en trois ; mais il ne donnait pas d'exemples, et il ne faisait pas ressortir que l'étude de l'attention rend possible de

distinguer le travail des différentes parties des centres. Tout cela devait être établi plus tard, ainsi que beaucoup d'autres choses. Par exemple, bien qu'il ait incontestablement donné les principes fondamentaux pour l'étude des émotions négatives, de leur rôle et de leur signification, aussi bien que les méthodes de lutte contre ces émotions, méthodes qui se réfèrent à la non-identification, à la non-considération, et à la non-expression de ces émotions, — il ne donna

pas de développement à ces théories, pas plus qu'il n'expliqua que les émotions négatives sont entièrement superflues et qu'il n'existe pour elles aucun centre normal.

Je m'efforcerai de reconstituer tout ce qui a été dit dans le groupe de Saint-Petersbourg et dans les groupes ultérieurs, exactement comme je m'en souviens, tout en essayant de ne pas revenir sur ce qui a déjà été donné dans les "Conférences Psychologiques". Cependant il est impossible en certains cas d'éviter les répétitions et, par ailleurs, un exposé fidèle des idées de son enseignement, telles que G. les donnait, présente selon moi un grand intérêt.

Quelqu'un demanda, au cours d'une réunion :

— Comment l'évolution doit-elle être comprise ?

— L'évolution de l'homme, répondit G., peut être comprise comme le développement en lui de ces facultés et de ces pouvoirs qui ne se développent jamais par eux-mêmes, c'est-à-dire mécaniquement. Seule, cette sorte de développement, ou de croissance, marque l'évolution réelle de l'homme. Il n'y a, et il ne peut y avoir, aucune autre sorte d'évolution.

« Considérons l'homme au stade présent de son développement. La nature l'a fait tel qu'il est, et, pris collectivement, aussi loin que nous puissions voir, tel il demeurera. Des changements qui iraient à l'encontre des exigences générales de la nature ne peuvent se produire que pour des unités distinctes.

« Pour comprendre la loi de l'évolution de l'homme, il est indispensable de saisir que cette évolution, au-delà d'un certain degré, n'est pas du tout nécessaire, il s'entend : pas du tout nécessaire à la nature, à aucun moment, pour son propre développement. En termes plus précis, l'évolution

de l'humanité correspond à l'évolution des planètes, mais le processus évolutif des planètes se déroule pour nous selon des cycles de temps infiniment longs. Dans cet espace de temps que la pensée humaine peut embrasser, nul changement essentiel ne saurait prendre place dans la vie des planètes, et par conséquent nul changement essentiel ne saurait prendre place dans la vie de l'humanité.

« L'humanité ne progresse pas, et elle n'évolue pas davantage. Ce qui nous semble être progrès ou évolution est une modification partielle, qui peut être immédiatement contre-balancée par une modification correspondante dans la direction opposée.

« L'humanité, comme le reste de la vie organique, existe sur terre pour les buts propres de la terre. Et elle est exactement ce qu'elle doit être pour répondre aux besoins de la terre à l'heure présente.

« Seule une pensée aussi théorique et aussi éloignée des faits que la pensée européenne moderne pouvait concevoir la possibilité d'une évolution de l'homme *indépendamment de la nature ambiante*, ou regarder l'évolution de l'homme comme une graduelle *conquête de la nature*. C'est complètement impossible. Qu'il vive, meure, évolue ou dégénère, l'homme sert également les fins de la nature, ou plutôt la nature se sert également — bien que pour des motifs différents peut-être — soit des résultats de l'évolution, soit des résultats de la dégénérescence. L'humanité considérée comme un tout ne peut jamais échapper à la nature puisque, même dans sa lutte contre la nature, l'homme agit en conformité avec ses fins. L'évolution de grandes masses humaines est opposée aux fins de la nature. L'évolution d'un petit pourcentage d'hommes peut s'accorder avec les fins de la nature. L'homme contient en lui-même la possibilité de son évolution. Mais l'évolution de l'humanité dans son ensemble, c'est-à-dire le développement de cette possibilité chez tous les hommes, ou chez la plupart d'entre eux seulement, ou chez un grand nombre, n'est pas nécessaire aux desseins de la terre ou du monde planétaire en général, et cela pourrait, en fait, lui être préjudiciable ou même fatal. Il y a, par conséquent, des forces spéciales (d'un caractère planétaire) qui s'opposent à l'évolution des

grandes masses humaines et qui les maintiennent au niveau où elles doivent rester.

« Par exemple, l'évolution de l'humanité au-delà d'un certain degré ou, plus exactement, au-delà d'un certain pourcentage, serait fatale à la *lune*. La lune se nourrit actuellement de la vie organique, elle se nourrit de l'humanité. L'humanité est une partie de la vie organique ; cela signifie que l'humanité est une *nourriture* pour la

lune. Si tous les hommes devenaient trop intelligents, ils ne voudraient plus être mangés par la lune.

« Mais les possibilités d'évolution existent, et elles peuvent être développées en des individus *distincts*, à l'aide de connaissances et de méthodes appropriées. Un tel développement ne peut avoir lieu que dans l'intérêt de l'homme, en opposition aux forces et, pourrait-on dire, aux intérêts du monde planétaire. L'homme doit bien le comprendre : son évolution n'intéresse que lui. Personne d'autre n'y est intéressé. Et il ne doit compter sur l'aide de personne. Car personne n'est obligé de l'aider, et personne n'en a l'intention. Au contraire, les forces qui s'opposent à l'évolution des grandes masses humaines s'opposent aussi à l'évolution de chaque homme. C'est à chacun de les déjouer. Mais si un homme peut les déjouer, l'humanité *ne le peut pas*. Vous comprendrez plus tard que tous ces obstacles sont très utiles ; s'ils n'existaient pas, il faudrait les créer intentionnellement, parce que ce n'est qu'en triomphant des obstacles qu'un homme peut développer en lui les qualités dont il a besoin.

« Telles sont les bases d'une conception correcte de l'évolution de l'homme. Il n'y a pas d'évolution obligatoire, mécanique. L'évolution est le résultat d'une lutte consciente. La nature n'a pas besoin de cette évolution ; elle n'en veut pas et elle la combat. L'évolution ne peut être nécessaire qu'à l'homme lui-même, lorsqu'il se rend compte de sa situation, et de la possibilité de la changer, lorsqu'il se rend compte qu'il a des pouvoirs dont il ne fait aucun emploi et des richesses qu'il ne voit pas. Et c'est dans le sens de la prise de possession de ces pouvoirs et de ces richesses que l'évolution est possible. Mais si *tous les hommes*, ou la plupart d'entre eux, comprenaient cela et désiraient obtenir ce qui leur revient par droit de naissance, l'évolution, encore une fois, deviendrait

impossible. Ce qui est possible pour un homme individuellement, est impossible pour les masses.

« L'individu a ce privilège d'être tout petit, et par conséquent de ne pas compter dans l'économie générale de la nature, où cela ne fait aucune différence qu'il y ait un homme mécanique de plus ou de

moins. Nous pouvons nous faire une idée de ce rapport de grandeurs, en le comparant à celui qui existe entre une cellule microscopique et notre corps entier. La présence ou l'absence d'une cellule ne change rien à la vie du corps. Nous ne pouvons pas en être conscients, et cela ne peut pas avoir d'influence sur la vie et les fonctions de l'organisme. Exactement de la même façon, un individu distinct est trop petit pour influencer la vie de l'organisme cosmique, avec lequel il est (en ce qui concerne la taille) dans le même rapport qu'une cellule à notre organisme entier. Et voilà précisément ce qui peut lui permettre d' "évoluer", voilà sur quoi se fondent ses "possibilités".

« En ce qui regarde l'évolution, il est indispensable de bien se convaincre, dès le tout début, qu'il n'y a jamais d'évolution mécanique possible. L'évolution de l'homme est l'évolution de sa conscience. *Et la "conscience" ne peut pas évoluer inconsciemment.* L'évolution de l'homme est l'évolution de sa volonté, et la "volonté" ne peut pas évoluer involontairement. L'évolution de l'homme est l'évolution de son pouvoir de "faire", et "faire" ne peut pas être le résultat de ce qui "arrive".

« Les gens ne savent pas ce qu'est l'homme. Ils ont à faire à une machine très compliquée, beaucoup plus compliquée qu'une locomotive, une auto ou un avion — mais ils ne savent rien, ou presque rien, de la structure, de la marche et des possibilités de cette machine ; ils ne comprennent même pas ses plus simples fonctions, parce qu'ils ne connaissent pas le but de ces fonctions. Ils imaginent vaguement qu'un homme devrait apprendre à conduire sa machine comme il doit apprendre à conduire une locomotive, une auto ou un avion, et qu'une manoeuvre incompétente de la machine humaine est juste aussi dangereuse qu'une manoeuvre incompétente de n'importe quelle machine. Tout le monde s'en rend compte s'il s'agit d'un avion, d'une auto ou d'une locomotive. Mais il est très rare qu'on prenne la chose en considération

lorsqu'il s'agit de l'homme en général, ou de soi en particulier. On croit juste et légitime de penser que la nature a donné à l'homme la connaissance nécessaire de sa propre machine ; et pourtant les gens conviendront qu'une connaissance instinctive de cette machine est

loin d'être suffisante. Pourquoi étudient-ils la médecine et ont-ils recours à ses services ? Évidemment parce qu'ils se rendent compte qu'ils ne connaissent pas leurs propres machines. Mais ils ne soupçonnent pas qu'ils pourraient les connaître beaucoup mieux que la science ne le fait, et qu'ils pourraient alors en obtenir un travail tout à fait différent ».

Très souvent, presque à chaque entretien, G. revenait sur l'absence d'unité en l'homme.

— L'une des erreurs les plus graves de l'homme, disait-il, celle qui doit lui être constamment rappelée, c'est son illusion à l'égard de son "Moi".

« L'homme tel que nous le connaissons, l'homme-machine, l'homme qui ne peut pas "faire", l'homme avec qui et à travers qui "tout arrive", ne peut pas avoir un "Moi" permanent et unique. Son "moi" change aussi vite que ses pensées, ses sentiments, ses humeurs, et il fait une erreur profonde lorsqu'il se considère comme étant toujours une seule et même personne ; en réalité, *il est toujours une personne différente*, il n'est jamais celui qu'il était un moment plus tôt.

« L'homme n'a pas de "Moi" permanent et immuable. Chaque pensée, chaque humeur, chaque désir, chaque sensation dit "Moi". Et chaque fois, on semble tenir pour assuré que ce "moi" appartient au *Tout* de l'homme, à l'homme entier, et qu'une pensée, un désir, une aversion sont l'expression de ce Tout. En fait, nulle preuve ne saurait être apportée à l'appui de cette affirmation. Chacune des pensées de l'homme, chacun de ses désirs se manifeste et vit d'une manière complètement indépendante et séparée de son Tout. Et le Tout de l'homme ne s'exprime jamais, pour cette simple raison qu'il n'existe pas comme tel, sauf physiquement comme une chose, et abstraitement comme un concept. L'homme n'a pas de "Moi" individuel. À sa place, il y a des centaines et des milliers de petits "moi" séparés, qui le plus souvent s'ignorent, n'entretiennent aucune relation, ou, au contraire, sont hostiles les uns

aux autres, exclusifs et incompatibles. À chaque minute, à chaque

moment, l'homme dit ou pense "Moi". Et chaque fois son "moi" est différent. À l'instant c'était une pensée, maintenant c'est un désir, puis une sensation, puis une autre pensée, et ainsi de suite, sans fin. *L'homme est une pluralité*. Le nom de l'homme est légion.

« L'alternance des "moi", leurs luttes manifestes de tous les instants pour la suprématie, sont commandées par les influences extérieures accidentelles. La chaleur, le soleil, le beau temps, appellent aussitôt tout un groupe de "moi". Le froid, le brouillard, la pluie appellent un autre groupe de "moi", d'autres associations, d'autres sentiments, d'autres actions. Et il n'y a rien dans l'homme qui soit en état de contrôler ces changements des "moi", principalement parce que l'homme ne les remarque pas, ou n'en a aucune idée ; il vit toujours dans son dernier "moi". Quelques-uns, naturellement, sont plus forts que les autres ; mais non de leur propre force consciente. Ils ont été créés par la force des accidents, ou par des excitations mécaniques externes. L'éducation, l'imitation, la lecture, l'hypnotisme de la religion, des castes et des traditions, ou la séduction des derniers slogans, donnent naissance, dans la personnalité d'un homme, à des "moi" très forts et qui dominent des séries entières d'autres "moi" plus faibles. Mais leur force n'est que celle des rouleaux⁵ dans les centres. Et tous ces "moi" qui constituent la personnalité de l'homme ont la même origine que les inscriptions des rouleaux : les uns et les autres sont les résultats des influences extérieures, ils sont mis en mouvement et commandés par les dernières venues.

« L'homme n'a pas d'individualité. Il n'a pas un grand "Moi" unique. L'homme est partagé en une multitude de petits "moi".

« Mais chacun d'eux est capable de s'appeler lui-même du nom du Tout, d'agir au nom du Tout, de faire des promesses, de prendre des décisions, d'être d'accord ou de ne pas être d'accord avec ce qu'un autre "moi", ou

⁵ Les rouleaux sont décrits dans les *Conférences Psychologiques* comme les appareils enregistreurs de chaque centre sur lesquels viennent se graver les impressions. L'ensemble des inscriptions de ces rouleaux, analogues à des rouleaux (ou disques) de phonographe, constitue le matériel d'associations d'un homme.

le Tout, aurait à faire. Cela explique pourquoi les gens prennent si souvent des décisions et les tiennent si rarement. Un homme décide de se lever tôt, en commençant dès le lendemain. Un “moi”, ou un groupe de “moi”, prend cette décision. Mais se lever est l’affaire d’un autre “moi”, qui n’est pas du tout d’accord, et qui peut même ne pas avoir été mis au courant. Naturellement l’homme n’en dormira pas moins le matin suivant, et le soir il décidera à nouveau de se lever tôt. Cela peut entraîner des conséquences fort désagréables. Un petit “moi” accidentel peut faire une promesse, non pas à lui-même, mais à quelqu’un d’autre à un certain moment, simplement par vanité, ou pour s’amuser. Puis il disparaît. Mais l’homme, c’est-à-dire l’ensemble des autres “moi”, qui sont parfaitement innocents, devra peut-être payer toute sa vie pour cette plaisanterie. C’est la tragédie de l’être humain que n’importe quel petit “moi” ait ainsi le pouvoir de signer des traites, et que ce soit ensuite l’homme, c’est-à-dire le Tout, qui doit faire face. Des vies entières se passent ainsi, à acquitter des dettes contractées par des petits “moi” accidentels.

« Les enseignements orientaux sont pleins d’allégories qui s’attachent à dépeindre, de ce point de vue, la nature de l’être humain.

« Selon l’un d’eux, l’homme est comparé à une maison sans Maître ni intendant, occupée par une multitude de serviteurs. Ceux-ci ont entièrement oublié leurs devoirs ; personne ne veut remplir sa tâche ; chacun s’efforce d’être le maître, ne serait-ce que pour une minute, et, dans cette sorte d’anarchie, la maison est menacée des plus graves dangers. La seule chance de salut est qu’un groupe de serviteurs plus sensés se réunissent et élisent un *intendant* temporaire, c’est-à-dire un *député-intendant*. Ce *député-intendant* peut alors mettre les autres serviteurs à leur place, et contraindre chacun d’eux à faire son travail : la cuisinière à la cuisine, le cocher à l’écurie, le jardinier au potager, et ainsi de suite. De cette façon, la “maison” peut être prête pour l’arrivée du véritable intendant, qui à son tour préparera l’arrivée du véritable Maître.

« La comparaison de l’homme avec une maison dans l’attente de son maître est fréquente dans les enseignements

de l'Orient qui ont conservé des traces de l'ancienne connaissance, et, comme vous le savez, cette idée apparaît aussi sous des formes variées, dans de nombreuses paraboles des Évangiles.

« Mais l'homme comprendrait-il, même de la façon la plus claire, ses possibilités, cela ne saurait le faire progresser d'un pas vers leur réalisation. Pour être en mesure de réaliser ces possibilités, il doit avoir un très ardent désir de libération, il doit être prêt à tout sacrifier, à tout risquer pour sa libération ».

À cette période se rattachent encore deux conversations intéressantes.

J'avais montré à G. une photo que j'avais prise à Bénarès d'un "fakir sur un lit armé de pointes de fer".

Ce fakir n'était pas simplement un jongleur habile comme ceux que j'avais vus à Ceylan, bien qu'il fût indubitablement un "professionnel". On m'avait dit que dans une cour de la Mosquée Aurangzeb, sur la berge du Gange, il y avait un fakir couché sur un lit armé de pointes de fer. Cela rendait un son très mystérieux et terrifiant. Mais lorsque j'arrivai, il n'y avait que le lit tout seul, sans le fakir. Le fakir était allé, me dit-on, chercher la vache. Lorsque je vins pour la seconde fois, le fakir était là. Mais il n'était pas couché sur son lit, et, pour autant que je le compris, il n'y prenait place qu'à l'arrivée des spectateurs. Pour une roupie, il me montra tout son art. Il se couchait réellement, presque nu, sur le lit qui était hérissé de longs clous de fer assez aigus. Et, bien qu'il prît garde évidemment de ne faire aucun mouvement brusque, il se tournait et se retournait sur les clous, pesait *de tout son poids* sur eux avec son dos, ses côtes, son estomac. Or il était visible qu'ils ne pénétraient pas en lui et qu'ils ne l'écorchaient pas. Je pris deux photos du personnage, mais ne pus m'expliquer la signification du phénomène. Ce fakir ne donnait pas l'impression d'être un homme intelligent ou religieux, sa face avait une expression atone, ennuyée et indifférente ; rien ne parlait en lui d'aspirations vers le sacrifice ou la souffrance.

Je racontai tout cela à G. en lui montrant la photo, et je lui demandai ce qu'il en pensait.

— Il est difficile d'expliquer en deux mots, répondit G.

D'abord l'homme n'est évidemment pas un "fakir" dans le sens où j'ai employé ce mot. Cependant vous avez raison de penser qu'il ne s'agit pas tout à fait d'un truc. *Car il ne sait pas lui-même comment il fait.* Si vous lui aviez graissé la patte, peut-être auriez-vous obtenu de lui qu'il vous raconte ce qu'il sait ; alors il vous aurait appris sans doute qu'il connaît un *certain mot* qu'il doit se dire à lui-même, après quoi il peut se coucher sur les clous. Peut-être même aurait-il consenti à vous dire ce mot. Mais cela ne vous aurait pas avancé, parce que le mot en question eût été parfaitement ordinaire ; sur vous, il n'aurait pas eu le moindre effet. Cet homme venait d'une école, mais dans cette école il n'était pas un élève, *il était une expérience.* On se servait de lui pour expérimenter. Certainement, il avait été hypnotisé bien des fois, et, sous l'hypnose, sa peau avait été rendue insensible aux pointes, et capable de leur résister. La chose est d'ailleurs possible en petit, même pour des hypnotiseurs européens ordinaires. Ensuite, l'insensibilité et l'impénétrabilité de la peau ont été rendues permanentes en lui par une suggestion post-hypnotique. Vous savez ce qu'est la suggestion post-hypnotique ? Un homme est endormi et, pendant qu'il dort, on lui dit que cinq heures après son réveil il lui faudra exécuter une certaine action ou prononcer un certain mot et qu'à ce moment précis il aura soif, ou croira qu'il est mort — ou quelque chose de ce genre. Après quoi on le réveille. À l'heure dite, il ressent un irrésistible désir de faire ce qui lui a été suggéré ; ou bien, se souvenant du mot qui lui a été dit, il le prononce, et tombe immédiatement en transe. Voilà exactement l'histoire de votre "fakir". On l'a accoutumé sous l'hypnose à se coucher sur des clous ; ensuite, on lui a dit que toutes les fois qu'il prononcerait un certain mot il serait de nouveau capable de le faire. Ce mot le jette dans un état d'hypnose. Voilà sans doute pourquoi il a le regard si endormi, si apathique. Cela arrive souvent en de tels cas. Peut-être a-t-on travaillé sur lui pendant de longues années ; après quoi on l'a simplement laissé aller, pour vivre comme il pourrait. Alors il a installé ce lit armé de pointes — sans doute gagne-t-il ainsi quelques roupies par semaine. De tels hommes sont nombreux aux Indes. Les écoles les prennent pour

leurs expériences. Généralement on les achète, lorsqu'ils sont encore enfants, à des parents qui y trouvent leur profit. Mais il va de soi que l'homme ne comprend rien à ce qu'il fait, ni à la façon dont il le fait. »

Cette explication m'intéressa beaucoup, parce que je n'en avais jamais lu ni entendu de semblable.

Dans toutes les tentatives d'explications que j'avais rencontrées sur les "miracles de fakirs", ou bien les miracles étaient "expliqués" comme des jongleries, ou bien on prétendait que l'exécutant savait très bien ce qu'il faisait et que, s'il ne disait pas son secret, c'est qu'il ne le voulait pas, ou avait peur de le faire. Dans le cas présent, le point de vue était tout différent. L'explication de G. me semblait non seulement probable, mais, j'ose le dire, la seule possible. Le fakir lui-même ne savait pas comment il opérait son "miracle" et, naturellement, il n'aurait pu l'expliquer.

Nous parlions, en une autre occasion, du Bouddhisme de Ceylan. J'exprimai l'opinion que les Bouddhistes *doivent avoir une magie*, dont ils ne reconnaissent pas l'existence, et dont la possibilité même est niée par le Bouddhisme officiel. Sans aucun rapport avec cette remarque, et tandis que, si j'ai bonne mémoire, je montrais mes photos à G., je lui parlai d'une petite châsse que j'avais vue dans une maison amie de Colombo, où il y avait, comme à l'ordinaire, une statue du Bouddha et, au pied de ce Bouddha, un petit dagoba d'ivoire en forme de cloche, c'est-à-dire une petite réplique ciselée d'un vrai dagoba, vide à l'intérieur. Mes hôtes l'ouvrirent en ma présence et me montrèrent quelque chose qui était regardé comme une relique — une petite boule ronde de la taille d'une balle de gros fusil, ciselée, me semblait-il, dans une sorte d'ivoire ou de nacre.

G. m'écoutait attentivement.

— Ne vous ont-ils pas expliqué la signification de cette boule ? demanda-t-il.

— Ils m'ont dit que c'était un fragment d'os de l'un des disciples du Bouddha ; que c'était une relique sacrée d'une très grande antiquité.

— Oui et non, dit G. L'homme qui vous a montré le fragment

d'os, comme vous dites, ne savait rien, ou ne

voulait rien vous dire. Car ce n'était pas un fragment d'os, mais une formation osseuse particulière qui apparaît autour du cou comme une sorte de collier, à la suite de certains exercices spéciaux. Avez-vous entendu cette expression : "collier de Bouddha ?"

— Oui, dis-je, mais le sens est tout différent. C'est la chaîne des réincarnations du Bouddha qu'on appelle "collier de Bouddha".

— Il est exact que ce soit l'un des sens de cette expression, mais je parle d'un autre sens. Ce collier d'os qui encercle le cou, sous la peau, est directement lié à ce qui est appelé "corps astral". Le corps astral lui est en quelque sorte rattaché ou, pour être plus précis, ce "collier" relie le corps physique au corps astral. Maintenant, si le corps astral continue de vivre après la mort du corps physique, la personne qui possède un os de ce "collier" pourra toujours communiquer avec le corps astral du mort. Telle est leur magie. Mais ils n'en parlent jamais ouvertement. Vous avez donc raison de dire qu'ils ont une magie, et nous en avons ici un exemple. Cela ne signifie pas que l'os que vous avez vu soit vraiment un os. Vous en trouverez de semblables presque dans chaque maison ; je vous parle seulement de la croyance qui est à la base de cette coutume.

Et je devais encore une fois admettre que je n'avais jamais rencontré une telle explication.

G. esquissa pour moi un dessin montrant la position des petits os sous la peau ; ils formaient, à la base de la nuque, un demi-cercle commençant un peu en avant des oreilles.

Ce dessin me rappela aussitôt le schéma ordinaire des ganglions lymphatiques du cou, tels qu'ils sont représentés sur les planches anatomiques. Mais je ne pus rien apprendre de plus.

CHAPITRE QUATRE

Les exposés de G. provoquaient maintes conversations dans nos groupes.

Tout n'était pas encore devenu clair pour moi. Cependant bien des choses s'étaient reliées déjà, et souvent, d'une manière tout à fait inattendue, une chose en éclairait une autre qui ne semblait pas avoir le moindre rapport avec elle. Certaines parties du système commençaient à prendre forme vaguement, à la manière d'une figure ou d'un paysage apparaissant peu à peu sur une plaque photographique en cours de développement. Mais il y avait encore bien des endroits blancs ou presque vides. Et ce qui se révélait était parfois tout le contraire de ce que j'attendais. Mais je m'efforçais de ne pas conclure et d'attendre. Souvent un mot nouveau, ou que je n'avais pas encore remarqué, venait modifier le tableau entier et j'étais obligé de tout rebâtir. Ainsi, je devais me rendre à l'évidence : il faudrait encore beaucoup de temps avant que je puisse m'estimer capable de donner un aperçu correct du système entier. J'étais toujours très surpris de constater comment des gens, venus à une seule de nos réunions, *avaient tout compris d'emblée*, l'expliquaient aux autres et se formaient, non seulement sur ce que nous avions dit, mais sur nous-mêmes, des opinions bien arrêtées. Je dois confesser qu'à cette époque, je me remémorai souvent ma première rencontre avec G. et la soirée passée avec le groupe de Moscou. Moi aussi, en ce temps-là, j'avais été bien près de porter sur G. et ses élèves un jugement définitif. Mais quelque chose m'avait

arrêté. Et maintenant que j'avais commencé à me rendre compte de la prodigieuse valeur de ces idées, j'étais presque terrifié à la pensée qu'il s'en était fallu d'un rien que je ne passe à côté. Combien aisément j'aurais pu ignorer l'existence de G. ou perdre ses traces, si je ne lui avais pas demandé quand je pourrais le revoir.

G. revenait, au cours de presque tous ses exposés, sur un thème qu'il considérait évidemment comme de la plus haute importance, mais que nombre d'entre nous éprouvaient de la peine à s'assimiler.

— Le développement de l'homme, disait-il, s'opère selon deux lignes : "savoir" et "être". Pour que l'évolution se fasse correctement, les deux lignes doivent s'avancer ensemble, parallèles l'une à l'autre et se soutenant l'une l'autre. Si la ligne du savoir dépasse trop celle de l'être, ou si la ligne de l'être dépasse trop celle du savoir, le développement de l'homme ne peut se faire régulièrement ; tôt ou tard, il doit s'arrêter.

« Les gens saisissent ce qu'il faut entendre par "savoir". Ils reconnaissent la possibilité de différents niveaux de savoir : ils comprennent que le savoir peut être plus ou moins élevé, c'est-à-dire de plus ou moins bonne qualité. Mais cette compréhension, ils ne l'appliquent pas à l'être. Pour eux, l'être désigne simplement "l'existence", qu'ils opposent à la "non-existence". Ils ne comprennent pas que l'être peut se situer à des niveaux très différents et comporter diverses catégories. Prenez, par exemple, l'être d'un minéral et l'être d'une plante. Ce sont deux êtres différents. L'être d'une plante et celui d'un animal, ce sont aussi deux êtres différents. L'être d'un animal et celui d'un homme, également. Mais deux hommes peuvent différer dans leur être plus encore qu'un minéral et un animal. C'est exactement ce que les gens ne saisissent pas. Ils ne comprennent pas que *le savoir dépend de l'être*. Et non seulement ils ne le comprennent pas, mais ils ne veulent pas le comprendre. Dans la civilisation occidentale tout particulièrement, il est admis qu'un homme peut posséder un vaste savoir, qu'il peut être par exemple un savant éminent, l'auteur de grandes découvertes, un homme qui fait progresser la science, et qu'en même temps il peut être, et a le droit

d'être, un pauvre petit homme égoïste, ergoteur, mesquin, envieux, vaniteux, naïf et distrait. On semble considérer ici qu'un professeur doit oublier partout son parapluie. Et cependant, c'est la son être. Mais on estime en Occident que le savoir d'un homme ne dépend pas de son être. Les gens accordent la plus grande valeur au savoir, mais ils ne savent pas accorder à l'être une valeur égale et ils n'ont pas honte au niveau inférieur de leur être. Ils ne comprennent même pas ce que cela veut dire. Personne ne comprend que le degré ;du savoir d'un homme est fonction du degré de son être.

« Lorsque le savoir surclasse l'être par trop, il devient théorique, abstrait, inapplicable à la vie ; il peut même devenir nocif parce que, au lieu de servir la vie et d'aider les gens dans leur lutte contre les difficultés qui les assaillent, un tel savoir commence à tout compliquer ; dès lors, il ne peut plus apporter que de nouvelles difficultés, de nouveaux troubles et toutes sortes de calamités, qui n'existaient pas auparavant.

« La raison en est que le savoir qui n'est pas en harmonie avec l'être ne peut jamais être assez grand ou, pour mieux dire, suffisamment qualifié pour les besoins réels de l'homme. Ce sera le savoir *d'une chose*, lié à l'ignorance *d'une autre* ; ce sera le savoir du *détail*, lié à l'ignorance du *tout* : le savoir de la *forme*, ignorant de l'*essence*.

« Une telle prépondérance du savoir sur l'être peut être constatée dans la culture actuelle. L'idée de la valeur et de l'importance du niveau de l'être a été complètement oubliée. On ne sait plus que le niveau du savoir est déterminé par le niveau de l'être. En fait, à chaque niveau d'être correspondent certaines possibilités de savoir bien définies. Dans les limites d'un "être" donné, la *qualité* du savoir ne peut pas être changée, et l'accumulation des informations d'une seule et même nature, à l'intérieur de ces limites, demeure la seule possibilité. Un changement dans la nature du savoir est impossible sans un changement dans la nature de l'être.

« Pris en soi, l'être d'un homme présente de multiples aspects. Celui de l'homme moderne se caractérise surtout par l'absence *d'unité en lui-même* et de la moindre de ces propriétés qu'il lui plaît spécialement de s'attribuer : la "conscience lucide", la "libre volonté", un "Ego permanent" ou "Moi", et la "capacité de faire".

Oui, si étonnant que cela puisse vous paraître, je vous dirai que le trait principal de l'être d'un homme moderne, celui qui explique *tout ce qui lui manque*, c'est le *sommeil*.

« L'homme moderne vit dans le sommeil. Né dans le sommeil, il meurt dans le sommeil. Du sommeil, de sa signification et de son rôle dans la vie, nous parlerons plus tard. À présent, réfléchissez seulement à ceci : que peut savoir un homme qui dort ? Si vous y

pensez, en vous rappelant en même temps que le *sommeil* est le trait principal de notre être, aussitôt il deviendra pour vous évident qu'un homme, s'il veut réellement savoir, doit réfléchir avant tout aux façons de s'éveiller, c'est-à-dire de changer son *être*.

« L'être extérieur de l'homme a beaucoup de côtés différents : activité ou passivité ; véracité ou mauvaise foi ; sincérité ou fausseté ; courage, lâcheté ; contrôle de soi, dévergondage ; irritabilité, égoïsme, disposition au sacrifice, orgueil, vanité, suffisance, assiduité, paresse, sens moral, dépravation ; tous ces traits, et beaucoup d'autres, composent l'être d'un homme.

« Mais tout cela chez l'homme est entièrement *mécanique*. S'il ment, cela signifie qu'il ne peut pas s'empêcher de mentir. S'il dit la vérité, cela signifie qu'il ne peut pas s'empêcher de dire la vérité — et il en est ainsi de tout. Tout *arrive* ; un homme ne peut rien *faire*, ni intérieurement, ni extérieurement.

« Il y a cependant des limites. En règle générale, l'être de l'homme moderne est d'une qualité très inférieure. D'une qualité si inférieure parfois qu'il n'y a pas de changement possible pour lui. Il faut ne jamais l'oublier. Ceux dont l'être peut encore être changé peuvent s'estimer heureux. Il y en a tant qui sont définitivement des malades, des machines cassées dont il n'y a plus rien à faire. C'est l'énorme majorité. Rares sont les hommes qui peuvent recevoir le vrai savoir ; si vous y réfléchissez, vous comprendrez pourquoi les autres ne le peuvent pas : leur être s'y oppose.

« En général, *l'équilibre* de l'être et du savoir est même plus important qu'un développement séparé de l'un ou de l'autre. Car un développement séparé de l'être ou du savoir n'est désirable en aucune façon. Bien que ce soit

précisément ce développement *unilatéral* qui semble attirer plus spécialement les gens.

« Lorsque le savoir l'emporte sur l'être, l'homme *sait*, mais il n'a pas le pouvoir de faire. C'est un savoir inutile. Inversement, lorsque l'être l'emporte sur le savoir, l'homme a le pouvoir de faire, mais il ne sait pas quoi faire. Ainsi l'être qu'il a acquis ne peut lui servir à rien, et tous ses efforts ont été inutiles.

« Dans l'histoire de l'humanité, nous trouvons de nombreux exemples de civilisations entières qui périrent soit parce que leur savoir surclassait leur être, soit parce que leur être surclassait leur savoir. »

— À quoi aboutissent un développement unilatéral du savoir et un développement unilatéral de l'être ? demanda l'un des auditeurs.

— Le développement de la ligne du savoir sans un développement correspondant de la ligne de l'être, répondit G., donne un *faible Yogi*, je veux dire un homme qui sait beaucoup, mais ne peut rien faire, un homme qui ne *comprend pas* (il accentua ces mots) ce qu'il sait, un homme *sans appréciation*, je veux dire : incapable d'évaluer les différences entre un genre de savoir et un autre. Et le développement de la ligne de l'être sans un développement correspondant du savoir donne le *stupide Saint*. C'est un homme qui peut faire beaucoup, mais il ne sait pas quoi faire, ni avec quoi ; et, s'il fait quelque chose, il agit en esclave de ses sentiments subjectifs qui le peuvent égarer et lui faire commettre de graves erreurs, c'est-à-dire, en fait, le contraire de ce qu'il veut. Dans l'un et l'autre cas, par conséquent, tant le *faible Yogi* que le *stupide Saint* arrivent à un point mort. Ils sont devenus incapables de tout développement ultérieur.

« Pour saisir cette distinction et, d'une manière générale, la différence de nature du savoir et de l'être, et leur interdépendance, il est indispensable de comprendre le rapport du savoir et de l'être, pris ensemble, avec la compréhension. *Le savoir est une chose, la compréhension en est une autre*. Mais les gens confondent souvent ces deux idées, ou bien ils ne volent pas nettement où est la différence.

« Le savoir par lui-même ne donne pas de compréhension. Et la compréhension ne saurait être augmentée par

un accroissement du seul savoir. La compréhension dépend de la relation du savoir à l'être. La compréhension résulte de la conjonction du savoir et de l'être. Par conséquent l'être et le savoir ne doivent pas trop diverger, autrement la compréhension s'avèrerait fort éloignée de l'un et de l'autre. Nous l'avons dit, la relation du

savoir à l'être ne change pas du fait d'un simple accroissement du savoir. Elle change seulement lorsque l'être grandit parallèlement au savoir. En d'autres termes, la compréhension ne grandit qu'en fonction du développement de l'être.

« Avec leur pensée ordinaire, les gens ne distinguent pas entre savoir et compréhension. Ils pensent que si l'on sait davantage, on doit comprendre davantage. C'est pourquoi ils accumulent le savoir ou ce qu'ils appellent ainsi, mais ils ne savent pas comment on accumule la compréhension et ils ne s'en soucient pas.

« Cependant une personne exercée à l'observation de soi sait avec certitude qu'à différentes périodes de sa vie elle a compris une seule et même idée, une seule et même pensée, de manières totalement différentes. Il lui semble étrange souvent qu'elle ait pu comprendre si mal ce qu'elle comprend maintenant, croit-elle, si bien. Et elle se rend compte, cependant, que son savoir est demeuré le même ; qu'elle ne sait rien de plus aujourd'hui qu'hier. Qu'est-ce donc qui a changé ? C'est son être qui a changé. Dès que l'être change, la compréhension elle aussi doit changer.

« Entre le savoir et la compréhension, la différence devient claire lorsque nous réalisons que le *savoir* peut être la fonction d'un seul centre. La compréhension, au contraire, est la fonction de trois centres. Ainsi l'appareil du penser peut *savoir* quelque chose. Mais la compréhension apparaît seulement quand un homme a le *sentiment* et la *sensation* de tout ce qui se rattache à son savoir.

« Nous avons parlé précédemment de la mécanicité. Un homme ne peut pas dire qu'il comprend l'idée de la mécanicité, lorsqu'il la *sait* seulement avec sa tête. Il doit la *sentir* avec toute sa masse, avec son être entier. Alors il la comprendra.

« Dans le champ des activités pratiques, les gens savent très bien faire la différence entre le simple savoir et la compréhension. Ils se rendent compte que savoir et *savoir faire* sont deux choses toutes différentes, et que *savoir faire*

n'est pas le fruit du seul savoir. Mais, sortis de ce champ de leur activité pratique, les gens ne comprennent plus ce que cela signifie : "comprendre".

« En règle générale, lorsque les gens se rendent compte qu'ils ne comprennent pas une chose, ils essaient de lui *trouver un nom*, et lorsqu'ils ont trouvé un nom, ils disent qu'ils "comprennent". Mais "trouver un nom" ne signifie pas que l'on comprend. Par malheur, les gens se satisfont habituellement des noms. Et un homme qui connaît un grand nombre de noms, c'est-à-dire une multitude de mots, est réputé très compréhensif — excepté, dans les choses pratiques où son ignorance ne tarde pas à devenir évidente.

« L'une des raisons de la divergence entre la ligne du savoir et la ligne de l'être dans notre vie, en d'autres termes le manque de compréhension qui est en partie la cause et en partie l'effet de cette divergence, se trouve dans le langage que parlent les gens. Ce langage est rempli de conceptions fausses, de classifications fausses, d'associations fausses. Et voici le pire : les caractéristiques essentielles du penser ordinaire, son vague et son imprécision, font que chaque mot peut avoir des milliers de significations différentes selon le bagage dont dispose celui qui parle et le complexe d'associations en jeu au moment même. Les gens ne réalisent pas combien leur langage est subjectif, combien les choses qu'ils disent sont différentes, bien qu'ils emploient tous les mêmes mots. Ils ne voient pas que chacun d'eux parle sa langue à lui, sans rien comprendre — ou si vaguement — à celle des autres, sans avoir la moindre idée que l'autre leur parle toujours dans une langue qui leur est inconnue. Les gens sont absolument convaincus d'avoir un langage commun et de se comprendre les uns les autres. En fait, cette conviction n'a pas le moindre fondement. Les mots dont ils font usage sont adaptés aux besoins de la vie pratique. Ils peuvent se communiquer ainsi des informations de caractère pratique, mais aussitôt qu'ils passent à un domaine légèrement plus complexe, ils sont perdus et ils cessent de se comprendre, bien qu'ils en soient inconscients. Les gens croient se comprendre souvent, si ce n'est toujours, et en tout cas s'imaginent qu'ils pourraient

se comprendre, si seulement ils voulaient s'en donner la peine ; ils s'imaginent aussi comprendre les auteurs des livres qu'ils lisent, et ne

pas être seuls à en être capables. C'est là encore une de ces illusions que se font les gens, et au milieu desquelles ils vivent. En fait, personne ne comprend personne. Deux hommes peuvent avec une conviction profonde dire la même chose, mais lui donner des noms différents, et discuter alors à perte de vue, sans soupçonner que leur pensée est exactement la même. Ou bien, inversement, deux hommes peuvent employer les mêmes mots et s'imaginer qu'ils sont d'accord, qu'ils se comprennent, tandis qu'ils disent en réalité des choses absolument différentes et ne se comprennent pas le moins du monde.

« Prenons les mots les plus simples, ceux qui reviennent constamment sur nos lèvres, et tâchons d'analyser le sens qui leur est donné : nous verrons qu'à tout moment un homme met en chaque mot un sens spécial qu'un autre homme n'y met jamais ou ne soupçonne même pas.

« Prenons le mot "homme", par exemple, et imaginons une conversation où ce mot reviendrait souvent. Sans exagérer, il y aura pour le mot "homme" autant de significations que de personnes présentes et ces significations n'auront entre elles rien de commun.

« En prononçant le mot "homme", chacun l'envisagera involontairement du point de vue d'où il regarde l'homme en général, ou d'où il le regarde actuellement pour telle ou telle raison. Ainsi une personne peut être préoccupée par la question sexuelle. Alors le mot "homme" perdra pour elle son sens général et, en l'entendant, elle se demandera aussitôt : qui ? homme ou femme ? Un autre peut être dévot, et sa première question sera : Chrétien ou non Chrétien ? Un troisième est peut-être médecin et le concept "homme" se réduira pour lui à bien portant ou malade... et, bien entendu, du point de vue de sa spécialité ! Un spirite pensera à l'homme du point de vue de son "corps astral" et de la "vie dans l'au-delà", etc., et il dira, s'il est interrogé, qu'il y a deux sortes d'hommes : les médiums et les non-médiums. Pour un naturaliste, le centre de gravité de ses pensées sera l'idée de l'homme en tant que type zoologique, il aura donc spécialement en vue la structure crânienne, la distance

interoculaire, l'angle facial... Un légiste verra dans "homme" une unité statistique ou un sujet pour l'application des lois, un criminel en

puissance ou un client possible. Un moraliste, quand il prononcera le mot “homme”, ne manquera pas d’introduire l’idée du bien et du mal. Et ainsi de suite, sans fin.

« Les gens ne remarquent pas toutes ces contradictions, ils ne voient pas qu’ils parlent toujours de choses différentes, qu’ils ne se comprennent jamais. Il est tout à fait évident que, pour des études bien conduites, pour un échange exact de pensées, un langage exact est nécessaire, un langage qui rende possible d’exprimer effectivement ce que l’on veut dire, qui permette d’inclure chaque fois une indication du point de vue dont on envisage un concept donné, afin que le centre de gravité de ce concept soit bien déterminé. Cette idée est parfaitement claire et chaque branche de la science s’efforce elle-même d’élaborer et d’établir un langage exact. Mais il n’y a pas de langue universelle. Les gens ne cessent de confondre les langues des différentes sciences et ils ne peuvent jamais établir leurs rapports justes. Même dans chaque branche de la science prise isolément, de nouvelles terminologies, de nouvelles nomenclatures apparaissent constamment. Et plus vont les choses, pires elles deviennent. L’incompréhension mutuelle, loin de diminuer, ne fait que grandir, et il y a toutes les raisons de penser que cela ne fera que s’amplifier toujours dans le même sens. Les gens se comprendront de moins en moins.

« Pour une compréhension exacte, un langage exact est nécessaire. Et l’étude des systèmes de l’ancienne connaissance commence par l’étude d’un langage qui permettra de préciser immédiatement ce qui est dit, de quel point de vue cela est dit et sous quel rapport. Ce langage nouveau ne contient pour ainsi dire pas de termes nouveaux ni de nouvelles nomenclatures, mais *sa structure se fonde sur un principe nouveau : le principe de relativité*. En d’autres termes, il introduit la relativité dans tous les concepts et rend ainsi possible une détermination précise de l’angle de la pensée — car ce dont le langage ordinaire manque le plus, c’est de termes exprimant la relativité.

« Lorsqu’un homme s’est assimilé ce langage nouveau, alors, avec son aide, peuvent lui être transmises toutes

les connaissances et informations qui ne peuvent pas être transmises par le langage ordinaire, même à grand renfort de termes philosophiques et scientifiques.

« La propriété fondamentale de ce nouveau langage est que *toutes* les idées s’y concentrent autour *d’une seule* idée ; en d’autres termes, elles sont toutes envisagées, dans leurs relations mutuelles, du point de vue d’une idée unique. Cette idée est l’idée de *l’évolution*. Non point, naturellement, dans le sens d’une évolution *mécanique*, parce que celle-ci n’existe pas, mais dans le sens d’une évolution consciente et volontaire. C’est la seule possible.

« Il n’est rien, dans le monde, du système solaire jusqu’à l’homme et de l’homme jusqu’à l’atome, qui ne s’élève ou ne descende, qui n’évolue ou ne dégénère, qui ne se développe ou ne déchoie. *Mais rien n’évolue mécaniquement*. Seules la dégénérescence et la destruction procèdent mécaniquement. Ce qui ne peut pas évoluer consciemment — dégénère. L’aide de l’extérieur n’est possible que pour autant qu’elle est appréciée et acceptée, même si elle ne l’est au début que par le sentiment.

« Le langage qui permet la compréhension se base sur la connaissance du rapport de l’objet que l’on examine avec son évolution possible, sur la connaissance de sa *place* dans l’échelle évolutive.

« À cette fin, un grand nombre de nos idées habituelles sont *divisées* conformément aux étapes de cette évolution.

« Une fois encore, prenons l’idée de *l’homme*. Dans le langage dont je parle, au lieu du mot “homme”, on fait usage de *sept mots*, soit : homme n° 1, homme n° 2, homme n° 3, homme n° 4, homme n° 5, homme n° 6, et homme n° 7. Avec ces sept idées, nous serons en mesure de nous comprendre lorsque nous parlerons de l’homme.

« L’homme n° 7 est parvenu au développement le plus complet qui soit possible à l’homme, et possède tout ce que l’homme peut posséder, notamment la volonté, la conscience, un “Moi” permanent et immuable, l’individualité, l’immortalité, et quantité d’autres propriétés que, dans notre aveuglement et notre ignorance, nous nous attribuons. Ce n’est que jusqu’à un certain degré que nous pouvons comprendre l’homme n° 7 et ses propriétés, ainsi que les étapes graduelles par lesquelles nous pouvons

l'approcher, c'est-à-dire le processus du développement qui nous est possible.

« L'homme n° 6 suit de près l'homme n° 7. Il ne diffère de lui que par quelques-unes de ses propriétés, qui ne sont pas encore devenues *permanentes*.

« L'homme n° 5 est aussi pour nous un type d'homme inaccessible, car il a atteint *l'unité*.

« L'homme n° 4 est un degré intermédiaire : je parlerai de lui ensuite.

« Les hommes n° 1, 2 et 3 constituent l'humanité mécanique : ils demeurent au niveau où ils sont nés. *L'homme n° 1* a le centre de gravité de sa vie psychique dans le centre moteur. C'est l'homme du corps physique chez lequel les fonctions de l'instinct et du mouvement l'emportent toujours sur les fonctions du sentiment et du penser.

« *L'homme n° 2* est au même niveau de développement, mais le centre de gravité de sa vie psychique est dans le centre émotionnel ; il est donc cet homme chez qui les fonctions *émotionnelles* l'emportent sur toutes les autres, il est l'homme du sentiment, l'homme émotionnel.

« *L'homme n° 3* est lui aussi au même niveau de développement, mais le centre de gravité de sa vie psychique est dans le centre intellectuel, en d'autres termes, c'est un homme chez qui les fonctions intellectuelles l'emportent sur les fonctions émotionnelles, instinctives et motrices ; c'est l'homme rationnel, qui a une théorie pour tout ce qu'il fait, qui part toujours de considérations mentales.

« Chaque homme naît n° 1, n° 2, ou n° 3.

« *L'homme n° 4* n'est pas né n° 4. Il est né 1, 2 ou 3 et ne devient 4 qu'à la suite d'efforts de caractère très défini. L'homme n° 4 est toujours *le produit d'un travail d'école*. Il ne peut pas naître tel, ni se développer accidentellement ; les influences ordinaires de l'éducation, de la culture etc., ne peuvent pas produire un homme n° 4. Son niveau est supérieur à celui de l'homme n° 1, 2 ou 3 ; *il a un centre de gravité permanent* qui est fait de ses idées, de son appréciation du travail et sa relation à l'école. En outre, ses centres psychiques ont déjà commencé à s'équilibrer ; en lui, un centre ne

peut plus avoir sur les autres une prépondérance, comme c'est le cas des hommes des trois premières catégories. L'homme n° 4 commence déjà à se connaître, il commence à savoir où il va.

« L'homme n° 5 est déjà le produit d'une cristallisation ; il ne peut plus changer continuellement comme les hommes n° 1, 2 et 3. Mais il doit être noté que l'homme n° 5 peut être soit le résultat d'un travail juste, soit le résultat d'un travail faux. Il peut être devenu n° 5 après avoir été n° 4, et il peut être devenu n° 5 *sans avoir été n° 4*. Dans ce cas, il ne pourra pas se développer davantage, il ne pourra pas devenir n° 6 et n° 7. Pour devenir n° 6, il lui faudra d'abord refondre complètement son essence, déjà cristallisée, il lui faudra perdre intentionnellement son être d'homme n° 5. Or cela ne peut être mené à bien qu'à travers des souffrances terribles. Par bonheur, de tels cas de faux développement sont très rares.

« La division de l'homme en sept catégories permet de rendre compte de milliers de particularités qui ne sauraient être comprises autrement. Cette division est une première application à l'homme du concept de *relativité*. Des choses apparemment identiques peuvent être tout à fait différentes, selon la catégorie d'hommes dont elles relèvent en fait, ou en fonction de laquelle on les envisage.

« Selon cette conception, toutes les manifestations intérieures et extérieures de l'homme, tout ce qui lui est propre, toutes ses créations, sont également divisées en sept catégories.

« Nous pouvons donc dire maintenant qu'il y a un savoir n° 1, basé sur l'imitation, les instincts, ou appris par coeur, rabâché, seriné. L'homme n° 1, s'il est un homme n° 1 dans le plein sens de ce terme, acquiert tout son savoir comme un singe ou un perroquet.

« Le savoir de l'homme n° 2 est simplement le savoir de ce qu'il aime. L'homme n° 2 ne veut rien savoir de ce qu'il n'aime pas. Toujours et en tout, il veut quelque chose qui lui plaise. Ou bien, s'il est un malade, il est attiré au contraire par tout ce qui lui déplaît, il est fasciné par ses propres répugnances, par tout ce qui provoque chez lui l'horreur, l'épouvante et la nausée.

« Le savoir de l'homme n° 3 est un savoir fondé sur un penser

subjectivement logique, sur des mots, sur une compréhension littérale. C'est le savoir des rats de bibliothèque, des scholastiques. Ce sont des hommes n° 3, par exemple, qui ont compté combien de fois revenait chaque

lettre de l'alphabet arabe dans le Koran et ont basé là-dessus tout un système d'interprétation.

« Le savoir de l'homme n° 4 est d'une espèce toute différente. C'est un savoir qui vient de l'homme n° 5, qui l'avait reçu de l'homme n° 6, qui l'avait puisé à la source de l'homme n° 7. Cependant il va de soi que l'homme n° 4 n'assimile de cette connaissance que ce qui est en rapport avec ses pouvoirs. Mais en comparaison du savoir des hommes n° 1, 2 et 3, le savoir de l'homme n° 4 a commencé à se dégager des éléments subjectifs. L'homme n° 4 est en marche vers le savoir objectif.

« Le savoir de l'homme n° 5 est un savoir total et indivisible. L'homme n° 5 possède maintenant un Moi indivisible et *toute* sa connaissance appartient à ce Moi. Il ne peut plus avoir un "moi" qui sache quelque chose sans qu'un autre "moi" en soit informé. Ce qu'il sait, il le sait avec la totalité de son être. Son savoir est plus proche du savoir objectif que ne peut l'être celui de l'homme n° 4.

« Le savoir de l'homme n° 6 représente l'intégralité du savoir accessible à l'homme ; mais il peut encore être perdu.

« Le savoir de l'homme n° 7 est bien à lui et il ne peut plus lui être enlevé ; c'est le savoir *objectif* et entièrement *pratique* de *Tout*.

« Pour l'être, il en va de même exactement. Il y a l'être de l'homme n° 1, c'est-à-dire de celui qui vit par ses instincts et ses sensations ; il y a l'être de l'homme n° 2, qui vit de ses sentiments, de ses émotions ; et l'être de l'homme n° 3, l'homme de la raison, le théoricien et ainsi de suite. On comprend ainsi pourquoi le savoir ne peut jamais être très éloigné de l'être. Les hommes n° 1, 2 et 3 ne peuvent pas, en raison de leur être, posséder le savoir des hommes 4, 5 et au-delà. Quoi que vous leur donniez, ils l'interprètent à leur façon, ils ne sauraient faire autrement que de le ramener au niveau inférieur qui est le leur.

« La même sorte de division en sept catégories est applicable à tout ce qui a trait à l'homme. Il y a un art n° 1, qui est l'art de l'homme n° 1, un art d'imitation, de simulacre, ou bien grossièrement primitif et sensuel comme la musique et les danses des peuples sauvages. Il y a un

art n° 2, un art de sentiment ; un art n° 3, qui est intellectuel, inventé ; et il doit y avoir un art n° 4 ; n° 5, etc.

« Exactement de la même façon, il y a une religion d'homme n° 1, c'est-à-dire une religion faite de rites, de formes extérieures, de sacrifices et de cérémonies brillantes qui peuvent être parfois d'une imposante splendeur ou au contraire d'un caractère lugubre, sauvage, cruel, etc. Et il y a une religion d'homme n° 2 : la religion de la foi, de l'amour, des élans, de l'adoration et de l'enthousiasme, qui ne tarde pas à se transformer en une religion de persécution, d'écrasement et d'extermination des "hérétiques" ou des "païens". Il y a une religion d'homme n° 3, intellectuelle et théorique, une religion de preuves et d'arguments, fondée sur des raisonnements, des interprétations et des déductions logiques. Les religions n° 1, 2 et 3 sont réellement les seules que nous connaissons ; toutes les confessions connues de nous appartiennent à l'une ou à l'autre de ces trois catégories. Quant à la religion des hommes n° 4, n° 5, n° 6 et n° 7, nous ne les connaissons pas et nous ne pouvons pas les connaître, aussi longtemps que nous resterons ce que nous sommes.

« Si, au lieu de prendre la religion en général, nous considérons le Christianisme, alors nous verrons qu'il existe de même un Christianisme n° 1, autrement dit un paganisme sous un nom chrétien. Le Christianisme n° 2 est une religion de sentiment, quelquefois très pure, mais dénuée de force, quelquefois ivre de sang et atroce, menant à l'Inquisition, aux guerres religieuses. Le Christianisme n° 3, dont les différentes formes de protestantisme offrent des exemples, se fonde sur des théories, sur des arguments, sur toute une dialectique, etc. Puis il y a un Christianisme n° 4, dont les hommes n° 1, 2 et 3 n'ont pas la moindre idée.

« En fait, le Christianisme n° 1, 2 ou 3 n'est qu'une imitation extérieure. Seul l'homme n° 4 s'efforce de devenir un Chrétien, et

seul l'homme n° 5 peut réellement être un Chrétien. Parce que, pour être un Chrétien, il faut avoir l'être d'un Chrétien, c'est-à-dire vivre conformément aux préceptes du Christ.

« Les hommes n° 1, 2 et 3 ne peuvent pas vivre conformément aux préceptes du Christ, parce que pour eux tout

“arrive”. Aujourd'hui, c'est une chose, demain c'en est une autre. Aujourd'hui, ils sont prêts à donner leur dernière chemise et demain à mettre un homme en pièces, parce qu'il aura refusé de leur donner sa chemise. Ils sont entraînés au hasard de l'événement, ils vont à la dérive. Ils ne sont pas leurs propres maîtres et, par conséquent, même s'ils décident d'être des Chrétiens, ils ne peuvent pas réellement être des Chrétiens.

« La science, la philosophie et toutes les manifestations de la vie et de l'activité humaine peuvent être divisées, exactement de la même manière, en sept catégories, mais le langage ordinaire des hommes est très loin de tenir compte de ces divisions et c'est pourquoi il est si difficile pour eux de se comprendre.

« En analysant les différents sens subjectifs du mot “homme”, nous avons vu combien ils sont variés et contradictoires, et, par-dessus tout, combien voilés et indiscernables, même pour celui qui parle, sont les sens et les nuances de sens — créés par les associations habituelles — qui peuvent être mis dans un mot.

« Prenons-en un autre, par exemple, le mot “monde”. Chacun le comprend à sa façon. Chacun, lorsqu'il dit ou entend le mot “monde”, a ses associations particulières, entièrement incompréhensibles pour un autre. Chaque “conception du monde”, chaque forme de penser habituelle, comporte ses propres associations, ses propres idées.

« Pour un homme ayant une conception religieuse du monde, un Chrétien par exemple, le mot “monde” appelle aussitôt toute une série d'idées religieuses et il s'associe nécessairement à l'idée de Dieu, à l'idée de la création du monde ou de la fin du monde, de ce monde “pécheur” et ainsi de suite.

« Pour un adepte du Vedanta, le monde, avant tout, sera illusion, “Maya”.

« Un théosophe pensera aux différents “plans”, physique, astral, mental, etc.

« Un spirite pensera au monde de “l’au-delà”, au monde des esprits.

« Un physicien regardera le monde du point de vue de la structure de la matière, ce sera un monde de molécules, d’atomes, d’électrons.

—

—

« Pour l’astronome, le monde sera un monde d’étoiles et de galaxies.

« Et ce n’est pas tout... Le monde des phénomènes et celui du noumène, le monde de la quatrième et autres dimensions, le monde du bien et celui du mal, le monde matériel et l’immatériel, le rapport des forces entre les diverses nations du monde, l’homme peut-il être “sauvé” dans le monde ? etc., etc.

« Les gens ont sur le monde des milliers d’idées différentes, mais il leur manque cette idée générale qui leur permettrait de se comprendre mutuellement et de déterminer aussitôt de quel point de vue ils entendent regarder le monde.

« Il est impossible d’étudier un système de l’univers sans étudier l’homme. En même temps, il est impossible d’étudier l’homme sans étudier l’univers. L’homme est une image du monde. Il a été créé par les lois mêmes qui créèrent l’ensemble du monde. Si un homme se connaissait et se comprenait lui-même, il connaîtrait et comprendrait le monde entier, toutes les lois qui créent et qui gouvernent le monde. Et inversement, par l’étude du monde et des lois qui le gouvernent, il apprendrait et comprendrait les lois qui le gouvernent lui-même. À cet égard, certaines lois sont comprises et assimilées plus aisément par l’étude du monde objectif, et certaines autres ne peuvent être comprises que par l’étude de soi. L’étude du monde et l’étude de l’homme doivent donc être conduites parallèlement, l’une aidant l’autre.

« Pour ce qui est du sens de ce mot “monde”, il faut comprendre dès l’abord qu’il y a une multiplicité de mondes, et que nous ne vivons pas dans un monde unique, mais dans plusieurs mondes. Cette idée est difficile à saisir, parce que, dans le langage ordinaire, le mot

“monde” est employé généralement au singulier. Et si le pluriel “mondes” est employé, ce n’est que pour souligner en quelque sorte la même idée, ou exprimer l’idée de mondes différents, existant parallèlement les uns aux autres. Le langage habituel ne comporte pas l’idée de mondes contenus les uns dans les autres. Et cependant l’idée que nous vivons dans des mondes différents implique précisément des mondes contenus les uns dans les autres, avec lesquels nous sommes dans des relations différentes.

Si nous cherchons une réponse à la question : qu’est-ce que le monde ou les mondes dans lesquels nous vivons, nous devons nous demander avant tout quel est le monde qui nous concerne de la manière la plus intime ou la plus immédiate.

À cela, nous pouvons répondre que nous donnons souvent le nom de monde au monde des hommes, à l’humanité dont nous faisons partie. Mais l’humanité fait partie intégrante de la vie organique sur la terre, par conséquent il sera juste de dire que le monde le plus proche de nous est *la vie organique sur la terre*, le monde des plantes, des animaux et des hommes.

« Mais la vie organique est aussi dans le monde. Qu’est-ce donc que le monde pour la vie organique ?

« Le monde, pour la vie organique, c’est notre planète, la Terre.

« Mais la terre aussi est dans le monde. Qu’est-ce donc que le “monde” pour la terre ?

« Le “monde” pour la terre est le monde des planètes du système solaire dont la terre fait partie.

« Qu’est-ce que le “monde” pour toutes les planètes prises ensemble ? Le soleil, ou la sphère d’influence solaire, ou le système solaire dont les planètes font partie.

« Pour le soleil, à son tour, le “monde” est notre monde d’étoiles, ou la Voie Lactée, une accumulation énorme de systèmes solaires.

« Et plus loin encore, d’un point de vue astronomique, il est tout à fait possible de présumer l’existence d’une multitude de mondes à des distances énormes les uns des autres, dans l’espace de “tous les mondes”. Ces mondes pris ensemble seront le “monde” pour la Voie Lactée.

« Et maintenant, passant aux conclusions philosophiques, nous pouvons dire que “tous les mondes” doivent former, de quelque manière inconnue de nous et incompréhensible, une *Totalité* ou une *Unité* (comme une pomme est une unité). Cette Totalité ou cette Unité, ce *Tout* — qui peut être appelé l’ “Absolu” ou l’ “Indépendant”, parce que, incluant tout en lui-même, il ne dépend lui-même de rien — est “monde” pour “tous les mondes”. Logiquement, il est tout à fait possible de concevoir un état de choses où le Tout forme une seule Unité. Une telle Unité sera certainement l’Absolu, ce qui signifie l’Indépendant,

puisque, étant Tout, il ne peut pas ne pas être indivisible et infini.

« L’Absolu, c’est-à-dire cet état de choses où l’Ensemble constitue un Tout, est en quelque sorte l’état primordial, hors duquel, par division et différenciation, surgit la diversité des phénomènes que nous observons.

« L’homme vit dans tous les mondes, mais de différentes façons.

« Cela signifie qu’il est avant tout influencé par le monde *le plus proche*, au contact immédiat duquel il vit, puisqu’il en fait partie. Les mondes plus éloignés influent aussi sur l’homme, soit directement, soit à travers les mondes intermédiaires, mais leur action diminue en raison directe de leur éloignement ou de leur différenciation d’avec l’homme. Comme nous le verrons plus tard, l’influence *directe* de l’Absolu n’atteint pas l’homme. Mais l’influence du monde immédiatement consécutif, celle du monde des étoiles, est déjà tout à fait claire dans la vie de l’homme — bien que la “science”, certes, n’en sache rien. »

Sur ces mots, G. termina son exposé.

À la réunion suivante, nous avons tous beaucoup de questions à poser, surtout sur les influences des différents mondes, et notamment : pourquoi l’influence de l’Absolu ne parvient-elle pas jusqu’à nous ?

— Avant d’aborder ces questions, commença G., et les lois de la transformation de l’Unité en Pluralité, nous devons examiner *la loi fondamentale* qui crée tous les phénomènes dans toute la diversité ou

l'unité de tous les univers.

« C'est la "Loi de Trois", la loi des *Trois Principes* ou des *Trois Forces*. Selon cette loi, tout phénomène, sur quelque échelle et dans quelque monde qu'il ait lieu, du plan moléculaire au plan cosmique, est le résultat de la combinaison ou de la rencontre de trois forces différentes et opposées. La pensée contemporaine reconnaît l'existence de deux forces et la nécessité de ces deux forces pour la production d'un phénomène : force et résistance, magnétisme positif et négatif, électricité positive et négative, cellules mâle et femelle, et ainsi de suite. Encore ne constate-t-elle pas toujours ni partout l'existence de ces deux forces. Quant à la troisième force, elle ne s'en est

jamais préoccupée, ou s'il lui est arrivé un jour de soulever cette question, nul ne s'en est aperçu.

« Selon la vraie, l'exacte connaissance, une force ou deux forces ne peuvent jamais produire un phénomène. La présence d'une troisième force est nécessaire parce que c'est uniquement avec son aide que les deux premières peuvent produire un phénomène, sur n'importe quel plan.

« La doctrine des trois forces est à la racine de tous les anciens systèmes. La première force peut être appelée active ou positive ; la seconde, passive ou négative ; la troisième, neutralisante. Mais ce sont de *simples noms*. En réalité, ces trois forces sont aussi actives l'une que l'autre ; elles apparaissent comme active, passive et neutralisante, à leurs seuls points de rencontre, c'est-à-dire, *seulement au moment où elles entrent en relation les unes avec les autres*. Les deux premières forces se laissent plus ou moins comprendre et la troisième peut être quelquefois découverte, soit au point d'application des forces, soit en leur "milieu", soit en leur "résultat". Mais il est difficile en général d'observer et de comprendre la troisième force. La raison en doit être cherchée dans les limites fonctionnelles de notre activité psychologique ordinaire et dans les catégories fondamentales de notre perception du monde des phénomènes, c'est-à-dire dans notre sensation de l'espace et du temps, qui résulte de ces limitations. Les hommes ne peuvent ni percevoir, ni observer

directement la troisième force, pas plus qu'ils ne peuvent percevoir spatialement la "quatrième dimension".

« Mais en s'étudiant soi-même, en étudiant les manifestations de sa pensée, de sa conscience, de son activité, de ses habitudes, de ses désirs, etc., on peut apprendre à observer et à voir en soi-même l'action des trois forces. Supposons, par exemple, qu'un homme veuille travailler sur lui-même pour changer certaines caractéristiques, pour atteindre un plus haut degré d'être. Son désir, son initiative, sera la force active. L'inertie de toute sa vie psychologique habituelle, qui s'oppose à cette initiative, sera la force passive ou négative. Ou bien les deux forces se contrebalanceront, ou bien l'une l'emportera sur l'autre entièrement, mais sera dès lors trop faible pour toute action ultérieure. Ainsi les deux forces devront, en quelque sorte, tourner l'une autour de l'autre, l'une absorbant

l'autre, et ne produiront aucun résultat d'aucune sorte. Et cela peut se prolonger une vie entière. Un homme peut éprouver un désir d'initiative. Mais toute sa force d'initiative peut être absorbée par ses efforts pour triompher de l'inertie habituelle de la vie, ne lui laissant rien pour atteindre le but vers lequel devrait tendre son initiative. Et cela peut durer ainsi jusqu'à ce que la troisième force fasse son apparition, par exemple sous la forme d'un *nouveau savoir*, montrant aussitôt l'avantage ou la nécessité d'un travail sur soi, qui, de cette façon, soutiendra l'initiative et la renforcera. Alors l'initiative, avec le soutien de la troisième force, pourra venir à bout de l'inertie et l'homme deviendra actif dans la direction voulue.

« Des exemples de l'action des trois forces et des moments où la troisième force entre en jeu, peuvent être découverts dans toutes les manifestations de notre vie psychique, dans tous les phénomènes de la vie des communautés humaines, de l'humanité considérée dans son ensemble, et dans tous les phénomènes de la nature autour de nous.

« Au commencement, il suffira de comprendre le principe général : chaque phénomène, si grand soit-il, est nécessairement la manifestation de trois forces ; une ou deux forces ne peuvent pas produire un phénomène, et si nous observons un arrêt en quoi que ce

soit, ou une hésitation sans fin, à la même place, nous pouvons dire qu'à cette place manque la troisième force. Pour essayer de la comprendre, il faut encore se rappeler que nous ne pouvons pas voir les phénomènes comme des manifestations des trois forces, parce que, dans nos états subjectifs de conscience, le monde objectif échappe à nos observations. Et dans le monde phénoménal subjectivement observé, nous ne voyons dans les phénomènes que la manifestation d'une ou de deux forces. Si nous pouvions voir la manifestation de trois forces en toute action, nous verrions alors le monde tel qu'il est (les choses en elles-mêmes). Il faut seulement se rappeler ici qu'un phénomène d'apparence toute simple peut en réalité être compliqué, c'est-à-dire qu'il peut être une combinaison très complexe de trinités. Mais nous savons que nous ne pouvons pas voir le monde tel qu'il est, et ceci devrait nous aider à comprendre pourquoi

nous ne pouvons pas voir la troisième force. La troisième force est une propriété du monde réel. Le monde subjectif ou phénoménal de notre observation n'est réel que relativement, en tout cas il n'est pas complet.

« Revenant au monde dans lequel nous vivons, nous pouvons dire maintenant que dans l'Absolu — aussi bien qu'en tout autre chose, par analogie — trois forces sont actives : la force dite active, la force dite passive et la force dite neutralisante. Mais puisque dans l'Absolu, de par sa nature même, chaque chose constitue un tout, les trois forces, elles aussi, constituent un tout. De plus, en formant un tout indépendant, les trois forces possèdent une pleine et indépendante volonté, une pleine conscience, une pleine compréhension d'elles-mêmes et de tout ce qu'elles font.

« L'idée de l'unité des trois forces dans l'Absolu forme la base de beaucoup d'enseignements anciens — consubstantielle et indivisible Trinité ; Trimurti : Brahma - Vishnu - Siva, et ainsi de suite.

« Les trois forces de l'Absolu, constituant un tout, séparées et unies par leur propre volonté et par leur propre décision, créent, à leurs points de jonction, des phénomènes, des "mondes". Ces

“mondes”, créés par la volonté de l’Absolu, dépendent entièrement de cette volonté en tout ce qui concerne leur propre existence. En chacun d’eux, les trois forces agissent encore. Cependant, puisque maintenant chacun de ces mondes n’est plus le tout, mais seulement une de ses parties, les trois forces cessent dès lors de former en eux un seul tout. Il y a maintenant trois volontés, trois consciences, trois unités. Chacune des trois forces contient en elle-même la possibilité des trois, mais à leur point de rencontre chacune d’elles ne manifeste qu’un principe : l’actif, le passif ou le neutralisant. Les trois forces constituent ensemble une trinité, qui produit de nouveaux phénomènes. Mais cette trinité est différente, elle n’est pas celle qui était dans l’Absolu, où les trois forces, constituant une totalité indivisible, possédaient une seule volonté et une seule conscience. Dans les mondes du second ordre, les trois forces sont maintenant divisées, et leurs points de jonction sont d’une autre nature. Dans l’Absolu, l’instant et le point de leur jonction sont déterminés par leur volonté unique. Dans les mondes du second ordre, où

il n’y a plus une volonté unique, mais trois volontés, les points de manifestation sont déterminés par une volonté séparée, indépendante des autres, et, par conséquent, le point de rencontre devient accidentel, mécanique. La volonté de l’Absolu crée les mondes du second ordre et les gouverne, mais elle ne gouverne pas leur travail créateur, où un élément de mécanique fait son apparition.

G. traça un diagramme :

— Imaginons l’Absolu comme un cercle, et en lui une multitude d’autres cercles ; ce seront les mondes du second ordre. Prenons le premier de ces cercles. L’Absolu est désigné par le nombre 1, puisque dans l’Absolu les trois forces constituent un tout. Quant aux petits cercles, nous les désignerons par le nombre 3, puisque, dans un monde du second ordre, les trois forces sont déjà divisées.

« En chacun de ces mondes du second ordre, les trois forces divisées créent, en se rencontrant, des mondes nouveaux d’un troisième ordre. Considérons un de ces mondes. Les mondes du troisième ordre, créés par les trois forces qui agissent semi-

mécaniquement, ne dépendent plus de la volonté unique de l'Absolu, mais de trois lois mécaniques. Ces mondes sont créés par les trois forces. Et, une fois créés, ils manifestent trois forces nouvelles de leur ordre propre. Par conséquent, les forces agissant dans les mondes du troisième ordre seront au nombre de 6. Sur le diagramme, le cercle du troisième ordre est désigné par le nombre 6 (3 plus 3). Dans ces mondes sont créés des mondes d'un ordre nouveau, le quatrième ordre. Dans les mondes du quatrième ordre agissent les trois forces du monde du second ordre, les six forces du monde du troisième ordre et trois forces de leur ordre propre, soit douze forces ensemble. Prenons un de ces mondes et désignons-le par le nombre 12 (3 plus 6 plus 3). Assujettis à un plus grand nombre de lois, ces mondes sont encore plus éloignés de la volonté unique de l'Absolu, et ils sont encore plus mécaniques. Les mondes créés au-dedans de ces mondes seront gouvernés par 24 forces (3 plus 6 plus 12 plus 3). À leur tour, les mondes créés au-dedans de ces nouveaux mondes seront gouvernés par 48 forces, le nombre quarante-huit étant ainsi constitué : trois forces du monde le plus proche de l'Absolu,

six forces du monde consécutif, douze forces du suivant, vingt-quatre encore du suivant, et trois de son ordre propre (3 plus 6 plus 12 plus 24 plus 3) — soit quarante-huit en tout. Les mondes créés au-dedans des mondes 48 seront gouvernés par 96 forces (3 plus 6 plus 24 plus 24 plus 48 plus 3). Les mondes de l'ordre suivant, s'il y en a jamais, seront gouvernés par 192 forces, et ainsi de suite.

« Si nous prenons un des nombreux mondes créés dans l'Absolu, c'est-à-dire un monde 3, il représentera la totalité des mondes d'étoiles analogues à notre Voie Lactée. Si nous prenons l'un des mondes créés au-dedans de ce monde 3, c'est-à-dire un monde 6, il sera cette accumulation d'étoiles que nous appelons la Voie Lactée. Le monde 12 sera l'un des soleils qui composent la Voie Lactée — notre Soleil. Le monde 24 sera le monde planétaire, c'est-à-dire : toutes les planètes du système solaire. Le monde 48 sera la Terre. Le monde 96 sera la Lune. Si la lune avait un satellite, ce serait le monde 192 et ainsi de suite.

« La chaîne des mondes, dont les chaînons sont l'Absolu, Tous-

les-mondes, Tous-les-soleils, notre Soleil, Toutes-les-planètes, la Terre et la Lune, forme le “rayon de création” dans lequel nous nous trouvons. Le rayon de création est pour nous le “monde” dans le sens le plus ample de ce terme. Mais le rayon de création, naturellement, n’est le *monde* que pour nous, puisque l’Absolu donne naissance à une quantité indéfinie de mondes différents, dont chacun émet un nouveau rayon de création. En outre, chacun de ces mondes contient à son tour une quantité de mondes représentant une nouvelle réfraction du rayon, et, là encore, parmi tous ces mondes, nous n’en choisissons qu’un : notre Voie Lactée. La Voie Lactée est formée d’une quantité de soleils, mais parmi eux nous ne choisissons qu’un soleil, celui qui est le plus proche de nous et de qui nous dépendons immédiatement, notre soleil, dans lequel nous vivons, nous nous mouvons, et avons notre être. Chacun des autres soleils représente une autre réfraction du rayon, mais nous ne pouvons pas étudier ces rayons de la même façon que le nôtre, le rayon où nous sommes situés. En outre, au-dedans du système solaire, le monde planétaire est plus proche de nous que le soleil lui-même, et au-dedans du monde planétaire, le monde le

plus proche de nous est la terre, la planète sur laquelle nous vivons. Nous n’avons pas besoin d’étudier les autres planètes de la même façon que nous étudions la terre ; il suffit que nous les considérions toutes ensemble, c’est-à-dire, sur une échelle considérablement plus petite que pour la terre.

« Le nombre des forces dans chaque monde 1, 3, 6, 12 etc., indique le nombre de lois auxquelles est assujetti le monde donné.

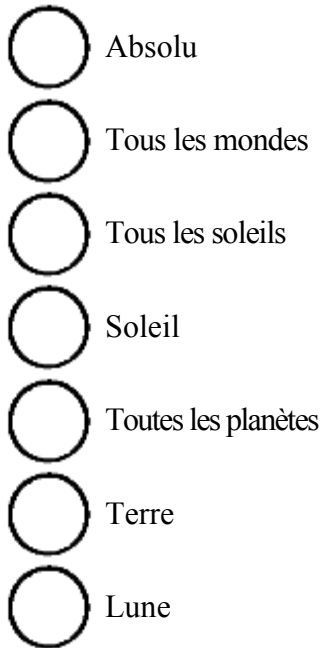
« Moins il y a de lois dans un monde donné, plus il est proche de la volonté de l’Absolu ; plus il y a de lois dans un monde donné, plus sa mécanicité est grande, plus il est loin de la volonté de l’Absolu. Nous vivons dans un monde assujetti à quarante-huit ordres de lois, c’est-à-dire fort loin de la volonté de l’Absolu, dans un coin très écarté, très sombre de l’univers.

« Ainsi, le rayon de création nous aide à déterminer et à comprendre notre place dans le monde. Mais, comme vous le voyez, nous n’avons pas encore répondu aux questions sur les influences.

Pour pouvoir comprendre la différence entre les influences des divers mondes, nous devons d'abord approfondir la Loi de Trois. Après quoi nous devons étudier une autre loi fondamentale — la Loi de Sept ou Loi d'Octave. »

CHAPITRE CINQ

Considérons l'univers tri-dimensionnel. Prenons-le comme un monde de matière et de force, dans le sens le plus simple et le plus élémentaire de ces mots. Nous discuterons plus tard des dimensions d'ordre supérieur, des nouvelles théories sur la matière, l'espace et le temps, et des autres catégories de la connaissance du monde que la science ignore. Maintenant, il faut nous représenter l'univers sous la forme schématique du rayon de création de l'Absolu à la Lune.



« Le “rayon de création” apparaît, à première vue,

comme un schéma très élémentaire de l'univers, mais en réalité, lorsqu'on l'étudie, il devient clair que ce simple schéma permet de coordonner et de faire la synthèse d'une multitude de conceptions du monde, philosophiques, religieuses et scientifiques, actuellement en conflit. L'idée du rayon de création appartient à l'ancienne

connaissance, et un grand nombre d'entre les naïfs systèmes géocentriques qui nous sont connus n'étaient, en réalité, que des expositions imparfaites du rayon de création, ou des déformations de cette idée, dues à une compréhension littérale.

« Remarquons-le : l'idée du rayon de création et de sa croissance à partir de l'Absolu contredit quelques théories modernes — qui ne sont d'ailleurs nullement scientifiques. Considérons, par exemple, la séquence : Soleil, Terre, Lune. D'après les conceptions habituelles, la lune est un corps céleste, froid et mort, .qui aurait autrefois possédé, comme la terre, un feu interne, et qui, dans des temps encore plus reculés, aurait été une masse en fusion comme le soleil. La terre, selon les mêmes conceptions, fut autrefois comme le soleil, et elle est aussi en train de se refroidir graduellement : tôt ou tard, elle deviendra une masse glacée comme la lune. On suppose d'ordinaire que le soleil, lui aussi, se refroidit, et deviendra en son temps quelque chose comme la terre, et, plus tard encore, comme la lune.

« Il faut remarquer naturellement qu'une pareille théorie n'a aucun titre à être appelée "scientifique", au sens strict de ce mot, parce que, dans la science, c'est-à-dire en astronomie, ou plus exactement en astrophysique, il y a une multitude de théories et d'hypothèses différentes et contradictoires à ce sujet, et qu'aucune d'elles ne possède une base sérieuse. Mais cette théorie est une des plus répandues, et elle est devenue celle de l'homme moyen des temps modernes, en ce qui concerne le monde dans lequel nous vivons.

« Je le répète, l'idée du rayon de création et de sa croissance à partir de l'Absolu contredit en général toutes les façons de voir de nos contemporains.

« Selon cette idée, la lune est une planète qui n'est pas encore née, elle est une planète pour ainsi dire naissante. Elle s'échauffe progressivement, et en son temps

(dans le cas d'un développement favorable du rayon de création) elle deviendra comme la terre et aura son propre satellite, une nouvelle lune. Un nouveau chaînon aura été ajouté à la chaîne du rayon de création. La terre non plus ne se refroidit pas peu à peu, elle

s'échauffe au contraire, et pourra, en son temps, devenir comme le soleil. Nous observons un développement analogue, par exemple, dans le système de Jupiter, qui est un soleil pour ses satellites.

« Pour résumer tout ce qui vient d'être dit sur le rayon de création, qui descend du monde 1 jusqu'au monde 96, rappelons que les chiffres par lesquels les mondes sont désignés indiquent le nombre de forces, ou d'ordres de lois, qui gouvernent les mondes en question. Dans l'Absolu, il n'y a qu'une seule force, et une seule loi — l'unique et indépendante volonté de l'Absolu. Dans le monde suivant, il y a trois forces, ou trois ordres de lois. Dans le suivant, six ordres de lois ; dans le suivant encore douze, et ainsi de suite. Dans notre monde, c'est-à-dire sur la terre, nous sommes assujettis à quarante-huit ordres de lois, qui gouvernent toute notre vie. Si nous vivions sur la lune, nous serions assujettis à quatre-vingt-seize ordres de lois, c'est-à-dire que notre vie et notre activité seraient encore plus mécaniques, et nous n'aurions pas les possibilités que nous avons maintenant d'échapper à la mécanique.

« Comme je l'ai déjà dit, la volonté de l'Absolu ne se manifeste que dans le monde qui a été créé immédiatement par lui, au-dedans de lui-même, c'est-à-dire dans le monde 3 ; la volonté immédiate de l'Absolu n'atteint pas le monde 6 et ne se manifeste en lui que sous la forme de lois mécaniques. Plus loin, dans les mondes 12, 24, 48 et 96, la volonté de l'Absolu a de moins en moins de possibilités de se manifester. Cela signifie que dans le monde 3, l'Absolu crée, en quelque sorte, un plan général de tout le reste de l'Univers, qui, au-delà, se développe mécaniquement. La volonté de l'Absolu ne peut pas se manifester en dehors de ce plan dans les mondes suivants et lorsqu'elle s'y manifeste en accord avec ce plan, elle prend la forme de lois mécaniques. En d'autres termes, l'Absolu, s'il voulait manifester sa volonté, disons, dans notre monde, en opposition aux lois mécaniques auxquelles ce dernier

—

—

est soumis, aurait alors à détruire tous les mondes intermédiaires entre lui-même et notre monde.

« L'idée d'un miracle dans le sens d'une violation de lois par la volonté qui les a faites, ne s'oppose pas seulement au sens commun,

mais à l'idée même de volonté. Un miracle ne peut être qu'une manifestation de certaines lois généralement ignorées des hommes ou rarement connues. Un miracle est, en ce monde, la manifestation des lois d'un autre monde.

« Sur la terre, nous sommes très éloignés de la volonté de l'Absolu ; nous en sommes séparés par 48 ordres de lois mécaniques. Si nous pouvions nous libérer d'une moitié de ces lois, nous nous trouverions assujettis à 24 ordres de lois seulement, c'est-à-dire, aux lois du monde planétaire et nous serions plus proches d'un échelon de l'Absolu et de sa Volonté. Si nous pouvions alors nous libérer d'une moitié de ces lois, nous serions assujettis aux lois du soleil (douze lois) et, par conséquent, d'un échelon plus proche encore de l'Absolu. Et, si nous pouvions, une fois de plus, nous libérer d'une moitié de ces lois, nous serions alors assujettis aux lois du monde des étoiles, et séparés seulement par un échelon de la volonté immédiate de l'Absolu.

« La possibilité, pour l'homme, de se libérer graduellement des lois mécaniques, existe donc.

« L'étude des 48 ordres de lois auxquels l'homme est soumis ne peut pas être abstraite comme l'étude de l'astronomie ; il n'y a qu'une façon de les étudier, c'est de les observer en soi, *et de parvenir à s'en rendre libre*. Au commencement, un homme doit simplement comprendre qu'il n'a nul besoin de rester esclave d'un millier de petites lois, fastidieuses, que d'autres hommes ont créées pour lui, ou qu'il s'est créées lui-même. Mais qu'il essaie de s'en libérer, il verra qu'il ne le peut pas. Qu'il fasse de longs et persistants efforts dans cette direction, ils ne tarderont pas à le convaincre de son esclavage. Ces lois qui tiennent l'homme sous leur sujétion ne peuvent être étudiées qu'en luttant contre elles, qu'en s'efforçant de s'en libérer. Mais il faut une grande connaissance pour parvenir à se libérer d'une loi sans en créer pour soi-même une autre à la place.

« Les ordres de lois et leurs forces varient conformément

au point de vue dont nous considérons le rayon de création.

« Dans notre système, la terminaison du "rayon de création", la pousse, pour ainsi dire, de la branche, c'est la lune.

« L'énergie nécessaire à la croissance de la lune, c'est-à-dire à son développement et à la formation de nouvelles pousses, lui vient de la terre, où elle est créée par l'action conjuguée du soleil, de toutes les autres planètes du système solaire et de la terre elle-même. Cette énergie est recueillie et conservée dans un gigantesque accumulateur situé à la surface de la terre. Cet accumulateur est la vie organique sur la terre. La vie organique alimente la lune. Tout ce qui vit à la surface de la terre, les hommes, les animaux, les plantes, servent de nourriture à la lune. La lune est un gigantesque être vivant qui se nourrit de tout ce qui respire et de tout ce qui pousse sur la terre. La lune ne pourrait pas exister sans la vie organique sur la terre, pas plus que la vie organique sur la terre ne pourrait exister sans la lune. De plus la lune, dans son rapport à la vie organique sur la terre, est un formidable électro-aimant. Si l'action de l'électro-aimant venait à s'interrompre, la vie organique retomberait aussitôt à rien.

« Le processus d'échauffement et de croissance de la lune est en connexion intime avec la vie et la mort sur la terre. Tous les êtres vivants libèrent à l'instant de leur mort une certaine quantité de l'énergie qui les a animés ; cette énergie — ou l'ensemble des "âmes" de tous les êtres vivants : plantes, animaux, hommes — est attirée vers la lune comme par un colossal électro-aimant, et lui apporte la chaleur et la vie dont dépend sa croissance, c'est-à-dire la croissance du rayon de création. Dans l'économie de l'univers, rien n'est jamais perdu et lorsqu'une énergie a fini son travail sur un plan, elle passe sur un autre plan.

« Les âmes qui vont à la lune, possédant peut-être une certaine somme de conscience et de mémoire, s'y trouvent soumises à 96 lois, dans des conditions de vie minérale, ou, en d'autres termes, dans de telles conditions qu'il n'y a plus de salut possible pour elles en dehors d'une évolution générale, dans des cycles de temps incommensurablement longs. La lune est "à l'extrémité", à la terminaison du monde ; elle est cette "ténèbre extérieure" de la doctrine chrétienne, où il y aura des pleurs et des grincements de dents.

dans tout ce qui arrive sur la terre. La lune est la force dominante, ou plus exactement la force motrice la plus proche, la plus immédiate, de tout ce qui se produit dans la vie organique sur la terre. Tous les mouvements, toutes les actions et manifestations des hommes, des animaux et des plantes dépendent de la lune et sont commandés par elle. La fine pellicule sensible de vie organique, qui recouvre le globe terrestre, est entièrement dépendante de l'influence de ce formidable électro-aimant, qui suce sa vitalité. L'homme, comme tout autre être vivant, ne peut pas, dans les conditions ordinaires de la vie, se libérer de la lune. Tous ses mouvements et toutes ses actions, par conséquent, sont commandés par la lune. S'il tue un homme, c'est la lune qui le fait ; s'il se sacrifie pour les autres, c'est encore la lune. Toutes les actions mauvaises, tous les crimes, tous les sacrifices, tous les exploits héroïques, aussi bien que les moindres faits et gestes de la vie ordinaire, tout cela est commandé par la lune.

« La libération, qui vient avec la croissance des pouvoirs et des facultés mentales, est une *libération du joug de la lune*. La partie mécanique de notre vie dépend de la lune, est assujettie à la lune. Mais si nous développons en nous-mêmes la conscience et la volonté, et leur soumettons toute notre vie mécanique, toutes nos manifestations mécaniques, nous échapperons au pouvoir de la lune.

« Une autre idée qu'il nous faut assimiler, c'est l'idée de la matérialité de l'univers, considéré dans la perspective du "rayon de création". Tout, dans cet univers, peut être pesé et mesuré. L'Absolu lui-même n'est pas moins matériel, pas moins pondérable et mesurable que la lune, ou que l'homme. Si l'Absolu est Dieu, cela signifie que Dieu peut être pesé et mesuré, résolu en ses éléments constituants, "calculé" et mis en formule.

« Mais le concept de "matérialité" est aussi relatif que tout autre. Si nous nous rappelons comment le concept "homme" et tout ce qui s'y rapporte : bien, mal, vérité, mensonge, etc., est divisé en différentes catégories (homme n° 1, homme n° 2, etc.), il sera facile pour nous de comprendre que le concept "monde" et tout ce qui s'y rapporte, est divisé, lui aussi, en différentes catégories.

l'un dans l'autre. Tout ce qui se rapporte au monde est aussi divisé en sept catégories, l'une dans l'autre. La matérialité de l'Absolu est une matérialité d'un ordre différent de celle de « Tous les mondes ». La matérialité de « Tous les mondes » est d'un ordre différent de celle de « Tous les soleils ». La matérialité de « Tous les soleils » est d'un ordre différent de celle de notre Soleil. La matérialité de notre Soleil est d'un ordre différent de celle de « Toutes les planètes ». La matérialité de « Toutes les planètes » est d'un ordre différent de celle de la Terre, et la matérialité de la Terre est d'un ordre différent de celle de la Lune. Cette idée est au premier abord difficile à saisir. Les gens sont accoutumés à penser que la *matière* est partout la même. La physique, l'astrophysique, la chimie, des méthodes telles que l'analyse spectrale, etc., sont toutes fondées sur cette assertion. Et il est vrai que la matière est toujours la même, mais la *matérialité* est différente. Et les différents degrés de matérialité dépendent directement des qualités et des propriétés de l'énergie manifestée en un point donné.

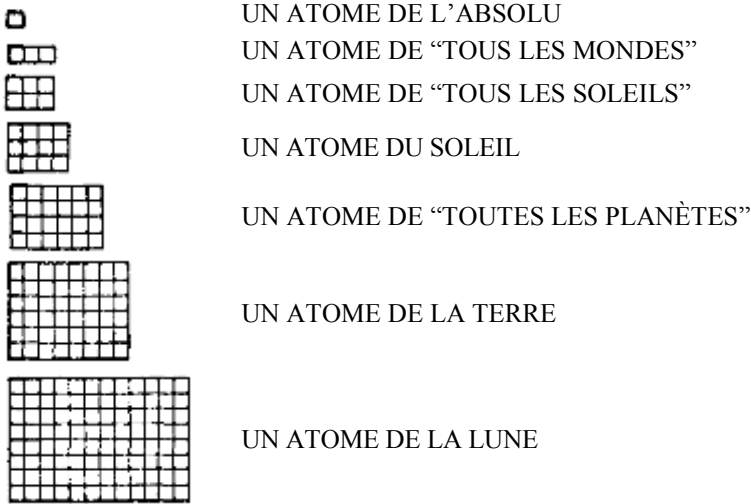
« La matière, ou la substance, présuppose nécessairement l'existence de la force ou de l'énergie. Cela ne signifie nullement qu'il faille adopter une conception dualiste de l'univers. Les concepts de matière et de force sont aussi relatifs que toute autre chose. Dans l'Absolu, où tout est un, la matière et la force aussi sont un. Mais en l'occurrence, la matière et la force ne sont pas prises en tant que principes réels du monde en soi, mais en tant que propriétés ou caractères du monde phénoménal que nous observons. Pour entreprendre l'étude de l'univers, il suffit d'avoir une idée élémentaire de la matière et de l'énergie, telle que nous la donnons des observations immédiates au moyen de nos organes des sens. Ce qui est « permanent » est considéré comme matériel, comme matière, et les « changements » qui interviennent dans l'état de ce qui est permanent, ou de la matière, sont appelés manifestations de force ou d'énergie. Tous ces changements peuvent être regardés comme la résultante de vibrations ou de mouvements ondulatoires qui partent du centre, c'est-à-dire de l'Absolu, et vont dans toutes les directions, s'entrecroisant, entrant en collision ou

fusionnant les uns avec les autres, jusqu'à la fin du rayon de création, où ils s'arrêtent tous.

« De ce point de vue, donc, le monde est fait de mouvements ondulatoires ou de vibrations et de matière, ou de matière à l'état de vibrations, de matière vibratoire. La vitesse des vibrations est en raison inverse de la densité de la matière.

« C'est dans l'Absolu que les vibrations sont le plus rapides et la matière le moins dense. Dans le monde immédiatement consécutif, les vibrations sont plus lentes et la matière plus dense ; au-delà, la matière est encore plus dense, et les vibrations plus lentes.

« La "matière" peut être regardée comme constituée par des "atomes". Les atomes sont pris ici comme le résultat de la division finale de la matière. En tout ordre de matière, on peut les considérer simplement comme des particules infinitésimales de la matière donnée, qui sont indivisibles seulement sur le plan donné. Seuls les atomes de l'Absolu sont réellement indivisibles. L'atome du plan suivant, c'est-à-dire du monde 3, est fait de 3 atomes de l'Absolu ; en d'autres termes, il est trois fois plus grand et trois fois plus lourd, et ses mouvements sont d'une lenteur



correspondante. L'atome du monde 6 est fait de 6 atomes de

l'Absolu fusionnés ensemble en quelque sorte, et formant un seul atome. Ses mouvements sont aussi d'une lenteur correspondante. L'atome du monde suivant est fait de 12 particules primordiales et ceux des mondes suivants, de 24, de 48 et de 96. L'atome du monde 96 est d'une taille énorme en comparaison de l'atome du monde 1 ; ses mouvements sont aussi d'une lenteur correspondante et la matière constituée par de tels atomes est elle-même plus dense.

« Les sept mondes du rayon de création représentent sept ordres de matérialité. La matérialité de la lune est différente de celle de la terre ; la matérialité de la terre est différente de celle du monde planétaire ; la matérialité du monde planétaire est différente de celle du soleil, etc.

« Ainsi, au lieu d'un seul concept de matière, nous avons sept sortes de matières, mais notre conception ordinaire de la matérialité n'embrasse que la matérialité des mondes 96 et 48, et encore avec difficulté.

« La matière du monde 24 est beaucoup trop raréfiée pour être regardée comme de la matière du point de vue scientifique de notre physique et de notre chimie ; une telle matière est pratiquement hypothétique. La matière encore plus fine du monde 12 ne possède plus, pour l'investigation ordinaire, aucun caractère de matérialité. Toutes ces matières, appartenant à des ordres variés de l'univers, ne sont pas disposées en couches séparées, mais elles s'entremêlent, ou plutôt s'interpénètrent les unes les autres. Nous pouvons nous faire une idée d'une telle interpénétration des matières de différentes densités à partir de l'expérience que nous pouvons avoir de la pénétration d'une matière connue de nous par une autre également connue. Un morceau de bois peut être saturé d'eau, cette eau peut à son tour contenir des gaz. On peut observer exactement la même relation entre différentes sortes de matières dans l'univers entier ; les matières plus fines pénètrent les matières plus grossières.

« La matière ayant les caractéristiques de la matérialité qui nous est compréhensible, se divise pour nous, selon sa densité, en différents états : solide, liquide, gazeux, et comporte en outre des gradations telles que : énergie radiante, ou électricité, lumière, magnétisme ; et ainsi de suite. Sur

chaque plan, c'est-à-dire dans chaque ordre de matérialité, des relations et divisions analogues entre les différents états d'une matière donnée peuvent être trouvées ; mais, comme je l'ai déjà dit, la matière d'un plan supérieur n'est pas du tout matérielle pour les plans inférieurs.

« Toute la matière du monde qui nous entoure, la nourriture que nous mangeons, l'eau que nous buvons, l'air que nous respirons, les pierres dont sont construites nos maisons, nos propres corps — chaque chose est traversée par toutes les matières qui existent dans l'univers. Il n'est pas besoin d'étudier scientifiquement le soleil pour découvrir la matière du monde solaire : cette matière existe en nous-mêmes, elle est le résultat de la division de nos atomes. De la même façon, nous avons en nous la matière de tous les autres mondes. L'homme est, au sens fort de ce mot, un "univers en miniature". Toutes les matières dont est constitué l'univers sont en lui. Les mêmes forces, les mêmes lois qui gouvernent la vie de l'univers, agissent en lui. C'est pourquoi, en étudiant l'homme, nous pouvons étudier l'univers entier, exactement de la même façon qu'en étudiant le monde, nous pouvons étudier l'homme.

« Mais le seul homme qui puisse vraiment être mis en parallèle avec le monde, est l'homme dans toute l'acception de ce terme, c'est-à-dire l'homme total, chez qui les puissances intérieures ont été complètement développées. Un homme non développé, un homme qui n'est pas encore parvenu au terme de son évolution, ne peut pas être considéré comme une image intégrale ou parfaite de l'univers — il est un monde non fini.

« Répétons-le, l'étude de soi doit aller de pair avec l'étude des lois fondamentales de l'univers. Les lois sont les mêmes partout et sur tous les plans. Mais les lois identiques qui se manifestent dans les différents mondes, c'est-à-dire en des conditions différentes, produisent des phénomènes différents. L'étude de la relation des lois aux plans sur lesquels elles se manifestent, nous amène à l'étude de la *relativité*.

« L'idée de la relativité tient une place très importante dans cet enseignement, et plus tard nous y reviendrons. Mais avant tout, il faut comprendre la relativité

de chaque chose, et de chaque manifestation, *selon leur place* dans l'ordre cosmique.

« Nous sommes sur la terre, et nous dépendons entièrement des lois qui opèrent à son niveau. La terre occupe une très mauvaise place d'un point de vue cosmique — elle est comparable aux régions les plus perdues de la Sibérie glacée, elle est éloignée de tout, elle est froide, la vie y est très dure. Tout ce qui en d'autres lieux vient spontanément, ou est obtenu sans efforts, ne peut être acquis sur la terre que par un dur labeur ; tout doit être conquis, aussi bien dans la vie de chaque jour que dans le travail sur soi. Il arrive parfois dans la vie qu'un homme fasse un héritage, et vive ensuite sans rien faire. Mais dans le travail cela n'arrive jamais. Tous sont égaux ici, et tous également des mendiants.

« Revenons à la Loi de Trois. Il faut apprendre à reconnaître ses manifestations dans tout ce que nous faisons, et dans tout ce que nous étudions. En n'importe quel domaine, l'application de cette loi nous révélera aussitôt bien des choses nouvelles, que nous n'avions jamais soupçonnées auparavant. Prenez la chimie par exemple. La science ordinaire ne sait rien de la Loi de Trois et elle étudie la matière sans prendre en considération ses propriétés cosmiques. Mais à côté de la chimie ordinaire, il y en a une autre, une chimie spéciale ou une alchimie, si vous voulez, qui étudie la matière en prenant en considération ses propriétés cosmiques. Comme il a été dit précédemment, les propriétés cosmiques de chaque substance sont déterminées d'abord *par sa place*, ensuite par la force qui agit à travers elle au moment donné. Mais indépendamment de sa place, une substance donnée subit de grands changements dans sa nature même, suivant la force qui se manifeste à travers elle. Chaque substance peut être conductrice de l'une ou l'autre des trois forces, et en conséquence elle peut être *active*, *passive* ou *neutralisante*. Et elle peut n'être ni active, ni passive, ni neutralisante, s'il n'y a pas de force qui se manifeste à travers elle au moment donné, ou bien si elle est envisagée indépendamment de sa relation à la manifestation des forces. Ainsi chaque substance apparaît, en quelque sorte, sous quatre aspects ou états différents. Et sous ce rapport,

il doit être noté que, lorsque nous parlons de matière, nous ne parlons pas des éléments chimiques. La chimie spéciale dont je parle considère chaque substance ayant une fonction séparée, même la plus complexe, comme un élément. C'est seulement ainsi, qu'il est possible d'étudier les propriétés cosmiques de la matière, parce que tous les composés complexes ont leur propre signification, ou leur propre fin cosmique. De ce point de vue, un atome d'une substance donnée est la plus petite quantité de cette substance qui retienne toutes ses propriétés chimiques, physiques, et cosmiques. En conséquence, la grandeur de l' "atome" des différentes substances n'est pas la même. Et, en certains cas, un "atome" peut être une particule visible même à l'oeil nu.

« Les quatre aspects ou états de toute substance ont des noms définis.

« Quand une substance est conductrice de la première force, c'est-à-dire de la force active, elle est appelée "Carbone", et, comme le carbone de la chimie, elle est désignée par la lettre C.

« Quand une substance est conductrice de la seconde force ou force passive, elle est appelée "Oxygène", et, comme l'oxygène de la chimie, elle est désignée par la lettre O.

« Quand une substance est conductrice de la troisième force, ou de la force neutralisante, elle est appelée "Nitrogène" ou "Azote", et, comme le nitrogène de la chimie, elle est désignée par la lettre N.

« Quand une substance est envisagée hors de sa relation à la force qui se manifeste à travers elle, elle est appelée "Hydrogène" et, comme l'hydrogène de la chimie, elle est désignée par la lettre H.

« Les forces active, passive et neutralisante sont désignées par les chiffres 1, 2 et 3, et les substances par les lettres C, O, N, et H. Ces désignations doivent être comprises.

— Est-ce que ces quatre éléments correspondent aux quatre vieux éléments de l'alchimie, le feu, l'eau, l'air, la terre ? demanda l'un d'entre nous.

— Oui, ils y correspondent, dit G., mais nous n'en tiendrons pas compte. Vous comprendrez pourquoi plus tard. »

Ce que j'avais entendu m'intéressait beaucoup, parce que cela mettait le système de G. en rapport avec celui du Tarot, qui m'était apparu à un moment donné comme une clé possible de la connaissance cachée. De plus, cela me montrait une relation de *trois* à *quatre*, qui était nouvelle pour moi, et que je n'avais pas été capable de comprendre lorsque j'étudiais le tarot. Le tarot est nettement basé sur la *loi des quatre principes*. Jusqu'à maintenant, G. n'avait parlé que de la loi des trois principes. Mais je voyais à présent comment *trois* passait à *quatre*, et je comprenais la nécessité de cette division, pour autant que la division de la *force* et de la *matière* s'impose à notre observation immédiate. "Trois" se rapporte à la force, et "Quatre" à la matière. Naturellement il y avait un sens plus profond qui demeurait encore obscur pour moi ; cependant les quelques indications données par G. promettaient beaucoup pour l'avenir.

J'ajouterai que j'étais très intéressé par les noms des éléments : "Carbone", "Oxygène", "Azote" et "Hydrogène". Je dois observer ici que G., bien qu'il eût positivement promis de nous expliquer pourquoi ces noms avaient été choisis plutôt que d'autres, ne le fit jamais. Plus tard, je reviendrai une fois encore sur ces dénominations. Les efforts que j'ai faits pour établir leur origine me firent comprendre bien des aspects du système de G., aussi bien que de son histoire.

Au cours d'une réunion où avaient été invitées un assez grand nombre de personnes qui n'avaient pas encore entendu G., cette question fut posée : « L'homme est-il immortel ou non ? »

— J'essaierai de répondre à cette question, dit G., mais je vous avertis que cela ne peut être fait de manière pleinement satisfaisante avec les éléments que la science et la langue ordinaires mettent à notre disposition.

« Vous demandez si l'homme est immortel ou non.

« Je répondrai à la fois oui et non.

« Cette question a de nombreux aspects. D'abord, que signifie *immortel* ? Parlez-vous de l'immortalité absolue, ou admettez-vous différents degrés ? Si, par exemple, après la mort du corps subsiste

quelque chose, qui vive un certain temps encore en conservant sa conscience,

ceci peut-il être appelé immortalité ou non ? En d'autres termes, combien de temps, selon vous, une telle existence doit-elle durer, pour être appelée immortalité ? Cela n'implique-t-il pas alors la possibilité d'une immortalité "différente" suivant les hommes ? Et tant d'autres questions. Je ne dis cela que dans le but de montrer combien sont vagues des mots tels qu' "immortalité", et combien aisément ils peuvent nous abuser. En fait rien n'est immortel, Dieu même est mortel. Mais la différence est grande entre Dieu et l'homme, et naturellement Dieu est mortel d'une autre façon que l'homme. Il serait bien préférable de substituer au mot "immortalité" les mots "*existence après la mort*". Je répondrai alors que l'homme a la possibilité d'une existence après la mort. Mais la *possibilité* est une chose, et la réalisation de la possibilité en est une autre.

« Examinons maintenant de quoi dépend cette possibilité, et ce que signifie sa réalisation. »

G. reprit alors en peu de mots tout ce qui avait déjà été dit sur la structure de l'homme et du monde. Il reproduisit le schéma du rayon de création (*page 127*), et celui des quatre corps de l'homme (*page 70*). Mais à propos des corps de l'homme, il introduisit un détail qu'il n'avait pas donné auparavant. Il eut recours encore une fois à la comparaison orientale de l'homme avec une voiture, un cheval, un cocher et un maître, et reprenant le schéma, il ajouta :

— L'homme est une organisation complexe. Il est formé de quatre parties qui peuvent être reliées, non reliées ou mal reliées. La voiture est reliée au cheval par les brancards, le cheval au cocher par les rênes, et le cocher à son maître par la voix de son maître. Mais le cocher doit entendre et comprendre la voix du maître, il doit savoir comment on conduit ; et le cheval doit être dressé à obéir aux rênes. Quant à la relation du cheval avec la voiture, il doit être correctement attelé. Ainsi, entre les quatre parties de cette complexe organisation, existent trois relations, trois liaisons (*voir fig. a page 142*). Si une seule d'entre elles présente quelque défaut, l'ensemble ne peut pas se comporter comme un tout. Les liaisons ne sont donc pas moins

importantes que les “corps”. Travaillant sur lui-même, l’homme travaille simultanément sur les “corps” et sur les “liaisons”. Mais il s’agit là de deux sortes de travail.

« Le travail sur soi doit commencer par le cocher. Le cocher est l’intellect. Afin de pouvoir entendre la voix du maître, le cocher, avant tout, ne doit pas *être endormi* — il doit se réveiller. Ensuite, il peut arriver que le maître parle une langue que le cocher ne comprenne pas. Le cocher doit apprendre cette langue. Quand il la saura, il comprendra son maître. Mais cela ne suffit pas, il doit aussi apprendre à conduire le cheval, à l’atteler, à le nourrir, à le soigner, et à bien entretenir la voiture — parce qu’il ne servirait de rien qu’il comprenne son maître, s’il n’était pas en état de faire quoi que ce soit. Le maître donne l’ordre du départ. Mais le cocher est incapable de démarrer parce que le cheval n’a pas été nourri, il ne l’a pas attelé, et il ne sait pas où sont les rênes. Le cheval, ce sont les émotions. La voiture, c’est le corps. L’intellect doit apprendre à commander les émotions. Les émotions tirent toujours le corps après elles. C’est dans cet ordre que le travail sur soi doit être mené. Mais notez-le bien : le travail sur les “corps”, c’est-à-dire sur le cocher, le cheval et la voiture, est une chose. Et le travail sur les “liaisons”, c’est-à-dire sur la “compréhension du cocher” qui l’unit à son maître, sur les “rênes” qui le relie au cheval, sur les “brancards” et les “harnais” qui rattachent la voiture au cheval — c’est une tout autre chose.

« Il arrive parfois que les corps soient en excellent état, mais que les “liaisons” ne se fassent pas. Alors à quoi bon toute l’organisation ? Comme il en va pour les corps non développés, l’organisation totale est alors commandée inévitablement *d’en bas*. En d’autres termes : non par la volonté du maître, mais par accident.

« Chez l’homme qui a deux corps, le second corps est actif par rapport au corps physique ; cela signifie que la conscience dans le “corps astral” a plein pouvoir sur le corps physique. »

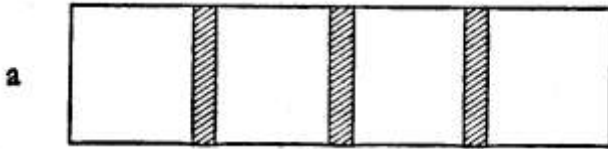
G. mit le signe (+) sur le corps astral, et le signe (-) sur le corps physique (*Page 142, fig. c.*).

« Chez l’homme qui a trois corps, le troisième, c’est-à-dire le “corps mental”, est actif par rapport au “corps astral” et au corps

physique ; cela veut dire que la conscience dans le “corps mental” a plein pouvoir sur le “corps astral” et sur le corps physique. »

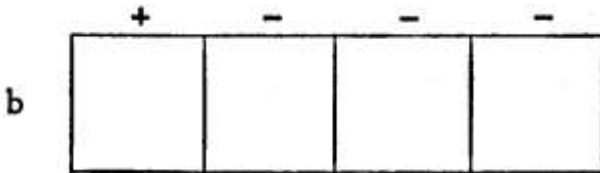
G. mit le signe (+) sur le “corps mental”, et le signe (-) sur le “cors astral” et le corps physique, réunis par une accolade (*fig. c*).

« Chez l’homme qui a quatre corps, le corps actif est le quatrième. Cela signifie que la conscience dans le quatrième corps a plein pouvoir sur le “corps mental”, le “corps astral” et le corps physique. »

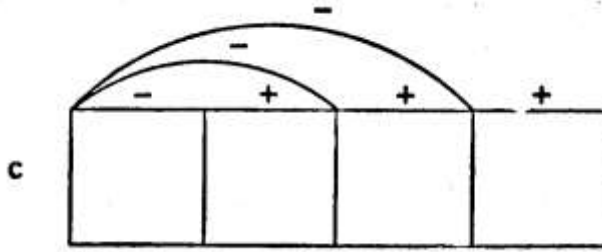


G. mit le signe (+) sur le quatrième corps, et le signe (-) sur les trois autres réunis (*fig. c*).

« Comme vous le voyez, dit-il, il y a quatre situations tout à fait différentes. Dans un cas, toutes les fonctions sont commandées par le corps physique. Il est actif ; par rapport à lui, tout le reste est passif (*fig. b*). Dans un autre cas,



le second corps a pouvoir sur le corps physique. Dans le troisième cas, le “corps mental” a pouvoir sur le “corps

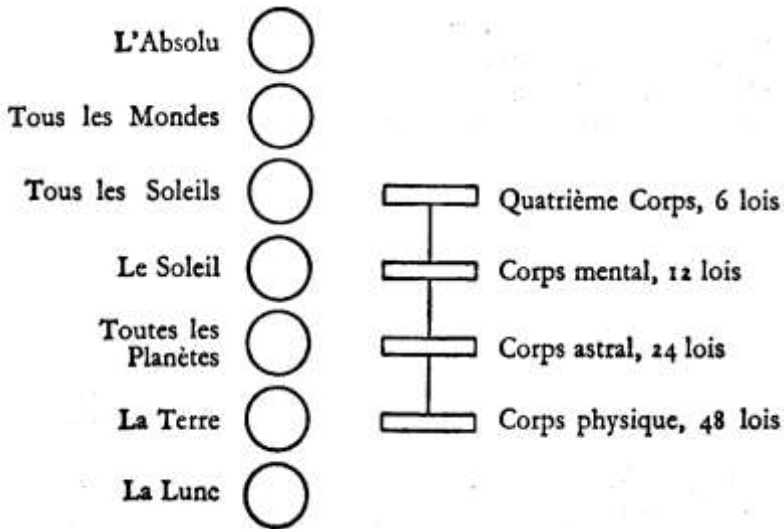


astral” et sur le corps physique. Et dans le dernier cas, le quatrième corps a pouvoir sur les trois premiers. Nous

avons déjà vu que, chez l’homme qui n’a que le corps physique, peut s’établir, entre ses diverses fonctions, exactement la même sorte de relation qu’entre les différents corps. Les fonctions physiques peuvent commander le sentiment, la pensée et la conscience. Le sentiment peut commander les fonctions physiques. La pensée peut commander les fonctions physiques et le sentiment. Et la *conscience* peut commander les fonctions physiques, les sentiments et la pensée.

« Chez l’homme de deux, trois et quatre corps, le corps le plus actif vit aussi le plus longtemps, en d’autres termes, il est “immortel” par rapport à un corps inférieur. »

Il dessina de nouveau le diagramme du rayon de création, et à côté de la terre, il plaça le corps physique de l’homme.



— Ceci est l'homme ordinaire, dit-il, l'homme numéro 1, 2, 3 et 4. Il ne possède que le corps physique. Lorsque ce corps meurt, il n'en reste rien. Le corps physique est composé d'éléments terrestres, et à la mort, il retourne à la terre. *Il est poussière, et il retourne en poussière.* Il est impossible de parler d'immortalité d'aucune sorte pour un homme de ce genre. Mais si un homme possède le second corps (il plaça le second corps, sur le diagramme, parallèlement aux planètes), ce second corps

est formé d'éléments du monde planétaire, et il peut survivre à la mort du corps physique. Il n'est pas immortel au sens plein de ce mot, parce qu'après un certain temps il meurt à son tour. Mais dans tous les cas, il ne meurt pas avec le corps physique.

« Pour un homme qui possède le troisième corps (il plaça le troisième corps, sur le diagramme, parallèlement au soleil) ce corps, composé d'éléments du soleil, peut exister après la mort du "corps astral".

« Le quatrième corps est formé d'éléments du *monde des étoiles*, c'est-à-dire d'éléments qui n'appartiennent pas au système solaire, et, par conséquent, s'il a cristallisé dans les limites du système solaire, il

n'y a rien à l'intérieur de ces limites qui puisse le détruire. *Cela signifie qu'un homme qui possède le quatrième corps est immortel dans les limites du système solaire.*

« Vous voyez pourquoi il est impossible de répondre d'emblée à la question : l'homme est-il immortel ou non ? Un homme est immortel, un autre ne l'est pas, un troisième s'efforce vers l'immortalité, un quatrième s'imagine être immortel, et n'est cependant qu'un morceau de viande. »

Lorsque G. allait à Moscou, notre groupe se réunissait sans lui. Je garde le souvenir de plusieurs conversations.

Elles tournaient autour de l'idée de miracle, et de ce fait que l'Absolu ne peut pas manifester sa volonté dans notre monde, que cette volonté se manifeste seulement sous forme de lois mécaniques, et ne peut se manifester elle-même en violation de ces lois.

Je ne sais plus lequel d'entre nous rappela le premier une anecdote bien connue, mais peu respectueuse, où nous vîmes aussitôt une illustration de cette loi.

Il s'agissait de l'histoire du vieux séminariste qui, à son examen final, ne comprend toujours pas l'idée de l'omnipotence divine.

— Bien, donnez-moi un exemple de quelque chose que le Seigneur ne puisse pas faire, dit l'évêque examinateur.

— Ce ne sera pas long, votre Eminence, répond le séminariste, chacun sait que le Seigneur Lui-même ne peut pas battre l'as d'atout avec un deux ordinaire.

Rien ne pouvait être plus lumineux.

—

—

Il y avait plus de sens dans cette sotte petite histoire que dans un millier de traités de théologie. Les lois d'un jeu font l'essence de ce jeu. Une violation de ces lois détruirait le jeu entier. L'Absolu ne peut pas plus interférer dans notre vie et substituer d'autres résultats aux résultats naturels des causes accidentellement créées par nous, ou en dehors de nous, qu'il ne peut battre l'as d'atout avec le deux. Tourguenieff a écrit quelque part que toutes les prières ordinaires peuvent être réduites à celle-ci : « Seigneur, faites que deux et deux ne fassent pas quatre. » C'est la même chose que l'as d'atout du

séminariste.

Une autre fois nous parlions de la lune et de son rapport à la vie organique sur la terre. Et l'un d'entre nous trouva encore un excellent exemple pour illustrer cette relation.

La lune, ce sont les poids de l'horloge. La vie organique correspond à son mécanisme qui est mis en marche par les poids. Les poids tirent sur la chaîne qui passe autour de la roue d'engrenage, qui met en mouvement les petites roues de l'horloge et ses aiguilles. Enlèverait-on les poids, l'horloge s'arrêterait aussitôt. La lune est ainsi un poids gigantesque suspendu à la vie organique et qui la fait marcher. Quels que soient nos actes, bons ou mauvais, intelligents ou stupides, tous les mouvements des roues et des aiguilles de notre organisme dépendent de ces poids, qui exercent continuellement leur pression sur nous.

Personnellement j'étais très intéressé par la question de la relativité envisagée sous ce rapport de la *place*, je veux dire de la place dans le monde. J'étais parvenu depuis longtemps déjà à l'idée d'une relativité dépendant d'une interrelation des grandeurs et des vitesses. Mais l'idée de *place* dans l'ordre cosmique était entièrement nouvelle pour moi, aussi bien que pour tous les autres. Combien ce fut étrange pour moi, lorsque je me convainquis peu après que c'était la même chose ; en d'autres termes, lorsque je compris que la grandeur et la vitesse déterminaient la *place* et que la *place* déterminait la grandeur et la vitesse.

Je me souviens encore d'une autre conversation qui

— 145 —

eut lieu dans la même période. G. avait été interrogé sur la possibilité d'une langue universelle.

— Une langue universelle est possible, dit G., mais les gens ne l'inventeront jamais.

— Pourquoi ? demanda-t-on.

— D'abord parce qu'elle a déjà été inventée depuis longtemps, répondit G. Ensuite, parce que la capacité de comprendre et d'exprimer des idées en cette langue ne dépend pas seulement de la

connaissance de cette langue, mais aussi de *l'être*. Je dirai même plus. Il n'y a pas une, mais trois langues universelles. La première, nous pouvons la parler et l'écrire tout en demeurant dans les limites de notre propre langue. La seule différence est en ceci que les gens, lorsqu'ils parlent dans leur langue ordinaire, ne se comprennent pas les uns les autres, mais que dans cette autre langue ils se comprennent. Dans la seconde langue, la langue écrite est la même pour tous les peuples ; voyez par exemple les chiffres et les formules mathématiques ; les gens parlent encore leur propre langue, cependant chacun d'eux comprend l'autre, bien que l'autre parle dans une langue pour lui inconnue. La troisième langue, écrite ou parlée, est la même pour tous. La différence des langues disparaît entièrement à ce niveau.

— N'est-ce pas la même chose qui a été décrite dans les Actes comme la descente de l'Esprit-Saint sur les Apôtres, lorsqu'ils commencèrent à comprendre toutes les langues ? demanda quelqu'un.

J'avais déjà remarqué que de telles questions avaient le don d'irriter G.

— Je ne sais pas, je n'étais pas là, dit-il.

Mais en d'autres occasions, quelque question opportune menait à des explications nouvelles et inattendues.

Au cours d'un entretien, on lui demanda s'il y avait quoi que ce soit de réel ou qui puisse permettre d'atteindre à quelque chose de réel dans les enseignements et les rites des religions existantes.

— Oui et non, dit G. Imaginez que nous soyons un jour ici en train de parler de religions et que la servante Masha entende notre conversation. Elle la comprendra naturellement à sa façon et répétera ce qu'elle aura retenu à Ivan le concierge ; Ivan le comprendra lui aussi à sa façon, et répétera ce qu'il aura retenu à Pierre, le

cocher de la maison d'à côté. Pierre s'en va à la campagne, et il raconte au village de quoi parlent ces Messieurs de la ville. Pensez-vous que ce qu'il racontera aura conservé quelque ressemblance avec ce que nous aurons dit ? Tel est précisément le rapport entre les religions existantes et ce qui était à leur origine. Nous tenons les

enseignements, les traditions, les prières et les rites, non pas de cinquième main, mais de vingt-cinquième, et naturellement presque tout a été défiguré au point d'être devenu méconnaissable ; l'essentiel est perdu depuis longtemps.

« Par exemple, dans toutes les confessions chrétiennes, un grand rôle revient à la tradition de la Sainte Cène, du dernier souper du Christ avec ses disciples. Les liturgies et toute une série de dogmes, de rites et de sacrements ont ici leur origine. Cette tradition a donné lieu à des schismes, à des séparations d'Églises, à la formation de sectes. Combien de gens ont péri parce qu'ils se refusaient à accepter telle ou telle interprétation. Mais c'est un fait que personne ne comprend vraiment ce que le Christ a fait avec ses disciples en cette soirée. Il n'y a pas d'explication qui ressemble, même approximativement, à la vérité, d'abord parce que le texte même des Évangiles a été très dénaturé par les copistes et les traducteurs ; ensuite parce qu'ils avaient été *écrits pour ceux qui savent*. Pour ceux qui ne savent pas les Évangiles ne peuvent rien expliquer. Plus ils s'efforcent de les comprendre, plus ils s'enfoncent dans l'erreur.

« Pour comprendre ce qui eut lieu lors de la Cène, il est indispensable de connaître d'abord certaines lois.

« Vous vous souvenez de ce que j'ai dit sur le corps astral ? Résumons-le brièvement. Les hommes qui ont un "corps astral" peuvent communiquer l'un avec l'autre à distance, sans avoir recours à des moyens physiques. Mais pour que de telles communications soient rendues possibles, ils doivent établir quelque "lien" entre eux. Dans ce dessein, s'ils se séparent, ceux qui s'en vont prennent parfois avec eux un objet appartenant à la personne avec laquelle ils désirent rester en relation, de préférence un objet qui ait été en contact avec son corps et qui ait pu ainsi être pénétré de ses émanations. De la même façon, pour garder une relation avec une personne morte, ses amis ont l'habitude de conserver des objets qui lui ont appartenu. Ceux-ci laissent en quelque sorte, une

trace derrière eux, quelque chose comme des fils ou des filaments invisibles, qui demeurent tendus dans l'espace. Ces fils relient l'objet donné à la personne — vivante ou morte — à laquelle cet objet

appartenait. Les hommes ont cette connaissance depuis les temps les plus reculés, et ils en ont fait les usages les plus variés.

« On peut en retrouver des traces dans les coutumes de bien des peuples. Vous savez par exemple que nombre d'entre eux pratiquent le rite de la *fraternisation par le sang*. Deux hommes, ou plusieurs, mélangent leur sang dans la même coupe et ils boivent à cette coupe. Ils sont ensuite regardés comme *frères par le sang*. Mais l'origine de cette coutume est à chercher sur un plan plus profond. Primitivement, il s'agissait d'une cérémonie magique pour établir un lien entre des "corps astraux". Le sang a des qualités spéciales. Certains peuples, par exemple les Juifs, attribuaient au sang une signification particulière et des propriétés magiques. Vous comprenez, maintenant, que selon les croyances de certains peuples, si un lien entre des "corps astraux" a été établi, il n'est pas brisé par la mort.

« Le Christ savait qu'il devait mourir. Cela avait été décidé à l'avance. Il le savait et ses disciples le savaient aussi. Et chacun d'eux connaissait le rôle qu'il avait à jouer. Mais en même temps, ils voulaient établir avec leur Maître un lien permanent. Et à cette fin, le Christ leur donna son sang à boire, et sa chair à manger. Ce n'était pas du tout du pain ni du vin, mais sa réelle chair et son réel sang.

« La Sainte Cène fut un *rite magique*, analogue à une "fraternisation par le sang", pour établir un lien entre des "corps astraux". Mais où est-il celui qui, dans les religions actuelles, saurait encore en retrouver la trace et en comprendre le sens ? Il y a longtemps que tout a été oublié et que l'on a substitué au sens originel des interprétations entièrement différentes. Les mots sont demeurés, mais leur signification s'est perdue depuis des siècles. »

Cet entretien, et surtout sa fin, provoquèrent bien des conversations dans nos groupes. Nombreux étaient ceux qui étaient rebutés par ce que G. avait dit sur le Christ et sur la Cène ; d'autres, au contraire, sentaient là une vérité qu'ils n'auraient jamais pu atteindre par eux-mêmes.

CHAPITRE SIX

À l'une des réunions suivantes, cette question lui fut posée : *Quel était le but de son enseignement ?*

— J'ai certainement mon but, répondit G., mais vous me permettez de ne pas en parler. Car mon but ne peut encore rien signifier pour vous. Pour vous, ce qui compte maintenant, c'est que vous puissiez définir votre propre but. *Quant à l'enseignement même, il ne saurait avoir de but.* Il ne fait qu'indiquer aux hommes le meilleur moyen d'atteindre leurs buts, quels qu'ils soient. La question des buts est primordiale. Aussi longtemps qu'un homme n'a pas défini son propre but, il n'est même pas capable de commencer à "faire". Comment pourrait-on "faire", si l'on n'a pas de but ? Avant toute chose, "faire" présuppose un but.

— Mais la question du but de l'existence est une des plus difficiles, répliqua l'une des personnes présentes. Vous nous demandez de la résoudre d'emblée. Peut-être sommes-nous venus ici précisément parce que nous cherchions une réponse à cette question. Vous attendez de nous que nous la connaissions déjà. Mais en ce cas-là nous saurions réellement tout.

— Vous m'avez mal compris, dit G. Je ne parlais pas du but de l'existence, dans un sens philosophique. L'homme ne le connaît pas et ne peut pas le connaître, aussi longtemps qu'il reste ce qu'il est.

« Et d'abord parce que l'existence n'a pas un seul, mais de nombreux buts. Par ailleurs, toutes les tentatives pour résoudre ce problème par les méthodes ordinaires sont absolument sans espoir et inutiles. Je vous posais une

toute autre question. Je vous interrogeais sur votre but *personnel*, sur ce que vous voulez atteindre, et non pas sur la raison d'être de votre existence. Chacun doit avoir son propre but : un homme veut la richesse, un autre la santé, un troisième le royaume des cieux, un quatrième veut être général, etc. C'est sur des buts de ce genre que je vous interrogeais. Si vous me dites quel est votre but, je pourrai vous dire si nous suivons la même route ou non.

« Pensez à la façon dont vous vous formuliez à vous-même votre

but avant de venir ici.

— Je me formulais mon but tout à fait clairement il y a quelques années, répondis-je. Je me disais alors que je voulais *connaître l'avenir*. Par une étude théorique de la question, j'en étais venu à cette conclusion que l'avenir *peut* être connu, et je réussis même plusieurs fois à obtenir expérimentalement une connaissance exacte de l'avenir. J'en avais conclu qu'il nous fallait connaître l'avenir et que nous en avions le droit, parce qu'en tout autre cas nous ne pouvons pas organiser nos vies. Cette question me paraissait très importante. J'estimais par exemple qu'un homme peut savoir et a le droit de savoir exactement le temps qui lui reste, le temps dont il dispose encore — le jour et l'heure de sa mort. J'avais toujours trouvé humiliant de vivre dans cette ignorance et j'avais décidé, à un certain moment, de ne rien entreprendre, en quelque sens que ce soit, avant de le savoir. À quoi cela rime-t-il, en effet, d'entreprendre un travail quelconque, lorsque l'on ne sait même pas si on aura le temps de l'achever ?

— Très bien, dit G. Connaître l'avenir est pour vous le premier but. Quelqu'un d'autre peut-il formuler son but ?

— J'aimerais être convaincu que je survivrai à la mort de mon corps physique et, si cela dépend de moi, j'aimerais travailler pour exister après ma mort, dit l'un d'entre nous.

— Connaissance ou ignorance de l'avenir, certitude ou incertitude d'une survivance, m'importent également peu, dit un autre, si je reste ce que je suis maintenant. Ce que je sens avec le plus de force, c'est que je ne suis pas mon maître et si je devais formuler mon but, je dirais que je veux être *maître de moi*.

— J'aimerais comprendre l'enseignement du Christ, et être un vrai chrétien, dit le suivant.

—

—

— J'aimerais pouvoir *aider les autres*.

— J'aimerais savoir comment on peut arrêter les guerres.

— Bien, ça suffit, dit G. Nous avons maintenant assez d'éléments. Parmi les désirs formulés, le meilleur est celui d'être maître de soi. Sans cela, rien d'autre n'est possible, rien d'autre ne saurait présenter une valeur quelconque. Mais commençons par

l'examen du premier but.

« Pour connaître l'avenir, il faut d'abord connaître dans tous leurs détails le présent aussi bien que le passé. Aujourd'hui est ce qu'il est parce qu'hier fut ce qu'il fut. Et si aujourd'hui est comme hier, demain sera comme aujourd'hui. Si vous voulez que demain soit différent, vous devez rendre aujourd'hui différent. Si aujourd'hui n'est qu'une conséquence d'hier, demain à son tour ne sera qu'une conséquence d'aujourd'hui. Et si quelqu'un a étudié à fond ce qui s'est passé hier, avant-hier, il y a une semaine, un an, dix ans, il peut sans risque d'erreur dire ce qui arrivera et ce qui n'arrivera pas demain. Mais aujourd'hui, nous n'avons pas assez d'éléments à notre disposition pour discuter sérieusement de cette question. Ce qui arrive ou ce qui peut nous arriver dépend de l'une ou l'autre de ces trois causes : l'accident, le destin, ou notre propre volonté. Tels que nous sommes, nous nous trouvons presque entièrement sous la dépendance de l'accident. Nous ne pouvons pas avoir de destin au sens vrai de ce mot, pas plus que nous ne pouvons avoir de volonté. Si nous avions la volonté, nous serions par cela seul capables de connaître l'avenir, parce qu'il nous serait possible de construire notre avenir, de le rendre tel que nous le voulons. Si nous avions un destin, nous pourrions aussi connaître l'avenir, parce que le destin correspond au type. Si le type est connu, alors son destin — c'est-à-dire à la fois son passé et son avenir — peut l'être aussi. Mais les accidents restent imprévisibles. Aujourd'hui un homme est tel, demain il est différent ; aujourd'hui il lui arrive une chose, demain une autre.

— Mais ne pouvez-vous pas prévoir ce qui va nous arriver ? demanda quelqu'un. Ne voyez-vous pas d'avance les résultats que chacun de nous obtiendra en travaillant sur soi, et si cela vaut la peine pour lui d'entreprendre ce travail ?

— C'est impossible à dire, répondit G. L'avenir ne peut être prédit que pour des *hommes*. L'avenir ne peut pas être prédit pour des *machines folles*. Leur direction change à tout moment. À un moment donné, une machine de ce genre va dans une direction et vous pouvez calculer l'endroit qu'elle peut atteindre, mais cinq minutes plus tard

elle se précipite dans une direction complètement différente et tous vos calculs s'avèrent faux. Aussi bien faut-il, avant de parler de prédire l'avenir, savoir de *qui* ? Si un homme veut prévoir son propre avenir, il doit avant tout se connaître lui-même. Ensuite il verra si cela vaut la peine pour lui de connaître son avenir. Parfois, peut-être, sera-t-il préférable pour lui de ne pas le connaître.

« Cela semble paradoxal, mais nous avons tous les droits de dire que nous connaissons notre avenir : il sera exactement identique à ce qu'a été notre passé. Rien ne peut changer de soi-même.

« En pratique, pour étudier l'avenir, nous devons apprendre à remarquer et à nous rappeler les moments où nous connaissons réellement l'avenir et où nous agissons en accord avec cette connaissance. Nous aurons ainsi la preuve que nous connaissons réellement l'avenir. C'est ce qui se passe tout simplement en affaires, par exemple. Tous les bons commerçants connaissent l'avenir. Sinon leur affaire ferait faillite. Dans le travail sur soi, il faut être un bon commerçant, un homme d'affaires avisé. Et la connaissance de l'avenir ne vaut la peine que lorsqu'un homme peut être son propre maître.

« Il y avait aussi une question sur la vie future ; comment la créer, comment éviter la mort finale, comment ne pas mourir ?

« À cette fin, il est indispensable d' "être". Si un homme change à chaque minute, s'il n'y a rien en lui qui puisse résister aux influences extérieures, cela veut dire que rien en lui ne peut résister à la mort. Mais s'il devient indépendant des influences extérieures, s'il apparaît en lui "quelque chose" qui puisse vivre *par soi-même*, ce "quelque chose" peut ne pas mourir. Dans les circonstances ordinaires, nous mourons à chaque instant. Les influences extérieures changent, et nous changeons avec elles ; cela veut dire que beaucoup de nos "moi" meurent.

—

—

Si un homme développe en lui-même un "Moi" permanent, qui puisse survivre à un changement des conditions extérieures, ce "Moi" pourra aussi survivre à la mort du corps physique. Tout le secret est qu'on ne peut pas travailler pour la vie future sans travailler pour

cette vie. En travaillant pour la vie, un homme travaille pour la mort, ou plutôt pour l'immortalité. C'est pourquoi le travail pour l'immortalité, si on peut l'appeler ainsi, ne peut pas être séparé du travail pour la vie en général. En atteignant l'un, on atteint l'autre. Un homme peut s'efforcer *d'être* simplement par souci des intérêts de sa propre vie. Par cela seul, il peut devenir immortel. Nous ne parlons pas spécialement d'une vie future et nous ne cherchons pas à savoir si elle existe ou non, car les lois sont partout les mêmes. En étudiant simplement sa propre vie et celle des autres, de leur naissance à leur mort, un homme étudie toutes les lois qui gouvernent la vie, et la mort, et l'immortalité. S'il devient le maître de sa vie, il peut devenir le maître de sa mort.

« Une autre question a été posée : *Comment devenir un Chrétien ?*

« Avant tout, il est nécessaire de comprendre qu'un Chrétien n'est pas un homme qui se dit Chrétien, ou que d'autres disent Chrétien. Un Chrétien est un homme qui vit en accord avec les préceptes du Christ. Tels que nous sommes, nous ne pouvons pas être Chrétiens. Pour être Chrétiens, nous devons être capables de "faire". Nous ne pouvons pas "faire" ; avec nous, tout "arrive". Le Christ dit : "Aimez vos ennemis", mais comment aimer nos ennemis, quand nous ne pouvons même pas aimer nos amis ? Quelquefois "ça aime", et quelquefois "ça n'aime pas". Tels que nous sommes, nous ne pouvons même pas désirer réellement être Chrétiens, parce que, ici encore, quelquefois "ça désire" et quelquefois "ça ne désire pas". Et un homme ne peut pas désirer longtemps cette seule et même chose, parce que soudain, au lieu de désirer être Chrétien, il se souvient d'un tapis très beau mais très cher qu'il a vu dans un magasin. Et au lieu de désirer être Chrétien, il commence à penser au moyen d'acheter ce tapis, en oubliant tout ce qui concerne le Christianisme. Ou si quelqu'un d'autre se

refuse à croire qu'il est un excellent Chrétien, il sera prêt à le manger ou à le faire rôtir sur des charbons ardents. Pour être Chrétien, il faut "être". Être signifie : être maître de soi. Si un homme n'est pas son

propre maître, il n'a rien, et ne peut rien avoir. Et il ne peut pas être un Chrétien. Il est simplement une machine, un automate. Une machine ne peut pas être un Chrétien. Réfléchissez : est-il possible à une voiture, une machine à écrire ou un phonographe d'être des Chrétiens ? Ce sont simplement des choses soumises à la loi de l'accident. Elles ne sont pas responsables. Ce sont des machines. Être Chrétien signifie être responsable. La responsabilité ne vient que plus tard, si un homme, même partiellement, cesse d'être une machine, et commence en fait, et pas seulement en paroles, à désirer être un Chrétien.

— Quel est le rapport de l'enseignement que vous exposez avec le Christianisme tel que nous le connaissons ? demanda quelqu'un.

— Je ne sais pas ce que vous savez du *Christianisme*, répondit G., en appuyant sur ce mot. Il nous faudrait parler très longuement pour éclairer ce que vous entendez par là. Mais à l'intention de ceux qui savent déjà, je dirai, si vous voulez, que *ceci est du Christianisme ésotérique*. Nous parlerons en temps utile de la signification de ces mots. Pour le moment, continuons à discuter de nos questions.

« Parmi les buts exprimés, le plus juste est sans conteste celui d'être *maître de soi*, parce que, sans cela, rien d'autre n'est possible. Et en comparaison de ce but, tous les autres ne sont que des rêves d'enfants, des désirs dont un homme ne pourrait faire le moindre usage, même s'ils étaient exaucés.

« Quelqu'un a dit, par exemple, qu'il voulait aider les autres. Pour être capable *d'aider les autres*, il faut d'abord apprendre à s'aider soi-même. Un grand nombre de personnes, à l'idée d'apporter une aide aux autres, se laissent prendre par toutes sortes de pensées et de sentiments, simplement par paresse. Ils sont trop paresseux pour travailler sur eux-mêmes ; mais il leur est très agréable de penser qu'ils sont capables d'aider les autres. C'est être faux et hypocrite envers soi-même. Quand un homme se voit réellement tel qu'il est, il ne lui vient pas à l'esprit

d'aider les autres — il aurait honte d'y penser. L'amour de l'humanité, l'altruisme, ce sont de très jolis mots, mais ils n'ont de

sens que lorsqu'un homme est capable, suivant son propre choix et sa propre décision, d'aimer ou de ne pas aimer, d'être un altruiste ou un égoïste. Alors son choix a une valeur. Mais s'il n'y a aucun choix, s'il ne peut pas faire autrement, s'il est seulement ce que le hasard l'a fait ou est en train de le faire, un altruiste aujourd'hui, un égoïste demain, et de nouveau un altruiste après-demain, quelle valeur cela peut-il avoir ? Pour aider les autres, un homme doit apprendre d'abord à être un égoïste, un égoïste conscient. Seul un égoïste conscient peut aider les autres. Tels que nous sommes, nous ne pouvons rien faire. Un homme décide d'être un égoïste, et voilà qu'il donne sa dernière chemise. Ayant décidé de donner sa dernière chemise, il arrache celle de l'homme à qui il voulait donner la sienne. Ou bien, ayant décidé de donner sa propre chemise, il veut donner celle d'un autre, et il est furieux si cet autre la lui refuse. Et ainsi va la vie.

« Pour faire ce qui est difficile, il faut d'abord apprendre à faire ce qui est facile. On ne peut pas commencer par le plus difficile.

« On m'avait posé une autre question : *Comment empêcher les guerres ?* Les guerres ne peuvent pas être empêchées. La guerre est le résultat de l'esclavage dans lequel vivent les hommes. En toute rigueur, les guerres n'arrivent pas par la faute des hommes. Des forces cosmiques, des influences planétaires sont à leur origine. Mais les hommes n'opposent pas l'ombre d'une résistance à ces influences, et ils ne peuvent pas le faire, parce qu'ils sont des esclaves. S'ils étaient des *hommes*, s'ils étaient capables de "faire", ils seraient capables de résister à ces influences, et de se retenir de s'entre-tuer.

— Mais ceux qui le comprennent peuvent sûrement faire quelque chose ? demanda celui qui avait posé la question sur la guerre. Si un nombre suffisant d'hommes en venaient à la conclusion catégorique qu'il ne doit plus y avoir de guerre, ne pourraient-ils pas influencer les autres ?

— Ceux qui n'aiment pas la guerre l'ont tenté presque depuis la création du monde, dit G. Et cependant, il n'y

a jamais eu de guerre comparable à celle-ci. Les guerres ne diminuent pas, elles croissent, et elles ne peuvent pas être arrêtées par des

moyens ordinaires. Toutes ces théories sur la paix universelle, les conférences de la paix, etc., ne sont que paresse et hypocrisie. Les hommes ne veulent pas penser à eux-mêmes, ils ne veulent pas travailler sur eux-mêmes, ils ne pensent qu'aux moyens d'amener les autres à servir leurs caprices. Si un groupe suffisant d'hommes désireux d'arrêter les guerres se constituait effectivement, ils commenceraient d'abord par faire la guerre à ceux qui ne sont pas de leur avis. Et il est encore plus certain qu'ils feraient la guerre à des hommes qui veulent aussi empêcher les guerres, mais d'une autre façon. De sorte qu'ils se battraient. Les hommes sont ce qu'ils sont, et ils ne peuvent pas être autrement. La guerre a bien des causes qui nous sont inconnues. Certaines sont dans les hommes eux-mêmes, d'autres leur sont extérieures. Il faut commencer par les causes qui sont dans l'homme lui-même. Comment peut-il être indépendant des influences extérieures, des grandes forces cosmiques, quand il est l'esclave de tout ce qui l'entoure ? Il est au pouvoir de toutes les choses autour de lui. S'il était capable de se libérer des choses, il pourrait alors se libérer des influences planétaires.

« Liberté, libération. Tel doit être le but de l'homme. Devenir libre, échapper à la servitude — voilà ce pourquoi un homme devrait lutter lorsqu'il est devenu, si peu que ce soit, conscient de sa situation. Pour lui, c'est la seule issue, car rien d'autre n'est possible aussi longtemps qu'il reste un esclave, intérieurement et extérieurement. Mais il ne peut pas cesser d'être esclave extérieurement, aussi longtemps qu'il reste esclave intérieurement. Aussi, pour devenir libre, doit-il conquérir la liberté intérieure.

« La première raison de l'esclavage intérieur de l'homme est son ignorance, et par-dessus tout, son ignorance de lui-même. Sans la connaissance de soi, sans la compréhension de la marche et des fonctions de sa machine, l'homme ne peut pas être libre, il ne peut pas se gouverner et il restera toujours un esclave, et le jouet des forces qui agissent sur lui.

« Voilà pourquoi, dans les enseignements anciens, la première exigence, adressée à celui qui s'engageait sur

À la réunion suivante, G. commenta cette sentence “Connais-toi toi-même.”

— Cette formule, généralement attribuée à Socrate, se trouve en fait à la base de beaucoup de doctrines et d'écoles bien plus anciennes que l'école socratique. Mais quoique la pensée moderne ne soit pas sans connaître l'existence de ce principe, elle n'a qu'une très vague idée de sa signification et de sa portée. L'homme ordinaire de notre temps, même s'il s'intéresse à la philosophie ou aux sciences, ne comprend pas que le principe “Connais-toi toi-même” se réfère à la nécessité de connaître sa propre machine, la “machine humaine”. La structure de la machine est plus ou moins la même chez tous les hommes ; c'est donc cette structure que l'homme doit étudier d'abord, c'est-à-dire les fonctions et les lois de son organisme. Dans la machine humaine tout est lié, une chose dépend à ce point d'une autre, qu'il est tout à fait impossible d'étudier une fonction quelconque, sans étudier toutes les autres. La connaissance d'une partie requiert la connaissance de l'ensemble. Connaître l'ensemble dans l'homme est possible, mais cela exige beaucoup de temps et de travail, cela exige surtout l'application de la bonne méthode, et, chose non moins nécessaire, la juste direction d'un maître.

« Le principe “Connais-toi toi-même” a un contenu très riche. Il exige en premier lieu, de l'homme qui veut se connaître, qu'il comprenne ce que cela veut dire, dans quel ensemble de relations s'inscrit cette connaissance, et ce dont elle dépend nécessairement.

« La connaissance de soi, c'est un but très haut, mais très vague et très éloigné. L'homme dans son état présent est fort loin de la connaissance de soi. C'est pourquoi, en toute rigueur, le but d'un homme ne peut pas être la connaissance de soi. Son grand but doit être l'étude de soi. Il lui suffira largement de comprendre qu'il doit s'étudier lui-même. Ce doit être le but de l'homme que de commencer à s'étudier lui-même, à *se connaître lui-même*, de la manière qui convient.

« L'étude de soi est le travail, ou la voie, qui conduit à la connaissance de soi.

« Mais pour s'étudier soi-même, il faut d'abord apprendre *comment étudier*, par où commencer, quels moyens employer. Un homme doit apprendre comment s'étudier lui-même, et il doit étudier les méthodes de l'étude de soi.

« La méthode fondamentale pour l'étude de soi est l'observation de soi. Sans une observation de soi correctement conduite, un homme ne comprendra jamais les connexions et les correspondances des diverses fonctions de sa machine, il ne comprendra jamais comment ni pourquoi, en lui, "tout arrive".

« Mais l'apprentissage des méthodes d'observation de soi et d'étude de soi correctes requiert une compréhension précise des fonctions et des caractéristiques de la machine humaine. Ainsi pour observer les fonctions de la machine humaine, il est nécessaire de les comprendre dans leurs divisions correctes, et de pouvoir les définir exactement et aussitôt ; de plus, la définition ne doit pas être verbale, mais intérieure : par le goût, par la sensation, de la même façon que nous nous définissons à nous-mêmes tout ce que nous éprouvons intérieurement.

« Il y a deux méthodes d'observation de soi : la première est *l'analyse*, ou les tentatives d'analyse, c'est-à-dire les tentatives de trouver une réponse à ces questions : de quoi dépend telle chose, et pourquoi arrive-t-elle ? — et la seconde est la méthode des *constatations*, qui consiste à noter seulement dans sa pensée, au moment même, tout ce que l'on observe.

« L'observation de soi, au commencement surtout, ne doit sous aucun prétexte devenir analyse, ou tentatives d'analyse. L'analyse n'est possible que beaucoup plus tard, lorsqu'on connaît déjà toutes les fonctions de sa machine et toutes les lois qui la gouvernent.

« En essayant d'analyser tel ou tel phénomène qui l'a frappé, un homme se demande généralement : "Qu'est-ce que c'est ? Pourquoi cela arrive-t-il ainsi et non autrement ?" Et il commence à chercher une réponse à ces questions, en oubliant tout ce que pourraient lui apporter des observations ultérieures. De plus en plus absorbé par elles, il perd entièrement le fil de l'observation de soi, et en oublie jusqu'à l'idée. L'observation s'arrête. Il est clair, de ce fait, qu'une seule chose peut progresser : ou bien l'observation — ou bien les tentatives d'analyse.

« Mais même en dehors de cela, tout essai d'analyse des phénomènes isolés, sans une connaissance des lois générales, est une totale perte de temps. Avant de pouvoir analyser les phénomènes même les plus élémentaires, un homme doit accumuler assez de matériel sous forme de "constatations" c'est-à-dire comme résultat d'une observation directe et immédiate de ce qui se passe en lui. C'est l'élément le plus important dans le travail de l'étude de soi. Lorsqu'un nombre suffisant de "constatations" ont été accumulées et qu'en même temps les lois ont été étudiées et comprises jusqu'à un certain point, alors l'analyse devient possible.

« Dès le tout début, l'observation ou "constatation" doit être basée sur la connaissance des principes fondamentaux de l'activité de la machine humaine. L'observation de soi ne peut être correctement conduite si l'on ne comprend pas ces principes, et si on ne les a pas constamment présents à l'esprit. C'est pourquoi l'observation de soi ordinaire, telle que les gens la pratiquent toute leur vie, est entièrement inutile et ne saurait mener à rien.

« L'observation doit commencer par la division des fonctions. L'activité entière de la machine humaine est divisée en quatre groupes de fonctions nettement définis. Chacun est régi par son propre "cerveau" ou "centre". En s'observant lui-même, un homme doit différencier les quatre fonctions fondamentales de sa machine : les fonctions intellectuelle, émotionnelle, motrice et instinctive. Chaque phénomène qu'un homme observe en lui-même se rapporte à l'une ou l'autre de ces fonctions. C'est pourquoi, avant de commencer à observer, un homme doit comprendre en quoi diffèrent les fonctions ; ce que signifie l'activité intellectuelle, ce que signifient l'activité émotionnelle, l'activité motrice et l'activité instinctive.

« L'observation doit commencer par le commencement. Toutes les expériences antérieures, tous les résultats antérieurs de toute l'observation de soi, doivent être laissés de côté. Il peut y avoir là des éléments de grande valeur. Mais tout ce matériel est fondé sur des divisions erronées des fonctions observées, et il est lui-même divisé de manière incorrecte. C'est pourquoi il ne peut être utilisé ; en tout cas, il est inutilisable au début de l'étude de soi. Ce qu'il y a en lui de

valable sera, en temps voulu, pris et utilisé.

Mais il est nécessaire de commencer par le commencement, c'est-à-dire de s'observer soi-même comme si l'on ne se connaissait pas du tout, comme si l'on ne s'était encore jamais observé.

« Lorsqu'on commence à s'observer, on doit essayer aussitôt de déterminer à quel groupe, à quel centre appartiennent les phénomènes que l'on est en train d'observer.

« Les uns trouvent difficile de comprendre la différence entre pensée et sentiment, les autres distinguent avec peine entre sentiment et sensation, ou entre pensée et impulsion motrice.

« On peut dire, en gros, que la fonction du penser travaille toujours par comparaison. Les conclusions intellectuelles sont toujours le résultat de la comparaison de deux ou de plusieurs impressions.

« La sensation et l'émotion ne raisonnent pas, elles ne comparent pas, elles définissent seulement une impression donnée par son aspect, son caractère plaisant ou déplaisant dans un sens ou dans un autre, sa couleur, son goût ou son odeur. En outre, les *sensations* peuvent être indifférentes : ni chaud ni froid, ni plaisant ni déplaisant : "papier blanc", "crayon rouge". Dans la sensation du blanc et du rouge, il n'y a rien de plaisant ni de déplaisant. Du moins, rien de tel n'est nécessairement lié à la sensation de l'une ou de l'autre de ces deux couleurs. Ces sensations, qui procèdent de ce que l'on nomme les "cinq sens", et les autres, comme la sensation du chaud, du froid, etc., sont instinctives. Les fonctions du sentiment, ou émotions, sont toujours plaisantes ou déplaisantes ; les émotions indifférentes n'existent pas.

« La difficulté de distinguer entre les fonctions est accrue par ce fait que les gens les sentent de manière très différente. C'est ce que généralement nous ne comprenons pas. Nous croyons les gens beaucoup plus semblables entre eux qu'ils ne le sont en réalité. En fait, cependant, il y a de l'un à l'autre de grandes différences en ce qui concerne les formes ou les modalités de leurs perceptions.

Certains perçoivent principalement à travers leur penser, d'autres à travers leurs émotions, d'autres à travers leurs sensations. Il est très difficile, si ce n'est impossible, pour

des hommes de diverses catégories et de divers modes de perception, de se comprendre mutuellement, parce qu'ils donnent tous des noms différents à une seule et même chose, et le même nom aux choses les plus différentes. De plus, toutes sortes de combinaisons sont encore possibles. Un homme perçoit à travers ses pensées et ses sensations, un autre à travers ses pensées et ses sentiments, et ainsi de suite. Et chaque mode de perception, quel qu'il soit, est immédiatement mis en relation avec une espèce particulière de réaction aux événements extérieurs. Ces différences dans la perception et la réaction aux événements extérieurs produisent deux résultats : les gens ne se comprennent pas les uns les autres, et ils ne se comprennent pas eux-mêmes. Tel homme appelle très souvent ses pensées ou ses perceptions intellectuelles sentiments, et il nomme ses sentiments, pensées ; ses sensations, sentiments. Ce dernier cas est le plus fréquent. Par exemple, deux personnes perçoivent la même chose différemment, disons que l'une la perçoit à travers ses sentiments, et l'autre à travers ses sensations : elles peuvent discuter toute leur vie, et ne jamais comprendre de quoi est faite la différence de leurs attitudes en présence d'un objet donné. En fait, la première le voit sous un de ses aspects, la seconde, sous un autre aspect.

« Pour trouver la méthode discriminative, nous devons comprendre que chaque fonction psychique normale est un moyen ou un instrument de connaissance. Avec l'aide du penser, nous voyons un aspect des choses et des événements, avec l'aide des émotions un autre aspect, avec l'aide des sensations un troisième aspect. La connaissance la plus complète que nous puissions avoir d'un sujet donné ne peut être obtenue que si nous l'examinons simultanément à travers nos pensées, nos sentiments et nos sensations. Tout homme qui s'efforce d'atteindre à la véritable connaissance doit tendre vers la possibilité d'une telle perception. Dans les conditions ordinaires, l'homme voit le monde à travers une vitre déformée, inégale. Et même s'il s'en rend compte, il n'y peut rien changer. Son mode de

perception, quel qu'il soit, dépend du travail de son organisme total. Toutes les fonctions sont interdépendantes et s'équilibrent l'une l'autre, toutes les fonctions tendent à se maintenir l'une l'autre dans l'état où elles sont.

C'est pourquoi un homme qui commence à s'étudier lui-même, s'il découvre en lui quelque chose qu'il n'aime pas, doit comprendre qu'il ne sera pas capable de la changer. *Étudier* est une chose, *changer* en est une autre. Mais l'étude est le premier pas vers la possibilité de changer dans l'avenir. Et, dès le début de l'étude de soi, on doit bien se convaincre que pendant longtemps tout le travail consistera seulement à s'étudier.

« Dans les conditions ordinaires, aucun changement n'est possible, parce que, toutes les fois qu'un homme veut changer une chose, il ne veut changer que cette chose. Mais tout dans la machine est lié, et chaque fonction est inévitablement contrebalancée par une autre ou toute une série d'autres fonctions, bien que nous ne nous rendions pas compte de cette interdépendance des diverses fonctions en nous-mêmes. La machine est équilibrée dans tous ses détails à chaque moment de son activité. Si un homme constate en lui-même quelque chose qu'il n'aime pas et commence à faire des efforts pour le changer, il peut parvenir à un certain résultat. Mais en même temps que ce résultat, il en obtiendra inévitablement un autre, qu'il ne pouvait pas soupçonner. En s'efforçant de détruire et d'anéantir tout ce qu'il n'aime pas en lui, en faisant des efforts vers ce but, il compromet l'équilibre de sa machine. La machine s'efforce de retrouver son équilibre et elle le rétablit en créant une nouvelle fonction que l'homme ne pouvait pas avoir prévue. Par exemple, un homme peut observer qu'il est très distrait, qu'il oublie tout, qu'il perd tout, etc. Il commence à lutter contre cette habitude, et s'il est assez méthodique et résolu, il réussit, après un certain temps, à obtenir le résultat voulu : il cesse d'oublier ou de perdre les choses. Cela, il le remarque ; cependant, il y a quelque chose qu'il ne remarque pas, mais que les autres remarquent, par exemple : qu'il est devenu irritable, pédant, chicanier, désagréable. Sa distraction a été vaincue, mais à sa place est apparue l'irritabilité. Pourquoi ? Il est

impossible de le dire. Seule une analyse détaillée des qualités particulières des centres d'un homme peut montrer pourquoi la perte d'une qualité a causé l'apparition d'une autre. Cela ne signifie pas que la perte de la distraction doive nécessairement donner naissance à l'irritabilité. Une tout autre caractéristique ne présentant

pas le moindre rapport avec la distraction, par exemple la mesquinerie, l'envie, ou quoi que ce soit d'autre, aurait aussi bien pu apparaître.

« Si bien que, lorsqu'un homme travaille sur lui-même convenablement, il doit considérer les changements compensateurs qui peuvent intervenir, et en tenir compte d'avance. De cette façon seulement il pourra éviter les changements indésirables, ou l'apparition de qualités entièrement opposées au but et à la direction de son travail.

« Mais il y a certains points dans le système général de l'activité et des fonctions de la machine humaine, où un changement peut être apporté sans donner naissance à aucun résultat parasitaire.

« Il est nécessaire de savoir ce que sont ces points, et de savoir comment les approcher, parce que, faute de commencer par eux, on n'obtiendra aucun résultat, si ce n'est des résultats mauvais, indésirables.

« Ayant fixé dans sa pensée la différence entre les fonctions intellectuelles, émotionnelles, et motrices, un homme doit, lorsqu'il s'observe lui-même, rapporter immédiatement ses impressions à la catégorie correspondante. Et d'abord, il doit noter dans son esprit les seules constatations à l'égard desquelles il n'a pas le moindre doute, c'est-à-dire dont il reconnaît aussitôt la catégorie. Il doit rejeter tous les cas vagues ou douteux et se rappeler seulement ceux qui sont incontestables. Si ce travail est fait correctement, le nombre des constatations indubitables augmentera rapidement. Et ce qui lui semblait douteux au début lui apparaîtra bientôt clairement comme relevant du premier, du second ou du troisième centre.

« Chaque centre a sa mémoire propre, ses associations propres et son propre penser. En fait, chaque centre comporte trois parties : pensante, émotive et motrice. Nous ne savons presque rien sur ce côté

de notre nature. Nous ne connaissons de chacun de nos centres qu'une partie. Mais l'observation de soi nous montrera très rapidement que la vie de nos centres est bien plus riche, ou, dans tous les cas, qu'elle contient beaucoup plus de possibilités que nous ne pensons.

« En même temps, en observant les centres, nous pourrions constater à côté de leur travail correct leur travail incorrect, c'est-à-dire celui d'un centre à la place d'un

autre : les tentatives de sentiment du centre intellectuel, ou ses prétentions au sentiment, les tentatives de pensée du centre émotionnel, les tentatives de pensée et de sentiment du centre moteur. Comme je l'ai déjà dit, le travail d'un centre pour un autre est utile, en certains cas, pour sauvegarder la continuité de la vie. Mais cette sorte de relève, en devenant habituelle, devient en même temps nocive, parce qu'elle commence à interférer avec le travail correct, en permettant peu à peu à chaque centre de négliger ses propres devoirs immédiats et de faire non pas ce qu'il a à faire, mais ce qui lui plaît davantage sur le moment. Chez un homme normal, bien portant, chaque centre fait son propre travail, c'est-à-dire le travail auquel il est spécialement destiné et qu'il est qualifié pour accomplir au mieux. Il y a des situations dans la vie dont nous ne pouvons nous tirer qu'avec l'aide de la pensée et d'elle seule. Si, dans un tel moment, le centre émotionnel commence à fonctionner à la place du centre intellectuel, il n'en résultera qu'un embrouillamini général et les conséquences d'une telle intervention seront des plus fâcheuses. Chez un homme non équilibré, la substitution continuelle d'un centre à un autre est précisément ce que l'on nomme "déséquilibre" ou "névrose". Chaque centre tâche en quelque sorte de passer son travail à un autre et, en même temps, il essaie de faire le travail d'un autre centre, travail pour lequel il n'est pas fait.

« Le centre émotionnel, lorsqu'il travaille pour le centre intellectuel, apporte avec lui une nervosité, une fièvre et une hâte inutiles, dans les situations où il faudrait au contraire un jugement et une délibération calmes. Le centre intellectuel, de son côté, lorsqu'il travaille pour le centre émotionnel, se met à délibérer dans des

situations qui exigent des décisions rapides et il rend impossible de discerner les particularités et les points délicats de la situation. La pensée est trop lente. Elle élabore un certain plan d'action et continue de le suivre même lorsque les circonstances ont changé, et qu'une tout autre sorte d'action est devenue nécessaire. En certains cas, par ailleurs, l'intervention du centre intellectuel donne naissance à des réactions tout à fait fausses, parce que le centre intellectuel est simplement incapable de comprendre les nuances et les subtilités de nombreux événements. Des situations qui

sont entièrement différentes pour le centre moteur et pour le centre émotionnel lui apparaissent identiques. Ses décisions sont beaucoup trop générales et ne correspondent pas à celles que le centre émotionnel aurait prises. Cela devient parfaitement clair lorsque nous nous représentons l'intervention de la pensée, c'est-à-dire de l'esprit théorique, dans les domaines du sentiment, ou de la sensation, ou du mouvement ; en chacun de ces trois cas l'intervention de la pensée conduit à des résultats tout à fait indésirables.

« La pensée ne peut pas comprendre les nuances du sentiment. Nous le saisirons parfaitement si nous imaginons un homme raisonnant sur les émotions d'un autre. Comme il n'éprouve rien lui-même, ce qu'éprouve l'autre n'existe pas pour lui. *Un homme rassasié ne comprend pas homme qui a faim.* Mais pour celui-ci, sa faim *est bien réelle.* Et les décisions du premier, c'est-à-dire de la pensée, ne peuvent en aucun cas le satisfaire.

« De même, la pensée ne peut pas apprécier les sensations. Pour elle, ce sont choses mortes. Quant aux mouvements, elle n'est pas davantage capable de les contrôler. Dans ce domaine, rien de plus facile que de trouver des exemples. Quel que soit le travail qu'un homme ait à faire, qu'il essaie donc de faire chacun de ses gestes délibérément, avec sa pensée, en suivant chaque mouvement, et il verra que la qualité de son travail changera immédiatement. S'il tape à la machine, ses doigts, commandés par son centre moteur, trouvent d'eux-mêmes les lettres nécessaires, mais s'il essaie de se demander avant chaque lettre : "Où est le C ? Où est la virgule ? Comment épelle-t-on ce mot ?", il fait aussitôt des fautes ou se met à taper très

lentement. Si un homme conduit une auto avec son centre intellectuel, il a certainement intérêt à ne pas passer en seconde vitesse. La pensée ne peut pas suivre le rythme de tous les mouvements nécessaires à une allure rapide. Conduire vite, spécialement dans les rues d'une grande ville, avec son centre intellectuel, est absolument impossible pour un homme ordinaire.

« Le centre moteur, lorsqu'il fait le travail du centre intellectuel, donne, comme résultat, la lecture mécanique ou l'audition mécanique, celle d'un lecteur ou d'un auditeur qui ne perçoit que des mots, et demeure entièrement inconscient de ce qu'il lit ou entend. Cela arrive généralement

lorsque l'attention, c'est-à-dire la direction de l'activité du centre intellectuel, est occupée par quelque chose d'autre, et lorsque le centre moteur essaie de suppléer le centre intellectuel absent ; mais cela devient très facilement une habitude, parce que le centre intellectuel est généralement distrait non par un travail utile, pensée ou contemplation, mais simplement par la rêverie ou l'imagination.

« L'*imagination* est une des principales causes du mauvais travail des centres. Chaque centre a sa propre forme d'imagination et de rêverie, mais en règle générale le centre moteur et le centre émotionnel se servent tous deux du centre intellectuel, toujours prêt à leur céder sa place, et à se mettre à leur disposition à cette fin, parce que la rêverie correspond à ses propres inclinations. La rêverie est absolument le contraire d'une activité mentale "utile". "Utile", dans ce cas, signifie : dirigée vers un but défini et entreprise pour un résultat défini. La rêverie ne tend à aucune fin, elle ne s'efforce vers aucun but. L'impulsion de la rêverie se trouve toujours dans le centre émotionnel ou dans le centre moteur. Quant au processus effectif, il est pris en charge par le centre intellectuel. La tendance à rêver est due pour une part à la paresse du centre intellectuel, c'est-à-dire à ses tentatives pour s'épargner tout effort lié à un travail orienté vers un but défini, et allant dans une direction définie — et pour une autre part à la tendance des centres émotionnel et moteur à se répéter, à garder vivantes ou à reproduire des expériences plaisantes ou

déplaisantes, déjà vécues ou “imaginées”. Les rêveries pénibles, morbides, sont caractéristiques d’un déséquilibre de la machine humaine. Après tout, on peut comprendre la rêverie lorsqu’elle présente un caractère agréable, et on peut lui trouver une justification logique. Mais la rêverie du genre pénible est une pure absurdité. Et cependant bien des gens passent les neuf dixièmes de leur existence à rêver à toutes sortes d’événements désagréables, à tous les malheurs qui peuvent fondre sur eux et sur leur famille, à toutes les maladies qu’ils peuvent contracter, à toutes les souffrances qu’il leur faudra peut-être endurer.

« L’ “imagination” et la “rêverie” sont des exemples du mauvais fonctionnement du centre intellectuel.

« L’observation de l’activité de l’imagination et de la rêverie constitue une partie très importante de l’étude de soi.

« Puis l’observation devra porter sur les habitudes en général. Tout homme adulte est un tissu d’habitudes, bien que le plus souvent il ne s’en rende nul compte et puisse même affirmer qu’il n’a aucune habitude. Cela ne peut jamais être le cas. Les centres sont tous les trois pleins d’habitudes et un homme ne peut jamais se connaître avant d’avoir étudié toutes ses habitudes. Leur observation et leur étude est particulièrement difficile parce que, pour les voir et les “constater”, il faut leur échapper, se rendre libre d’elles, ne serait-ce que pour un moment. Aussi longtemps qu’un homme est gouverné par une habitude particulière, il ne peut pas l’observer ; mais dès sa première tentative, si faible soit-elle, de la combattre, il la sent et il la remarque. C’est pourquoi, pour observer et étudier les habitudes, il faut essayer de lutter contre elles. Cela nous ouvre une voie pratique d’observation de soi. J’ai dit précédemment qu’un homme ne peut rien changer en lui-même, qu’il peut seulement observer et “constater”. C’est vrai. Mais il est également vrai qu’un homme ne peut observer et “constater” quoi que ce soit, s’il ne tente pas de lutter contre lui-même, c’est-à-dire contre ses habitudes. Cette lutte ne peut pas donner de résultats immédiats ; elle ne peut conduire à aucun changement permanent ou durable. Mais elle permet de savoir à quoi s’en tenir. Sans lutte, un homme ne peut pas voir de quoi il est fait.

La lutte contre les petites habitudes est très difficile et très fastidieuse, mais, sans elle, l'observation de soi est impossible.

« Dès sa première tentative d'étude de son activité motrice élémentaire, l'homme vient se heurter aux habitudes. Par exemple, il peut vouloir étudier ses mouvements, il peut vouloir observer comment il marche. Mais il n'y parviendra jamais pendant plus d'un instant, s'il continue à travailler de la manière habituelle. Au contraire, s'il comprend que sa façon de marcher est faite d'un certain nombre d'habitudes : faire des pas d'une certaine longueur, à une certaine allure, etc., et s'il essaie de les changer, c'est-à-dire de marcher plus ou moins vite, d'allonger plus ou moins le pas, il sera capable de voir en

lui-même, et d'étudier ses mouvements pendant qu'il est en train de marcher. Si un homme veut s'observer tandis qu'il écrit, il doit prendre note de la façon dont il tient sa plume et essayer de la tenir autrement ; alors l'observation devient possible. Pour s'observer, un homme doit essayer de ne pas marcher de la façon dont il a l'habitude, de s'asseoir de manière inaccoutumée, il doit se tenir debout quand il se tient d'ordinaire assis, s'asseoir quand il a l'habitude d'être debout, faire avec sa main gauche les mouvements qu'il a coutume de faire avec sa main droite, et vice versa. Tout cela lui permettra de s'observer et d'étudier les habitudes et les associations du centre moteur.

« Dans le domaine des émotions, il est très utile d'essayer de lutter contre l'habitude de donner une expression immédiate aux émotions désagréables. Bien des gens trouvent très difficile de s'empêcher d'exprimer leurs sentiments sur le mauvais temps. Et plus difficile encore de garder pour eux leurs émotions désagréables quand ils estiment que l'ordre ou la justice, tels qu'ils les conçoivent, ont été violés.

« La lutte contre l'expression des émotions désagréables n'est pas seulement une excellente méthode pour l'observation de soi, elle a une autre signification. C'est là une des rares directions dans lesquelles un homme peut se changer ou changer ses habitudes sans en créer d'indésirables. C'est pourquoi l'observation de soi et l'étude

de soi doivent dès le début s'accompagner d'un combat contre *l'expression des émotions désagréables*.

« S'il suit toutes ces règles en s'observant lui-même, l'homme découvrira une quantité d'aspects très importants de son être. Pour commencer, il constatera avec une indubitable clarté le fait que ses actions, ses pensées, ses sentiments et ses paroles résultent des influences extérieures, et que rien ne vient de lui. Il comprendra et il verra qu'il est en fait un automate agissant sous l'influence de *stimuli* extérieurs. Il ressentira sa complète mécanicité. Tout arrive, l'homme ne peut rien "faire". Il est une machine commandée de l'extérieur par des chocs accidentels. Chaque choc appelle à la surface un de ses "moi". Un nouveau choc, et ce "moi" disparaît, un autre prend sa place. Un autre petit changement dans le

monde environnant, et voilà encore un "moi" nouveau.

« L'homme commencera dès lors à comprendre qu'il n'a pas le moindre pouvoir sur lui-même, qu'il ne sait jamais ce qu'il peut dire ou ce qu'il peut faire à la minute suivante, qu'il ne peut pas répondre pour lui-même, ne serait-ce que pour quelques instants. Il se convaincra que, s'il reste ce qu'il est et ne fait rien d'extraordinaire, c'est simplement parce qu'il ne se produit aucun changement extérieur extraordinaire. Il se convaincra que ses actions sont entièrement commandées par les conditions extérieures et qu'il n'y a en lui rien de permanent d'où puisse venir un contrôle, pas une seule fonction permanente, pas un seul état permanent. »

Il y avait plusieurs points dans les théories psychologiques de G. qui suscitaient particulièrement mon intérêt.

Le premier était la possibilité d'un changement de soi, à savoir que l'homme, dès qu'il se met à s'observer *de la bonne manière*, commence par là même à changer, et qu'il ne peut plus être satisfait de lui.

Le second point était la nécessité de « ne pas exprimer les émotions désagréables ». Je sentis immédiatement qu'il se cachait là quelque chose de grand. Et l'avenir me donna raison, parce que l'étude des émotions et le travail sur les émotions devint la base du

développement ultérieur de tout le système. Mais ceci ne m'apparut que beaucoup plus tard.

Le troisième point qui avait attiré mon attention et sur lequel je m'étais mis aussitôt à réfléchir était l'idée du *centre moteur*. Ce qui m'intéressait spécialement, c'était la relation que G. établissait entre les fonctions motrices et les fonctions instinctives. Étaient-elles identiques ou étaient-elles différentes ? De plus, quel était le rapport entre les divisions faites par G. et les divisions habituelles de la psychologie ? Avec certaines réserves et additions, j'avais jusqu'ici estimé possible d'accepter la vieille classification des actions de l'homme en actions "conscientes", actions "automatiques" (qui doivent d'abord être conscientes), actions "instinctives" (opportunes, mais sans but conscient) et actions "réflexes", simples et complexes, qui ne sont jamais conscientes et qui peuvent être, en certains cas, inopportunes. De plus, il y avait les

actions accomplies sous l'influence de dispositions émotionnelles cachées et d'impulsions intérieures inconnues.

G. mettait sens dessus dessous toute cette structure.

D'abord il rejetait complètement les actions "conscientes" parce que, comme il ressortait de tout ce qu'il disait, rien n'était conscient. Le terme de "subconscient", qui joue un si grand rôle dans les théories de quelques auteurs, devenait ainsi tout à fait inutile et même trompeur, parce que des phénomènes de catégories complètement différentes étaient toujours classés dans la catégorie de "subconscient".

La division des actions selon les centres qui les commandent éliminait toute incertitude et tout doute possible quant à la justesse de ces divisions.

Ce qui était particulièrement important dans le système de G., c'était l'idée que des actions identiques peuvent avoir leur origine en des centres différents. Un bon exemple est celui de la jeune recrue et du vieux soldat à l'exercice. Celui-là doit manier le fusil avec son centre intellectuel, celui-ci le fait avec son centre moteur, qui le fait *beaucoup mieux*.

Mais G. n'appelait pas "automatiques" les actions gouvernées par

le centre moteur. Il désignait ainsi les seules actions que l'homme accomplit *de manière imperceptible pour lui-même*. Les mêmes actions, dès qu'elles sont observées, ne peuvent plus être dites "automatiques". Il accordait une grande place à l'automatisme, mais il ne confondait pas fonctions motrices et fonctions automatiques, et, ce qui est le plus important, il trouvait des actions automatiques *dans tous les centres* : il parlait, par exemple, de "pensées automatiques" et de "sentiments automatiques". Lorsque je l'interrogeai sur les réflexes, il les appela "actions instinctives". Et, comme je le compris d'après ce qui suivit, entre tous les mouvements extérieurs, il considérait les réflexes seuls comme des *actions instinctives*.

J'étais très intéressé par sa description des rapports entre les fonctions motrices et instinctives et je revenais souvent sur ce sujet dans mes entretiens avec lui.

Avant tout, G. attirait notre attention sur le perpétuel abus des mots "instinct" et "instinctif". Il ressortait de ce qu'il disait que ces termes ne pouvaient s'appliquer

de droit qu'aux fonctions *internes* de l'organisme. Respiration, circulation du sang, digestion — telles étaient *les fonctions instinctives*. Les seules fonctions externes appartenant à cette catégorie étaient les *réflexes*. La différence entre les fonctions instinctives et motrices était la suivante : les fonctions motrices de l'homme, aussi bien que des animaux, d'un oiseau, d'un chien, *doivent être apprises* ; mais les fonctions instinctives sont innées. L'homme a très peu de mouvements extérieurs innés ; les animaux en ont davantage, bien qu'à des degrés divers : quelques-uns en ont plus, d'autres moins ; mais ce qui est habituellement désigné comme "instinct" concerne très souvent une série de fonctions motrices complexes, que les jeunes animaux apprennent des vieux. L'une des principales propriétés du centre moteur, c'est sa capacité d'imiter. Le centre moteur imite ce qu'il voit sans raisonner. Telle est l'origine des légendes qui existent sur la merveilleuse "intelligence" des animaux, ou sur l'"instinct" qui prendrait la place de l'intelligence pour leur permettre d'accomplir toute une série d'actions complexes et parfaitement adaptées.

L'idée d'un centre moteur indépendant, c'est-à-dire qui ne dépend pas du penser, ne requiert pas le penser, et qui est par lui-même un penser, mais d'autre part, ne dépend pas non plus de l'instinct et doit avant tout s'éduquer — plaçait un très grand nombre de problèmes sur une base entièrement nouvelle. L'existence d'un centre moteur travaillant par imitation expliquait le maintien de l' "ordre existant" dans les ruches, les termitières et les fourmilières. Dirigée par l'imitation une génération doit se modeler absolument sur le modèle de la génération précédente. Il ne peut y avoir aucun changement, aucune dérogation au modèle. Mais l'imitation n'explique pas comment un tel ordre s'est établi à l'origine. J'étais souvent tenté de poser toutes sortes de questions à ce sujet. Mais G. éludait de telles conversations en les ramenant toujours à l'homme et aux problèmes réels de l'étude de soi.

Ainsi, bien des choses s'étaient éclairées pour moi à l'idée que chaque centre n'est pas seulement une force d'impulsion, mais aussi un "appareil récepteur" travaillant à capter des influences différentes et quelquefois

—

—

très éloignées. Lorsque je pensais à ce qui avait été dit sur les guerres, les révolutions, les migrations des peuples, etc. ; lorsque je me représentais comment des masses humaines peuvent se mouvoir au commandement d'influences planétaires, j'entrevois notre erreur fondamentale dans la détermination des actions individuelles. Nous considérons les actions d'un individu comme ayant leur source en lui-même. Nous n'imaginons pas que les "masses" puissent être formées d'automates obéissant à des *stimuli* extérieurs, et puissent se mouvoir, non sous l'influence de la volonté, de la conscience ou des tendances des individus, mais sous l'influence de stimuli extérieurs, venant parfois de très loin.

— Les fonctions instinctives et motrices peuvent-elles être gouvernées par deux centres distincts ? demandai-je un jour à G.

— Oui, dit-il, et il faut leur ajouter le centre sexuel. Ce sont les trois centres de l'étage inférieur. Le centre sexuel joue le rôle de centre neutralisant par rapport aux centres instinctif et moteur.

L'étage inférieur peut exister par lui-même, parce qu'en lui les trois centres sont les conducteurs des trois forces. Les centres intellectuel et émotionnel ne sont pas indispensables à la vie.

— Des centres de l'étage inférieur, lequel est actif et lequel est passif ?

— Cela change, fit G. Tantôt le centre moteur est actif et le centre instinctif, passif. Tantôt c'est le centre instinctif qui est actif et le centre moteur, passif. Vous devez trouver des exemples de ces deux états en vous-même. Mais indépendamment des différents états, il y a aussi des différences de types. Chez les uns, le centre moteur est plus actif, chez les autres c'est le centre instinctif. Mais pour plus de commodités dans le raisonnement, et surtout au début, lorsque c'est l'explication des principes qui compte le plus, nous les considérons comme un seul centre, comportant différentes fonctions qui travaillent sur le même niveau. Les centres intellectuel, émotionnel et moteur, travaillent sur différents niveaux. Les centres moteur et instinctif — sur un même niveau. Plus tard vous comprendrez ce que signifient ces niveaux et de quoi ils dépendent.

—

—

CHAPITRE SEPT

Un jour, je demandais à G. s'il estimait possible d'atteindre à la "conscience cosmique", non pas pour un instant seulement, mais pour une certaine durée. Sous le terme de "conscience cosmique", j'entendais — comme je l'ai exposé dans mon livre *Tertium Organum* — la plus haute conscience accessible à l'homme.

— Je ne sais pas ce que vous appelez "conscience cosmique", dit G. C'est un terme vague et indéfini ; chacun peut appeler de ce nom tout ce qu'il veut. Dans la plupart des cas, ce que l'on nomme "conscience cosmique" n'est que fantaisie, rêverie, associations, accompagnées d'un travail intensif du centre émotionnel. Cela peut aller jusqu'au seuil de l'extase, mais le plus souvent il ne s'agit que d'une expérience émotionnelle subjective au niveau des rêves. D'ailleurs, avant de parler de "conscience cosmique", nous devons définir en général *ce qu'est la conscience*.

« Comment définissez-vous la conscience ?

— La conscience est considérée comme indéfinissable, dis-je. Et en effet, comment pourrait-elle être définie, si elle est une qualité intérieure ? Avec les moyens ordinaires à notre disposition, il est impossible d'établir la présence de la conscience chez un autre homme. Nous ne la connaissons qu'en nous-mêmes.

— Fatras scientifique habituel ! dit G. Il est temps que vous vous déliez de toute cette sophistique. Il n'y a qu'un point juste dans ce que vous avez dit, c'est que vous ne *pouvez connaître* la conscience qu'en vous-même.

—

—

Mais notez-le bien, vous ne pouvez la connaître que lorsque vous l'avez. Et quand vous ne l'avez pas, vous ne pouvez pas reconnaître, au moment même, que vous ne l'avez pas — c'est seulement plus tard que vous pourrez le faire. Je veux dire que, lorsqu'elle reviendra, vous pourrez voir qu'elle a été absente pendant longtemps, et vous rappeler le moment où elle a disparu et celui où elle est réapparue. Vous pourrez aussi déterminer les moments où vous êtes plus près ou plus loin de la conscience. Mais en observant en vous-même les apparitions et les disparitions de la conscience, vous verrez

inévitablement un fait que vous ne voyez jamais, dont vous ne vous étiez jamais rendu compte, c'est que les moments de conscience sont très courts, et séparés les uns des autres par de longs intervalles de complète inconscience, pendant lesquels votre machine travaille automatiquement. Vous verrez que vous pouvez penser, sentir, agir, parler, travailler, *sans en être conscient*. Et si vous apprenez à voir en vous-même les moments de conscience et les longues périodes de mécanicité, vous verrez avec la même certitude chez les autres à quels moments ils sont conscients de ce qu'ils font et à quels moments ils ne le sont pas.

« Votre erreur principale est de croire que *vous avez toujours la conscience*, de croire, en général, que la conscience est *toujours présente*, ou qu'elle n'est *jamais présente*. En réalité, la conscience est une propriété qui change continuellement. Tantôt elle est présente, tantôt elle fait défaut. Et il y a différents degrés, différents niveaux de conscience. La conscience et les différents niveaux de conscience doivent être compris en nous-mêmes par la sensation, le goût que nous en avons. Aucune définition ne peut nous aider, et aucune définition n'est possible, tant que nous ne comprenons pas ce que nous devons définir. La science et la philosophie ne peuvent pas définir la conscience parce qu'elles veulent la définir là où il n'y en a pas. Il est nécessaire de distinguer *la conscience* de la *possibilité de conscience*. Nous n'avons que la possibilité de conscience, et de rares lueurs de conscience. Par conséquent nous ne pouvons pas définir ce qu'est la conscience. »

Je ne compris pas aussitôt ce que G. disait sur la conscience. Cependant les principes de base de son enseignement

me devinrent clairs au cours des entretiens suivants.

Un jour, au commencement d'une réunion, G. nous demanda de répondre à tour de rôle à cette question : « Qu'avions-nous remarqué de plus important pendant nos observations ? » Quelques-uns dirent que, durant leurs tentatives d'observation de soi, ce qu'ils avaient ressenti avec le plus de force, c'était un flot incessant de pensées qu'ils avaient trouvé impossible d'arrêter. D'autres parlèrent de leur

difficulté à distinguer le travail d'un centre du travail d'un autre centre. Quant à moi, je n'avais évidemment pas compris tout à fait la question, ou bien je répondis à mes propres pensées : j'expliquai que ce qui m'avait le plus frappé dans le système, c'était l'interdépendance de tous ses éléments — ils étaient liés entre eux de façon à ne former qu'un seul tout "organique" — et la signification entièrement nouvelle que prenait maintenant pour moi le mot *connaître*, qui ne voulait plus dire seulement connaître tel ou tel aspect, mais la relation entre cet aspect et tous les autres.

G. était visiblement mécontent de nos réponses. J'avais déjà commencé à deviner qu'en de telles circonstances, il attendait de nous des témoignages de quelque chose de bien défini qui nous avait échappé, ou que nous n'avions pas su assimiler.

— Jusqu'ici, dit-il, aucun d'entre vous n'a saisi l'importance capitale de ce point que je vous avais cependant signalé. Vous vous oubliez toujours, vous ne *vous souvenez jamais de vous-mêmes*. (Il prononça ces mots avec une insistance particulière.) Vous ne vous sentez pas *vous-mêmes* : vous n'êtes pas conscients de *vous-mêmes*. En vous, "ça observe", ou bien "ça parle", "ça pense", "ça rit" ; vous ne sentez pas : "c'est *moi* qui observe, *j'*observe, *je* remarque, *je* vois." Tout *se* remarque tout seul, *se* voit tout seul... Pour arriver à vraiment s'observer, il faut tout d'abord *se rappeler soi-même* (il insista de nouveau). Essayez de vous rappeler vous-mêmes lorsque vous vous observez, et plus tard vous me direz ce qui s'est passé, quel en a été le résultat. Seuls les résultats obtenus pendant le rappel de soi ont une valeur. Autrement, vous n'êtes pas dans vos observations. Et en ce cas-là, quelle peut être leur valeur ?

Ces paroles de G. me donnèrent beaucoup à réfléchir. Il m'apparut aussitôt qu'elles étaient la clé de tout ce qu'il avait dit auparavant sur la conscience. Cependant je décidai de n'en tirer aucune espèce de conclusion, mais de tenter seulement de *me rappeler moi-même* tout en m'observant.

Dès les premières tentatives, je pus voir combien cela était difficile. Les tentatives de *rappel de soi* ne me donnèrent au début aucun résultat, mais elles me montrèrent qu'en fait nous ne nous

rappelons jamais nous-mêmes.

— Qu'est-ce qu'il vous faut de plus ? dit G. Comprendre cela est en soi d'une importance capitale. *Ceux qui savent cela* savent déjà beaucoup. Tout le malheur est que personne ne le sait. Si vous demandez à quelqu'un s'il peut se rappeler lui-même, il vous répondra naturellement qu'il le peut. Si vous lui dites qu'il ne peut pas se rappeler lui-même, ou bien il se fâchera, ou bien il pensera que vous êtes fou. Toute la vie est basée là-dessus, toute l'existence humaine, tout l'aveuglement humain. Si un homme *sait* réellement qu'il ne peut pas se rappeler lui-même, il est déjà proche d'une compréhension de son être.

Tout ce que G. disait, tout ce que je pensais et surtout ce que mes tentatives de “me rappeler moi-même” m'avaient montré, me convainquirent très rapidement que je me trouvais en présence d'un *problème entièrement nouveau que la science et la philosophie avaient, jusqu'ici, négligé.*

Mais avant de faire des déductions, j'essaierai de décrire mes tentatives de “me rappeler moi-même”.

Ma première impression fut que les essais de rappel de soi ou d'être conscient de soi, de se dire : C'est *moi* qui marche, c'est *moi* qui fais ceci, en essayant continuellement d'éprouver la sensation de ce *moi* — *arrêtaient les pensées.* Lorsque j'avais la sensation de moi, je ne pouvais plus ni penser ni parler ; les sensations elles-mêmes s'obscurcissaient. C'est pourquoi on ne peut “*se rappeler soi-même*” de cette façon que pour quelques instants.

J'avais déjà fait certaines expériences d'“arrêt de la pensée” du genre de celles qui sont mentionnées dans les livres où il est question de yoga, par exemple dans le livre d'Edward Carpenter : *From Adam's Peak to Elephanta,*

bien qu'il s'agisse là d'une description très générale. Et les premiers essais de “rappel de soi” me remirent en mémoire mes tentatives antérieures. En fait, il y a presque identité entre les deux expériences, avec cette seule différence qu'en arrêtant les pensées l'attention est entièrement orientée vers l'effort de ne pas admettre de pensées, tandis que dans l'acte du “rappel de soi” l'attention se divise : une

part en est dirigée vers le même effort, l'autre vers la sensation de soi.

Cette dernière expérience me permit d'arriver à une certaine définition, peut-être très incomplète, du "rappel de soi", mais qui se révéla très utile dans la pratique.

Je parle du rappel de soi en tant que division de l'attention : c'en est le trait caractéristique.

Lorsque j'observe quelque chose, mon attention est dirigée sur ce que j'observe.

Moi —> le phénomène observé.

Lorsque, en même temps, j'essaie de me rappeler moi-même, mon attention est dirigée à la fois vers l'objet observé et vers moi-même.

Moi <—> le phénomène observé.

Cela étant défini, je vis que le problème consistait à diriger l'attention sur soi-même sans laisser faiblir ou s'éclipser l'attention portée sur le phénomène observé. De plus, ce "phénomène" peut aussi bien être en moi, qu'en dehors de moi.

Les premières tentatives que je fis pour obtenir une telle division de l'attention me montrèrent sa possibilité. En même temps je fis deux autres constatations.

En premier lieu, je vis que le "rappel de soi" obtenu de cette façon n'avait rien de commun avec l'"introspection" ou avec l'"analyse". Il s'agissait d'un état nouveau et très prenant dont la saveur était étrangement familière.

Et en second lieu, je comprenais que des moments de rappel de soi apparaissent en fait dans la vie, mais rarement, et que seule la production délibérée de ces moments créait la sensation de nouveauté. J'avais d'ailleurs l'expérience de tels moments depuis ma plus petite enfance ; ils arrivent dans des circonstances nouvelles ou inattendues, dans un endroit inaccoutumé, parmi des personnes étrangères, au cours d'un voyage par exemple ; on regarde autour de soi et l'on se dit : « Comme c'est

étrange ! *Moi, et en cet endroit !* » ; ou dans des moments d'émotion, de danger, où il est nécessaire de ne pas perdre la tête, où l'on entend

sa propre voix, où l'on se voit et s'observe du dehors.

Je vis avec une parfaite clarté que mes souvenirs les plus anciens — et dans mon cas ces souvenirs remontaient à la plus petite enfance — avaient été des moments de “rappel de soi”. Et du même coup, j'eus la révélation de beaucoup d'autres choses. Je pus me rendre compte de cette façon que je ne me souvenais réellement que des moments où *je m'étais rappelé moi-même*. Des autres, *je savais seulement qu'ils avaient eu lieu*. Je n'étais pas capable de les revivre entièrement, ni de les éprouver de nouveau. Mais les moments où je m'étais “rappelé moi-même” étaient vivants et ils ne différaient en rien du présent. Je craignais encore de conclure trop vite. Mais je voyais déjà que je me trouvais au seuil d'une très grande découverte. J'avais toujours été étonné par la faiblesse et l'insuffisance de notre mémoire. Tant de choses disparaissent, sont oubliées. Il me semblait que toute l'absurdité de notre vie avait pour fondement cet oubli. À quoi bon tant d'expériences, si c'est pour les oublier ensuite. Il me semblait par ailleurs qu'il y avait en cela quelque chose de dégradant. Un homme éprouve un sentiment qui lui semble très grand, il pense qu'il ne l'oubliera jamais ; une ou deux années passent — et il n'en subsiste rien. Mais je voyais maintenant pourquoi il en était ainsi et pourquoi il ne pouvait en être autrement. Si notre mémoire ne garde vivants que les moments de *rappel de soi*, il va sans dire qu'elle doit être bien pauvre.

Telles étaient mes expériences des premiers jours. Plus tard, en apprenant à diviser mon attention, je vis que le “rappel de soi” donnait des sensations merveilleuses qui ne venaient d'elles-mêmes que très rarement, et dans des conditions exceptionnelles. Ainsi, en ce temps-là, j'aimais beaucoup me promener la nuit dans Saint-Pétersbourg, et “sentir la présence” des maisons et des rues. Ces sensations étranges abondent à Saint-Pétersbourg. Les maisons, particulièrement les vieilles maisons, étaient vivantes pour moi, je ne cessais de leur parler. Il n'y avait là aucune “imagination”. Je ne pensais à rien, je me promenais simplement et regardais autour de moi en essayant

de “me rappeler moi-même” ; les sensations venaient d'elles-mêmes.

Je devais faire ainsi, par la suite, bien d'autres découvertes. Mais de cela je parlerai en son temps.

Parfois le "rappel de soi" échouait ; à d'autres moments, il s'accompagnait de curieuses observations.

Je suivais un jour la Liteyny dans la direction de la Perspective Nevsky et, en dépit de tous mes efforts, j'étais incapable de maintenir mon attention sur le "rappel de moi-même". Le bruit, le mouvement, tout me distrayait. À chaque instant, je perdais le fil de mon attention, le retrouvais et le reperdais. Pour finir j'éprouvai envers moi une sorte d'irritation ridicule et je tournai dans une rue à gauche, fermement décidé, cette fois, à *me rappeler moi-même* au moins pour quelque temps, en tout cas jusqu'à ce que j'aie atteint la rue suivante. J'atteignis la Nadejdinskaya sans perdre le fil de mon attention, sauf peut-être pour de courts instants. Alors, me rendant compte qu'il m'était plus facile, dans les rues tranquilles, de ne pas perdre la ligne de ma pensée, et désirant m'éprouver dans les rues plus bruyantes, je décidai de regagner la Nevsky en continuant à me rappeler moi-même. Je l'atteignis sans avoir cessé de me rappeler moi-même et je commençais déjà à éprouver l'étrange état émotionnel de paix intérieure et de confiance qui suit de grands efforts de cet ordre. Juste au coin de la Nevsky, il y avait le magasin qui me fournissait mes cigarettes. Continuant à me rappeler moi-même, je me dis que j'allais entrer et en commander quelques boîtes.

Deux heures plus tard, je *me réveillai* dans la Tavricheskaya, c'est-à-dire fort loin. J'allais en traîneau chez l'imprimeur. La sensation du réveil était extraordinairement vive. Je peux presque dire que je revenais à moi. Je me souvins aussitôt de tout : comment j'avais parcouru la Nadejdinskaya, comment je m'étais rappelé moi-même, comment j'avais pensé aux cigarettes et de quelle façon à cette pensée j'étais tombé, comme anéanti, dans un profond sommeil.

Néanmoins, tandis que j'étais ainsi englouti dans le sommeil, j'avais continué à exécuter des actions cohérentes et opportunes. J'avais quitté le magasin de

J'avais écrit deux lettres. Ensuite, j'étais encore retourné à la maison. J'avais remonté la Nevsky par le trottoir de gauche jusqu'à la Porte Gostiny avec l'intention de gagner l'Offitzerskaya. Changeant alors d'avis, parce qu'il se faisait tard, j'avais pris un traîneau pour aller chez mon imprimeur dans la Kavalergardskaya. Et chemin faisant, le long de la Tavricheskaya, je commençai à sentir un étrange malaise, comme si j'avais oublié quelque chose. *Et soudain je me rappelai que j'avais oublié de me rappeler moi-même.*

Je parlai de mes observations et réflexions aux camarades de notre groupe, aussi bien qu'à mes amis écrivains et autres.

Je leur disais que c'était le centre de gravité de tout l'enseignement et de tout le travail sur soi ; que maintenant le travail sur soi n'était plus un mot, mais un fait réel, plein de signification, grâce auquel la psychologie devenait une science exacte, et en même temps pratique.

Je disais qu'un fait d'une importance prodigieuse avait échappé à la psychologie occidentale, à savoir : *que nous ne nous rappelons pas nous-mêmes*, que nous vivons, agissons et raisonnons dans un profond sommeil, dans un sommeil qui n'a rien de métaphorique, mais qui est absolument réel ; et cependant que nous pouvons nous rappeler nous-mêmes si nous faisons des efforts suffisants — *que nous pouvons nous éveiller.*

J'étais frappé par la différence de compréhension dans nos groupes et chez les gens du dehors. Les nôtres comprenaient aussitôt, en général, que nous touchions là à un « miracle », à quelque chose de « nouveau » qui n'avait encore jamais existé nulle part.

Les autres ne le comprenaient pas ; ils prenaient tout trop légèrement et même entreprenaient parfois de me prouver que de telles théories existaient depuis longtemps.

A. L. Volinsky, que j'avais souvent rencontré, avec qui j'avais eu de nombreux entretiens depuis 1909 et dont j'appréciais beaucoup les opinions, ne trouva rien dans l'idée de "rappel de soi" qu'il n'ait connu auparavant.

— C'est une *aperception*, me dit-il. Avez-vous lu la *Logique* de Wundt ? Vous y trouverez sa dernière définition

de l'aperception. C'est exactement ce dont vous parlez. La "simple observation" est une perception. "L'observation avec rappel de soi", comme vous l'appellez, est une aperception. Wundt ne l'ignorait pas, bien entendu.

Je ne voulais pas discuter avec Volinsky. J'avais lu Wundt. Et naturellement ce que Wundt avait écrit n'avait rien à faire avec ce que j'avais dit à Volinsky. Wundt s'était approché de cette idée, mais d'autres s'en étaient approchés tout autant et s'en étaient écartés par la suite. Il n'avait pas vu la grandeur de l'idée qui était cachée derrière ce qu'il pensait lui-même des différentes formes de *perception*. Et n'ayant pas vu la grandeur de l'idée, il ne pouvait naturellement pas voir la position centrale que devait occuper dans notre pensée l'idée de l'absence de conscience et celle de la possibilité d'une création volontaire de la conscience. Seulement, il me semblait étrange que Volinsky ne pût pas le voir, *même lorsque je le lui indiquais*.

Je me convainquis par la suite que chez beaucoup de personnes, fort intelligentes par ailleurs, un voile impénétrable dérobaient cette idée à leurs yeux — et plus tard je vis *pourquoi* il en était ainsi.

Lorsque G. vint de Moscou, la fois suivante, il nous trouva plongés dans des expériences de «rappel de soi» et dans des discussions sur ces expériences. Mais, à notre première réunion, il parla d'autre chose.

— Selon la vraie connaissance, l'étude de l'homme doit se poursuivre parallèlement à l'étude du monde et l'étude du monde parallèlement à l'étude de l'homme. Les lois sont partout les mêmes, dans le monde aussi bien que dans l'homme. Une fois saisis les principes de n'importe quelle loi, nous devons rechercher sa manifestation simultanément dans le monde et dans l'homme. De plus, certaines lois sont plus faciles à observer dans le monde, d'autres plus faciles à observer dans l'homme. C'est pourquoi il est préférable, en certains cas, de commencer par le monde et de passer ensuite à l'homme, et, en d'autres cas, de commencer par l'homme et de passer ensuite au monde.

« Cette étude parallèle de l'homme et du monde montre à l'étudiant l'unité fondamentale de tout ce qui existe

et l'aide à découvrir les analogies entre tous les phénomènes de différents ordres.

« Le nombre des lois fondamentales qui, dans le monde et dans l'homme, régissent tous les processus, est très restreint. Différentes combinaisons numériques d'un petit nombre de forces élémentaires créent toute l'apparente variété des phénomènes.

« Pour comprendre la mécanique de l'univers, il faut résoudre en ces forces élémentaires les phénomènes complexes.

« La première loi fondamentale de l'univers est la loi des trois forces, des trois principes, ou bien, comme on la nomme souvent, *la Loi de Trois*. Selon cette loi, dans tous les mondes sans exception, toute action, tout phénomène résulte d'une action simultanée de trois forces — positive, négative et neutralisante. Nous en avons déjà parlé, et nous reviendrons sur cette loi chaque fois que nous aborderons une nouvelle ligne d'études.

« La seconde loi fondamentale de l'univers est la *Loi de Sept* ou *Loi d'octave*.

« Pour comprendre la signification de cette loi, il faut se représenter que l'univers *consiste en vibrations*. Ces vibrations s'effectuent dans toutes les sortes de matières, quels que soient leur aspect et leur densité, depuis la plus subtile jusqu'à la plus grossière ; elles proviennent de sources variées et vont dans toutes les directions, s'entrecroisant, se heurtant, se fortifiant, s'affaiblissant, s'arrêtant l'une l'autre et ainsi de suite.

« Selon les conceptions habituelles de l'Occident, les vibrations sont continues. Cela signifie que les vibrations sont généralement considérées comme s'effectuant de manière ininterrompue, montant ou descendant aussi longtemps que dure leur force d'impulsion originelle et qu'elle triomphe de la résistance du milieu dans lequel elles se développent. Lorsque la force d'impulsion est épuisée et que la résistance du milieu l'emporte, les vibrations naturellement retombent et s'arrêtent. Mais jusque-là, c'est-à-dire jusqu'au commencement de leur déclin naturel, les vibrations se développent uniformément et graduellement, et, en l'absence de toute résistance, elles peuvent même se prolonger sans fin. Ainsi, l'une des propositions fondamentales de la physique contemporaine est la

des vibrations — bien que cette proposition n'ait encore jamais été formulée de façon précise, en l'absence de toute objection. Certaines des théories les plus récentes commencent, il est vrai, à la discuter. Néanmoins, la physique contemporaine est encore très loin d'une notion correcte de la nature des vibrations ou de ce qui correspond à notre conception des vibrations dans le monde réel.

« À cet égard, la façon de voir de l'ancienne connaissance s'oppose à celle de la science contemporaine, parce qu'elle met à la base de sa compréhension des vibrations le principe de *discontinuité*.

« Le principe de la *discontinuité des vibrations* signifie que le caractère nécessaire et bien défini de toutes les vibrations dans la nature, qu'elles soient ascendantes ou descendantes, est de se développer *de manière non uniforme*, mais avec des périodes d'accélération et de ralentissement. Ce principe peut être formulé avec une précision plus grande encore, en disant que la force d'impulsion originelle des vibrations n'agit pas de manière uniforme, mais en quelque sorte se renforce ou s'affaiblit alternativement. La force d'impulsion agit sans changer de nature et les vibrations se développent selon un mode régulier pendant un certain temps seulement, qui est déterminé par la nature de l'impulsion, par le milieu, par les conditions environnantes et ainsi de suite. Mais à un certain moment intervient une sorte de modification : les vibrations cessent pour ainsi dire de lui obéir et, pendant une brève période, elles se ralentissent, changeant jusqu'à un certain point de nature ou de direction. Ainsi, à partir d'un certain moment, les progressions ascendantes ou descendantes des vibrations se font plus lentes. Après ce ralentissement temporaire dans la montée ou la descente, les vibrations reprennent leur cours antérieur, et montent ou descendent de nouveau régulièrement jusqu'à ce qu'un nouvel arrêt se produise dans leur développement. Sous ce rapport, il est important de remarquer que les périodes d'action uniforme de l'inertie acquise ne sont pas égales et que les périodes de ralentissement des vibrations ne sont pas symétriques. L'une est plus courte, l'autre plus longue.

« Pour déterminer ces périodes de ralentissement, ou mieux, les

on divise les lignes de développement des vibrations en sections correspondant au *double* ou à la *moitié* du nombre de vibrations dans un laps de temps donné.

« Imaginons une ligne de vibrations croissantes. Considérons-les au moment où leur fréquence est de 1'000. Au bout d'un certain temps, le nombre de vibrations est doublé, il atteint 2'000.



« Il a été établi que, dans cet intervalle entre le nombre donné de vibrations et un nombre deux fois plus grand, il y a deux endroits où se produit un *ralentissement dans la progression des vibrations*.

« L'un est à une petite distance du point de départ, l'autre presque à la fin.



« Les lois qui déterminent le ralentissement des vibrations ou leur déviation de la direction première étaient bien connues de la science ancienne. Ces lois étaient dûment incorporées dans une formule ou un diagramme qui s'est conservé jusqu'à nos jours. En cette formule, la période à l'issue de laquelle les vibrations sont doublées, était divisée en *huit* échelons inégaux, correspondant au taux de progression des vibrations. Le huitième échelon est la répétition du premier, avec un nombre double de vibrations. Cette période, c'est-à-dire la ligne de développement de vibrations, mesurée à partir d'un nombre donné de vibrations jusqu'au moment où ce nombre est doublé, est appelée *octave*, ou *huitaine*.

« Le principe de division en huit intervalles inégaux du processus à l'issue duquel les vibrations sont doublées est fondé sur l'étude de la progression non uniforme des vibrations dans l'octave entière, et les divers échelons de l'octave montrent l'accélération et le

ralentissement de son développement à différents moments.

« Sous le voile de cette formule, l'idée d'octave a été transmise de maître à élève, d'une école à une autre. En des temps très anciens, une de ces écoles découvrit la possibilité d'appliquer cette formule à la musique. C'est

ainsi que fut obtenue la gamme musicale de sept tons qui fut connue dans l'antiquité la plus éloignée, puis oubliée, et retrouvée ou "découverte" à nouveau.

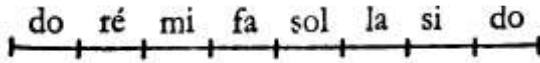
« La gamme de sept tons est une formule de loi cosmique qui fut élaborée par d'anciennes écoles, et appliquée à la musique. Cependant, si nous étudions les manifestations de la loi d'octave dans les vibrations d'autres sortes, nous verrons que les lois sont partout les mêmes. La lumière, la chaleur, les vibrations chimiques, magnétiques et autres sont soumises aux mêmes lois que les vibrations sonores ; par exemple, la gamme lumineuse, connue de la physique ; en chimie, le système périodique des éléments, qui est sans aucun doute étroitement lié au principe d'octave, bien que cette correspondance n'ait pas encore été pleinement élucidée par la science.

« Une étude de la structure de la gamme musicale offre une base excellente pour la compréhension de la loi cosmique d'octave.

« Prenons encore une fois l'octave ascendante, c'est-à-dire l'octave où s'accroît la fréquence des vibrations. Supposons que cette octave commence avec 1'000 vibrations à la seconde. Désignons ces 1'000 vibrations par la note *do*. Les vibrations s'accroissent, leur fréquence augmente. Le point où la fréquence atteint 2'000 vibrations à la seconde sera le second *do*, c'est-à-dire le *do* de l'octave suivante :



« La période entre un *do* et le *do* suivant, soit une octave, est divisée en sept parties inégales, parce que la fréquence des vibrations n'augmente pas uniformément.



« Le rapport d'élevation des différentes notes ou de leur fréquence de vibrations s'établira comme suit :

« Si nous attribuons à do une valeur 1, ré en sera les 9/8, mi les 5/4, fa les 4/3, sol les 3/2, la les 5/3, si les 15/8 et do aura une valeur 2.

1	9/8	5/4	4/3	3/2	5/3	15/8	2
do	ré	mi	fa	sol	la	si	do

« La différence dans l'accélération des vibrations, ou progression ascendante des notes, ou différence de ton sera la suivante :

DO à RÉ	$9/8 : 1 = 9/8$
RÉ à MI	$5/4 : 9/8 = 10/9$
MI à FA	$4/3 : 5/4 = 16/15$ (progression ralentie)
FA à SOL	$3/2 : 4/3 = 9/8$
SOL à LA	$5/3 : 3/2 = 10/9$
LA à SI	$15/8 : 5/3 = 9/8$
SI à DO	$2 : 15/8 = 16/15$ (progression de nouveau ralentie)

« Les différences entre les notes, ou les différences de hauteur des notes, sont appelées *intervalles*. Nous voyons qu'il y a trois sortes d'intervalles dans l'octave : 9/8, 10/9 et 16/15, ce qui, en nombres entiers, donne 405, 400 et 384. Le plus petit intervalle : 16/15, se trouve entre *mi* et *fa*, et entre *si* et *do*. Ce sont précisément les deux endroits de ralentissement dans l'octave.

« Dans la gamme musicale de sept tons, on considère théoriquement qu'il y a deux demi-tons entre deux notes successives, sauf pour les intervalles *mi-fa* et *si-do*, qui ont un seul demi-ton, et dans lesquels le second demi-ton est regardé comme manquant.

« De cette manière, on obtient *vingt* notes, dont huit

fondamentales : *do, ré, mi, fa, sol, la, si, do*, et douze intermédiaires :
deux entre chacun des couples de notes suivants :

DO — RÉ
RÉ — MI
FA — SOL
SOL — LA
LA — SI

et *une* entre les deux couples de notes suivants :

MI — FA
SI — DO

« Mais dans la pratique de la musique, au lieu de douze

— 186 —

notes intermédiaires, seules cinq sont retenues, c'est-à-dire un demi-ton entre :

DO — RÉ
RÉ — MI
FA — SOL
SOL — LA
LA — SI

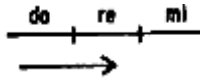
« Entre *mi* et *fa* et entre *si* et *do*, le demi-ton manque.

« De cette manière, la structure de la gamme musicale donne un schéma de la loi cosmique des intervalles ou des demi-tons manquants. Disons d'ailleurs que, quand on parle des octaves dans un sens "cosmique" ou "mécanique", seuls les intervalles *mi-fa* et *si-do* sont appelés *intervalles*.

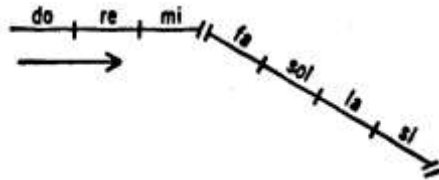
« Si nous en comprenons tout le sens, la loi d'octave nous donne une nouvelle explication de la vie entière, du progrès et du développement des phénomènes sur tous les plans de l'univers dans le champ de notre observation. Cette loi explique pourquoi il n'y a pas de lignes droites dans la nature, et aussi pourquoi nous ne

pouvons ni penser ni faire, pourquoi tout en nous *se pense*, pourquoi tout en nous arrive, et arrive en général d'une manière contraire à celle que nous désirons ou attendons. Tout cela est manifestement l'effet immédiat des intervalles ou du ralentissement dans le développement des vibrations.

« Qu'arrive-t-il précisément lors du ralentissement des vibrations ? Une déviation a lieu, la direction originelle n'est plus suivie. L'octave commence dans la direction indiquée par la flèche :

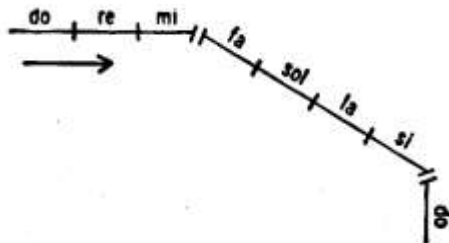


« Mais une déviation a lieu entre *mi* et *fa* ; la ligne commencée au *do* change de direction :



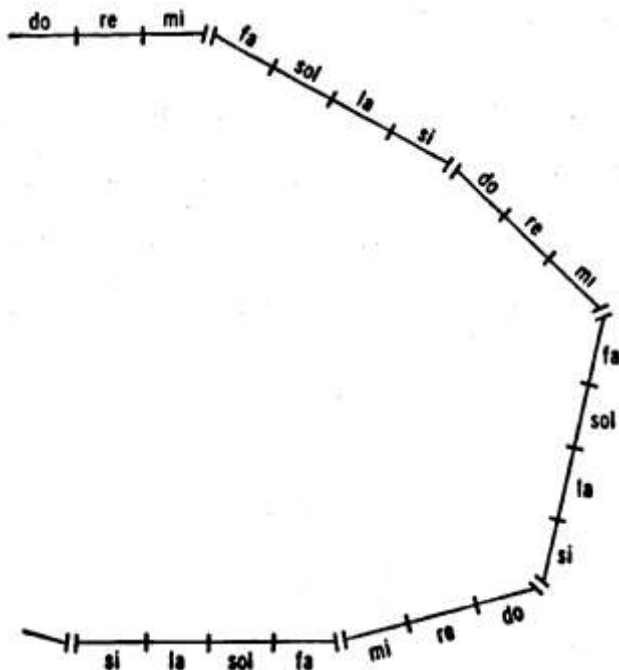
et entre *fa*, *sol*, *la* et *si*, elle descend en faisant un certain

angle avec sa direction primitive, indiquée par les trois premières notes. Entre *si* et *do* se trouve le second intervalle, une nouvelle déviation, un autre changement de direction.



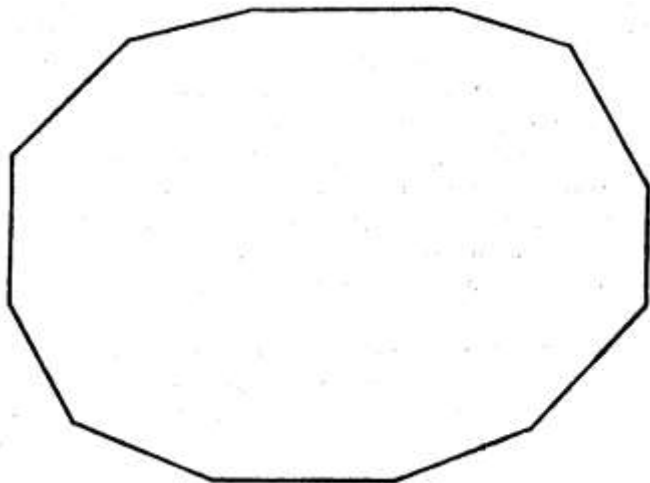
« À chaque octave, la déviation est plus accentuée, de sorte que

la ligne des octaves arrive à former un demi-cercle et va dans une direction opposée à la direction originelle.



« Dans son développement ultérieur, la ligne des octaves, ou la ligne de développement des vibrations,

peut revenir à sa direction première — en d'autres termes, former un cercle complet.



« Cette loi démontre pourquoi rien ne va jamais en ligne droite dans nos activités, pourquoi, ayant commencé à faire une chose, nous en faisons ensuite une autre entièrement différente, qui est souvent tout le contraire de la première, bien que nous ne le remarquions pas et continuions de penser que nous suivons toujours la même ligne.

« Tous ces faits et beaucoup d'autres encore ne peuvent s'expliquer que par la loi d'octave, et notamment par une compréhension claire du rôle et de la signification des "intervalles" qui obligent constamment la ligne de développement des forces à modifier sa direction, à la briser, à la courber, la muer en son "propre contraire" et ainsi de suite.

« Les choses se déroulent toujours ainsi et nous pouvons constater partout de tels changements de direction. Après une certaine période d'activité énergique, d'émotion intense ou de compréhension juste, une réaction intervient, le travail devient ennuyeux et lassant, des moments de fatigue et d'indifférence percent dans le sentiment ; au lieu de penser droit, on cherche des compromis ; on supprime ou écarte les problèmes difficiles. Mais la ligne continue à se développer, bien que ce ne soit plus dans la même

direction qu'au commencement. Le travail devient mécanique, le

sentiment, de plus en plus faible, s'abaisse au niveau des événements de la vie ordinaire. La pensée devient dogmatique, littérale. Tout se déroule ainsi pendant un certain temps, puis il y a de nouveau une réaction, un arrêt, une déviation. Le développement de la force peut se poursuivre encore, mais le travail qui avait été commencé avec ardeur et dans l'enthousiasme est devenu une formalité obligatoire et inutile ; de nombreux éléments étrangers sont entrés dans le sentiment : considération, vexation, irritation, hostilité ; la pensée tourne en cercle, répétant ce qu'elle savait déjà, et l'on s'égare de plus en plus.

« Le même phénomène se répète dans toutes les sphères de l'activité humaine. Dans la littérature, la science, l'art, la philosophie, la religion, dans la vie individuelle, et par-dessus tout, dans la vie sociale et politique, nous pouvons observer comment la ligne de développement des forces dévie de sa direction originelle, et, au bout d'un certain temps, va dans une direction diamétralement opposée, *tout en gardant son premier nom*. Une étude de l'histoire entreprise de ce point de vue fait ressortir les faits les plus étonnants, mais l' "humanité mécanique" ne désire pas les remarquer. Peut-être les exemples les plus frappants de tels changements de direction peuvent-ils être trouvés dans l'histoire des religions, particulièrement dans l'histoire de la religion chrétienne, si on l'étudie sans passion. Pensez combien de tours a dû faire la ligne de développement des forces pour aller des prédications d'amour de l'Évangile jusqu'à l'Inquisition ; ou pour aller de l'ascétisme des premiers siècles, où l'on étudiait le christianisme *ésotérique*, à la scolastique qui calculait le nombre d'anges qui pourraient se tenir sur la pointe d'une aiguille.

« La loi d'octave explique maints phénomènes de nos vies, qui sans elle demeureraient incompréhensibles.

« Le premier est celui de la déviation des forces.

« Puis vient le fait que rien au monde ne reste à la même place, ou ne demeure identique ; tout se meut, tout se déplace, change, et, *inévitavelmente, monte ou descend*, se renforce ou s'affaiblit, se développe ou dégénère, c'est-à-dire se meut sur une ligne d'octave soit ascendante, soit descendante.

« Et le troisième point est que dans le développement même des octaves, ascendantes ou descendantes, se produisent continuellement des fluctuations, des crues et des décrues.

« Jusqu'ici nous avons surtout parlé de la *discontinuité des vibrations* et de la *déviaton des forces*. Il nous faut maintenant saisir clairement deux autres principes : celui de l'inévitabilité soit de la montée, soit de la descente, en toute ligne de développement des forces, et celui des fluctuations périodiques, c'est-à-dire des crues et des décrues, sur toute ligne, soit ascendante, soit descendante.

« Rien ne peut se développer en restant au même niveau. La montée, ou la descente, est la condition cosmique inévitable de toute action. Nous ne comprenons et ne voyons jamais ce qui se passe autour de nous et en nous, soit parce que nous ne tenons pas compte de l'inévitabilité de la descente quand il n'y a pas de montée, soit parce que nous prenons la descente pour une montée. Ce sont là deux des causes fondamentales de nos illusions sur nous-mêmes. Nous ne voyons pas la première parce que nous pensons toujours que les choses peuvent rester longtemps sur le même niveau ; et nous ignorons la seconde, faute de comprendre que les *montées* sont en fait impossibles là où nous les voyons — aussi impossibles que de développer la conscience par des moyens mécaniques.

« Ayant appris à distinguer les octaves ascendantes et descendantes dans la vie, nous devons apprendre à distinguer montée et descente dans les octaves elles-mêmes. Quel que soit le domaine de notre vie que nous considérons, nous pouvons voir que rien ne peut y demeurer égal et constant ; partout et en toutes choses se poursuit l'oscillation du pendule, partout et en toutes choses les vagues s'élèvent et retombent. Notre énergie, dans l'une ou l'autre direction, augmente soudain, puis faiblit tout aussi rapidement ; nos humeurs "s'améliorent" ou "empirent" sans raison visible ; nos sentiments, nos désirs, nos intentions, nos décisions, tout passe de temps à autre par des périodes de montée ou de descente, de renforcement ou d'affaiblissement.

« Et il y a peut-être en l'homme une centaine de pendules en mouvement, ici et là. Ces montées et ces descentes, ces fluctuations de nos humeurs, de nos pensées,

de nos sentiments, de notre énergie, de nos déterminations, correspondent soit aux périodes du développement des forces d'un *intervalle* à l'autre, soit aux *intervalles* eux-mêmes.

« Cette loi d'octave, dans ses trois manifestations principales, conditionne de nombreux phénomènes, soit de nature psychique, soit de nature organique, c'est-à-dire liés directement à notre vie. De la loi d'octave dépendent l'imperfection et l'étroitesse de notre savoir dans tous les domaines sans exception, parce que nous commençons dans une direction et qu'ensuite, sans le remarquer, nous allons toujours dans une autre.

« Comme je l'ai déjà dit, la loi d'octave, dans toutes ses manifestations, était connue de la science antique.

« Même notre division du temps, c'est-à-dire les jours de la semaine partagés en six jours de travail et un dimanche, est en rapport avec les propriétés et les conditions intérieures de notre activité, qui dépendent de la loi générale. Le mythe biblique de la création du monde en six jours, suivi d'un septième pendant lequel Dieu se repose de son travail, est également une expression de la loi d'octave, ou un indice de cette loi, mais incomplet.

« Les observations basées sur une compréhension de la loi d'octave montrent que les vibrations peuvent se développer de différentes manières. Dans les octaves interrompues, elles surgissent et tombent, sont entraînées et englouties par des vibrations plus fortes qui les coupent ou qui vont dans une direction contraire. Dans les octaves qui dévient de la direction originelle, les vibrations changent de nature et donnent des résultats opposés à ceux auxquels on aurait pu s'attendre au commencement.

« Ce n'est que dans les octaves d'ordre cosmique, ascendantes ou descendantes, que les vibrations se développent d'une manière conséquente et ordonnée, gardant toujours la direction prise par elles au départ.

« Par ailleurs, l'observation montre qu'un développement d'octaves correct et régulier, bien que rare, est possible en toutes occasions, dans l'activité de la nature comme dans l'activité humaine.

« Le développement correct de ces octaves est basé sur ce qui paraît être un *accident*. Il arrive parfois que des

octaves qui progressent parallèlement à une octave donnée, qui la coupent ou qui la rencontrent, *remplissent* d'une manière ou d'une autre *ses intervalles* et permettent aux vibrations de l'octave donnée d'évoluer librement et sans arrêts. L'observation de ce développement correct des octaves établit le fait que si, au moment nécessaire, c'est-à-dire au moment où l'octave donnée passe par un intervalle, un "choc additionnel" de force et de caractère correspondants lui est donné, elle se développera ensuite sans entraves en suivant sa direction originelle, sans rien perdre de sa nature et sans rien y changer.

« En de tels cas, il y a une différence essentielle entre les octaves ascendantes et descendantes.

« Dans une octave ascendante, le premier "intervalle" se trouve entre *mi* et *fa*. Si une énergie additionnelle correspondante entre à cet endroit, l'octave se développera sans entraves jusqu'à *si*, mais entre *si* et *do* il faut *un choc supplémentaire beaucoup plus fort* qu'entre *mi* et *fa*, pour qu'elle se développe correctement, parce qu'à cet endroit les vibrations de l'octave sont à un diapason beaucoup plus élevé, et que, pour éviter un arrêt dans le développement de l'octave, une intensité plus grande est nécessaire.

« Dans une octave descendante, par contre, le plus grand intervalle se rencontre au tout commencement de l'octave, tout de suite après le premier *do*, et les éléments qui permettent de le combler se trouvent très souvent en *do* lui-même, ou dans les vibrations latérales émises par *do*. Pour cette raison, une octave descendante se développe beaucoup plus facilement qu'une octave ascendante : après avoir passé le *si*, elle parvient sans obstacle au *fa* ; ici, un choc supplémentaire est nécessaire, bien que *considérablement moins fort* que le premier choc entre *do* et *si*.

« Dans la grande octave cosmique qui s'étend jusqu'à nous sous la forme du *rayon de création*, nous pouvons voir le premier exemple complet de la loi d'octave. Le rayon de création part de l'Absolu. L'Absolu est le *Tout*. Le *Tout*, possédant la pleine unité, la pleine volonté et la pleine conscience, crée des mondes au-dedans de lui-même et commence ainsi l'octave cosmique descendante. L'Absolu

est le *do* de cette octave. Les mondes que l'Absolu crée en lui-même sont *si*. L' "intervalle" entre *do* et *si* est rempli en ce cas par la *volonté de l'Absolu*.

« Le processus de création se poursuit par la force de l'impulsion initiale et sous l'effet d'un choc additionnel. *Si* passe au *la* qui est pour nous le monde des astres, *la voie lactée*. *La* passe au *sol*, notre Soleil, le système solaire. *Sol* passe au *fa*, le monde planétaire. Et ici, entre le monde planétaire, pris comme un tout, et notre Terre, se présente un "intervalle". Cela signifie que les radiations planétaires qui portent diverses influences à la Terre ne peuvent pas l'atteindre, ou, pour parler plus correctement, ne sont pas reçues : la Terre les réfléchit. Pour combler l'intervalle, à cet endroit du rayon de création, un dispositif spécial a été créé pour la réception et la transmission des influences venant des planètes. Ce dispositif est *la vie organique sur la Terre*. La vie organique transmet à la Terre toutes les influences qui lui sont destinées, et rend possible le développement ultérieur et la croissance de la Terre, le *mi* de l'octave cosmique, puis celui de la Lune, ou *ré*, après quoi vient un autre *do* : *Rien*. Entre *Tout* et *Rien* passe le rayon de création.

« Vous connaissez la prière qui commence par ces mots : "Dieu Saint, Dieu Fort, Dieu Immortel." Cette prière est un vestige de l'ancienne connaissance. *Dieu Saint* signifie l'Absolu, ou : Tout. *Dieu Fort* signifie aussi l'Absolu, ou : Rien. *Dieu Immortel* signifie ce qui est entre eux, c'est-à-dire les six notes du rayon de création, avec "la vie organique". Les trois ensemble font un. C'est la Trinité coexistante et indivisible.

« Nous devons maintenant nous arrêter sur l'idée des "chocs additionnels" qui permettent aux lianes de forces de parvenir au but projeté. Comme je l'ai déjà dit, les chocs peuvent avoir lieu accidentellement. Un accident est naturellement quelque chose de très incertain. Mais ces lignes de développement de forces qui sont redressées par accident et que l'homme peut quelquefois voir, ou supposer, ou espérer, entretiennent en lui, plus que toute autre chose, l'illusion de *lignes droites*. En d'autres termes, nous croyons que les

lignes droites sont la règle, et que les lignes brisées et interrompues sont l'exception. Cela suscite en nous l'illusion qu'il est possible de *faire* ; qu'il est possible d'atteindre un but projeté. En réalité un homme ne peut rien faire. Si, par accident, son activité donne un

résultat quelconque, ne ressemblant qu'en apparence, ou de nom seulement, au but initial, l'homme s'affirme à lui-même, et il affirme aux autres, qu'il a atteint le but qu'il s'était proposé ; il en vient à prétendre que chacun est capable de l'atteindre — et les autres le croient. En réalité, c'est une illusion. Un homme *peut* gagner à la roulette. Mais ce sera un accident. Parvenir au but que l'on s'était donné dans la vie ou dans un domaine quelconque d'activité est un accident du même ordre. La seule différence est qu'à la roulette, l'homme sait du moins à chaque mise, sans se tromper, s'il a perdu ou gagné. Mais dans les activités de sa vie, surtout dans celles ayant une résonance sociale, lorsque plusieurs années ont passé entre le commencement d'une action et son résultat, un homme peut très facilement se tromper lui-même et prendre le résultat "obtenu" pour le résultat désiré, c'est-à-dire croire qu'il a gagné, quand, dans l'ensemble, il a perdu.

« La plus grande insulte pour un "homme-machine", c'est de lui dire qu'il ne peut rien faire, qu'il ne peut parvenir à rien, qu'il ne pourra jamais s'approcher d'aucun but et qu'en s'efforçant vers un but il en fait inévitablement apparaître un autre. Et de fait cela ne peut pas être autrement. L' "homme-machine" est au pouvoir de l'accident, du hasard. Ses activités peuvent s'engager par hasard en un canal tracé par des forces cosmiques ou mécaniques et elles peuvent y cheminer par hasard pendant quelque temps, donnant l'illusion qu'un certain but a été atteint. Une telle correspondance accidentelle des résultats et des buts que nous nous étions assignés, en d'autres termes, la réussite en certaines petites choses *qui ne peuvent être d'aucune conséquence*, produit chez l'homme mécanique la conviction qu'il est en son pouvoir d'atteindre n'importe quel but, qu'il est "capable de conquérir la nature", comme il le prétend, qu'il est capable de "faire" sa vie, etc.

« De fait, il est naturellement incapable de rien faire, parce qu'il

n'a aucun contrôle, non seulement sur les choses qui sont en dehors de lui, mais sur ce qui est en lui-même. Cette dernière idée doit être clairement comprise et bien assimilée ; en même temps, il faut comprendre que le contrôle des choses extérieures commence par le contrôle de ce qui est en nous, par le *contrôle de nous-mêmes*.

Un homme qui ne peut pas se contrôler, c'est-à-dire qui ne peut pas contrôler ce qui se passe en lui, ne peut rien contrôler.

« Par quelle méthode un contrôle peut-il être obtenu ?

« La partie technique de cette méthode peut être expliquée par la loi d'octave. Les octaves peuvent se développer d'une manière conséquente et continue dans la direction désirée si les "chocs additionnels" interviennent au moment nécessaire, c'est-à-dire lorsque se produit un ralentissement des vibrations. Si les "chocs additionnels" n'interviennent pas au moment voulu, les octaves changent de direction. Or il n'est pas question, naturellement, d'espérer que des "chocs additionnels" viendront d'eux-mêmes de l'extérieur, au moment voulu. Il reste donc à l'homme le choix suivant : ou bien trouver à ses activités une direction qui corresponde à la ligne mécanique des événements du moment, en d'autres termes, "aller où le vent souffle", "nager avec le courant", même si cela contredit ses propres inclinations, ses convictions, ses sympathies ; ou bien se résigner à l'idée de l'échec de tout ce qu'il entreprend. Mais il y a une autre solution : l'homme peut apprendre à reconnaître les moments des intervalles dans toutes les lignes de son activité, et à *créer* les "chocs additionnels" ; en d'autres termes, il peut apprendre à appliquer à ses propres activités la méthode dont les forces cosmiques font usage lorsqu'elles *créent des "chocs additionnels"* toutes les fois qu'ils sont nécessaires.

« La possibilité des chocs additionnels artificiels, c'est-à-dire spécialement créés, donne un sens pratique à l'étude de la loi d'octave, et rend cette étude obligatoire et nécessaire à l'homme qui veut sortir du rôle de spectateur passif de ce qui lui arrive et de ce qui se passe autour de lui.

« L' "homme-machine" ne peut rien faire. Pour lui, comme

autour de lui, tout *arrive*. Pour *faire*, il est nécessaire de connaître la loi d'octave, de connaître les moments des intervalles, et d'être capable de créer les "chocs additionnels" nécessaires.

« On ne peut apprendre cela que dans une *école*, c'est-à-dire dans une école organisée sur des bases justes, selon toutes les traditions ésotériques. Sans l'aide d'une école,

un homme ne peut jamais comprendre par lui-même la loi d'octave, la place des intervalles, et l'ordre dans lequel les chocs doivent être créés. Il ne peut pas le comprendre parce que certaines conditions sont indispensables pour parvenir à cette compréhension, et ces conditions ne peuvent être créées que dans une école *créée elle-même sur ces principes*.

« Il sera par la suite dûment expliqué comment une "école" peut être créée sur les principes de la loi d'octave. Et cela vous expliquera un des aspects des rapports de *la loi de sept* à *la loi de trois*. En attendant, on peut dire que dans l'enseignement d'école, il est donné à l'homme, d'une part, des exemples des octaves cosmiques descendantes (créatrices) et, d'autre part, des exemples des octaves ascendantes (évolutives). La pensée occidentale, qui ne sait rien, ni des octaves, ni de la loi de trois, confond les lignes ascendantes et descendantes, et ne comprend pas que la ligne d'évolution s'oppose à la ligne de création, c'est-à-dire qu'elle va contre elle, à rebours du courant.

« En étudiant la loi d'octave, on doit se rappeler que, pour définir les relations des octaves entre elles, on les divise en *fondamentales* et *subordonnées*. L'octave fondamentale peut être comparée au tronc d'un arbre dont les branches seraient les octaves subordonnées. Les sept notes fondamentales de l'octave et les deux "intervalles" *porteurs de nouvelles directions* donnent les neuf anneaux d'une chaîne, trois groupes de trois anneaux chacun.

« Les octaves fondamentales sont reliées d'une manière déterminée aux octaves secondaires ou subordonnées. Des octaves secondaires du premier ordre sortent les octaves secondaires du second ordre, etc. La structure des octaves peut être comparée à la structure d'un arbre. Du tronc fondamental sortent, de tous côtés, des

branches qui se divisent à leur tour en rameaux qui deviennent de plus en plus petits et finalement se couvrent de feuilles. Le même processus a lieu dans les feuilles, pour la formation des veines, des dentelures, etc.

« Comme toute chose dans la nature, le corps humain, qui représente un certain tout, comporte, à l'intérieur comme à l'extérieur, les mêmes corrélations. D'après le nombre de notes de l'octave et ses "intervalles", le corps humain a neuf mesures de base exprimées par des nombres définis. Chez les individus, il va de soi que ces nombres

diffèrent grandement, mais en de certaines limites. Ces neuf mesures de base, donnant une octave entière du premier ordre en se combinant d'une manière spéciale, passent à un ordre d'octaves subordonnées, qui donnent naissance à leur tour à d'autres octaves subordonnées, etc. De cette manière, il est possible d'obtenir la mesure de n'importe quelle partie, ou de n'importe quel membre du corps humain, étant donné qu'ils sont tous dans une relation définie les uns par rapport aux autres. »

La loi d'octave donna lieu, naturellement, à de nombreuses conversations dans notre groupe, et nous rendit perplexes. G. ne cessa de nous mettre en garde contre un excès de théorie.

« Vous devez comprendre et sentir cette loi en vous-mêmes, disait-il, et après cela seulement, vous la verrez en dehors de vous. »

C'était évident. Mais la difficulté n'était pas seulement là. Une simple compréhension "technique" de la loi d'octave demande elle-même beaucoup de temps. Et nous y revenions toujours, tantôt à la suite de découvertes inattendues, tantôt parce que nous venions de perdre encore une fois ce qui nous avait paru déjà bien établi.

Il m'est difficile aujourd'hui de retrouver les idées qui, à telle ou telle période, furent le pivot de notre travail, celles qui attirèrent le plus notre attention, qui donnèrent lieu au plus grand nombre de conversations. Mais l'idée de la loi d'octave devint en quelque sorte leur centre de gravité permanent. Nous en discutons les aspects variés à chaque réunion ; nous en vîmes graduellement à considérer

toutes les choses de ce point de vue.

Au cours du premier exposé qu'il fit de cette idée, G. n'en avait donné que les lignes générales. Il y revint toujours pour en souligner les divers aspects.

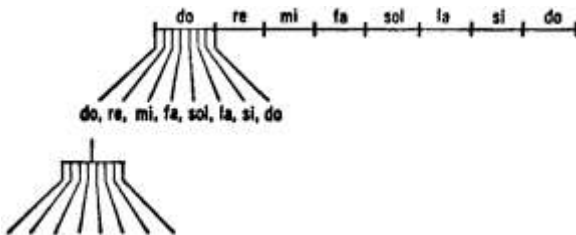
À l'une des réunions suivantes, il fit ressortir d'une manière très intéressante une autre signification de la loi d'octave, qui avait une portée profonde.

— Pour mieux comprendre le sens de la loi d'octave, il faut avoir une idée claire d'une autre propriété des vibrations, celle de se diviser en "vibrations intérieures". En effet, dans toutes les vibrations se produisent d'autres

vibrations, et chaque octave peut être résolue en un grand nombre d'octaves intérieures.

« Chaque note de n'importe quelle octave peut être considérée comme une octave entière sur un autre plan.

« Chaque note de ces octaves intérieures contient à son tour une octave entière, et ainsi de suite, un très grand nombre de fois, *mais pas à l'infini*, parce qu'il y a une limite au développement des octaves intérieures.



« Ces vibrations intérieures, qui ont lieu simultanément dans des "milieux" de densités différentes, s'interpénètrent, se reflètent, et s'engendrent réciproquement, s'entraînant, s'arrêtant ou se modifiant les unes les autres.

« Représentons-nous des vibrations dans une substance ou un milieu de densité définie. Supposons que cette substance ou ce milieu

soit formé d'atomes relativement grossiers du monde 48 et que chacun d'eux soit pour ainsi dire une agglomération de 48 atomes primordiaux. Les vibrations qui se produisent dans ce milieu sont divisibles en octaves et les octaves sont divisibles en notes. Supposons que nous ayons choisi une octave de ces vibrations dans le but de faire certaines recherches. Nous devons nous rendre compte que dans les limites de cette octave s'effectuent des vibrations d'une substance encore plus fine. La substance du monde 48 est saturée de la substance du monde 24 ; les vibrations de la substance du monde 24 sont dans une relation définie avec les vibrations de la substance du monde 48 ; pour être plus précis : dans les vibrations de la substance du monde 48, chaque note, contient une octave entière de la substance du monde 24.

« Telles sont les octaves intérieures.

« La substance du monde 24 est, à son tour, pénétrée par la substance du monde 12. Cette substance, elle aussi, est animée de vibrations, et chacune des notes de l'octave de vibrations du monde 24 contient une octave entière de vibrations du monde 12. La substance du monde 12 est pénétrée par la substance du monde 6. La substance du monde 6 est pénétrée par la substance du monde 3. La substance du monde 3 est pénétrée par la substance du monde 1. Dans chacun de ces mondes existent des vibrations correspondantes et l'ordre reste toujours le même, c'est-à-dire que chaque note de l'octave de vibrations d'une substance plus grossière contient une octave entière de vibrations d'une substance plus fine.

« Si nous commençons par les vibrations du monde 48, nous pouvons dire qu'une note de l'octave de vibrations de ce monde contient une octave de sept notes des vibrations du monde planétaire. Chaque note de l'octave de vibrations du monde planétaire contient sept notes de l'octave de vibrations du monde du soleil. Chaque note de l'octave de vibrations du monde du soleil contiendra sept notes de l'octave de vibrations du monde stellaire, etc.

ABSOLU (1) do

« L'étude des octaves intérieures, l'étude de leur relation aux octaves extérieures, et l'influence possible des premières sur les secondes constitue une partie très importante de l'étude du monde et de l'homme. »

TOUS LES MONDES (3) si

Une autre fois, G. répéta et développa ce qu'il avait dit, sur le rayon de création.

TOUS LES SOLEILS (6) la

« Le rayon de création, comme tout autre processus au moment de son achèvement, peut être regardé comme une octave. Ce sera une octave descendante dans laquelle le *do* passe au *si*, le *si* au *la*, et ainsi de suite. L'Absolu ou le *Tout* (monde 1) sera *do* ; tous les mondes (monde 3) seront *si* ; tous les soleils (monde 6) seront *la* ; notre soleil (monde 12) sera *sol* ; toutes les planètes (monde 24) seront *fa* ; la terre (monde 48) sera *mi* ; la lune (monde 96) sera *ré*.

SOLEIL (12) sol

TOUTES LES PLANETES (24) fa

TERRE (48) mi

« Le rayon de création commence à l'Absolu. L'Absolu est *Tout*. Il est — *do*.

« Le rayon de création se termine à la lune. Au-delà de la lune, il n'y a *Rien*. Cela aussi est l'Absolu — *do*.

LUNE (96) re

« En examinant le "rayon de création" ou "l'octave

— 200 —

ABSOLU (▽) do

cosmique", nous voyons qu'il y aura des intervalles dans le développement de cette octave ; le premier entre *do* et *si*, c'est-à-dire entre le monde 1 et le monde 3, entre l'Absolu et tous les mondes ; et le second entre *fa* et *mi*, c'est-à-dire entre le monde 24 et le monde 48, entre toutes les planètes et la terre. Mais le premier "intervalle" est rempli par la volonté de l'Absolu. Une des manifestations de la volonté de l'Absolu consiste précisément à remplir cet intervalle par l'apparition consciente de la force neutralisante qui comble l' "intervalle" entre la

force active et la force passive. Au second “intervalle”, la situation est plus complexe. Quelque chose manque entre les planètes et la terre. Les influences planétaires ne peuvent pas passer à la terre pleinement et immédiatement. Un “choc additionnel” est indispensable ; il faut la création de quelques conditions nouvelles pour assurer un passage adéquat des forces.

« Les conditions permettant d’assurer le passage des forces sont créées par l’établissement d’un dispositif mécanique spécial entre les planètes et la terre. Ce dispositif spécial, cette “station transmettrice de forces”, est *la vie organique sur la terre*. La vie organique sur la terre a été créée pour combler l’intervalle entre les planètes et la terre.

« La vie organique représente pour ainsi dire *l’organe de perception de la terre*. La vie organique forme une sorte

de pellicule sensible couvrant tout le globe terrestre et recevant les influences de la sphère planétaire, lesquelles autrement ne pourraient pas l’atteindre. Les règnes animal, végétal, et humain, sont d’égale importance pour la terre à cet égard. Une simple prairie absorbe les influences planétaires d’une certaine sorte et les transmet à la terre. La même prairie couverte de monde absorbera et transmettra d’autres influences. La population de l’Europe absorbe certaines influences planétaires et les transmet à la terre. La population de l’Afrique absorbe d’autres influences planétaires, et ainsi de suite.

« Tous les grands événements de la vie des masses humaines sont causés par les influences planétaires. Ils sont le résultat de leur absorption. La société humaine est une masse très sensible à la réception des influences planétaires. Et n’importe quelle petite tension accidentelle dans les sphères planétaires peut se répercuter pendant des années avec une animation croissante dans un domaine quelconque de l’activité humaine. Un accident temporaire se produit dans l’espace planétaire : il est immédiatement ressenti par les masses humaines, et les hommes se mettent à se haïr et à s’entretuer, justifiant leur action par quelque théorie de fraternité, d’égalité, d’amour ou de justice.

« La vie organique est l’organe de perception de la terre, et en même temps elle est un organe de radiation. Grâce à la vie organique,

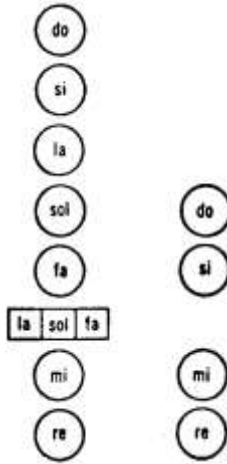
toute partie de la surface terrestre émet à chaque instant des rayons d'une certaine espèce dans la direction du soleil, des planètes et de la lune. De ce point de vue, le soleil a besoin d'une certaine sorte de radiations ; les planètes, d'une autre sorte ; et la lune, d'une autre encore. Tout ce qui arrive sur la terre crée des radiations de ce genre. Et bien des choses *arrivent* souvent pour la seule raison que, de certaines parties de la surface de la terre, certaines espèces de radiations sont requises. »

Par ailleurs, G. attira particulièrement notre attention sur la non-conformité du temps, — ou de la durée des événements — dans le monde planétaire et dans la vie humaine. La raison de son insistance sur ce point ne me devint claire que plus tard.

En même temps, il soulignait constamment le fait que tout événement, quel qu'il soit, se produisant dans la

mince pellicule de la vie organique, servait toujours les intérêts de la terre, du soleil, des planètes et de la lune ; rien d'inutile ni d'indépendant ne pouvait se produire en elle, parce qu'elle avait été créée pour un but déterminé, et qu'elle y demeurait soumise.

Un jour, développant ce thème, il nous donna un diagramme de la structure des octaves, dans lequel l'un des chaînons était “la vie organique sur la terre”.



— Cette octave supplémentaire ou latérale, dans le rayon de création, commence au soleil, dit-il.

« Le soleil, qui est le *sol* de l'octave cosmique, résonne à un certain moment comme *do*.

« Il est nécessaire de se rendre compte que chaque note de n'importe quelle octave — dans notre cas, chaque note de l'octave cosmique — peut représenter le *do* d'une octave latérale issue de la première. Il serait encore plus exact de dire que n'importe quelle note de toute octave peut être en même temps n'importe quelle note de toute autre octave qui la traverse.

« Dans le cas présent, *sol* commence à résonner comme *do*. En descendant au niveau des planètes, cette nouvelle octave passe au *si* ; descendant encore plus bas, elle donne trois notes : *la*, *sol*, *fa*, qui créent et constituent la vie organique sur la terre dans la forme sous laquelle nous la connaissons ; le *mi* de cette octave fusionne avec le *mi* de l'octave cosmique, c'est-à-dire avec *la terre*, et le *ré* avec le *ré* de l'octave cosmique, c'est-à-dire avec *la lune*. »

Nous sentîmes tout de suite que cette octave latérale avait une grande signification. Tout d'abord, cela montrait que la vie organique, représentée dans le diagramme par trois notes, comportait deux notes supérieures, l'une sur le niveau des planètes, et l'autre sur

le niveau du soleil, et *qu'elle commençait à partir du soleil*. C'était là le point le plus important, parce qu'une fois de plus cela contredisait cette idée moderne courante que la vie tire son origine *d'en bas*. D'après les explications de G., la vie venait *d'en haut*.

Il y eut ensuite de nombreux entretiens sur les notes *mi*, *ré*, de l'octave latérale. Bien entendu, nous ne pouvions pas définir ce qu'était *ré*. Mais ce *ré* était nettement lié à l'idée de nourriture pour la lune. Certains produits de désintégration de la vie organique vont à la lune, cela doit être le *ré*. En ce qui concerne le *mi*, on pouvait en parler avec précision. La vie organique disparaissait sans aucun doute dans la terre. Le rôle de la vie organique dans la structure de la surface de la terre était indiscutable. Il y avait la croissance des îles de coraux et des montagnes calcaires, la formation des gisements de charbon et des nappes pétrolifères ; les altérations du sol sous l'influence de la végétation ; la croissance de la végétation dans les lacs ; la formation d'un humus très riche grâce aux vers de terre ; le changement des climats dû au drainage des marais et à la destruction des forêts, et quantité d'autres choses connues et inconnues.

De plus, l'octave latérale montrait avec clarté combien facilement et correctement tout venait se ranger dans le système que nous étions en train d'étudier. Tout ce qui semblait anormal, inattendu et accidentel disparaissait. Un immense plan de l'univers, très rigoureusement pensé, commençait à apparaître.

CHAPITRE HUIT

À l'une des réunions suivantes, G. revint sur la question de la conscience.

— Les fonctions psychiques et les fonctions physiques, dit-il, ne peuvent pas être comprises tant que l'on n'a pas saisi qu'elles peuvent travailler, les unes comme les autres, en des états de conscience différents.

« Il y a quatre états de conscience possibles pour *l'homme* (il mit l'accent sur le mot "homme"). Mais l'homme ordinaire, en d'autres termes, l'homme n° 1, 2 ou 3, ne vit que dans les deux états de conscience les plus bas. Les deux états de conscience supérieurs lui sont inaccessibles, et bien qu'il puisse en avoir connaissance par éclairs, il est incapable de les comprendre et il les juge du point de vue de ces deux états de conscience inférieurs qui lui sont habituels.

« Le premier, le *sommeil*, est l'état passif dans lequel les hommes passent un tiers, et même souvent la moitié de leur vie. Et le second, où ils passent l'autre moitié de leur vie, est cet état dans lequel ils circulent par les rues, écrivent des livres, s'entretiennent de sujets sublimes, font de la politique, s'entre-tuent : c'est un état qu'ils considèrent comme actif et appellent "conscience lucide", ou "état de veille de la conscience". Ces expressions de "conscience lucide" ou d' "état de veille de la conscience" semblent avoir été données par dérision, surtout si l'on se rend compte de ce que devrait être une "*conscience lucide*" et ce qu'est en réalité cet état dans lequel l'homme vit et agit.

« Le troisième état de conscience est le *rappel de soi*, ou conscience de soi, conscience de son être propre. Il est habituellement admis que nous avons cet état de conscience ou que nous pouvons l'avoir à volonté. Notre science et notre philosophie n'ont pas vu que *nous ne possédons pas* cet état de conscience et que notre désir seul est incapable de le créer en nous-mêmes, si nette que soit notre décision.

« Le quatrième état de conscience est la *conscience objective*. Dans cet état, l'homme peut voir les choses *comme elles sont*.

Parfois, dans ses états inférieurs de conscience, il peut avoir des éclairs de cette conscience supérieure. Les religions de tous les peuples contiennent des témoignages sur la possibilité d'un tel état de conscience, qu'elles qualifient d' "illumination", ou de divers autres noms, et disent indescriptible. Mais la seule voie correcte vers la conscience objective passe par le développement de la conscience de soi. Un homme ordinaire, artificiellement amené à un état de conscience objective et ramené ensuite à son état habituel, ne se souviendra de rien et pensera simplement qu'il a perdu connaissance pendant un certain temps. Mais, dans l'état de conscience de soi, l'homme peut avoir des éclairs de conscience objective et en garder le souvenir.

« Le quatrième état de conscience représente un état tout à fait différent du précédent ; il est le résultat d'une croissance intérieure et d'un long et difficile travail sur soi.

« Cependant le troisième état de conscience constitue le droit naturel de l'homme *tel qu'il est* et, si l'homme ne le possède pas, c'est uniquement parce que ses conditions de vie sont anormales. Sans exagération aucune, on peut dire qu'à l'époque actuelle le troisième état de conscience n'apparaît en l'homme que par de très brefs et très rares éclairs et qu'il est impossible de le rendre plus ou moins permanent sans un entraînement spécial.

« Pour la grande majorité des gens, même cultivés et pensants, le principal obstacle sur la voie de l'acquisition de la conscience de soi, c'est qu'*ils croient la posséder* ; en d'autres termes, ils sont tout à fait convaincus d'avoir déjà conscience d'eux-mêmes et de posséder tout ce qui accompagne cet état : l'individualité, dans le sens d'un "Moi" permanent et immuable, la volonté, la capacité

de *faire*, et ainsi de suite. Or il est bien évident qu'un homme ne verra pas l'intérêt d'acquérir par un long et difficile travail une chose que, dans son opinion, il possède déjà. Au contraire, si vous le lui dites, il pensera soit que vous êtes fou, soit que vous tentez d'exploiter sa crédulité pour votre profit personnel.

« Les deux états de conscience supérieurs — la "conscience de soi" et la "conscience objective" — sont liés au fonctionnement des

centres supérieurs de l'homme.

« Car en plus des centres dont nous avons déjà parlé, il en existe encore deux, le “centre émotionnel supérieur” et le “centre intellectuel supérieur”. Ces centres sont en nous ; ils sont pleinement développés et travaillent tout le temps, mais leur travail ne parvient jamais jusqu'à notre conscience ordinaire. La raison doit en être recherchée dans les propriétés spéciales de notre prétendue “conscience lucide”.

« Pour comprendre la différence entre les états de conscience, il nous faut revenir sur le premier, qui est le sommeil. C'est un état de conscience entièrement subjectif. L'homme y est englouti dans ses rêves — peu importe qu'il en garde ou non le souvenir. Même si quelques impressions réelles atteignent le dormeur, telles que sons, voix, chaleur, froid, sensations de son propre corps, elles n'éveillent en lui que des images subjectives fantastiques. Puis l'homme s'éveille. À première vue, c'est un état de conscience tout à fait différent. Il peut se mouvoir, parler avec d'autres personnes, faire des projets, voir des dangers, les éviter, et ainsi de suite. Il paraît raisonnable de penser qu'il se trouve dans une meilleure situation que lorsqu'il était endormi. Mais si nous voyons les choses un peu plus à fond, si nous jetons un regard sur son monde intérieur, sur ses pensées, sur les causes de ses actions, nous comprendrons qu'il est presque dans le même état que lorsqu'il dormait. C'est même pire, parce que dans le sommeil il est passif, ce qui veut dire qu'il ne peut rien faire. Dans l'état de veille au contraire, il peut agir tout le temps et les résultats de ses actions se répercuteront sur lui et sur son entourage. *Et cependant il ne se souvient pas de lui-même.* Il est une machine, tout lui *arrive*. Il ne peut pas arrêter le flot de ses pensées, il ne peut pas contrôler son imagination, ses émotions, son attention. Il vit dans un

monde subjectif de “j'aime”, “je n'aime pas”, “cela me plaît”, “cela ne me plaît pas”, “j'ai envie”, “je n'ai pas envie”, c'est-à-dire un monde fait de ce qu'il croit aimer ou ne pas aimer, désirer ou ne pas désirer. Il ne voit pas le monde réel. Le monde réel lui est caché par le mur de son imagination. *Il vit dans le sommeil.* Il dort. Et ce qu'il

appelle sa “conscience lucide” n’est que sommeil — et un sommeil beaucoup plus dangereux que son sommeil de la nuit, dans son lit.

« Considérons quelque événement de la vie de l’humanité. Par exemple, la guerre. Il y a la guerre en ce moment. Qu’est-ce que cela veut dire ? Cela signifie que plusieurs millions d’endormis s’efforcent de détruire plusieurs millions d’autres endormis. Ils s’y refuseraient, naturellement, s’ils s’éveillaient. Tout ce qui se passe actuellement est dû à ce sommeil.

« Ces deux états de conscience, sommeil et état de veille, sont aussi subjectifs l’un que l’autre. Ce n’est qu’en commençant à *se rappeler lui-même* que l’homme peut réellement s’éveiller. Autour de lui toute la vie prend alors un aspect et un sens différents. Il la voit comme une *vie de gens endormis*, une vie de sommeil. Tout ce que les gens disent, tout ce qu’ils font, ils le disent et le font dans le sommeil. Rien de cela ne peut donc avoir la moindre valeur. Seul le réveil, et ce qui mène au réveil, a une valeur réelle.

« Combien de fois m’avez-vous demandé s’il ne serait pas possible d’arrêter les guerres ? Certainement, ce serait possible. Il suffirait que les gens s’éveillent. Cela semble bien peu de chose. Rien au contraire ne saurait être plus difficile, parce que le sommeil est amené et maintenu par toute la vie ambiante, par toutes les conditions de l’ambiance.

« Comment s’éveiller ? Comment échapper à ce sommeil ? Ces questions sont les plus importantes, les plus vitales qu’un homme ait à se poser. Mais, avant de se les poser, il devra se convaincre du fait même de son sommeil. Et il ne lui sera possible de s’en convaincre qu’en essayant de s’éveiller. Lorsqu’il aura compris qu’il ne se souvient pas de lui-même et que le rappel de soi signifie un éveil, jusqu’à un certain point, et, lorsqu’il aura vu par expérience combien il est difficile de se rappeler soi-même, alors il comprendra qu’il ne suffit pas pour

s’éveiller d’en avoir le désir. Plus rigoureusement, nous dirons qu’un homme ne peut pas s’éveiller *par lui-même*. Mais si vingt hommes conviennent que le premier d’entre eux qui s’éveillera, éveillera les autres, ils ont déjà une chance. Cependant cela même est insuffisant,

parce que ces vingt hommes peuvent aller dormir en même temps, et rêver qu'ils s'éveillent. Ce n'est donc pas assez. Il faut plus encore. Ces vingt hommes doivent être surveillés par un homme qui n'est pas lui-même endormi ou qui ne s'endort pas aussi facilement que les autres, ou qui va consciemment dormir lorsque cela est possible, lorsqu'il n'en peut résulter aucun mal ni pour lui ni pour les autres. Ils doivent trouver un tel homme et l'embaucher pour qu'il les éveille et ne leur permette plus de retomber dans le sommeil. Sans cela, il est impossible de s'éveiller. C'est ce qu'il faut comprendre.

« Il est possible de penser pendant un millier d'années, il est possible d'écrire des bibliothèques entières, d'inventer des théories par millions et tout cela dans le sommeil, sans aucune possibilité d'éveil. Au contraire, ces théories et ces livres écrits ou fabriqués par des endormis auront simplement pour effet d'entraîner d'autres hommes dans le sommeil, et ainsi de suite.

« Il n'y a rien de nouveau dans l'idée de sommeil. Presque depuis la création du monde, il a été dit aux hommes qu'ils étaient endormis, et qu'ils devaient s'éveiller. Combien de fois lisons-nous, par exemple, dans les Évangiles : “Éveillez-vous”, “veillez”, “ne dormez pas”. Les disciples du Christ, même dans le Jardin de Gethsémani, tandis que leur Maître priait pour la dernière fois, dormaient. Cela dit tout. Mais les hommes le comprennent-ils ? Ils prennent cela pour une figure de rhétorique, une métaphore. Ils ne voient pas du tout que cela doit être pris à la lettre. Et ici encore il est facile de comprendre pourquoi. Il leur faudrait s'éveiller un peu, ou tenter à tout le moins de s'éveiller. Sérieusement, il m'a souvent été demandé pourquoi les Évangiles ne parlent jamais du sommeil... Il en est question à toutes les pages. Cela montre simplement que les gens lisent les Évangiles en dormant. Tant qu'un homme est dans un sommeil profond, entièrement submergé par ses rêves, il ne peut même pas penser qu'il est endormi. S'il pouvait penser

qu'il est endormi, il s'éveillerait. Et ainsi vont les choses, sans que les hommes aient la moindre idée de tout ce qu'ils perdent à cause de leur sommeil. Comme je l'ai déjà dit, l'homme, tel qu'il est, tel que la nature l'a créé, peut devenir un être conscient de soi. Créé à cette fin,

il naît à cette fin. Mais il naît parmi des endormis, et, naturellement, il tombe à son tour dans un profond sommeil juste au moment où il devrait commencer à prendre conscience de lui-même. Ici toutes les choses jouent leur rôle : l'imitation involontaire des adultes par l'enfant, leurs suggestions volontaires ou involontaires et leur soi-disant "éducation". Toute tentative d'éveil de la part de l'enfant est aussitôt brisée. Fatalement. Et combien d'efforts plus tard pour s'éveiller ; de quelle aide n'aura-t-on pas besoin lorsque des milliers d'habitudes qui poussent au sommeil auront été accumulées. On s'en délivre très rarement. Et, dès son enfance même, l'homme a déjà perdu, dans la plupart des cas, la possibilité de s'éveiller ; il vit toute sa vie dans le sommeil et il meurt dans le sommeil. De plus, bien des gens meurent longtemps avant leur mort physique. Mais le moment n'est pas encore venu d'en parler.

« Maintenant, rappelez-vous ce que je vous ai déjà dit. Un homme pleinement développé, ce que j'appelle "un homme au sens fort de ce mot" devrait posséder quatre états de conscience. Les hommes ordinaires, c'est-à-dire les hommes n° 1, 2 et 3, ne vivent que dans deux états de conscience. Ils connaissent, ou du moins peuvent connaître, l'existence du quatrième état. Tous ces "états mystiques" et autres sont mal définis. Cependant, lorsqu'il ne s'agit pas de fraudes ni de simulacres, ce sont là des éclairs de ce que nous appelons un état de conscience objective.

« Mais l'homme ne sait rien du troisième état de conscience et il ne le soupçonne même pas. Il est même impossible qu'il puisse le soupçonner, parce que, si vous le lui expliquez, si vous lui dites en quoi il consiste, il vous dira que tel est son état habituel. Ne se considère-t-il pas lui-même comme un être conscient qui gouverne sa propre vie ? Les faits le contredisent, mais il les regarde comme accidentels ou momentanés, destinés à s'arranger d'eux-mêmes. S'imaginant ainsi qu'il possède la conscience de soi, en quelque sorte par droit de naissance, il ne lui

viendra pas à l'esprit de tenter de l'approcher ou de l'obtenir. Et cependant, en l'absence de la conscience de soi ou du troisième état de conscience, le quatrième est impossible, si ce n'est par éclairs. Or

la connaissance, cette vraie connaissance *objective* — que les hommes à les entendre s’efforceraient de conquérir, n’est possible que dans le quatrième état de conscience. La connaissance acquise dans l’état ordinaire de conscience est constamment entremêlée de rêves. Vous avez ainsi un tableau complet de l’être des hommes 1, 2 et 3. »

À la réunion suivante, G. reprit :

Les possibilités de l’homme sont immenses. Vous ne pouvez même pas vous faire une idée de ce qu’un homme est capable d’atteindre. Mais dans le sommeil rien ne peut être atteint. Dans la conscience d’un homme endormi, ses illusions, ses “rêves” se mêlent à la réalité. L’homme vit dans un monde subjectif, dont il lui est impossible de s’échapper. Et voilà pourquoi il ne peut jamais faire usage de tous les pouvoirs qu’il possède et ne vit jamais que dans une petite partie de lui-même.

« Il a déjà été dit que l’étude de soi et l’observation de soi, bien conduites, amènent l’homme à se rendre compte qu’il y a “quelque chose de faussé” dans sa machine et dans ses fonctions, en leur état ordinaire. Il comprend que c’est précisément parce qu’il est endormi qu’il ne vit et ne travaille que dans une petite partie de lui-même. Il comprend que pour la même raison la plupart de ses possibilités demeurent non réalisées, et la plupart de ses pouvoirs, non utilisés. Il sent qu’il ne retire pas de la vie tout ce qu’elle pourrait lui donner, et que son incapacité tient aux défauts fonctionnels de sa machine, de son appareil récepteur. L’idée de l’étude de soi acquiert à ses yeux une nouvelle signification. Il sent que peut-être cela ne vaut même pas la peine de s’étudier tel qu’il est maintenant. Il voit chaque fonction dans son état actuel, et ce qu’elle pourrait et devrait devenir. L’observation de soi conduit l’homme à reconnaître la nécessité de changer. Et en la pratiquant, il remarque que cette observation de soi apporte par elle-même certains changements dans ses processus intérieurs. Il commence à comprendre qu’elle est un moyen de changer, un instrument d’éveil. En s’observant,

il projette, en quelque sorte, un rayon de lumière sur ses processus

intérieurs, qui s'étaient effectués jusqu'ici dans une obscurité complète. Et, sous l'influence de cette lumière, ceux-ci commencent à changer. Il y a un grand nombre de processus chimiques qui ne peuvent avoir lieu qu'en l'absence de lumière. De même, un grand nombre de processus psychiques ne peuvent avoir lieu que dans l'obscurité. Même une faible lueur de conscience suffit à changer complètement le caractère des processus habituels et à rendre un grand nombre d'entre eux tout à fait impossibles. Nos processus psychiques (notre alchimie intérieure) ont beaucoup de points communs avec ces processus chimiques dont la lumière change le caractère et ils sont assujettis à des lois analogues.

« Lorsqu'un homme arrive à se rendre compte non seulement de la nécessité de l'étude et de l'observation de soi, mais aussi de la nécessité du travail sur soi en vue de changer, alors le caractère de son observation de soi doit lui aussi changer. Jusqu'ici il n'a étudié que les détails du travail des centres, essayant seulement de constater tel ou tel phénomène et s'efforçant d'être un témoin impartial. Il a étudié le travail de la machine. Désormais il doit commencer à se voir lui-même, c'est-à-dire à voir non plus les détails isolés, non plus le travail des petites roues ou des petits leviers, mais toutes les choses prises ensemble — cet ensemble qu'il représente pour les autres.

« À cette fin, un homme doit s'exercer à prendre, pour ainsi dire, des photographies mentales de lui-même aux différents moments de sa vie et dans ses différents états émotionnels ; non plus des photos de détails, mais des vues globales. En d'autres termes, ces photographies doivent contenir simultanément tout ce qu'un homme peut voir en lui-même à un moment donné. Émotions, humeurs, pensées, sensations, postures, mouvements, tons de voix, expressions du visage, et ainsi de suite. Si un homme parvient à prendre d'intéressants instantanés, il ne tardera pas à obtenir une véritable collection de portraits de lui-même qui, tous ensemble, lui montreront clairement ce qu'il est. Mais il est difficile de parvenir à prendre ces photos aux moments les plus intéressants, il est difficile

pensées les plus caractéristiques. Si un homme réussit à bien prendre ces photos et en nombre suffisant, il ne tardera pas à voir que l'idée qu'il se faisait de lui-même et avec laquelle il continuait à vivre d'année en année était très éloignée de la réalité.

« Au lieu de l'homme qu'il croyait être, il en verra un tout autre. Cet "autre" est lui-même et, en même temps, ce n'est pas lui-même. C'est lui, tel que les autres le connaissent, tel qu'il s' imagine et tel qu'il apparaît dans ses actions, ses paroles, etc. ; mais ce n'est pas exactement lui, tel qu'il est en réalité. Parce qu'il sait lui-même qu'il y a une grande part d'irréalité, d'invention et d'artifice dans cet homme que les autres connaissent et qu'il connaît lui-même. Vous devez apprendre à séparer le réel de l'imaginaire. Et pour commencer l'observation de soi et l'étude de soi, il est indispensable d'apprendre à se diviser. L'homme doit se rendre compte qu'en fait il est formé de deux hommes.

« L'un est l'homme qu'il nomme "moi" et que les autres nomment "Ouspensky", "Zacharoff" ou "Petroff". L'autre est le vrai *lui*, le vrai *Moi*, qui apparaît dans sa vie seulement pour de très courts moments, et qui ne peut devenir stable et permanent qu'après une très longue période de travail.

« Tant qu'un homme se considère lui-même comme *une seule personne*, il restera toujours tel qu'il est. Son travail intérieur débute à cet instant où il commence à éprouver en lui-même la présence de *deux hommes*. L'un est passif et le plus qu'il puisse faire est d'observer et d'enregistrer ce qui lui arrive. L'autre, qui se nomme lui-même "moi", qui est actif et parle de lui à la première personne, n'est en réalité que "Ouspensky", "Petroff" ou "Zacharoff".

« Telle est la première réalisation qu'un homme puisse obtenir. Aussitôt qu'il commence à penser correctement, il voit qu'il est tout entier au pouvoir de son "Ouspensky", "Petroff" ou "Zacharoff". Quoi qu'il projette ou médite de faire ou de dire, ce n'est pas "lui", ce n'est pas son "Moi" qui le dira ou le fera, mais son "Ouspensky", son "Petroff" ou son "Zacharoff", et ce qu'ils feront ou diront, naturellement, n'aura rien de

commun avec ce que son "Moi" aurait dit ou fait ; parce qu'ils ont

leur façon à eux de ressentir ou de comprendre les choses, qui peut parfois contrefaire ou défigurer entièrement les intentions primitives du “Moi”.

« À cet égard, un danger précis guette l’homme dès le tout premier moment de l’observation de soi. C’est “Moi” qui commence l’observation, mais “Ouspensky”, “Zacharoff” ou “Petroff” s’en emparent aussitôt et ce sont eux qui la poursuivent. Ainsi, dès le début, “Ouspensky”, “Zacharoff”, ou “Petroff” faussent quelque chose, ils introduisent un changement qui semble sans importance, mais qui en réalité altère radicalement tout.

« Supposons, par exemple, qu’un homme appelé “Ivanoff” entende la description de cette méthode d’observation de soi. On lui a dit qu’un homme doit se diviser lui-même : “lui” ou “moi” d’un côté, et “Ouspensky”, “Petroff” ou “Zacharoff” d’un autre. Il se divise alors *littéralement comme on le lui a dit*. « Ceci est “moi”, se dit-il, et cela est “Ouspensky”, “Petroff” ou “Zacharoff”. Il ne dira jamais “Ivanoff”. Il trouve cela déplaisant ; aussi emploiera-t-il inévitablement quelque autre nom ou prénom. De plus, il appellera “moi” ce qu’il aime en lui, ou, dans tous les cas, ce qu’il trouve fort en lui, tandis qu’il nommera “Ouspensky”, “Petroff” ou “Zacharoff” ce qu’il n’aime pas ou considère comme ses faiblesses. Sur une telle base, il se met à raisonner, complètement à tort bien entendu, puisqu’il s’est déjà abusé sur le point le plus important, s’étant refusé à envisager ce qu’il est réellement, c’est-à-dire Ivanoff, pour n’accorder de considération qu’aux imaginaires “Ouspensky”, “Petroff” ou “Zacharoff”.

« Il est même difficile d’imaginer combien un homme déteste employer son propre nom lorsqu’il parle de lui à la troisième personne. Il fait tout pour l’éviter. Il s’appelle lui-même par un autre nom, comme je viens de le dire, ou il invente pour lui-même un faux nom, un nom par lequel personne ne l’a jamais appelé ni ne l’appellera jamais ; ou il s’appelle simplement “lui” et ainsi de suite. Sous ce rapport, les gens qui sont habitués dans leurs conversations mentales à s’appeler par leur prénom,

l'exception. Lorsqu'ils en viennent à l'observation de soi, ils préfèrent s'appeler eux-mêmes "Ouspensky" ou dire "Ouspensky en moi", comme s'il pouvait y avoir un "Ouspensky" en eux-mêmes. Il y a bien assez d' "Ouspensky" pour Ouspensky lui-même !

« Mais lorsqu'un homme comprend son impuissance en face d' "Ouspensky", son attitude envers lui-même et envers "Ouspensky en lui" cesse d'être indifférente ou insouciante.

« L'observation de soi devient une observation d' "Ouspensky". L'homme comprend qu'il n'est pas "Ouspensky", qu' "Ouspensky" n'est que le masque qu'il porte, le rôle qu'il joue inconsciemment et que, par malheur, il ne peut pas s'empêcher de jouer, un rôle qui le domine et lui fait dire et faire des milliers de choses stupides, des milliers de choses que lui-même ne ferait ou ne dirait jamais.

« S'il est sincère avec lui-même, il sent qu'il est au pouvoir d' "Ouspensky" et, en même temps, il sent qu'il n'est pas "Ouspensky".

« Il commence à avoir peur d' "Ouspensky", il commence à sentir qu' "Ouspensky" est son ennemi. Quoi qu'il veuille faire, tout est intercepté et altéré par "Ouspensky". "Ouspensky" est son "ennemi". Les désirs, les goûts, les sympathies, les antipathies, les pensées, les opinions d' "Ouspensky", ou bien s'opposent à ses idées propres, à ses sentiments et humeurs, ou bien n'ont rien de commun avec eux. Et, cependant, "Ouspensky" est son maître. Lui, il est l'esclave. Il n'a pas de volonté propre. Il est hors d'état d'exprimer ses désirs, parce que tout ce qu'il voudrait dire ou faire sera toujours fait à sa place par "Ouspensky".

« À ce niveau de l'observation de soi, cet homme ne doit plus avoir qu'un seul but : se délivrer d' "Ouspensky". Et dès lors qu'il ne peut pas s'en délivrer en fait parce qu'il est "Ouspensky", il doit par conséquent le maîtriser et lui faire faire non pas ce que désire "Ouspensky" du moment, mais ce que *lui-même* veut faire. "Ouspensky", qui est aujourd'hui le maître, doit devenir le serviteur.

« Tel est le premier pas dans le travail sur soi : il faut

se séparer d' "Ouspensky", non seulement en pensée, mais en fait, et parvenir à sentir que l'on n'a rien de commun avec lui. Mais il faut

bien garder présent à l'esprit que toute l'attention doit demeurer concentrée sur "Ouspensky". En effet, un homme est incapable d'expliquer *ce qu'il est lui-même en réalité* ; cependant, il peut s'expliquer "Ouspensky" à lui-même et c'est par là qu'il doit commencer, en se rappelant en même temps qu'il n'est pas "Ouspensky".

« Rien de plus dangereux dans un tel cas que de se fier à son propre jugement. Si un homme a de la chance, peut-être aura-t-il à ses côtés quelqu'un pour lui dire où il est et où est "Ouspensky". Encore faut-il qu'il ait foi en cette personne, sinon il ne manquera pas de penser qu'il comprend tout bien mieux par lui seul et qu'il n'a pas à apprendre où il est ni où est "Ouspensky". Et ce n'est pas seulement par rapport à lui-même, mais par rapport aux autres qu'il s'imagine voir et connaître leurs "Ouspensky". En quoi, naturellement, il se leurre. Car, à un tel stade, un homme ne peut rien voir, ni sur lui-même, ni sur les autres. Et plus il est convaincu qu'il le peut, plus il s'abuse. Au contraire, s'il est capable de la moindre sincérité envers lui-même, et s'il veut réellement connaître la vérité, alors il peut trouver une base exacte et infaillible, d'abord pour se juger lui-même correctement, ensuite pour juger les autres. Mais toute la question est précisément d'être sincère envers soi-même. Et c'est loin d'être facile. Les gens ne comprennent pas que la sincérité doit être apprise. Ils s'imaginent qu'il dépend de leur désir ou de leur décision d'être sincère ou de ne pas l'être.

« Mais comment un homme pourrait-il être sincère envers lui-même, lorsque cet homme "sincèrement" ne voit pas ce qu'il lui faudrait voir en lui-même ? Il faut que quelqu'un le lui montre. Et son attitude envers celui qui le lui montrera doit être juste, c'est-à-dire telle qu'elle l'aide à voir ce qui lui est montré et non pas telle qu'elle l'en empêche nécessairement, comme cela arrive chaque fois qu'un homme s'imagine qu'il n'a rien à apprendre de personne.

« Dans le travail, c'est là une phase critique. Un homme qui perd sa direction à ce moment-là ne la retrouvera plus jamais. Car il ne faut pas oublier que l'homme, tel qu'il

“Ouspensky”. Tous ses efforts dans ce sens ne sauraient empêcher qu’il ne se mente, qu’il ne se mette à inventer, et jamais il ne se verra tel qu’il est en réalité. Il faut s’en convaincre profondément : sans aide extérieure, un homme ne peut jamais se voir.

« Pourquoi en est-il ainsi ? Souvenez-vous. Nous avons dit que l’observation de soi conduit à cette constatation que l’homme s’oublie sans cesse. Son impuissance à se souvenir de soi est un des traits les plus caractéristiques de son être et la vraie cause de tout son comportement. Cette impuissance se manifeste de mille façons. Il ne se rappelle pas ses décisions, il ne se rappelle pas la parole qu’il s’est donnée à lui-même, il ne se rappelle pas ce qu’il a dit ou ressenti il y a un mois, une semaine, un jour ou une heure seulement. Il commence un travail et bientôt il oublie *pourquoi* il l’a entrepris, et c’est dans le travail sur soi que ce phénomène se produit avec une fréquence toute particulière. Un homme ne peut se rappeler une promesse donnée à autrui qu’à l’aide d’associations artificielles, d’associations *éduquées* en lui, lesquelles, à leur tour, s’associent à toutes sortes de conceptions, elles-mêmes artificiellement créées, telles que l’ “honneur”, l’ “honnêteté”, le “devoir”, et ainsi de suite. En vérité, on peut donc dire que pour une chose dont un homme se souvient, il y en a toujours dix, bien plus importantes, qu’il oublie. Mais l’homme n’oublie jamais rien plus facilement que ce qui a trait à lui-même, par exemple : ces “photographies mentales” qu’il a pu prendre.

« Et ses opinions, ses théories se trouvent, de cette façon, dépourvues de toute stabilité et de toute précision. L’homme ne se rappelle pas ce qu’il a pensé ou ce qu’il a dit ; et il ne se rappelle pas *comment* il a pensé ou *comment* il a parlé.

« Ceci, à son tour, est en rapport avec l’une des caractéristiques fondamentales de l’attitude de l’homme envers lui-même et envers son entourage, à savoir : sa constante “identification” à tout ce qui prend son attention, ses pensées ou ses désirs, et son imagination.

“L’identification” est un trait si commun que, dans la tâche de l’observation de soi, il est difficile de la séparer

du reste. L'homme est toujours en état d'identification ; seul change l'objet de son identification.

« L'homme s'identifie à un petit problème qu'il trouve sur son chemin et il oublie complètement les grands buts qu'il se proposait au début de son travail. Il s'identifie à une pensée et il oublie toutes les autres. Il s'identifie à une émotion, à une humeur, et il oublie ses autres sentiments plus profonds. En travaillant sur eux-mêmes, les gens s'identifient à tel point à des buts isolés qu'ils perdent de vue l'ensemble. Les deux ou trois arbres les plus proches viennent à représenter pour eux toute la forêt.

« L'identification est notre plus terrible ennemi parce qu'elle pénètre partout. Au moment même où nous croyons lutter contre elle, nous sommes encore sa dupe. Et s'il nous est si difficile de nous libérer de l'identification, c'est que nous nous identifions plus facilement aux choses qui nous intéressent davantage, celles auxquelles nous donnons notre temps, notre travail et notre attention. Pour se libérer de l'identification, l'homme doit donc être constamment sur ses gardes et impitoyable envers lui-même. C'est-à-dire qu'il ne doit pas avoir peur de démasquer toutes ses formes subtiles et cachées.

« Il est indispensable de voir, d'étudier l'identification, afin d'en déceler en nous-mêmes jusqu'aux racines les plus profondes. Mais la difficulté de la lutte contre l'identification s'accroît encore du fait que, lorsque les gens la discernent, ils la regardent comme une qualité excellente et lui décernent les noms d' "enthousiasme", "zèle", "passion", "spontanéité", "inspiration", etc. Ils considèrent qu'on ne peut réellement, en n'importe quel domaine, faire du bon travail que dans un état d'identification. En réalité, c'est une illusion. Dans un tel état l'homme ne peut rien faire de sensé. Et si les gens pouvaient voir ce que signifie l'état d'identification, ils changeraient d'opinion. L'homme identifié n'est plus qu'une chose, un morceau de viande ; il perd jusqu'à ce peu de ressemblance qu'il avait avec un être humain. En Orient, où l'on fume le haschich et d'autres drogues, il arrive souvent qu'un homme s'identifie à sa pipe au point de se considérer lui-même comme une pipe. Ce n'est pas une plaisanterie, mais un fait. Il devient positivement une pipe. Voilà l'identification. Mais pour

en arriver là, le haschich ou l’opium ne sont pas du tout nécessaires. Regardez les gens dans les magasins, les théâtres ou les restaurants. Voyez comme ils s’identifient avec les mots quand ils discutent ou essaient de prouver quelque chose, particulièrement quelque chose qu’ils ne connaissent pas. Ils ne sont plus que désir, avidité, ou *paroles* : d’eux-mêmes, il ne reste rien.

« L’identification est le principal obstacle au rappel de soi. Un homme qui s’identifie est incapable de se rappeler lui-même. Pour pouvoir se rappeler soi-même, il faut d’abord *ne pas s’identifier*. Mais pour apprendre à ne pas s’identifier, l’homme doit avant tout *ne pas s’identifier avec lui-même*, ne pas s’appeler lui-même “moi”, toujours et en toutes occasions. Il doit se rappeler qu’ils sont deux en lui, qu’il y a *lui-même*, c’est-à-dire *Moi* en lui, et *l’autre*, avec lequel il doit lutter et qu’il doit vaincre s’il veut atteindre quoi que ce soit. Tant qu’un homme s’identifie ou est susceptible de s’identifier, il est l’esclave de tout ce qui peut lui arriver. La liberté signifie avant tout : se libérer de l’identification.

« Après avoir étudié l’identification en général, il faut prêter attention à l’un de ses aspects particuliers : l’identification aux gens, qui prend la forme de la “considération”.

« Il y a plusieurs sortes de considération.

« Dans la plupart des cas, l’homme s’identifie à ce que les autres pensent de lui, à la façon dont ils le traitent, à leur attitude à son égard. L’homme pense toujours que les gens ne l’apprécient pas assez, ne sont pas assez courtois ou polis. Tout cela le tracasse, le préoccupe, le rend soupçonneux ; il gaspille en conjectures ou en suppositions une quantité énorme d’énergie, il développe ainsi en lui une attitude méfiante et hostile à l’égard des autres. Comment on l’a regardé, ce qu’on pense de lui, ce qu’on a dit de lui, tout cela prend à ses yeux une importance énorme.

« Et il “considère” non seulement les personnes, mais la société et les conditions historiques. Tout ce qui déplaît à un tel homme lui paraît injuste, illégitime, faux et illogique. Et le point de départ de son jugement est toujours que les choses peuvent et doivent être changées. L’ “injustice” est un de ces mots qui servent souvent de

la “considération”. Lorsqu’un homme s’est convaincu que c’est une “injustice” qui le révolte, s’arrêter de considérer équivaldrait pour lui à se “réconcilier avec l’injustice”.

« Il y a des gens capables non seulement de “considérer” l’injustice ou le peu de cas que l’on fait d’eux, mais de considérer même le temps qu’il fait. Cela semble ridicule, mais c’est un fait : les gens sont capables de considérer le climat, la chaleur, le froid, la neige, la pluie ; ils peuvent se fâcher et s’indigner contre le mauvais temps. L’homme prend tout d’une façon personnelle, comme si tout dans le monde avait été spécialement aménagé pour lui faire plaisir, ou au contraire pour lui causer des désagréments et des ennuis.

« Tout cela n’est qu’ “identification”, et l’on pourrait en citer beaucoup d’autres formes. Ce genre de considération se fonde entièrement sur les “exigences”. L’homme, en son for intérieur, “exige” que tout le monde le prenne pour quelqu’un de remarquable, auquel chacun devrait constamment témoigner respect, estime et admiration, pour son intelligence, sa beauté, son adresse, son humour, sa présence d’esprit, son originalité et toutes ses autres qualités. Ces “exigences” se fondent à leur tour sur la notion complètement fantastique que les gens ont d’eux-mêmes, ce qui arrive très souvent, même avec des personnes d’apparence très modeste. Quant aux écrivains, acteurs, musiciens, artistes et politiciens, ils sont presque sans exception des malades. Et de quoi souffrent-ils ? Avant tout, d’une extraordinaire opinion d’eux-mêmes, ensuite d’exigences et, enfin, de “considération”, c’est-à-dire d’une disposition préalable à s’offenser du moindre manque de compréhension ou d’appréciation.

« Il y a encore une autre forme de “considération” qui peut enlever à un homme une grande partie de son énergie. Elle a pour point de départ l’attitude qui consiste à croire qu’il *ne considère pas assez une autre personne*, et que celle-ci en est offensée. Et il commence à se dire que peut-être il ne pense pas assez à cette autre personne, qu’il ne lui prête pas assez d’attention et ne lui fait pas une place assez grande. Tout cela n’est que faiblesse. Les hommes ont peur les uns des autres. Et cela peut mener très loin. J’ai vu de tels

aller de la sorte jusqu'à perdre son équilibre, s'il en eut jamais, et se conduire de manière complètement insensée. Il se fâche contre lui-même et ressent à quel point il est stupide, mais il ne peut pas s'arrêter, parce qu'en l'occurrence toute la question est précisément de "ne pas considérer".

« Un autre exemple, peut-être pire encore, est celui de l'homme qui considère qu'à son sens il "devrait" faire quelque chose, alors qu'en fait, il n'a absolument rien à faire. "Devoir" et "ne pas devoir" est un problème difficile : il est difficile de comprendre quand un homme "doit" réellement et quand il ne "doit pas". Cette question ne peut être abordée que du point de vue du "but". Lorsqu'un homme a un but, il doit faire exclusivement ce qui lui permet de s'en rapprocher et ne rien faire qui puisse l'en éloigner.

« Comme je l'ai déjà dit, les gens s'imaginent souvent que, s'ils commencent à combattre la "considération" en eux-mêmes, ils perdront leur sincérité, et ils en ont peur parce qu'ils pensent que dans ce cas ils perdront quelque chose, une partie d'eux-mêmes. Il se produit là le même phénomène que dans les tentatives de lutte contre l'expression des émotions désagréables. La seule différence est que dans ce cas l'homme lutte avec l'expression "extérieure" de ses émotions et dans l'autre avec la manifestation "intérieure" d'émotions qui sont peut-être les mêmes.

« Cette crainte de perdre sa sincérité est naturellement une duperie, une de ces formules mensongères qui font le lit de la faiblesse humaine. L'homme ne peut pas s'empêcher de s'identifier et de "considérer intérieurement", il ne peut pas s'empêcher d'exprimer ses émotions désagréables, pour cette seule raison qu'il est faible. L'identification, la considération, l'expression des émotions désagréables sont des manifestations de sa faiblesse, de son impuissance, de son incapacité à se dominer. Mais, ne voulant pas s'avouer cette faiblesse, il l'appelle "sincérité" ou "honnêteté" et il se dit qu'il ne désire pas lutter contre sa sincérité, alors qu'en fait il est incapable de lutter contre ses faiblesses.

« La sincérité, l'honnêteté sont en réalité quelque chose de tout

différent. Ce qu'on appelle en général "sincérité"

est simplement refus de se contraindre. Et dans son tréfonds tout homme le sait bien. Aussi se ment-il à lui-même chaque fois qu'il prétend ne pas vouloir perdre sa sincérité.

« J'ai parlé jusqu'ici de la considération intérieure. Il serait possible d'en donner beaucoup d'autres exemples. Mais c'est à vous de le faire, je veux dire que c'est à vous de chercher ces exemples, dans vos observations sur vous-même et les autres.

« Le contraire de la considération intérieure — la considération extérieure — constitue pour une part un moyen de lutter contre elle. La considération extérieure se fonde sur une sorte de relation envers les gens totalement différente de la considération intérieure. Elle est une adaptation aux gens, à leur compréhension et à leurs exigences. En considérant extérieurement, un homme fait tout ce qui est nécessaire pour se rendre la vie plus facile à lui-même et aux autres. La considération extérieure nécessite une connaissance des hommes, une compréhension de leurs goûts, de leurs habitudes et de leurs préjugés. En même temps, la considération extérieure requiert un grand pouvoir sur soi-même, une grande maîtrise de soi. Il arrive fort souvent qu'un homme désire *sincèrement* exprimer ou montrer d'une manière ou d'une autre à quelqu'un ce qu'il pense réellement de lui ou ce qu'il ressent à son endroit. Et s'il est faible, il cède naturellement à son désir, après quoi il se justifie, disant qu'il ne voulait pas mentir, qu'il ne voulait pas feindre, qu'il voulait être sincère. Puis, il se convainc lui-même que c'est la faute de l'autre. Il voulait réellement le considérer, il était même tout prêt à lui céder, il ne voulait pas de querelles, etc. Mais *l'autre* a refusé de le considérer, aussi n'y avait-il rien à faire avec lui. Il arrive souvent qu'un homme commence par une bénédiction et finisse par une injure. Il décide de ne pas considérer les autres, après quoi il les blâme de ne pas le considérer lui-même. Cet exemple montre comment la considération extérieure dégénère en considération intérieure. Mais si un homme se rappelle réellement lui-même, il comprend que l'autre est une machine, tout comme il en est une lui-même. Et alors *il se mettra à la*

capable de comprendre ce que l'autre pense et ce qu'il sent. S'il peut se comporter ainsi, son travail deviendra beaucoup plus facile pour lui. Mais s'il aborde un homme avec ses propres exigences, il n'en tirera rien, si ce n'est une nouvelle considération intérieure.

« Une juste considération extérieure est très importante dans le travail. Il arrive souvent que des hommes qui comprennent fort bien la nécessité de la considération extérieure dans la vie n'en comprennent plus la nécessité dans le travail ; ils décident que, puisqu'ils travaillent sur eux-mêmes, ils ont justement le droit de ne pas considérer. En réalité, si un homme veut que son travail soit efficace, il lui faut dix fois plus de considération extérieure que dans la vie courante, parce que *seule* la considération extérieure de la part de l'élève peut montrer son appréciation et sa compréhension du travail : en effet, les résultats du travail sont toujours proportionnels à la valeur qu'on lui reconnaît ou à la compréhension que l'on en a. Rappelez-vous que le travail ne peut pas commencer et ne peut pas progresser sur un niveau inférieur à celui de l' "homme de la rue", c'est-à-dire sur un niveau inférieur à celui de la vie ordinaire. C'est un principe des plus importants, qui est très facilement oublié. Mais nous en reparlerons plus tard. »

G. nous rappelait une autre fois ce fait que nous oublions constamment les difficultés de notre situation.

— Vous pensez souvent d'une façon très naïve, disait-il. Vous croyez déjà pouvoir "faire". Et il est vrai que se débarrasser de cette conviction est la chose du monde la plus difficile. Vous ne comprenez pas toute la complexité de votre structure intérieure, vous ne vous rendez pas compte que chaque effort, en plus des résultats souhaités — à supposer qu'il les donne — produit des milliers de résultats inattendus, souvent indésirables. Enfin vous oubliez constamment (c'est même là votre erreur la plus grave) que vous ne commencez pas par le commencement, avec une belle machine toute propre et toute neuve. Il y a derrière chacun de vous des années de vie fausse ou stupide. Toujours vous cédez à vos faiblesses, toujours

vous fermez les yeux sur vos erreurs, essayant d'éviter toutes les vérités désagréables. Vous mentant constamment

à vous-mêmes, vous justifiant, blâmant les autres, et ainsi de suite. Tout cela n'a pu que nuire à votre machine. Ici, elle est sale et toute rouillée par endroits ; là, son mauvais fonctionnement a fait surgir des dispositifs artificiels.

« Ces dispositifs artificiels vont dès lors à chaque instant contrarier vos bonnes intentions.

« Ils sont appelés "tampons".

« "Tampons" est un terme qui demande une explication spéciale. Chacun sait ce que sont les tampons des wagons de chemin de fer : des appareils amortisseurs de chocs. En l'absence de ces tampons, les moindres chocs d'un wagon contre un autre pourraient être très désagréables et dangereux. Les tampons atténuent les effets de ces chocs et les rendent imperceptibles.

« Des dispositifs exactement analogues existent dans l'homme. Ils ne sont pas créés par la nature, mais par l'homme lui-même, bien que de façon involontaire. À leur origine se trouvent les multiples contradictions de ses opinions, de ses sentiments, de ses sympathies, de ce qu'il dit, de ce qu'il fait. Si l'homme devait sentir durant sa vie entière toutes les contradictions qui sont en lui, il ne pourrait pas vivre ni agir aussi tranquillement que maintenant. Sans cesse des frictions se produiraient en lui, ses inquiétudes ne lui laisseraient aucun repos. Nous ne savons pas voir combien les différents "moi" qui composent notre personnalité sont contradictoires et hostiles les uns aux autres. Si l'homme pouvait sentir toutes ces contradictions, il sentirait *ce qu'il est réellement*. Il sentirait qu'il est fou. Il n'est agréable pour personne de se sentir fou. De plus, une telle pensée prive l'homme de sa confiance en lui-même, elle affaiblit son énergie, elle le frustre du "respect de lui-même". D'une manière ou d'une autre, il lui faut donc dominer cette pensée ou la bannir. Il doit ou bien détruire ses contradictions ou bien cesser de les voir et de les éprouver. L'homme ne peut pas détruire ses contradictions. Mais il cesse de les sentir quand les tampons apparaissent en lui. Dès lors, il

ne sent plus les chocs qui résultent du heurt de vues, d'émotions et de paroles contradictoires.

« Les “tampons” se forment par degrés, lentement. Un très grand nombre sont créés artificiellement par

l’ “éducation”. D’autres doivent leur existence à l’influence hypnotique de toute la vie environnante. L’homme est entouré de gens qui parlent, pensent, sentent, vivent par l’intermédiaire de leurs “tampons”. Les imitant dans leurs opinions, leurs actions et leurs paroles, il crée involontairement en lui-même des “tampons” analogues, qui lui rendent la vie plus facile. Car il est très dur de vivre sans “tampons”. Mais ceux-ci empêchent toute possibilité de développement intérieur, parce qu’ils sont faits pour amortir les chocs ; or les chocs, et eux seuls, peuvent tirer l’homme de l’état dans lequel il vit, c’est-à-dire l’éveiller. Les “tampons” bercent le sommeil de l’homme, ils lui donnent l’agréable et paisible sensation que tout ira bien, que les contradictions n’existent pas, et qu’il peut dormir en paix. *Les “tampons” sont des dispositifs qui permettent à l’homme d’avoir toujours raison* ; ils l’empêchent de sentir sa conscience.

« La “conscience” est encore un terme qui a besoin d’être expliqué.

« Dans la vie ordinaire, le concept de “conscience” est pris d’une façon trop simple. Comme si nous avions une conscience ! En fait, le concept de “conscience morale”, dans le domaine émotionnel, équivaut au concept d’ “intuition intellectuelle”⁶ dans le domaine intellectuel. Et de même que nous n’avons pas d’intuition intellectuelle, nous n’avons pas de conscience morale.

« *L’intuition intellectuelle* est un état dans lequel l’homme connaît d’une manière immédiate et totale tout ce qu’il sait en général, un état dans lequel il est en mesure de voir combien peu il sait et combien de contradictions il y a dans ce qu’il sait.

« *La conscience morale* est un état dans lequel l’homme sent

⁶ L’absence de termes adéquats nous oblige à traduire *consciousness* par « intuition intellectuelle » et *conscience* par « conscience morale ».

d'une manière immédiate et totale tout ce qu'il sent en général ou peut sentir. Et comme chacun a en lui des milliers de sentiments contradictoires qui, de la réalisation profondément cachée de sa propre nullité, vont jusqu'aux formes les plus stupides de l'infatuation — et de toutes sortes de terreurs jusqu'à la présomption, la suffisance

et l'auto-idolâtrie — sentir tout cela *simultanément* ne serait pas seulement douloureux ; ce serait insupportable.

« Si un homme dont le monde intérieur tout entier n'est fait que de contradictions devait ressentir à la fois toutes ces contradictions en lui, s'il devait ressentir soudain qu'il aime tout ce qu'il hait et qu'il hait tout ce qu'il aime, qu'il ment quand il dit la vérité et qu'il dit la vérité quand il ment ; et s'il pouvait sentir la honte et l'horreur d'un tel ensemble — il connaîtrait alors cet état qui est appelé “conscience morale”. L'homme ne peut pas vivre dans un tel état ; il doit, ou bien détruire les contradictions, ou bien détruire la conscience. Il ne peut pas détruire la conscience, mais s'il ne peut pas la détruire, il peut la mettre en sommeil, ce qui signifie que, par d'impénétrables barrières, il peut séparer en lui-même un sentiment d'un autre, ne jamais les voir ensemble, ne jamais sentir leur incompatibilité ni l'absurdité de leur coexistence.

« Mais heureusement pour l'homme, c'est-à-dire pour sa paix et son sommeil, cet état de conscience est très rare. Dès sa plus petite enfance, les tampons ont commencé à se développer et à se fortifier en lui, lui enlevant progressivement toute possibilité de voir ses contradictions intérieures ; pour lui, par conséquent, il n'y a pas le moindre danger d'un éveil soudain. L'éveil n'est possible que pour ceux qui le cherchent, qui le veulent, et sont prêts à lutter avec eux-mêmes, à travailler sur eux-mêmes, très longtemps et avec persévérance pour l'obtenir. À cette fin, il faut absolument détruire les “tampons”, c'est-à-dire aller à la rencontre de toutes les souffrances intérieures, qui sont liées à la sensation des contradictions. De plus, la destruction des “tampons” exige elle-même un très long travail, et l'homme doit consentir à ce travail, en comprenant bien que l'éveil de sa conscience s'accompagnera pour

lui de toutes les gênes et de toutes les souffrances imaginables.

« Mais la conscience est le seul feu qui puisse faire fondre toutes les poudres métalliques de la cornue dont il a déjà été question, et créer l'unité que l'homme ne possède pas au stade où il a entrepris de s'étudier lui-même.

« Le concept de "conscience morale" n'a rien de commun avec celui de "moralité".

« La conscience morale est un phénomène général et *permanent*. Elle est la même pour tous les hommes et n'est possible qu'en l'absence des "tampons". Du point de vue des différentes catégories d'hommes, nous pouvons dire qu'il existe une conscience de l'homme qui n'a pas de contradictions. Cette conscience n'est pas une souffrance, mais une joie d'un caractère entièrement nouveau, et que nous sommes incapables de comprendre. Un éveil même momentané de la conscience morale dans un homme aux milliers de "moi" différents implique obligatoirement la souffrance. Pourtant, si ces instants de conscience se répètent plus souvent et durent chaque fois plus longtemps, si l'homme ne les craint pas, mais au contraire coopère avec eux et tente de les garder et de les prolonger, un élément de joie très subtil, un avant-goût de la vraie "conscience lucide" percera graduellement en lui.

« Le concept de moralité n'a rien de général. La moralité est faite de "tampons". Il n'y a pas de morale commune : ce qui est moral en Chine est immoral en Europe et ce qui est moral en Europe est immoral en Chine, ce qui est moral à Saint-Petersbourg est immoral au Caucase et ce qui est moral au Caucase ne l'est pas à Saint-Petersbourg. Ce qui est moral pour une classe de la société est immoral pour une autre et vice versa. La morale est toujours et partout un phénomène artificiel. Elle est faite de multiples "tabous", c'est-à-dire de restrictions et d'exigences variées, parfois sensées dans leur principe, parfois ayant perdu toute espèce de sens ou n'en ayant jamais eu, parce qu'elles ont été établies sur une base fautive, sur un terrain de superstitions et de terreurs imaginaires.

« La moralité est faite de "tampons". Et puisqu'il y a des tampons de toutes sortes et que les conditions de vie dans les

différents pays, à différents âges et parmi les différentes classes sociales, varient considérablement, la morale ainsi établie est elle aussi très dissemblable et contradictoire. Une morale commune à tous n'existe pas. Il est même impossible de dire qu'il y ait une seule morale pour toute l'Europe, par exemple. On dit quelquefois que la morale européenne est la "morale chrétienne". Mais tout d'abord, l'idée de "morale chrétienne" autorise par elle-même un très grand nombre d'interprétations, et bien

des crimes ont été justifiés par cette "morale chrétienne". Ensuite, l'Europe moderne n'a vraiment presque rien de commun avec la "morale chrétienne", quel que soit le sens qu'on lui attribue.

« En tout cas, si c'est la "morale chrétienne" qui a mené l'Europe à la guerre qui se déroule actuellement, ne serait-il pas préférable de se tenir aussi éloigné que possible d'une telle morale ?

— Bien des gens disent qu'ils ne comprennent pas le côté moral de votre enseignement, dit l'un d'entre nous.

— Et d'autres disent que votre enseignement ne comporte aucune morale.

— Non, bien sûr ! dit G. Les gens aiment beaucoup parler de morale. Mais la morale est une simple autosuggestion. *Ce qui est nécessaire, c'est la conscience.* Nous n'enseignons pas la morale. Nous enseignons comment on peut découvrir la conscience. Les gens ne sont pas contents lorsque nous disons cela. Ils disent que nous n'avons pas *d'amour*. Simplement parce que nous n'encourageons pas la faiblesse et l'hypocrisie, mais qu'au contraire nous arrachons tous les masques. Celui qui désire la vérité ne parlera pas d'amour ou de Christianisme, parce qu'il sait combien il en est loin. La doctrine chrétienne est pour les Chrétiens. Et les Chrétiens sont ceux qui vivent selon le Christ, c'est-à-dire qui font tout selon ses préceptes. Peuvent-ils vivre en conformité avec les préceptes du Christ, ceux qui parlent d'amour et de morale ? Naturellement, ils ne le peuvent pas ; mais il y aura toujours des bavardages de cette sorte, il y aura toujours des gens pour qui les mots comptent plus que n'importe quoi. Cependant il y a un signe qui ne trompe pas : ceux qui parlent d'une telle façon sont des hommes vides ; cela ne vaut pas la peine de

perdre son temps avec eux.

« La morale et la conscience sont des choses bien différentes. Une conscience ne peut jamais contredire une autre conscience. Mais une morale peut toujours contredire et même nier aisément une autre morale. Les morales se détruisent complètement les unes les autres. Les hommes en lesquels se sont constitués des “tampons” peuvent être très moraux. Mais leurs “tampons” peuvent être différents ; deux hommes très moraux peuvent donc se considérer l’un l’autre comme très immoraux. En règle

générale, c’est presque inévitable. Plus un homme est “moral”, plus il estime “immoraux” les autres hommes “moraux” qui ne sont pas de la même sorte que lui.

« L’idée de morale se rattache à l’idée de bonne et de mauvaise conduite. Mais la notion du bien et du mal diffère d’un homme à l’autre ; elle est toujours subjective chez l’homme n° 1, 2 ou 3, et elle est chaque fois fonction du moment ou de la situation. L’homme subjectif ne peut pas avoir de conception générale du bien et du mal. Pour l’homme subjectif, le mal est tout ce qui s’oppose à ses désirs, à ses intérêts ou à sa conception du bien.

« On peut dire que pour l’homme subjectif le mal n’existe pas du tout. Il n’existe pour lui que diverses conceptions du bien. *Personne ne fait jamais rien délibérément pour servir le mal, pour l’amour du mal.* Chacun agit pour servir le bien comme il l’entend. Mais chacun l’entend de façons différentes. Par conséquent les hommes s’entre-déchirent et se massacrent *pour servir le bien.* La raison en reste la même : leur ignorance et le profond sommeil dans lequel ils vivent.

« C’est tellement évident qu’il semble même étrange que les gens n’y pensent pas. Dans tous les cas, un fait demeure : ils ne peuvent pas s’élever à cette compréhension, et chacun considère “*son bien*” comme le seul bien, et tout le reste comme le mal. Il serait naïf et parfaitement vain de nourrir l’espoir que les hommes puissent le comprendre jamais et développer en eux une idée générale et identique du bien.

— Mais le bien et le mal n’existent-ils pas en eux-mêmes, en dehors de l’homme ? demanda l’une des personnes présentes.

— Oui, dit G., seulement c'est très loin de nous et cela ne vaut pas la peine de perdre notre temps à essayer de le comprendre maintenant. Rappelez-vous simplement ceci : la seule idée permanente possible du bien et du mal pour l'homme est liée à l'idée de l'évolution : non pas à l'idée de l'évolution mécanique bien sûr, mais à l'idée du développement de l'homme par ses efforts conscients, par le changement de son être, par la création de l'unité en lui, et par la formation d'un *Moi* permanent.

« Une idée permanente du bien et du mal ne peut se former en l'homme que si elle est mise en rapport avec un

but permanent et une compréhension permanente. Si un homme comprend qu'il est endormi et s'il a le désir de s'éveiller, tout ce qui pourra l'aider sera le *bien* et tout ce qui se mettra en travers de son chemin, tout ce qui sera de nature à prolonger son sommeil, sera le *mal*. De même, il pourra discerner exactement ce qui est bien et mal pour les autres. Ce qui les aide à s'éveiller est bien, ce qui les en empêche est mal. Mais il n'en est ainsi que pour ceux qui veulent s'éveiller c'est-à-dire pour ceux qui comprennent qu'ils sont endormis. Les hommes qui ne se rendent pas compte qu'ils sont endormis et qui ne peuvent pas avoir le désir de s'éveiller, ne peuvent pas avoir la compréhension du bien et du mal. Et comme les gens, dans leur immense majorité, ne se rendent pas compte qu'ils dorment et ne s'en rendront jamais compte, jamais le bien ni le mal ne pourront exister pour eux.

« Cela contredit les idées généralement reçues. Les gens ont l'habitude de penser que le bien et le mal doivent être le *bien* et le *mal* pour tout le monde, et, surtout, que le bien et le mal existent pour tout le monde. En réalité, le bien et le mal n'existent que pour un petit nombre, pour ceux qui ont un but et qui tendent vers ce but. Alors pour eux, ce qui va à l'encontre de leur but est le mal, et ce qui les aide est le bien.

« Mais la plupart des endormis diront naturellement qu'ils ont un but et qu'ils suivent une direction définie. Pour un homme, se rendre compte qu'il n'a pas de but et qu'il ne va nulle part est le signe qu'il approche d'un éveil : c'est un signe que l'éveil devient réellement

possible pour lui. L'éveil d'un homme commence en cet instant où il se rend compte qu'il ne va nulle part et qu'il ne sait pas où aller.

« Comme nous l'avons déjà dit, les hommes s'attribuent un grand nombre de qualités, qui, en réalité, ne peuvent appartenir qu'à ceux d'entre eux qui ont atteint un degré plus élevé de développement et un degré plus élevé d'évolution que les hommes n° 1, 2 et 3. L'individualité, un "Moi" unique et permanent, la conscience, *la volonté, la capacité de "faire"*, un état de liberté intérieure — aucune de ces qualités n'appartient à l'homme ordinaire. Pas plus d'ailleurs que l'idée du bien et du mal, dont l'existence

même est liée à un but *permanent*, à une direction *permanente* et à un centre de gravité *permanent*.

« L'idée du bien et du mal est quelquefois liée à l'idée de la vérité et du mensonge. Mais, pour l'homme ordinaire, la vérité et le mensonge n'existent pas plus que le bien et le mal.

« La vérité permanente et le mensonge permanent ne peuvent exister que pour un homme permanent. Si un homme change continuellement, la vérité et le mensonge eux aussi changeront pour lui continuellement. Et si, à tout moment, les hommes sont chacun dans un état différent, leurs conceptions de la vérité devront être aussi diverses que leurs conceptions du bien. Un homme ne remarque jamais de quelle façon il commence à regarder comme vrai ce qu'il considérait hier comme faux, et vice versa. Il ne remarque pas plus ces renversements qu'il ne remarque la transformation de l'un de ses "moi" en un autre.

« Dans la vie de l'homme ordinaire, la vérité et le mensonge n'ont aucune valeur morale, parce qu'un homme ne peut jamais s'en tenir à une vérité unique. Sa vérité change. Si, pendant un certain temps, elle ne change pas, c'est simplement parce qu'elle est retenue par les "tampons". Et un homme ne peut jamais *dire la vérité*. Quelquefois, "*ça dit*" *la vérité*, quelquefois, "*ça dit*" *un mensonge*. Par conséquent sa vérité et son mensonge sont également dépourvus de valeur. Ni l'un ni l'autre ne dépendent de lui, ils dépendent tous deux de l'accident. Et cela n'est pas moins vrai en ce qui concerne les

paroles de l'homme, ses pensées, ses sentiments et ses conceptions de la vérité et du mensonge.

« Pour comprendre l'interdépendance de la vérité et du mensonge dans sa vie, un homme doit parvenir à comprendre son mensonge intérieur, les incessants mensonges qu'il se fait à lui-même.

« Ces mensonges sont produits par les "tampons". Pour arriver à détruire les mensonges qu'il se fait inconsciemment à lui-même, aussi bien que les mensonges qu'il fait inconsciemment aux autres, les "tampons" doivent être détruits. Mais l'homme ne peut pas vivre sans "tampons". Ils commandent automatiquement toutes ses actions, toutes ses paroles, toutes ses pensées et tous ses

sentiments. Si les "tampons" devaient être détruits, tout contrôle disparaîtrait. Un homme ne peut pas exister sans contrôle, même s'il ne s'agit que d'un contrôle automatique. Seul un homme qui possède la volonté, c'est-à-dire un contrôle conscient, peut vivre sans "tampons". Par conséquent, si un homme commence à détruire en lui-même les "tampons", il doit en même temps développer une volonté. Et comme la volonté ne peut pas être créée sur commande, comme cela exige du temps, l'homme risque de se trouver abandonné, avec ses "tampons" démolis et une volonté qui ne serait pas encore assez forte. La seule chance qu'il puisse avoir en cette phase critique est donc d'être contrôlé par une autre volonté déjà fortifiée.

« Voilà pourquoi, dans le travail d'école, qui comporte la destruction des "tampons", un homme doit être prêt à se soumettre à la volonté d'un autre, aussi longtemps que sa propre volonté n'est pas encore pleinement développée. En général, la question de cette subordination à la volonté d'un autre homme est étudiée la première. J'emploie le mot "étudier" parce que l'homme doit comprendre pourquoi une telle obéissance est indispensable et il doit apprendre à obéir. Cela n'est pas du tout facile. Un homme qui commence le travail de l'étude de soi dans le but de parvenir à un contrôle sur lui-même est encore accoutumé à croire à la valeur de ses propres décisions. Le fait même qu'il ait vu la nécessité de se changer lui montre que ses décisions sont correctes et renforce la croyance qu'il met en elles. Mais lorsqu'il commence à travailler sur lui-même, un

homme doit abandonner ses propres décisions, il doit “sacrifier ses propres décisions”, parce qu’en tout autre cas la volonté de l’homme qui dirige son travail ne pourrait pas contrôler ses actions.

« Dans les écoles de la voie religieuse, la première exigence est *l’obéissance*, c’est-à-dire la soumission totale et absolue, mais sans compréhension. Les écoles de la quatrième voie exigent, avant toute autre chose, la compréhension. Les résultats des efforts sont toujours proportionnels à la compréhension.

« Le renoncement à ses propres décisions, la soumission à la volonté d’un autre, peuvent présenter des difficultés insurmontables pour un homme, s’il n’a pas réussi à se rendre compte au préalable qu’ainsi il ne sacrifie ou ne

change réellement rien dans sa vie, puisque toute sa vie il a été assujéti à quelque volonté étrangère et qu’il n’a jamais pris vraiment aucune décision par lui-même. Mais l’homme n’en est pas conscient. Il considère qu’il a le droit de choisir librement. Et il est dur pour lui de renoncer à cette illusion qu’il dirige et qu’il organise sa vie lui-même. Cependant, il n’y a pas de travail possible sur soi, tant que l’on ne s’est pas délivré de cette illusion.

« L’homme doit réaliser *qu’il n’existe pas* ; il doit réaliser qu’il ne peut rien perdre, parce qu’il n’a rien à perdre ; il doit réaliser sa nullité dans le sens le plus fort de ce terme.

« *Cette connaissance de sa propre nullité*, et elle seule, peut venir à bout de la peur de se soumettre à la volonté d’un autre. Si étrange que cela puisse paraître, cette peur est en fait l’un des plus grands obstacles que l’homme rencontre sur la voie. L’homme a peur qu’on ne lui fasse faire des choses contraires à ses principes, à ses conceptions, à ses idées. De plus, cette peur produit immédiatement en lui l’illusion qu’il a réellement des principes, des conceptions et des convictions, qu’en réalité il n’a jamais eus et serait incapable d’avoir. Un homme qui ne s’est jamais soucié de morale pendant toute sa vie s’épouvante soudain à l’idée qu’on va lui faire faire quelque chose d’immoral. Un homme qui n’a jamais eu le souci de sa santé et qui a tout fait pour la ruiner commence à craindre qu’on ne lui fasse faire quelque chose qui puisse lui être néfaste. Un homme

qui a menti à tout le monde, partout, pendant toute sa vie, de la manière la plus effrontée, tremble qu'on ne lui demande de mentir. J'ai connu un ivrogne qui craignait plus que tout au monde qu'on ne le fît boire.

« Très souvent, la peur de se soumettre à la volonté d'un autre se montre telle que rien n'en peut venir à bout. L'homme ne comprend pas qu'une subordination à la volonté d'un autre, à laquelle il donnerait consciemment son adhésion, est le seul chemin qui puisse le conduire à l'acquisition d'une volonté propre. »

La fois suivante, G. revint sur la question de la volonté :

— La question de la volonté, de notre volonté propre et de la volonté d'un autre homme, dit-il, est bien plus complexe

qu'il ne semble à première vue. Un homme n'a pas assez de volonté pour *faire*, c'est-à-dire pour se dominer lui-même et contrôler ses actions, mais il a assez de volonté pour obéir à une autre personne. Et ce n'est que de cette façon qu'il peut échapper à la *loi de l'accident*. Il n'y a pas d'autre voie.

« J'ai déjà parlé du *destin* et de *l'accident* dans la vie de l'homme. Nous examinerons maintenant le sens de ces mots d'une façon détaillée. Le destin existe lui aussi, mais non pas pour tout le monde. La plupart des gens sont séparés de leur destin et ils ne vivent que sous la loi de l'accident. Le destin est le résultat des influences planétaires qui correspondent à un type d'homme donné. Nous parlerons des types plus tard. En attendant, comprenez ceci : l'homme peut avoir le destin qui correspond à son type, mais il ne l'a pratiquement jamais. Et cela, parce que le destin ne concerne qu'une seule partie de l'homme, *son essence*.

« Rappelons que l'homme est constitué de deux parties : *essence* et *personnalité*. L'essence dans l'homme est *ce qui est à lui*. La personnalité dans l'homme est "ce qui n'est pas à lui". "Ce qui n'est pas à lui" signifie : ce qui lui est venu du dehors, ce qu'il a appris, ou ce qu'il reflète ; toutes les traces d'impressions extérieures laissées dans la mémoire et dans les sensations, tous les mots et tous les mouvements qui lui ont été enseignés, tous les sentiments créés par

imitation, tout cela est “ce qui n’est pas à lui”, tout cela est la personnalité.

« Du point de vue de la psychologie ordinaire, la division de l’homme en personnalité et essence est difficilement compréhensible. Il serait plus exact de dire que la psychologie ignore tout de cette division.

« Un petit enfant n’a pas encore de personnalité. Il est ce qu’il est réellement. Il est essence. Ses désirs, ses goûts, ce qu’il aime, ce qu’il n’aime pas, expriment son être tel qu’il est.

« Mais aussitôt qu’intervient ce que l’on nomme “éducation”, la personnalité commence à croître. La personnalité se forme en partie sous l’action d’influences intentionnelles, c’est-à-dire de l’éducation, et, en partie, du fait de l’imitation involontaire des adultes par l’enfant lui-même. Dans la formation de la personnalité, un grand rôle est

également joué par la “résistance” de l’enfant à son entourage et par ses efforts pour leur dissimuler ce qui est “à lui”, ce qui est “réel”.

« L’essence est la vérité dans l’homme ; la personnalité est le mensonge. Mais à mesure que grandit la personnalité, l’essence se manifeste de plus en plus rarement, de plus en plus faiblement ; souvent même l’essence s’arrête dans sa croissance à un âge très tendre et ne peut plus grandir. Il arrive très souvent que le développement de l’essence d’un homme adulte, même d’un homme très intellectuel ou, dans le sens courant du mot, très cultivé, se soit arrêté au niveau de développement d’un enfant de cinq ou six ans. Cela signifie que rien de ce que nous voyons dans cet homme *n’est à lui* en réalité. Ce qui est à lui, ce qui lui est propre, c’est-à-dire son essence, ne se manifeste habituellement que dans ses instincts et dans ses émotions les plus simples. En certains cas, cependant, l’essence peut croître parallèlement à la personnalité. De tels cas représentent des exceptions très rares, spécialement dans les conditions de vie des hommes “cultivés”. L’essence a plus de chances de se développer chez les hommes qui vivent en contact étroit avec la nature, dans des conditions difficiles, où il faut constamment combattre et surmonter des dangers.

« Mais en règle générale la personnalité de tels hommes est très peu développée. Ils ont plus de “ce qui est bien à eux”, mais de “ce qui n’est pas à eux” ils sont à peu près dépourvus ; en d’autres termes, ils manquent d’éducation et d’instruction, ils manquent de culture. La culture crée la personnalité ; en même temps, elle en est aussi le produit et le résultat. Nous ne nous rendons pas compte de ce que toute notre vie, tout ce que nous appelons la civilisation, la science, la philosophie, l’art, la politique, sont des créations de la personnalité, c’est-à-dire de tout ce qui dans l’homme “n’est pas à lui”.

« L’élément qui, dans l’homme, “n’est pas à lui”, diffère beaucoup de ce qui lui appartient “en propre” par ce fait qu’il peut être perdu, altéré ou enlevé, par des moyens artificiels.

« Il est possible d’obtenir une confirmation expérimentale de ce rapport de la personnalité à l’essence. Dans les écoles de l’Orient, on connaît des moyens et des méthodes

à l’aide desquelles on peut séparer l’essence et la personnalité d’un homme. À cette fin, on se sert tantôt de l’hypnose ou de narcotiques spéciaux, tantôt de certaines sortes d’exercices. Si, par l’un ou l’autre de ces moyens, la personnalité et l’essence d’un homme sont séparées pendant un certain temps, on voit deux êtres, tout formés, coexistant en quelque sorte en lui, qui parlent des langues différentes, ont des goûts, des intérêts et des buts tout à fait différents, et l’on découvre souvent que l’un des deux est demeuré au niveau d’un tout petit enfant. Si l’on prolonge l’expérience, il est possible d’endormir l’un de ces deux êtres ; ou bien l’expérience peut commencer par là, c’est-à-dire en endormant soit la personnalité, soit l’essence. Certains narcotiques ont la propriété d’endormir la personnalité, sans affecter l’essence. Après en avoir fait prendre à un homme, on voit sa personnalité disparaître pour un certain temps : il ne lui reste que son essence. Et il arrive qu’un homme, plein d’idées variées et exaltées, plein de sympathies et d’antipathies, d’amour, de haine, d’attachements, de patriotisme, d’habitudes, de goûts, de désirs, de convictions, se révèle soudain complètement vide, dépourvu de toutes pensées, sentiments, convictions, et de tout point de vue personnel

sur les choses. Tout ce qui l'avait agité autrefois le laisse maintenant tout à fait indifférent. Parfois, il peut apercevoir ainsi le caractère artificiel ou imaginaire de ses états d'âme habituels et de ses phrases pompeuses ; il arrive même qu'il puisse les oublier complètement, comme si tout cela n'avait jamais existé. Telles choses, pour lesquelles il était disposé à sacrifier sa vie, lui paraissent maintenant ridicules, ou insensées, ou indignes de son attention. Tout ce qu'il peut trouver en lui-même, c'est un petit nombre d'inclinations instinctives et de goûts. Il aime les bonbons, la chaleur, il n'aime pas le froid, il n'aime pas non plus travailler, ou bien il aime au contraire prendre de l'exercice. Et c'est tout.

« En certains cas très rares, et parfois lorsque l'on s'y attend le moins, l'essence se révèle pleinement adulte, pleinement développée, même si la personnalité ne l'est pas ; en de telles circonstances, l'essence englobe tout ce qui est solide et réel chez un homme.

« Mais ceci arrive très rarement. En règle générale,

—

—

l'essence de l'homme est ou bien primitive, sauvage et infantile, ou bien simplement stupide. Le développement de l'essence est le fruit du travail sur soi.

« Dans le travail sur soi, un moment très important est celui où l'homme commence à distinguer entre sa personnalité et son essence. Le vrai "Moi" d'un homme, son individualité, ne peut croître qu'à partir de son essence. On peut dire que l'individualité d'un homme, c'est son essence devenue adulte, mûre. Mais pour permettre à l'essence de grandir, il est avant tout indispensable d'atténuer la pression constante que la personnalité exerce sur elle, parce que les obstacles à la croissance de l'essence sont contenus dans la personnalité.

« Considérons l'homme moyen cultivé, nous verrons que, dans l'immense majorité des cas, en lui sa personnalité est l'élément actif, tandis que son essence est l'élément passif. La croissance intérieure d'un homme ne peut pas commencer tant que cet ordre de choses demeure inchangé. La personnalité doit devenir passive et l'essence, active. Cela ne peut se produire que si les "tampons" sont enlevés ou affaiblis, parce que les "tampons", dans leur ensemble, constituent

l'arme principale dont la personnalité se sert pour tenir l'essence en sa sujétion.

« Comme nous l'avons déjà dit, l'essence des hommes peu cultivés est en général beaucoup plus développée que celle des hommes cultivés. Il semble donc qu'ils devraient être plus proches de la possibilité d'un développement, mais en réalité il n'en est pas ainsi, parce que leur personnalité s'avère trop peu développée. Pour croître intérieurement et d'abord pour travailler sur soi, un certain degré de développement de la personnalité n'est pas moins indispensable qu'une certaine vigueur de l'essence. La personnalité est constituée par les "rouleaux"⁷, et par les "tampons" qui résultent d'un certain travail des centres. Une personnalité insuffisamment développée signifie un manque dans les rouleaux, c'est-à-dire un manque de savoir, un manque d'informations, un manque de ce matériel sur lequel se fonde le travail sur soi. Sans une certaine somme de connaissances, sans une certaine quantité de ces éléments "qui ne sont pas à lui", un homme ne peut pas

commencer le travail sur soi, il ne peut même pas commencer à s'étudier et à combattre ses habitudes mécaniques, simplement parce qu'il n'y a pas pour lui de raison ou de motif d'entreprendre un tel travail.

Cela ne veut pas dire que toutes les voies lui soient fermées. La voie du fakir et la voie du moine, qui n'exigent aucun développement intellectuel, lui demeurent ouvertes. Mais les moyens ou les méthodes qui peuvent être suivies par un homme dont l'intellect a été développé sont inutilisables pour lui. Ainsi l'évolution n'est pas moins difficile pour un homme sans culture que pour un homme cultivé. Un homme cultivé vit loin de la nature, loin des conditions naturelles de l'existence, dans des conditions de vie artificielles, qui développent sa personnalité aux dépens de son essence. Un homme moins cultivé, vivant dans des conditions plus normales et naturelles, développe son essence aux dépens de sa personnalité. Pour qu'un travail sur soi puisse être entrepris avec succès, il faut l'heureuse

⁷ Voir note page 97.

conjoncture d'une personnalité et d'une essence également développées. Pareille conjoncture donnera les chances de réussite les plus grandes. Lorsque l'essence est très peu développée, une longue période de travail préparatoire est indispensable, mais tout ce travail demeurera complètement stérile, si l'essence est intérieurement pourrie ou si elle a contracté quelques défauts irrémédiables. Des cas de ce genre se rencontrent très souvent. Un développement anormal de la personnalité arrête fréquemment le développement de l'essence à un niveau si bas que celle-ci devient une pauvre petite chose informe. D'une pauvre petite chose informe, on ne peut rien attendre.

« Par surcroît, il arrive souvent que l'essence d'un homme meure, tandis que sa personnalité et son corps demeurent vivants. Les gens que nous voyons dans les rues d'une grande ville sont ainsi, presque tous, intérieurement vides ; en réalité, ils sont *déjà morts*.

« Il est heureux pour nous que nous ne le voyions pas et que nous n'en sachions rien. Si nous savions combien d'hommes sont déjà morts et combien nombreux sont ces cadavres qui gouvernent nos vies, le spectacle de cette horreur nous ferait perdre la raison. De fait, bien des hommes sont devenus fous parce qu'ils ont entrevu cette réalité sans une préparation suffisante — ils ont vu

ce qu'ils n'étaient pas autorisés à voir. Pour être en état d'affronter cette vision impunément, il faut être sur la voie. Si un homme qui ne peut rien faire voyait la vérité, à coup sûr il deviendrait fou. Mais cela se produit rarement. Dans le cours ordinaire des choses, tout est arrangé de telle sorte que personne ne peut rien voir prématurément. La personnalité ne voit que ce qu'elle aime voir et ce qui ne contrarie pas son expérience. Elle ne voit jamais ce qu'elle n'aime pas — ce qui est à la fois un avantage et un inconvénient. C'est un avantage pour l'homme qui veut dormir, c'est un obstacle pour celui qui veut s'éveiller.

— Si l'essence est soumise à l'influence du destin, demanda l'un de nous, cela signifie-t-il que, comparé à l'accident, le destin soit toujours favorable à l'homme ? Je voudrais savoir si un homme peut être conduit au travail par son destin ?

— Non, répondit G. Ce n'est pas cela du tout. Le destin est

préférable à l'accident en ce sens seulement qu'il est possible de le prendre en considération ; le destin peut être connu d'avance et il est donc possible de se préparer à ce qui nous attend. Pour ce qui est de L'accident, au contraire, on ne peut rien savoir. Mais le destin peut ne pas être moins déplaisant ou moins difficile. Dans ce cas, malgré tout, il y a des moyens qui permettent à l'homme de se libérer de son destin.

« Le premier pas dans cette direction consiste à se soustraire aux lois générales. L'accident général ou collectif se produit exactement comme l'accident individuel. Et, comme il y a un destin individuel, il y a aussi un destin général ou collectif. L'accident collectif et le destin collectif sont gouvernés par des *lois générales*. Un homme désireux de se créer une individualité propre doit donc se libérer des *lois générales*. Les lois générales ne sont pas toutes obligatoires pour l'homme ; il peut se libérer d'un grand nombre d'entre elles, s'il parvient à se libérer des "tampons" et de l'imagination. Tout cela se rattache à ce problème fondamental : comment se libérer de la personnalité ? La personnalité trouve sa pâture dans l'imagination et le mensonge. Lorsque le mensonge dans lequel vit l'homme aura diminué, et que l'imagination se sera affaiblie, la personnalité elle-même ne tardera pas à décliner

et l'homme pourra passer alors sous le contrôle, soit de son destin, soit d'une *ligne de travail dirigée* à son tour par la volonté d'un autre homme ; de cette façon, l'homme peut être mené jusqu'à ce point où une volonté aura pu se constituer en lui, une volonté capable de faire face à la fois à l'accident et, s'il le faut, *au destin*. »

Ces entretiens s'échelonnèrent sur une durée de quelques mois. Il ne saurait être question, évidemment, de les restituer dans leur ordre exact, parce que G. touchait très souvent à une vingtaine de sujets différents en une même soirée. Beaucoup de choses étaient répétées, en réponse aux questions posées, beaucoup d'idées enfin étaient si étroitement liées qu'elles n'auraient pu être séparées qu'artificiallement.

Dès cette époque, certaines gens d'une espèce bien définie

avaient déjà pris une attitude négative à l'égard de notre travail. Après nous avoir reproché notre absence d' "amour", nombre d'entre eux s'indignaient qu'il y eût une demande d'argent, de paiement. Sous ce rapport, il était très caractéristique que les plus révoltés n'étaient pas ceux pour qui il était difficile de payer, mais ceux qui avaient de la fortune et pour qui la somme demandée était une simple bagatelle.

Ceux qui ne pouvaient pas payer, ou qui ne pouvaient payer que très peu, comprenaient toujours que l'on ne pouvait rien avoir pour rien, et que le travail de G., ses voyages à Saint-Pétersbourg et le temps que lui et les autres donnaient au travail coûtaient de l'argent. Seuls ceux qui avaient de l'argent ne le comprenaient pas, et ne voulaient pas le comprendre.

— Cela voudrait-il dire, par hasard, que le Royaume des Cieux puisse être acheté ? disaient-ils. Mais on n'a jamais demandé d'argent pour de telles choses. Le Christ disait à ses disciples "Ne prenez ni bourse ni panetière" — et vous demandez un millier de roubles ! À ce compte-là on peut faire d'excellentes affaires. Supposez qu'il y ait une centaine d'élèves. Cela ferait un revenu de cent mille roubles. Et s'il y avait deux cents, trois cents élèves ? Trois cent mille roubles par an, c'est une rente ! »

G. souriait toujours lorsque je lui rapportais ces commentaires.

— « Ne prenez ni bourse ni panetière. » ! Mais ne faut-il pas prendre tout de même un ticket de chemin de fer et payer l'hôtel ? Voyez-vous leur mensonge et leur hypocrisie ! Non, même si nous n'avions pas du tout besoin d'argent, il serait encore nécessaire de maintenir cette demande. Cela nous débarrasse dès le début de quantité de gens inutiles. Rien ne montre mieux les gens que leur attitude envers l'argent. Ils sont prêts à gaspiller tant et plus pour leurs fantaisies personnelles, mais ils n'ont aucune appréciation du travail d'un autre. Peut-être dois-je travailler pour eux et, gratuitement, leur donner tout ce qu'ils daigneront prendre de moi ? "Comment peut-on *faire du commerce avec la connaissance* ? Elle doit être donnée !" disent-ils. C'est précisément pour cette raison qu'il faut les faire payer. Il en est qui ne passeront jamais cette

barrière. Mais s'ils ne la passent pas, cela signifie qu'ils ne passeront jamais les autres. Et ce ne sont pas les seules raisons. Plus tard vous verrez. »

Ces autres raisons étaient très simples. Nombreux étaient ceux qui, en fait, ne pouvaient pas payer. Et, bien que G. ait toujours maintenu très strictement le principe, en réalité il ne refusa jamais un élève parce que celui-ci n'avait pas d'argent. Et on découvrit plus tard qu'il soutenait lui-même un grand nombre de ses élèves. Ceux qui payaient mille roubles ne payaient pas seulement pour eux, mais pour les autres.

CHAPITRE NEUF

À l'une de nos réunions, G. traça le diagramme de l'Univers d'une façon entièrement nouvelle.

— Jusqu'à aujourd'hui, dit-il, nous avons parlé des forces qui créent les mondes, du processus de création tel qu'il se déroule à partir de l'Absolu. Nous parlerons maintenant des processus qui s'effectuent dans le monde déjà créé et existant. Ne l'oubliez pas : le processus de création ne s'arrête jamais ; cependant, à l'échelle planétaire, il se déroule si lentement que, si nous le mesurons d'après notre calcul du temps, nous pouvons regarder les conditions planétaires comme permanentes pour nous.

« Considérons donc le “rayon de création” l'Univers une fois créé.

« L'action de l'Absolu sur le monde, sur les mondes créés par lui, ou au-dedans de lui, continue. De même, l'action de chacun de ces mondes sur les mondes suivants continue. “Tous les soleils” de la voie lactée influencent notre soleil. Le soleil influence les planètes. “Toutes les planètes” influencent notre terre et la terre influence la lune. Ces influences sont transmises à travers les espaces stellaires et interplanétaires par les radiations.

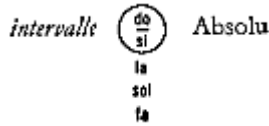
« Pour étudier ces radiations, prenons le “rayon de création” sous une forme abrégée : Absolu-Soleil-Terre-Lune, ou plus précisément imaginons le rayon de création sous la forme de *trois octaves de radiations* : la première octave entre l'Absolu et le Soleil, la seconde octave entre le Soleil et la Terre, et la troisième octave entre la Terre et la Lune ; et examinons le passage des radiations entre ces quatre points fondamentaux de l'univers.

« Il nous faut trouver notre place et comprendre notre fonction dans cet univers, pris sous la forme de trois octaves de radiations entre quatre points.

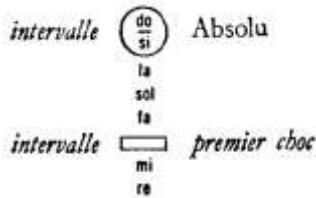
« Dans la première octave, l'Absolu inclut deux notes, *do* et *si*, séparées par un “intervalle”.

intervalle  Absolu

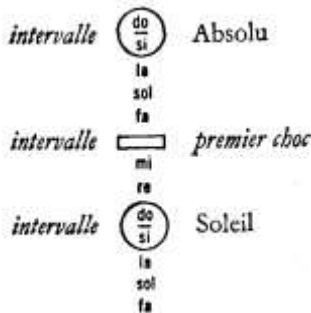
« Suivent les notes *la, sol, fa*, c'est-à-dire :



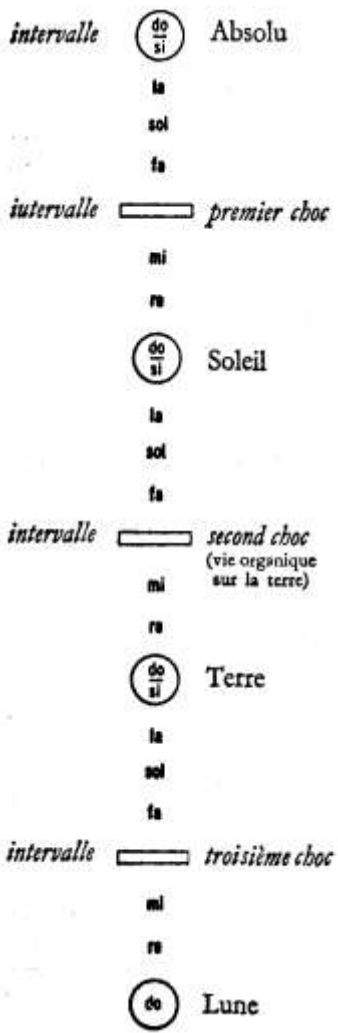
« Ensuite un “intervalle” et le “choc” qui le remplit — inconnu de nous, mais dont l’existence est néanmoins inévitable — puis *mi, ré*.



« Les radiations atteignent le soleil. Deux notes sont incluses dans le soleil lui-même, *do*, un “intervalle”, puis *si* ; ensuite viennent *la, sol, fa* : les radiations allant vers la terre.



« Puis un “intervalle” et le “choc” de la vie organique qui le remplit ; ensuite *mi* et *ré*. La terre : *do*, un “intervalle”, *si*, ensuite *la, sol, fa* — les radiations allant vers la lune ; puis un autre “intervalle”, un choc inconnu de nous, puis *mi, ré*, et la lune : *do*.



« Ces trois octaves de radiations, sous la forme desquelles nous allons maintenant nous représenter l'univers, nous permettront d'expliquer la relation que les matières et les forces, sur les différents plans du monde, ont avec notre propre vie.

« Remarquons-le : bien qu'il y ait six "intervalles" dans ces trois octaves, trois d'entre eux seulement doivent être comblés de l'extérieur. Le premier "intervalle" *do-si* est comblé par la volonté de l'Absolu. Le second "intervalle" *do-si* est comblé par l'influence de la masse du soleil sur les radiations qui la traversent. Le troisième "intervalle" *do-si* est comblé par l'action de la masse terrestre sur les radiations qui la traversent. Seuls les "intervalles" entre *fa* et *mi* doivent être comblés par des "chocs additionnels". Ces "chocs additionnels" peuvent venir, soit d'autres octaves passant par le point donné, soit d'octaves parallèles partant de points supérieurs. Nous ne savons rien de la nature du choc entre *mi* et *fa* dans la première octave Absolu-Soleil. Mais, dans l'octave Soleil-Terre, le

choc entre *mi* et *fa* est la vie organique sur la Terre, c'est-à-dire les trois notes *la, sol, fa*, de l'octave qui part du Soleil. La nature du choc entre *mi* et *fa* dans l'octave Terre-Lune nous est, elle aussi, inconnue.

« Il faut noter que le terme "point de l'univers" dont j'ai fait usage, a un sens tout à fait défini : un "point" représente une certaine

combinaison d'hydrogènes qui s'opère à une place précise et remplit une fonction également précise dans tel ou tel système. Le concept de "point" ne peut pas être remplacé par le concept d' "hydrogène", parce que le terme "hydrogène" signifie simplement : matière non limitée dans l'espace. Un point est toujours limité dans l'espace. En même temps, un "point de l'univers" peut être désigné par le *nombre* de l'hydrogène qui prédomine en lui, ou qui en occupe le centre.

« Si nous examinons maintenant la première de ces trois octaves de radiations, c'est-à-dire l'octave Absolu-Soleil, du point de vue de la Loi de Trois, nous verrons que la note *do* sera conductrice de la force active désignée par le nombre 1, tandis que la matière dans laquelle agit cette force sera le "carbone" (C). La force "active" qui crée la note *do* dans l'Absolu représente le maximum de fréquence de vibrations ou la plus grande densité de vibrations.

« L'expression "densité de vibrations" correspond à "fréquence de vibrations" et son sens est opposé à celui de "densité de matière", c'est-à-dire que plus la densité de la matière est élevée, plus la densité des vibrations est basse et vice versa. D'une façon générale, plus la "densité de vibrations" est élevée, plus la "densité de matière" est basse. La plus grande "densité de vibrations" se trouve dans la matière la plus subtile, la plus raréfiée. Et dans la plus dense des matières concevables, les vibrations se ralentissent et arrivent presque à un point mort. La matière la plus subtile correspond par conséquent à la plus grande "densité de vibrations".

« La force active dans l'Absolu représente le maximum de "densité de vibrations", tandis que la matière où s'effectuent ces vibrations, c'est-à-dire le premier "carbone", représente le minimum de "densité de matière".

« La note *si* dans l'Absolu sera conductrice de la force

—

—

passive, désignée par le nombre 2. Et la matière dans laquelle agit cette force passive, ou dans laquelle résonne la note *si*, sera l' "oxygène" (O).

« La note *la* sera conductrice de la force neutralisante, désignée par le nombre 3, et la matière dans laquelle résonnera la note *la* sera l' "azote" (N).

« Suivant le degré de leur activité, ces forces se tiendront dans l'ordre de succession 1, 2, 3, c'est-à-dire qu'elles correspondront aux matières "carbone", "oxygène" et "azote". Mais, suivant leur densité de matière, elles se tiendront dans l'ordre : "carbone", "azote", "oxygène", c'est-à-dire 1, 3, 2, parce que l' "azote", tout en gardant le nombre 3 en tant que conducteur de la force neutralisante, se tient de par sa densité de matière entre le "carbone" et l' "oxygène", qui apparaît comme le plus dense des trois.

« Le "carbone", l' "oxygène" et l' "azote" pris ensemble donneront une matière du quatrième ordre ou "hydrogène" (H), dont nous désignons la densité par le nombre 6 (en tant que somme de 1, 2 et 3) soit H6.

Première triade						
<i>do</i>	(C)	1	1		1	} H 6
<i>si</i>	(O)	2	3		2	
<i>la</i>	(N)	3	2		3	

« C, O et N, gardent leur nombre 1, 2, 3. Le carbone est toujours 1, l'oxygène toujours 2 et l'azote toujours 3.

« Mais, étant plus actif que l'oxygène, l'azote entre comme principe actif dans la triade suivante, et il y entre avec la densité 2. En d'autres termes, l'azote a maintenant une densité 2, et l'oxygène une densité 3.

« De sorte que la note *la* de la première triade est conductrice de la force active de la triade suivante, dans laquelle elle entre avec la densité 2. Si le nouveau carbone entre avec la densité 2, l'oxygène et l'azote doivent lui correspondre en densités, reproduisant le rapport de densité de la première triade. Dans la première triade le rapport des densités était 1, 2, 3 ; dans la seconde triade il sera donc 2, 4, 6, autrement dit, dans la seconde triade, le carbone aura la densité 2, l'azote la densité 4, l'oxygène la densité 6.

« Pris ensemble ils donneront l'hydrogène 12 (H12) :

Deuxième triade						
<i>la</i>	(C)	2	2		2	} H 12
<i>sol</i>	(O)	4	6		4	
<i>fa</i>	(N)	6	4		6	

« Conformément au même schéma, la triade suivante sera construite ainsi : *fa*, “choc”, *mi*. L'azote de la seconde triade entrera comme carbone dans la troisième avec la densité 4. L'azote et l'oxygène qui lui correspondent devront avoir la densité 8 et la densité 12 ; ensemble ils donneront l'hydrogène 24 (H24).

Troisième triade						
<i>fa</i>	(C)	4	4		4	} H 24
—	(O)	8	12		8	
<i>mi</i>	(N)	12	8		12	

« La triade suivante *mi*, *ré*, *do*, selon le même schéma, donnera l'hydrogène 48 (H48).

Quatrième triade						
<i>mi</i>	(C)	8	8		8	} H 48
<i>ré</i>	(O)	16	24		16	
<i>do</i>	(N)	24	16		24	

« La triade *do*, *si*, *la* donnera l'hydrogène 96 (H96).

Cinquième triade						
<i>do</i>	(C)	16	16		16	} H 96
<i>si</i>	(O)	32	48		32	
<i>la</i>	(N)	48	32		48	

« La triade *la*, *sol*, *fa* — l'hydrogène 192 (H192).

Sixième triade						
<i>la</i>	(C)	32	32		32	} H 192
<i>sol</i>	(O)	64	96		64	
<i>fa</i>	(N)	96	64		96	

« *Fa*, “choc”, *mi* — hydrogène 384 (H384).

Septième triade						
<i>fa</i>	(C)	64	64		64	} H 384
—	(O)	128	192		128	
<i>mi</i>	(N)	192	128		192	

« *Mi*, *ré*, *do* — hydrogène 768 (H768).

Huitième triade						
<i>mi</i>	(C)	128	128		128	} H 768
<i>ré</i>	(O)	256	384		256	
<i>do</i>	(N)	384	256		384	

« *Do*, *si*, *la* — hydrogène 1'536 (H 1'536).

Neuvième triade						
<i>do</i>	(C)	256	256		256	} H 1'536
<i>si</i>	(O)	512	768		512	
<i>la</i>	(N)	768	512		768	

« *La*, *sol*, *fa* — hydrogène 3'072 (H 3'072).

Dixième triade						
<i>la</i>	(C)	512	512		512	} H 3'072
<i>sol</i>	(O)	1'024	1'536		1'024	
<i>fa</i>	(N)	1'536	1'024		1'536	

« *Fa*, choc, *mi* — hydrogène 6'144 (H 6'144).

Onzième triade						
<i>fa</i>	(C)	1'024	1'024		1'024	} H 6'144
—	(O)	2'048	3'072		2'048	
<i>mi</i>	(N)	3'072	2'048		3'072	

« *Mi, ré, do* — hydrogène 12'288 (H 12'288).

Douzième triade						
<i>mi</i>	(C)	2'048	2'048		2'048	} H 12'288
<i>ré</i>	(O)	4'096	6'144		4'096	
<i>do</i>	(N)	6'144	4'096		6'144	

« On obtient ainsi douze hydrogènes avec des densités s'échelonnant de 6 à 12'288.

<i>do</i>	C	1	1	1	} H 6					<i>do</i>	} H 6	
<i>si</i>	O	2	3	2						<i>si</i>		
<i>la</i>	N	3	2	3		C	2	2	2	<i>la</i>		
<i>sol</i>					O	4	6	4	} H 12	<i>sol</i>	} H 12	
<i>fa</i>	C	4	4	4	N	6	4	6		<i>fa</i>		
—	O	8	12	8						—		H 24
<i>mi</i>	N	12	8	12	} H 24	C	8	8	8	<i>mi</i>	} H 48	
<i>ré</i>						O	12	24	16	<i>ré</i>		
<i>do</i>	C	16	16	16		N	24	16	24	<i>do</i>		
<i>si</i>	O	32	48	32	} H 96	C	32	32	32	<i>si</i>	} H 96	
<i>la</i>	N	48	32	48		O	64	96	64	<i>la</i>		
<i>sol</i>						N	96	64	96	<i>sol</i>		H 192
<i>fa</i>	C	64	64	64	} H 384	C	128	128	128	<i>fa</i>	} H 384	
—	O	128	192	128		O	256	384	256	—		H 768
<i>mi</i>	N	192	128	192		N	384	256	384	<i>mi</i>		H 768
<i>ré</i>					} H 1.536	C	512	512	512	<i>ré</i>	} H 1.536	
<i>do</i>	C	256	256	256		O	1.024	1.536	1.024	<i>do</i>		
<i>si</i>	O	512	768	512		N	1.536	1.024	1.536	<i>si</i>		H 3.072
<i>la</i>	N	768	512	768	} H 3.072	C	1.024	2.048	2.048	<i>la</i>	} H 3.072	
<i>sol</i>						O	2.048	3.072	2.048	<i>sol</i>		
<i>fa</i>	C	1.024	1.024	1.024		N	3.072	2.048	3.072	<i>fa</i>		H 6.144
—	O	2.048	3.072	2.048	} H 6.144	C	2.048	2.048	2.048	—	H 6.144	
<i>mi</i>	N	3.072	2.048	3.072		O	4.096	6.144	4.096	<i>mi</i>		
<i>ré</i>						N	6.144	4.096	6.144	<i>ré</i>	H 12.288	
<i>do</i>					} H 12.288	C	2.048	2.048	2.048	<i>do</i>	} H 12.288	
						O	4.096	6.144	4.096			
						N	6.144	4.096	6.144			

« Ces douze hydrogènes représentent douze catégories de matières, qui s'échelonnent dans l'univers de l'Absolu à la Lune, et s'il était possible d'établir avec exactitude lequel de ces hydrogènes constitue l'organisme humain et agit en lui, cela seul déterminerait la place occupée par l'homme dans le monde.

« Mais à la place où nous sommes situés, dans les limites de nos pouvoirs et capacités ordinaires, l'hydrogène 6 est irréductible ; nous pouvons donc le considérer comme hydrogène 1 ; l'hydrogène suivant 12 peut être regardé comme hydrogène 6. Si nous divisons tous les hydrogènes

suivants par 2, nous obtenons une gamme qui va de l'hydrogène 1 à l'hydrogène 6'144.

« Néanmoins l'hydrogène 6 demeure toujours irréductible pour nous. Nous pouvons donc le prendre, à son tour, comme hydrogène 1, prendre l'hydrogène suivant comme hydrogène 6 et de nouveau diviser tout ce qui suit par 2.

do	}	H 6	H 1
si			
la	}	H 12	H 6
sol			
fa	}	H 24	H 12
—			
mi	}	H 48	H 24
ré			
do	}	H 96	H 48
si			
la	}	H 192	H 96
sol			
fa	}	H 384	H 192
—			
mi	}	H 768	H 384
ré			
do	}	H 1.536	H 768
si			
la	}	H 3.072	H 1.536
sol			
fa	}	H 6.144	H 3.072
—			
mi	}	H 12.288	H 6.144
ré			
do			

« Les degrés obtenus de cette façon, de 1 à 3'072, peuvent nous servir pour l'étude de l'homme. (Voir table des hydrogènes *page suivante*).

« Toutes les matières, de l'hydrogène 6 à l'hydrogène 3'072, se retrouvent dans l'organisme humain ; toutes y jouent leur rôle. Chacun de ces hydrogènes groupe un très grand nombre de substances chimiques connues de nous, liées les unes aux autres par quelque fonction relative à notre organisme. Autrement dit, il ne faut pas oublier que le terme hydrogène a un sens très large. Chaque élément simple est un hydrogène d'une certaine densité ; cependant chaque combinaison d'éléments ayant une fonction définie, soit dans l'univers, soit dans l'organisme humain, est aussi un hydrogène.

« Une telle définition des matières nous permet de les classer

dans l'ordre de leurs relations à la vie et aux fonctions de notre organisme.

« Commençons par l'hydrogène 768. Il est défini comme *aliment* ; en d'autres termes, l'hydrogène 768 comprend toutes les substances qui peuvent servir d'aliment à l'homme. Les substances qui ne peuvent pas servir d'aliments, un morceau de bois par exemple, se rattachent à l'hydrogène 1.536 ; une pièce de fer à l'hydrogène 3.072. D'autre part, une matière fine, mais pauvre en propriétés nutritives, sera plus proche de l'hydrogène 384.

« L'hydrogène 384 sera défini comme *eau*.

« L'hydrogène 192 est l'air que nous respirons.

« L'hydrogène 96 est représenté par des gaz raréfiés que l'homme ne peut pas respirer, mais qui jouent un rôle très important dans sa vie ; c'est de plus la matière du magnétisme animal, des émanations du corps humain, des rayons N, des hormones, des vitamines, etc. ; en d'autres termes, avec l'hydrogène 96 se termine ce qui est appelé matière, ou plutôt ce que notre physique et notre chimie appellent matière. L'hydrogène 96 comprend aussi des matières qui sont presque imperceptibles pour notre chimie, ou qui sont perceptibles seulement par leurs traces ou leurs effets — matières dont certains théoriciens présument l'existence, tandis que d'autres la nient.

« Les hydrogènes 48, 24, 12 et 6 sont des matières inconnues de nos chimistes et de nos physiciens contemporains. Ce sont les matières de notre vie psychique et spirituelle à ses différents degrés.

« Il faut toujours se rappeler, en étudiant la “table des hydrogènes” que chaque hydrogène comprend un

do	}	H 6	H 1	
si				
la				
sol	}	H 12	H 6	H 1
fa				
—				
mi	}	H 24	H 12	H 6
ré				
do				
si	}	H 48	H 24	H 12
la				
sol				
fa	}	H 96	H 48	H 24
—				
mi				
ré	}	H 192	H 96	H 48
do				
si				
la	}	H 384	H 192	H 96
sol				
fa				
—	}	H 768	H 384	H 192
mi				
ré				
do	}	H 1.536	H 768	H 384
si				
la				
sol	}	H 3.072	H 1.536	H 768
fa				
—				
mi	}	H 6.144	H 3.072	H 1.536
ré				
do				
si	}	H 12.288	H 6.144	H 3.072
la				
sol				

Table des hydrogènes

nombre immense de substances différentes, toutes liées les unes aux autres par une seule et même fonction dans notre organisme et représentant un "groupe cosmique" défini.

« L'hydrogène 12 correspond à l'hydrogène de la chimie (poids atomique 1). Le carbone, l'azote et l'oxygène (de la chimie) ont respectivement les poids atomiques 12, 14 et 16.

« De plus, il est possible d'indiquer, dans la table des poids atomiques, les éléments qui correspondent à certains hydrogènes, c'est-à-dire les éléments dont les poids atomiques sont entre eux presque dans le rapport correct *d'octave*. Ainsi l'hydrogène 24 correspond à Fluor, F, poids atomique 19 ; l'hydrogène 48 correspond à Chlore, Cl, poids atomique 35,5 ; l'hydrogène 96 correspond à Brome, Br, poids atomique 80. Et l'hydrogène 192

correspond à Iode, I, poids atomique 127. Les poids atomiques de ces éléments sont presque dans le rapport d'octave ; en d'autres termes, le poids atomique de chacun d'eux est presque le double du poids atomique de l'autre. La légère inexactitude, c'est-à-dire le caractère incomplet de la relation d'octave, vient du fait que la chimie ordinaire ne prend pas en considération toutes les propriétés d'une substance, notamment ses propriétés "cosmiques". La chimie dont nous parlons ici étudie la matière sur une base différente de la chimie ordinaire, et elle prend en considération non seulement ses propriétés physiques et chimiques, mais aussi ses propriétés psychiques et cosmiques.

« Cette chimie ou alchimie considère une matière avant tout du point de vue de ses fonctions, qui déterminent sa place dans l'univers et ses relations avec les autres matières, après quoi elle l'envisage du point de vue de sa relation à l'homme et aux fonctions de l'homme. Par "atome de substance", on entend la plus petite quantité d'une substance donnée qui retient toutes ses propriétés chimiques, cosmiques et psychiques ; en effet chaque substance possède, en plus de ses propriétés cosmiques, des propriétés psychiques, c'est-à-dire un certain degré d'intelligence. Le concept d' "atome" peut, par conséquent, s'appliquer non seulement aux éléments, mais aussi à toutes les matières composées qui ont des fonctions définies dans l'univers ou dans la vie de l'homme. Il peut y avoir un atome d'eau,

un atome d'air (c'est-à-dire d'air atmosphérique propre à la respiration de l'homme) ; un atome de pain, un atome de viande et ainsi de suite. Un atome d'eau sera dans ce cas le dixième de dixième d'un millimètre cube d'eau prise à une certaine température par un thermomètre spécial. Ce sera une minuscule goutte d'eau qui, sous certaines conditions, pourra être vue à l'oeil nu.

« Cet atome est la plus petite quantité d'eau qui retienne *toutes les propriétés de l'eau*. Si la division est poussée plus avant, quelques-unes de ces propriétés disparaissent ; en d'autres termes, nous n'avons plus de l'eau, mais quelque chose approchant de l'état gazeux de l'eau, la vapeur, qui chimiquement ne diffère en rien de l'eau dans son état liquide, mais possède des fonctions différentes et par conséquent des propriétés cosmiques et psychiques également

différentes.

« La “table des hydrogènes” rend possible l’étude de toutes les substances qui composent l’organisme de l’homme du point de vue de leur relation aux différents plans de l’univers. Or, comme chaque fonction de l’homme est un résultat de l’action de substances définies, et comme chaque substance est en relation avec un plan défini de l’univers, ce fait nous permet d’établir la relation qui existe entre les fonctions de l’homme et les plans de l’univers. »

Je dois dire maintenant que les “trois octaves de radiations” et la “table des hydrogènes” qui en dérive furent pour nous, pendant longtemps, une pierre d’achoppement ; quant au principe le plus essentiel de la transition des triades et de la structure de la matière, je ne le compris que plus tard, et j’en parlerai le moment venu.

Dans ma reconstitution des exposés de G., je m’efforce en général de respecter l’ordre chronologique, bien que ce ne soit pas toujours possible, car certaines choses étaient répétées très souvent, et entraient sous une forme ou une autre dans presque tout ce qu’il disait.

La “table des hydrogènes” produisit sur moi une très forte impression, qui ne devait pas s’affaiblir par la suite, bien au contraire. Je sentis devant cette “échelle dressée de la terre au ciel” quelque chose de très analogue aux sensations du monde qui m’étaient venues quelques

années auparavant, au cours des expériences étranges que j’ai décrites dans *Un Nouveau Modèle de l’Univers*⁸, et grâce auxquelles j’avais si fortement éprouvé l’interdépendance, l’intégralité et la “mathématicité” de tout ce qui existe dans le monde. Cet exposé fut souvent répété, avec diverses variantes, soit qu’il fût associé à une explication du “rayon de création”, soit qu’il fût associé à une explication de la “loi d’octave”. Mais, en dépit de la sensation singulière qu’il me donnait chaque fois, j’étais loin d’en reconnaître toute la valeur les premières fois que je l’entendis. Et surtout, je ne comprenais pas

⁸ *A New Model of the Universe*. Chap. VIII : Experimental Mysticism.

alors que ces idées sont beaucoup plus difficiles à assimiler et ont un contenu beaucoup plus profond qu'il ne peut sembler, lorsqu'on les entend exposer pour la première fois.

Voici un épisode dont j'ai gardé le souvenir. On relisait une fois de plus un texte sur la structure de la matière envisagée dans son rapport avec la mécanique de l'univers. La lecture était faite par P., un jeune ingénieur appartenant au groupe des élèves de G. à Moscou, et dont j'ai déjà parlé.

J'étais arrivé en pleine lecture. Percevant des mots familiers, j'en conclus que j'avais déjà entendu ce texte ; je m'assis donc dans un coin de la grande salle, et me mis à fumer, en pensant à autre chose. G. était présent.

— Pourquoi n'avez-vous pas suivi la lecture ? me demanda-t-il lorsque ce fut fini.

— Mais je l'ai déjà entendue, répondis-je.

G. secoua la tête en signe de désapprobation.

Et, en toute honnêteté, je ne compris pas ce qu'il attendait de moi. Pourquoi aurais-je dû écouter encore une fois un texte que je connaissais déjà ?

Je ne le compris que beaucoup plus tard, lorsque le temps des lectures fut passé et que je tentai de récapituler en pensée, pour moi-même, tout ce que j'avais entendu. Souvent, en réfléchissant sur un problème, je me souvenais fort bien qu'il en avait été question dans une de ces lectures. Mais de ce qui avait été lu, je n'avais gardé par malheur aucun souvenir, et j'aurais donné beaucoup pour entendre certains textes une fois de plus.

Presque deux années plus tard, en novembre 1917, un

petit groupe de cinq personnes se trouvait avec G. sur les bords de la mer Noire, à 40 Km au nord de Tuapse, dans une petite maison de campagne isolée de plus de deux kilomètres de l'habitation la plus proche. Un soir que nous étions tous réunis, nous parlions. Il était tard déjà, c'était une nuit de mauvais temps ; un vent de nord-est soufflait, qui apportait en rafales tantôt la pluie, tantôt la neige.

J'étais justement en train de réfléchir à la « table des

hydrogènes » et spécialement à une certaine incompatibilité que je croyais discerner entre le diagramme dont nous avons déjà parlé et un autre qui nous fut enseigné plus tard. Ma réflexion portait sur les hydrogènes qui se trouvent au-dessous du niveau normal. J'expliquerai bientôt en détails de quoi il s'agissait et ce que G. répondit plus tard à la question qui me tourmentait.

Mais ce jour-là, il ne le fit pas directement.

— Vous devriez savoir, me dit-il, que nous en avons déjà parlé dans les conférences de Saint-Pétersbourg. Sans doute n'avez-vous pas écouté. Vous souvenez-vous d'un texte que vous n'aviez pas envie d'entendre, disant que vous le connaissiez déjà ? Il apportait la réponse précise à la question que vous posez maintenant.

Après un court silence, il ajouta :

« Eh bien, si vous appreniez qu'en ce moment même quelqu'un est en train de lire ce texte à Tuapse, partiriez-vous, à pied, pour l'entendre ?

— J'irais, dis-je.

Et de fait, tout en me représentant très vivement combien la route serait longue, froide et difficile, je savais que cela ne m'arrêterait pas.

G. se mit à rire.

— Iriez-vous réellement ? me dit-il. Pensez : quarante kilomètres, la pluie, l'obscurité, la neige, le vent...

— C'est tout pensé ! m'écriai-je. Vous savez que j'ai déjà fait ce chemin plus d'une fois, quand les chevaux manquaient, ou quand il n'y avait pas de place pour moi dans la carriole — et sans espoir de récompense, simplement parce qu'il n'y avait rien d'autre à faire. Naturellement j'irais, et sans hésiter, si quelqu'un devait relire ce texte à Tuapse.

— Ah ! dit G., si seulement les gens raisonnaient de cette façon ! Mais, en réalité, ils raisonnent exactement

à rebours. Sans la moindre nécessité, ils braveront toutes les difficultés. Mais pour quelque chose d'important, d'où ils pourraient retirer un profit réel, ils ne remueront pas un doigt. Telle est la nature humaine. L'homme ne veut jamais payer, mais surtout, il ne veut pas payer pour ce qui est vraiment essentiel. Vous savez maintenant que

rien ne peut être obtenu pour rien, qu'il faut payer pour tout, et payer en proportion de ce qui est reçu. Mais l'homme pense habituellement tout le contraire. Pour des bagatelles, tout à fait insignifiantes, il paiera n'importe quel prix. Mais pour quelque chose d'important, jamais. Cela doit lui venir tout seul.

« Et pour en revenir à la lecture que vous n'avez pas écoutée à Saint-Pétersbourg, elle apportait la réponse exacte à la question que vous posez maintenant. Si vous aviez fait attention alors, vous comprendriez aujourd'hui qu'il n'y a aucune contradiction entre les diagrammes et qu'il ne peut y en avoir aucune. »

Mais revenons-en à Saint-Pétersbourg.

Maintenant que je regarde en arrière, je ne peux m'empêcher d'être étonné de la vitesse avec laquelle G. nous transmettait les principes fondamentaux de son enseignement. Naturellement, cela venait pour une large part de sa manière d'exposer les choses, de son étonnante capacité à faire ressortir tous les points importants sans jamais entrer dans des détails inutiles, tant que l'essentiel n'avait pas été compris.

Après les "hydrogènes", G. avait ainsi poursuivi :

— Nous voulons "faire", disait-il, mais dans tout ce que nous faisons nous sommes liés et limités par la quantité d'énergie produite par notre organisme. Chaque fonction, chaque état, chaque action, chaque pensée, chaque émotion nécessitent une énergie, une substance bien déterminée.

« Nous en venons à la conclusion que nous devons "nous rappeler nous-mêmes". Mais nous ne pouvons "nous rappeler nous-mêmes" que si nous avons en nous l'énergie indispensable au "rappel de soi". Nous ne pouvons étudier, comprendre ou sentir quelque chose que si nous avons l'énergie requise pour cette compréhension, ce sentiment ou cette étude.

« Qu'est-ce donc qu'un homme doit faire lorsqu'il commence à se rendre compte qu'il n'a pas assez d'énergie pour atteindre les buts qu'il s'est fixés ?

« La réponse à cette question est que tout homme normal a bien

assez d'énergie pour *commencer* le travail sur soi. Il est seulement nécessaire qu'il apprenne à économiser, en vue d'un travail utile, l'énergie dont il dispose, et que, la plupart du temps, il dissipe en pure perte.

« L'énergie est surtout dépensée par les émotions inutiles et désagréables, par l'attente anxieuse de choses déplaisantes, possibles ou impossibles, par les mauvaises humeurs, les hâtes inutiles, la nervosité, l'irritabilité, l'imagination, la rêverie et ainsi de suite. L'énergie est gaspillée par le mauvais travail des centres ; par la tension inutile des muscles, hors de toute proportion avec le travail fourni ; par le perpétuel bavardage, qui en absorbe une quantité énorme ; par l' "intérêt" sans cesse accordé aux choses qui arrivent autour de nous ou à des gens avec lesquels nous n'avons rien à faire, et qui ne méritent pas un regard ; par le perpétuel galvaudage de la "force d'attention" ; et ainsi de suite, et ainsi de suite...

« Dès qu'il commence à lutter contre toutes ces habitudes, l'homme épargne une quantité énorme d'énergie, et avec l'aide de cette énergie il peut aisément entreprendre le travail de l'étude de soi et du perfectionnement de soi.

« Par la suite, cependant, le problème devient plus difficile. Un homme qui, jusqu'à un certain point, a équilibré sa machine, et qui s'est prouvé à lui-même qu'elle produit beaucoup plus d'énergie qu'il n'en attendait, arrive néanmoins à la conclusion que cette énergie n'est pas suffisante et qu'il doit en accroître la production s'il veut continuer son travail.

« L'étude du fonctionnement de l'organisme humain montre que cela est tout à fait possible.

« L'organisme humain est comparable à une usine de produits chimiques où tout a été prévu pour un très haut rendement. Mais dans les conditions ordinaires de la vie, elle ne donne jamais toute sa mesure, parce qu'une petite partie seulement de sa machinerie est utilisée et elle ne

produit que ce qui est indispensable à sa propre existence. Faire travailler une usine de cette façon est évidemment antiéconomique au plus haut degré. En fait, l'usine, avec toute sa machinerie, toutes ses

installations perfectionnées, ne produit donc rien, puisqu'elle ne parvient qu'à maintenir, et encore avec difficulté, sa propre existence.

« Le travail de l'usine est de transformer une sorte de matière en une autre, c'est-à-dire du point de vue cosmique les substances plus grossières en substances plus fines. L'usine reçoit du monde extérieur, en tant que matière première, une quantité d' "hydrogènes" grossiers, et son travail consiste à les transformer en "hydrogènes" plus fins, par toute une série de processus *alchimiques* compliqués. Mais, dans les conditions ordinaires de la vie, la production par l'usine humaine des hydrogènes plus fins qui, du point de vue de la possibilité des états supérieurs de conscience, et du point de vue du travail des centres supérieurs, nous intéresse spécialement, est insuffisante ; et ces hydrogènes plus fins sont tous gaspillés sans profit pour maintenir l'existence de l'usine elle-même. Si nous pouvions élever la production de l'usine au niveau de son plus haut rendement possible, nous pourrions alors commencer à épargner les hydrogènes fins. Alors la totalité du corps, tous les tissus, toutes les cellules se satureraient de ces hydrogènes fins, qui s'y fixeraient graduellement, en cristallisant d'une certaine façon. Cette cristallisation des hydrogènes fins amènerait peu à peu l'organisme entier jusqu'à un niveau plus élevé, jusqu'à des plans plus élevés de l'être.

« Mais ceci ne peut jamais arriver dans les conditions ordinaires de la vie, parce que l' "usine" dépense tout ce qu'elle produit.

« "Apprends à séparer le subtil de l'épais" — ce principe de la "Table d'Émeraude" se réfère au travail de l'usine humaine, et si un homme apprend à "séparer le subtil de l'épais", c'est-à-dire à amener la production des hydrogènes fins à son plus haut niveau possible, il créera pour lui-même, par ce seul fait, la possibilité d'une croissance intérieure, qui ne saurait être assurée par aucun autre moyen. La croissance intérieure, la croissance des corps intérieurs de l'homme (l'astral, le mental) est un processus matériel entièrement analogue à celui de la

croissance du corps physique. Pour grandir, un enfant doit être bien nourri, son organisme doit jouir de conditions saines, afin qu'il puisse

préparer, à partir de cette nourriture, les matériaux requis pour la croissance des tissus. La même chose est nécessaire au “corps astral” qui requiert, pour sa croissance, des substances que l’organisme doit produire à partir des diverses sortes de nourritures qui pénètrent en lui. De plus, les substances dont le corps astral a besoin pour sa croissance sont identiques à celles qui sont indispensables au maintien du corps physique, avec cette seule différence qu’il lui en faut beaucoup plus.

« Si l’organisme physique commence à produire une quantité suffisante de ces substances fines, et si le corps astral est désormais constitué en lui, cet organisme astral aura besoin pour se maintenir d’une bien moindre quantité de ces substances que durant sa croissance. Le surplus de ces substances pourra alors être employé à la formation et à la croissance du “corps mental”, mais naturellement celle-ci exigera une bien plus grande quantité de ces substances que la croissance et l’alimentation du corps astral. Le surplus des substances non consommées par le corps mental servira à la croissance du “quatrième corps”. Mais ce surplus devra être très grand. Toutes les substances fines nécessaires au maintien et à la nourriture des corps supérieurs doivent être produites dans l’organisme physique, et l’organisme physique est capable de les produire, pourvu que l’usine humaine travaille convenablement et économiquement.

« Toutes les substances nécessaires au maintien de la vie de l’organisme, au travail psychique, aux fonctions supérieures de conscience et à la croissance des corps supérieurs, sont produites par l’organisme à partir de la nourriture qui pénètre en lui.

« L’organisme humain reçoit trois sortes de nourriture :

1° La nourriture ordinaire que nous mangeons.

2° L’air que nous respirons.

3° Nos impressions.

« Il n’est pas difficile de comprendre que l’air est une sorte de nourriture pour l’organisme. Mais il peut paraître

difficile, à première vue, de comprendre comment les impressions peuvent être une nourriture.

« Nous devons toutefois nous rappeler qu'avec chaque impression extérieure, d'ordre sonore, visuel ou olfactif, nous recevons du dehors une certaine quantité d'énergie, un certain nombre de vibrations ; cette énergie qui, de l'extérieur, pénètre dans l'organisme, est une nourriture. De plus, comme je l'ai déjà dit, l'énergie ne peut pas être transmise sans matière. Si une impression extérieure introduit avec elle dans l'organisme une énergie extérieure, cela signifie donc qu'une matière extérieure pénètre aussi dans l'organisme et le "nourrit", au sens le plus plein de ce mot.

« Pour une existence normale, l'organisme a besoin des trois sortes de nourriture : aliments physiques, air et impressions. L'organisme ne peut pas exister à l'aide d'une seule ou même de deux nourritures seulement, toutes les trois sont nécessaires. Mais le rapport de ces nourritures entre elles, et leur signification pour l'organisme, ne sont pas les mêmes.

« L'organisme peut exister pendant un temps relativement long sans nul apport de nourriture physique fraîche. On a connu des cas de privation de nourriture de plus de soixante jours, au terme desquels l'organisme n'avait rien perdu de sa vitalité, puisqu'il pouvait très rapidement recouvrer ses forces, dès qu'il recommençait à s'alimenter. Bien entendu, une telle abstention de nourriture ne peut pas être considérée comme complète, puisque dans ces cas de privation artificielle les sujets avaient continué à prendre de l'eau. Néanmoins, même sans eau, un homme peut vivre sans nourriture plusieurs jours.

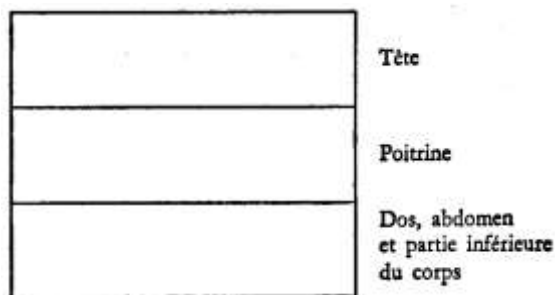
« Sans air, il ne peut subsister que quelques minutes, pas plus de deux ou trois ; en règle générale, la mort suit obligatoirement une privation d'air d'une durée de quatre minutes.

« Sans impressions, un homme ne peut pas vivre un seul instant. Si le flot des impressions devait s'arrêter de quelque façon, ou si l'organisme devait être privé de sa capacité de recevoir les impressions, il mourrait instantanément. Le flot des impressions qui nous viennent de l'extérieur est comme une courroie de transmission par

laquelle nous est communiqué le mouvement. Le moteur principal est

pour nous la nature, le monde environnant. La nature nous transmet avec nos impressions l'énergie par laquelle nous vivons et nous mouvons, et avons notre être. Si cet influx énergétique cessait un instant de parvenir jusqu'à nous, notre machine cesserait immédiatement de marcher. Ainsi, des trois sortes de nourriture, la plus importante, ce sont les impressions, bien qu'il soit évident que l'homme ne peut vivre longtemps d'impressions seulement. Impressions et air permettent à l'homme d'exister un peu plus longtemps. Impressions, air et nourriture physique permettent à l'homme de vivre jusqu'au terme normal de sa vie, et de produire les substances nécessaires non seulement au maintien de sa vie, mais aussi à la création et à la croissance des corps supérieurs.

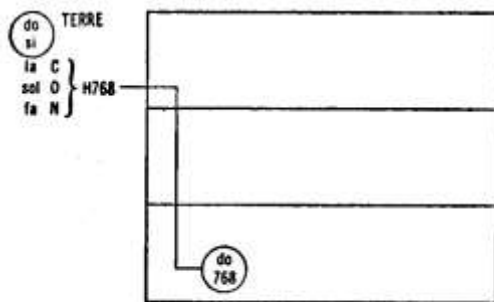
« Le processus de transformation en substances plus fines des substances qui entrent dans l'organisme est régi par la loi d'octave.



« Représentons-nous l'organisme humain sous la forme d'une usine à trois étages. L'étage supérieur de cette usine, c'est la tête de l'homme ; l'étage intermédiaire, c'est la poitrine ; et l'étage inférieur comporte le dos, l'abdomen et la partie proprement inférieure du corps.

« La nourriture physique est H 768, ou *la, sol, fa*, dans la troisième octave cosmique des radiations. Cet hydrogène

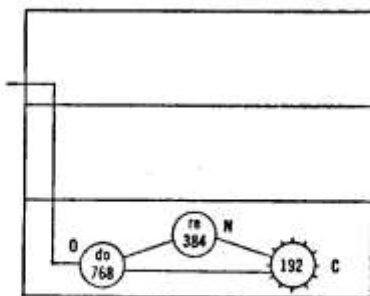
pénètre à l'étage inférieur de l'organisme en tant qu' "oxygène", *do* 768.



L'entrée de la nourriture H 768 dans l'organisme.

« L'oxygène 768 rencontre le carbone 192, déjà présent dans l'organisme⁹. De l'union de O 768 et C 192 résulte l'azote N 384. N 384 est la note suivante, *ré*.

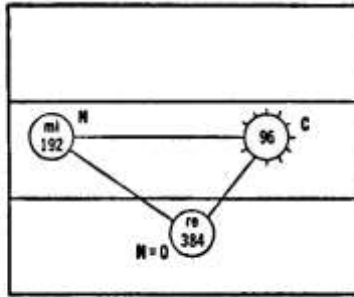
« *Ré* 384, qui devient l'oxygène de la triade suivante, rencontre dans l'organisme le carbone 96, et ils produisent



Le commencement de la digestion de la nourriture H 768 dans l'organisme.

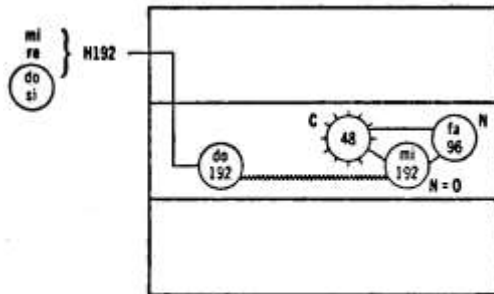
ensemble un nouvel azote, N 192, qui est la note *mi* 192.

⁹ Les carbones déjà présents dans l'organisme sont désignés par le signe : ...



Continuation de la digestion de la nourriture H 768 dans l'organisme.

« Comme nous le savons par la loi d'octave, *mi* ne peut pas passer à *fa* dans une octave ascendante sans un choc additionnel. Si nul choc additionnel n'est reçu, la substance *mi* 192 ne peut passer par elle-même à la pleine note *fa*.



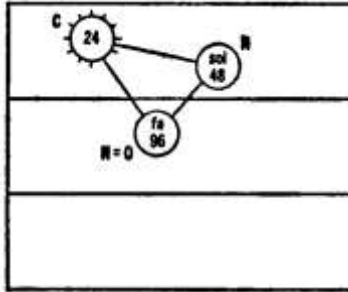
L'entrée de l'air H 192 dans l'organisme, et le choc donné par l'air dans l'intervalle *mi-fa* de l'octave de nourriture.

« Au moment où, dans l'organisme, *mi* 192 devrait

apparemment arriver à un point mort, pénètre la “seconde nourriture” — l'air, sous la forme de *do* 192, soit *mi, ré, do*, de la seconde octave cosmique de radiations. La note “do” contient les demi-tons nécessaires, c'est-à-dire toute l'énergie nécessaire pour passer à la note suivante, et elle donne, en quelque sorte, une partie de son énergie à la note *mi*, qui est de densité égale. L'énergie de ce *do* donne à *mi* 192 assez de force pour qu'il puisse, en s'unissant au

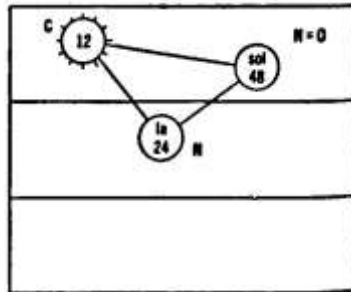
carbone 48 déjà présent dans l'organisme, passer à l'azote 96. L'azote 96 sera la note *fa* (Cf. schéma page précédente).

« *Fa* 96, en s'unissant au carbone 24, présent dans l'organisme, passe à l'azote 48 — la note *sol*.



Continuation de l'octave de nourriture, passage des produits de nutrition à *sol* 48.

« La note *sol* 48, en s'unissant au carbone 12, présent dans l'organisme, passe à l'azote 24 — la note *la* 24.



Continuation de l'octave de nourriture; passage des produits de nutrition à *la* 24.

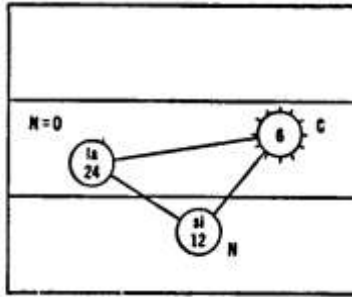
Continuation de l'octave de nourriture ; passage des produits de nutrition à la 24.

264ENSEIGNEMENT INCONNU

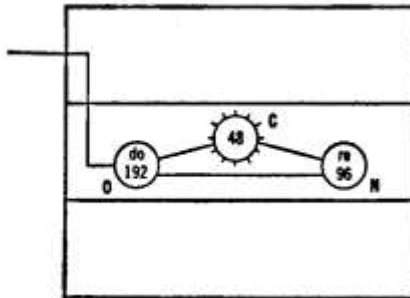
« *La* 24 s'unit au carbone 6, présent dans l'organisme, et se transforme en azote 12, ou *si* 12.

« *Si* 12 est la plus haute substance que puisse produire l'organisme, à partir de la nourriture physique, avec l'aide du choc additionnel fourni par l'air.

Continuation de l'octave de nourriture; passage des produits de nutrition à *si* 12.



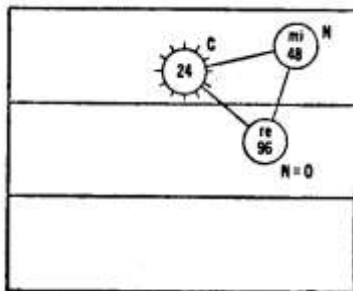
« *Do* 192 (air), entrant dans l'étage intermédiaire de l'usine avec les caractères de l'oxygène et donnant une part de son énergie à *mi* 192, s'unit à son tour, en un certain point, au carbone 48, présent dans l'organisme, et passe à *ré* 96.



Le commencement de la digestion de l'air dans l'organisme.

« *Ré* 96 passe à *mi* 48 avec l'aide du carbone 24 et, avec celui-ci, le développement de la seconde octave s'arrête. Pour le passage de *mi* à *fa*, un choc additionnel est indispensable, mais à cet endroit, la nature n'a préparé

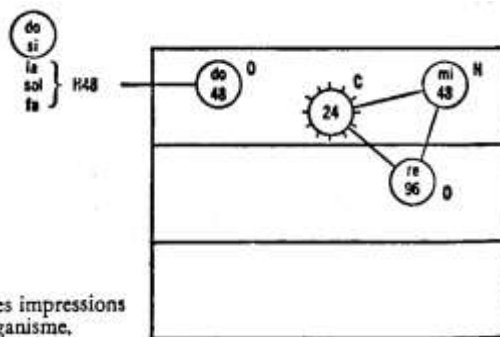
aucun choc additionnel, et la seconde octave, c'est-à-dire l'octave de l'air, ne peut pas se développer davantage et, dans les conditions ordinaires de la vie, ne se développe pas davantage.



Continuation de l'octave de l'air dans l'organisme.

« La troisième octave commence avec *do* 48.

« Les impressions entrent dans l'organisme sous la forme de l'oxygène 48, c'est-à-dire *la, sol, fa*, de la seconde octave cosmique "Soleil-Terre".



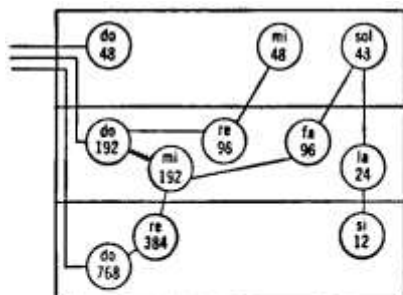
Entrée des impressions dans l'organisme.

« *Do* 48 a assez d'énergie pour passer à la note suivante, mais au moment où *do* 48 pénètre dans l'organisme, le carbone 12 nécessaire à cette transition fait défaut. En même temps *do* 48 n'entre pas en contact avec *mi* 48, si bien qu'il

ne peut ni passer lui-même à la note suivante, ni donner une part de son énergie à *mi* 48.

« Dans les conditions d'existence normales, la production des matières fines par l'usine arrive alors à un point mort, s'arrête, et la troisième octave résonne comme "*do*" seulement. La substance de la qualité la plus haute produite par l'usine est *si* 12 et, pour toutes ses

fonctions supérieures, l'usine ne peut employer que cette substance supérieure.



Les trois sortes de nourriture et la digestion de H 768 et H 192 dans l'organisme à l'aide d'un choc *mécanique*. L'état normal de l'organisme et la production normale des substances plus fines à partir des produits de nutrition.

« Il y a cependant une possibilité d'accroître le rendement, c'est-à-dire de permettre à l'octave de l'air et à l'octave des impressions de se développer plus avant. À cette fin, il est indispensable de créer une sorte spéciale de "choc artificiel" au point même où la troisième octave s'est arrêtée. Cela signifie que le "choc artificiel" doit être appliqué à la note *do* 48.

« Mais qu'est-ce qu'un "choc artificiel" ? Ce choc est en relation avec l'instant où l'impression est reçue. La note *do* 48 désigne le moment où une impression pénètre dans notre conscience. Un choc artificiel en ce point signifie une certaine sorte d'effort, fait au moment où l'on reçoit une impression.

« Il a été expliqué précédemment que dans les conditions de vie ordinaire nous ne nous rappelons pas nous-mêmes ; *nous ne nous rappelons pas*, c'est-à-dire nous n'avons pas la sensation de nous-mêmes ; nous ne sommes pas conscients de nous-mêmes au moment de la perception d'une émotion, d'une pensée ou d'une action. Si un homme le comprend et essaie de se rappeler lui-même, chaque impression qu'il recevra pendant ce rappel sera, en quelque sorte,

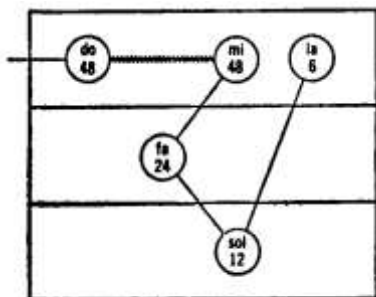
doublée. Dans un état psychique ordinaire je regarde simplement la rue, par exemple. Mais si je “me rappelle moi-même”, je ne regarde pas simplement la rue, je sens que je la regarde, comme si je me disais à moi-même : “*Je regarde*”. Et au lieu d’une impression de la rue, j’ai deux impressions : l’une de la rue, et l’autre de moi-même regardant la rue. Cette seconde impression, produite par le fait de mon “rappel de moi”, est le “choc additionnel”. De plus, il arrive que la sensation additionnelle liée au “rappel de soi” apporte avec elle un élément d’émotion ; en d’autres termes, à cet instant, le travail de la machine appelle une certaine quantité de carbone 12. Les efforts pour se rappeler soi-même, l’observation de soi au moment où l’on reçoit une impression, l’observation d’une impression au moment où on la reçoit, l’“enregistrement”, pour ainsi dire, de la réception des impressions et l’estimation simultanée de leur valeur, tout cela pris ensemble double l’intensité des impressions et fait passer *do* 48 à *ré* 24. En même temps, les efforts correspondant à la transition d’une note à une autre et le passage de *do* 48 à *ré* 24, permettent à *do* 48 de la troisième octave d’entrer en contact avec *mi* 48 de la seconde octave, et de donner à cette note la quantité d’énergie nécessaire pour le passage du *mi* au *fa*. De cette façon, le choc donné au *do* 48 s’étend aussi à *mi* 48 et permet à la seconde octave de se développer.

« *Mi* 48 passe à *fa* 24 ; *fa* 24 passe à *sol* 12 ; *sol* 12 passe à *la* 6. *La* 6 est la matière de la qualité la plus haute qui puisse être produite par l’organisme à partir de l’air, c’est-à-dire à partir de la seconde sorte de nourriture. *Cependant cela ne peut être obtenu que par un effort conscient, accompli au moment où une impression est reçue.*

« Comprenons bien ce que cela veut dire. Nous respirons tous le même air. En dehors des éléments connus de

notre science, l’air contient un grand nombre de substances inconnues d’elle, indéfinissables pour elle et inaccessibles à son observation. Mais une analyse exacte de l’air inhalé aussi bien que de l’air exhalé est possible. Cette analyse montre que si l’air inhalé par diverses personnes est rigoureusement le même, l’air exhalé par chacune d’elles se révèle tout à fait différent. Supposons que l’air que nous respirons soit composé d’une vingtaine d’éléments distincts inconnus

de notre science. Chacun de nous absorbe un certain nombre de ces éléments à chaque inspiration. Supposons que cinq d'entre eux soient toujours absorbés. En conséquence, l'air expiré par chacun est composé de quinze éléments ; cinq sont allés nourrir l'organisme. Cependant certains hommes n'exhalent pas quinze, mais seulement dix éléments, c'est-à-dire qu'ils absorbent



Le développement de l'octave de l'air après le premier choc conscient.

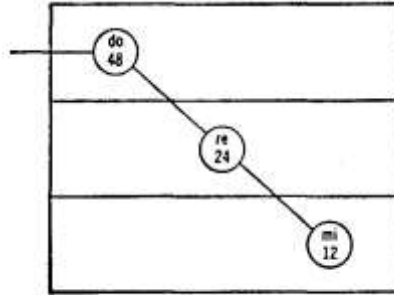
cinq éléments de plus. Ces cinq éléments sont des hydrogènes supérieurs. Ces hydrogènes supérieurs sont présents dans chaque particule d'air que nous inhalons. En inspirant, nous introduisons ces hydrogènes supérieurs en nous, mais si notre organisme ne sait pas comment les extraire des particules de l'air, ni comment les retenir, ils retournent à l'air par expiration. Si l'organisme est capable de les extraire et de les retenir, ils demeurent en lui. Ainsi, nous respirons tous le même air, mais nous n'en extrayons pas

—

—

tous les mêmes substances. Les uns en extraient davantage, les autres moins.

« Pour en extraire davantage, il est nécessaire que notre organisme dispose d'une certaine quantité de substances fines correspondantes. Ces substances fines contenues dans l'organisme agissent alors *comme un aimant* sur les substances fines contenues dans l'air inhalé. Nous retrouvons ainsi la vieille loi alchimique : "Pour faire de l'or, il faut d'abord avoir de l'or. Sans or, nulle possibilité de faire de l'or".



Développement de l'octave des impressions
après le premier choc conscient.

« L'alchimie toute entière n'est rien d'autre qu'une description allégorique de l'usine humaine et de son travail de transformation des métaux vils (substances grossières) en métaux précieux (substances fines).

« Nous avons suivi le développement de deux octaves. La troisième octave, c'est-à-dire l'octave des impressions, commence par un effort conscient. *Do* 48 passe à *ré* 24 ; *ré* 24 passe à *mi* 12. Parvenu à ce point, le développement de l'octave s'arrête. (*figure ci-dessus*).

« Si nous examinons maintenant le résultat du développement de ces trois octaves, nous verrons que la première octave a atteint *si* 12, la seconde *la* 6 et la troisième *mi* 12. Ainsi, les première et troisième octaves s'arrêtent à des notes qui ne peuvent pas passer aux notes suivantes.

« Pour le développement ultérieur des deux octaves, il faut un second choc conscient en un certain point de

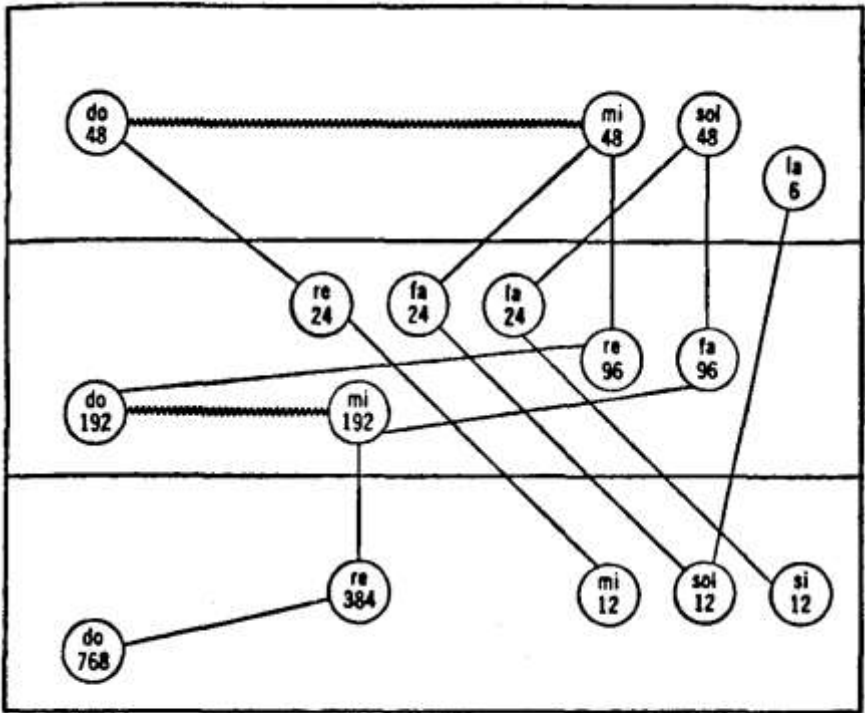


Tableau complet du travail intensif de l'organisme et de la production intensive de substances à partir des produits de la nutrition, après le premier choc conscient.

la machine : il faut un nouvel effort conscient. La nature de cet effort demande une étude spéciale. Si nous considérons la marche générale de la machine, cet effort peut être mis en rapport avec la vie émotionnelle, c'est-à-dire avec une sorte spéciale d'influence sur nos propres émotions. Mais ce qu'est réellement cette sorte d'influence, et comment elle doit être produite, ne peut être expliqué qu'en fonction d'une description générale du travail de l'usine ou de la machine humaine.

« La pratique de la non-expression des émotions désagréables, de la non-identification, de la non-considération intérieure, est la préparation au *second* effort.

« Si nous considérons maintenant le travail de l'usine humaine comme un tout, nous serons capables de discerner, chaque fois que la production des substances fines est arrêtée, par quels moyens nous

pouvons la faire reprendre. Nous voyons que, dans des conditions ordinaires, en travaillant avec la seule aide du choc mécanique, l'usine

produit une très petite quantité de substances fines ; en fait, seulement *si* 12. Travaillant avec un choc mécanique et un choc conscient, l'usine produit maintenant une bien plus grande quantité de substances fines. Travaillant avec deux chocs conscients, l'usine produira une telle quantité de substances fines qu'avec le cours du temps son caractère se transformera du tout au tout.

« L'usine à trois étages représente l'univers en miniature ; elle est construite selon les mêmes lois et sur le même plan que l'univers entier.

« Pour comprendre l'analogie entre l'homme, l'organisme humain et l'univers, représentons-nous le monde, comme nous l'avons fait précédemment, sous la forme de trois octaves allant de l'Absolu au Soleil, du Soleil à la Terre et de la Terre à la Lune. Aucune de ces trois octaves ne comporte de demi-ton entre *fa* et *mi*, et en chacune d'elles le rôle de ce demi-ton manquant est rempli par une certaine sorte de choc artificiellement créé en ce point. Si nous cherchons maintenant à préciser l'analogie entre l'usine à trois étages et les trois octaves de l'univers, nous devons comprendre que les trois "chocs additionnels" dans les trois octaves correspondent aux trois sortes de nourriture qui entrent dans l'organisme humain. Le choc dans l'octave inférieure correspond à la nourriture physique ; ce choc est le *do* 768 de l'usine cosmique à trois étages. Dans l'octave médiane le choc correspond à l'air : c'est le *do* 192 de l'usine cosmique. Dans l'octave supérieure, le choc correspond aux impressions : c'est le *do* 48 de l'usine cosmique. Dans le travail intérieur de cette usine cosmique à trois étages, les trois sortes de nourriture subissent la même transformation que dans l'usine humaine, sur le même plan et en rapport avec les mêmes lois. Une étude plus poussée de l'analogie entre l'homme et l'univers n'est possible qu'après une étude exacte de la machine humaine et après que les "places" respectives de chacun des hydrogènes dans notre organisme ont été reconnues exactement. Nous devons donc

découvrir la raison d'être précise de chaque hydrogène, en donner la définition chimique, psychologique, physiologique et anatomique, en d'autres termes, définir ses fonctions, sa place dans l'organisme humain, et, si possible, les sensations particulières qui lui sont liées.

« L'étude du travail de l'organisme humain en tant qu'usine chimique nous montre trois stades dans l'évolution de la machine humaine.

« Le premier stade concerne le travail de l'organisme humain, de l'organisme tel qu'il a été créé par la nature, c'est-à-dire pour la vie et les fonctions des hommes n° 1, 2, et 3. La première octave, l'octave de la nourriture, se développe de manière normale jusqu'à *mi* 192. Parvenue à ce point, elle reçoit automatiquement un choc au commencement de la seconde octave, et son développement se poursuit ensuite jusqu'à *si* 12. La seconde octave, l'octave de l'air, commence avec *do* 192 et se développe jusqu'à *mi* 48 où elle s'arrête. La troisième octave, l'octave des impressions, commence avec *do* 48, et s'y arrête. Ainsi sept notes de la première octave, trois notes de la seconde et une note de la troisième, représentent un tableau complet du travail de "l'usine humaine" à son premier stade, autrement dit, à son stade naturel. La nature n'a prévu qu'un "choc", celui qui est reçu à l'entrée de la seconde octave et qui permet au *mi* de la première octave de passer à *fa*. Mais la nature n'a rien prévu pour le second "choc", c'est-à-dire pour le "choc" qui aiderait au développement de la troisième octave et permettrait ainsi au *mi* de la seconde octave de passer à *fa*. L'homme doit créer ce "choc" par ses propres efforts, s'il désire accroître la production des hydrogènes fins dans son organisme.

« Le second stade concerne le travail de l'organisme humain quand l'homme crée un "choc" volontaire conscient — au point *do* 48. Ce "choc" volontaire est d'abord transmis à la seconde octave qui se développe jusqu'à *sol* 12, ou même, plus loin, jusqu'à *la* 6, et plus loin encore, si le travail de l'organisme est suffisamment intense. Le même choc permet aussi le développement de la troisième octave, de l'octave des impressions, qui atteint dans ce cas *mi* 12. Ainsi, au second stade de travail de l'organisme humain, nous voyons le plein

développement de la seconde octave, et trois notes de la troisième octave. La première octave s'est arrêtée à la note *si* 12, la troisième à la note *mi* 12. Aucune de ces octaves ne peut se développer davantage sans un nouveau "choc". La nature de ce second "choc" ne peut pas être définie

aussi facilement que celle du premier "choc" volontaire de *do* 48. Pour la comprendre, il est indispensable de comprendre la signification de *si* 12 et *mi* 12.

« L'effort qui crée ce "choc" doit consister en un travail sur les émotions, en une transformation et une mutation des émotions ; cette transmutation des émotions aidera alors à la transmutation de *si* 12 dans l'organisme humain. Nulle croissance réelle, c'est-à-dire nulle croissance des corps supérieurs dans l'organisme, n'est possible sans elle. L'idée de cette transmutation était connue de nombreux enseignements anciens, et même de quelques enseignements plus récents, l'Alchimie du Moyen-Âge par exemple. Mais les Alchimistes parlaient de cette transmutation sous la forme allégorique d'une transmutation de métaux vils en métaux précieux. En réalité, ils voulaient parler de la transformation des hydrogènes grossiers en hydrogènes fins dans l'organisme humain, et principalement de la transformation de *mi* 12. D'un homme parvenu à opérer cette transmutation, on peut dire qu'il a atteint le but de ses efforts ; mais tant qu'il ne l'a pas réalisée, tous les résultats qu'il a obtenus peuvent encore être perdus, parce qu'ils ne sont aucunement fixés en lui ; de plus, ils ne sont acquis que dans les sphères de la pensée et de l'émotion. Des résultats réels, objectifs, ne peuvent être obtenus avant que n'ait commencé la transmutation de *mi* 12.

« Les Alchimistes qui parlaient de cette transmutation commençaient par elle directement. Ils ne savaient rien, ou du moins ne disaient rien de la nature du premier "choc" volontaire. C'est de celui-ci que tout dépend. Le second "choc" volontaire et la transmutation ne deviennent physiquement possibles qu'après une longue pratique du premier "choc" volontaire, qui consiste en "rappel de soi" et en "observation des impressions" reçues. Sur la voie du moine et sur la voie du fakir, le travail sur le second "choc" précède

le travail sur le premier “choc”, mais comme seul ce dernier peut aboutir à la création de *mi* 12, les efforts en l’absence de tout autre élément doivent de toute nécessité se concentrer sur *si* 12, ce qui donne très souvent des résultats tout à fait faux. Sur la quatrième voie, un développement correct doit commencer par le premier “choc” volontaire et

passer ensuite au second “choc”, qui doit intervenir à *mi* 12.

« Le troisième stade dans le travail de l’organisme humain commence lorsque l’homme crée consciemment en lui-même un second “choc” volontaire au point *mi* 12, lorsque la transformation ou la transmutation de ces hydrogènes en hydrogènes supérieurs s’amorce en lui. Le second stade et le commencement du troisième se réfèrent à la vie et aux fonctions de l’homme n° 4. Une période de transmutation et de cristallisation assez longue est requise pour le passage de l’homme n° 4 au niveau de l’homme n° 5.

« Lorsque la table des hydrogènes a été suffisamment comprise, elle fait aussitôt apparaître nombre de caractères nouveaux dans le travail de la machine humaine, établissant ainsi clairement, avant toute autre chose, les raisons des différences qui existent entre les centres et leurs fonctions respectives.

« Les centres de la machine humaine travaillent avec des hydrogènes divers. Là est leur principale différence. Le centre qui travaille avec l’hydrogène le plus grossier, le plus dense, le plus lourd, travaille le plus lentement. Le centre qui travaille avec l’hydrogène le plus léger, le plus mobile, est aussi le plus rapide.

« Le centre penseur ou intellectuel est le plus lent des trois centres que nous avons examinés jusqu’à maintenant. Il travaille avec l’hydrogène 48 (selon la troisième échelle de la “table des hydrogènes”).

« Le centre moteur travaille avec l’hydrogène 24. L’hydrogène 24 est beaucoup plus rapide et mobile que l’hydrogène 48. Le centre intellectuel n’est jamais capable de suivre le travail du centre moteur. Nous ne pouvons pas suivre nos propres mouvements, ni ceux des autres personnes, à moins qu’ils ne soient artificiellement ralentis.

Nous sommes encore moins capables de suivre le travail interne de notre organisme : les fonctions instinctives, le penser instinctif, qui constitue, en quelque sorte, un aspect du centre moteur.

« Le centre émotionnel peut travailler avec l'hydrogène 12. En réalité, cependant, il travaille très rarement avec cet hydrogène fin. Et, dans la majorité des cas, son

travail diffère peu, en vitesse et en intensité, de celui du centre moteur ou du centre instinctif.

« Pour comprendre le travail de la machine humaine et ses possibilités, il faut savoir qu'en dehors de ces trois centres et de ceux qui sont en rapport avec eux, nous avons encore deux centres, pleinement développés, et qui fonctionnent parfaitement ; mais ils sont sans lien avec notre vie ordinaire, et sans lien avec les trois centres par lesquels nous avons connaissance de nous-mêmes.

« La présence en nous de ces centres supérieurs est analogue à celle de ces trésors cachés que cherchent, depuis les temps les plus reculés, les hommes en quête du mystérieux et du miraculeux. Mais c'est une bien plus grande énigme.

« Tous les enseignements mystiques et occultes reconnaissent en l'homme l'existence de forces et de capacités supérieures — bien que, dans beaucoup de cas, sous forme de possibilités seulement — et parlent de la nécessité de *développer* les forces cachées dans l'homme. Le présent enseignement diffère de beaucoup d'autres en ceci qu'il affirme l'existence en l'homme de centres supérieurs déjà pleinement développés.

« *Ce sont les centres inférieurs qui ne sont pas développés.* Et c'est précisément ce manque de développement des centres inférieurs, ou leur fonctionnement imparfait, qui nous interdit l'usage du travail des centres supérieurs.

« Comme je l'ai déjà dit, il y a deux centres supérieurs :

« le centre émotionnel supérieur, travaillant avec l'hydrogène 12, et

« le centre intellectuel supérieur, travaillant avec l'hydrogène 6.

« Si nous considérons le travail de la machine humaine du point de vue des hydrogènes avec lesquels travaillent les centres, nous

voyons pourquoi les centres supérieurs ne peuvent pas entrer en contact avec les centres inférieurs.

« Le centre intellectuel travaille avec l'hydrogène 48 ; le centre moteur avec l'hydrogène 24.

« Si le centre émotionnel travaillait avec l'hydrogène 12, son travail se relierait à celui du centre émotionnel supérieur. Dans les cas où le travail du centre émotionnel atteint l'intensité de vie et la rapidité que donne l'hydrogène 12,

— 276 —

il se produit un contact momentané avec le centre émotionnel supérieur et l'homme éprouve de nouvelles émotions, de nouvelles impressions totalement inconnues de lui jusqu'alors, et pour la description desquelles il n'a ni mots ni expressions. Mais dans les conditions ordinaires, la différence entre la vitesse de nos émotions habituelles et la vitesse du centre émotionnel supérieur est si grande qu'il n'y a pas de contact possible et que nous ne parvenons pas à entendre au-dedans de nous les voix qui nous parlent, et *qui nous appellent*, du centre émotionnel supérieur.

« Le centre intellectuel supérieur, travaillant avec l'hydrogène 6, est encore plus éloigné de nous, encore moins accessible. Il n'y a de contact possible avec lui qu'à travers le centre émotionnel supérieur. Des exemples de tels contacts ne nous sont donnés que par la description d'expériences mystiques, d'états extatiques, et autres. Ces états peuvent être produits par des émotions religieuses, à moins qu'ils n'apparaissent, pour de courts instants, sous l'action de narcotiques particuliers, ou en certains états pathologiques tels que les attaques d'épilepsie et les lésions du cerveau par traumatisme accidentel — et dans ce cas, il est difficile de dire quelle est la cause et quel est l'effet, c'est-à-dire, si l'état pathologique résulte de ce contact, ou inversement.

« Si nous pouvions relier, délibérément et à volonté, les centres de notre conscience ordinaire au centre intellectuel supérieur, cela ne serait pour nous, dans notre état présent, d'aucune utilité. Dans la plupart des cas, lors d'un contact accidentel avec le centre intellectuel supérieur, l'homme perd connaissance. L'intelligence est débordée par le torrent des pensées, des émotions, des images et des visions

qui, soudain, font irruption en lui. Et au lieu d'une pensée vive, ou d'une émotion vive, il n'en résulte au contraire qu'un blanc complet, un état d'inconscience. La mémoire se souvient seulement du premier moment, lorsque l'esprit est comme englouti, et du dernier, lorsque le flot se retire et que la connaissance revient. Mais ces moments mêmes sont si riches de couleurs aux mille nuances, qu'il n'y a rien à quoi ils puissent être comparés parmi les sensations ordinaires de la vie. C'est habituellement tout ce qui reste des expériences

appelées mystiques ou extatiques, qui résultent d'un contact momentané avec un centre supérieur. Et il est très rare qu'un esprit, si bien préparé soit-il, réussisse à appréhender et à garder le souvenir de quelque chose qu'il ait ressenti et compris en ce moment d'extase. Cependant, même dans de tels cas, les centres intellectuel, émotionnel et moteur se souviennent à leur façon, et ils transmettent tout à leur façon, c'est-à-dire qu'ils traduisent, dans le langage des sensations quotidiennes, des sensations absolument nouvelles, jamais éprouvées auparavant ; ils réduisent aux formes du monde tridimensionnel des choses qui passent entièrement nos mesures ordinaires ; et de cette manière, ils dénaturent jusqu'aux moindres traces de ce qui, dans leur mémoire, pourrait subsister de ces expériences inhabituelles. Nos centres ordinaires, lorsqu'ils transmettent les impressions des centres supérieurs, sont comparables à des aveugles parlant de couleurs, à des sourds parlant de musique.

« Pour obtenir, entre les centres inférieurs et les centres supérieurs, une liaison correcte et permanente, il faut régler et activer le travail des centres inférieurs.

« De plus, comme il a déjà été dit, les centres inférieurs travaillent mal, parce que, très souvent, au lieu de remplir respectivement leurs propres fonctions, l'un ou l'autre d'entre eux prend sur lui le travail des autres centres. Cela réduit considérablement la vitesse de marche de la machine et rend très difficile l'accélération du travail des centres. Ainsi, pour pouvoir régler et accélérer le travail des centres inférieurs, le premier objectif doit être de libérer chaque centre de tout travail qui ne soit pas le sien

propre ou qui ne lui soit pas naturel, et de le ramener à sa propre tâche, qu'il peut accomplir mieux que tout autre centre.

« Combien d'énergie est ainsi dépensée pour un travail foncièrement inutile et nuisible à tous égards : activité des émotions déplaisantes, expression de sensations désagréables, souci, inquiétude, hâte, et toute la séquelle des actes automatiques entièrement dénués de caractère de nécessité. Des exemples innombrables d'une telle activité inutile pourraient facilement être donnés. Avant tout, il y a ce flot incessant des pensées qui

ne peuvent être ni arrêtées ni contrôlées, et qui prend une quantité énorme de notre énergie. Ensuite, il y a la tension continuelle et parfaitement superflue des *muscles* de notre organisme. Nos muscles sont contractés, même quand nous ne faisons rien. Pour le moindre travail, une partie considérable de notre musculature entre aussitôt en action, comme s'il s'agissait d'accomplir l'effort le plus grand. Pour ramasser par terre une aiguille, un homme dépense autant d'énergie que pour soulever un homme de son propre poids. Pour écrire une lettre de deux mots, nous gaspillons une force musculaire qui suffirait à écrire un épais volume. Mais le pire est que nous dépensons notre énergie musculaire continuellement, même lorsque nous ne faisons rien. Lorsque nous marchons, les muscles de nos épaules et de nos bras sont tendus sans la moindre nécessité ; lorsque nous sommes assis, les muscles de nos jambes, de notre cou, de notre dos, et de notre ventre, sont contractés non moins inutilement ; même en dormant, nous contractons les muscles de nos bras, de nos jambes, de notre visage et de notre corps entier — et nous ne comprenons pas que dans ce perpétuel état d'alerte en vue d'efforts que nous n'aurons jamais à faire, nous dépensons beaucoup plus d'énergie qu'il n'en faudrait pour accomplir un travail utile, réel, pendant toute une vie.

« De plus, nous pouvons signaler l'habitude de parler sans cesse de tout à tout le monde, et s'il n'y a personne, de se parler à soi-même ; l'habitude de se repaître de chimères, la rêverie perpétuelle, nos humeurs changeantes, les continuels passages d'un sentiment à un autre, et ces milliers de choses complètement inutiles que l'homme se croit obligé de sentir, de penser, de faire ou de dire.

« Pour régler et équilibrer le travail des trois centres dont les fonctions constituent notre vie, il est indispensable d'économiser l'énergie produite par notre organisme, il ne faut pas la gaspiller en un fonctionnement inutile, mais l'épargner pour l'activité qui unira graduellement les centres inférieurs aux centres supérieurs.

« Tout ce qui a été dit précédemment du travail sur soi, de l'élaboration de l'unité intérieure et du passage des hommes n° 1, 2 et 3 au niveau des hommes n° 4, n° 5,

et plus, poursuit une seule et même fin. Ce qui est appelé "corps astral", selon une terminologie spéciale, est appelé, selon une autre, le "centre émotionnel supérieur", bien que la différence ne soit pas ici dans la terminologie seulement. Il s'agit là, pour parler plus correctement, de différents aspects du prochain stade évolutif de l'homme. On peut dire que le "corps astral" est nécessaire au fonctionnement complet et adéquat du "centre émotionnel supérieur" à l'unisson des centres inférieurs — ou bien que le "centre émotionnel supérieur" est nécessaire au travail du "corps astral".

« Le "corps mental" correspond au "centre intellectuel supérieur". Il serait faux de dire qu'ils sont une seule et même chose. Mais l'un exige l'autre ; l'un ne peut pas exister sans l'autre, l'un est l'expression de certains aspects et fonctions de l'autre.

« Le "quatrième corps" exige le travail complet et harmonieux de tous les centres ; et il implique un contrôle complet sur ce travail, dont il est aussi l'expression.

« Ce qu'il faut bien comprendre (et ce que la "table des hydrogènes" nous aide à comprendre), c'est l'idée de la complète matérialité de tous les processus intérieurs psychiques, intellectuels, émotionnels, volontaires et autres, y compris les inspirations poétiques les plus exaltées, les extases religieuses et les révélations mystiques.

« La matérialité des processus signifie qu'ils dépendent de la qualité de la matière ou de la substance employée. Un certain processus exige la dépense ou, pourrait-on dire, la combustion de l'hydrogène 48 ; mais un autre processus ne peut être obtenu par la

combustion de l'hydrogène 48 ; il requiert une substance plus fine ou *plus combustible*, l'hydrogène 24. Pour un troisième processus, l'hydrogène 24 est trop faible ; il faut l'hydrogène 12.

« Nous voyons ainsi que notre organisme possède les diverses sortes de combustibles nécessaires aux différents centres. Les centres peuvent être comparés à des machines utilisant des combustibles de plusieurs qualités. Une machine peut travailler au mazout ; une autre réclame une essence raffinée ; une troisième peut

marcher au pétrole. Les substances fines de notre organisme peuvent être comparées à des substances de différents “degrés d'inflammabilité”, et l'organisme lui-même à un laboratoire où des combustibles variés, nécessaires aux différents centres, sont préparés à partir de diverses espèces de matières premières. Mais, par malheur, quelque chose fonctionne mal dans le laboratoire. Les forces qui contrôlent la répartition des combustibles entre les différents centres font souvent des erreurs, et les centres reçoivent un combustible soit trop faible, soit trop facilement inflammable. De plus, une grande quantité de tous les combustibles produits est dépensée de manière tout à fait improductive ; il y a des fuites, et ils sont simplement perdus. À côté de cela, des explosions ont souvent lieu dans le laboratoire et elles détruisent d'un coup tout le combustible qui avait été préparé pour le jour suivant, sinon pour une période de temps beaucoup plus longue, et elles peuvent causer des dommages irréparables à l'usine tout entière.

« Il doit être noté que l'organisme produit habituellement au cours d'une seule journée toutes les substances nécessaires au lendemain. Et il arrive très souvent que toutes ces substances soient dépensées ou consommées par quelque émotion tout à fait inutile et, en règle générale, parfaitement déplaisante. Les mauvaises humeurs, les tracasseries, l'angoisse dans l'attente de quelque chose de désagréable, le doute, la peur, un sentiment d'offense, l'irritation, chacune de ces émotions, dès lors qu'elle atteint un certain degré d'intensité, peut en une demi-heure, ou même une demi-minute, brûler toutes les substances qui avaient été préparées pour le jour suivant ; bien plus, une simple explosion de colère, ou quelque autre émotion violente,

peut d'un coup faire exploser toutes les substances qui avaient été préparées dans le laboratoire, et laisser un homme complètement vide pour longtemps, si ce n'est pour toujours.

« Tous les processus psychiques sont matériels. Il n'y a pas un seul processus qui ne réclame la dépense d'une certaine substance correspondante. Si cette substance est présente, le processus se développe. Mais quand la substance est épuisée, le processus s'arrête. »

CHAPITRE DIX

Un jour vinrent de nombreuses personnes, qui n'avaient encore jamais assisté à nos réunions. L'une d'entre elles demanda : "Où commence la voie ?" La personne qui posait cette question n'avait pas entendu ce que G. avait dit des quatre voies et elle employait le mot "voie" dans le sens religieux ou mystique ordinaire.

— L'idée de la voie est particulièrement difficile à comprendre, dit G., parce que l'on pense d'ordinaire que la *voie* (il accentua ce mot) commence sur le niveau même où notre vie se déroule. Mais c'est complètement faux. La voie commence sur un autre niveau, très supérieur. C'est justement ce que l'on ne comprend pas. Le point de départ de la voie est jugé beaucoup plus accessible qu'il ne l'est en réalité. Je vais essayer de vous l'expliquer.

« L'homme vit *sous la loi de l'accident* et sous deux sortes d'influences, qui relèvent encore de l'accident.

« Les influences de la première sorte sont créées *dans la vie même* ou par la vie elle-même. Ce sont les influences de la race, de la nation, du pays, du climat, de la famille, de l'éducation, de la société, de la profession, des manières, des coutumes, de la fortune, de la pauvreté, des idées courantes et ainsi de suite. Les influences de la seconde sorte sont créées au contraire *en dehors de cette vie*, ce sont les influences qui nous viennent du cercle intérieur ou ésotérique de l'humanité ; en d'autres termes, elles ont été créées sous d'autres lois, bien que sur cette même terre. Ces influences diffèrent des premières, avant tout en ce qu'elles sont *conscientes* à leur origine. Cela signifie qu'elles

ont été créées consciemment par des hommes conscients, à des fins déterminées. Les influences de cette sorte prennent habituellement corps sous forme de doctrines ou d'enseignements religieux, de systèmes philosophiques, d'oeuvres d'art et ainsi de suite.

« Ces influences sont lancées dans la vie pour un but défini, et elles se mêlent aux influences de la première sorte. Mais il ne faut jamais oublier que ces influences sont conscientes à leur origine seulement. Lorsqu'elles pénètrent dans le grand tourbillon de la vie,

elles tombent sous la loi commune de l'accident et commencent à agir *mécaniquement* ; en d'autres termes, elles peuvent agir ou ne pas agir sur tel ou tel homme ; elles peuvent l'atteindre ou ne pas l'atteindre. En subissant dans la vie, du fait de la transmission et de l'interprétation, toutes sortes de changements et d'altérations, les influences de la seconde sorte se réduisent à des influences de la première sorte, c'est-à-dire qu'elles se confondent, d'une certaine façon, avec elles.

« Pensons-y, et nous verrons qu'il n'est pas difficile de distinguer les influences créées dans la vie des influences dont la source se trouve en dehors de la vie. Les énumérer, dresser le catalogue des unes et des autres, est impossible. Il faut *comprendre*. Et tout dépendra de notre compréhension. Nous nous demandons où commence la voie. Le commencement de la voie dépend précisément de cette compréhension ou de la capacité de distinguer les deux sortes d'influences. Leur répartition, naturellement, est inégale. Tel homme est mieux accordé aux influences dont la source est en dehors de la vie, et il en reçoit davantage ; tel autre en reçoit moins, un troisième en est presque isolé. Mais cela est inévitable. C'est déjà le destin. Il faut considérer la règle générale : l'homme normal vivant dans des conditions normales ; ces conditions étant plus ou moins les mêmes pour tout le monde, on peut dire que la difficulté est la même pour tous. Et elle consiste à séparer les deux sortes d'influences. Si un homme, lorsqu'il les reçoit, ne les sépare pas, ne voit pas ou ne sent pas leur différence, leur action sur lui ne sera pas non plus séparée, c'est-à-dire qu'elles agiront de la même façon, sur le même niveau, et produiront les mêmes résultats. Mais si un homme, au moment où il reçoit ces influences, sait opérer les discriminations nécessaires et mettre à part celles qui

ne sont pas créées dans la vie même, alors il lui devient graduellement plus facile de les séparer et, après un certain temps, il ne peut plus les confondre avec les influences ordinaires de la vie.

« Les résultats des influences dont la source se trouve en dehors de la vie s'accumulent en lui, il se les *rappelle* toutes ensemble, il les *sent* toutes ensemble. Elles commencent à former en lui un certain

tout. Il ne se rend pas compte clairement lui-même de ce dont il s'agit ; il n'en aperçoit ni le pourquoi ni le comment, ou, s'il essaie de se l'expliquer, il le fait mal. Cependant, l'essentiel n'est pas là, mais dans le fait qu'en s'accumulant, les résultats de ces influences forment en lui, progressivement, une sorte de *centre magnétique*, qui attire toutes les influences apparentées, et, de cette façon, grandit. Si le centre magnétique d'un homme reçoit une nourriture suffisante et si les autres côtés de sa personnalité, qui résultent des influences créées dans la vie, n'offrent pas de forte résistance, le centre magnétique commence alors à influencer sur son orientation, il l'oblige à opérer un revirement et même à se mettre en marche dans une certaine direction. Lorsque son centre magnétique a acquis une force et un développement suffisants, un homme comprend déjà l'idée de la voie et il se met à la chercher. La recherche de la voie peut prendre bien des années et ne conduire à rien. Cela dépend des conditions, des circonstances, du pouvoir du centre magnétique, du pouvoir et de la direction des tendances intérieures que cette recherche n'intéresse nullement, et qui peuvent détourner un homme de son but au moment précis où la possibilité de l'atteindre, c'est-à-dire de trouver la voie, apparaît.

« Si le centre magnétique travaille comme il faut et si l'homme cherche réellement, ou même si, en dehors de toute recherche active, il sent d'une manière juste, il peut rencontrer *un autre homme* qui connaisse la voie et soit relié, directement ou par personnes interposées, à un centre dont l'existence échappe à la loi de l'accident et d'où proviennent les idées qui ont formé le centre magnétique.

« Ici encore, il y a de multiples possibilités. Mais nous en parlerons plus tard. Pour le moment, représentons-nous quelqu'un ayant rencontré un homme qui connaisse réellement la voie et soit disposé à l'aider. L'influence de

cet homme l'atteint à travers son centre magnétique. Dès lors, *en cet endroit*, l'homme est libéré de la loi de l'accident. Comprendons-le, l'influence de l'homme qui connaît la voie sur celui qui ne la connaît pas est une sorte spéciale d'influence, différente des deux premières, avant tout par le fait qu'elle est une influence *directe* et, en second

lieu, une influence *consciente*. Les influences de la seconde sorte, qui créent le centre magnétique, sont conscientes à leur origine, mais elles sont jetées ensuite dans le tourbillon général de la vie, où elles sont mêlées aux influences créées par la vie même, et tombent à leur tour sous la loi de l'accident. Les influences de la troisième sorte y échappent entièrement, elles sont elles-mêmes hors de la loi de l'accident, et leur action aussi en est libre. Les influences de la seconde sorte peuvent nous parvenir à travers les livres, les systèmes philosophiques, les rituels. Les influences de la troisième sorte ne peuvent agir que directement d'une personne à une autre, par le moyen de la transmission orale.

« Le moment où un homme qui cherche la voie rencontre un homme qui la connaît est appelé le *premier seuil* ou la *première marche*. À partir de ce premier seuil, *l'escalier* commence. Entre la "vie" et la "voie", il y a l'"escalier". C'est seulement par l'"escalier" qu'un homme peut s'engager sur la "voie". De plus, l'homme gravit cet escalier avec l'aide de son guide ; il ne peut pas le gravir tout seul. La *voie* commence seulement au sommet de *l'escalier*, c'est-à-dire après la *dernière marche* ou le *dernier seuil*, sur un niveau très au-dessus de la vie ordinaire.

« Par conséquent, il est impossible de répondre à la question : *où commence la voie ?* La voie commence avec quelque chose qui n'est pas du tout dans la vie, comment serait-il donc possible de préciser son origine ? Il est dit parfois que, dans l'ascension de l'escalier, l'homme n'est jamais sûr de rien, qu'il peut douter de tout, de ses propres forces, de la justesse de ce qu'il fait, de son *guide*, du savoir et des pouvoirs de ce dernier. Ce qu'il atteint est très instable : même s'il est parvenu assez haut sur l'escalier, il peut toujours tomber et il lui faut tout recommencer. Mais lorsqu'il a franchi le dernier seuil et qu'il s'est engagé sur la voie, tout change. D'abord tous les

doutes qu'il pouvait avoir en ce qui concernait son guide disparaissent et, en même temps, son guide devient pour lui beaucoup moins nécessaire qu'auparavant. À de nombreux égards, il peut même être indépendant maintenant, puisqu'il sait où il va. Ensuite, il ne peut plus perdre aussi aisément les résultats de son travail et il ne

peut plus retomber au niveau de la vie ordinaire. Même s'il s'écarte de la voie, il lui sera impossible de revenir à son point de départ.

« C'est à peu près tout ce qui peut être dit de l' "escalier" et de la "voie" en général — mais il y a différentes voies. Nous en avons déjà parlé. Par exemple, sur la quatrième voie, il y a des conditions spéciales qui n'existent pas sur les autres. Ainsi, dans l'ascension de l'escalier sur la quatrième voie, l'une des conditions est qu'un homme ne peut pas gravir la marche suivante avant d'avoir mis quelqu'un sur sa propre marche. L'autre, à son tour, doit en mettre un troisième à sa place, s'il veut lui-même s'élever d'une marche. Donc, plus un homme monte, plus il se trouve sous la dépendance de ceux qui le suivent. S'ils s'arrêtent, lui aussi s'arrête. De telles situations se rencontrent également sur la voie. Il se peut, par exemple, qu'un homme atteigne à des pouvoirs spéciaux et qu'il ait ensuite à les sacrifier pour élever d'autres personnes à son niveau. Si les personnes avec lesquelles il travaille atteignent son niveau, il recevra en retour tout ce qu'il aura sacrifié. Mais s'ils n'y atteignent pas, il peut perdre tout.

« Il y a aussi diverses possibilités quant à la situation du maître par rapport au centre ésotérique, selon qu'il en sait plus ou moins sur ce centre. Par exemple, le maître peut savoir exactement où est le centre ésotérique et comment on en peut recevoir une aide ; ou bien, il peut l'ignorer et connaître seulement l'homme de qui il tient lui-même son savoir. Dans la plupart des cas, au commencement, le disciple ne connaît que l'échelon qui lui est immédiatement supérieur. Et ce n'est qu'au fur et à mesure de son propre développement qu'il pourra voir plus loin et reconnaître d'où vient ce qu'il sait.

« Peu importe qu'un homme, ayant pris sur lui le rôle de maître, sache ou ne sache pas exactement l'origine de ce qu'il enseigne ; les résultats de son travail dépendront avant tout de ce fait : ses idées viennent-elles *réellement* ou ne viennent-elles pas du centre ésotérique, et comprend-il

lui-même les *idées ésotériques*, c'est-à-dire est-il capable de distinguer les idées de la connaissance objective, des idées

subjectives, scientifiques ou philosophiques ?

« J'ai parlé jusqu'ici du vrai centre magnétique, du vrai guide et de la vraie voie. Mais il peut se faire que le centre magnétique ait été mal formé. Il peut être partagé en lui-même, c'est-à-dire qu'il peut inclure des contradictions. De plus, des influences de la première sorte, créées par la vie, ont pu entrer en lui sous l'apparence d'influences de la seconde sorte, ou bien les traces des influences de la seconde sorte ont pu être dénaturées au point d'être devenues exactement le contraire de ce qu'elles étaient. Un centre magnétique mal formé ne saurait donner de véritable orientation. Un homme dont le centre magnétique est de cette sorte peut être lui aussi en quête de la voie et il peut rencontrer un autre homme qui se dira un maître, prétendra connaître la voie et être relié à un centre se trouvant hors de la loi de l'accident. Mais cet homme peut ne pas connaître réellement la voie et ne pas être en relation avec un tel centre. Ici encore il y a beaucoup de possibilités.

1° Il peut se tromper de bonne foi et s'imaginer connaître quelque chose, tandis qu'en réalité il ne connaît rien.

2° Il peut accorder sa foi à un autre homme, qui à son tour peut se tromper.

3° Il peut tromper sciemment.

« Par conséquent, si celui qui cherche la voie croit un tel homme, celui-ci peut le conduire dans une direction tout à fait différente de celle qui lui était promise ; il peut être conduit très loin de la bonne voie et amené à des résultats absolument inverses de ceux qu'il aurait pu atteindre.

« Par bonheur, cela n'arrive que très rarement ; car les mauvais chemins sont très nombreux, mais dans l'immense majorité des cas ils ne mènent nulle part. L'homme tourne simplement en rond à la même place, tout en pensant qu'il suit la voie.

— Comment peut-on reconnaître une voie fausse ? demanda quelqu'un.

— Comment on peut la reconnaître ? dit G. Il est impossible

—

—

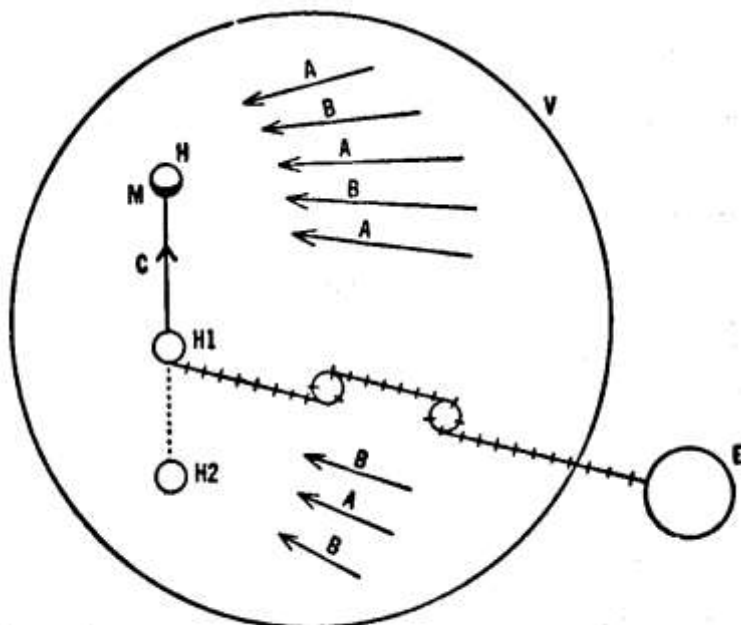
de reconnaître une voie fausse, si l'on ne connaît pas la vraie. Cela signifie qu'il est inutile de se faire du souci pour reconnaître une voie

fausse. Mais il faut se demander comment on peut trouver la vraie. Nous ne parlons pas d'autre chose ici. Mais cela ne peut être résumé en deux mots. Cependant, à partir de ce que je vous ai dit, vous pouvez tirer beaucoup de conclusions utiles si vous vous souvenez de tout. Par exemple, vous pouvez voir que le "maître" correspond toujours au niveau de l' "élève". Si le niveau de celui-ci est élevé, celui du maître peut l'être aussi. Mais un élève dont le niveau n'est pas particulièrement élevé ne peut pas compter sur un maître d'un très haut niveau. En fait, un élève ne peut jamais voir le niveau de son maître. C'est la loi. Personne ne peut voir plus haut que son propre niveau. Mais la plupart des gens ignorent cette loi et, d'une manière générale, plus leur niveau est bas, plus ils réclament un maître d'un niveau supérieur. Bien comprendre cela, c'est déjà comprendre beaucoup. Mais le cas est très rare. En règle générale, le disciple lui-même ne vaut pas un liard, mais il ne veut pas d'autre maître que Jésus-Christ. Un maître moins grand est indigne de lui. Et il ne lui viendra jamais à l'esprit que, même s'il venait à rencontrer un maître tel que Celui qui nous est dépeint par les Évangiles, il ne serait pas capable de le suivre ; en effet pour être son disciple il lui faudrait avoir le niveau d'un apôtre. C'est là une loi inflexible. Plus le maître est grand, plus il est difficile de le suivre. Et si la différence entre les niveaux du maître et de l'élève dépasse une certaine limite, alors l'élève trouve sur la voie des difficultés insurmontables. L'une des règles fondamentales de la quatrième voie se trouve directement en rapport avec cette loi. Sur la quatrième voie, il n'y a pas qu'un maître. Quiconque est plus ancien est le maître. Et tout autant que le maître est indispensable à l'élève, l'élève est indispensable au maître. L'élève ne peut pas progresser sans maître et le maître ne peut pas progresser sans un élève, ou des élèves. Et ce n'est pas là une considération générale, mais une règle indispensable et tout à fait concrète sur laquelle se base la loi de toute ascension humaine. Comme il a été dit précédemment, *personne ne peut s'élever à un degré supérieur de l'escalier avant d'avoir mis quelqu'un à sa propre place.* Ce

qu'un homme a acquis, il doit immédiatement le redonner ; alors

seulement il peut acquérir davantage. Autrement, il lui sera enlevé même ce qui lui avait été donné.

À l'une des réunions suivantes, G. m'ayant demandé de répéter ce qu'il avait dit sur la voie et sur le centre magnétique, je résumai son idée dans le diagramme suivant :



V vie.

H un homme, pris isolément.

A influences créées dans la vie par la vie même — première sorte d'influences.

B influences créées en dehors de la vie, mais jetées dans le tourbillon général de la vie — seconde sorte d'influences.

H₁ un homme relié par voie de succession au centre ésotérique, ou prétendant y être relié.

E centre ésotérique, situé hors des lois générales de la vie.

M centre magnétique dans l'homme.

C influence de l'homme H₁ sur l'homme H ; dans le cas d'un lien réel avec le centre ésotérique, que ce lien soit direct ou indirect, il s'agit d'une influence de troisième sorte. Cette influence est *consciente*, et sous son action, en un point M, qui désigne le centre magnétique, un homme devient libre de la loi de l'accident.

H₂ un homme qui se trompe lui-même ou qui trompe les autres, n'ayant aucun lien, ni direct ni indirect, avec le centre ésotérique.

À l'une des réunions qui suivirent, après une assez longue conversation sur l'être et le savoir, G. dit :

— En toute rigueur, vous n'avez pas encore le droit de parler du savoir, parce que vous ne savez pas où commence le savoir.

« *Le savoir commence avec l'enseignement des cosmos.*

« Vous connaissez les expressions “macrocosme” et “microcosme”. Elles signifient “grand cosmos” et “petit cosmos”, “grand monde” et “petit monde”. L'univers est regardé comme un “grand cosmos” et l'homme comme un “petit cosmos”, analogue au grand. Ainsi est établi, en quelque sorte, l'idée de l'unité et de la similitude de l'homme et du monde.

« La doctrine des deux cosmos se trouve dans la Kabbale et d'autres systèmes plus anciens. Mais cette doctrine est *incomplète* et il est impossible d'en rien tirer, de rien fonder sur elle, parce que cet enseignement n'est qu'un fragment, un débris d'un enseignement ésotérique plus ancien, beaucoup plus complet, sur les cosmos ou mondes emboîtés les uns dans les autres, et tous créés à l'image et à la ressemblance du plus grand d'entre eux, lequel contient en lui tous les autres. “Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas” est une expression qui se réfère aux cosmos.

« Mais il est essentiel de savoir que la doctrine *complète* des cosmos ne parle pas de deux, mais de sept cosmos contenus les uns dans les autres.

« Seule une vision globale de sept cosmos, dans leurs relations mutuelles, peut nous donner un tableau complet de l'univers. L'idée de deux cosmos analogues, unique vestige, accidentellement sauvé, d'un grand enseignement complet, est si partielle qu'elle ne peut donner aucune idée de l'analogie entre l'homme et le monde.

« La doctrine des cosmos considère sept cosmos.

« Le premier est le *Protocosmos* — le “premier cosmos”.

« Le second est *l'Ayocosmos* — le saint cosmos ou Mégalocosmos, le “grand cosmos”.

« Le troisième est le *Macrocosmos* — “le vaste cosmos”.

« Le quatrième est le *Deuterocosmos* — le “second cosmos”.

- « Le cinquième est le *Mesocosmos* — le “cosmos intermédiaire”.
- « Le sixième est le *Tritocosmos* — le “troisième cosmos”.
- « Le septième est le *Microcosmos* — le “petit cosmos”.

« Le *Protocosmos* est l’Absolu dans le rayon de création ou monde 1. L’*Ayocosmos* est le monde 3 (“Tous les mondes” dans le rayon de création). Le *Macrocosmos* est notre monde stellaire ou Voie Lactée (monde 6 dans le rayon de création). Le *Deuteroscosmos* est le Soleil, le système solaire (monde 12). Le *Mesocosmos* est “Toutes les planètes” (monde 24), ou la terre en tant qu’elle représente le monde planétaire. Le *Tritocosmos* est l’homme. Le *Microcosmos* est l’ “atome”. »

— Comme je l’ai déjà expliqué, dit G., on appelle “atome” la plus petite quantité de n’importe quelle substance qui retienne toutes ses propriétés, physiques, chimiques, psychiques et cosmiques. De ce point de vue, il peut y avoir, par exemple, un “atome d’eau”.

« Vous voyez que, dans l’ordre général des sept cosmos, le Microcosme et le Macrocosme sont si éloignés l’un de l’autre qu’il est impossible de voir ou d’établir entre eux aucune analogie directe.

« Chaque cosmos est un être animé qui vit, respire, pense, sent, naît et meurt.

« Tous les cosmos résultent de l’action des mêmes forces et des mêmes lois. Les lois sont partout les mêmes. Mais elles ne se manifestent pas tout à fait de la même façon sur les différents plans de l’univers, c’est-à-dire sur les différents niveaux. Les cosmos ne sont donc pas tout à fait analogues les uns aux autres. Leur analogie serait totale si la loi d’octave n’existait pas ; mais en raison de l’existence de cette loi, il n’y a pas d’analogie complète entre eux, de même que l’analogie n’est pas complète entre les différentes notes de l’octave. Seuls *trois* cosmos, pris ensemble, sont parfaitement analogues à n’importe quel autre groupe de trois cosmos.

« Les conditions de l’action des lois sur chaque plan, c’est-à-dire dans chaque cosmos, sont déterminées par les deux cosmos adjacents, celui qui est au-dessus et celui qui est au-dessous. Trois cosmos immédiatement contigus

donnent une image complète de la manifestation des lois de l'univers. Une telle image ne peut être donnée par un seul cosmos. Ainsi, pour bien connaître un cosmos, il est indispensable de connaître les deux cosmos adjacents, celui qui est au-dessus et celui qui est au-dessous, c'est-à-dire celui qui est plus grand et celui qui est plus petit. Pris ensemble, ces deux cosmos déterminent le troisième qui se trouve entre eux. Le Mesocosmos et le Microcosmos pris ensemble déterminent le Tritocosmos. Le Deuterocosmos et le Tritocosmos déterminent le Mesocosmos, et ainsi de suite.

« La relation d'un cosmos à l'autre est différente de la relation d'un monde à l'autre dans le "rayon de création". Dans le "rayon de création", les mondes sont envisagés selon la relation réelle dans laquelle ils existent, de notre point de vue, dans l'univers : la Lune, la Terre, les Planètes, le Soleil, la Voie Lactée, Tous les mondes et l'Absolu. Par suite, le système de relation des mondes pris deux à deux dans le "rayon de création" n'est pas quantitativement le même. Dans un cas, ou sur un niveau, ce système est plus grand, par exemple la relation de "Tous les soleils" à notre soleil ; dans un autre cas, sur un autre niveau, il l'est moins — par exemple, la relation de la terre à la lune. Au contraire, entre les cosmos, la relation est permanente et toujours la même. En d'autres termes, d'un cosmos à l'autre, le rapport est toujours celui de *zéro à l'infini*. Cela signifie que la relation du Microcosmos au Tritocosmos est la même que celle de zéro à l'infini ; la relation du Tritocosmos au Mesocosmos est celle de zéro à l'infini ; la relation du Mesocosmos au Deuterocosmos est celle de zéro à l'infini, et ainsi de suite.

« Pour comprendre le sens de cette division entre les cosmos et la relation des cosmos les uns aux autres, il est indispensable de comprendre ce que signifie la relation de zéro à l'infini. Si nous comprenons ce que cela veut dire, le principe de la division de l'univers en cosmos, la nécessité d'une telle division et l'impossibilité de nous faire une image plus ou moins claire du monde sans cette division, deviendront immédiatement évidents pour nous.

« L'idée des cosmos nous aide à comprendre notre place

dans le monde, et elle résout de nombreux problèmes, par exemple ceux qui sont relatifs à l'espace, au temps...

« Et surtout cette idée nous permet d'établir avec précision le *principe de relativité*. Ce dernier principe est particulièrement important, parce que sans lui il est tout à fait impossible de se faire une exacte conception du monde.

« L'idée des cosmos nous permet de placer l'étude de la relativité sur une base solide. À première vue, le système des cosmos peut sembler très paradoxal. En réalité, cependant, ce paradoxe apparent n'est qu'une expression de la relativité.

« L'idée de la possibilité d'un élargissement de la conscience de l'homme et d'un accroissement de ses capacités de connaissance est en relation directe avec la doctrine des cosmos. Dans son état ordinaire, un homme est conscient de lui-même dans *un seul cosmos* et il regarde tous les autres cosmos du point de vue d'un seul cosmos. L'élargissement de sa conscience et l'intensification de ses fonctions psychiques le conduisent jusque dans la sphère de l'activité et de la vie de *deux autres* cosmos simultanément, l'un plus grand et l'autre plus petit, l'un au-dessus et l'autre en dessous. L'élargissement de la conscience ne se fait pas dans une seule direction, celle des cosmos supérieurs ; en s'élevant, elle descend aussi.

« Cette dernière idée vous expliquera peut-être quelques expressions que vous pouvez avoir rencontrées dans la littérature occulte ; par exemple, cet adage selon lequel "la voie qui monte est en même temps la voie qui descend". En règle générale, cette expression est très mal interprétée.

« En réalité, elle veut dire que la conscience d'un homme qui est passée, par exemple, au niveau du monde planétaire, a atteint du même coup le niveau du monde atomique : lorsqu'un homme commence à sentir la vie des planètes, il commence en même temps à sentir la vie des atomes. De cette façon, l'élargissement de la conscience s'opère simultanément dans deux directions, vers le plus grand et vers le plus petit. L'un et l'autre, le plus grand et le plus petit, exigent également de l'homme, pour être connus, un changement intérieur. Si l'on recherche des parallèles ou des

analogies entre les cosmos, nous pouvons considérer chacun d'eux selon trois relations :

1° dans sa relation à lui-même ;

2° dans sa relation à un cosmos supérieur ou plus vaste ;

3° dans sa relation à un cosmos inférieur ou plus petit.

« La manifestation des lois d'un cosmos dans un autre cosmos constitue ce que nous appelons un *miracle*. Il ne peut y avoir aucune autre espèce de miracle. Un miracle n'est ni une violation des lois, ni un phénomène en dehors des lois. C'est un phénomène qui a lieu dans un cosmos selon les lois d'un autre cosmos. Ces lois nous sont inconnues et incompréhensibles, et elles sont donc *miraculeuses*.

« Pour comprendre les lois de la relativité, il est très utile d'examiner la vie et les phénomènes d'un cosmos comme si on les observait d'un autre cosmos, c'est-à-dire du point de vue des lois d'un autre cosmos. Tous les phénomènes de la vie d'un cosmos donné, quand on les examine d'un autre cosmos, assument un aspect et une signification complètement différents. De nombreux phénomènes apparaissent, d'autres disparaissent. En règle générale, notre image du monde et des choses s'en trouve totalement changée.

« Comme nous venons de le dire, seule l'idée des cosmos peut nous assurer une base solide pour l'établissement des lois de la relativité. C'est sur la compréhension des lois de la relativité que devraient être fondées la vraie science et la vraie philosophie. *Par conséquent, il est possible de dire que la science et la philosophie, au sens vrai de ces mots, commencent avec l'idée des cosmos.* »

Après un assez long silence, G. se tourna vers moi et ajouta :

— Essayez de reprendre tout ce que je viens d'exposer du point de vue de vos dimensions.

— Tout ce que vous avez dit est lié sans le moindre doute au problème des dimensions. Mais avant d'y venir, je voudrais élucider une question qui n'est pas tout à fait claire pour moi. Elle se réfère à vos idées sur le Microcosme. Nous sommes habitués à lier l'idée du Microcosme à celle de l'homme. Cela signifie que l'homme représente un monde en lui-même. Un monde analogue au grand

monde, le Macrocosme. Mais vous donnez à l'homme le nom de Tritocosmos, c'est-à-dire de troisième monde. Pourquoi troisième ? Le premier est le Protocosmos ; le

deuxième est le soleil ou Deuterocosmos. Pourquoi l'homme est-il le troisième cosmos ?

— Il est difficile de l'expliquer aujourd'hui, répondit G. Vous comprendrez cela plus tard.

— Mais voulez-vous dire réellement que le concept de Microcosmos ne peut pas être mis en relation avec l'homme ? demanda l'une des personnes présentes. Cela bouleverse étrangement la terminologie.

— Oui, dit G. L'homme est le Tritocosmos. Le Microcosmos est l'atome ou plutôt — il cherchait son mot — le microbe. Mais ne vous arrêtez pas sur cette question. Tout cela sera expliqué plus tard.¹⁰

Puis, se tournant de nouveau vers moi :

— Voyez comment vous pourriez expliquer cela de votre point de vue, en prenant tout exactement comme je l'ai dit.

— Il nous faut avant tout examiner ce que signifie le rapport de zéro à l'infini, dis-je. Si nous le comprenons, nous comprenons la relation d'un cosmos à un autre. Dans le monde accessible à notre étude, nous avons un exemple parfaitement clair de la relation de zéro à l'infini. En géométrie, c'est la relation d'une unité d'un certain nombre de dimensions à une unité d'un plus grand nombre de dimensions. La relation d'un point à une ligne, d'une ligne à une surface, d'une surface à un solide, d'un solide, c'est-à-dire d'un corps tridimensionnel, à un corps quadridimensionnel, et ainsi de suite.

« Si nous adoptons ce point de vue, nous devons admettre que la relation d'un cosmos à un autre est la relation de deux corps de dimensions différentes. Si un cosmos est tridimensionnel, alors le cosmos immédiatement au-dessus de lui doit être à quatre dimensions ; le suivant, à cinq dimensions, et ainsi de suite. Si nous considérons "atome" — ou le "microbe", selon votre expression —

¹⁰ Je mentionne ce point parce que G. y apporta plus tard des modifications.

c'est-à-dire le Microcosme, comme un point, alors par rapport à ce point, l'homme sera une *ligne*, c'est-à-dire une figure à une dimension. Le cosmos suivant, la terre, sera, par rapport à l'homme, une surface, c'est-à-dire qu'il aura deux dimensions, comme cela est réellement

le cas pour notre perception directe. Le soleil, le système solaire, sera tridimensionnel pour la terre. Le monde stellaire aura quatre dimensions pour le soleil. "Tous les mondes" seront à cinq dimensions, et l'Absolu ou Protocosmos, à six dimensions.

« Ce qui m'intéresse personnellement le plus dans ce système des cosmos, c'est que je vois en eux la pleine "période de dimensions" de mon livre : *Un Nouveau Modèle de l'Univers*. Il ne s'agit pas seulement d'une coïncidence de détails — c'est absolument identique. La chose est étrange, car je n'avais jamais entendu parler de sept cosmos dans une relation mutuelle selon le rapport de zéro à l'infini. Néanmoins cela coïncide exactement avec ma "période de dimensions".

« La "période de dimensions" englobe sept dimensions : la dimension zéro, la première, la seconde, et ainsi de suite jusqu'à la sixième dimension. La dimension zéro, ou le point, est une *limite*. Cela signifie que nous voyons quelque chose comme un point, mais que nous ne savons pas ce qui se cache derrière ce point. C'est peut-être réellement un point, c'est-à-dire un corps sans dimensions, et c'est peut-être aussi un univers entier, mais un univers si éloigné de nous, ou si petit, qu'il nous apparaît comme un point. Le mouvement de ce point dans l'espace nous apparaîtra comme une ligne. De la même façon, le point lui-même verra l'espace le long duquel il se meut comme une ligne. Le mouvement de la ligne dans une direction perpendiculaire à elle-même sera un plan et la ligne elle-même verra l'espace sur lequel elle se meut sous la forme d'un plan.

« J'ai examiné jusqu'à présent la ligne du point de vue du point, et le plan du point de vue de la ligne, mais le point, la ligne et le plan peuvent aussi être considérés du point de vue d'un corps tridimensionnel. Dans ce cas, la surface sera la limite du corps, ou sa face, ou sa section. La ligne sera la limite ou la section du plan. Le

point sera la limite ou la section de la ligne.

« Un corps tridimensionnel diffère du point, de la ligne et de la surface en ceci qu'il a une existence physique réelle pour notre perception.

« La surface n'est en fait qu'une projection d'un corps, la ligne qu'une projection d'un plan, et le point qu'une projection d'une ligne.

« Un "corps" a une existence physique indépendante, c'est-à-dire qu'il possède différentes propriétés physiques.

« Lorsque nous disons qu'une chose "existe", nous voulons dire par là qu'elle existe dans le temps. Mais il n'y a pas de temps dans l'espace tridimensionnel. Le temps se trouve en dehors de l'espace à trois dimensions. Le temps, comme nous le sentons, est la quatrième dimension. L'existence est pour nous l'existence dans le temps. L'existence dans le temps est mouvement, ou extension le long de la quatrième dimension ; si nous pensons à la vie comme à un corps à quatre dimensions, alors un corps tridimensionnel sera sa section, sa projection ou sa limite.

« Mais l'existence dans le temps n'embrasse pas tous les aspects de l'existence. En dehors de l'existence dans le temps, tout ce qui existe, existe aussi dans l'éternité.

« L'éternité est l'existence infinie de chaque moment du temps. Si nous concevons le temps comme une ligne, alors cette ligne sera traversée en chaque point par les lignes de l'éternité. Chaque point de la ligne du temps sera une ligne dans l'éternité. La ligne du temps sera un plan de l'éternité. L'éternité a une dimension de plus que le temps. Par conséquent, si le temps est la quatrième dimension, l'éternité est la cinquième dimension. Si l'espace du temps est à quatre dimensions, l'espace de l'éternité est à cinq dimensions.

« Mais pour comprendre l'idée de la cinquième et de la sixième dimensions, une certaine conception du temps doit être établie.

« Chaque moment du temps contient un certain nombre de possibilités, parfois un petit nombre, parfois un grand nombre, mais jamais un nombre infini. Il est indispensable de réaliser qu'il y a des possibilités et qu'il y a des impossibilités. Je peux prendre sur cette table et jeter par terre un morceau de papier, un crayon ou un

ce cendrier, mais je ne peux pas prendre sur cette table et jeter par terre une orange qui n'est pas sur cette table. Cela définit clairement la différence entre possibilité et impossibilité. Il y a toute une série de combinaisons possibles quant aux choses qui peuvent être jetées par terre, de cette table. Je peux jeter par terre le crayon, ou le morceau de papier, ou le cendrier, ou encore le crayon et le papier, le crayon et le cendrier, le papier et le cendrier, ou tous les trois ensemble, ou rien

du tout. Mais il n'y a que ces possibilités. Si nous considérons comme un moment du temps le moment où existent ces possibilités, alors le moment suivant sera le moment de réalisation de l'une de ces possibilités. Le crayon est jeté par terre. C'est la réalisation de l'une des possibilités. Puis vient un moment nouveau. Ce moment lui aussi a un nombre défini de possibilités. Et le moment suivant sera de nouveau le moment de réalisation de l'une de ces possibilités. La succession de ces moments de réalisation d'une possibilité constitue la ligne du temps. Mais chaque moment du temps a une existence infinie dans l'éternité. Les possibilités qui ont été réalisées continuent d'être réalisées sans fin dans l'éternité, tandis que les possibilités non réalisées continuent de demeurer non réalisées et non réalisables.

« Mais toutes les possibilités qui ont été créées ou qui ont eu leur origine dans le monde doivent être réalisées. La réalisation de toutes les possibilités créées ou manifestées constitue l'être du monde. En même temps, il n'y a aucune place pour la réalisation de ces possibilités dans les limites de l'éternité. Dans l'éternité, tout ce qui a été réalisé continue d'être réalisé et tout ce qui n'a pas été réalisé continue de demeurer non réalisé. L'éternité cependant n'est qu'un plan traversé par la ligne du temps. En chaque point de cette ligne demeurent un certain nombre de possibilités non réalisées. Si nous imaginons la ligne de réalisation de ces possibilités, elles s'effectueront le long des rayons issus d'un seul point, selon des angles différents par rapport à la ligne du temps et au plan de l'éternité. Ces lignes se développeront hors de l'éternité, hors de l'espace à cinq dimensions, dans une "plus haute éternité" ou dans un espace à six dimensions, dans la sixième dimension.

« La sixième dimension est la ligne de réalisation de toutes les

possibilités.

« La cinquième dimension est la ligne de l'existence éternelle ou de la répétition des possibilités réalisées.

« La quatrième dimension est la séquence des moments de réalisation d'une possibilité.

« J'ai dit que sept dimensions, de la dimension zéro à la sixième dimension, constituent la pleine "période de dimensions". Au-delà de cette période, il n'y a rien — ou

—

—

bien la même période peut se répéter sur une autre échelle.

« Comme je l'ai déjà signalé, le système des cosmos, qui vient de nous être exposé, me frappe surtout parce qu'il correspond pleinement à la "période de dimensions" qui est la base de mon livre. La seule différence est que ce système des cosmos va encore plus loin et explique bien des choses que je n'avais pu élucider.

« Donc, si nous prenons le Microcosme, c'est-à-dire "atome", ou le "microbe", comme vous l'avez défini, le Tritocosmos sera pour lui un espace à quatre dimensions, le Mesocosmos un espace à cinq dimensions et le Deuterocosmos un espace à six dimensions.

« Cela signifie que toutes les Possibilités de l' "atome", ou du "microbe", sont réalisées dans les limites du système solaire.

« Si nous considérons l'homme comme le Tritocosmos, alors pour lui le Mesocosmos sera un espace à quatre dimensions, le Deuterocosmos un espace à cinq dimensions, et le Macrocosmos un espace à six dimensions. Cela veut dire que toutes les possibilités du Tritocosmos sont réalisées dans le Macrocosmos.

« Pour la même raison, toutes les possibilités du Mesocosmos sont réalisées dans l'Ayocosmos et toutes les possibilités du Deuterocosmos ou du soleil sont réalisées dans le Protocosmos, ou Absolu.

« Tous les cosmos ayant une existence physique réelle, chacun d'eux est par conséquent tridimensionnel pour lui-même ou en lui-même. Par rapport à un cosmos inférieur il est à quatre dimensions. Par rapport à un cosmos supérieur, c'est un point. En d'autres termes, il est en lui-même tridimensionnel, mais la quatrième dimension se trouve pour lui à la fois dans le cosmos au-dessus et dans le cosmos

au-dessous. Ce dernier point est peut-être le plus paradoxal, néanmoins il en est exactement ainsi. Pour un corps tridimensionnel, tel que l'est un cosmos, la quatrième dimension se trouve dans le royaume des grandeurs d'ordre microscopique aussi bien que dans le royaume des grandeurs d'ordre macroscopique ; non seulement dans le royaume de ce qui est positivement l'infini, mais dans le royaume de ce qui est positivement zéro.

« De plus, nous devons comprendre que la tridimensionnalité d'un seul et même corps à six dimensions peut

être de différents ordres. Seul un corps à six dimensions peut être complètement réel. Un corps à cinq dimensions n'est qu'un aspect incomplet d'un corps à six dimensions, un corps à quatre dimensions n'est qu'un aspect incomplet d'un corps à cinq dimensions, un corps à trois dimensions n'est qu'un aspect incomplet d'un corps à quatre dimensions. Et naturellement, un plan n'est qu'un aspect incomplet d'un corps à trois dimensions, c'est-à-dire la vue d'une seule de ses faces. De la même façon, une ligne n'est qu'un aspect incomplet d'un plan et un point n'est qu'un aspect incomplet d'une ligne.

« De plus, bien que nous ignorions comment un corps à six dimensions peut se voir lui-même tridimensionnel, un observateur le regardant du dehors peut aussi le voir comme un corps tridimensionnel, mais d'un genre de tridimensionnalité complètement différent. Par exemple nous nous représentons la terre comme tridimensionnelle. Cette tridimensionnalité n'est qu'imaginaire. En tant que corps tridimensionnel, la terre est pour elle-même quelque chose de tout différent de ce qu'elle est pour nous. Nous en avons une vision imparfaite, nous la voyons comme la section d'une section d'une section de son être complet. Le "globe terrestre" est un corps imaginaire. Il est la section d'une section d'une section de la terre à six dimensions. Or, cette terre à six dimensions peut aussi être tridimensionnelle pour elle-même ; seulement nous ne pouvons nous faire aucune idée de la forme sous laquelle la terre se voit elle-même.

« Les possibilités de la terre sont réalisées dans l'Ayocosmos ; cela signifie que dans l'Ayocosmos la terre est un corps à six dimensions. Et en fait nous pouvons voir jusqu'à un certain point de

quelle façon la forme de la terre doit changer. Dans le Deuterocosmos, c'est-à-dire par rapport au soleil, la terre n'est plus un point (le point étant pris comme une échelle réduite d'un corps tridimensionnel), mais une ligne que nous traçons comme le chemin de la terre autour du soleil. Si nous prenons le soleil dans le Macrocosmos, c'est-à-dire si nous nous représentons la ligne du mouvement du soleil, alors la ligne du mouvement de la terre deviendra une spirale encerclant la ligne du mouvement du soleil. Si nous concevons un mouvement latéral de cette spirale, alors ce mouvement

décriera une figure que nous ne pouvons pas imaginer, parce que nous ignorons la nature d'un tel mouvement, mais qui sera néanmoins la figure à six dimensions de la terre, que la terre elle-même peut voir comme une figure à trois dimensions. Il est indispensable de bien établir et comprendre ce point, parce qu'autrement l'idée de la tridimensionnalité des cosmos s'enchaînerait à notre idée des corps tridimensionnels. *La tridimensionnalité d'un seul et même corps peut présenter des aspects différents.*

« Et ce dernier point me semble lié à ce que vous appelez le “principe de relativité”. Votre principe de relativité n'a rien de commun, ni avec le principe de relativité de la mécanique, ni avec le principe de relativité d'Einstein. Il est exactement celui que j'ai décrit dans le *Nouveau Modèle de l'Univers* : c'est le principe de relativité de l'existence ».

Ici se terminait mon exposé du système des cosmos du point de vue de la théorie pluridimensionnelle.

— Il y a de nombreux éléments valables, dit G., dans ce que vous venez de dire, mais il reste à les élaborer. Si vous y parveniez, vous ne tarderiez pas à comprendre bien des choses qui vous ont échappé jusqu'à présent. Notez, par exemple, que le temps est différent dans les différents cosmos. Et il peut être calculé exactement ; en d'autres termes, il est possible d'établir avec précision le rapport du temps d'un cosmos avec le temps d'un autre cosmos.

« J'ajouterai seulement ceci :

« Le temps est respiration — essayez de le comprendre ».

Il n'en dit pas davantage.

Mais, comme nous sîmes plus tard par l'un de ses élèves de Moscou, parlant une fois des cosmos et du temps différent dans les différents cosmos, G. avait dit que le *sommeil* et la *veille* des différents êtres et des plantes, c'est-à-dire les vingt-quatre heures du jour et de la nuit, constituent la "respiration de la vie organique".

L'exposé de G. sur les cosmos et la conversation qui suivit avaient beaucoup attisé ma curiosité. Nous étions ainsi passés directement de l' "univers tridimensionnel", avec lequel nous avions commencé, aux problèmes que j'avais creusés dans le *Nouveau Modèle de l'Univers* : les problèmes

—

—

de l'espace et du temps et des dimensions d'ordre supérieur, qui retenaient mon attention depuis des années.

G., pendant de longs mois, n'ajouta mot à ce qu'il avait dit sur les cosmos.

Quelques-uns d'entre nous essayèrent d'aborder ces problèmes de différents côtés, mais bien que nous eussions tous senti la force latente de l'idée des cosmos, nous n'obtînmes pendant longtemps aucun résultat. Nous étions particulièrement embarrassés par le Microcosmos.

— S'il était possible de prendre l'homme comme le Microcosmos et le Tritocosmos comme l'espèce humaine, ou mieux comme la vie organique, il serait beaucoup plus facile d'établir la relation de l'homme aux autres cosmos, dit à ce propos l'un d'entre nous, Z., qui s'efforçait avec moi de comprendre et de développer l'idée des cosmos.

Mais lorsque nous essayâmes, une fois ou deux, d'en parler à G., il persista dans ses définitions.

Je me souviens qu'un jour, comme G. quittait Saint-Pétersbourg — peut-être était-ce même là son dernier départ, en 1917 — l'un d'entre nous lui demanda, sur le quai de la gare, quelque chose qui avait trait aux cosmos.

— Essayez de comprendre ce que signifie le Microcosmos, répondit G. Si vous y parvenez, alors tout le reste, tout ce sur quoi

vous m’interrogez, deviendra clair pour vous.

Je me souviens que par la suite, quand nous revînmes sur cette question, elle nous parut des plus faciles à résoudre, dès l’instant où nous prenions le “Microcosmos” en tant qu’homme.

Certes, c’était là une convention, mais en accord parfait avec tout le système qui étudiait le monde et l’homme. Chaque être vivant — un chien, un chat, un arbre — pouvait être pris comme un Microcosmos ; la combinaison de tous les êtres vivants constituait le Tritocosmos ou la vie organique sur terre. Ces définitions me semblaient les seules qui fussent logiquement possibles. Et je ne pouvais pas comprendre pourquoi G. y faisait opposition.

Quoi qu’il en soit, quelque temps plus tard, examinant une fois de plus le problème des cosmos, je décidai de considérer l’homme comme le Microcosmos et le Tritocosmos comme la “vie organique sur la terre”.

De cette façon, un grand nombre de choses commencèrent

—

—

à m’apparaître beaucoup plus cohérentes. Et un jour que je feuilletais un exemplaire manuscrit que G. m’avais remis des “Éclairs de Vérité”, cette histoire inachevée dont on avait donné lecture au groupe de Moscou la première fois que j’y étais allé, j’y découvris les expressions “Macrocosmos” et “Microcosmos” ; et “Microcosmos” y signifiait l’homme :

« Maintenant vous avez quelque idée des lois qui gouvernent la vie du Macrocosmos et vous êtes revenus à la terre. Souvenez-vous : “Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas”. Je pense que déjà, sans explications supplémentaires, vous ne vous refuserez plus à admettre que la vie de l’homme individuel — le Microcosmos — est gouvernée par les mêmes lois. » — *Éclairs de Vérité*.

Cela devait encore nous renforcer dans notre décision d’entendre le terme “Microcosmos” comme s’appliquant à l’homme. Mais plus tard nous comprîmes clairement pourquoi G. désirait nous faire appliquer le concept “Microcosmos” à des grandeurs microscopiques en tant que comparées à l’homme, et vers quoi il voulait ainsi diriger

nos pensées.

Je me souviens d'une conversation sur ce sujet.

— Si nous voulons représenter graphiquement l'interrelation des cosmos, avais-je dit, nous devons considérer le Microcosmos, c'est-à-dire l'homme, comme un point ; en d'autres termes, nous devons le prendre sur une très petite échelle et, en quelque sorte, à une très grande distance de nous. Alors sa vie dans le Tritocosmos, c'est-à-dire parmi ses semblables et dans la nature, sera la ligne qu'il trace sur la surface du globe terrestre en se déplaçant d'un lieu à un autre. Dans le Mesocosmos, autrement dit dans son rapport au mouvement de 24 heures de la terre autour de son axe, cette ligne deviendra une surface, tandis que dans son rapport au soleil, c'est-à-dire en prenant en considération le mouvement de la terre autour du soleil, elle deviendra un corps tridimensionnel ; en d'autres termes, elle deviendra quelque chose de réellement existant, quelque chose de réalisé. Mais comme le point essentiel, c'est-à-dire l'homme, ou le Microcosmos, était aussi un corps tridimensionnel, nous avons par conséquent deux tridimensionnalités.

« En ce cas, toutes les possibilités de l'homme sont

réalisées dans le soleil. Cela correspond à ce qui a déjà été dit, notamment que l'homme n° 7 *devient immortel dans les limites du système solaire.*

« Par-delà le soleil, c'est-à-dire par-delà le système solaire, l'homme n'a pas et ne peut avoir aucune existence ; autrement dit, du point de vue du cosmos suivant, il n'a pas d'existence propre. L'homme n'existe nullement dans le Macrocosmos. Le Macrocosmos est le cosmos dans lequel les possibilités du Tritocosmos sont réalisées et l'homme ne peut exister dans le Macrocosmos que comme un atome du Tritocosmos. Les possibilités de la terre sont réalisées dans le Mégalocosmos, et les possibilités du soleil sont réalisées dans le Protocosmos.

« Si le Microcosmos, ou l'homme, est un corps tridimensionnel, alors le Tritocosmos — la “vie organique sur la terre” — est un corps à quatre dimensions ; la terre a cinq dimensions et le soleil — six.

« La théorie scientifique habituelle prend l'homme comme un corps tridimensionnel ; elle prend dans son ensemble la vie organique sur la terre plutôt comme un phénomène que comme un corps tridimensionnel ; elle prend la terre comme un corps tridimensionnel ; le soleil, comme un corps tridimensionnel ; le système solaire comme un corps tridimensionnel ; et la voie lactée aussi comme un corps tridimensionnel.

« L'inexactitude de cette façon de voir devient évidente lorsque nous essayons de concevoir l'existence d'un cosmos inférieur dans un cosmos supérieur, d'un cosmos plus petit dans un plus grand — par exemple l'existence de l'homme dans la vie organique, ou dans ses relations avec la vie organique. Dans ce cas, la vie organique doit inévitablement être prise dans le temps. L'existence dans le temps est une extension le long de la quatrième dimension.

« La terre ne peut pas davantage être considérée comme un corps tridimensionnel. Elle serait tridimensionnelle si elle était stationnaire. Son mouvement autour de son axe fait de l'homme un être à cinq dimensions, tandis que son mouvement autour du soleil fait de la terre même un être à quatre dimensions. La terre n'est pas une sphère mais une spirale qui encercle le soleil ; et le soleil n'est pas une sphère mais une sorte de fuseau au-dedans de cette spirale.

La spirale et le fuseau, pris ensemble, peuvent avoir un mouvement latéral dans le cosmos suivant, mais nous ignorons ce qui résulte de ce mouvement, car nous n'en connaissons ni la nature, ni la direction.

« De plus, sept cosmos représentent une “période de dimensions”, mais cela ne signifie pas que la chaîne des cosmos se termine avec le Microcosmos. Si l'homme est un Microcosmos, c'est-à-dire un cosmos en lui-même, alors les cellules microscopiques qui composent son corps se trouveront vis-à-vis de lui dans la même relation que lui-même vis-à-vis de la vie organique sur la terre. Une cellule microscopique située à la limite de visibilité d'un microscope est elle-même composée de milliards de molécules qui appartiennent au degré suivant, au cosmos suivant. Allant encore plus loin, nous pouvons dire que le cosmos qui suit ce dernier sera l'électron. Ainsi avons-nous obtenu un second Microcosmos — la cellule ; un

troisième Microcosmos — la molécule ; et un quatrième Microcosmos — l'électron. Ces divisions et définitions, savoir : “cellules”, “molécules” et “électrons”, sont peut-être très imparfaites ; il peut se faire qu'avec le temps la science en établisse d'autres, mais le principe demeurera toujours le même et la relation des cosmos inférieurs au Microcosme sera toujours de cet ordre. »

Il est difficile de reconstituer toutes les conversations que nous eûmes à l'époque sur les cosmos.

Je revenais particulièrement souvent aux paroles de G. sur la différence du temps dans les différents cosmos. Je sentais qu'il y avait là une énigme que je pouvais et devais résoudre.

Finalement, ayant résolu d'essayer de coordonner toutes mes idées sur ce sujet, je pris l'homme en tant que Microcosmos. Le cosmos venant immédiatement après l'homme, je le pris comme la “vie organique sur la terre” et l'appelai le “Tritocosmos” — bien que je ne comprisse pas ce terme, puisque j'aurais été incapable de dire pourquoi la vie organique sur la terre était le “troisième” cosmos. Mais le terme importe peu. De cette façon, tout s'accordait avec le système de G. Au-dessous de l'homme, c'est-à-dire parmi les cosmos plus petits, le plus proche était la “cellule”. Non point n'importe quelle cellule,

non point une cellule sous n'importe quelles conditions, mais une cellule d'une certaine dimension, telle que la cellule embryonnaire de l'organisme humain par exemple. En tant que cosmos suivant, on prendrait une cellule *ultramicroscopique*. L'idée de deux cosmos dans le monde microscopique, c'est-à-dire l'idée de deux individus microscopiques, différant l'un de l'autre tout autant que l'homme diffère de la cellule embryonnaire — est parfaitement évidente en bactériologie.

Le cosmos suivant serait la molécule, et celui d'après, l'électron. Ni la définition de la “molécule”, ni celle de l’ “électron” ne me paraissaient très satisfaisantes, mais en l'absence de toutes autres, elles pouvaient être retenues.

Sans nul doute, un tel ordre de succession introduisait, ou

maintenait, une totale incommensurabilité entre les cosmos, c'est-à-dire qu'il respectait le rapport zéro-infini. Et, par surcroît, ce système autorisait de très intéressantes constructions.

Le développement de l'idée des cosmos devait par la suite être poussé plus avant, mais seulement au bout d'un an, c'est-à-dire au printemps de 1917, lorsque je réussis pour la première fois à constituer une "table du temps dans les différents cosmos". Mais je parlerai de cette table plus tard. Je me contenterai d'ajouter que jamais G. n'expliqua, comme il l'avait promis, les noms des cosmos et l'origine de ces noms.

CHAPITRE ONZE

— Les questions que l'on me pose, nous dit un jour G., se rapportent souvent à des textes ou des paraboles des Évangiles. Selon moi, le temps n'est pas encore venu pour nous de parler des Évangiles. Cela demanderait plus de savoir. Mais de temps en temps, nous prendrons certains textes des Évangiles comme points de départ de nos entretiens. Vous parviendrez ainsi à les lire comme il convient, et surtout à comprendre que, dans les textes connus de nous, les points les plus essentiels manquent habituellement.

« Pour commencer, prenons le texte, bien connu, sur le grain qui doit mourir pour naître. “Si le grain ne meurt après qu'on l'ait jeté en terre, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits”.¹¹

« Ce texte a de multiples significations et nous y reviendrons souvent. Mais, avant tout, il est indispensable de reconnaître que le principe qu'il renferme s'applique pleinement à l'homme.

« Il y a un livre d'aphorismes qui n'a jamais été publié et qui ne le sera probablement jamais. J'en ai déjà parlé lorsque nous nous interrogeons sur le sens du savoir, et l'aphorisme que je vous ai cité en était tiré.

« À propos de ce dont nous parlons maintenant, ce livre disait :
« *L'homme peut naître, mais pour naître il doit d'abord mourir, et pour mourir il doit d'abord s'éveiller.*

« Ailleurs, ce même livre dit :

« *Lorsque l'homme s'éveille, il peut mourir ; lorsqu'il meurt, il peut naître.*

« Nous devons comprendre ce que cela signifie.

« “S'éveiller”, “mourir”, “naître”. Ce sont trois stades successifs. Si vous étudiez les Évangiles avec attention, vous verrez qu'il y est souvent question de la possibilité de “naître”, mais les textes ne parlent pas moins de la nécessité de “mourir”, et ils parlent aussi très souvent de la nécessité de “s'éveiller” : “Veillez, car vous ne savez ni le jour ni l'heure...” Mais ces trois possibilités : s'éveiller (ou ne pas

¹¹ Jean, XII, 24.

dormir), mourir, et naître, ne sont pas mises en rapport l'une avec l'autre. Là est cependant toute la question. Si un homme meurt sans s'être éveillé, il ne peut pas naître. Si un homme naît sans être mort, il peut devenir une "chose immortelle". Ainsi, le fait de ne pas être "mort" empêche un homme de "naître" ; et le fait de ne pas s'être éveillé l'empêche de "mourir" ; et serait-il né avant d'être "mort", ce fait l'empêcherait d' "être".

« Nous avons déjà suffisamment parlé de la signification de la "naissance". Naître n'est qu'un autre mot pour désigner le commencement d'une nouvelle croissance de l'essence, le commencement de la formation de l'individualité, le commencement de l'apparition d'un "Moi" indivisible.

« Mais pour être capable d'y atteindre, ou tout au moins de s'engager sur cette voie, l'homme doit mourir ; cela veut dire qu'il doit se libérer d'une multitude de petits attachements et d'identifications qui le maintiennent dans la situation où il se trouve actuellement. Dans sa vie il est attaché à tout, attaché à son imagination, attaché à sa stupidité, attaché même à ses souffrances — et plus encore peut-être à ses souffrances qu'à toute autre chose. Il doit se libérer de cet attachement. L'attachement aux choses, l'identification aux choses, maintiennent vivants dans l'homme un millier de "moi" inutiles. Ces "moi" doivent mourir pour que le grand *Moi* puisse naître. Mais comment

peuvent-ils être amenés à mourir ? Ils ne le veulent pas. C'est ici que la possibilité de s'éveiller vient à notre aide. S'éveiller signifie réaliser sa propre nullité, c'est-à-dire réaliser sa propre mécanicité, complète et absolue, et sa propre impuissance, non moins complète, non moins absolue. Mais il ne suffit pas de le comprendre philosophiquement, avec des mots. Il faut le comprendre avec des faits simples, clairs, concrets, avec des faits qui nous concernent. Lorsqu'un homme commence à se connaître un peu, il voit en lui-même bien des choses qui ne peuvent pas ne pas l'horrifier. Tant qu'un homme ne se fait pas horreur, il ne sait rien sur lui-même.

« Un homme a vu en lui-même quelque chose qui l'horrifie. Il décide de s'en débarrasser, de s'en purger, d'en finir. Quelques

efforts qu'il fasse cependant, il sent qu'il ne le peut pas, que tout demeure comme auparavant. C'est là qu'il verra son impuissance, sa misère et sa nullité ; ou encore, lorsqu'il commence à se connaître lui-même, un homme voit qu'il ne possède rien, c'est-à-dire que tout ce qu'il a regardé comme étant à lui, ses idées, ses pensées, ses convictions, ses habitudes, même ses fautes et ses vices, rien de tout cela n'est à lui : tout a été pris n'importe où, tout a été copié tel quel. L'homme qui sent cela peut sentir sa nullité. Et en sentant sa nullité, un homme se verra tel qu'il est en réalité, non pas pour une seconde, non pas pour un moment, mais constamment, et il ne l'oubliera jamais.

« Cette conscience continuelle de sa nullité et de sa misère lui donnera finalement le courage de “mourir”, c'est-à-dire de mourir non pas simplement dans son mental, ou en théorie, mais de mourir en fait, et de renoncer positivement et pour toujours à tous ces aspects de lui-même qui ne présentent aucune utilité du point de vue de sa croissance intérieure, ou qui s'y opposent. Ces aspects sont avant tout son “faux Moi”, et ensuite toutes ses idées fantastiques sur son “individualité”, sa “volonté”, sa “conscience”, sa “capacité de faire”, ses pouvoirs, son initiative, ses qualités de décision, et ainsi de suite.

« Mais pour devenir un jour capable de voir une chose *tout le temps*, il faut d'abord l'avoir vue une fois, ne serait-ce que pour une seconde. Tous les pouvoirs nouveaux, toutes

les capacités de réalisation viennent d'une seule et même façon. Au commencement, il ne s'agit que de rares éclairs, qui ne durent pas plus d'un instant ; ensuite, ils peuvent se reproduire plus souvent et durer chaque fois plus longtemps, jusqu'à ce qu'enfin, après un très long travail, ils deviennent permanents. La même loi s'applique à l'éveil. Il est impossible de s'éveiller complètement, d'un seul coup. Il faut d'abord commencer par s'éveiller pendant de très courts instants. *Mais il faut mourir tout d'un coup et pour toujours*, après avoir fait un certain effort, après avoir triomphé d'un certain obstacle, après avoir pris une certaine décision sur laquelle on ne puisse pas revenir. Cela serait difficile, et même impossible, s'il n'y avait pas eu

préalablement un lent et graduel éveil.

« Mais il y a des milliers de choses qui empêchent l'homme de s'éveiller et le maintiennent au pouvoir de ses rêves. Pour agir consciemment dans l'intention de s'éveiller, il faut connaître la nature des forces qui retiennent l'homme dans le sommeil.

« Avant tout, il faut comprendre que le sommeil dans lequel existe l'homme n'est pas un sommeil normal, mais hypnotique. L'homme est hypnotisé, et cet état hypnotique est continuellement maintenu et renforcé en lui. Tout se passe comme s'il y avait certaines "forces" pour lesquelles il serait utile et profitable de maintenir l'homme dans un état hypnotique, afin de l'empêcher de voir la vérité et de réaliser sa situation.

« Certain conte oriental parle d'un très riche magicien qui avait de nombreux troupeaux de moutons. Ce magicien était très avare. Il ne voulait pas prendre de bergers, et il ne voulait pas non plus mettre de clôture autour des prés où paissaient ses moutons. Les moutons s'égarèrent dans la forêt, tombaient dans des ravins, se perdaient, et surtout s'enfuyaient à l'approche du magicien, parce qu'ils savaient que celui-ci en voulait à leur chair et à leurs peaux. Et les moutons n'aimaient pas cela.

« À la fin, le magicien trouva le remède. Il *hypnotisa* ses moutons et leur suggéra tout d'abord qu'ils étaient immortels et que d'être écorchés ne pouvait leur faire aucun mal, que ce traitement était au contraire excellent pour eux et même agréable ; ensuite le magicien leur suggéra qu'il

était un *bon pasteur*, qui aimait beaucoup son troupeau, qu'il était prêt à tous les sacrifices pour lui ; enfin, il leur suggéra que si la moindre chose devait leur arriver, cela ne pouvait en aucun cas leur arriver dès maintenant, dès aujourd'hui, et que *par conséquent* ils n'avaient pas à se tracasser. Après quoi le magicien mit dans la tête de ses moutons qu'ils n'étaient pas du tout des moutons ; à quelques-uns d'entre eux, il suggéra qu'ils étaient des *lions*, à d'autres qu'ils étaient des *aigles*, à d'autres encore qu'ils étaient des *hommes* ou qu'ils étaient des *magiciens*.

« Cela fait, ses moutons ne lui causèrent plus ni ennuis, ni tracas. Ils ne s'enfuyaient plus jamais, attendant au contraire avec sérénité l'instant où le magicien les tondrait ou les égorgerait.

« Ce conte illustre parfaitement la situation de l'homme.

« Dans la littérature dite "occulte", vous avez probablement rencontré les expressions : "Kundalini", "le feu de Kundalini" ou "le serpent de Kundalini". Ces termes sont souvent employés pour désigner une puissance étrange, latente en l'homme, et qui peut être éveillée. Mais aucune des théories connues ne donne la véritable explication de la force de Kundalini. Cette force est quelquefois attribuée au sexe, à l'énergie sexuelle, c'est-à-dire associée à l'idée qu'il est possible d'employer l'énergie du sexe à d'autres fins. Cette dernière interprétation est complètement erronée, parce que Kundalini peut être en toutes choses. Et surtout Kundalini n'est à aucun titre quelque chose de désirable ou d'utile pour le développement de l'homme. Il est très curieux de constater comment les occultistes se sont emparés d'un mot dont ils ont complètement altéré la signification, réussissant à faire de cette force très dangereuse un objet d'espoir et une promesse de bénédiction.

« En réalité, Kundalini est la puissance de l'imagination, la puissance de la fantaisie, *qui usurpe la place d'une fonction réelle*. Lorsqu'un homme rêve au lieu d'agir, lorsque ses rêves prennent la place de la réalité, lorsqu'un homme se prend lui-même pour un lion, un aigle ou un magicien, c'est la force de Kundalini qui agit en lui. Kundalini peut agir dans tous les centres et, avec son aide, tous les centres peuvent trouver leur satisfaction, non plus dans le réel,

mais dans l'imaginaire. Un mouton qui se prend lui-même pour un lion ou pour un magicien, vit sous le pouvoir de Kundalini.

« Kundalini est une force qui a été introduite dans les hommes pour les maintenir dans leur état actuel. Si les hommes pouvaient vraiment se rendre compte de leur situation, s'ils pouvaient en réaliser toute l'horreur, ils seraient incapables de demeurer tels qu'ils sont, même pour une seconde. Ils commenceraient aussitôt à chercher une issue, et ils la trouveraient très rapidement, *parce qu'il y a une*

issue ; mais les hommes manquent à la voir, simplement parce qu'ils sont hypnotisés. Kundalini est cette force qui les maintient dans un état d'hypnose. S'éveiller, pour l'homme, signifie être "déhypnotisé". C'est là la difficulté principale, mais c'est là également que nous trouvons la garantie de la possibilité de l'éveil, parce qu'il n'y a pas de légitimation organique d'un tel sommeil — l'homme *peut* s'éveiller.

« Théoriquement il le peut, mais pratiquement cela est presque impossible, parce qu'aussitôt qu'un homme ouvre les yeux, s'éveille pour un moment, toutes les forces qui le retiennent dans le sommeil s'exercent de nouveau sur lui avec une énergie décuplée, et immédiatement il retombe endormi, *rêvant* très souvent qu'il est éveillé ou qu'il s'éveille.

« Dans le sommeil ordinaire, en certains cas, l'homme voudrait s'éveiller, mais ne le peut pas. Il se dit qu'il est éveillé, mais, en réalité, il continue à dormir — et cela peut se produire à différentes reprises avant qu'il ne s'éveille enfin. Dans le cas du sommeil ordinaire, une fois l'homme éveillé, il est dans un état différent ; mais, dans le cas du sommeil hypnotique, c'est autre chose : il n'y a pas de signes objectifs, du moins quand on commence à s'éveiller ; l'homme ne peut pas se pincer pour voir s'il n'est pas endormi. Et si un homme — Dieu l'en préserve — a jamais entendu parler de *signes objectifs*, Kundalini les transforme aussitôt en imagination et en rêveries.

« Faute de réaliser pleinement la difficulté de l'éveil, il est impossible de comprendre la nécessité d'un long et dur travail d'éveil.

« En règle générale, que faut-il pour éveiller un homme endormi ? Il faut un bon choc. Mais lorsqu'un homme est

profondément endormi, un seul choc ne suffit pas. Une longue période de chocs incessants est nécessaire. Par conséquent, il faut quelqu'un pour administrer ces chocs. J'ai déjà dit que l'homme désireux de s'éveiller doit embaucher un aide qui se chargera de le secouer pendant longtemps. Mais qui peut-il embaucher, si tout le

monde dort ? Il embauche quelqu'un pour l'éveiller, mais celui-ci aussi tombe endormi. Quelle peut être son utilité ? Quant à l'homme réellement capable de se tenir éveillé, il refusera probablement de perdre son temps à réveiller les autres : son propre travail est pour lui autrement plus important.

« Il y a aussi la possibilité de s'éveiller par des moyens mécaniques. On peut faire usage d'un réveille-matin. Le malheur veut que l'on s'habitue trop vite à n'importe quel réveille-matin : on cesse de l'entendre, tout simplement. Beaucoup de réveille-matin, avec des sonneries variées, sont donc nécessaires. L'homme doit littéralement s'entourer de réveils qui l'empêchent de dormir. Et ici encore surgissent des difficultés. Les réveils doivent être remontés ; pour les remonter, il est indispensable de s'en souvenir ; pour s'en souvenir, il faut souvent se réveiller. Mais voilà le pire : un homme s'habitue à tous les réveille-matin et, après un certain temps, il n'en dort que mieux. Par conséquent les réveils doivent être continuellement changés, il faut toujours en inventer de nouveaux. Avec le temps, cela peut aider un homme à s'éveiller. Or il y a fort peu de chance qu'il fasse tout ce travail d'inventer, de remonter et de changer tous ces réveils par lui-même, sans aide extérieure. Il est bien plus probable qu'ayant commencé ce travail, il ne tardera pas à s'endormir et que dans son sommeil il rêvera qu'il invente des réveils, qu'il les remonte, qu'il les change — et, comme je l'ai déjà dit, il n'en dormira que mieux.

« Donc, pour s'éveiller, il faut toute une conjugaison d'efforts. Il est indispensable qu'il y ait quelqu'un pour réveiller le dormeur ; il est indispensable qu'il y ait quelqu'un pour surveiller le réveilleur ; il faut avoir des réveille-matin, et il faut aussi en inventer constamment de nouveaux.

« Mais pour mener à bien cette entreprise et obtenir des résultats, un certain nombre de personnes doivent travailler ensemble.

« Un homme seul ne peut rien faire.

« Avant toute autre chose, il a besoin d'aide. Mais un homme seul ne saurait compter sur une aide. Ceux qui sont capables d'aider évaluent leur temps à un très haut prix. Et naturellement ils préfèrent

aider, disons vingt ou trente personnes désireuses de s'éveiller, plutôt qu'une seule. De plus, comme je l'ai déjà dit, un homme peut fort bien se tromper sur son éveil, prendre pour un éveil ce qui est simplement un nouveau rêve. Si quelques personnes décident de lutter ensemble contre le sommeil, elles s'éveilleront mutuellement. Il arrivera souvent qu'une vingtaine d'entre elles dormiront, mais la vingt et unième s'éveillera, et elle éveillera les autres. Il en va de même pour les réveille-matin. Un homme inventera un réveil, un second en inventera un autre, après quoi ils pourront faire un échange. Tous ensemble, ils peuvent être les uns pour les autres d'une grande aide, et sans cette aide mutuelle, aucun d'eux ne peut arriver à rien.

« Donc, un homme qui veut s'éveiller doit chercher d'autres personnes qui veulent aussi s'éveiller, afin de travailler avec elles. Mais cela est plus vite dit que fait, parce que la mise en marche d'un tel travail et son organisation réclament une connaissance que l'homme ordinaire ne possède pas. Le travail doit être organisé et il doit y avoir un chef. Sans ces deux conditions, le travail ne peut pas donner les résultats attendus, et tous les efforts seront vains. Les gens pourront se torturer ; mais ces tortures ne les feront pas s'éveiller. Il semble que pour certaines personnes rien ne soit plus difficile à comprendre. Par elles-mêmes et de leur propre initiative, elles peuvent être capables de grands efforts et de grands sacrifices. Mais que leurs premiers efforts, leurs premiers sacrifices doivent être d'obéir à un autre, rien au monde ne les en persuadera jamais. Et elles ne veulent pas admettre que tous leurs efforts et tous leurs sacrifices, dans ce cas, ne peuvent servir à rien.

« Le travail doit être organisé. Et il ne peut l'être que par un homme qui connaisse ses problèmes et ses buts, qui connaisse ses méthodes, étant lui-même passé, en son temps, par un tel travail organisé.

« Le travail commence habituellement dans un petit groupe. Ce groupe est généralement en rapport avec toute une série de groupes analogues de différents niveaux, qui,

tous ensemble, constituent ce qui peut être appelé une “école préparatoire”.

« Le premier trait caractéristique des groupes, leur trait le plus essentiel, est qu'ils ne sont pas constitués selon le désir et les préférences de leurs membres. Les groupes sont constitués par le maître, qui choisit les types d'hommes capables, du point de vue de ses buts, de se rendre utiles les uns aux autres.

« Nul travail de groupe n'est possible sans un maître. Et le travail de groupe sous un mauvais maître ne peut produire que des résultats négatifs.

« Le second trait important du travail des groupes est que ceux-ci peuvent être en relation avec quelque *but* dont ceux qui commencent le travail ne sauraient se faire la moindre idée, et qui ne peut pas leur être expliqué avant qu'ils n'aient compris l'essence, les principes du travail, et toutes les idées qui s'y rattachent. Mais ce but vers lequel ils vont, et qu'ils servent sans le connaître, est le principe d'équilibre sans lequel leur travail ne saurait exister. La première tâche est de comprendre ce but, c'est-à-dire le but du maître. Lorsqu'ils ont compris ce but — bien qu'au début ce ne puisse être que partiellement — leur propre travail devient plus conscient, et par conséquent, il peut donner de meilleurs résultats. Mais, comme je l'ai déjà dit, il arrive souvent que le but du maître ne puisse pas être expliqué au commencement.

« Donc, le premier but d'un homme qui commence *l'étude de soi* doit être de rejoindre un groupe. L'étude de soi ne peut avoir lieu que dans des groupes convenablement organisés. Un homme seul ne peut pas se voir lui-même. Mais un certain nombre de personnes associées dans ce dessein, s'apporteront, même sans le vouloir, une aide mutuelle. L'un des traits typiques de la nature humaine est que l'homme voit toujours plus facilement les défauts des autres que les siens propres. En même temps, sur le chemin de l'étude de soi, l'homme apprend qu'il possède lui-même tous les défauts qu'il trouve chez autrui. Or, il y a bien des choses qu'il ne voit pas en lui-même, tandis que chez les autres il commence à les voir. Cependant, comme je viens de le dire, il sait maintenant que ces traits sont aussi les siens. Ainsi, les autres membres du groupe lui

servent de miroirs dans lesquels il se voit. Mais bien entendu, pour se voir lui-même dans les fautes de ses camarades et non pas simplement voir leurs fautes, il doit sans répit se tenir sur ses gardes et être très sincère avec lui-même.

« Il doit se rappeler qu'il n'est pas un ; qu'une partie de lui-même est l'homme qui veut s'éveiller et que l'autre — "Ivanoff", "Petroff" ou "Zacharoff" — n'a pas le moindre désir d'"éveil" et devra être réveillée de force.

« Un groupe est d'ordinaire un pacte conclu entre les *Moi* d'un certain nombre de personnes pour engager ensemble la lutte contre tous les "Ivanoff", "Petroff" et "Zacharoff", c'est-à-dire, contre leurs "fausses personnalités".

« Prenons Petroff. Petroff est formé de deux parties — *Moi* et "Petroff". Mais *Moi* est sans force devant Petroff. Petroff est le maître. Supposez qu'il y ait vingt personnes ; vingt *Moi* commencent alors à lutter contre un seul Petroff. Ils peuvent maintenant se montrer plus forts que lui. Dans tous les cas, ils peuvent troubler son sommeil, l'empêcher de dormir aussi tranquillement qu'auparavant. Et le but est atteint.

« De plus, dans le travail de l'étude de soi, chacun commence à accumuler tout un matériel qui résulte de ses observations sur lui-même. Vingt personnes auront vingt fois plus de matériel. Et chacune d'elles sera en état d'employer la totalité de ce matériel, parce que l'échange des observations est un des buts de l'existence des groupes.

« Lorsqu'un groupe est en train de s'organiser, certaines conditions sont imposées à tous ses membres ; par ailleurs, certaines conditions spéciales sont prévues pour chacun.

« Les conditions générales posées au début du travail sont habituellement de cette sorte : il est d'abord expliqué à tous les membres du groupe qu'ils doivent garder secret tout ce qu'ils entendent ou apprennent dans le groupe, et non seulement tant qu'ils en sont membres, mais une fois pour toutes et pour toujours.

« C'est là une condition indispensable dont le principe doit être assimilé dès le tout début. En d'autres termes, ils doivent comprendre qu'il n'y a en ceci pas la moindre tentative de faire un secret de ce

qui n'est pas essentiellement un secret, pas plus qu'il ne s'agit d'une intention

délibérée de les priver de leur droit d'échanger des idées avec leurs proches ou avec leurs amis.

« La simple raison de cette condition est le fait *qu'ils sont incapables* de transmettre correctement ce qu'ils entendent dans les groupes. Mais très vite, *de par leur propre expérience personnelle*, ils commencent à mesurer combien d'efforts, combien de temps et combien d'explications sont nécessaires pour parvenir à comprendre ce qui est dit dans les groupes. Il leur devient clair, dès lors, qu'ils sont incapables de donner à leurs amis une idée juste de ce qu'ils ont appris eux-mêmes. En même temps, ils commencent à comprendre qu'en donnant à leurs amis des *idées fausses*, ils les coupent de toute possibilité d'approcher jamais le travail ou de pouvoir y comprendre quelque chose — sans compter que, de cette façon, ils sont en train de se créer à eux-mêmes, pour l'avenir, toutes sortes de difficultés et de désagréments. Si un homme, en dépit de cet avertissement, tente de transmettre à ses amis ce dont il a été parlé dans les groupes, il ne tardera pas à se convaincre que de telles tentatives donnent des résultats tout à fait inattendus et indésirables. Ou bien les gens commencent à discuter avec lui, sans vouloir l'écouter, s'efforçant de lui imposer leurs propres théories, ou bien ils interprètent de travers ce qu'il leur dit, attachant un sens entièrement différent à tout ce qu'ils entendent de lui. Lorsqu'un homme s'en rend compte et comprend l'inutilité de tels essais, la légitimité de cette condition commence à lui apparaître.

« Il y a d'ailleurs une autre raison, non moins importante : il est très difficile pour un homme de garder le silence sur les choses qui l'intéressent. Il voudrait en parler à tous ceux à qui il a l'habitude de confier ses pensées, comme il dit. C'est là le plus mécanique de tous les désirs, et, dans ce cas, le silence est la forme de jeûne la plus difficile. Par contre, si un homme le comprend, ou tout au moins s'il suit cette règle, ce sera pour lui le meilleur exercice de rappel de soi et de développement de la volonté. Seul un homme capable de garder le silence quand cela est nécessaire peut être son propre maître.

« Mais pour bien des gens — notamment pour ceux qui sont habitués à se considérer comme sérieux et sensés, ou comme silencieux, n'aimant rien de plus au monde

que la solitude et la réflexion — il est très difficile de reconnaître que l'une de leurs principales caractéristiques est le bavardage. Et voilà pourquoi cette exigence est particulièrement importante. Si un homme s'en souvient et s'il prend sur lui de s'y conformer, il découvrira de nombreux côtés de lui-même qu'il n'avait encore jamais remarqués.

« Il est encore exigé des membres de chaque groupe, qu'ils disent à leur *maître* toute la vérité.

« C'est là aussi un point qui doit être bien compris. Les gens ne réalisent pas la place immense que prend dans leurs vies le mensonge, ou tout au moins, *la suppression de la vérité*. Ils sont tous incapables d'être sincères, tant envers eux-mêmes qu'envers les autres. Ils ne comprennent même pas qu'apprendre à être sincère *lorsque c'est nécessaire* est une des choses les plus difficiles du monde. Ils imaginent que dire ou ne pas dire la vérité, être ou n'être pas sincère, dépend d'eux. Par conséquent, ils doivent apprendre à être sincères, et l'apprendre avant tout par rapport au *maître* de leur travail. Faire au maître un mensonge délibéré, ne pas être sincère avec lui, ou simplement lui cacher quelque chose, rend leur présence dans le groupe tout à fait inutile, et c'est pire encore que s'ils se montraient grossiers ou incivils envers lui, ou en sa présence.

« Ce que l'on demande ensuite aux membres d'un groupe, c'est de *se rappeler la raison pour laquelle ils sont venus au groupe*. Ils y sont venus pour apprendre et pour travailler sur eux-mêmes — et pour apprendre, pour travailler, non pas à leur idée, mais comme on leur dit de le faire. Ainsi donc, s'ils commencent dès qu'ils sont dans le groupe par ressentir une méfiance à l'égard du maître et par l'exprimer, par critiquer ses actions, par prouver qu'ils comprennent mieux que lui comment le groupe devrait être dirigé, et surtout s'ils font preuve à l'égard du maître d'un manque de considération extérieure, d'un manque de respect, d'une âpreté, d'une impatience, d'une tendance à discuter, cela met aussitôt fin à toute possibilité de

travail, parce que le travail n'est possible que dans la mesure où les gens se rappellent qu'ils sont venus pour apprendre et non pour enseigner.

« Lorsqu'un homme commence à se méfier de son

maître, celui-ci perd aussitôt toute utilité pour lui, tandis qu'il devient lui-même inutile au maître, et dans ce cas, il vaut mieux pour lui qu'il aille en chercher un autre ou essaie de travailler seul. Cela ne lui fera aucun bien, mais en tous les cas cela lui fera moins de mal que le mensonge, ou la suppression de la vérité, ou la résistance et la méfiance à l'égard de son maître.

« Outre ces exigences fondamentales, il est présumé, naturellement, que les membres de chaque groupe doivent travailler. S'ils se contentent de fréquenter le groupe et ne travaillent pas, mais s'imaginent seulement qu'ils travaillent, ou s'ils regardent comme un travail leur simple présence dans le groupe, ou encore, comme il arrive souvent, s'ils viennent aux réunions pour passer le temps, regardant le groupe comme un lieu de rencontres agréables, alors leur "présence" dans le groupe devient tout à fait inutile. Et plus vite ils seront renvoyés, ou partiront de leur propre gré, mieux cela vaudra pour eux et pour les autres.

« Les exigences fondamentales qui viennent d'être énumérées déterminent les règles obligatoires pour tous les membres d'un groupe. En premier lieu ces règles aident quiconque veut réellement travailler à se soustraire à des milliers de choses qui pourraient l'arrêter ou nuire à son travail, et en second lieu *elles l'aident à se rappeler lui-même.*

« Il arrive très souvent, au commencement du travail, que telle ou telle règle déplaît aux membres d'un groupe. Et ils vont jusqu'à demander : *Ne pouvons-nous pas travailler sans règles ?* Les règles leur apparaissent, soit comme une contrainte inutile imposée à leur liberté, soit comme une formalité ennuyeuse ; et que ces règles leur soient sans cesse rappelées leur semble être une preuve de mécontentement ou de malveillance de la part du maître.

« En réalité les règles constituent la première et la principale aide

qu'ils reçoivent du travail. Il est évident que les règles n'ont pas pour objet de les amuser, de leur procurer des satisfactions, ni de leur rendre les choses plus faciles. Les règles poursuivent un objet défini : les faire se comporter comme ils se comporteraient *s'ils étaient*, c'est-à-dire s'ils se rappelaient eux-mêmes et comprenaient

comment ils doivent se conduire à l'égard des personnes qui sont en dehors du travail, à l'égard de celles qui sont dans le travail, et à l'égard du maître. S'ils pouvaient se rappeler eux-mêmes et le comprendre, aucune règle ne leur serait plus nécessaire. Mais au commencement du travail, ils ne sont pas capables de se rappeler eux-mêmes et ils ne comprennent rien à toutes ces choses, si bien que ces règles sont indispensables ; et des règles ne peuvent jamais être faciles, plaisantes ou confortables. Au contraire, elles doivent être difficiles, déplaisantes et inconfortables ; autrement, elles ne répondraient pas à leur but. Les règles sont les réveille-matin qui tirent le dormeur du sommeil. Mais l'homme qui ouvre les yeux pour une seconde s'indigne lorsqu'il entend sonner le réveil, et il demande : *ne peut-on donc pas s'éveiller sans tous ces réveils ?*

« À côté de ces règles générales, certaines conditions particulières sont encore imposées à chaque personne ; elles sont généralement en rapport avec son défaut ou son trait principal.

« Mais il faut ici donner quelques explications.

« Le caractère de tout homme présente un certain trait qui lui est central — comparable à un axe autour duquel tourne toute sa "fausse personnalité". Le travail personnel de tout homme doit être fait essentiellement d'une lutte contre ce défaut principal. Cela explique pourquoi il ne peut pas y avoir de règles générales de travail, et pourquoi tous les systèmes qui essaient de développer de telles règles, ou bien ne mènent à rien, ou bien font du mal. Comment pourrait-il y avoir des règles générales ? Ce qui est nécessaire à l'un est nuisible à l'autre. Tel homme parle trop ; il doit apprendre à se taire. Tel autre se tait lorsqu'il devrait parler, et il doit apprendre à parler. Et il en est ainsi de tout. Les règles générales pour le travail des groupes concernent tout le monde. Des directives personnelles ne sauraient concerner que celui auquel elles sont destinées. Nul ne peut

découvrir par lui seul son trait ou son défaut le plus caractéristique. C'est pratiquement une loi. Le maître doit indiquer à l'élève son défaut principal et lui montrer comment le combattre. Seul le maître peut le faire.

« L'étude du "défaut principal" et la lutte contre ce défaut constituent, en quelque sorte, le sentier individuel

de chaque homme, mais le but doit être le même pour tous. Ce but est de réaliser sa propre nullité. L'homme doit d'abord se convaincre, en toute vérité et sincérité, de sa propre impuissance, de sa propre nullité ; et c'est seulement lorsqu'il parviendra à la sentir constamment qu'il *sera prêt pour les degrés suivants, beaucoup plus difficiles, du travail.*

« Tout ce qui a été dit jusqu'ici concerne des groupes réels qui se rattachent à un travail réel ; et ce travail, à son tour, se rattache à ce que nous avons appelé la "quatrième voie". Mais il y a de nombreuses pseudo-voies, et des pseudo-groupes, et du pseudo-travail, qui ne sont qu'imitation extérieure. Il ne s'agit même pas de "magie noire".

« On m'a souvent demandé en quoi consistait la "magie noire", et j'ai répondu qu'il n'y a pas de magie rouge, ni verte, ni jaune. Il y a la mécanique, c'est-à-dire "ce qui arrive", et il y a "faire". "Faire" est magique, et il n'y a qu'une sorte de "faire". Il ne peut pas y en avoir deux. Mais il peut y avoir une falsification, une imitation extérieure des apparences du "faire", qui ne saurait donner aucun résultat objectif, mais peut tromper les personnes naïves et susciter en elles la foi, l'infatuation, l'enthousiasme et même le fanatisme.

« C'est pourquoi, dans le vrai travail, c'est-à-dire dans le vrai "faire", aucune infatuation n'est plus possible. Ce que vous appelez magie noire est fondé sur l'infatuation et sur la possibilité de jouer des faiblesses humaines. La magie noire ne signifie, en aucune façon, une magie du mal. Je vous ai déjà dit précédemment que personne ne fait jamais rien pour l'amour du mal, ou dans l'intérêt du mal. Chacun fait toujours tout dans les intérêts du bien *tel qu'il le comprend.* De la même manière, il est tout à fait erroné d'affirmer

que la magie noire est nécessairement *égoïste*, que dans la magie noire un homme vise forcément à obtenir des résultats pour lui-même. Rien n'est plus faux. La magie noire peut être très altruiste, elle peut poursuivre le bien de l'humanité, elle peut se proposer de sauver l'humanité de maux réels ou imaginaires. Non, ce qui mérite d'être appelé magie noire a toujours un caractère défini. Ce caractère est la tendance à utiliser les gens pour quelque but, même le meilleur, *sans qu'ils*

le sachent, et sans qu'ils comprennent, soit en suscitant en eux la foi et l'infatuation, soit en agissant sur eux par la peur.

« Mais à ce sujet, il faut garder présent à l'esprit qu'un "magicien noir", bon ou mauvais, a dû passer par une école. Il a appris quelque chose, il a entendu parler de quelque chose, il sait quelque chose. C'est simplement un "homme à demi éduqué" qui a été renvoyé de l'école, ou bien qui l'a quittée, ayant décidé qu'il en savait désormais assez, qu'il refusait de demeurer plus longtemps sous aucune tutelle, et qu'il pouvait travailler de son propre chef, et même diriger le travail des autres. Tout travail de cette sorte ne peut donner que des résultats subjectifs, c'est-à-dire qu'il ne peut que décevoir de plus en plus, et favoriser le sommeil au lieu de le diminuer. On peut néanmoins apprendre certaines choses d'un magicien noir — si mal que ce soit. Il peut même lui arriver, par accident, de dire la vérité. C'est pourquoi je dis qu'il y a bien pire que la "magie noire". Par exemple, toutes les sortes de sociétés "spirites", "théosophiques", et autres groupes "occultistes". Non seulement leurs maîtres n'ont jamais été dans une école, mais ils n'ont même jamais rencontré quelqu'un qui ait été en contact avec une école. Leur travail n'est que singerie. Mais un travail imitatif de cette sorte procure une très grande satisfaction de soi. Un homme se prend lui-même pour un "maître", les autres se prennent pour des "disciples", et tout le monde est content. Aucune réalisation de sa propre nullité ne peut être atteinte de cette façon, et si quelques-uns affirment qu'ils sont arrivés à ce résultat, ils ne font que s'illusionner ou se tromper eux-mêmes — si ce n'est pas là pur mensonge. Au contraire, bien loin de réaliser leur propre nullité, les membres de tels cercles réalisent leur propre

importance et gonflent leur fausse personnalité.

« Au commencement, il n'y a rien de plus difficile que de vérifier si le travail est juste ou faux, si les directives reçues sont valables ou erronées. À cet égard, la partie théorique du travail peut se montrer utile, parce qu'elle permet à un homme de s'en faire juge plus aisément. Il sait ce qu'il connaît et ce qu'il ignore. Il sait ce qui peut être appris par des moyens ordinaires et ce qui ne le peut pas. Et s'il apprend quelque chose de nouveau, ou quelque chose qui ne puisse pas être appris de la façon ordinaire,

à partir des livres ou en suivant des cours, c'est jusqu'à un certain point une garantie que l'autre côté, le côté pratique, peut lui aussi être juste. Mais c'est naturellement très loin d'être une garantie suffisante, parce que, ici aussi, des erreurs sont possibles. Toutes les sociétés, tous les cercles occultistes ou spiritualistes affirment qu'ils possèdent un nouvel enseignement. Et il y a des gens pour le croire.

« Dans des groupes correctement organisés, nulle foi n'est requise ; on demande tout juste un peu de confiance, et encore, pas pour longtemps ; parce que plus vite un homme commence à éprouver la vérité de ce qu'il entend, mieux cela vaut pour lui.

« La lutte contre le “faux Moi”, contre le trait ou le défaut principal, est la partie la plus importante du travail, mais cette lutte doit se traduire par des actes, non par des paroles. À cette fin, le maître donne à chacun des tâches définies qui exigent, pour être menées à bien, la conquête de son trait principal. Lorsqu'un homme prend sur lui l'accomplissement de l'une de ces tâches, il lutte avec lui-même, il travaille sur lui-même. S'il esquive les tâches, s'il se dérobe devant leur accomplissement, cela signifie, soit qu'il ne veut pas travailler, soit qu'il ne le peut pas.

« En règle générale, le maître ne donne, au commencement, que des tâches très faciles, que l'on ne peut même pas appeler des tâches, et il n'en parle qu'à mots couverts : il les suggère plutôt qu'il ne les donne. S'il voit qu'il est compris et que les tâches sont exécutées, il passe ensuite à des tâches plus difficiles.

« Ces nouvelles tâches, bien qu'elles ne soient que

subjectivement difficiles, sont appelées des “barrières”. Une sérieuse barrière a ceci de particulier que l’homme qui est parvenu à la franchir ne peut plus jamais revenir à sa vie ordinaire, à son sommeil ordinaire. Et si, après avoir passé la première barrière, il a peur de celles qui suivent, s’il ne va pas de l’avant, il s’arrête, pour ainsi dire, entre deux barrières et ne peut plus désormais ni avancer ni reculer. Rien de pire ne saurait arriver à un homme. C’est pourquoi le maître est toujours très prudent dans le choix des tâches et des barrières, en d’autres termes, il ne prend le risque de donner des tâches définies, exigeant

la conquête de barrières intérieures, qu’à ceux qui ont déjà fait leurs preuves sur les petites barrières.

« Il arrive souvent que, stoppés par quelque barrière, d’habitude la plus petite et la plus simple, les gens se dressent contre le travail, contre le maître, contre les autres membres du groupe, et les accusent précisément de ce qui vient de leur être révélé sur eux-mêmes.

« Quelquefois ils se repentent par la suite, et tournent le blâme contre eux-mêmes ; puis ils retournent leur blâme contre les autres ; après quoi ils se repentent de nouveau, et ainsi de suite. Il n’est rien qui puisse mieux montrer un homme que son attitude envers le travail et envers le maître *après qu’il les a quittés*. Parfois de tels tests sont organisés intentionnellement. Un homme est placé dans une telle situation qu’il est *obligé* de s’en aller, ce qui est parfaitement légitime, dès lors qu’il a un grief réel, soit contre le maître lui-même, soit contre quelque autre personne. Après quoi on continue de l’observer, pour voir comment il se comportera. Un homme décent se comportera décemment, même s’il pense qu’il a été victime d’une erreur ou d’une injustice. Par contre bien des gens montrent, en de telles circonstances, un côté de leur nature qui, sans cela, serait toujours demeuré caché. Et c’est un moyen parfois indispensable pour faire ressortir la nature d’un homme. Aussi longtemps que vous êtes bon envers un homme, il est bon envers vous. Mais que deviendra-t-il si vous l’égratignez un petit peu ?

« Au reste ce n’est pas l’essentiel ; ce qui est capital, c’est l’attitude personnelle d’un tel homme, sa propre *évaluation* des idées

qu'il reçoit ou a reçues, et le fait qu'il gardera cette évaluation ou la perdra. Un homme peut s'imaginer pendant longtemps et en toute sincérité qu'il veut travailler, et même faire de grands efforts, puis il peut tout jeter par-dessus bord, et se dresser définitivement contre le travail ; alors il se justifie, il invente diverses contrefaçons, il fausse délibérément le sens de tout ce qu'il a entendu, et ainsi de suite.

— Que lui arrive-t-il en châtement ? demanda l'un des auditeurs.

— Rien, que pourrait-il lui arriver ? répondit G. *Il est son propre châtement.* Et quel châtement pourrait être pire ?

« Il est impossible de donner une description complète de la façon dont est conduit le travail d'un groupe, reprit G. Tout cela doit être vécu. Je ne peux faire que des allusions à des choses dont le sens véritable sera seulement révélé à ceux qui travailleront, qui apprendront par expérience ce que signifient des "barrières" et quelles difficultés elles présentent.

« D'une manière tout à fait générale, on peut dire que la conquête du mensonge est la barrière la plus difficile. L'homme ment tellement et si constamment à lui-même et aux autres qu'il cesse de le remarquer. Néanmoins le mensonge doit être conquis, vaincu. Et le premier effort de l'élève, c'est de vaincre le mensonge vis-à-vis de son maître. Il doit décider de ne lui dire que la vérité, ou cesser tout travail.

« Vous devez comprendre que le maître prend sur lui une tâche très difficile : le nettoyage et la réparation des machines humaines. Naturellement, il n'accepte que les machines qu'il est en son pouvoir de réparer. Si une pièce essentielle est brisée ou hors d'état de jouer son rôle dans la machine, alors il refuse de s'en occuper. Cependant, certaines machines qui pourraient encore être remises en état se mettent dans un cas désespéré dès qu'elles commencent à dire des mensonges. Un mensonge au maître, même insignifiant, une quelconque dissimulation, telle que celle qui consiste pour un élève à ne pas dire à son maître ce qu'on lui a demandé de tenir secret ou ce qu'il a dit lui-même à un autre, met aussitôt fin à son travail, et surtout s'il a réellement fait des efforts auparavant.

« Ici, il y a quelque chose que vous ne devez jamais oublier :

chaque effort de l'élève lui vaut un surcroît d'exigences. Tant qu'il n'a pas fait de sérieux efforts, on ne peut pratiquement rien exiger de lui, mais au fur et à mesure que ses efforts augmentent, augmente aussi le poids des exigences. Plus un homme fait d'efforts, plus on lui en demande.

« Lorsqu'ils en sont là, les élèves commettent très souvent l'erreur de tout le monde. Ils pensent que leurs efforts antérieurs, leurs mérites précédents, leur donnent pour ainsi dire des privilèges, *diminuent* ce qu'on est en droit d'exiger d'eux, et leur constituent en quelque sorte une excuse au cas où ils ne travailleraient pas ou

même commettraient des fautes par la suite. C'est naturellement l'erreur la plus profonde. Rien de ce qu'un homme a fait hier ne saurait aujourd'hui lui servir d'excuse. C'est tout le contraire. Si un homme n'a rien fait hier, on ne peut rien lui demander aujourd'hui ; s'il a fait quelque chose hier, cela signifie qu'il peut faire plus aujourd'hui. Cela ne signifie certainement pas qu'il est mieux de ne rien faire. Celui qui ne fait rien, ne reçoit rien.

« Comme je l'ai déjà dit, l'une des premières exigences est la sincérité. Mais il y a différentes sortes de sincérité. Il y a la sincérité intelligente et il y a la sincérité stupide, exactement comme il y a la dissimulation intelligente et la stupide dissimulation. La stupide sincérité et la stupide dissimulation sont également mécaniques. Mais si un homme veut apprendre à être *intelligemment sincère*, il doit être sincère d'abord avec son maître et avec ceux qui sont ses aînés dans le travail. Ce sera la "sincérité intelligente". Toutefois, il importe de noter que la sincérité ne doit pas devenir "manque de considération". Le manque de considération, en ce qui regarde le maître ou ceux qui sont dans une certaine mesure ses remplaçants, détruit toute possibilité de travail. Si un homme veut apprendre à *dissimuler intelligemment*, il lui faut dissimuler à propos du travail, apprendre à se taire quand il doit se taire, c'est-à-dire quand il est avec des gens qui sont hors du travail, et qui ne sont pas capables de le comprendre, ni de l'apprécier. Mais la sincérité dans le groupe est une exigence absolue ; en effet, si un homme continue de mentir dans le groupe de la même façon qu'il se ment à lui-même et aux autres dans la vie, il

n'apprendra jamais à faire le partage entre la vérité et le mensonge.

« La seconde barrière est très souvent la conquête de la peur. L'homme ordinaire a des quantités de peurs inutiles, imaginaires. Les mensonges et les peurs — telle est l'atmosphère dans laquelle il vit. Et la conquête de la peur n'est pas moins individuelle que la conquête du mensonge. Tout homme a ses peurs particulières, des peurs qui n'appartiennent qu'à lui. Il faut qu'il les découvre ; puis qu'il les détruise. Les peurs dont je parle sont habituellement liées aux mensonges au milieu desquels l'homme vit. Vous devez comprendre que ces peurs

—

—

n'ont rien de commun avec la peur des araignées, ou des souris, ou des ténèbres, ou avec les peurs nerveuses inexplicables.

« La lutte contre les mensonges en soi-même et la lutte contre les peurs constituent le premier travail positif qu'un homme ait à faire.

« Il faut se convaincre en général que les efforts positifs et même les sacrifices que l'on fait dans le travail ne justifient ou n'excusent nullement les fautes qui peuvent suivre. Au contraire, ce qui est pardonnable chez un homme qui n'a jamais fait d'efforts et qui n'a jamais rien sacrifié est impardonnable chez un autre, qui a déjà fait de grands sacrifices.

« Cela semble injuste, mais il faut comprendre cette loi. Un compte est ouvert, en quelque sorte, pour chaque homme. Ses efforts et ses sacrifices sont enregistrés sur une page du Grand Livre et ses erreurs, ses méfaits, sur l'autre. Ce qui est inscrit du côté positif ne peut jamais racheter ce qui est inscrit du côté négatif. Ce qui est enregistré sur le côté négatif peut seulement être effacé par la vérité, c'est-à-dire par une confession fervente et totale à lui-même et aux autres, et surtout au maître. Si un homme voit sa faute mais continue de se chercher des justifications, cette faute, même petite, peut détruire le résultat d'années entières de travail et d'efforts. Dans le travail, par conséquent, il est souvent préférable d'admettre sa culpabilité, même lorsque l'on n'est pas coupable. Mais ceci est encore une question délicate et il faut se garder de toute exagération. Sinon, le résultat sera encore le mensonge, et le mensonge inspiré par la peur ».

En une autre occasion, G. dit en parlant des groupes :

« Ne pensez pas que nous puissions tout de suite former un groupe. C'est une trop grande chose. Un groupe s'organise pour un travail *bien concerté*, pour un but bien défini. Il faudrait que je puisse avoir confiance en vous pour ce travail et que vous puissiez avoir confiance en moi et confiance les uns dans les autres. Alors ce serait un groupe. Jusqu'à ce qu'il y ait un travail général, il ne peut être question que d'un groupe préparatoire. Nous devons nous préparer pour qu'il puisse un jour y avoir un vrai groupe. Mais il n'est possible de nous y préparer

qu'en essayant d'imiter un groupe tel qu'il devrait être — en l'imitant du dedans bien sûr, et non pas du dehors.

« Qu'est-ce qui est nécessaire pour cela ? Avant tout, vous devez comprendre que dans un groupe tous sont responsables les uns pour les autres. L'erreur d'un seul est considérée comme l'erreur de tous. C'est une loi, et cette loi est bien fondée, parce que, comme vous le verrez plus tard, ce qui est acquis par un seul, tous l'acquièrent du même coup.

« La règle de la responsabilité commune doit être toujours bien présente à l'esprit. Elle a encore un autre aspect. Les membres d'un groupe ne sont pas seulement responsables pour les erreurs des autres, mais aussi pour leurs échecs. Le succès de l'un d'eux est le succès de tous, l'échec de l'un d'eux est l'échec de tous. Une grande faute commise par l'un d'eux, la violation d'une règle fondamentale, par exemple, entraîne inévitablement la dissolution du groupe tout entier.

« Un groupe doit marcher comme une machine. Mais les pièces de la machine doivent se connaître les unes les autres et s'entraider. Dans un groupe il ne peut pas y avoir d'intérêts personnels qui s'opposent aux intérêts des autres ou aux intérêts du travail, il ne peut pas y avoir de sympathies ou d'antipathies personnelles qui empêchent le travail. Tous les membres d'un groupe sont amis et frères, mais si l'un d'entre eux s'en va, et surtout s'il est renvoyé par le maître, il cesse d'être un ami et un frère, il devient aussitôt un

étranger, il est comme un membre coupé. Cette loi peut se montrer souvent très dure, elle est néanmoins indispensable. Supposons que deux amis de toujours entrent ensemble dans un groupe. Par la suite, l'un d'entre eux s'en va. L'autre, dès lors, n'a plus le droit de lui parler du travail du groupe. Celui qui est parti ressent ce silence comme une offense incompréhensible, et ils se querellent. Afin d'éviter cela, lorsqu'il s'agit de relations telles que : mari et femme, mère et fille, et ainsi de suite, nous les comptons comme un ; autrement dit, le mari et la femme sont comptés comme un seul membre du groupe. Donc, si l'un des deux ne peut pas continuer à travailler et s'en va, l'autre est considéré comme coupable et doit aussi s'en aller.

« De plus, vous devez vous souvenir que je ne peux vous aider que dans la mesure où vous m'aidez. Et votre aide, surtout au commencement, vous sera comptée non pas d'après ses résultats effectifs, qui se solderont presque certainement par zéro, mais d'après le nombre et l'importance de vos efforts. »

Après quoi G. était passé aux tâches individuelles et à la définition de nos « défauts principaux ». Il nous avait donné quelques tâches bien définies, avec lesquelles le travail de notre groupe commença.

Plus tard, en 1917, lorsque nous étions au Caucase, G. ajouta quelques observations intéressantes sur les principes généraux de la formation des groupes. Je pense que je dois les noter ici.

— Vous prenez tout d'une manière beaucoup trop théorique, dit-il. Vous devriez déjà en savoir plus long. L'existence des groupes en eux-mêmes ne comporte pas d'avantages particuliers, et il n'y a aucun mérite à faire partie d'un groupe. L'avantage ou l'utilité des groupes dépend de leurs résultats.

« Le travail de chacun peut se faire selon trois directions. Un homme peut être utile au *travail*. Il peut m'être utile à *moi-même*. Et il peut être utile à *lui-même*. Naturellement, l'idéal serait que le travail d'un homme produise des résultats dans ces trois directions à la fois. Mais que l'une d'entre elles manque, les deux autres peuvent

subsister. Par exemple, si un homme m'est utile, par ce simple fait il est également utile au travail. Ou bien s'il est utile au travail, par ce simple fait, il m'est également utile. Mais dans le cas où cet homme serait utile au travail et me serait utile, sans être capable d'être utile à lui-même, cette situation serait la pire, parce qu'elle ne pourrait pas durer. En effet, s'il ne prend rien pour lui-même et s'il ne change pas, s'il demeure tel qu'il était auparavant, le fait qu'il ait été utile par hasard pendant un certain temps n'est pas porté à son crédit, et, ce qui est plus important, il cesse bientôt d'être utile. Le travail grandit et change. Si un homme ne grandit pas lui-même ou ne change pas, il ne peut pas garder le contact avec le travail. Le travail le laisse derrière lui et le fait même qu'il avait pu être utile peut alors commencer à être nuisible. »

Je retournai à Saint-Pétersbourg pendant l'été de 1916.

Peu après que notre groupe, ou notre "groupe préparatoire", eut été formé, G. nous parla des efforts correspondant aux tâches qu'il nous avait fixées.

— Vous devez comprendre, disait-il, que les efforts ordinaires ne comptent pas. *Seuls comptent les sur-efforts*. Et il en est ainsi partout et en toutes choses. Ceux qui ne veulent pas faire de sur-efforts ont avantage à tout abandonner et à prendre soin de leur santé.

— Les sur-efforts ne risquent-ils pas d'être dangereux ? demanda l'un des auditeurs, particulièrement soucieux de sa santé.

— Naturellement ils peuvent l'être, dit G., mais il est préférable de mourir en faisant des efforts pour s'éveiller que de vivre dans le sommeil. Voilà une raison. Par ailleurs, ce n'est pas si facile de mourir d'efforts. Vous avez beaucoup plus de forces que vous ne pensez. Mais vous n'en faites jamais usage. Il vous faut comprendre, à ce sujet, un aspect de la constitution de la machine humaine.

« Dans la machine humaine, un rôle très important est joué par une certaine sorte d'accumulateur. Il y a deux petits accumulateurs à côté de chaque centre, et chacun d'eux contient la substance particulière nécessaire au travail du centre donné.

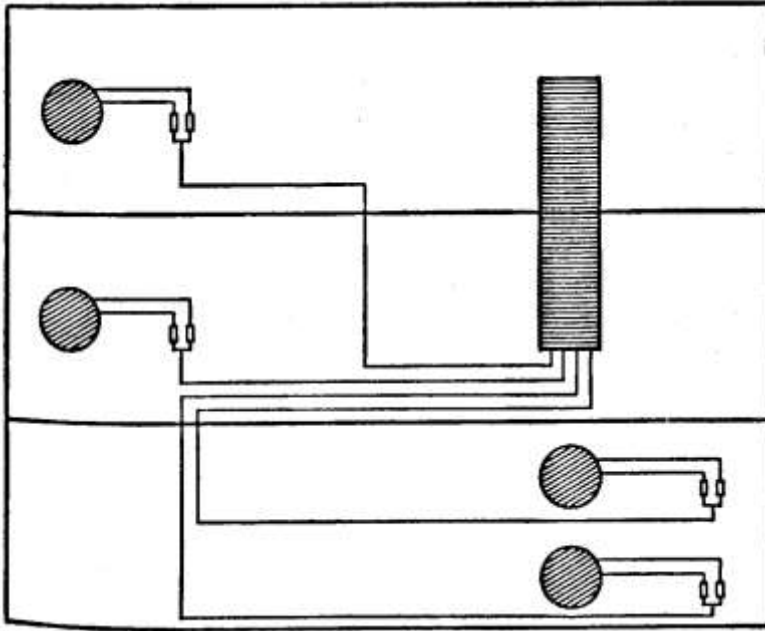
« En outre, il y a dans l'organisme un grand accumulateur, qui alimente les petits. Les petits accumulateurs sont reliés les uns aux autres et chacun d'eux est relié au centre le plus proche, aussi bien qu'au grand accumulateur. »

G. dessina un diagramme général de la machine humaine et indiqua la position des grands et des petits accumulateurs, ainsi que leur liaison. (Voir ci-contre).



— Les accumulateurs travaillent de la façon suivante, dit-il. Imaginons un homme en train de travailler : il lit, par exemple, un livre difficile et s'efforce de le comprendre ; en ce cas, plusieurs rouleaux tournent dans l'appareil intellectuel localisé dans sa tête. Ou bien supposons-le en train de faire l'ascension d'une montagne, et gagné peu à peu par la fatigue ; en ce cas, ce sont les rouleaux du centre moteur qui tournent.

« Le centre intellectuel, dans notre premier exemple, et le centre moteur dans le second, tirent l'énergie nécessaire à leur travail des petits accumulateurs. Lorsqu'un accumulateur est presque vide, l'homme se sent fatigué. Il voudrait s'arrêter, s'asseoir s'il est en train de marcher, penser à autre chose s'il est en train de résoudre un problème difficile. Mais d'une manière tout à fait inattendue, voici qu'il ressent en lui un afflux de forces nouvelles, et de nouveau il est en état de marcher ou de travailler. Cela signifie que le centre fatigué s'est mis en rapport avec le second accumulateur, d'où il tire sa nouvelle énergie. Pendant ce temps, le premier accumulateur est en train de se recharger d'énergie, puisée au grand



accumulateur. Le travail du centre reprend. L'homme continue de marcher ou de travailler. Parfois, pour assurer cette connexion, un bref repos est nécessaire. Parfois il y faut un choc ou un effort. Dans les deux cas, le travail reprend. Mais, au bout d'un certain temps, la réserve d'énergie du second accumulateur s'épuise elle aussi. Alors l'homme se sent de nouveau fatigué.

« Encore un choc extérieur, ou un instant de repos, ou une cigarette, ou un effort, et le contact est rétabli avec le premier accumulateur. Mais il peut facilement arriver que le centre ait épuisé l'énergie du second accumulateur si rapidement que le premier n'ait pas eu le temps de se remplir aux dépens du grand accumulateur, et qu'il ait pris la moitié seulement de l'énergie qu'il pouvait contenir ; il n'est plein qu'à moitié.

« S'étant remis en liaison avec le premier accumulateur, le centre commence à en tirer de l'énergie, tandis que le second se met en liaison avec le grand accumulateur pour en tirer à son tour de l'énergie. Mais cette fois, le premier accumulateur n'étant qu'à

moitié plein, le centre épuise très vite son énergie, et pendant ce temps, le second n'a pas réussi à se remplir de plus d'un quart. Le centre se met en liaison avec lui, le vide rapidement de toute son énergie et se met une fois de plus en liaison avec le premier accumulateur, et ainsi de suite. Après un certain temps, l'organisme est mis dans un tel état qu'aucun des petits accumulateurs n'a plus une goutte d'énergie en réserve. Cette fois, l'homme se sent réellement fatigué. Il ne tient plus sur ses jambes, il tombe de sommeil, ou bien son organisme réagit de manière morbide, ce sont des maux de tête, des palpitations, etc. Bref, il se sent malade.

« Puis soudain, après s'être reposé un peu, ou bien par suite d'un choc ou d'un effort, voici un nouvel afflux d'énergie et l'homme est encore une fois en état de penser, de marcher ou de travailler.

« Cela signifie que le centre est maintenant en liaison directe avec le grand accumulateur. L'énergie contenue dans celui-ci est énorme. Mis en liaison avec le grand accumulateur, un homme est capable d'accomplir de véritables miracles. Mais, naturellement, si les rouleaux continuent à tourner et si l'énergie tirée des aliments, de l'air et des

impressions continue à se dépenser plus vite qu'elle n'est reconstituée, alors vient un moment où le grand accumulateur lui-même est vidé de toute son énergie, et l'organisme meurt. Mais cela arrive très rarement. D'habitude, l'organisme réagit à l'avance, en cessant automatiquement de fonctionner. Pour qu'un organisme meure d'épuisement, il faut des conditions spéciales. Dans les conditions ordinaires, l'homme tombera endormi, ou s'évanouira, ou bien il se développera en lui quelque complication interne qui mettra l'organisme hors d'état de continuer à s'épuiser, longtemps avant le danger réel.

« Il n'y a pas de raison, par conséquent, de se laisser effrayer par les efforts ; le danger de mourir d'efforts n'existe pratiquement pas. Il est beaucoup plus facile de mourir d'inaction, de paresse, ou de peur de faire des efforts.

« Notre but devra donc être d'apprendre à établir des liaisons entre tel ou tel centre et le grand accumulateur. Aussi longtemps que

nous en serons incapables, nous échouons dans toutes nos entreprises, parce que nous tomberons endormis avant que nos efforts puissent donner le moindre résultat.

« Les petits accumulateurs suffisent pour le travail ordinaire, quotidien, de la vie. Mais pour le travail sur soi, pour la croissance intérieure, et pour les efforts qui sont exigés de tout homme qui s'engage sur la voie, l'énergie de ces petits accumulateurs ne suffit pas.

« Nous devons apprendre à puiser l'énergie directement au grand accumulateur.

« Cela n'est possible, cependant, qu'avec l'aide du centre émotionnel. Il est essentiel de le comprendre. Le contact avec le grand accumulateur ne peut se faire qu'à travers le centre émotionnel. Les centres instinctif, moteur et intellectuel, par eux-mêmes, ne peuvent s'alimenter qu'aux petits accumulateurs.

« C'est précisément ce que les gens ne comprennent pas. Et pourtant, leur but devrait être le développement de l'activité du centre émotionnel. Le centre émotionnel est un appareil beaucoup plus subtil que le centre intellectuel, particulièrement si nous prenons en considération que, de toutes les parties du centre intellectuel, la seule qui travaille est l'appareil formateur, et que bien des choses lui demeurent tout à fait inaccessibles. Si un homme veut

savoir et comprendre plus qu'il ne sait et comprend aujourd'hui, il doit se souvenir que ce nouveau savoir et cette nouvelle compréhension lui viendront à travers le centre émotionnel, et non pas à travers le centre intellectuel.

En plus de tout ce qu'il avait dit sur les accumulateurs, G. fit une très intéressante remarque au sujet du *bâillement* et du *rire*.

— Deux fonctions de notre organisme demeurent incompréhensibles et inexplicables du point de vue scientifique, dit-il, bien que la science n'admette naturellement pas qu'elle soit hors d'état de les expliquer : ce sont le bâillement et le rire. Ni l'une ni l'autre ne peuvent être comprises ni expliquées correctement, si l'on ignore tout des accumulateurs et de leur rôle dans l'organisme.

« Vous avez remarqué que vous bâillez lorsque vous êtes fatigués. C'est particulièrement frappant en montagne, lorsqu'un homme qui n'en a pas l'habitude fait une ascension : il bâille presque sans discontinuer. Le bâillement a pour effet d'insuffler de l'énergie dans les petits accumulateurs. Lorsqu'ils se vident trop rapidement, en d'autres termes lorsque l'un d'entre eux n'a pas le temps de se remplir tandis que l'autre est en train de se vider, le bâillement devient presque continu. En certains cas morbides, il peut se produire un arrêt du coeur, par exemple quand un homme veut bâiller, mais ne le peut pas ; dans d'autres cas, la fonction du bâillement étant dérégulée, un homme peut bâiller sans interruption, en pure perte, c'est-à-dire sans pouvoir en tirer aucune énergie.

« L'étude et l'observation du bâillement, faites de ce point de vue, peuvent révéler beaucoup de choses nouvelles et intéressantes.

« Le rire est lui aussi en rapport direct avec les accumulateurs. Mais le rire est la fonction opposée au bâillement. Le rire n'insuffle pas d'énergie en nous, au contraire il en expulse, il nous débarrasse de l'énergie superflue qui se trouve emmagasinée dans les accumulateurs. Le rire n'existe pas pour tous les centres, mais seulement pour les centres divisés en deux moitiés — positive et négative. Je n'ai pas encore exposé cette question en détail ; je le ferai lorsque nous en viendrons à une étude

plus poussée des centres. Pour le moment, nous ne considérerons que le centre intellectuel. Certaines impressions peuvent tomber sur les deux moitiés du centre en même temps, et susciter du même coup un "oui" et un "non" bien tranchés. Une telle simultanéité du "oui" et du "non" provoque dans le centre intellectuel une sorte de convulsion, et, parce qu'il est incapable d'harmoniser et de digérer ces deux impressions opposées qu'un seul fait détermine en lui, le centre commence à déverser au dehors, sous forme de rire, l'énergie qui afflue en lui de l'accumulateur sur lequel il se trouve branché. En d'autres cas, il arrive que l'accumulateur contienne beaucoup plus d'énergie que le centre n'en peut dépenser. Alors toute impression, même la plus ordinaire, peut être perçue comme double ; elle peut tomber simultanément sur les deux moitiés du centre et déclencher le

rire, c'est-à-dire une décharge d'énergie.

« Je ne vous donne ici, comprenez-le, qu'une esquisse. Souvenez-vous seulement que le bâillement et le rire sont l'un et l'autre très contagieux. Cela montre qu'ils sont essentiellement des fonctions des centres instinctif et moteur.

— Pourquoi le rire est-il si agréable ? demanda quelqu'un.

— Parce que, répondit G., le rire nous délivre d'une énergie superflue qui, si elle demeurerait inemployée, pourrait devenir négative, c'est-à-dire toxique. Nous avons toujours en nous une forte dose de cette substance toxique. Le rire en est l'antidote. Mais cet antidote n'est nécessaire qu'aussi longtemps que nous sommes incapables d'employer toute notre énergie à un travail utile. On a dit du Christ qu'il ne riait jamais. Et en effet, vous ne trouverez dans les Évangiles pas la moindre allusion au fait que le Christ ait ri une seule fois. Mais il y a différentes façons de *ne pas rire*. Certains ne rient jamais parce qu'ils sont complètement submergés par leurs émotions négatives, leur méchanceté, leur peur, leur haine, leurs soupçons. Alors que d'autres ne rient pas parce qu'ils ne peuvent pas avoir d'émotions négatives. Comprenez bien ceci : dans les centres supérieurs, le rire ne saurait exister, pour cette raison que, dans les centres supérieurs, il n'y a pas de division, pas de "oui" ni de "non".

CHAPITRE DOUZE

À cette époque — nous étions en août 1916 — le travail de nos groupes commençait à prendre des formes nouvelles et plus intenses. G. passait la plus grande partie de son temps à Saint-Pétersbourg ; il n'allait plus à Moscou que pour quelques jours, après quoi il revenait, le plus souvent avec deux ou trois de ses élèves de Moscou. Nos réunions et nos entretiens de ce temps-là avaient déjà perdu presque tout caractère conventionnel ; nous nous connaissions mieux, et en dépit de quelques frictions nous formions somme toute désormais un groupe très cohérent, uni par ces idées nouvelles qui nous étaient enseignées et par ces larges perspectives de savoir et de connaissance de soi qui s'étaient ouvertes devant nous. Nous étions alors une trentaine environ. Presque chaque soir, nous nous rencontrions. Parfois, dès son arrivée de Moscou, G. décidait de grandes excursions ou des pique-niques à la campagne, avec chachlik¹², ce qui nous sortait complètement de l'atmosphère de Saint-Pétersbourg. J'ai gardé plus particulièrement le souvenir d'une randonnée à Ostrovki en amont de la Néva, parce que je saisis soudain ce jour-là pourquoi G. organisait ces parties de plaisirs, apparemment sans but. Je compris qu'il nous observait tout le temps, et que nombre d'entre nous montraient, en de telles occasions, des aspects d'eux-mêmes

mêmes entièrement nouveaux, qui ne seraient jamais apparus durant les réunions de Saint-Pétersbourg. Mes rapports avec les élèves moscovites de G. étaient à cette époque tout à fait différents de ce qu'ils avaient été lors de ma première rencontre avec eux, au printemps de l'année précédente. Ceux-ci ne me semblaient plus, maintenant, des êtres artificiels, jouant un rôle appris par coeur. Au contraire, j'attendais toujours ardemment leur arrivée. J'essayais de découvrir en quoi consistait le travail qu'ils faisaient à Moscou et ce que G. leur avait dit de nouveau. C'est ainsi que j'appris d'eux bien des choses qui me furent plus tard très utiles dans mon travail. D'ailleurs, ces nouveaux entretiens prenaient place, je le vis bientôt,

¹² Mouton grillé à la mode caucasienne.

dans le développement d'un plan établi par G. Notre tâche ne consistait pas seulement à apprendre de lui, mais aussi à apprendre les uns des autres. Ainsi les groupes de G. m'apparurent comparables aux « écoles » des peintres du Moyen-Âge, où les élèves vivaient avec leur maître et, tout en apprenant de lui, devaient s'enseigner mutuellement. Et je comprenais du même coup pourquoi les élèves de G. n'avaient pas pu répondre aux questions que je leur avais posées à notre première rencontre. Elles avaient été d'une naïveté sans bornes : « Sur quoi se base votre travail sur vous-mêmes ? Quelle est la doctrine que vous étudiez ? D'où vient cet enseignement ? » etc.

Je voyais maintenant l'impossibilité de répondre à de telles questions. Mais il faut *apprendre*, pour commencer à comprendre cela. En ce temps-là, c'est-à-dire un peu plus d'un an auparavant, je pensais au contraire avoir tous les droits de poser de telles questions, exactement comme le pensaient encore ceux qui venaient à nous à présent ; ils commençaient toujours par nous poser des questions du même ordre, tout à fait surpris que nous n'y répondions pas, et, comme nous avions déjà pu nous en apercevoir, nous regardant dès lors comme des êtres artificiels ou jouant un rôle appris.

Les nouveaux venus n'apparaissaient qu'aux grandes réunions, auxquelles G. prenait part. Les groupes d'anciens se réunissaient toujours, à cette époque, séparément. Et la raison en était simple. Nous n'avions déjà plus le même aplomb, la même prétention de tout connaître — attitude inévitable de tous ceux qui s'approchent du travail pour

la première fois — et, par là même, nous pouvions désormais comprendre G. mieux qu'auparavant.

À ces grandes réunions, il était vraiment très intéressant pour nous de constater que les nouveaux venus posaient exactement les mêmes questions que nous au début ; les mêmes choses échappaient à leur compréhension, que nous avions été nous aussi incapables de comprendre, et qui nous semblaient maintenant si simples, si élémentaires. Ces expériences nous laissaient très satisfaits de nous-mêmes.

Mais lorsque nous étions de nouveau seuls avec G., il détruisait souvent, d'un mot, tout ce que nous nous étions imaginé sur nous-mêmes : il nous forçait à voir qu'en fait nous ne savions ni ne comprenions encore rien, ni sur nous-mêmes, ni sur les autres.

— Tout le malheur vient de votre certitude d'être toujours identiques à vous-mêmes, disait-il. Mais j'ai de vous une vision bien différente. Par exemple, je vois qu'aujourd'hui un Ouspensky est venu ici, tandis qu'hier c'était un autre Ouspensky. Quant au docteur — avant votre arrivée, nous étions ensemble tous les deux, et nous parlions ; c'était un certain docteur. Puis vous êtes venus. Et il m'est arrivé de jeter un regard sur lui : c'était déjà un tout autre docteur. Celui que j'avais vu quand j'étais seul avec lui, vous le voyez très rarement.

« Réalisez bien ceci, dit G. à ce propos : chaque homme a un répertoire défini de rôles qu'il joue dans les circonstances ordinaires. Il a un rôle pour chaque sorte de circonstances où il se trouve habituellement ; mais placez-le dans des circonstances légèrement différentes, il sera incapable de découvrir le rôle qui s'y accorde, et *pour un bref instant, il deviendra lui-même*. L'étude des rôles que chacun joue est une part indispensable de la connaissance de soi. Le répertoire de chaque homme est extrêmement limité. Si un homme dit simplement "Moi" et "Ivan Ivanovitch", il ne se verra pas lui-même tout entier, parce que "Ivan Ivanovitch" non plus n'est pas seul ; chacun en a au moins cinq ou six : un ou deux pour sa famille, un ou deux pour son bureau (l'un pour ses supérieurs et l'autre pour ses subordonnés), un pour ses amis au restaurant, et un autre aussi, peut-être, pour les conversations intellectuelles sur des sujets sublimes. Selon les

moments, cet homme est complètement identifié à l'un ou l'autre d'entre eux, et incapable de s'en séparer. Voir ses rôles, connaître son propre répertoire, et surtout savoir combien il est limité, c'est déjà savoir beaucoup. Mais voici le plus important : l'homme, en dehors de son répertoire, c'est-à-dire aussitôt que quelque chose le fait sortir de sa routine, ne serait-ce que pour un moment, se sent terriblement mal à l'aise, et il fait alors tous ses efforts pour revenir au plus vite à

l'un ou l'autre de ses rôles habituels. Il retombe dans ses ornières, et toutes les choses s'écoulent de nouveau sans heurts pour lui : tout sentiment de gêne et de tension a disparu. Il en est toujours ainsi dans la vie. Mais dans le travail, pour s'observer soi-même, il faut absolument admettre cette gêne et cette tension, et ne plus redouter ces états de malaise et d'impuissance. Ce n'est qu'à travers eux qu'un homme peut réellement apprendre à se voir. Et il est facile d'en saisir la raison. Chaque fois qu'un homme n'est pas dans un de ses rôles habituels, chaque fois qu'il ne peut pas trouver dans son répertoire le rôle qui convient à une situation donnée, il se sent comme un homme dévêtu. Il a froid, il a honte, il voudrait s'enfuir, afin que personne ne le voie. Cependant la question surgit : Que veut-il ? S'il veut une vie tranquille, il doit avant tout ne jamais sortir de son répertoire. Dans ses rôles habituels, il se sent à son aise et en paix. Mais s'il veut travailler sur lui-même, il lui faut détruire sa paix. Car le travail et la paix sont incompatibles. L'homme doit choisir. Sans se duper lui-même. C'est ce qui arrive le plus souvent. En paroles, il dit choisir le *travail*, alors qu'en réalité il ne veut pas perdre sa *paix*. Le résultat est qu'il s'assied entre deux chaises. C'est la plus inconfortable de toutes les positions. L'homme ne fait aucun travail et il n'en résulte cependant pour lui aucun confort. Par malheur, il lui est très difficile de tout envoyer au diable et de commencer le travail réel. Et pourquoi est-ce si difficile ? Avant tout parce que *sa vie est trop facile*. Ceux-là même qui estiment leur vie mauvaise y sont habitués, et peu leur importe au fond qu'elle soit mauvaise, puisqu'ils y sont faits. Mais voici qu'ils se trouvent devant quelque chose de nouveau et d'inconnu, dont ils ne savent pas s'ils pourront tirer ou non un résultat. Et le pire est qu'ils devront obéir à quelqu'un,

il leur faudra se soumettre à la volonté d'un autre. Si un homme pouvait inventer pour lui-même des difficultés et des sacrifices, il irait quelquefois très loin. En fait, cela est impossible. Il est indispensable d'obéir à un autre homme et de suivre une direction générale de travail dont le contrôle ne saurait appartenir qu'à un seul. Rien ne saurait être plus difficile que cette subordination pour un homme qui, dans sa vie, s'estime capable de tout décider et de tout

faire. Naturellement, lorsqu'il parvient à se libérer de ses fantaisies et à voir ce qu'il est en réalité, la difficulté disparaît. Mais précisément, cette libération ne peut se produire que dans le cours du travail. Il est difficile de commencer à travailler et surtout de continuer à travailler, et c'est difficile parce que la vie s'écoule trop facilement. »

Une autre fois, toujours à propos du travail des groupes, G. dit encore :

— Plus tard, vous verrez que chaque élève reçoit ses propres tâches individuelles, celles qui correspondent à son type et à son trait le plus caractéristique ; ces tâches ont pour but de lui donner l'occasion de lutter avec plus d'intensité contre son défaut principal. Mais à côté des tâches individuelles, il y a des tâches générales qui sont données au groupe, considéré comme un tout ; et, c'est alors le groupe tout entier qui est responsable de leur exécution — ce qui ne veut pas dire que, dans certains cas, le groupe ne soit pas responsable pour les tâches individuelles. Mais considérons d'abord les tâches générales. Aujourd'hui, vous comprenez jusqu'à un certain point la nature de cet enseignement et de ses méthodes ; vous devez donc être capables de commencer à transmettre ses idées. Vous vous rappelez qu'au début, je m'opposais à ce que vous parliez des idées de l'enseignement en dehors des groupes. J'avais posé comme règle que nul ne devait rien dire, à l'exception de ceux que j'avais spécialement instruits à cette fin. Je vous expliquais alors pourquoi cela était nécessaire : vous n'auriez pas été capables de donner aux gens un aperçu fidèle, ni une impression juste. Loin de là, au lieu de leur donner la possibilité de venir à l'enseignement, vous les en auriez écartés ; vous les auriez même peut-être privés de la possibilité d'y venir plus tard. Mais maintenant la

situation est différente. Je vous en ai déjà dit beaucoup. Et si vous avez réellement fait des efforts pour comprendre ce que vous avez entendu, alors vous devez être capables de le transmettre aux autres. C'est pourquoi je vous donnerai à tous une tâche précise.

« Vous essaieriez d'orienter vos conversations avec vos amis vers nos idées, vous essaieriez de préparer les personnes qui manifesteront

de l'intérêt, et si elles vous le demandent, amenez-les aux réunions. Mais que chacun de vous le prenne comme sa tâche propre, sans attendre d'un autre qu'il l'accomplisse pour lui. Si vous y parvenez, cela vous montrera d'abord que vous avez assimilé quelque chose, et en second lieu que vous êtes capables d'évaluer les gens, de comprendre avec qui cela vaut la peine de parler et avec qui c'est inutile. En effet, la plupart des gens ne peuvent pas s'intéresser à ces idées. À quoi bon dès lors tenter de les convaincre ? Mais certaines personnes peuvent les apprécier, et il faut leur en parler.

La réunion qui suivit fut très intéressante. Nous avons tous été vivement impressionnés par nos conversations avec nos amis ; nous avons tous beaucoup de questions à poser, mais nous étions aussi quelque peu désappointés et découragés.

Cela prouvait que les amis avaient posé des questions embarrassantes et que nous n'avions pas su trouver les réponses. Ils avaient demandé, par exemple, quels résultats nous avions retirés de notre travail, et exprimé les doutes les plus catégoriques sur notre "rappel de soi". Ou bien ils s'étaient montrés tout à fait convaincus qu'ils étaient capables, *eux*, de "se rappeler eux-mêmes". Certains avaient trouvé le "rayon de création" et les "sept cosmos" ridicules et inutiles : « Qu'est-ce que la "géographie" vient faire dans tout cela ? » avait demandé, non sans humour, un de mes amis, parodiant ainsi certaine réplique amusante d'une comédie qui venait de faire courir Saint-Petersbourg ; d'autres avaient demandé qui avait vu les centres et comment ils pouvaient être vus ; d'autres avaient trouvé absurde l'idée que nous ne pouvions pas *faire*. D'autres encore avaient estimé l'idée d'ésotérisme "séduisante, mais non convaincante". Ou bien ils avaient déclaré que l'ésotérisme était une "nouvelle invention".

Quelques-uns n'étaient pas du tout disposés à sacrifier leur "descendance" du singe. Quelques autres constataient l'absence d'amour de l'humanité dans cet enseignement. D'autres enfin disaient que nos idées relevaient du matérialisme courant, que nous voulions faire de tous les hommes des machines, que nous manquions

totalemment d'idéalisme, de sens du surnaturel, et ainsi de suite...

G. riait lorsque nous lui rapportions nos conversations avec nos amis.

— Ce n'est rien, disait-il. Si vous deviez faire un recueil de tout ce que les gens sont capables de dire, vous ne le croiriez pas vous-mêmes. Cet enseignement a une propriété merveilleuse : le moindre contact avec lui fait surgir du fond de l'homme le pire et le meilleur. Vous connaissez quelqu'un depuis des années, et vous pensez qu'il est un brave homme, plutôt intelligent. Mais essayez donc de lui parler de ces idées, vous verrez qu'il est un fou complet. Un autre, en revanche, vous semblait un personnage assez peu intéressant, mais vous lui exposez les principes de cet enseignement et vous voyez aussitôt que cet homme pense, et qu'il pense même très sérieusement.

— Comment reconnaître les personnes capables de venir au travail ? demanda l'un de nous.

— Comment les reconnaître, dit G., c'est une autre question. Pour en être capable, il faut "être", jusqu'à un certain point. Nous en reparlerons. Maintenant, il nous faut établir quelle sorte de gens peut venir au travail et quelle sorte ne le peut pas.

« Vous devez comprendre en premier lieu que l'on doit avoir une certaine préparation, un certain bagage. Il faut savoir en général tout ce qu'il est possible de savoir *par les moyens ordinaires* sur l'idée d'ésotérisme, sur l'idée d'une connaissance cachée, sur les possibilités d'une évolution intérieure de l'homme, et ainsi de suite. Je veux dire que de telles idées ne doivent pas risquer d'apparaître comme quelque chose d'entièrement nouveau. Autrement, il serait difficile de parler. De même, il peut être bon d'avoir reçu une formation scientifique et philosophique. De solides connaissances religieuses peuvent, elles aussi, être utiles. Mais celui qui s'attache à une forme religieuse particulière sans comprendre son essence,

—

—

rencontrera de grandes difficultés. En général, lorsqu'un homme ne sait presque rien, lorsqu'il a peu lu, peu pensé, il est difficile de parler avec lui. Cependant, s'il a une bonne essence, il y a pour lui une autre voie — on peut se passer de toute conversation ; mais dans ce cas, il doit être obéissant, il devra renoncer à sa volonté propre. D'une

manière ou d'une autre, il lui faudra d'ailleurs en venir là, car c'est une règle générale valable pour tous. Pour approcher cet enseignement d'une manière sérieuse, il faut avoir été préalablement *déçu*, il faut avoir perdu toute confiance, avant tout en soi-même, c'est-à-dire en ses propres possibilités, et, d'autre part, en toutes les voies connues. L'homme ne peut pas sentir ce qu'il y a de plus valable dans nos idées s'il n'a pas été déçu dans tout ce qu'il faisait, dans tout ce qu'il cherchait. S'il était un homme de science, il faut que la science l'ait déçu. S'il était dévot, il faut que la religion l'ait déçu. S'il était politicien, il faut que la politique l'ait déçu. S'il était philosophe, il faut que la philosophie l'ait déçu. S'il était théosophe, il faut que la théosophie l'ait déçu. S'il était occultiste, il faut que l'occultisme l'ait déçu. Et ainsi de suite. Mais comprenez bien, je dis par exemple qu'un dévot doit avoir été déçu par la religion. Cela ne veut pas dire qu'il ait dû perdre la foi. Au contraire. Cela signifie qu'il a dû être "*déçu*" *seulement par l'enseignement religieux ordinaire et par ses méthodes*. Alors il comprend que la religion, telle qu'elle nous est donnée d'ordinaire, n'est pas suffisante pour alimenter sa foi, et ne peut le mener nulle part.

« Dans leurs enseignements toutes les religions, à l'exception naturellement des religions dégénérées des sauvages, des religions inventées et de quelques sectes de nos temps modernes, comportent deux parties : l'une visible et l'autre cachée. Être déçu par la religion signifie être déçu par sa partie visible et sentir la nécessité de trouver sa partie cachée ou inconnue. Être déçu par la science ne signifie pas que l'on ait dû perdre tout intérêt pour la connaissance. Cela signifie être parvenu à cette conviction que les méthodes scientifiques habituelles ne sont pas seulement inutiles, mais néfastes, car elles ne sauraient mener qu'à la construction de théories absurdes ou contradictoires. Et il faut donc chercher d'autres voies. Être déçu par la philosophie signifie avoir compris que la philosophie ordinaire

est simplement — comme dit le proverbe russe "verser du néant dans du vide", donc le contraire d'une vraie philosophie — car il est certain qu'il peut et qu'il doit y avoir aussi une vraie philosophie. Être déçu par l'occultisme ne signifie pas avoir perdu sa foi dans le

miraculeux, c'est seulement s'être convaincu que l'occultisme ordinaire et même l'occultisme "savant", sous quelque nom qu'il se présente, n'est que charlatanisme et duperie. En d'autres termes, ce n'est pas avoir renoncé à l'idée que *quelque chose existe quelque part*, mais avoir compris que tout ce que l'homme connaît actuellement ou est capable d'apprendre par les voies habituelles n'est absolument pas ce dont il a besoin.

« Peu importe ce qu'un homme faisait ou ce qui l'intéressait auparavant. Quand il en arrive à être ainsi déçu par les voies accessibles, cela vaut désormais la peine de lui parler de nos idées, car il peut alors venir au travail. Mais s'il persiste à penser qu'en suivant sa routine, ou en explorant d'autres voies — car il ne les a pas encore toutes explorées — il peut par lui-même trouver ou faire quoi que ce soit, cela signifie qu'il n'est pas encore prêt. Je ne dis pas qu'il doive jeter par-dessus bord tout ce qu'il avait coutume de faire auparavant. Cela serait entièrement inutile. Non, il est même souvent préférable qu'il continue à vivre comme à l'ordinaire. Mais il doit se rendre compte maintenant qu'il ne s'agit là que d'une profession, ou d'une habitude, ou d'une nécessité. Dès lors, la question change : il pourra ne plus "s'identifier".

« Il n'y a qu'une chose incompatible avec le travail, c'est l'occultisme professionnel, autrement dit : le charlatanisme. Tous ces spirites, tous ces guérisseurs, tous ces clairvoyants et autres, et même la plupart de ceux qui les suivent — ne présentent aucune valeur pour nous. Et vous devez toujours vous en souvenir. Gardez-vous de leur en dire trop, car ils se serviraient de tout ce qu'ils apprendraient de vous pour continuer à berner de pauvres naïfs.

« Et il y a encore d'autres catégories de gens qui ne valent pas mieux. Nous en parlerons plus tard. En attendant, rappelez-vous seulement ces deux points : il ne suffit pas qu'un homme ait été déçu par les voies habituelles, il faut encore qu'il soit capable de conserver ou

d'accepter l'idée qu'il puisse y avoir quelque chose — quelque part. Si vous pouvez découvrir un tel homme, il pourra discerner dans vos paroles, si gauches soient-elles, leur goût de vérité. Mais si vous

parlez à d'autres sortes de gens, tout ce que vous leur direz sonnera à leurs oreilles comme des absurdités et ils ne vous écouteront même pas sérieusement. Cela ne vaut pas la peine de perdre votre temps avec eux. Cet enseignement est pour ceux qui ont déjà cherché et qui se sont *brûlés*. Ceux qui n'ont pas cherché, ou qui ne sont pas actuellement en train de chercher, n'en ont pas besoin. Et ceux qui ne se sont pas encore brûlés n'en ont pas besoin non plus.

— Mais ce n'est pas de cela que parlent les gens, dit un de nos camarades. Ils demandent : Admettez-vous l'existence de l'éther ? Comment concevez-vous le problème de l'évolution ? Pourquoi ne croyez-vous pas au progrès ? Pourquoi contestez-vous que l'on puisse et que l'on doive organiser la vie sur la base de la justice et du bien commun ? et autres sornettes de ce genre.

— Toutes les questions sont bonnes, répondit G., et vous pouvez partir de n'importe laquelle, *si seulement elle est sincère*. Comprenez-moi : toute question sur l'éther, ou le progrès, ou le bien commun, peut être posée par quelqu'un, simplement pour dire quelque chose, pour répéter ce qu'a dit un autre, ou ce qu'il a lu dans un livre — ou bien il peut la poser parce que c'est une question qui lui fait mal. Si c'est une question qui lui fait mal, vous pouvez lui donner une réponse, et l'amener par là même à l'enseignement, à partir de tout ce qu'il demande. Mais il est indispensable que sa demande, sa question, lui fasse mal.

Nos conversations sur les personnes susceptibles de s'intéresser à l'enseignement et de venir au travail nous amenèrent par la force des choses à évaluer nos amis d'un point de vue nouveau. À cet égard, nous éprouvâmes tous d'amères déceptions. Avant même que G. nous eût formellement chargés de *parler*, il va sans dire que nous avions tous essayé, d'une manière ou d'une autre, de convaincre nos amis, au moins ceux d'entre eux que nous rencontrions le plus souvent. Et dans la plupart des cas notre enthousiasme avait reçu un accueil glacial.

Ils ne nous comprenaient pas. Des idées qui nous semblaient primordiales et neuves leur paraissaient complètement périmées,

ennuyeuses, désespérantes ou même répugnantes. Cela nous stupéfiait. Nous n'en revenions pas que des personnes qui avaient été nos intimes, avec lesquelles nous avions pu naguère parler de tout ce qui nous troublait, et chez qui nous avions trouvé un écho, pouvaient ne pas voir maintenant ce que nous voyions et même voir exactement le contraire. Je dois dire que pour moi cette expérience fut très étrange, douloureuse même. Je veux parler de l'impossibilité absolue de se faire comprendre. Naturellement, dans la vie ordinaire, dans le domaine des questions courantes, nous y sommes accoutumés ; nous savons que les personnes qui nous sont foncièrement hostiles, ou qui sont, de par leur esprit étroit, incapables de penser, peuvent comprendre de travers, fausser, dénaturer tout ce que nous disons, et nous attribuer des pensées que nous n'avons jamais eues, des paroles que nous n'avons jamais prononcées. Mais maintenant, lorsque nous voyions que ceux que nous avions l'habitude de regarder comme *étant des nôtres*, avec qui nous passions d'ordinaire beaucoup de temps et qui, naguère, nous avaient semblé capables de nous comprendre mieux que quiconque, étaient comme les autres, cela produisait en nous une impression décourageante. Bien sûr, de tels cas constituaient l'exception ; la plupart de nos amis demeuraient indifférents, et toutes nos tentatives pour les "contaminer" avec notre intérêt pour l'enseignement de G., ne menaient à rien. Ils avaient même parfois une très curieuse impression de nous. Comme nous ne tardâmes pas à le remarquer, nos amis estimaient généralement que nous avions tourné au pire. Ils nous trouvaient beaucoup moins intéressants qu'autrefois. Ils nous disaient que nous étions devenus insipides et incolores, que nous avions perdu notre spontanéité et notre sensibilité sans cesse en éveil, que nous étions en train de devenir des machines, de perdre notre originalité, notre capacité de vibrer, enfin, que nous ne faisons plus que répéter comme des perroquets tout ce que nous avons entendu de G.

G. riait beaucoup lorsque nous lui racontions tout cela.

— Attendez, disait-il, le pire n'est pas encore venu.

Comprenez-le : vous avez cessé de mentir, ou en tout cas vous ne mentez plus aussi bien qu'autrefois : vous ne pouvez plus mentir

d'une façon aussi intéressante. C'est un homme intéressant, celui qui ment bien ! Mais vous avez déjà honte de mentir. Vous êtes maintenant en état de vous avouer parfois à vous-mêmes que vous ignorez certaines choses et vous ne pouvez plus parler désormais comme si vous compreniez tout. Cela revient à dire que vous êtes devenus moins intéressants, moins originaux et moins *sensibles*, comme ils disent. Ainsi vous pouvez voir quelle sorte de gens sont vos amis. Aujourd'hui, ils s'attristent pour vous. Et de leur point de vue ils ont raison : vous avez déjà commencé à *mourir* — il mit l'accent sur ce mot. Le chemin est encore long qui conduit à la mort totale, cependant vous avez déjà dépouillé une certaine couche de sottise. Vous ne pouvez plus vous mentir à vous-mêmes avec autant de sincérité qu'autrefois. Vous avez maintenant le goût de la vérité.

— Alors, pourquoi me semble-t-il parfois que je ne comprends absolument rien ? dit l'un de nous. Autrefois, j'étais accoutumé à penser qu'il y avait tout de même certaines choses que je comprenais, mais à présent je ne comprends plus rien du tout.

— Cela signifie que vous êtes sur la voie de la compréhension, dit G. Lorsque vous ne compreniez rien, vous pensiez tout comprendre, ou du moins vous étiez sûrs d'avoir la faculté de tout comprendre. Maintenant que vous avez commencé à comprendre, vous sentez que vous ne comprenez pas. C'est parce que vous avez acquis le *goût de la compréhension*. Il vous était entièrement inconnu auparavant. Et aujourd'hui vous éprouvez le goût de compréhension.

Nous revenions souvent entre nous sur l'impression que nous faisons à nos amis, et sur celle qu'ils nous donnaient. Nous avons commencé à voir que ces idées, plus que toute autre chose, peuvent, ou bien unir les gens, ou bien les séparer.

Il y eut un jour une très longue et très intéressante conversation sur les *types*. G., avec de nombreuses additions, reprit tout ce qu'il avait déjà dit sur ce sujet ; et il

y ajouta notamment des indications pour le travail personnel.

— Chacun de vous a probablement rencontré dans sa vie des

personnes du même type. De telles personnes ont souvent le même aspect extérieur et leurs réactions intérieures sont aussi les mêmes. Ce que l'une aime, l'autre l'aime également. Et elles détestent les mêmes choses. Rappelez-vous ces rencontres et les observations que vous avez faites, parce qu'il est impossible d'étudier la *science des types* autrement qu'en rencontrant des types. Il n'y a pas d'autre méthode. Tout le reste est imaginaire. Mais dans les conditions actuelles de votre vie, vous devez comprendre que vous ne pouvez pas rencontrer plus de six ou sept types d'hommes, bien qu'en réalité il y en ait un plus grand nombre. Les autres types que vous pouvez rencontrer ne sont que les diverses combinaisons de ces types fondamentaux.

— Combien de types fondamentaux en tout ? demanda l'un de nous.

— Quelques-uns disent douze, répondit G. Selon la légende, les douze apôtres représentent les douze types. Mais d'autres disent davantage.

Il s'arrêta un instant.

— Pouvons-nous connaître ces douze types, c'est-à-dire leurs définitions et leurs caractéristiques ?

— J'attendais cette question dit, G. Il ne m'est jamais arrivé de parler des types sans que quelque personne intelligente me pose cette question. Comment ne comprenez-vous pas que, si cela pouvait être expliqué, il y a longtemps qu'on l'aurait fait ? Mais la difficulté est que les types et leurs différences ne peuvent pas être définis dans le langage ordinaire, et vous êtes encore loin de connaître le langage dans lequel ce serait possible. C'est exactement comme pour les "quarante-huit lois" ; il y a toujours quelqu'un qui me demande pourquoi on ne peut pas connaître ces quarante-huit lois. Comme si cela était possible ! Comprenez que l'on vous donne tout ce qui peut vous être donné. Avec cette aide, à vous de trouver le reste ! Mais je perds mon temps en vous disant cela, je le sais. Vous ne me comprenez pas encore, et il se passera du temps avant que vous ne me compreniez. Pensez à la différence entre savoir et être. Pour comprendre certaines

choses, un changement d'être est nécessaire.

— Mais s'il n'y a pas plus de sept types autour de nous, pourquoi ne pouvons-nous pas les connaître, c'est-à-dire savoir ce qui fait leur principale différence, afin de pouvoir, lorsque nous les rencontrons, les distinguer les uns des autres et reconnaître chacun d'eux ?

— Vous devez commencer par vous-mêmes et par les observations dont je vous ai déjà parlé, répondit G. En tout autre cas, il s'agirait d'une connaissance inutilisable pour vous. Certains d'entre vous s'imaginent qu'ils peuvent voir les types, mais ce ne sont pas du tout les types qu'ils voient. Pour voir les types, il faut d'abord connaître son propre type. Ce doit être le point de départ. Et pour connaître son propre type, il faut avoir su mener à bien l'étude de sa propre vie, de toute sa vie depuis le commencement. Il faut que l'on sache pourquoi et comment les choses sont arrivées. Je vous donnerai une tâche. Ce sera, tout à la fois, une tâche générale et une tâche individuelle. Que chacun de vous, dans le groupe, raconte sa vie. Qu'il dise tout, sans embellissement et sans omission. Mettez l'accent sur le principal, sur l'essentiel, en passant les détails accessoires. Vous devez être sincère et ne pas craindre que les autres prennent en mauvaise part ce que vous direz, parce que chacun de vous se trouvera dans la même situation. Que chacun de vous se dévoile, se montre tel qu'il est ! Vous comprendrez ainsi une fois de plus pourquoi rien ne doit transpirer hors du groupe. Personne n'oserait jamais parler, s'il pensait ou supposait que ses paroles pourraient être répétées au dehors. Il doit donc être fermement convaincu que rien ne sera répété. Alors il pourra parler sans peur, sachant que les autres devront faire comme lui.

Peu après, G. retournait à Moscou et, en son absence, nous essayâmes de mener à bien la tâche qu'il nous avait donnée. D'abord, pour plus de facilité, quelques-uns d'entre nous, sur ma suggestion, essayèrent de dire l'histoire de leur vie, non pas à la réunion générale du groupe, mais dans de petits groupes composés des personnes qu'ils connaissaient le mieux.

Je suis obligé de dire que tous ces essais n'aboutirent

à rien. Certains en disaient trop, d'autres pas assez. Certains se perdaient en détails inutiles ou en descriptions de ce qu'ils considéraient comme leurs caractéristiques particulières et originales ; d'autres se concentraient sur leurs "péchés" et leurs erreurs. Mais tout cela, pris ensemble, était loin de donner ce que G. attendait apparemment. Le résultat, ce furent des anecdotes, des comptes rendus chronologiques sans intérêt, ou des souvenirs de famille qui faisaient bâiller tout le monde. Quelque chose n'allait pas. Mais où était le défaut ? Ceux-là même qui s'efforçaient d'être aussi sincères que possible auraient été incapables de le dire. Je me souviens de mes propres essais. Les souvenirs que j'ai gardés de mes toutes premières années n'ont jamais cessé de m'étonner ; j'essayai donc d'évoquer certaines impressions de ma première enfance, qui me semblaient psychologiquement intéressantes. Mais cela n'intéressa personne, et je vis rapidement que ce n'était pas là ce qu'on nous demandait. Je poursuivis, mais *presque immédiatement, je fus envahi par cette certitude : il y avait beaucoup de choses dont je n'avais pas la moindre intention de parler.* C'était pour moi tout à fait inattendu. J'avais accepté l'idée de G. sans aucune opposition, et je pensais pouvoir raconter l'histoire de ma vie sans difficulté particulière. Mais cette tâche s'avérait complètement impossible. Quelque chose en moi élevait une protestation si véhémement que je n'essayai même pas de lutter. Et lorsque j'en vins à certaines périodes de ma vie, je me contentai d'en donner un aperçu et d'indiquer le sens des faits que j'entendais garder pour moi. Sous ce rapport, je notai que ma voix et ses intonations changeaient tandis que je parlais de cette façon. Cela m'aida à comprendre les autres. Je me rendis compte qu'en parlant d'eux-mêmes et de leurs vies, ils avaient eux aussi des voix différentes, des intonations changeantes. Et je saisis parfois au passage, pour les avoir déjà entendues en moi-même, certaines inflexions de voix d'une sorte particulière : elles me signalaient les instants où ils voulaient cacher quelque chose. Mais leurs intonations les trahissaient. L'observation des "voix" devait me permettre par la suite de comprendre beaucoup d'autres choses.

Lorsque G. fut de retour à Saint-Petersbourg (il était

demeuré cette fois à Moscou deux ou trois semaines), nous lui fîmes part de nos tentatives : il écouta tout et dit simplement que nous ne savions pas séparer la “personnalité” de l’ “essence”.

— La personnalité, dit-il, se cache derrière l’essence, et l’essence se cache derrière la personnalité ; ainsi, elles se masquent l’une l’autre.

— Comment peut-on séparer l’essence de la personnalité ?

— Comment sépareriez-vous ce qui est à vous de ce qui n’est pas à vous ? répliqua G. Il faut y penser, il faut se demander d’où est venue telle ou telle de vos caractéristiques. Et surtout, n’oubliez jamais que la plupart des gens, spécialement dans votre milieu, ne possèdent presque rien en propre. Rien de ce qu’ils ont ne leur appartient ; le plus souvent, ils l’ont volé. Ce qu’ils appellent leurs idées, leurs convictions, leurs théories, leurs conceptions, tout a été pillé à des sources variées. C’est cet ensemble qui constitue leur personnalité. Et c’est cela qui doit être dépouillé, mis au rancart.

— Mais vous disiez vous-même que le travail commence par la personnalité.

— Rien de plus vrai, répondit G. Aussi devons-nous commencer par établir avec précision de quelle étape dans le développement de l’homme et de quel niveau d’être nous voulons parler. À l’instant, je parlais simplement d’un homme dans la vie, sans lien d’aucune sorte avec le travail. Un tel homme, surtout s’il appartient à la classe “intellectuelle”, est presque exclusivement constitué de personnalité. Dans la plupart des cas, son essence a subi un arrêt de croissance dès l’âge le plus tendre. Je connais des pères de famille respectés, des professeurs pleins d’idées, des écrivains connus, des hommes d’État, chez qui le développement de l’essence a été stoppé vers l’âge de douze ans. Et ce n’est pas si mal. Il arrive parfois que l’essence cesse définitivement de croître à cinq ou six ans. Dès lors, tout ce qu’un homme pourra acquérir par la suite ne sera pas à lui : ce ne sera qu’un répertoire de choses mortes, prises dans des livres ; ce ne sera qu’une contrefaçon.

De nombreuses conversations suivirent, auxquelles G. prit part. Nous voulions comprendre pourquoi nous

n'avions pu remplir la tâche qu'il nous avait donnée. Mais plus nous en parlions et moins nous comprenions ce que G. attendait de nous en fait.

— Cela montre seulement à quel point vous ne vous connaissez pas vous-mêmes, disait-il. Je ne doute pas que quelques-uns d'entre vous au moins aient voulu sincèrement faire ce que j'avais demandé, c'est-à-dire raconter l'histoire de leur vie. Cependant vous avez vu que vous ne le pouviez pas et que vous ne saviez même pas par où commencer. Ce n'est que partie remise, car il vous faudra, de toute façon, en passer par là. C'est un des premiers *tests* sur la voie. Celui qui ne l'a pas subi ne saurait aller plus loin.

— Qu'est-ce que nous ne comprenons pas ?

— Vous ne comprenez pas ce que cela signifie : être sincère.

« Vous êtes tellement habitués à mentir, aussi bien à vous-mêmes qu'aux autres, que vous ne trouvez ni mots, ni pensées, lorsque vous voulez dire la vérité. Dire toute la vérité sur soi-même est très difficile. Avant de la dire, il faut la connaître. Or vous ne savez même pas en quoi elle consiste. Je parlerai un jour à chacun de vous de son trait principal, ou de son défaut principal. Nous verrons alors si nous pouvons nous comprendre ou non. »

Vers ce temps-là, nous eûmes une conversation qui m'intéressa vivement. C'était une époque où j'étais particulièrement sensible à ce qui se passait en moi ; et surtout, je ressentais qu'en dépit de tous mes efforts je demeurais incapable de me rappeler moi-même pendant le plus bref espace de temps. Au début, j'avais cru parvenir à quelque chose, mais par la suite j'avais tout perdu, et je ne pouvais plus éprouver le moindre doute quant à l'épais sommeil dans lequel je me sentais plongé.

L'échec de mes tentatives pour raconter l'histoire de ma vie, et surtout le fait que je n'avais même pas réussi à comprendre clairement ce que G. demandait, accrurent encore ma mauvaise humeur qui, comme toujours chez moi, s'exprima non par une dépression, mais par de l'irritation.

C'est dans cet état que j'allai un jour déjeuner avec G. dans un restaurant de la Sadovaya face à la Porte Gostiny.

J'avais fait à G. un accueil des plus secs, après quoi j'avais gardé le silence.

— Qu'est-ce qui vous arrive aujourd'hui ?

— Je ne sais pas moi-même, répondis-je. Je commence simplement à sentir que nous n'arrivons à rien, ou plutôt que je n'arrive à rien. Je ne peux pas parler des autres. Mais pour moi, j'ai cessé de vous comprendre, et quant à vous, vous n'expliquez plus rien, comme vous aviez l'habitude de le faire au commencement. Je sens que de cette façon nous n'aboutirons pas.

— Attendez un peu, me dit G. Nous aurons bientôt de nouvelles conversations. Comprenez-moi : jusqu'à présent, nous avons essayé de mettre chaque chose à sa place ; bientôt, nous appellerons les choses par leurs noms.

Les paroles de G. sont restées dans ma mémoire, mais sur le moment je refusai d'y acquiescer et persistai à suivre mes propres pensées.

— Qu'est-ce que cela peut me faire, dis-je, que nous trouvions un nom aux choses, lorsque je ne peux pas voir leurs liens ? Vous ne répondez jamais à aucune de mes questions.

— Très bien, dit G. en riant. Je vous promets de répondre tout de suite à n'importe laquelle de vos questions... comme dans les contes de fées !

Je sentis qu'il voulait me libérer de ma mauvaise humeur et je lui en étais intérieurement reconnaissant, bien que quelque chose en moi refusât de s'apaiser.

Et soudain je me souvins que je voulais par-dessus tout savoir ce que G. pensait de l' "éternel retour", de la répétition des vies, telle que je la comprenais. J'avais bien des fois déjà tenté d'amorcer une conversation sur ce sujet, et de faire part à G. de mon point de vue. Mais ces conversations étaient toujours demeurées presque des monologues. Il écoutait en silence, puis se mettait à parler d'autre chose.

— Très bien, repris-je, dites-moi ce que vous pensez de l' "éternel retour". Y a-t-il là une vérité quelconque ? Voici ma question : vivons-nous une seule vie, pour disparaître ensuite, ou bien tout se répète-t-il encore et encore, un nombre incalculable de fois peut-être, sans que nous le sachions ou que nous en gardions le

— L'idée de la répétition, dit G., n'est pas la vérité totale et absolue, mais son approximation la plus grande. Ici, la vérité ne peut pas être exprimée par des mots. Ce que vous avez dit s'en rapproche beaucoup. Mais si vous comprenez pourquoi je n'y fais jamais allusion, vous en serez encore plus proche. En quoi cela peut-il être utile à un homme de savoir la vérité sur l' "éternel retour", s'il n'en est pas conscient et s'il ne change pas ? On peut même dire que si un homme ne change pas, la répétition n'existe pas pour lui. Si vous lui parlez de la répétition, cela ne fera qu'augmenter son sommeil. Pourquoi ferait-il des efforts aujourd'hui, s'il a encore tant de temps et tant de possibilités devant lui — toute l'éternité ? Pourquoi se donnerait-il de la peine aujourd'hui ? Voilà la raison précise pour laquelle l'enseignement ne dit rien de la répétition et considère seulement la vie que nous connaissons. L'enseignement n'a aucune portée, aucun sens, si on ne lutte pas pour opérer un changement en soi-même. Et le travail en vue de se changer soi-même doit commencer aujourd'hui, immédiatement. Une vie suffit pour atteindre à la vision de toutes les lois. Un savoir relatif à la répétition des vies ne saurait rien apporter à un homme qui ne voit pas comment toutes les choses se répètent dans une vie, c'est-à-dire dans cette vie, et qui ne lutte pas pour se changer lui-même afin d'échapper à cette répétition. Mais s'il opère un changement essentiel en lui-même, et s'il parvient à un résultat, ce résultat ne peut pas être perdu.

— Suis-je en droit de conclure que toutes les tendances innées ou acquises doivent croître ? demandai-je.

— Oui et non. C'est vrai dans la plupart des cas, comme pour l'ensemble de la vie. Toutefois, sur une grande échelle, de nouvelles forces peuvent intervenir. Je ne vous l'expliquerai pas maintenant ; mais réfléchissez à ceci : les influences planétaires, elles aussi, sont susceptibles de changer. Elles ne sont pas permanentes. À côté de cela, les tendances elles-mêmes peuvent être différentes ; il y a des tendances qui, une fois apparues, ne disparaissent plus et vont se développant d'elles-mêmes mécaniquement, tandis qu'il en est d'autres qui ont toujours besoin d'être stimulées à nouveau, parce

qu'elles faiblissent sans cesse et peuvent même s'évanouir entièrement

ou tourner en rêveries, dès que l'homme cesse de travailler sur elles. De plus, il y a un terme assigné à chaque chose. *Pour chaque chose* (il accentua ces mots) il existe des possibilités — mais seulement pour un temps *limité* ».

J'étais extrêmement intéressé par toutes les idées que G. venait d'exprimer. La plupart coïncidaient avec ce que j'avais déjà "deviné". Mais le fait qu'il reconnaissait le bien-fondé de mes prémisses fondamentales — et tout le contenu qu'il leur avait donné — était pour moi d'une importance prodigieuse. Aussitôt, toutes les choses commencèrent pour moi à se relier. Et j'eus la sensation de voir apparaître devant moi les grandes lignes de ce "majestueux édifice" dont il était question dans les "Éclairs de Vérité". Ma mauvaise humeur s'était évanouie sans même que je m'en aperçoive.

G. me regardait en souriant.

— Voyez comme c'est simple de vous *retourner* ! Mais peut-être vous ai-je simplement *raconté des histoires*, peut-être l' "éternel retour" n'existe-t-il pas du tout. Où est le plaisir d'avoir avec soi un Ouspensky grognon, qui ne mange ni ne boit ? Je me suis dit : "Essayons de le remonter !" Et comment remonte-t-on quelqu'un ? Il faut à celui-ci des anecdotes. Pour un autre, il suffit de connaître sa marotte. Je savais que la marotte de notre Ouspensky... c'est l' "éternel retour". Aussi lui ai-je offert de répondre à n'importe quelle question ; je savais bien ce qu'il demanderait !

Mais les railleries de G. ne m'émurent pas. Il m'avait donné quelque chose de très substantiel et il ne pouvait plus me l'enlever. Je n'ajoutai aucune foi à ses plaisanteries, ne concevant pas qu'il ait pu inventer ce qu'il venait de dire sur l'éternel retour. J'avais appris aussi à connaître ses intonations. Et l'avenir me montra que j'avais raison, car G., bien qu'il n'introduisît jamais l'idée de l'éternel retour dans les exposés de son enseignement, ne manquait pas de s'y référer — surtout lorsqu'il parlait des possibilités perdues par les gens qui s'étaient approchés de l'enseignement et qui s'en étaient ensuite éloignés.

Les groupes continuaient à se réunir comme d'habitude. G. nous dit un jour qu'il voulait entreprendre une expérience

sur la séparation de la personnalité et de l'essence. Nous étions tous très intéressés, parce qu'il avait promis depuis longtemps des "expériences" ; mais jusqu'à présent nous n'avions rien vu. Je ne décrirai pas ses méthodes, je parlerai simplement des deux hommes qu'il choisit ce soir-là pour l'expérience. L'un était déjà d'un certain âge, et occupait une très haute situation sociale. À nos réunions, il parlait avec abondance de lui-même, de sa famille, du Christianisme, et des événements du jour, de la guerre et de toutes sortes de "scandales" choisis parmi ceux qui le révoltaient le plus. L'autre était plus jeune. Beaucoup d'entre nous ne le prenaient pas au sérieux. En maintes circonstances, il faisait le fou, comme on dit ; ou bien s'engageait dans d'interminables discussions de tel ou tel détail de l'enseignement qui n'avait, quant au fond, pas la moindre importance. Il était très difficile à comprendre. Il parlait d'une manière confuse, embrouillant les choses les plus simples, mélangeant d'une manière inextricable les points de vue et les termes qui relevaient des niveaux ou des domaines les plus différents.

Je ne dirai rien sur le commencement de l'expérience.

Nous étions assis dans la grande salle.

La conversation suivait son cours habituel.

— Maintenant, observez, dit G. à voix basse.

Le plus âgé des deux, qui était en train de parler avec chaleur, presque avec emportement, de je ne sais plus quoi, s'était arrêté soudain au milieu d'une phrase, et, affaissé sur sa chaise, il regardait maintenant droit devant lui. Sur un signe de G., nous continuâmes à parler en détournant de lui nos regards. Le plus jeune commença par écouter ce que nous disions, puis se mit lui-même à parler. Nous nous regardâmes tous les uns les autres. Sa voix avait changé. Il nous fit part de quelques observations qu'il avait faites sur lui-même. Il parlait d'une façon claire, simple et intelligible, sans mots superflus, sans extravagances et sans bouffonneries. Puis il se tut. Il fumait une cigarette et pensait manifestement à quelque chose. Quant au

premier, il continuait à se tenir immobile, comme pelotonné sur lui-même.

— Demandez-lui à quoi il pense, dit G. calmement.

— Moi ? — et il redressa la tête, comme si cette question venait de le réveiller : « À rien ».

Il sourit faiblement, comme pour s'excuser. Il semblait surpris qu'on lui demandât à quoi il pensait.

— Eh bien, vous parliez justement de la guerre et de ce qui arriverait si nous faisons la paix avec les Allemands, dit l'un de nous. Est-ce que cette question vous préoccupe toujours ?

— Vraiment, je ne sais pas, dit-il d'une voix incertaine. En ai-je parlé ?

— Bien sûr ! Vous disiez à l'instant même que tout le monde devrait y penser, que personne n'avait le droit d'oublier la guerre et de ne pas s'en préoccuper ; que tout le monde devrait avoir une opinion bien définie : oui ou non — pour ou contre la guerre.

Il écoutait comme s'il ne comprenait rien à ce qu'on lui disait.

— Oui ? demanda-t-il. Comme c'est bizarre. Je ne me souviens de rien.

— Mais ces questions ne vous intéressent-elles pas ?

— Non, elles ne m'intéressent pas du tout.

— N'êtes-vous pas soucieux de toutes les conséquences des événements actuels, de leurs résultats possibles pour la Russie et la civilisation ?

Il secoua la tête avec une expression de regret.

— Je ne comprends simplement pas ce dont vous parlez, dit-il. Cela ne m'intéresse pas du tout et je n'en sais rien.

— Soit. Vous parliez tout à l'heure des membres de votre famille. Est-ce que cela ne rendrait pas les choses beaucoup plus faciles pour vous, s'ils s'intéressaient à nos idées et venaient au travail ?

— Oui, peut-être — toujours de sa voix incertaine. Mais pourquoi devrais-je y penser ?

— Mais ne disiez-vous pas que vous étiez effrayé par le gouffre — telle a été votre expression — qui se creusait entre vous et eux ?

Nulle réponse.

— Mais qu'en pensez-vous maintenant ?

— Je n'y pense pas du tout.

— Si l'on vous demandait ce que vous désirez, que répondriez-vous ?

—

—

Encore un regard vague.

— Je ne désire rien.

— Mais non, pensez-y — que voudriez-vous ?

Sur la petite table qui était à côté de lui, il y avait un verre de thé qu'il n'avait pas fini. Il le fixa pendant un long moment, comme s'il songeait à quelque chose. Par deux fois il promena son regard autour de lui, puis fixa de nouveau le verre et, d'une voix si sérieuse, avec une intonation si grave que nous nous regardâmes les uns les autres, il prononça ces mots :

— *Je pense que je voudrais un peu de confiture de framboise.*

...Du fond de la pièce vint une voix que nous reconnûmes à peine.

C'était le second sujet d'expérience.

— Ne voyez-vous pas qu'il est endormi ?

— Et vous-même ? demanda quelqu'un.

— Moi, au contraire, je suis éveillé.

— Pourquoi s'est-il endormi alors que vous vous êtes éveillé ?

— Je ne sais pas.

Ce fut la fin de l'expérience.

Le lendemain, ni l'un ni l'autre ne se souvenait de rien. G. nous expliqua que tout ce qui faisait le sujet ordinaire des conversations, des alarmes, de l'agitation du premier, était dans la personnalité. Lorsque sa personnalité était endormie, il ne restait donc pratiquement rien. En revanche, s'il y avait aussi beaucoup de bavardage superflu dans la personnalité de l'autre, derrière elle se cachait une essence qui en savait autant que sa personnalité et qui le savait mieux ; lorsque la personnalité s'endormait, l'essence prenait sa place, à laquelle elle avait infiniment plus de droit.

— Notez que contrairement à son habitude il a très peu parlé, dit G. Mais il observait chacun de vous, et de tout ce qui se passait, rien

ne lui échappait.

— Mais de quelle utilité est-ce pour lui, s’il ne s’en souvient pas non plus ? dit l’un de nous.

— L’essence se souvient, dit G., la personnalité a oublié. Et il le fallait, parce qu’autrement la “personnalité” aurait tout perverti. Elle aurait inscrit tout cela à son propre compte.

— Mais c’est une sorte de magie noire, dit l’un de nous.

— Pire, dit G. Attendez, et vous verrez bien pire encore.

Parlant des “types”, G. dit un jour :

— Avez-vous remarqué le rôle prodigieux du “type” dans les relations de l’homme et de la femme ?

— J’ai remarqué, dis-je, qu’au cours de toute sa vie un homme n’entre en contact qu’avec un certain type de femme et une femme avec un certain type d’homme. Comme si un type de femme était prédéterminé pour tout homme et un type d’homme pour toute femme.

— C’est vrai, me dit G. Mais sous cette forme, c’est naturellement beaucoup trop général. En fait, vous n’avez jamais vu aucun type d’homme ni de femme, mais seulement des types d’événements. Ce dont je parle se réfère au type réel, c’est-à-dire à l’essence. Si les gens pouvaient vivre dans leur essence, un type d’homme rencontrerait toujours le type de femme qui lui correspond et il n’y aurait jamais de fausse conjonction de types. Mais les gens vivent dans leur personnalité qui a ses intérêts propres, ses goûts propres. Ceux-ci n’ont rien de commun avec les intérêts et les goûts de l’essence. La personnalité, dans un tel cas, est le résultat du mauvais travail des centres. Pour cette raison, elle peut ne pas aimer ce que l’essence aime — et aimer précisément ce que l’essence n’aime pas. C’est ici que le conflit entre l’essence et la personnalité commence. L’essence sait ce qu’elle veut, mais ne peut l’expliquer. La personnalité ne veut même pas l’entendre et ne tient aucun compte de ses désirs. Elle a ses désirs propres. Et elle agit à sa façon. Mais là prend fin son pouvoir. Après quoi, d’une manière ou d’une autre, les deux essences, celles de l’homme et de la femme, doivent vivre

ensemble. Et elles se haïssent. En ce domaine, pas de comédie possible : de toute façon c'est l'essence, le type, qui prend finalement la haute main et décide.

« Et rien ne peut être fait dans un tel cas, ni par raison, ni par calcul. Ni par “amour”, parce que, dans le sens réel de ce mot, l'homme mécanique ne peut pas aimer — en lui *ça aime* ou *ça n'aime pas*.

« En même temps, le sexe joue dans le maintien de la mécanique de la vie un rôle énorme. Tout ce que font les

gens est en liaison avec le sexe : la politique, la religion, l'art, le théâtre, la musique, tout est “sexe”. Croyez-vous que les gens vont à l'église pour prier, ou au théâtre pour voir quelque pièce nouvelle ? Non, ce ne sont là que des prétextes. Le principal, au théâtre aussi bien qu'à l'église, c'est que l'on y peut trouver des femmes ou des hommes. Voilà le centre de gravité de toutes les réunions. Qu'est-ce qui amène les gens dans les cafés, les restaurants, les fêtes de toutes sortes ? Une seule chose : *le Sexe*. Voilà la principale source d'énergie de toute la mécanique. Tous les sommeils, toutes les hypnosés en découlent.

« Essayez de comprendre ce que je veux dire. La mécanique est particulièrement dangereuse lorsque les gens ne veulent pas la prendre pour ce qu'elle est et tentent de l'expliquer par autre chose. Lorsque le sexe est clairement conscient de lui-même, lorsqu'il ne s'abrite pas derrière des prétextes, il ne s'agit plus de la mécanique dont je parle. Au contraire, le sexe qui existe par lui-même et ne dépend de rien d'autre est déjà un grand accomplissement. Mais le mal gît dans ce mensonge perpétuel à soi-même !

— Et que concluez-vous ? demanda quelqu'un. Que nous devons laisser les choses ainsi, ou les changer ?

G. sourit.

— C'est ce qu'on demande toujours. Quel que soit le sujet dont on parle, les gens demandent : “Est-il admissible qu'il en soit ainsi et ne peut-on pas changer cet état de choses ?” Comme s'il était possible de changer quoi que ce soit — de faire quoi que ce soit ! Vous, du moins, vous auriez déjà dû voir la naïveté de telles

questions. Des forces cosmiques ont créé cette situation et des forces cosmiques la commandent. Et vous demandez — devons-nous laisser les choses ainsi ou les changer ? Allons ! Dieu lui-même n’y pourrait rien changer. Vous souvenez-vous de ce qui a été dit sur les quarante-huit lois ? Elles ne peuvent pas être changées, mais on peut se libérer d’un grand nombre d’entre elles, je veux dire qu’il y a une possibilité de changer l’état de choses *pour soi-même*. On peut échapper à la loi générale. Pas plus là qu’ailleurs, la loi générale ne peut être changée. Mais l’homme peut changer sa propre situation par rapport à cette loi ; il peut lui échapper. D’autant plus que la loi dont je parle, c’est-à-dire

le pouvoir du sexe sur les gens, offre des possibilités très diverses. Le sexe est la principale raison de notre esclavage, mais il est aussi notre principale possibilité de libération.

« La “nouvelle naissance” dont nous avons parlé ne dépend pas moins de l’énergie sexuelle que la naissance physique et la propagation de l’espèce.

« L’hydrogène *si* 12 est l’hydrogène qui représente le produit final de la transformation de la nourriture dans l’organisme humain. Il est la matière à partir de laquelle le sexe travaille et produit. Il est la “semence” ou le “fruit”.

« L’hydrogène *si* 12 peut passer au *do* de l’octave suivante à l’aide d’un “choc additionnel”. Mais ce “choc” peut être de nature double, et deux octaves différentes peuvent commencer, l’une en dehors de l’organisme qui a produit *si*, l’autre dans l’organisme lui-même. L’union des *si* 12 mâle et femelle — et tout ce qui l’accompagne — constitue le “choc” de la première sorte et la nouvelle octave commencée avec son aide se développe indépendamment, comme un nouvel organisme ou une nouvelle vie.

« Telle est la façon normale et naturelle d’utiliser l’énergie de *si* 12. Toutefois, dans le même organisme, il y a une autre possibilité. Et c’est la possibilité de créer une vie nouvelle au-dedans de l’organisme où *si* 12 a été élaboré, mais cette fois sans l’union des deux principes mâle et femelle. Une nouvelle octave se développe dès lors au-dedans de l’organisme, et non pas au-dehors. C’est la

naissance du “corps astral”. Vous devez comprendre que le “corps astral” naît de la même matière que le corps physique. Seul le processus diffère. Le corps physique entier est pour ainsi dire pénétré, en toutes ses cellules, des émanations de la matière *si 12*. Et lorsque la saturation est parvenue à un degré suffisant, la matière *si 12* commence à cristalliser. La cristallisation de cette matière équivaut à la formation du “corps astral”.

« Le passage de la matière *si 12* à l'état d'émanations, et la saturation graduelle de tout l'organisme par ces émanations, est ce que l'alchimie appelle transformation ou “transmutation”. C'est justement cette transformation du corps physique en corps astral que l'alchimie

appelle la transformation *de l'épais en subtil* ou la transmutation *des métaux vils en or*.

« La transmutation totale, c'est-à-dire la formation du “corps astral”, n'est possible que dans un organisme sain, fonctionnant normalement. Dans un organisme malade, ou anormal, ou infirme, il n'y a pas de transmutation possible.

— La continence absolue est-elle nécessaire pour la transmutation et, d'une manière générale, l'abstinence sexuelle est-elle utile pour le travail sur soi ? demanda quelqu'un.

— Votre question en comporte beaucoup d'autres, dit G. L'abstinence sexuelle est en effet nécessaire à la transmutation, mais dans certains cas seulement, c'est-à-dire pour un certain type d'homme. Pour d'autres types, elle n'est pas du tout nécessaire. Et pour d'autres encore, elle vient d'elle-même dès que s'amorce la transmutation. Je vais vous l'expliquer plus clairement. Pour certains types, une abstinence sexuelle longue et totale est indispensable pour que la transmutation *commence* ; sans cette longue et totale abstinence, elle ne peut pas commencer. Mais dès que le processus est en bonne voie, l'abstinence cesse d'être nécessaire. En d'autres cas, c'est-à-dire avec d'autres types, la transmutation peut fort bien commencer, au contraire, dans une vie sexuelle normale ; elle peut même se faire plus tôt et se dérouler bien mieux avec une grande dépense extérieure d'énergie sexuelle. Dans le troisième cas, la

transmutation au début ne requiert pas l'abstinence, mais, par la suite, elle prend toute l'énergie du sexe et met fin à la vie sexuelle normale ou à la dépense extérieure de l'énergie sexuelle.

« Passons à l'autre question : "l'abstinence sexuelle est-elle utile pour le travail ou non ?" »

« Elle est utile, s'il y a abstinence dans tous les centres. S'il n'y a abstinence que dans un centre et pleine liberté d'imagination dans les autres, il ne saurait y avoir rien de pire. En outre, l'abstinence peut être utile si l'homme sait comment utiliser l'énergie qu'il épargne de cette façon. S'il ne le sait pas, aucun avantage ne peut être retiré de l'abstinence.

— Sous ce rapport, quelle est en général la forme de vie la plus juste, du point de vue du travail ?

— 362 —

— C'est impossible à dire. Je le répète, tant qu'un homme *ne sait pas*, il est préférable pour lui de ne rien entreprendre. Jusqu'à ce qu'il ait une connaissance nouvelle et *exacte*, il sera tout à fait suffisant qu'il dirige sa vie selon les règles et les principes communs. Dans ce domaine, lorsqu'un homme commence à faire des théories, ou à lâcher la bride à son imagination, cela ne peut mener qu'à la psychopathie. Mais il faut encore se rappeler que, dans le travail, seules les personnes complètement normales sous le rapport sexuel ont une chance. Toutes les sortes d'"originalités", tous les goûts étranges, les désirs bizarres, la peur et l'action constante des "tampons", tout cela doit être détruit dès le début. L'éducation moderne et la vie moderne créent un nombre incalculable de psychopathes sexuels. Ils n'ont, dans le travail, pas la moindre chance.

« D'une manière tout à fait générale, on peut dire qu'il n'y a que deux façons légitimes de dépenser l'énergie sexuelle : la vie sexuelle normale et la transmutation. Dans ce domaine, toute invention est des plus dangereuses.

« L'abstinence a été expérimentée depuis des temps immémoriaux. Parfois, très rarement, elle a donné des fruits, mais ce qui dans la plupart des cas est appelé abstinence n'est que l'échange des sensations normales pour des sensations anormales, parce que ces

dernières sont plus faciles à cacher. Cependant ce n'est pas de cela que je veux parler. Je voudrais vous faire comprendre où gît le plus grand mal et le principal facteur de notre esclavage. Ce n'est pas dans le sexe même, mais dans *l'abus du sexe*. Mais on ne comprend presque jamais ce que signifie l'abus du sexe. Il ne s'agit pas ici des excès sexuels ou des perversions sexuelles. Ce ne sont là que des formes relativement inoffensives de l'abus du sexe. Non, il est indispensable de très bien connaître la machine humaine pour comprendre ce qu'est l'abus du sexe, au sens vrai de cette expression. Elle désigne le mauvais travail des centres dans leurs rapports avec le centre sexuel, en d'autres termes, l'action du sexe s'exerçant à travers les autres centres, et l'action des autres centres s'exerçant à travers le centre sexuel ; ou, pour être encore plus précis, le fonctionnement du centre sexuel à l'aide de l'énergie empruntée aux autres centres et le fonctionnement

des autres centres à l'aide de l'énergie empruntée au centre sexuel.

— Le sexe peut-il être regardé comme un centre indépendant ? demanda un des auditeurs.

— Oui, répondit G. Mais en même temps, si nous considérons l'étage inférieur comme un seul tout, alors le sexe peut être regardé comme la partie neutralisante du centre moteur.

— Avec quel hydrogène le centre sexuel travaille-t-il ? demanda un autre.

Cette question nous avait tous intéressés pendant longtemps, mais nous n'avions pu lui trouver de solution. Et G., lorsque nous l'avions interrogé, avait toujours éludé une réponse directe.

— Le centre sexuel travaille avec l'hydrogène 12, dit-il cette fois. C'est-à-dire qu'il devrait travailler avec lui. L'hydrogène 12, c'est *si* 12. Mais le fait est qu'il travaille très rarement avec son hydrogène propre. Les anomalies dans le travail du centre sexuel exigent une étude spéciale.

« En premier lieu, il doit être noté que, *normalement*, dans le centre sexuel, aussi bien que dans le centre émotionnel supérieur et dans le centre intellectuel supérieur, il n'y a pas de côté négatif. Dans tous les autres centres, à l'exception des centres supérieurs, c'est-à-

dire dans les centres intellectuel, émotionnel, moteur et instinctif, il y a, pour ainsi dire, deux moitiés — l'une positive et l'autre négative ; affirmation et négation, "oui" et "non", dans le centre intellectuel ; sensations agréables et désagréables dans les centres instinctif et moteur. Mais une telle division n'existe pas dans le centre sexuel. Il n'y a pas de côtés positif et négatif en lui. Il n'y a pas de sensations désagréables ni de sentiments désagréables en lui : ou bien il y a sensation agréable, sentiment agréable, ou bien il n'y a rien — absence de toute sensation, complète indifférence. Mais par suite du mauvais travail des centres, il arrive souvent que le centre sexuel entre en contact avec la partie négative du centre émotionnel ou du centre instinctif. Dès lors, certaines stimulations particulières, ou même n'importe quelles stimulations du centre sexuel, peuvent évoquer des sentiments désagréables, des sensations désagréables. Les personnes qui éprouvent de telles sensations ou de

tels sentiments, suscités en elles par des idées ou des imaginations liées au sexe, sont portées à les regarder comme des preuves de vertu ou comme quelque chose d'original ; en fait, elles sont simplement malades. Tout ce qui est en rapport avec le sexe devrait être, soit agréable, soit indifférent. Les sentiments et les sensations désagréables viennent tous du centre émotionnel ou du centre instinctif.

« Tel est l'abus du sexe. Mais il faut encore se rappeler que le centre sexuel travaille avec l'hydrogène 12. Cela signifie qu'il est plus fort et plus rapide que tous les autres centres. Le sexe, en fait, gouverne tous les autres centres. La seule chose qui ait prise sur lui dans les circonstances ordinaires, c'est-à-dire lorsque l'homme n'a ni conscience, ni volonté, c'est ce que nous avons appelé les "tampons". Ceux-ci peuvent le réduire littéralement à rien, c'est-à-dire qu'ils peuvent empêcher ses manifestations normales. Mais ils ne peuvent pas détruire son énergie. L'énergie subsiste et passe aux autres centres, par lesquels elle s'exprime ; autrement dit, les autres centres dérobent au centre sexuel l'énergie qu'il n'emploie pas lui-même. L'énergie du centre sexuel dans le travail des centres intellectuel, émotionnel et moteur, se reconnaît à une "saveur" particulière, à une

certaine ardeur, une véhémence que rien ne nécessite. Le centre intellectuel écrit des livres, mais quand il exploite l'énergie du centre sexuel, il ne s'occupe pas simplement de philosophie, de science ou de politique — il est toujours en train de combattre quelque chose, de se disputer, de critiquer, de créer de nouvelles théories subjectives. Le centre émotionnel prêche le Christianisme, l'abstinence, l'ascétisme, la crainte et l'horreur du péché, l'enfer, le supplice des damnés, le feu éternel, et tout cela avec l'énergie du sexe... Ou bien il fomenté des révolutions, il pille, il brûle, il tue, avec cette même énergie dérobée au sexe. Et, toujours avec cette énergie, le centre moteur se passionne pour le sport, il bat des records, il saute des haies, il escalade des montagnes, il lutte, il combat, etc. Dans tous les cas où les centres intellectuel, émotionnel ou moteur utilisent l'énergie du sexe, on retrouve cette véhémence caractéristique, en même temps qu'apparaît *l'inutilité* du travail entrepris. Ni le

centre intellectuel, ni le centre émotionnel, ni le centre moteur ne peuvent jamais créer quelque chose *d'utile* avec l'énergie du centre sexuel. Voilà un exemple de l'abus du sexe.

« Mais il ne s'agit là que d'un aspect. Un second aspect est représenté par ce fait que lorsque l'énergie du sexe est pillée par les autres centres et gaspillée pour un travail inutile, il ne lui reste rien pour lui-même, et il doit désormais voler l'énergie des autres centres, qui est de qualité bien inférieure à la sienne et beaucoup plus grossière. Cependant le centre sexuel est très important pour l'activité générale, et particulièrement pour la croissance intérieure de l'organisme, parce que, travaillant avec l'hydrogène 12, il peut bénéficier d'une très fine *nourriture d'impressions*, qu'aucun des autres centres ordinaires ne peut recevoir. Cette fine nourriture d'impressions est très importante pour la production des hydrogènes supérieurs. Mais lorsque le centre sexuel travaille avec une énergie qui n'est pas la sienne, c'est-à-dire avec les hydrogènes relativement inférieurs 48 et 24, ses impressions deviennent bien plus grossières, et il cesse de tenir dans l'organisme le rôle qu'il pourrait jouer. En même temps, son union avec le centre intellectuel et l'utilisation de son énergie par le centre intellectuel provoquent un excès

d'imagination d'ordre sexuel, et par surcroît une *tendance à se satisfaire de cette imagination*. Son union avec le centre émotionnel crée la sentimentalité ou, au contraire, la jalousie, la cruauté. Voilà encore quelques aspects de l'abus du sexe.

— Que doit-on faire pour lutter contre l'abus du sexe ? demanda quelqu'un.

G. se mit à rire.

— J'attendais cette question, dit-il. Mais vous devriez avoir compris qu'il est tout aussi impossible d'expliquer à un homme qui n'a pas encore commencé à travailler sur lui-même, et ne connaît pas la structure de la machine humaine, la signification de l'abus du sexe, que de lui expliquer comment l'éviter. Le travail sur soi, correctement conduit, commence par la création d'un *centre de gravité permanent*. Lorsqu'un centre de gravité permanent a été créé, tout le reste, en se subordonnant à lui, s'organise peu à peu. La question se résume donc

ainsi : à partir de quoi et comment un centre de gravité peut-il être créé ? Et voici la réponse que nous pouvons donner : seules, la juste attitude d'un homme à l'égard du travail, à l'égard de l'école, son appréciation juste de la valeur du travail et sa compréhension de la mécanique ou de l'absurdité de tout le reste, peuvent créer en lui un centre de gravité permanent.

« Le rôle du centre sexuel dans la création d'un équilibre général et d'un centre de gravité permanent peut être très grand. De par son énergie, c'est-à-dire s'il emploie son énergie propre, le centre sexuel se situe au niveau du centre émotionnel supérieur. Et tous les autres centres lui sont subordonnés. Par conséquent, ce serait une grande chose s'il travaillait avec sa propre énergie. Cela seul suffirait à indiquer un degré d'être relativement élevé. Et, dans ce cas, c'est-à-dire si le centre sexuel travaillait avec sa propre énergie et à sa propre place, tous les autres centres pourraient travailler correctement, à leur place et avec leur énergie propre.

CHAPITRE TREIZE

Ce mois d'août 1916 a laissé à tous les membres de nos groupes le souvenir d'une très grande intensité dans notre travail intérieur. Nous sentions tous que nous devions nous hâter, que nous en faisons beaucoup trop peu au regard de la tâche immense que nous nous étions fixée. Comprenant que notre chance d'en apprendre davantage pouvait disparaître aussi subitement qu'elle était apparue, nous nous efforcions d'accroître la pression du travail en nous-mêmes, et de faire tout ce qui était en notre pouvoir, tant que les conditions demeureraient favorables.

Je commençai à m'exercer très sérieusement, en m'appuyant sur une certaine expérience que j'avais acquise précédemment dans cette direction. Je menai à bien une série de jeûnes de courte durée, mais très intenses. Je les appelle "intenses" parce que je ne jeûnais pas du tout pour des raisons d'hygiène, je tentais au contraire de donner à mon organisme les chocs les plus forts possibles. De plus, je me mis à "respirer" selon un système précis qui, appliqué en même temps que le jeûne, m'avait donné autrefois d'intéressants résultats psychologiques ; je m'exerçai aussi à la "répétition" selon les méthodes de l' "*Oraison mentale*", qui m'avaient beaucoup aidé auparavant à me concentrer et à m'observer. Enfin, je me livrai à une série d'exercices mentaux, assez difficiles, pour discipliner mon attention. Je ne décrirai pas ces exercices : je ne les entrepris, somme toute, que pour

tâter le terrain, sans savoir exactement où ils pourraient me conduire.

Mais dans l'ensemble, tous ces efforts, aussi bien que nos entretiens et nos réunions, me maintenaient dans un état de tension inhabituelle, et ils me préparèrent ainsi, pour une grande part, à la série d'expériences extraordinaires par lesquelles j'allais passer. En effet, G. tint parole : je vis des "faits", et je compris du même coup ce qu'il avait dans l'esprit quand il disait qu'avant les faits¹³ bien d'autres éléments étaient nécessaires.

¹³ Chapitre I, page 45

Ces autres éléments étaient une meilleure préparation, une compréhension plus profonde de certaines idées, et la nécessité d'être en un certain état. La nécessité de cet état, qui est émotionnel, est assurément la moins reconnue, je veux dire que nous ne comprenons pas qu'il est indispensable, et que sans lui les "faits" sont impossibles.

J'en viens maintenant à la question la plus difficile : l'impossibilité absolue de décrire les "faits" eux-mêmes.

Pourquoi ?

Je me suis souvent posé la question. Et je pouvais seulement répondre que de tels faits étaient de nature si personnelle qu'ils ne pouvaient en aucun cas être communiqués à d'autres. Maintenant, j'ai compris qu'il n'en était pas ainsi pour moi seul : *il en est toujours ainsi*.

Je me souviens que des assertions de cette sorte m'avaient toujours révolté, lorsque je les avais lues dans des souvenirs ou des récits de personnes qui étaient passées par des expériences extraordinaires et qui avaient ensuite refusé de les décrire. Elles avaient cherché le miraculeux et, sous une forme ou une autre, elles pensaient l'avoir rencontré. Elles disaient alors, invariablement : "J'ai trouvé... mais je ne peux pas décrire ce que j'ai trouvé". Ce qui m'avait toujours semblé artificiel et faux.

Et voici que j'étais exactement dans la même situation. J'avais trouvé ce que je cherchais. J'avais vu et observé des faits qui transcendaient entièrement la sphère de ce que nous estimons possible, ou admissible, et je ne pouvais rien en dire.

L'essentiel, en ces expériences, c'était leur contenu intérieur et la nouvelle connaissance qu'elles communiquaient. Mais leur aspect extérieur lui-même ne pouvait être décrit que très approximativement. Comme je l'ai déjà dit, après tous mes jeûnes et mes autres expériences, je me trouvais dans une sorte d'excitation et de nervosité assez vive, et physiquement moins solide que d'habitude. C'est dans cet état que j'arrivai à la maison de campagne que possédait en Finlande un de nos amis, E.N.M., chez qui nous nous réunissions souvent à Saint-Pétersbourg. G. et huit des membres

de nos groupes étaient présents. Dans la soirée, nous en vîmes à parler des tentatives que nous avons faites pour raconter nos vies. G. était très dur, sarcastique, il nous attaquait les uns après les autres, comme s'il avait voulu nous provoquer, et, avec insistance, soulignait notre lâcheté et la paresse de notre pensée.

Ce fut particulièrement pénible pour moi lorsqu'il se mit à répéter devant tout le monde quelque chose que je pensais sur le Docteur S. et dont je lui avais fait confiance. Ce qu'il dit me fut très désagréable, surtout parce que j'avais toujours, pour ma part, condamné de tels propos chez les autres.

Je pense qu'il devait être environ dix heures lorsqu'il nous appela, Z., le Dr S. et moi, dans une petite chambre isolée. Nous nous assîmes "à la turque" sur le parquet, et G. se mit à nous expliquer et à nous montrer un certain nombre de postures et de mouvements. Je ne pus faire autrement que de remarquer l'assurance et la précision étonnantes avec lesquelles il accomplissait ces mouvements. Ils ne présentaient d'ailleurs rien d'exceptionnel : un bon gymnaste aurait pu s'en tirer aisément, et moi qui n'ai jamais prétendu jouer les athlètes, je pouvais les imiter extérieurement. Mais G. nous expliquait qu'aucun gymnaste n'exécuterait ces mouvements comme lui, car il avait une façon spéciale de les faire, avec les muscles relâchés.

Après quoi, G. revint encore sur les raisons de notre incapacité à raconter l'histoire de nos vies.

Et c'est alors que le "miracle" commença.

Je peux absolument certifier que G. n'eut recours à aucun procédé extérieur, c'est-à-dire qu'il ne me donna

aucun narcotique et ne m'hypnotisa selon aucune des méthodes connues.

Tout se déclancha lorsque je commençai à *entendre ses pensées*. Nous étions assis dans cette petite chambre, au parquet sans tapis, comme on en trouve dans les maisons de campagne. J'étais assis en face de G., le Dr S. et Z. à mes côtés.

G. parlait de nos "traits" et de notre incapacité de voir ou de dire la vérité. Ce qu'il disait me troublait beaucoup. Et soudain, je

remarquai que parmi les mots qu'il prononçait pour nous trois, certaines "pensées" m'étaient destinées. Je captai l'une de ces pensées et lui répondis à haute voix. G. me fit un signe de tête et se tut. Il y eut un temps d'arrêt assez long. G. se taisait toujours. Mais voici que dans le silence, j'entendis sa voix au-dedans de moi comme si elle avait été dans ma poitrine, près du coeur. Il me posait une question précise. Mes yeux se portèrent sur lui : il se tenait immobile et souriait. Sa question m'avait très fortement ébranlé. Cependant je lui répondis par l'affirmative.

— Pourquoi dit-il cela ? demanda G., regardant tour à tour Z. et le Dr S. Lui ai-je demandé quelque chose ?

Et de me poser immédiatement une autre question, encore plus pressante, de la même façon. Et moi de lui répondre, pour la seconde fois, d'une voix naturelle. Z. et S. étaient visiblement étonnés — spécialement Z. Cette conversation, si cela peut être appelé une conversation, se déroula ainsi pendant une demi-heure au moins. G. me posait des questions silencieuses et je lui répondais à haute voix. J'étais très agité par ce qu'il me disait, par les questions qu'il me posait, et que je ne saurais transmettre ici. Il s'agissait de certaines conditions que j'aurais à accepter — faute de quoi je devrais *quitter le travail*. G. me donnait un délai d'un mois. Je refusai ce délai et lui dit que tout ce qu'il me demanderait, si difficile que ce soit, j'étais prêt à le faire aussitôt. Mais il insista pour le délai d'un mois.

À la fin, il se leva et nous sortîmes sur la terrasse. De l'autre côté de la maison, il y avait encore une terrasse, plus large, où nos amis se trouvaient rassemblés.

Ce qui se produisit ensuite devait être le plus important — cependant je n'en pourrai parler que très peu. G. s'entretenait avec Z. et S. Soudain, il dit sur moi

quelque chose que je ne pus supporter, je me levai d'un bond et partis dans le jardin. Puis, je m'engageai dans la forêt. Je marchai pendant longtemps, dans l'obscurité, tout au pouvoir de pensées et de sentiments extraordinaires. Parfois, il me semblait avoir trouvé quelque chose ; à d'autres moments, je l'avais de nouveau perdu.

Il en fut ainsi pendant une heure ou deux. Finalement, lorsque

mes contradictions et mes tourbillons intérieurs parvinrent à leur comble, une pensée me traversa l'esprit comme un éclair, m'apportant une compréhension juste de tout ce que G. m'avait dit, et de ma propre position. Je vis que G. avait raison : tout ce que je considérais en moi comme solide et digne de confiance, en réalité, n'existait pas. Mais j'avais trouvé quelque chose d'autre. Je savais que G. ne me croirait pas et qu'il me rirait au nez, si je le lui disais. Pour moi, cependant, c'était indubitable et ce qui arriva par la suite me montra que je n'avais pas tort.

Je m'étais arrêté pour fumer dans une sorte de clairière, où je restai assis pendant longtemps. Lorsque je retournai à la maison, la nuit était très avancée ; il n'y avait personne sur la petite terrasse. Pensant que tout le monde était allé dormir, je gagnai ma chambre et me couchai également. En fait, G. et les autres dînaient sur la grande terrasse. Peu après que je me fus mis au lit, une excitation étrange s'empara de moi à nouveau, mon pouls se mit à battre avec force, et voici que j'entendis encore la voix de G. dans ma poitrine. Mais cette fois-ci, je ne me contentai pas d'entendre, je *répondis mentalement*, et G. m'entendit, et il me répondit. Il y avait là quelque chose de très étrange. J'essayai de trouver ce qui pourrait me confirmer cette conversation comme un fait, mais en vain. Après tout, c'était peut-être de l' "imagination" ou un rêve éveillé. Aussi essayai-je de demander à G. quelque chose de concret qui ne laisserait aucun doute sur la réalité de notre entretien ou du fait qu'il y participait, mais je ne pouvais rien inventer qui eût un poids suffisant. À certaines questions que je lui posais et auxquelles il répondait, j'aurais pu tout aussi bien répondre moi-même. J'avais même l'impression qu'il évitait les réponses concrètes qui auraient pu servir plus tard de "preuves",

et qu'à une ou deux de mes questions, il ne donnait intentionnellement que des réponses vagues. Mais pour moi, *le sentiment que c'était une conversation* était très fort, entièrement nouveau et incomparable.

Après un long silence, G. me fit une demande qui me mit aussitôt en état d'alerte ; après quoi, il s'arrêta comme s'il attendait une

réponse.

Ce qu'il avait dit avait stoppé d'un coup toutes mes pensées et tous mes sentiments. Je n'avais pas peur, du moins ne s'agissait-il pas d'une peur consciente, comme lorsqu'on sait qu'on est effrayé ; mais je tremblais de tous mes membres, et j'étais littéralement paralysé, à tel point que je ne pouvais articuler un seul mot, bien que je fisse des efforts terribles pour donner une réponse affirmative.

Je sentais que G. attendait, et qu'il n'attendrait pas longtemps.

— Bon, vous êtes fatigué maintenant, me dit-il à la fin. Restons-en là jusqu'à la prochaine fois.

Je commençai à dire quelque chose, je pense que je lui demandais d'attendre encore, de me donner un peu de temps pour m'accoutumer à cette pensée.

— Une autre fois, dit sa voix, dormez.

Et la voix se tut. Pendant longtemps je ne pus trouver le sommeil. Au matin, lorsque je sortis sur la petite terrasse où nous nous étions installés la soirée précédente, G. était assis dans le jardin, à une vingtaine de mètres de là, près d'un guéridon ; trois de nos amis étaient avec lui.

— Demandez-lui ce qui est arrivé la nuit dernière, dit G., quand je fus auprès d'eux.

Pour quelque raison cela m'irrita. Je fis demi-tour et me dirigeai vers la terrasse. Au moment de l'atteindre, j'entendis de nouveau la voix de G. dans ma poitrine : — Stop !

Je m'arrêtai et me tournai vers lui. Il souriait.

— Où allez-vous donc ? Venez vous asseoir ici, dit-il de sa voix ordinaire.

Je m'assis auprès de lui, mais je ne pouvais pas parler, et je n'en avais pas la moindre envie. En même temps, je sentais une clarté d'esprit extraordinaire et je décidai d'essayer de me concentrer sur certains problèmes qui me semblaient particulièrement difficiles. L'idée me vint que, dans cet état inhabituel, je pourrais peut-être

trouver des réponses aux questions que je ne savais pas résoudre par les méthodes usuelles.

Je me mis à penser à la première triade du “rayon de création”,

aux trois forces qui constituent une seule force. Quel était leur sens ? Était-il définissable ? Pouvions-nous comprendre ce sens ? Une réponse commençait à s'esquisser dans ma tête, mais à l'instant même où j'essayai de la faire passer dans des mots, tout disparut. — *Volonté, conscience...* mais quel était le *troisième* terme ? me demandais-je. Il me semblait que si je pouvais le nommer, je comprendrais aussitôt tout le reste.

— Laissez cela, dit G. à haute voix.

Je tournai les yeux vers lui : il me regardait.

— C'est encore très loin, dit-il. Vous ne pouvez pas trouver la réponse maintenant. Pensez plutôt à vous-même, à votre travail.

Ceux qui étaient assis à nos côtés nous regardaient, perplexes. G. avait répondu à mes pensées.

Après quoi commença une expérience très étrange qui se prolongea durant les trois jours que nous devions rester en Finlande. Pendant ces journées — où nous eûmes de nombreuses conversations sur des sujets variés — je fus constamment dans un état émotionnel inaccoutumé, qui me semblait parfois lassant.

— Comment me débarrasser de cet état ? demandai-je à G. Je ne peux plus le supporter.

— Préférez-vous dormir ? dit-il.

— Certainement pas.

— Alors qu'est-ce que vous demandez ? Ce que vous vouliez, vous l'avez. Faites-en usage. *Vous ne dormez plus maintenant !*

Je ne pense pas que ce fût absolument vrai. Je “dormais” sans nul doute à certains moments.

Bien des paroles que j'ai prononcées alors ont dû surprendre ceux qui se trouvaient être mes compagnons dans cette étrange aventure. Et j'étais moi-même surpris par mille choses que je remarquais en moi. Certaines d'entre elles ressemblaient au sommeil, d'autres n'avaient aucun rapport avec la réalité. Certainement, j'en inventai beaucoup. Plus tard, j'éprouvai une véritable surprise au souvenir de tout ce que j'avais dit.

Enfin, nous retournâmes à Saint-Pétersbourg. G. devait partir

pour Moscou et nous allâmes directement de la gare de Finlande à la gare Nikolaievsky.

Nous étions venus très nombreux sur le quai pour lui faire nos adieux. Il partit.

Mais j'étais loin d'en avoir fini avec le "miraculeux". Il y eut encore dans la soirée des phénomènes nouveaux et non moins insolites : je "conversai" avec G., *tout en le voyant* dans le compartiment du train qui l'emmenait à Moscou.

Au cours de la période extraordinaire qui suivit, et qui dura quelque trois semaines, à plusieurs reprises, je vis "les endormis".

Mais il me faut donner ici quelques explications.

Deux ou trois jours après le départ de G., je suivais la rue Troitsky ; soudain je vis que l'homme qui venait dans ma direction était *endormi*. Il ne pouvait y avoir la moindre hésitation. Bien que ses yeux fussent ouverts, il marchait, manifestement plongé dans des rêves qui couraient comme des nuées sur son visage. Je me surpris à penser que si je pouvais le regarder assez longtemps, je verrais ses rêves, c'est-à-dire que je comprendrais ce qu'il voyait dans ses rêves. Mais l'homme passa. Après lui vint un autre, tout aussi endormi. Un cocher endormi passa avec deux clients endormis. Et soudain, je me vis dans la situation du prince de la "Belle au Bois dormant". Autour de moi, tout le monde était endormi. C'était une sensation précise, qui ne laissait place à aucun doute. Alors je compris que nous pouvions voir, *voir avec nos yeux*, tout un monde que nous ne voyons habituellement pas. Ces sensations durèrent plusieurs minutes. Le jour suivant, elles se répétèrent — très faiblement. Mais je fis ensuite cette découverte qu'en *essayant de me rappeler moi-même*, je pouvais les intensifier et les prolonger aussi longtemps que j'avais assez d'énergie pour ne pas permettre à ce qui m'entourait d'accaparer mon attention. Dès que celle-ci se laissait distraire, je cessais de voir les "endormis". Parce que j'avais manifestement sombré moi-même dans le sommeil. Je ne parlai de ces expériences qu'à un petit nombre de nos amis ; deux d'entre eux, lorsqu'ils essayaient de se rappeler eux-mêmes, éprouvaient des sensations analogues.

Puis tout redevint normal.

Je ne parvenais pas à me rendre compte de ce qui s'était passé exactement. Tout avait été bouleversé en moi — et il est évident que dans tout ce que je dis ou pensai durant ces trois semaines, il y eut une grande part de fantaisie.

Cependant, je m'étais vu — j'avais vu en moi des choses que je n'avais jamais vues auparavant. C'était une certitude. Et bien que je fusse redevenu par la suite le même homme, je ne pouvais m'empêcher de *savoir* que cela avait été et je ne pouvais rien oublier.

Je compris même tout à fait clairement une vérité importante, à savoir que nul d'entre les phénomènes d'ordre supérieur, — appelés parfois “métaphysiques” — c'est-à-dire transcendant la catégorie des faits ordinaires, observables chaque jour, ne peut être observé ni étudié par des *moyens ordinaires*, dans notre état ordinaire de conscience, comme on étudie des phénomènes physiques. C'est une complète absurdité de penser que l'on peut étudier des phénomènes tels que “télépathie”, “clairvoyance”, “prescience”, “phénomènes médiumniques”, etc., de la même façon que l'on étudie l'électricité, les phénomènes météorologiques ou chimiques. Il y a, dans les phénomènes d'ordre supérieur, quelque chose qui requiert, *pour leur observation et leur étude*, un état émotionnel particulier. Ce qui exclut toute possibilité d'expériences ou d'observations “scientifiquement conduites”.

J'étais arrivé déjà aux mêmes conclusions après les expériences que j'ai décrites dans le *Nouveau Modèle de l'Univers* au chapitre “Mysticisme expérimental”, mais maintenant, je comprenais pourquoi c'était une impossibilité absolue.

La seconde conclusion intéressante à laquelle j'arrivai est beaucoup plus difficile à formuler.

Elle a trait à un certain tournant dans mes façons de voir et de me définir à moi-même mes buts, mes désirs et mes aspirations. Sur le moment, je fus loin de pouvoir apprécier toute son importance. Mais plus tard, je reconnus clairement que, de cette époque, dataient des changements précis intervenus dans mes idées sur moi-même, sur mon entourage, et plus encore sur ce que je me contenterai d'appeler, sans plus de précision, les “méthodes d'action”. Une description de

impossible. Je dirai seulement qu'ils étaient sans rapport aucun avec tout ce qui *avait été dit* en Finlande, mais venaient directement des émotions que j'y avais éprouvées. Ce que je notai en premier lieu fut l'affaiblissement en moi de cet individualisme extrême qui, jusqu'à cette date, avait été le trait fondamental de mon attitude devant la vie. Je commençai à me rapprocher des gens, et à sentir davantage ce que j'avais de commun avec eux. En second lieu, quelque part au tréfonds de moi-même, j'en vins à comprendre le principe ésotérique de l'impossibilité de la violence, c'est-à-dire de l'inutilité des moyens violents pour atteindre n'importe quoi. Je vis avec une parfaite clarté, et par la suite je ne devais jamais perdre ce sentiment, que les moyens violents ou les méthodes de force, *en quelque domaine que ce soit*, doivent infailliblement produire des résultats négatifs, c'est-à-dire opposés aux fins mêmes pour lesquelles on les applique. Ce à quoi je parvenais ressemblait à la non-résistance de Tolstoï, mais ce n'était pas du tout pareil, parce que j'arrivais à la même conclusion, non pas d'un point de vue éthique, mais pratique ; je n'y arrivais pas du point de vue de ce qui est meilleur ou pire, mais du point de vue de ce qui est plus profitable ou plus efficace.

G. revint à Saint-Pétersbourg au début de septembre. J'essayai alors de le questionner sur ce qui, en fait, s'était passé en Finlande ; m'avait-il vraiment dit une chose effrayante ? et pourquoi avais-je été effrayé ?

— Si vous l'avez été, me répondit G., c'est que vous n'étiez pas prêt.

Il ne me donna pas d'autre explication.

Durant cette visite de G., le "trait principal" ou le "défaut principal" de chacun de nous fut le centre de gravité de nos conversations. G. était plein d'ingéniosité dans la définition des traits. Je me rendis compte à cette occasion qu'il est quasi impossible de définir le trait principal de certaines personnes. Il peut en effet si bien se cacher derrière diverses manifestations conventionnelles, que l'on soit hors d'état de le découvrir. Et un homme peut dès lors se

regarder *lui-même* comme son trait principal — ainsi je pouvais nommer mon trait principal “Ouspensky”, ou, comme G. disait toujours, “Piotr

Demianovich”. Il ne saurait y avoir d’erreurs ici, étant donné que le “Piotr Demianovich” de chaque personne se forme pour ainsi dire “autour de son trait principal”.

Lorsque l’un de nous n’était pas d’accord avec la définition que G. avait donnée de son trait principal, G. disait toujours que le simple fait de ce désaccord suffisait à prouver qu’il avait raison.

— Non, je ne me reconnais pas là, dit l’un de nous. Ce que je sais être mon *trait principal* est bien pire. Mais je conviens que les autres peuvent me voir comme vous m’avez décrit.

— Vous ne savez rien sur vous, lui dit G. Si vous vous connaissiez mieux, vous n’auriez pas ce trait. Certainement, les gens vous voient comme je vous l’ai dit. Mais vous ne vous voyez pas comme ils vous voient. Si vous acceptez ce que j’ai désigné comme étant votre trait principal, vous comprendrez comment les gens vous voient. Et si vous trouvez un moyen de lutter contre ce trait et de le détruire, c’est-à-dire de détruire sa *manifestation involontaire* — G. mit l’accent sur ces mots — vous produirez sur les gens non plus l’impression habituelle, mais n’importe laquelle à volonté. »

Ainsi commencèrent de longues conversations sur l’impression qu’un homme donne à son entourage, et sur la manière de produire une impression désirable ou indésirable.

Les gens avec lesquels nous vivons voient toujours notre trait principal, si caché qu’il puisse être. Naturellement, ils ne sont pas toujours en état de l’exprimer. Mais leurs définitions sont souvent très bonnes ou très approchées. Prenez les sobriquets, ils définissent parfois très bien le trait principal.

Ces entretiens sur l’impression que nous produisons nous amenèrent encore une fois à la question de la “considération intérieure” et de la “considération extérieure”.

— Un homme ne peut pas “considérer extérieurement” de la manière convenable, aussi longtemps qu’il est installé dans son “trait principal”, dit G. Par exemple, “Couci-Couça” (il nommait ainsi l’un

de nous). Son trait, c'est qu'il n'est *jamais chez lui*. Comment pourrait-il considérer quelque chose ou quelqu'un ?

J'étais émerveillé par le "fini" de ce trait, tel que G. venait de le brosser. Ce n'était plus de la psychologie, c'était de l'art.

—

378

—

— Mais la psychologie doit être un art, disait G. La psychologie ne peut pas être simplement une science.

À un autre, il dit que son trait était qu'*il n'existait pas du tout*.

— Vous comprenez, disait G., *je ne vous vois pas*. Cela ne veut pas dire que vous êtes toujours comme cela. Mais lorsque vous êtes comme maintenant, vous n'existez pas du tout.

À un troisième, il déclara que son trait principal était un penchant à discuter toujours, avec tout le monde, à propos de tout.

— *Mais alors je ne discute jamais*, répliqua celui-ci avec chaleur.

Personne ne put s'empêcher de rire.

G. disait encore à un autre — il s'agissait maintenant de cet homme d'âge mûr sur lequel avait été faite l'expérience de séparer la personnalité de l'essence, et qui avait demandé de la confiture de framboise — que son trait principal était de n'avoir *aucune conscience morale*.

Et le jour suivant, il revenait nous dire qu'il était allé à la bibliothèque publique pour chercher dans les dictionnaires encyclopédiques de quatre langues le sens des mots "conscience morale".

D'un simple signe de main, G. le fit taire.

Quant au second sujet d'expérience, G. lui dit qu'il était *sans pudeur*, et notre homme, aussitôt, de lancer à ses propres dépens une boutade assez drôle.

G., pendant ce séjour-là, dut garder la chambre. Il avait attrapé un refroidissement grave et nous nous rencontrions par petits groupes chez lui, sur la Liteiny, près de la Nevsky.

Il dit un jour que cela n'avait aucun sens de continuer ainsi, et que nous devions enfin nous décider : voulions-nous faire route avec lui ? voulions-nous travailler ? Ou bien ne serait-il pas préférable pour nous — une attitude à moitié sérieuse ne pouvant donner aucun

résultat — d'abandonner toute tentative dans cette direction ?

Il ajoutait qu'avec ceux-là seuls qui prendraient la décision bien arrêtée de lutter contre leur mécanicité et leur sommeil, il poursuivrait le travail.

— Vous savez dès maintenant qu'il ne vous est rien

—

—

demandé de terrible, disait-il. Mais cela n'a aucun sens de rester assis entre deux chaises. Celui d'entre vous qui ne veut pas s'éveiller, eh bien, laissez-le dormir.

Il exprima le désir de nous parler à tour de rôle : chacun de nous séparément aurait à lui démontrer, par des arguments suffisants, pourquoi lui, G., devrait se donner du mal pour lui venir en aide.

— Vous croyez sans doute que cela me procure de grandes satisfactions, disait-il. Ou peut-être m'estimez-vous incapable de rien faire d'autre. S'il en est ainsi, dans les deux cas vous vous méprenez gravement. Il y a vraiment tant de choses que je pourrais faire. Et si c'est à *cela* que je donne mon temps, c'est seulement parce que j'ai un but précis. Vous devriez dès maintenant être en mesure de comprendre sa nature, et de reconnaître si vous suivez le même chemin que moi ou non. Je ne dirai rien de plus. Mais dorénavant je ne travaillerai qu'avec ceux qui pourront m'être utiles pour mon but. Et seuls peuvent m'être utiles ceux qui ont fermement décidé de lutter contre eux-mêmes, c'est-à-dire de lutter contre leur mécanicité. »

Sur ces mots, il s'était tu.

Les entretiens de G. avec chacun des membres de notre groupe durèrent environ une semaine. Avec certains, il parlait très longtemps ; avec d'autres, beaucoup moins. Finalement presque tout le monde resta.

L'homme d'âge mûr, P., dont j'ai parlé à propos de l'expérience, se tira de la situation avec honneur et il devint rapidement un membre très actif de notre groupe, s'égarant seulement, à l'occasion, dans une attitude formaliste et une "compréhension littérale".

Deux d'entre nous seulement tombèrent. Soudain comme par une sorte de magie, ils avaient cessé de rien comprendre, et ils s'étaient mis à voir dans tout ce que disait G. un *manque de compréhension*, et

de la part des autres membres de notre groupe un manque de sympathie et de sentiment.

Cette attitude à notre égard, qu'ils avaient prise on ne sait pourquoi, d'abord méfiante, soupçonneuse, puis ouvertement hostile, pleine d'accusations étranges et tout à fait inattendues, nous étonna beaucoup.

“Nous faisons mystère de tout”, nous leur cachions

ce que G. avait dit en leur absence. Nous débitions des histoires sur leur compte, pour que G. leur retirât sa confiance. Nous lui rapportions toutes leurs paroles, en les faussant systématiquement afin de l'induire en erreur. Nous lui présentions les faits sous une fausse lumière. *Nous avons donné une fausse impression d'eux à G.*, en lui faisant tout voir à l'envers.

En même temps, G. lui-même avait “complètement changé”, il n'était plus du tout le même qu'autrefois, il était devenu dur, exigeant, dépourvu de toute cordialité, il ne manifestait plus le moindre intérêt pour les personnes, il avait cessé de nous demander la vérité, il préférerait maintenant avoir autour de lui des gens qui avaient peur de lui parler franchement, des hypocrites qui se tressaient des guirlandes les uns aux autres, tout en s'espionnant par derrière.

Nous étions stupéfaits de les entendre parler ainsi. Ils apportaient avec eux une atmosphère entièrement nouvelle, inconnue de nous jusqu'alors. Et cela nous semblait très étrange, étant donné que pour la plupart nous nous trouvions en cette période dans un état émotionnel assez intense, et que nous étions tous particulièrement bien disposés à l'égard de ces deux membres protestataires de notre groupe.

Nous essayâmes maintes fois de parler d'eux à G. Cette idée que nous puissions lui donner une “fausse impression” d'eux l'amusait beaucoup.

— Quelle appréciation du travail ils ont ! disait-il. Et quel misérable idiot je suis à leurs yeux ! Comme c'est donc facile de me tromper ! Vous voyez qu'ils ont cessé de comprendre le plus important : dans le travail, le maître ne peut pas être trompé. C'est une loi qui découle de ce que nous avons dit sur le savoir et l'être. Je

peux vous tromper si je le veux. Mais vous ne pouvez pas me tromper. S'il en était autrement, vous n'auriez pas à apprendre de moi, c'est moi qui aurais à apprendre de vous.

— Comment devons-nous leur parler, et comment pouvons-nous les aider à revenir au groupe ? demandèrent quelques-uns d'entre nous.

— Non seulement vous ne pouvez rien faire, dit G., mais vous ne devez même pas essayer ; avec de telles tentatives vous détruiriez la dernière chance qu'ils ont de

comprendre et de se voir. *Il est toujours très difficile de revenir.* Et cela doit être le fruit d'une décision absolument volontaire, sans aucune sorte de persuasion ou de contrainte. Comprenez que chaque propos qu'ils ont tenu sur moi et sur vous était un essai d'autojustification, une tentative de jeter le blâme sur les autres, afin de se prouver à eux-mêmes qu'ils avaient raison. Cela signifie qu'ils s'enfoncent toujours plus dans le mensonge. Ce mensonge peut être détruit, mais il ne peut l'être que par la souffrance. S'ils avaient hier de la peine à se voir, ce leur sera aujourd'hui dix fois plus difficile. »

D'autres lui demandaient : « Comment ont-ils pu en arriver là ? Pourquoi leur attitude, envers nous tous comme à votre égard, a-t-elle changé si subitement, sans que rien le laissât prévoir ? »

— C'est le premier cas dont vous soyez témoin, répondit G., et par conséquent vous êtes étonnés, mais plus tard vous verrez combien il est fréquent. J'ajouterai que cela se produit toujours de la même façon. Car il est impossible de s'asseoir entre deux chaises. Mais les gens pensent toujours qu'ils peuvent le faire, qu'ils peuvent acquérir des qualités nouvelles tout en restant ce qu'ils sont. Ils ne le pensent pas consciemment bien sûr, mais cela revient au même.

« Et que veulent-ils préserver avant tout ? C'est le droit d'avoir leur propre appréciation des idées et des gens, c'est-à-dire ce qui leur est le plus néfaste. Ils sont fous, ils le savent déjà — du moins il fut un temps où ils s'en rendirent compte, et c'est pour cela qu'ils sont venus à l'enseignement. Mais l'instant d'après, ils avaient déjà tout oublié ! Et maintenant ils apportent dans le travail leurs propres attitudes subjectives et mesquines, ils commencent à prononcer des

jugements sur moi et sur les autres, comme s'ils étaient capables de juger qui que ce soit. Et cela se reflète immédiatement dans leur attitude à l'égard des idées et de tout ce que je dis. Déjà "ils acceptent ceci", mais "ils n'acceptent pas cela"; ils sont d'accord pour une chose, mais pas pour une autre; ils me font confiance dans un cas, mais dans un autre ils se méfient.

« Et le plus drôle est qu'ils s'imaginent être capables de "travailler" dans de telles conditions, c'est-à-dire

sans me faire confiance en tout et sans accepter tout. En réalité, c'est absolument impossible. Du seul fait de leurs restrictions ou de leur méfiance à l'égard de quelque idée que ce soit, ils fabriquent aussitôt quelque chose de leur cru qu'ils lui substituent. Et les "brillantes improvisations" commencent — ce sont de nouvelles explications ou de nouvelles théories qui n'ont rien de commun avec le travail ni avec ce que j'ai dit. Ils se mettent à trouver des erreurs ou des fautes dans toutes mes paroles, dans tous mes actes et dans tout ce que les autres disent ou font. À partir de ce moment, je commence à parler de choses que j'ignore et dont je n'ai même pas idée, mais qu'*eux-mêmes* savent et comprennent bien mieux que moi; tous les autres membres du groupe sont des fous, des idiots, etc., etc.

« Lorsqu'un homme met en question ces principes, je sais d'avance tout ce qu'il dira par la suite. Et vous le saurez à votre tour par les conséquences. Ce qui est amusant, c'est que les gens peuvent voir cela quand il s'agit des autres, mais quand ils se mettent eux-mêmes à divaguer, leur clairvoyance s'éteint à l'instant pour tout ce qui les concerne. C'est une loi. Il est malaisé de gravir la colline, mais on roule très facilement au bas de la pente. Ils n'éprouvent même pas d'embarras à parler de cette façon, soit avec moi, soit avec les autres. Et surtout, ils ne doutent pas que cela puisse aller de pair avec une certaine sorte de travail. Ils ne veulent même pas comprendre que lorsqu'un homme en est arrivé là, il a fini de chanter sa petite chanson.

« De plus, notez que ces deux-là sont amis. S'ils étaient séparés, si chacun d'eux suivait son propre chemin, il ne leur serait pas si difficile de voir leur situation respective et de revenir. Mais ils sont

amis, et ils s'encouragent mutuellement dans leurs faiblesses. Maintenant, l'un ne peut pas revenir sans l'autre. Cependant, même s'ils voulaient revenir, je ne prendrais que l'un des deux, et non l'autre.

présent, ce serait simplement pour lui permettre de se demander qui compte le plus pour lui, moi ou son ami. Si c'est—Pourquoi ? demanda quelqu'un.

— Ça, c'est une autre question, dit G. Dans le cas présent, ce serait simplement pour lui permettre de se demander qui compte le plus pour lui, moi ou son ami. Si c'est son ami, alors je n'ai rien à lui dire, mais si c'est moi, il doit abandonner son ami et revenir seul. Plus tard, l'autre pourra revenir aussi. Mais je vous dis qu'ils s'accrochent l'un à l'autre et s'entravent l'un l'autre. Voilà un parfait

exemple du mal que les gens peuvent se faire à eux-mêmes lorsqu'ils se détournent de ce qu'il y a de meilleur en eux.

En octobre, j'étais avec G. à Moscou.

Son petit appartement de la Bolshaïa Dmitrovka m'étonna par son atmosphère. Il l'avait aménagé à la mode orientale : planchers et murs disparaissaient sous des tapis, et les plafonds eux-mêmes étaient tendus de châles de soie. Les gens qui venaient là — tous des élèves de G. — *n'avaient pas peur de garder le silence*. C'était déjà inhabituel. Ils venaient, s'asseyaient, fumaient ; on n'entendait pas un mot, parfois pendant des heures. Et il n'y avait rien de désagréable ni d'angoissant dans ce silence. Au contraire, c'était un sentiment d'assurance tranquille ; on se sentait libre de la nécessité de jouer un rôle artificiel ou forcé. Mais sur les curieux ou les visiteurs de hasard, ce silence produisait une impression des plus étranges. Ils se mettaient à parler sans interruption, comme s'ils avaient peur de s'arrêter et d'éprouver quelque chose ; ou bien ils s'offensaient, ils s'imaginaient que le "silence" était dirigé contre eux, comme pour leur prouver combien les élèves de G. leur étaient supérieurs, et pour leur faire comprendre que cela ne valait même pas la peine de parler avec eux ; d'autres trouvaient ce silence stupide, comique, "anti-naturel" ; à leurs yeux, il faisait ressortir nos pires traits, particulièrement notre faiblesse, et notre subordination complète à G.,

qui nous “tyrannisait”.

P. décida même de prendre note des “réactions au silence” des différents types de nos visiteurs. Et je compris alors pourquoi les gens redoutaient par-dessus tout le silence, et que notre constante tendance à parler n’était qu’un réflexe de défense, toujours fondé sur un refus de voir quelque chose, un refus de se confesser quelque chose à soi-même.

Je n’avais pas tardé à remarquer une propriété plus étrange encore de l’appartement de G. *Il n’était pas possible de mentir en ce lieu.* Un mensonge transparaisait aussitôt, il devenait visible, tangible et certain. Une fois, nous vîmes venir un homme que G. connaissait vaguement. Nous l’avions déjà rencontré, car il venait parfois aux réunions. Nous étions trois ou quatre dans l’appartement. G. lui-même

même n’était pas là. Après avoir gardé le silence un instant, il se mit à nous dire qu’il venait tout juste de rencontrer un ami qui lui avait donné des nouvelles extraordinairement intéressantes sur la guerre, sur les possibilités de paix, et ainsi de suite. Et soudain, d’une manière tout à fait inattendue pour moi, je sentis *que cet homme mentait.* Il n’avait rencontré personne, et personne ne lui avait rien dit. Tout se fabriquait dans sa tête au moment même, simplement parce qu’il ne pouvait pas endurer le silence.

J’éprouvais un malaise à le regarder. Il me semblait que, s’il pouvait rencontrer mon regard, il comprendrait que je voyais qu’il mentait. Je regardai les autres et vis qu’ils sentaient comme moi, et pouvaient à peine réprimer leurs sourires... J’observai alors celui qui parlait et vis qu’il était le seul à ne rien remarquer. Il parlait, heureux de parler, et, de plus en plus emporté par son sujet, il ne se rendait aucun compte des regards que nous échangeions sans le vouloir entre nous.

Il ne s’agissait pas d’un cas exceptionnel. Je me souvins soudain des efforts que nous avions fait pour décrire nos vies et des “intonations” que prenaient nos voix lorsque nous essayions de cacher certains faits. Je me rendis compte alors qu’ici aussi tout était dans les intonations. Lorsqu’un homme bavarde ou qu’il attend

simplement une occasion de se mettre à parler, il ne remarque pas les intonations des autres, et il est incapable de distinguer les mensonges de la vérité. Mais dès qu'il retrouve son calme, c'est-à-dire dès qu'il s'éveille un peu, il perçoit les différences d'intonations, et il commence à discerner les mensonges des autres.

Je m'entretenais souvent de cette question avec les autres élèves de G. Je leur parlais de ce qui était arrivé en Finlande, et des "endormis" que j'avais vus dans les rues de Saint-Pétersbourg. Ce que j'éprouvais ici, dans l'appartement de G., au contact de ceux qui mentent mécaniquement, me rappelait beaucoup l'impression ressentie au contact des "endormis".

Mon désir était grand d'introduire auprès de G. quelques-uns de mes amis de Moscou, mais entre tous ceux que je rencontraï pendant mon séjour, un seul, mon vieil ami le journaliste V.A.A., me donna l'impression d'être

suffisamment vivant. Bien qu'il fût comme à son ordinaire surchargé de travail, et toujours bousculé, il se montra fort intéressé lorsque je lui parlai de G. et l'invitai de sa part à déjeuner chez lui. G. convoqua une quinzaine des siens et arrangea un repas, somptueux pour ce temps de guerre, avec zakouski, pâtés, shashlik, vins de Cachétie et autres splendeurs, en un mot, un de ces festins à la mode du Caucase, qui commencent à midi et durent jusqu'au soir. G. fit asseoir A. près de lui, fut très aimable, et pendant tout le temps le choya, lui versant lui-même à boire. Soudain le coeur me manqua. Je compris à quel test j'avais exposé mon vieil ami. Le fait est que nous gardions tous le silence. Pendant cinq minutes, il se comporta en héros. Puis il commença à parler. Il parla de la guerre, il parla de tous nos alliés, il parla de nos ennemis ; il nous fit part de l'opinion de tous les hommes publics de Moscou et de Saint-Pétersbourg sur tous les sujets possibles ; puis il parla de la dessiccation des légumes pour l'armée (dont il s'occupait actuellement, en plus de son travail de journaliste), particulièrement de la dessiccation des oignons ; puis des engrais artificiels, de la chimie appliquée à l'agriculture et de la chimie en général, des "amendements" à apporter aux terres ; du spiritisme, de la "matérialisation des mains" et de je ne sais plus quoi

encore. Ni G. ni personne ne dit un seul mot. J'étais sur le point d'intervenir, de crainte que A. ne s'offensât, mais G. me lança un regard si féroce que je m'arrêtai court. D'ailleurs mes craintes étaient vaines. Le pauvre A. ne remarquait rien, il était tout à son bonheur de parler, et tellement pris par ce qu'il disait, par sa propre éloquence, qu'il ne s'interrompt pas un seul instant jusqu'à quatre heures. Puis, avec beaucoup de chaleur, il serra les mains de G. et le remercia pour sa "très intéressante conversation". G., me regardant, eut un rire malicieux.

Je me sentais très honteux. Ils avaient rendu ridicule le pauvre A. qui certainement ne pouvait s'attendre à rien de pareil, et c'est pourquoi il avait été attrapé. Je compris que G. avait voulu donner aux siens une démonstration.

— Eh bien vous avez vu ? dit-il, lorsque A. fut sorti. C'est ce qu'on appelle un homme intelligent, mais il n'aurait rien remarqué, quand bien même je lui aurais enlevé son pantalon. Laissez-le donc parler, il ne désire que cela,

et tout le monde est ainsi. Celui-là est bien meilleur que beaucoup d'autres : il n'a pas dit de mensonge. Il connaissait réellement ce dont il parlait — à sa façon bien sûr. À quoi bon je vous le demande ? Il n'est plus jeune. Et c'était peut-être la seule fois de sa vie qu'il avait une chance d'entendre la vérité ; mais il a parlé tout le temps. »

Parmi les entretiens de Moscou, je me rappelle encore celui-ci. Cette fois, ce fut G. qui m'adressa la parole :

— À votre avis, qu'avez-vous appris de plus important jusqu'à ce jour ?

— Les expériences que j'ai eues au mois d'août, naturellement. Si j'étais en mesure de les provoquer à volonté et d'en faire usage, je n'en demanderais jamais plus, car je pense que je pourrais alors trouver tout le reste par moi-même. Mais je sais en même temps que ces "expériences" — je choisis ce mot parce qu'il n'y en a pas d'autre, mais vous savez bien ce dont je parle (d'un signe de tête, il acquiesça) — dépendaient de l'état émotionnel où je me trouvais alors. Si je pouvais créer en moi-même cet état émotionnel, je

retrouverais très rapidement ces “expériences”. Mais je m’en sens infiniment loin, comme si j’étais endormi. Aujourd’hui je “dors” ; hier, j’étais “éveillé”. Comment cet état émotionnel peut-il être créé ? Dites-le moi.

— De trois façons, répondit G. Premièrement, cet état peut venir de lui-même, par hasard. Deuxièmement, quelqu’un d’autre peut le créer en vous. Et troisièmement, vous pouvez le créer vous-même. Choisissez.

Je confesse que, pour une seconde, j’eus très envie de dire que je préférerais que ce fût un autre, c’est-à-dire lui, qui créât en moi l’état émotionnel dont je parle. Mais je me rendis compte aussitôt qu’il me répondrait l’avoir déjà fait une fois, et que maintenant je devais ou bien attendre que cela vienne tout seul, ou bien faire moi-même quelque chose pour l’acquérir.

— Je veux le créer moi-même, naturellement, dis-je. Mais comment faire ?

— Je vous l’ai déjà dit auparavant : le sacrifice est nécessaire, répondit G. Sans sacrifice, rien ne peut être atteint. Mais s’il est une chose au monde que les gens ne

—

—

comprennent pas, c’est bien l’idée du sacrifice. Ils croient devoir sacrifier quelque chose qu’ils ont. Par exemple, j’ai dit un jour qu’ils devaient sacrifier “foi”, “tranquillité” et “santé”. Ils le prennent à la lettre. Comme s’ils avaient la foi, la tranquillité, ou la santé. Tous ces mots doivent être mis entre guillemets. En fait, ils n’ont donc à sacrifier que ce qu’ils imaginent avoir, et ne possèdent nullement en réalité. Ils doivent faire le sacrifice de leurs fantaisies. Mais cela est difficile pour eux, très difficile. Il est beaucoup plus facile de sacrifier des choses réelles.

« Non, ce que les gens doivent sacrifier, *c’est leur souffrance* : rien n’est plus difficile à sacrifier. Un homme renoncera à n’importe quel plaisir plutôt qu’à sa propre souffrance. L’homme est ainsi fait, qu’il y tient plus qu’à tout. Et pourtant, il est indispensable d’être libre de la souffrance. Quiconque n’en est pas libre, quiconque n’a pas sacrifié sa souffrance, ne peut pas travailler. Plus tard, j’aurai encore beaucoup à dire sur ce sujet. Rien ne peut être atteint sans la

souffrance, mais en même temps, il faut commencer par la sacrifier. Maintenant, déchiffrez ce que cela veut dire. »

Je demeurai à Moscou une huitaine, puis retournai à Saint-Pétersbourg avec une provision d'idées et d'impressions neuves. Et c'est là que se produisit un petit événement qui me donna la clé de bien des aspects de l'enseignement et des méthodes de G.

Durant mon séjour à Moscou, les élèves de G. m'avaient expliqué diverses lois relatives à l'homme et au monde. Entre autres, ils m'avaient montré à nouveau la "table des hydrogènes", comme nous l'appelions à Saint-Pétersbourg, mais sous une forme considérablement élargie. Notamment, à côté des trois échelles d'hydrogènes que G. avait établies pour nous précédemment, ils avaient pris la réduction suivante et construit en tout douze échelles (*Table, page 389*).

Sous une telle forme, la table était à peine compréhensible et je ne parvenais pas à me convaincre de la nécessité des échelles réduites.

« Prenons par exemple la septième échelle, disait P. L'Absolu est ici l'hydrogène 96. Le *feu* peut être pris comme exemple de l'hydrogène 96. Le feu est alors

l'Absolu pour un morceau de bois. Prenons la neuvième échelle. Ici l'Absolu est l'hydrogène 384, ou l'eau. L'eau sera l'Absolu pour un morceau de sucre. »

Mais je ne parvenais pas à saisir le principe sur la base duquel il aurait été possible de déterminer avec exactitude quand il fallait faire usage d'une telle table. P. me montra une table qui allait jusqu'à la cinquième échelle et se rapportait à des niveaux parallèles dans les différents mondes. Je ne pus rien en tirer. Je commençais à me demander s'il ne serait pas possible de relier ces échelles diverses aux divers cosmos. Cependant, m'étant trop attardé sur cette pensée, je partis dans une direction absolument fautive, car de toute évidence les cosmos n'avaient pas la moindre relation avec les divisions de l'échelle. En même temps, il me semblait que je ne comprenais plus rien aux "trois octaves de radiations" dont G. avait déduit la première échelle d'hydrogènes. La principale pierre d'achoppement était ici la relation des trois forces 1, 2, 3 et 1, 3, 2 et les relations entre "carbone", "oxygène" et "azote".

Je compris alors qu'il y avait là quelque chose d'important. Et je quittai Moscou avec le sentiment que non seulement je n'avais rien appris de nouveau, mais que selon toute apparence j'avais perdu mon acquis, c'est-à-dire ce que je croyais avoir déjà compris.

Nous avons, dans notre groupe, adopté cette convention que quiconque allait à Moscou et recevait de nouvelles explications ou de nouvelles idées devait, à son retour, en faire part intégralement aux autres. Mais dans le wagon qui me ramenait à Saint-Pétersbourg, alors que je révisais mentalement avec attention tout ce que j'avais entendu à Moscou, je sentis que je ne serais pas capable de communiquer à mes amis le plus important, pour cette raison que je ne le comprenais pas moi-même. Cela m'irritait et je ne savais que faire. C'est dans cet état d'esprit que j'arrivai à Saint-Pétersbourg, et me rendis le lendemain à notre réunion.

Tout en essayant de reconstituer dans la mesure du possible les différents points de départ des "diagrammes" — nous appelions ainsi cette partie de l'enseignement de G. qui avait rapport aux questions

générales et aux lois — je me mis à évoquer les impressions générales de mon voyage. Et tandis que je parlais, une tout autre question accaparait ma pensée : « Par où commencerai-je ? — Que signifie la transition de 1, 2, 3 à 1, 3, 2 ? Un exemple

d'une telle transition peut-il être trouvé parmi les phénomènes que nous connaissons ? »

Je sentais que je devais trouver une réponse maintenant, immédiatement. Tant que je n'aurais pas trouvé moi-même, je ne pourrais rien dire aux autres.

Je commençai par tracer le diagramme sur le tableau noir. C'était le diagramme des trois octaves de radiations : *Absolu — Soleil — Terre — Lune*. Nous étions déjà habitués à cette terminologie et à la forme d'exposition de G. Mais je ne savais pas du tout ce que je dirais par la suite, qu'ils ne connussent déjà.

Soudain me vint à l'esprit un simple mot, *que personne n'avait prononcé à Moscou*, mais qui relia et expliqua tout : “un diagramme mouvant”. Je compris qu'il était indispensable de se le représenter comme un diagramme mouvant, dont tous les chaînons échangeaient leurs places comme en quelque danse mystique.

Je sentis qu'il y avait en ce simple mot une si grande richesse de contenu que pendant un certain temps je n'entendis pas moi-même ce que j'étais en train de dire. Mais après avoir rassemblé mes pensées, je vis que mes camarades m'écoutaient et que je leur avais expliqué tout ce que je ne comprenais pas moi-même en me rendant à la réunion. Cela me donna une sensation extraordinairement forte et claire, comme si j'avais découvert de nouvelles possibilités, une nouvelle méthode de perception et de compréhension *liée au fait de donner des explications aux autres*. Et, sous le coup de cette sensation, aussitôt après avoir dit que des exemples ou des analogies de la transition des forces 1, 2, 3 et 1, 3, 2 pouvaient être trouvés dans le monde réel, je vis soudain de tels exemples à la fois dans l'organisme humain, dans le monde astronomique et, en mécanique, dans les mouvements ondulatoires.

J'eus ensuite un entretien avec G. sur les diverses échelles dont je ne voyais pas la raison d'être.

— Nous gaspillons notre temps à déchiffrer des énigmes, disais-je. Ne serait-il pas plus simple de nous aider à les résoudre plus rapidement ? Vous savez que de nombreuses difficultés nous attendent, mais à cette allure, nous ne parviendrons même pas jusqu'à elles. Ne nous avez-vous pas dit vous-même bien souvent que nous avons très peu de temps ?

— C'est précisément parce que le temps manque et que beaucoup de difficultés nous attendent, répondit G., qu'il est indispensable de faire comme je fais. Si dès maintenant vous êtes effrayé par ces difficultés, qu'en sera-t-il demain ? Croyez-vous que rien soit jamais donné sous une forme complète, dans les écoles ? Vous regardez cela très naïvement. Il faut être rusé, il faut faire semblant ; vous devez, en parlant avec les gens, les amener jusqu'au fond des choses. Certaines d'entre elles s'apprennent parfois à partir d'une anecdote ou d'une plaisanterie. Et vous voudriez que tout soit simple. Ce n'est jamais le cas. Vous devez savoir comment prendre lorsque rien n'est donné, comment *voler* si c'est nécessaire, et ne pas toujours attendre que l'on vienne tout vous offrir. »

CHAPITRE QUATORZE

Lorsque G. était seul avec nous, après les conférences publiques où des personnes du dehors avaient été admises, il ne manquait jamais de revenir sur certains points. Le premier était le “rappel de soi” ; il soulignait la nécessité de travailler constamment sur soi pour y parvenir ; et le second était l'imperfection de notre langage, la difficulté de faire passer dans des mots la “vérité objective”.

Comme je l'ai déjà dit, G. donnait aux expressions “objectif” et “subjectif” un sens spécial, prenant comme base la division des états de conscience en “subjectifs” et “objectifs”. Ainsi, toute notre science ordinaire, qui se base sur des méthodes ordinaires d'observation et de vérification des observations, était, à ses yeux, une science *subjective* ; de même, il appelait *subjectives* toutes les théories scientifiques déduites de l'observation des faits accessibles dans les états subjectifs de conscience. Au contraire, la science fondée sur les anciennes méthodes et principes d'observation, la science des choses en elles-mêmes, la *science du Tout*, était pour lui la *science objective*.

J'écrirai maintenant en me servant à la fois des notes prises par certains élèves de G. à Moscou, et par moi à Saint-Pétersbourg.

— Une des idées centrales de la science objective, disait G., est l'idée de l'unité de toutes choses, de l'unité dans la diversité. Depuis les temps les plus anciens, les

hommes qui saisirent le contenu de cette idée, qui en comprirent le sens et qui virent en elle la base de la science objective, se sont efforcés de trouver le moyen de la transmettre sous une forme compréhensible. Une juste transmission des idées de la science objective a toujours fait partie de la tâche de ceux qui la possédaient. En de tels cas, l'idée de l'unité de toutes choses, en tant qu'idée centrale et fondamentale, devait être transmise la première, et elle devait l'être intégralement et exactement. On cherchait donc à la mettre en des formes propres à assurer sa transmission adéquate, sans risque de la déformer ou de la corrompre. À cette fin, les personnes à

qui elle était destinée devaient recevoir la préparation convenable ; quant à l'idée même, elle était présentée soit sous une forme logique — comme dans les systèmes philosophiques qui visent à donner une définition du “principe fondamental” ou *arché*, dont tout est issu — soit sous une forme d'enseignement religieux tendant à créer un élément de foi et à provoquer une vague d'émotion, qui élève les gens au niveau de la “conscience objective”. Les tentatives plus ou moins couronnées de succès qui ont été faites sur l'une ou l'autre de ces deux voies passent à travers toute l'histoire de l'humanité depuis les origines jusqu'à nos jours, et, sous l'aspect de croyances religieuses ou de doctrines philosophiques, elles restent comme des monuments témoignant des efforts accomplis pour unir la pensée de l'humanité à la pensée ésotérique.

« Mais la science objective, l'idée de l'unité incluse, n'appartient qu'à la conscience objective. Lorsque les formes qui expriment cette science sont perçues par la conscience subjective, elles sont inévitablement dénaturées, et, au lieu de vérité, engendrent de plus en plus d'erreurs. Avec la conscience objective, il est possible de voir et de sentir l'“unité de toutes les choses”. Mais pour la conscience subjective, le monde est fragmenté en des millions de phénomènes séparés et sans lien. Les efforts faits pour les relier, pour les unir en quelque système scientifique ou philosophique, ne mènent à rien, parce que les hommes ne peuvent pas réédifier l'idée du Tout en partant de faits isolés, et ils ne peuvent pas deviner les principes de la division du Tout sans connaître les lois sur lesquelles se base cette division.

« Certes, l'idée de l'unité de toutes les choses existe aussi dans la pensée rationnelle, mais son rapport exact à la diversité ne peut jamais être clairement exprimé par mots ou sous une forme logique. Il reste toujours la difficulté insurmontable du langage. Un langage qui s'est formé en exprimant des impressions de pluralité et de diversité dans des états de conscience subjectifs ne peut jamais transmettre, avec une clarté et une plénitude suffisantes, l'idée de l'unité, intelligible et évidente seulement dans l'état objectif de conscience.

« Se rendant compte de l'imperfection et de la faiblesse du langage ordinaire, les hommes qui possédaient la science objective ont essayé d'exprimer l'idée de l'unité sous forme de "mythes", de "symboles", et d' "aphorismes" particuliers qui, ayant été transmis sans altération, ont porté cette idée d'une école à une autre, souvent d'une époque à une autre.

« On a déjà dit que chez l'homme, dans les états supérieurs de conscience, fonctionnent deux centres psychiques supérieurs : le centre "émotionnel supérieur", et le centre "intellectuel supérieur". Le but des mythes et des symboles était d'atteindre les centres supérieurs, de transmettre à l'homme des idées inaccessibles à sa raison, et de les lui transmettre sous des formes telles qu'elles ne puissent pas être faussement interprétées. Les mythes étaient destinés au centre "émotionnel supérieur"; les symboles, au centre "intellectuel supérieur". De ce fait, tous les efforts tentés pour comprendre ou expliquer avec la seule raison les mythes, les symboles, ainsi que les aphorismes qui donnent un résumé de leur contenu, sont voués d'avance à l'échec. Il est toujours possible de tout comprendre ; encore faut-il dans chaque cas le centre approprié. La préparation sans laquelle on ne saurait recevoir les idées de la science objective doit se faire au moyen de la pensée, car seule une pensée bien préparée peut transmettre ces idées aux centres supérieurs sans y introduire d'éléments étrangers.

« Les symboles employés pour transmettre les idées de la science objective renfermaient les diagrammes des lois fondamentales de l'univers, et ils ne transmettaient pas seulement la science même, ils montraient également la voie pour y parvenir. L'étude des symboles, de leur

structure et de leur signification, formait une partie très importante de la préparation sans laquelle il n'est pas possible de recevoir la science objective, et c'était en soi un test, parce qu'une compréhension littérale ou formelle des symboles s'oppose à l'acquisition de toute connaissance ultérieure.

« Les symboles étaient divisés en fondamentaux et en secondaires ; les premiers comprenaient les principes des différentes

branches de la science ; les seconds exprimaient la nature essentielle des phénomènes dans leur relation à l'unité.

« Parmi les aphorismes qui donnaient un résumé du contenu de nombreux symboles, celui-ci avait une importance particulière : *Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut* — premiers mots de la “table d’Émeraude” d’Hermès Trismégiste. Cette formule signifiait que toutes les lois du cosmos pouvaient être trouvées dans l’atome ou en tout autre phénomène existant comme quelque chose d’accompli selon certaines lois. Le même sens se trouvait dans l’analogie établie entre le *microcosme* — l’homme, et le *macrocosme* — l’univers. Les lois fondamentales des triades et des octaves pénètrent toutes les choses, et doivent être étudiées simultanément dans l’homme et dans l’univers. Mais l’homme est pour lui-même un objet d’étude et de science plus proche et plus accessible que le monde des phénomènes qui lui sont extérieurs. Par conséquent, s’il s’efforce d’atteindre à la connaissance de l’univers, l’homme doit commencer par étudier en lui-même les lois fondamentales de l’univers.

« De ce point de vue, un autre aphorisme : *Connais-toi toi-même*, prend un sens particulièrement profond ; c’est l’un des symboles qui mènent à la connaissance de la vérité. Ainsi l’étude du monde et l’étude de l’homme se soutiendront l’une l’autre. En étudiant l’univers et ses lois, l’homme s’étudiera lui-même, et en s’étudiant lui-même il étudiera l’univers. En ce sens, chaque symbole nous apprend quelque chose sur nous-mêmes.

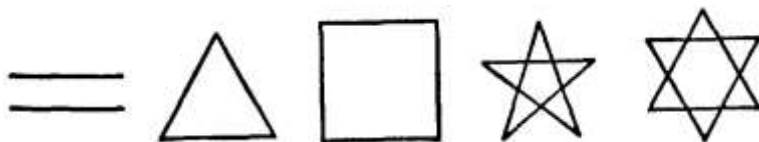
« L’étude des symboles peut être abordée de la façon suivante : d’abord, en étudiant le monde des phénomènes, l’homme doit voir en toutes choses la manifestation de deux principes opposés qui, selon leurs conjonctions ou leurs oppositions, donnent tel ou tel résultat, reflétant

la nature essentielle des principes qui les ont créés. Cette manifestation des grandes lois de *dualité* et de *trinité*, l’homme la voit simultanément dans le cosmos et en lui-même. Mais, par rapport au cosmos, il est un simple spectateur, ne voyant que la surface des phénomènes, qui lui semblent se mouvoir dans une seule direction, bien qu’en réalité ils se meuvent dans de multiples directions. Tandis

que, par rapport à lui-même, sa compréhension des lois de dualité et de trinité peut s'exprimer sous une forme pratique ; il peut, lorsqu'il comprend réellement ces lois, en limiter la manifestation à la ligne permanente de lutte contre lui-même sur la voie de la connaissance de soi. Et de cette manière, il introduit la *ligne de volonté*, tout d'abord dans le cercle du temps, ensuite dans le cycle de l'éternité, dont l'accomplissement créera en lui le grand symbole connu sous le nom de *Sceau de Salomon*.

« La transmission du sens des symboles à un homme qui n'en a pas acquis d'abord une compréhension en lui-même est impossible. Cela semble un paradoxe. Mais celui-là seul qui possède déjà le contenu d'un symbole peut en découvrir l'essence. Le symbole devient alors pour lui une synthèse de sa connaissance, et il lui sert à l'exprimer et à la transmettre, comme il a servi à l'homme qui l'a instruit.

« Les symboles les plus simples :



ou les nombres 2, 3, 4, 5, 6, qui les expriment, ont un sens défini par rapport au développement intérieur de l'homme ; ils montrent les degrés différents sur la voie du perfectionnement de soi et de la croissance de l'être.

« L'homme, dans son état ordinaire, est pris comme une *dualité*. Il est entièrement constitué de dualités, ou de "couples de contraires". Toutes les sensations de l'homme, ses impressions, ses émotions, ses pensées, sont divisées en positives et négatives, utiles et nuisibles, nécessaires et superflues, bonnes et mauvaises, plaisantes et déplaisantes. Le travail des centres se fait sous le signe de cette division. Les pensées s'opposent aux sentiments. Les impulsions motrices s'opposent à la soif instinctive de tranquillité.

C'est dans cette dualité que s'effectuent toutes les perceptions, toutes

les réactions, toute la vie de l'homme. Et quiconque est capable de s'observer si peu que ce soit pourra reconnaître cette dualité en lui-même.

« Mais cette dualité apparaît comme une alternance ; le vainqueur d'aujourd'hui est le vaincu de demain ; ce qui nous domine actuellement sera bientôt secondaire, subordonné. Et tout est également mécanique, également privé de volonté, également dénué de but. La compréhension de la dualité en nous-mêmes commence dès que nous nous rendons compte de notre mécanicité, et que nous parvenons à saisir la différence entre ce qui est automatique et ce qui est conscient. Cette compréhension doit être précédée de la destruction de ce mensonge à soi-même qui consiste pour un homme à prendre ses actions, même les plus mécaniques, pour des actes volontaires et conscients, et à se prendre lui-même pour un être *un* et entier.

« Lorsque ce mensonge est détruit, et que l'homme se met à voir en lui la différence entre le mécanique et le conscient, une lutte commence alors pour la réalisation de la conscience dans la vie, et pour la subordination de l'automatique au conscient. À cette fin, l'homme se met à faire des efforts pour prendre la *décision* bien arrêtée, basée sur des motifs conscients, de lutter contre les processus automatiques qui s'effectuent en lui selon les lois de dualité. La création de ce troisième principe, principe permanent, sera pour l'homme la *transformation de la dualité en trinité*.

« Qu'il affermisse cette décision et l'introduise constamment, sans défaillance, dans tous les événements où n'intervenaient autrefois que des chocs neutralisants, accidentels (ne donnant que des résultats accidentels), cela créera une ligne permanente de résultats dans le temps, et ce sera la *transformation du ternaire en quaternaire*.

« Le degré suivant, la *transformation du quatre en cinq* et la construction du pentagramme, n'a pas un seul sens mais de nombreux sens différents par rapport à l'homme. Or, parmi eux, il en est un qui doit être enseigné avant tout, et c'est celui dont on peut douter le moins : il concerne le travail des centres.

« Le développement de la machine humaine et l'enrichissement de l'être commencent par un fonctionnement

nouveau et inaccoutumé de cette machine. Nous savons que l'homme a cinq centres : intellectuel, émotionnel, moteur, instinctif et sexuel. Un développement prédominant de l'un ou l'autre de ces centres, aux dépens des autres, produit un type d'homme très unilatéral, incapable de tout développement ultérieur. Mais si l'homme amène à un accord harmonieux le travail de ses cinq centres, "le pentagramme se ferme en lui", et il devient un type accompli d'homme physiquement parfait.

« Le fonctionnement intégral des cinq centres les amène à s'unir aux centres supérieurs, qui introduisent le principe jusqu'alors absent, et mettent l'homme en liaison directe et permanente avec la conscience objective et la science objective.

« L'homme devient alors l' "étoile à six branches", c'est-à-dire qu'en se retranchant dans un cercle de vie indépendant et complet par lui-même, il s'isole des influences étrangères ou des chocs accidentels ; il incarne en lui-même le *Sceau de Salomon*.

« Dans le cas présent, la série des symboles donnés — 2, 3, 4, 5, et 6 — est interprétée comme étant applicable à un seul processus. Mais cette interprétation même est incomplète, parce qu'un symbole ne peut jamais être entièrement interprété. Il ne peut être qu'expérimenté ou vécu, de la même façon, par exemple, que l'idée de la *connaissance de soi* doit être vécue.

« Ce même processus' de développement harmonieux de l'homme peut être envisagé du point de vue d'un autre système de symboles, celui de la loi d'octave. Selon la loi d'octave, tout processus complet est le passage d'un *do* au *do* de l'octave supérieure, par une série de tons successifs. Les sept tons fondamentaux de l'échelle de l'octave expriment la loi de sept. L'addition du *do* de l'octave supérieure, qui est le couronnement du processus, donne le huitième échelon. Les sept tons fondamentaux, avec les deux "intervalles" ou "chocs additionnels", donnent neuf échelons. Si nous y ajoutons le *do* de la nouvelle octave, nous avons dix échelons. Le dernier, le dixième échelon, est la fin du cycle précédent et le commencement du suivant. Ainsi, la loi d'octave, de même que le processus de développement qu'elle exprime,

renferme tous les nombres de 1 à 10. Nous touchons ici à ce qu'on pourrait appeler le *symbolisme des nombres*. Le symbolisme des nombres ne peut pas être compris sans la loi d'octave, ou sans une conception claire de la manière dont les octaves trouvent leur expression dans le *système décimal*, et vice versa.

« Dans les systèmes occidentaux d'occultisme existe une méthode connue sous le nom d'*addition théosophique*, qui donne la signification des nombres de deux chiffres ou plus, en se basant sur la somme de ces chiffres. Pour ceux qui ne comprennent pas le symbolisme des nombres, cette façon de les synthétiser paraît absolument arbitraire et stérile. Mais pour un homme qui comprend l'unité de tout ce qui existe, et qui possède la clé de cette unité, la méthode d'addition théosophique a un sens profond, parce qu'elle ramène toute la diversité aux lois fondamentales qui la gouvernent, et qui sont exprimées dans les nombres de 1 à 10.

« Comme on l'a déjà dit, dans la science des figures symboliques, les nombres correspondent à des *figures géométriques* déterminées, qui leur sont complémentaires. La "Kabbale" fait également usage d'une *symbolique des lettres*, qui s'accorde avec une *symbolique des mots*. La combinaison des quatre méthodes de symbolisme — par les nombres, les figures géométriques, les lettres et les mots — donne une méthode complexe, mais plus parfaite.

« Il existe également une *symbolique de la magie*, une *symbolique de l'alchimie*, une *symbolique de l'astrologie*, sans oublier le système des *symboles du Tarot*, qui les unit en un seul tout.

« Chacun de ces systèmes peut servir de moyen pour *transmettre* l'idée de l'unité. Mais entre les mains de l'ignorant et de l'incompétent, si bonnes que soient leurs intentions, le même symbole devient un "instrument d'erreur". La raison en est qu'un *symbole* ne peut jamais être pris dans un sens ultime et exclusif. En tant qu'il exprime les lois de l'unité dans la diversité indéfinie, un symbole possède lui-même un nombre indéfini d'aspects à partir desquels il peut être envisagé, et il exige de celui qui l'approche la capacité de le voir simultanément de différents points de vue. Les symboles que l'on transpose dans les mots du langage ordinaire s'y

et deviennent très facilement “leurs propres contraires”, emprisonnant le sens en des cadres dogmatiques étroits, sans même laisser la liberté très relative d'un examen *logique* du sujet. La raison en est la compréhension littérale des symboles, le fait qu'on ne leur attribue qu'un seul sens. Là encore, la vérité se trouve voilée par un tissu extérieur de mensonges, et sa découverte exige d'immenses efforts de négation, où se perd l'idée même du symbole. On sait combien d'erreurs sont nées des symboles de la religion, de l'alchimie et plus encore de la magie, pour ceux qui les ont pris à la lettre, et dans un seul sens.

« Cependant, la vraie compréhension des symboles ne peut pas prêter à discussion. Elle approfondit la connaissance, et elle ne peut pas rester théorique, parce qu'elle intensifie les efforts en vue de résultats réels, en vue de l'union du savoir et de l'être, c'est-à-dire en vue du *Grand Faire*. La connaissance pure ne peut pas être transmise ; mais si elle est exprimée par des symboles, elle se trouve recouverte comme d'un voile qui, pour ceux qui désirent la voir et savent comment regarder, devient transparent.

« En ce sens, il est possible de parler d'un symbolisme du langage — bien que ce symbolisme soit rarement compris. Car il s'agit ici de comprendre le sens intérieur de ce qui est dit : ce n'est possible qu'à partir d'un degré assez élevé de développement, et cela suppose, chez l'auditeur, un certain état et des efforts correspondants. Lorsqu'un homme entend un langage qui est nouveau pour lui, s'il commence, au lieu de faire des efforts pour comprendre, par discuter ou par contredire, s'il soutient une opinion qu'il croit juste mais qui, en règle générale, n'a pas le moindre rapport avec le sujet, il perd assurément de cette façon toute chance d'acquérir quoi que ce soit de nouveau. Pour être en état de saisir le contenu intérieur du langage quand il devient symbolique, il est donc essentiel d'avoir préalablement appris à écouter. Écouter est une science. Et si cette science fait défaut tout essai de compréhension littérale, surtout lorsque le discours traite de la connaissance objective et de l'union de la diversité et de l'unité, est voué d'avance à l'échec et gros de

nouvelles erreurs, dans la plupart des cas.

« Nous devons insister sur ce point, parce que le caractère intellectualiste de l'éducation contemporaine imprègne les gens d'une tendance ou d'une inclination à opposer des définitions logiques et des arguments logiques à tout ce qu'ils entendent. Et, sans qu'ils le remarquent, ce soi-disant souci d'exactitude les paralyse dans tous les domaines où, par leur nature même, des définitions exactes impliquent une inexactitude de sens.

« En raison de cette tendance de notre pensée contemporaine, il arrive souvent qu'une science exacte des détails en n'importe quel domaine, si elle a été communiquée à un homme avant qu'il ait acquis la compréhension de la nature essentielle de ce domaine, lui rende très difficile, précisément, de saisir cette nature essentielle. Et, bien entendu, cela ne veut pas dire que la science vraie ignore les définitions exactes ; au contraire, elle seule les connaît, mais à sa façon, qui tranche à l'extrême sur l'idée que nous nous en faisons. Aussi bien, si quelqu'un s'imagine pouvoir suivre la voie de la connaissance de soi, guidé par une science "exacte" de tous les détails, ou s'il s'attend à acquérir une telle science avant de s'être donné la peine d'assimiler les directives qu'il a reçues concernant son propre travail, il se trompe : il doit comprendre avant tout qu'il ne parviendra jamais à la science avant d'avoir fait les efforts nécessaires et que seul son travail sur lui-même lui permettra d'atteindre ce qu'il cherche. Personne ne pourra lui donner ce qu'il ne possède pas déjà ; personne ne pourra jamais faire à sa place le travail qu'il doit faire pour lui-même. Tout ce qu'un autre peut faire pour lui, c'est de le stimuler à travailler, et de ce point de vue le symbole, compris comme il le faut, joue le rôle d'un stimulant à l'égard de notre science.

« Nous avons déjà parlé de la loi d'octave, et du fait que chaque processus, quelle que soit la gamme où il s'effectue, est complètement déterminé dans son développement graduel par la loi de structure de la gamme de sept tons. Sous ce rapport, il a été indiqué que chaque note, si on la transpose dans une autre gamme,

devient à son tour une octave entière. Les “intervalles” *mi-fa* et *si-do*, qui ne peuvent pas être comblés par l’intensité

de l’énergie du processus en cours, mettent en liaison divers processus, par ce simple fait qu’ils ont besoin d’un choc extérieur, d’une aide extérieure pour ainsi dire. Il s’ensuit que la loi d’octave relie tous les processus de l’univers, et que, pour celui qui connaît les octaves de transition et les lois de leur structure, apparaît la possibilité d’une connaissance exacte de chaque chose ou de chaque phénomène dans sa nature essentielle, ainsi que de toutes ses relations aux autres choses et aux autres phénomènes.

« Pour unir, pour intégrer toutes les connaissances relatives à la loi de structure de l’octave, il existe un symbole qui prend la forme d’un cercle dont la circonférence est divisée en neuf parties égales par des points reliés entre eux, dans un certain ordre, par neuf lignes.

« Mais avant de passer à l’étude de ce symbole, il est essentiel que l’on comprenne bien certains aspects de l’enseignement qui en fait usage, aussi bien que la relation de cet enseignement aux autres systèmes qui utilisent la méthode symbolique pour la transmission de la connaissance.

« Pour comprendre les corrélations de ces enseignements, il faut toujours se souvenir que les voies menant à la connaissance de l’unité se dirigent vers elle comme les rayons d’un cercle convergent vers son centre : plus ils s’approchent du centre, plus ils s’approchent les uns des autres.

« Il en résulte que les notions théoriques qui sont à l’origine d’une ligne d’enseignement peuvent être quelquefois expliquées du point de vue des énoncés d’une autre ligne d’enseignement, et vice versa. Pour cette raison il est parfois possible de tracer une certaine voie intermédiaire entre deux voies adjacentes. Mais en l’absence d’une connaissance et d’une compréhension complètes des lignes fondamentales, de telles voies intermédiaires peuvent aisément conduire à un mélange des lignes, à la confusion et à l’erreur.

« Parmi les lignes d’enseignement plus ou moins connues, on peut en distinguer quatre :

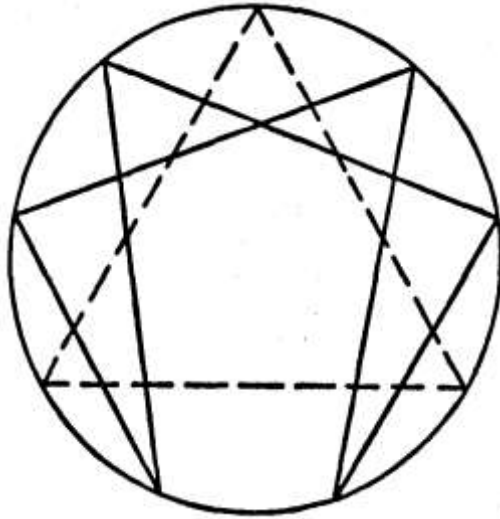
1. — Hébraïque.
2. — Égyptienne.
3. — Iranienne.
4. — Hindoue.

« D'ailleurs, nous ne connaissons de la dernière que sa philosophie, et des trois premières, que des fragments de leur théorie.

« En dehors de ces lignes, il en existe deux, connues en Europe, la *théosophie* et le soi-disant *occultisme occidental*, qui sont les résultats du mélange des voies fondamentales. Ces deux lignes portent en elles-mêmes des grains de vérité, mais ni l'une ni l'autre ne possède la science intégrale, et par conséquent, tous les efforts tentés sur ces voies pour parvenir à une réalisation effective ne peuvent donner que des résultats négatifs.

« L'enseignement dont nous exposons ici la théorie est complètement autonome, indépendant de toutes les autres voies, et jusqu'à ce jour il était demeuré entièrement inconnu. Comme d'autres enseignements, il fait usage de la méthode symbolique, et l'un de ses symboles principaux est la figure que nous avons mentionnée, c'est-à-dire le cercle divisé en neuf parties.

« Ce symbole prend la forme suivante :



« Le cercle est divisé en neuf parties égales. La figure construite sur six de ces points a pour axe de symétrie le diamètre issu du point supérieur. Ce point est le sommet d'un triangle équilatéral construit sur ceux des neuf points situés hors de la première figure.

« Ce symbole est inconnu des “occultistes”. Il ne saurait être trouvé dans aucun de leurs livres, il ne fait pas davantage l'objet d'une tradition orale. La signification de ce symbole était estimée d'une telle importance par ceux qui la connaissaient qu'ils ne voulurent jamais la divulguer.

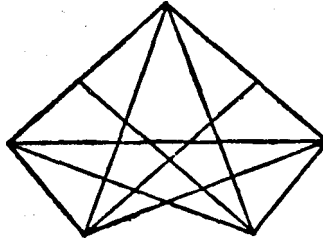
« À peine pourrait-on trouver quelques traces ou représentations partielles de ce symbole dans toute la littérature.¹⁴ Par exemple une

¹⁴ Dans le livre *Étude sur les origines et la nature du Zohar* par S. KARPPE, Paris 1901, page 201, il y a un dessin d'un cercle divisé en neuf parties avec la description suivante :

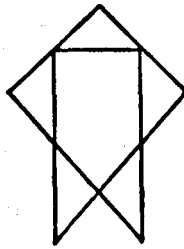


« Si on multiplie 9 X 9, le résultat est donné au-dessous par le 8 de la colonne « de

figure comme celle-ci :



et une autre de ce genre :



« Le symbole qui prend la forme d'un cercle divisé en neuf par des points, reliés entre eux dans un certain ordre par neuf lignes, exprime la loi de sept dans son union à la loi de trois.

« L'octave comporte sept tons, et le huitième est une répétition du premier. Avec les deux "chocs additionnels" qui comblent les "intervalles" *mi-fa* et *si-do*, il y a donc neuf éléments.

« Envisagé dans sa structure intégrale, plus complexe que celle qui vient d'être montrée, ce symbole est une expression parfaite de la loi d'octave. Cependant, ce que nous en avons donné suffit à faire voir les lois internes d'une octave et à indiquer une méthode de connaissance de la nature essentielle d'une chose examinée en elle-

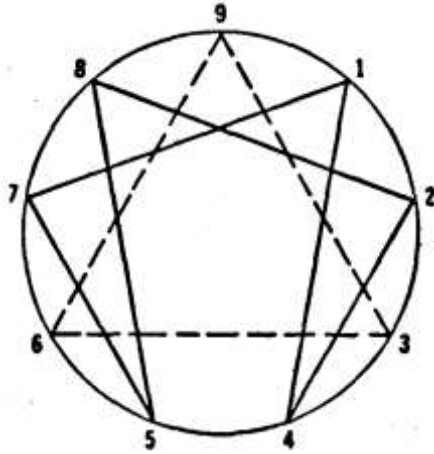
gauche et le 1 de la colonne de droite ; de même 9 X 8, le produit est indiqué « par le 7 de gauche et le 2 de droite ; de même 9 X 7. — À partir de 9 X 5 l'ordre « est renversé, c'est-à-dire le nombre représentant les unités passe à gauche et celui « des dizaines passe à droite. »

même.

« Prise isolément, l'existence d'une chose ou d'un phénomène que l'on examine est le cercle fermé d'un processus d'éternel retour se déroulant sans interruption. Le cercle même est le symbole de ce processus. Les points qui divisent la circonférence symbolisent les étapes de ce processus. L'ensemble du symbole est *do*, en tant que ce *do* a une existence régulière et accomplie. C'est un cercle, un cycle achevé. C'est le *zéro* de notre système décimal ; par sa forme même, il représente un cycle fermé. Il contient en lui-même tout ce qui est nécessaire à sa propre existence. Il est isolé de tout ce qui l'environne. La suite des phases du processus doit être mise en rapport avec la suite des nombres restants, de 1 à 9. La présence du neuvième degré remplissant "l'intervalle" *si-do* achève le cycle, c'est-à-dire qu'elle ferme le cercle, qui repart de ce point même. Le sommet du triangle clôt la dualité de sa base, rendant possibles les formes variées de sa manifestation dans les triangles les plus divers. Ce même sommet se multiplie lui-même indéfiniment sur la ligne de base du triangle. Par conséquent, chaque commencement et chaque achèvement du cycle a son lieu au sommet du triangle, au point où se fondent le commencement et la fin, où le cercle se clôt, et qui résonne dans le flux cyclique sans fin comme les deux *do* de l'octave. Mais c'est le neuvième point qui clôt et recommence le cycle. C'est donc au point supérieur du triangle, correspondant au *do*, que se trouve le nombre 9 ; et les nombres de 1 à 8 se répartissent entre les autres points.

—

—



« Passons à l'examen de la figure complexe qui est inscrite à l'intérieur du cercle, pour étudier les lois de sa construction. Les lois de l'unité se réfléchissent en tous les phénomènes. Le système décimal a été construit sur les mêmes lois. Si nous prenons une unité comme une note contenant en elle-même une octave entière, nous devons diviser cette unité en sept parts inégales correspondant aux sept notes de cette octave. Mais dans la représentation graphique, l'inégalité des parts n'est pas prise en considération, et pour la construction du diagramme, on prend d'abord un septième, puis deux septièmes, puis trois, quatre, cinq, six et sept septièmes. Si nous calculons les parts en décimales, nous obtenons :

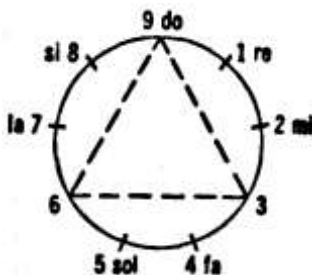
1/7	0,142857...
2/7	0,285714...
3/7	0,428571...
4/7	0,571428...
5/7	0,714285...
6/7	0,857142...
7/7	0,999999...

« Si nous examinons la série des décimales périodiques ainsi obtenues, nous voyons aussitôt que dans toutes, excepté la dernière, se retrouvent les mêmes six chiffres, qui échangent leurs places selon une séquence définie ; si bien que, lorsque l'on connaît le premier

période, il est possible de reconstruire la période entière.

« Si nous plaçons maintenant sur la circonférence les neuf nombres de 1 à 9 et relient entre eux par des lignes droites les points correspondants — selon l'ordre même des nombres de la période qui est déterminée par celui dont nous sommes partis — nous obtiendrons la figure qui se trouve à l'intérieur du cercle. Les nombres 3, 6 et 9, ne sont pas inclus dans la période. Ils forment le triangle séparé — la trinité libre du symbole.

« Si nous faisons maintenant l' "addition théosophique", et prenons la somme des nombres de la période, nous obtenons neuf, c'est-à-dire une octave entière. De nouveau, en chaque note distincte, se trouvera comprise une octave entière assujettie aux mêmes lois que la première. Les positions des notes correspondront aux nombres de la période et le dessin d'une octave apparaîtra ainsi :



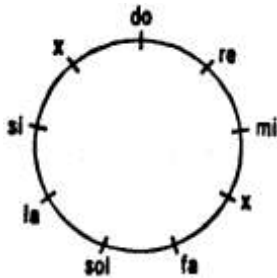
« Le triangle 9-3-6, qui unit en un tout les trois points de la circonférence non inclus dans la période, met en liaison la loi de sept et la loi de trois. Les nombres 3-6-9 ne sont pas inclus dans la période ; deux d'entre eux, 3 et 6, correspondent aux deux "intervalles" de l'octave ; le troisième pourrait paraître superflu, mais il remplace la note fondamentale, qui n'entre pas dans la période. De plus, chaque phénomène susceptible d'entrer en contact avec un phénomène similaire pour une action réciproque, résonne comme la note *do* dans une octave correspondante. Par conséquent, *do* peut émerger de son cercle et entrer en corrélation régulière avec un autre

cercle, c'est-à-dire jouer dans un autre cycle le rôle joué dans le cycle considéré par les "chocs" remplissant les "intervalles" de l'octave. Et parce qu'il a cette possibilité, *do* est, ici encore, relié

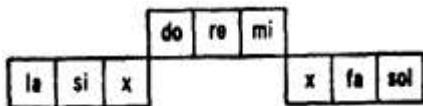
par le triangle 3-6-9 à ces places où interviennent les chocs d'origine extérieure, et où l'octave peut être pénétrée pour entrer en relation avec le dehors. La loi de trois fait saillie, en quelque sorte, sur la loi de sept, le triangle pénètre à travers la période, et ces deux figures combinées donnent la structure interne de l'octave et de ses notes.

« À ce point de notre raisonnement, il serait parfaitement juste de poser la question suivante : pourquoi celui des "intervalles" désigné par le nombre 3 trouve-t-il sa vraie place entre les notes *mi* et *fa*, tandis que l'autre, désigné par le nombre 6, se trouve entre *sol* et *la*, alors que sa vraie place est entre *si* et *do* ?

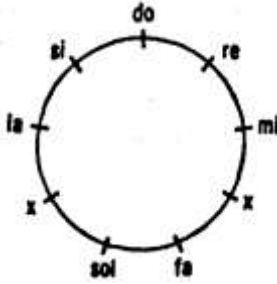
« Si les conditions avaient été observées quant à la position du second intervalle (6) à sa propre place, nous aurions eu le cercle suivant :



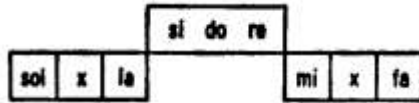
« Et les neuf éléments du cercle fermé auraient été groupés symétriquement de la façon suivante :



« La répartition que nous obtenons :



peut donner seulement le groupement suivant :



c'est-à-dire, dans un cas, *x* entre *mi* et *fa*, et dans l'autre, entre *sol* et *la* — où il n'est pas nécessaire.

« Le fait de placer apparemment l'intervalle à *une place fausse* montre, à ceux qui sont capables de lire le symbole, quelle sorte de "choc" est requis pour le passage de *si* à *do*.

« Pour le comprendre, il est essentiel de se souvenir de ce qui a été dit sur le rôle des "chocs" dans les processus qui s'effectuent en l'homme et dans l'univers.

« Lors de notre examen de l'application de la loi d'octave au cosmos, nous représentions l'étape "Soleil-Terre" de cette façon :

« Relativement aux trois octaves de radiations, il était indiqué que, dans l'octave cosmique, la transition de *do* à *si* — l'intervalle — est comblé dans l'organisme

même du soleil, et il est comblé par l'influence de la masse du soleil sur les radiations qui la traversent. L'intervalle *fa-mi* dans l'octave cosmique se comble mécaniquement, à l'aide d'une machine spéciale qui permet à *fa* d'acquérir, par une série de processus intérieurs, les caractéristiques de *sol* situé juste au-dessus de lui, sans changer sa note ; autrement dit, cette machine spéciale permet à *fa* d'accumuler,



en quelque sorte, l'énergie intérieure requise pour passer indépendamment à la note suivante, à *mi*.

« Le même rapport se retrouve exactement dans tous les processus achevés. Si l'on examine les processus de nutrition dans l'organisme humain et la transformation des substances pénétrant dans l'organisme, nous y trouvons exactement les mêmes "intervalles" et "chocs".

« Comme nous l'avons déjà dit, l'homme absorbe trois sortes de nourriture. Chacune d'elles est le commencement d'une octave nouvelle. La seconde octave, l'octave de l'air, s'unit à la première, l'octave de la nourriture et de la boisson, au point où celle-ci s'arrête dans son développement, à la note *mi*.

« Mais il faut bien comprendre ceci : de même que, dans de nombreux processus chimiques, seules des quantités définies de substances, exactement déterminées par la nature, peuvent donner des composés de qualité requise — dans l'organisme humain, les "trois sortes de nourriture" doivent être mélangées dans des proportions définies.

« La substance finale, dans le processus de l'octave de la nourriture, est la substance *si* (hydrogène 12 de la troisième gamme) qui a besoin d'un "choc additionnel" pour passer à un nouveau *do*. Mais comme les trois octaves ont pris part à la production de cette substance, leur influence se reflète aussi dans le résultat final, en déterminant sa qualité. La quantité et la qualité peuvent être réglées, si l'on sait doser les trois sortes de nourriture absorbées par l'organisme. Ce n'est qu'en présence d'un accord parfait entre les trois sortes de nourriture, ce n'est qu'en renforçant ou en affaiblissant telle ou telle partie du processus, que le résultat requis peut être obtenu.

« Mais il est indispensable de se rappeler que tout ce que l'on fera arbitrairement pour régler sa nourriture — au sens littéral de ce mot — ou sa respiration, ne pourra mener au but désiré, si l'on ne sait exactement ce que l'on fait, pourquoi on le fait, et quelle sorte de résultat on obtiendra.

« En outre, même si un homme devait réussir à doser deux des

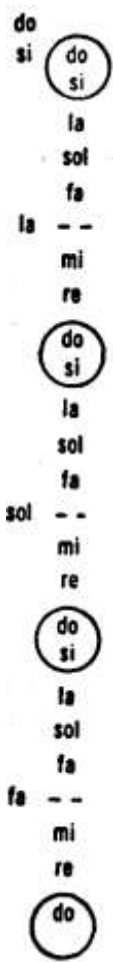
composantes du processus, la nourriture et l'air, cela ne serait pas suffisant, parce qu'il est encore plus important de savoir comment doser la troisième sorte de nourriture — les "impressions".

« Par conséquent, avant même de penser à influencer pratiquement les processus intérieurs, il est essentiel de comprendre l'exact rapport mutuel des substances qui pénètrent dans l'organisme, la nature des "chocs" possibles et les lois qui gouvernent la transformation des notes. Ces lois sont partout les mêmes. En étudiant l'homme, nous étudions le cosmos ; en étudiant le cosmos, nous étudions l'homme.

« En conformité avec la loi de trois, l'octave cosmique "Absolu-Lune" a été scindée en trois octaves subordonnées. Dans ces trois octaves, le cosmos est comme l'homme : les mêmes "trois étages", les mêmes "trois chocs".

—

—



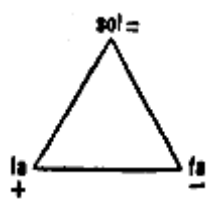
« Dans les octaves cosmiques de radiations, à l'endroit même où se situe, comme dans le corps humain, l'intervalle *fa-mi*, sont marquées sur le diagramme les "machines".

« Le processus du passage de *fa* à *mi* peut être décrit très schématiquement ainsi : le *fa* cosmique entre dans cette machine comme nourriture de l'étage inférieur et il commence son cycle de transformations. Par conséquent, au commencement, il résonne dans la machine comme *do*. La substance *sol* de l'octave cosmique a le même rôle que la substance qui entre à l'étage intermédiaire, soit l'air dans la respiration, ce qui aide la note *fa*, au-dedans de la machine, à passer à la note *mi*. Ce *sol*, lorsqu'il entre dans la machine, résonne aussi comme *do*. La matière obtenue est reliée à l'étage supérieur par la substance du *la* cosmique, qui y entre également comme *do*.

« Ainsi que nous le voyons, les notes suivantes : *la*, *sol*, *fa*, servent de nourriture pour la machine. Dans l'ordre de leur succession, en conformité avec la loi de trois, *la* sera l'élément actif, *sol* l'élément neutralisant et *fa* l'élément passif. Le principe actif entrant en réaction avec le principe passif (c'est-à-dire s'unissant à lui grâce au principe neutralisant) donne un résultat défini. Ce qui est ainsi représenté symboliquement :

« Ce symbole montre que la substance *fa*, lorsqu'elle se combine à la substance *la*, donne comme résultat la substance *sol*. Et comme ce processus a lieu dans l'octave se développant en quelque sorte à l'intérieur de la note *fa*, il est possible de dire que *fa*, sans changer de place, acquiert les propriétés de *sol*.

« Tout ce qui a été dit sur les octaves de radiations et les octaves de la nourriture dans l'organisme humain est en relation directe avec le symbole du cercle divisé en neuf parties. Ce symbole, en tant qu'expression d'une synthèse parfaite, contient en lui-même tous les éléments des lois



qu'il représente ; il est donc possible de tirer de lui, et de transmettre, grâce à lui, tout ce qui est en rapport avec les octaves — et bien d'autres choses encore. »

G. revint sur l'ennéagramme en de multiples occasions :

— Chaque tout intégral, chaque cosmos, chaque organisme, *chaque plante* est un ennéagramme, disait-il. Mais tous les ennéagrammes n'ont pas nécessairement un triangle intérieur. Lorsque, dans un organisme donné, se trouve le triangle intérieur, c'est la preuve d'une présence d'éléments supérieurs, selon l'échelle des "hydrogènes". Ce triangle intérieur est possédé par des plantes telles que le chanvre, le pavot, le houblon, le thé, le café, le tabac et beaucoup d'autres qui jouent un rôle dans la vie de l'homme. L'étude de ces plantes peut nous révéler beaucoup en ce qui regarde l'ennéagramme.

« D'une manière tout à fait générale, il faut comprendre que l'ennéagramme est un *symbole universel*. Toute science a sa place dans l'ennéagramme, et peut être interprétée grâce à lui. Et, sous ce rapport, il est possible de dire qu'un homme ne *connaît* vraiment, c'est-à-dire ne comprend, que ce qu'il est capable de situer dans l'ennéagramme. Ce qu'il ne peut situer dans l'ennéagramme, il ne le comprend pas. Pour l'homme qui sait l'utiliser, l'ennéagramme rend livres et bibliothèques entièrement inutiles. Il n'est rien qui ne puisse entrer dans l'ennéagramme et y être déchiffré. Un homme isolé dans le désert tracerait-il l'ennéagramme sur le sable, il y pourrait lire les lois éternelles de l'univers. Et il apprendrait chaque fois quelque chose de nouveau, quelque chose dont il ignorait tout jusqu'alors.

« Que deux hommes ayant étudié dans des écoles différentes se rencontrent et tracent l'ennéagramme, avec son aide, ils seront capables de voir immédiatement celui qui en sait le plus, celui qui est le plus avancé ; en d'autres termes, lequel est l'aîné, le maître, et lequel est l'élève. L'ennéagramme est le hiéroglyphe fondamental d'un langage universel, qui a autant de sens différents qu'il y a de niveaux d'hommes.

« L'ennéagramme est le *mouvement perpétuel*, il est ce *perpetuum mobile* que les hommes ont cherché depuis la plus

lointaine antiquité — toujours en vain. Et il n'est pas difficile de comprendre pourquoi ils ne pouvaient

pas le trouver. Ils cherchaient en dehors d'eux-mêmes ce qui était en eux ; et ils essayaient de construire un mouvement perpétuel comme on construit une machine, alors que le mouvement perpétuel est une partie d'un autre mouvement perpétuel et ne peut être créé hors de celui-ci. L'ennéagramme est un diagramme schématique du *mouvement perpétuel*, c'est-à-dire d'une machine au mouvement éternel. Mais bien entendu, il est nécessaire de savoir comment lire ce diagramme. La compréhension de ce symbole et la capacité d'en faire usage donne à l'homme un très grand pouvoir. C'est le *mouvement perpétuel*, et c'est aussi la *pierre philosophale* des alchimistes.

« La science de l'ennéagramme a été très longtemps tenue secrète et si elle est maintenant, en quelque sorte, rendue accessible à tous, ce n'est que sous une forme incomplète et théorique, inutilisable pratiquement par quiconque n'aura pas été instruit dans cette science par un homme qui la possède.

« L'ennéagramme, pour être compris, doit être pensé comme étant en mouvement, comme se mouvant. Un ennéagramme figé est un symbole mort ; le symbole vivant est en mouvement. »

Bien plus tard — c'était en 1922, lorsque G. organisait son Institut en France et que ses élèves étudiaient des danses de Derviches — G. leur montra des exercices qui se rapportaient au "mouvement de l'ennéagramme". Sur le plancher de la salle où avaient lieu ces exercices, un grand ennéagramme avait été tracé, et les élèves se tenaient aux places marquées par les nombres de 1 à 9. Ils se mirent alors à évoluer d'une place à l'autre selon l'ordre indiqué par la période des nombres, dans un mouvement très prenant, tournant l'un autour de l'autre aux points de rencontre, c'est-à-dire aux points d'intersection des lignes dans l'ennéagramme.

G. rappelait à cette époque que les exercices de mouvement selon l'ennéagramme occuperaient une place importante dans son ballet "la Lutte des Mages". Et il disait aussi que, si l'on ne participait pas à ces exercices, si l'on n'y tenait pas une place quelconque, il était presque

impossible de comprendre l'ennéagramme.

— L'ennéagramme peut être vécu par le mouvement,

—

—

disait-il. Le rythme même des mouvements suggérera les idées nécessaires et maintiendra la tension nécessaire ; sans eux, il est impossible de sentir ce qui est le plus important. »

Un autre dessin du même symbole avait été établi sous sa direction, à Constantinople, en 1920. À l'intérieur de l'ennéagramme, étaient figurés les quatre animaux de l'Apocalypse — le Taureau, le Lion, l'Homme et l'Aigle — accompagnés d'une colombe. Ces symboles supplémentaires étaient mis en rapport avec les centres.

À propos de l'ennéagramme considéré comme symbole universel, G. parlait encore de l'existence d'une langue "philosophique" universelle.

— Il y a longtemps que les hommes s'efforcent de trouver une langue universelle, disait-il. Et, dans ce domaine comme dans beaucoup d'autres, ils cherchent ce qui a été trouvé depuis longtemps, et ils essaient *d'inventer* quelque chose dont l'existence était bien connue autrefois. J'ai déjà dit qu'il n'y a pas une, mais trois langues universelles, ou, pour parler avec plus d'exactitude, trois degrés d'une même langue. À son premier degré, cette langue rend déjà possible pour les gens l'expression de leurs propres pensées et la compréhension de celles des autres, lorsqu'il s'agit de choses pour lesquelles le langage ordinaire est impuissant.

— Quels rapports ces langues ont-elles avec l'art ? dit quelqu'un. Et l'art lui-même ne représente-t-il pas cette "langue philosophique" que d'autres cherchent intellectuellement ?

— Je ne sais pas de quel art vous parlez, dit G. Il y a art et art. Vous avez sans doute remarqué que dans nos réunions on m'a bien souvent interrogé sur l'art, et que j'ai toujours éludé toute conversation sur ce sujet. J'estime, en effet, entièrement dénuées de sens toutes les conversations ordinaires sur l'art. Ce que les gens disent n'a rien à voir avec ce qu'ils pensent et ils ne s'en aperçoivent même pas. Par ailleurs, il est parfaitement vain d'essayer d'expliquer les vrais rapports des choses à un homme qui ne sait pas l'A B C sur lui-même, c'est-à-dire sur l'homme. Mais nous avons suffisamment

étudié pour que vous ayez dès maintenant quelque notion de cet A B C, aussi parlerai-je peut-être de l'art avec vous aujourd'hui.

« Je vous rappellerai d'abord qu'il y a deux sortes d'art, sans commune mesure — l'art objectif et l'art subjectif.

—

—

Tout ce que vous connaissez, tout ce que vous appelez art, c'est l'art subjectif, que je me garderai bien, pour ma part, d'appeler art, parce que je réserve ce nom à l'art objectif.

« Ce que j'appelle art objectif est très difficile à définir, d'abord parce que vous attribuez ses caractéristiques à l'art subjectif, ensuite parce que vous placez les oeuvres d'art objectif, lorsque vous êtes mis en leur présence, sur le même niveau que les oeuvres d'art subjectif.

« Je vous exposerai clairement mon idée. Vous dites : un artiste crée. Je réserve cette expression pour l'artiste objectif. Pour l'artiste subjectif, je dis que chez lui "ça se crée". Mais vous ne faites pas la différence ; et pourtant, elle est immense. De plus, vous attribuez à l'art subjectif une action invariable, autrement dit vous croyez que tout le monde réagira de la même façon à des oeuvres d'art subjectif. Vous vous imaginez, par exemple, qu'une marche funèbre provoquera chez tous des pensées tristes et solennelles et que n'importe quelle musique de danse, une komarinski, par exemple, provoquera des pensées heureuses. En fait, ce n'est pas du tout le cas. Tout dépend des associations. S'il m'arrive d'entendre pour la première fois, sous le coup d'une grande infortune, un air gai, cet air provoquera en moi par la suite, et toute ma vie durant, des pensées tristes et oppressantes. Et si, un jour où je me sens particulièrement heureux, j'entends un air triste, cet air provoquera toujours en moi des pensées heureuses. Il en est de même pour tout.

« Entre l'art objectif et l'art subjectif la différence est en ceci que dans le premier cas l'artiste "crée" réellement — il fait ce qu'il a l'intention de faire, il introduit dans son oeuvre les idées et les sentiments qu'il veut. Et l'action de son oeuvre sur les gens est tout à fait précise ; ils recevront, chacun d'eux selon son niveau naturellement, les idées et les sentiments mêmes que l'artiste a voulu leur transmettre. Lorsqu'il s'agit d'art objectif, il ne peut rien y avoir

d'accidentel, ni dans la création de l'oeuvre même, ni dans les impressions qu'elle donne.

« Lorsqu'il s'agit d'art subjectif, tout est accidentel. L'artiste, je l'ai dit, ne crée pas ; chez lui, "ça se crée tout seul". Ce qui signifie qu'un tel artiste est au pouvoir d'idées, de pensées et d'humeurs que lui-même ne comprend pas et sur lesquelles il n'a pas le moindre contrôle.

Elles le gouvernement, et elles s'expriment d'elles-mêmes sous une forme ou sous une autre. Et lorsqu'elles ont pris accidentellement telle ou telle forme, cette forme, tout aussi accidentellement, produit telle ou telle action sur le spectateur selon ses humeurs, ses goûts, ses habitudes, et la nature de l'hypnose sous laquelle il vit. Il n'y a ici rien d'invariable, rien de précis. Dans l'art objectif, au contraire, il n'y a rien d'imprécis.

— L'art ne risque-t-il pas de disparaître en se précisant ainsi ? demanda l'un d'entre nous. Et n'y a-t-il pas justement une certaine imprécision, un je ne sais quoi, qui distingue l'art de — disons : la science ? Que cette imprécision disparaisse, que l'artiste lui-même cesse d'ignorer ce qu'il veut obtenir, qu'il sache à l'avance l'impression que son oeuvre produira sur le public, alors ce sera un "livre"... Ce ne sera plus de l'art.

— Je ne sais pas ce dont vous parlez, dit G. Nous avons des mesures différentes : j'apprécie l'art à sa *conscience* — vous l'appréciez d'autant plus qu'il est *inconscient*. Nous ne pouvons pas nous comprendre. Une oeuvre d'art objectif doit être un "livre", comme vous dites ; la seule différence est que l'artiste ne transmet pas ses idées directement à travers des mots, des signes ou des hiéroglyphes, mais à travers certains sentiments qu'il éveille consciemment et d'une façon méthodique, sachant ce qu'il fait et pourquoi il le fait.

— Certaines légendes, dit alors l'un des auditeurs, parlent de statues de dieux, dans les anciens temples de la Grèce — par exemple la statue de Zeus à Olympie — qui produisaient sur tout le monde une impression bien définie, toujours la même.

— Tout à fait exact, dit G. Et le fait que de telles légendes

existent montre que les Anciens avaient compris la différence entre l'art vrai et l'art faux : l'effet produit par le premier est toujours le même, l'effet produit par le second, toujours accidentel.

— Ne pourriez-vous nous indiquer d'autres oeuvres d'art objectif ? Y a-t-il quoi que ce soit que l'on puisse appeler objectif dans l'art contemporain ? Quand la dernière oeuvre d'art objectif a-t-elle été créée ?

Presque tout le monde s'était mis à parler et à poser des questions de cet ordre à G.

— Avant de parler de tout cela, répondit-il, les principes doivent être compris. Si vous les comprenez, vous serez capables de répondre vous-mêmes à toutes ces questions. Mais si vous ne comprenez pas les principes, je ne saurais rien dire qui puisse vous expliquer quoi que ce soit. C'est à ce propos qu'il a été dit : ils regarderont avec leurs yeux, et ils ne verront pas, ils écouteront avec leurs oreilles et ils n'entendront pas.

« Je ne vous donnerai qu'un exemple — la musique. La musique objective toute entière se base sur les octaves intérieures. Et elle peut donner des résultats précis, non seulement d'ordre psychologique, mais d'ordre physique.

Il existe une musique telle que les eaux se glacent à ses accents. Il existe une musique capable de tuer un homme sur-le-champ. L'histoire de la destruction des murailles de Jéricho par la musique est une légende de musique objective. Jamais la musique ordinaire, quelle qu'elle soit, ne fera tomber des murailles, mais la musique objective, en vérité, le peut. Et non seulement elle peut détruire, mais elle peut aussi édifier. La légende d'Orphée est tissée sur de tels souvenirs de musique objective, parce qu'Orphée se servait de la musique pour enseigner. La musique des charmeurs de serpents en Orient tend vers la musique objective, mais d'une manière très primitive. Souvent, il ne s'agit que d'une seule note, à peine modulée, et prolongée indéfiniment ; dans cette simple note se développent sans cesse des "octaves intérieures", et dans ces octaves, des mélodies inaudibles aux oreilles, mais qui peuvent être ressenties par le centre émotionnel. Et le serpent entend cette musique ou, plus

exactement, il la sent, et il lui obéit. Une musique de cette sorte, un peu plus complexe seulement, ferait obéir des hommes.

« Ainsi, vous voyez que l'art n'est pas seulement un langage, mais quelque chose de beaucoup plus grand. Et si vous vous rappelez ce que j'ai dit sur les différents niveaux de l'homme, vous comprendrez ce que je viens de dire sur l'art. L'humanité mécanique est composée d'hommes n° 1, 2 et 3, et ils ne peuvent avoir naturellement qu'un art subjectif. L'art objectif requiert pour le moins des éclairs de conscience objective ; pour être en état d'en tirer quelque chose, une grande unité intérieure est nécessaire, et un grand contrôle de soi.

CHAPITRE QUINZE

Au cours des entretiens de la période que je décris — fin de l'année 1916 — G. aborda, à différentes reprises, la question religieuse. Toutes les fois qu'il avait été interrogé sur un sujet qui eût un rapport quelconque avec la religion, il avait invariablement commencé par souligner qu'à la base de notre attitude habituelle envers les problèmes de la religion, il y a quelque chose de très faux.

— La, religion, disait-il toujours, est un concept relatif ; la religion d'un homme peut fort bien ne pas convenir à un autre. Car la religion correspond au niveau de l'être. Je veux dire que la religion d'un homme ayant un certain niveau d'être peut fort bien ne pas convenir à un autre homme, un autre niveau d'être.

« Il faut comprendre que la religion de l'homme n° 1 n'est pas la religion de l'homme n° 2, et que celle de l'homme n° 3 est encore une autre religion. De même, les religions des hommes n° 4, n° 5, n° 6, et n° 7 sont entièrement différentes des religions des hommes n° 1, 2 et 3.

« En second lieu, la religion est : faire. Un homme ne *pense* pas ou ne *sent* pas seulement sa religion, il la "vit" autant qu'il le peut ; autrement ce n'est pas de la religion, mais de la fantaisie ou de la philosophie. Que cela lui plaise ou non, il montre son attitude envers sa religion par ses actes, et il ne peut la montrer *que par ses actes*. Par conséquent, si ses actes sont en contradiction avec ce que sa religion lui demande, il ne peut pas affirmer qu'il appartient à cette religion. La grande majorité des gens qui s'intitulent chrétiens n'en ont le droit à

aucun titre, parce que non seulement ils ne suivent pas les commandements de leur religion, mais ils ne semblent même pas soupçonner que ces commandements doivent être suivis.

« La religion chrétienne interdit le meurtre. Et tous les progrès que nous avons faits sont des progrès dans la technique du meurtre, dans l'art de la guerre. Comment pouvons-nous donc nous dire Chrétiens ?

« Personne n'a le droit de se dire Chrétien, s'il n'accomplit dans

sa vie les préceptes du Christ. Un homme peut dire qu'il *désire* être Chrétien, s'il s'efforce d'accomplir ces préceptes. S'il n'y pense même pas, ou s'il en rit, ou s'il les remplace par quelque chose de son invention, ou simplement s'il les oublie, il n'a aucun droit de se dire Chrétien.

« J'ai pris l'exemple de la guerre, parce qu'il est le plus frappant. Mais sans parler de la guerre, tout, dans notre vie, est exactement du même ordre. Les gens se disent Chrétiens, mais sans comprendre qu'ils ne le veulent pas, qu'ils ne le peuvent pas, parce que, pour être Chrétien, il ne suffit pas de le désirer, il faut encore en *être capable*.

« L'homme, en lui-même, n'est pas un, il n'est pas "*Moi*", il est "nous", ou, pour parler plus rigoureusement, il est "eux". Tout en découle. Supposons qu'un homme veuille, selon l'Évangile, tendre la joue gauche, après avoir été frappé sur la joue droite. Mais c'est un seul de ses "*moi*" qui prend cette décision, soit dans le centre intellectuel, soit dans le centre émotionnel. Un "*moi*" le veut, un "*moi*" s'en souvient — les autres n'en savent rien. Imaginons que la chose se produise réellement : un homme a été souffleté. Pensez-vous qu'il tendra la joue gauche ? Jamais. Il n'aura même pas le temps d'y penser. Ou bien il giflera à son tour l'homme qui l'a frappé, ou bien il appellera un agent, ou bien il s'enfuira ; son centre moteur réagira comme il en a l'habitude, ou comme on lui a appris à le faire — bien avant que l'homme se rende compte de ce qu'il fait.

« Pour pouvoir tendre la joue gauche, il faut avoir été instruit pendant longtemps, il faut s'être entraîné avec persévérance. Car, si la joue est tendue mécaniquement, cela encore n'a aucune valeur ; l'homme tend sa joue parce qu'il ne peut pas faire autrement.

— La prière ne peut-elle pas aider un homme à vivre comme un Chrétien ? demanda quelqu'un.

— La prière de qui ? répliqua G. La prière des hommes subjectifs, c'est-à-dire des hommes n° 1, 2 et 3, ne peut donner que des résultats subjectifs. Avec leurs prières, de tels hommes se consolent, se suggestionnent, s'endorment eux-mêmes. Procédé d'autohypnose, cette prière ne peut pas donner de résultats objectifs.

— Mais la prière, en général, ne peut-elle pas donner de résultats

objectifs ? demanda un autre.

— Je l’ai déjà dit : cela dépend de celui qui prie, répondit G. On doit apprendre à prier, exactement comme on doit apprendre toutes les autres choses. Pour celui qui sait prier et qui est capable de se concentrer de la bonne façon, la prière peut donner des résultats. Mais comprenons qu’il y a différentes prières, et que leurs résultats sont différents. Cela est bien connu, même de la liturgie ordinaire. Mais lorsque nous parlons de la prière, ou de ses résultats possibles, nous ne considérons qu’une sorte de prière — la demande ; ou bien nous pensons que la demande peut s’associer à toutes les autres sortes de prières. Évidemment, ce n’est pas vrai. La plupart des prières n’ont rien de commun avec des demandes. Je parle des anciennes prières, dont beaucoup remontent plus haut que le Christianisme. Ces prières sont pour ainsi dire des *récapitulations* ; en se les répétant, à haute voix, ou mentalement, l’homme s’efforce d’éprouver tout leur contenu, avec sa pensée et son sentiment. Par ailleurs, un homme peut toujours composer des prières nouvelles à son propre usage. Il dira, par exemple : “Je veux être sérieux”. Tout dépend de la façon dont il le dira. Le répéterait-il dix mille fois par jour, s’il se demande quand il en aura fini, et ce qu’il aura ensuite pour dîner, cela ne s’appelle pas prier, mais se mentir à soi-même. Cependant, ces mêmes paroles peuvent devenir une prière, si l’homme les récite ainsi : “JE” — et en même temps il pense à tout ce qu’il sait sur “Je”. Ce “Je” n’existe pas, il n’y a pas un seul “Je”, mais une multitude de petits “moi” revendicateurs et querelleurs. Pourtant, il veut être un vrai “Je” ; il veut être le maître. Et il se souvient de la voiture, du cheval, du cocher et du maître. “Je” est le maître. “VEUX” — et il pense à la signification de “Je

veux”. Est-il capable de vouloir ? En lui constamment, “ça veut” et “ça ne veut pas” ; mais il fera l’effort d’opposer à “ça veut” et “ça ne veut pas” son propre “je veux”, qui est lié au but du travail sur soi. En d’autres termes, il tâchera d’introduire la troisième force dans la combinaison habituelle des deux forces : “ça veut” et “ça ne veut pas”. “ÊTRE” — il pensera à ce que cela signifie, l’“être”. L’être d’un homme automatique, pour qui tout arrive. Et l’être d’un homme

qui peut faire. Il est possible d' "être" de bien des façons. Il veut "être" non pas seulement dans le sens d'exister, mais dans le sens de grandeur, de pouvoir avec grandeur. Alors le mot "être" prend un poids, un sens nouveau pour lui. "SÉRIEUX" — il s'interroge sur la signification de ces mots : "être sérieux". La manière dont il se répond est très importante. S'il comprend ce qu'il dit, s'il est capable de se définir correctement ce que cela veut dire, "être sérieux", et s'il sent qu'il le désire vraiment, alors sa prière peut avoir des résultats : d'abord il peut en recevoir une force, ensuite il pourra plus souvent remarquer à quels moments il n'est pas sérieux, enfin il aura moins de peine à se vaincre lui-même. Donc sa prière l'aura aidé à devenir sérieux.

« De la même manière, un homme peut prier : "Je veux me rappeler moi-même". "ME RAPPELER" — que signifie "se rappeler" ? L'homme doit penser à la mémoire — combien peu il se rappelle ! Comme il oublie souvent ce qu'il a décidé, ce qu'il a, vu ce qu'il sait ! Toute sa vie changerait, s'il pouvait se rappeler. Tout le mal vient de ses oublis. "MOI-MÊME" — de nouveau il fait un retour sur soi. Quel "moi" désire-t-il se rappeler ? Cela vaut-il la peine de se rappeler soi-même en entier ? Comment peut-il discerner ce qu'il veut se rappeler ? L'idée du travail : comment parviendra-t-il à se relier plus étroitement au travail ? Et ainsi de suite.

« Dans le culte chrétien, il y a d'innombrables prières exactement semblables à celles-ci, où il est nécessaire de réfléchir sur chaque mot. Mais elles perdent toute portée, toute signification, lorsqu'elles sont récitées ou chantées mécaniquement.

« Considérons la prière bien connue : "*Seigneur ayez pitié de moi*". Qu'est-ce que cela veut dire ? Un homme

lance un appel à Dieu. Est-ce qu'il ne devrait pas penser un peu, est-ce qu'il ne devrait pas faire une comparaison, se demander ce que Dieu est, et ce qu'il est lui-même ? Puis, il demande à Dieu d'avoir *pitié* de lui. Mais il faudrait que Dieu *pense à lui, le prenne en considération*. Or cela vaut-il la peine de le prendre en considération ? Qu'y a-t-il en lui qui soit digne que l'on y pense ? Et qui doit penser à lui ? Dieu-même. Vous le voyez, toutes ces pensées,

et bien d'autres encore, devraient traverser son esprit lorsqu'il prononce cette simple prière. *Et ce sont précisément ces pensées-là qui pourraient faire pour lui ce qu'il demande à Dieu de faire.* Mais a quoi pense-t-il, et quels résultats sa prière peut-elle donner, quand il répète comme un perroquet : Seigneur, ayez pitié ! Seigneur, ayez pitié ! Seigneur, ayez pitié ! Vous savez bien que cela ne peut donner aucun résultat.

« En général, nous connaissons mal le Christianisme et les formes du culte chrétien, et nous ne connaissons pas mieux son histoire, non plus que l'origine de quantité de choses. L'église, par exemple, le temple où s'assemblent les fidèles, et où sont célébrés des offices selon des rites particuliers, où cela a-t-il été pris ? Combien de gens n'y ont jamais pensé ! Les uns se disent que les formes extérieures du culte, les rites, les cantiques, ont été inventés par les Pères de l'Église. Les autres pensent que les formes extérieures ont été empruntées, pour une part, aux païens et, pour une autre, aux Hébreux. Mais tout cela est faux. La question des origines de l'église chrétienne, c'est-à-dire du temple chrétien, est beaucoup plus intéressante que nous ne pensons. Tout d'abord, l'église et son culte, dans la forme sous laquelle ils se présentaient dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, ne pouvaient pas venir du paganisme ; il n'y avait rien de semblable, ni dans les cultes grecs et romains, ni dans le judaïsme. La synagogue, le temple juif, les temples grecs et romains aux dieux nombreux, étaient très différents de l'église chrétienne qui fit son apparition au premier et au deuxième siècle. L'église chrétienne est une école, dont on ne sait plus qu'elle est une école. Imaginez une école, où les maîtres feraient leurs cours et donneraient leurs démonstrations, sans savoir que ce sont des cours et des démonstrations ; et dont les élèves ou les simples

auditeurs prendraient ces mêmes cours et démonstrations pour des cérémonies, des rites ou des "sacrements", c'est-à-dire de la magie. Cela ressemblerait assez à l'église chrétienne de nos jours.

« L'église chrétienne, la forme chrétienne du culte n'a pas été inventée par les Pères de l'Église. Tout a été pris à l'Égypte — mais non pas à l'Égypte que nous connaissons : tout a été pris tel quel à

une Égypte que nous ne connaissons pas. Cette Égypte ne se confondait pas avec l'autre, bien qu'elle existât depuis beaucoup plus longtemps. Seuls d'infimes vestiges en ont survécu dans les temps historiques, mais ils furent conservés en secret, et si bien que nous ne savons même plus où.

« Cela vous paraîtra étrange si je dis que cette Égypte préhistorique était chrétienne plusieurs milliers d'années avant la naissance du Christ, ou, pour mieux dire, que sa religion se fondait sur les mêmes principes, sur les mêmes idées que le vrai Christianisme. Dans cette Égypte préhistorique, il y avait des écoles spéciales, appelées "écoles de répétition". Dans ces écoles, on donnait à dates fixes et même tous les jours dans certaines d'entre elles des répétitions publiques, sous une forme condensée, du cours complet des sciences qui y étaient enseignées. La "répétition" durait parfois une semaine entière, voire un mois. Grâce à ces "répétitions", ceux qui avaient suivi les cours gardaient le contact avec l'école, et pouvaient ainsi retenir tout ce qu'ils avaient appris. Certains venaient de très loin pour assister à ces "répétitions", et repartaient avec un sentiment neuf de leur appartenance à l'école. Au cours de l'année, plusieurs journées spéciales étaient consacrées à des "répétitions" très complètes, qui se déroulaient avec une solennité particulière, et ces jours-là avaient eux-mêmes un sens symbolique.

« Ces "écoles de répétition" servirent de modèles aux églises chrétiennes. Dans les églises chrétiennes, les formes du culte représentent presque entièrement le "cycle de répétition" des sciences traitant de l'univers et de l'homme. Les prières individuelles, les hymnes, les répons, tout avait son sens propre dans ces répétitions, de même que les fêtes, et tous les symboles religieux, mais leur signification a été perdue depuis longtemps ».

G. nous donna ensuite certaines explications très intéressantes sur les diverses parties de la liturgie orthodoxe. Malheureusement, personne n'en prit note et je ne veux pas me mettre à reconstruire cela de mémoire.

L'idée était que, dès les premiers mots, la liturgie rappelle pour ainsi dire tout le processus cosmogonique, répétant toutes les étapes

et toutes les phases de la création. Je fus particulièrement surpris de constater, d'après les explications de G., à quel point tout avait été conservé sous sa forme pure, et combien peu nous en comprenions. Ces explications différaient beaucoup des interprétations théologiques habituelles, et même des interprétations mystiques. Et la principale différence était que G. éliminait une quantité d'allégories. Il me devint clair, grâce à ses explications, que nous prenons pour des allégories beaucoup de choses où il n'y en a aucune et qui demandent au contraire à être comprises beaucoup plus simplement et plus psychologiquement. Ce qu'il avait dit de la Cène peut ici nous servir d'exemple.

— Rites et cérémonies ont tous une valeur lorsqu'ils sont exécutés sans aucune altération, disait-il. Une cérémonie est un livre où mille choses sont inscrites. Quiconque comprend peut lire. Un seul rite a souvent plus de contenu que cent livres.

Précisant ce qui avait été conservé jusqu'à aujourd'hui, G. indiquait en même temps ce qui avait été perdu et oublié. Il parlait des danses sacrées qui accompagnaient les "services" dans les "temples de répétitions", et qui sont aujourd'hui exclues du culte chrétien. Il parlait aussi de divers exercices et des postures correspondant spécialement aux différentes prières, c'est-à-dire aux différentes sortes de méditation ; il expliquait comment on pouvait acquérir un contrôle sur la respiration et insistait sur la nécessité d'être capable de tendre ou de relâcher n'importe quel groupe de muscles, ou les muscles de tout le corps, à volonté ; il nous apprit enfin beaucoup de choses ayant trait, pour ainsi dire, à la "technique" de la religion.

Un jour, à propos de la description d'un exercice de concentration, où il s'agissait de reporter l'attention d'une partie du corps vers une autre, G. demanda :

— Lorsque vous prononcez le mot *Moi* à haute voix, pouvez-vous remarquer où ce mot résonne en vous ?

Nous ne comprîmes pas tout de suite ce qu'il voulait dire. Mais certains d'entre nous commencèrent très vite à remarquer que lorsqu'ils prononçaient le mot *Moi*, ils avaient l'impression que ce

mot *résonnait* dans leur tête, d'autres le sentaient dans leur poitrine, d'autres encore au-dessus de leur tête — en dehors du corps.

Je dois dire ici que, pour ma part, j'étais tout à fait incapable de provoquer cette sensation en moi, et que je devais m'en rapporter aux autres.

Ayant écouté toutes nos remarques, G. dit qu'un exercice de ce genre s'était conservé jusqu'à nos jours dans les monastères du mont Athos.

Un moine se tient dans une certaine position, soit à genoux, soit debout, les bras levés, pliés aux coudes, et dit — *Ego* — d'une voix haute et soutenue, tout en écoutant où ce mot résonne.

Le but de cet exercice est de lui faire sentir son "Moi" chaque fois qu'il pense à lui-même, et de faire passer son "Moi" d'un centre dans un autre.

G. souligna plusieurs fois la nécessité d'étudier cette "technique" oubliée parce que sans elle, disait-il, il est impossible d'obtenir aucun résultat sur la voie de la religion, si ce n'est, bien entendu, des résultats purement subjectifs.

— Rappelez-vous, disait-il, que toute vraie religion, je parle de celles qui furent créées par des hommes réellement savants dans un but précis, comporte deux parties. La première enseigne *ce qui doit être fait*. Cette partie tombe dans le domaine des connaissances générales, elle se corrompt avec le temps à mesure qu'elle s'éloigne de son origine. L'autre partie enseigne *comment faire* ce qu'enseigne la première. Elle est conservée secrètement dans certaines écoles, et avec son aide il est toujours possible de rectifier ce qui a été faussé dans la première partie, ou de restaurer ce qui a été oublié.

« Sans cette seconde partie, il ne peut pas y avoir de connaissance de la religion, ou en tout cas, cette connaissance reste incomplète et très subjective.

« Cette partie secrète existe dans le Christianisme aussi bien que dans toutes les autres religions authentiques et

—

—

elle enseigne *comment* suivre les préceptes du Christ et ce qu'ils signifient réellement.

Je dois encore mentionner une conversation sur les cosmos.

— Je vois ici un rapport avec les idées de Kant sur le phénomène et le noumène, avais-je dit à G. D'ailleurs toute la question est là. La terre, en tant que corps tridimensionnel, est le "phénomène", et en tant que corps hexa-dimensionnel — le "noumène".

— C'est exact, avait répondu G. Ajoutez-y seulement l'idée d'échelle : si Kant avait introduit l'idée d'échelle dans sa philosophie, nombre de ses écrits auraient de la valeur. C'est la seule chose qui lui ait manqué.

En écoutant G., je pensais que Kant aurait été très surpris d'entendre cet arrêt. Mais l'idée d'échelle m'était très familière ; je m'étais rendu compte qu'en la prenant comme point de départ il était possible de trouver dans ce que nous croyons connaître beaucoup de choses nouvelles et inattendues.

Environ un an plus tard, en développant l'idée des cosmos envisagés dans leur relation aux problèmes du temps, j'obtins une table du temps dans les différents cosmos, que nous examinerons bientôt.

Parlant un jour de la coordination de toutes les choses dans l'univers, G. s'arrêta spécialement à la question de la "vie organique sur la terre".

— Pour la science ordinaire, dit-il, la vie organique est une sorte d'appendice accidentel qui viole l'intégrité d'un système mécanique. La science ordinaire ne la relie à rien et ne tire aucune conclusion du fait de son existence. Mais vous devriez avoir déjà reconnu qu'il n'y a et qu'il ne saurait rien y avoir d'accidentel ni d'inutile dans la nature ; chaque chose a sa fonction précise, sert un but défini. Ainsi la vie organique est un indispensable chaînon de la chaîne des mondes ; celle-ci ne peut pas exister sans lui, tout comme lui-même ne pourrait pas exister hors de cette chaîne. Nous avons déjà dit que la vie organique transmet à la terre les diverses influences planétaires, et qu'elle sert de nourriture à la lune, lui permettant ainsi

de grandir et de se fortifier. Mais la terre elle aussi grandit, non pas

en volume, mais en conscience et en réceptivité. Les influences planétaires qui lui suffisaient à une certaine période de son existence deviennent insuffisantes, elle a besoin d'influences plus subtiles. Pour recevoir ces influences plus subtiles, un appareil récepteur plus subtil lui-même est nécessaire. La vie organique doit donc évoluer pour s'adapter aux besoins des planètes et de la terre. De même, la lune peut se satisfaire, en telle ou telle période, de la nourriture d'une certaine qualité que lui apporte la vie organique, mais vient un temps où cette nourriture cesse de la satisfaire, ne peut plus assurer sa croissance ; dès lors, la lune se met à avoir faim. La vie organique doit être en mesure de rassasier cette faim, autrement elle ne remplit pas sa fonction, elle ne répond pas à son but. Cela signifie que pour répondre à son but, la vie organique doit évoluer et se maintenir au niveau des besoins des planètes, de la terre et de la lune.

« Le rayon de création, tel que nous l'avons pris, de l'Absolu à la Lune, est comme la branche d'un arbre — c'est une branche qui grandit. L'extrémité de cette branche, d'où sortent les pousses nouvelles, est la lune. Si la lune ne grandit pas, si elle ne produit, ou ne se prépare à produire, aucune pousse, cela veut dire que la croissance de tout le rayon de création va s'arrêter, ou bien qu'il doit trouver une nouvelle voie de croissance, développer quelque branche latérale. En même temps, tout ce que nous venons de dire nous permet de voir que la croissance de la lune dépend de la vie organique sur la terre. La croissance du rayon de création dépend donc de la vie organique sur la terre. Si la vie organique vient à disparaître, ou meurt, toute la branche dépérit immédiatement, ou, pour le moins, toute la partie de la branche qui se trouve au-delà de la vie organique. La même chose doit se produire, bien que plus lentement, si la vie organique s'arrête dans son développement, dans son évolution, et ne peut plus répondre aux demandes qui lui sont faites. La branche peut dépérir. Il ne faut jamais l'oublier. À la partie Terre-Lune du rayon de création ont été données exactement les mêmes propriétés de développement et de croissance qu'à chaque branche d'un grand arbre. Mais la croissance

de cette branche n'est pas du tout garantie, elle dépend de l'action

harmonieuse et correcte de ses propres tissus. Si l'un des tissus cesse de se développer, tous les autres font de même. Tout ce qui peut être dit sur le rayon de création ou sur sa partie Terre-Lune se rapporte également à la vie organique sur la terre. La vie organique sur la terre est un phénomène complexe, car tous ses éléments dépendent étroitement les uns des autres. La croissance générale n'est possible qu'à la condition que croisse l' "extrémité de la branche". Ou, pour parler de manière plus précise, il y a dans la vie organique des tissus qui évoluent et d'autres qui leur servent de nourriture et de milieu. De même il y a, dans les tissus en évolution, des cellules qui évoluent et d'autres qui leur servent de nourriture et de milieu. Et chaque cellule en évolution comporte à son tour des parties qui évoluent et des parties qui leur servent de nourriture. Mais toujours et en tout, il faut se rappeler que l'évolution n'est jamais garantie, qu'elle est seulement possible et qu'elle peut s'arrêter à tout moment et en tout lieu.

« La partie de la vie organique qui évolue est l'humanité. L'humanité, elle aussi, comporte une partie qui évolue, mais nous en parlerons plus tard ; en attendant, nous prendrons l'humanité comme un tout. Si l'humanité n'évolue pas, cela signifie que l'évolution de la vie organique doit s'arrêter, ce qui provoquera à son tour un arrêt dans la croissance du rayon de création. En même temps, si l'humanité cesse d'évoluer, elle devient inutile du point de vue des fins en vue desquelles elle avait été créée, et, comme telle, elle peut être détruite. Ainsi l'arrêt de l'évolution peut signifier la destruction de l'humanité.

« Nous n'avons pas d'indices nous permettant de préciser en quelle période de l'évolution planétaire nous nous trouvons, ni si la terre et la lune auront ou non le temps d'attendre que la vie organique se développe jusqu'au stade voulu de son évolution. Mais ceux qui savent, naturellement, peuvent avoir des informations exactes là-dessus, c'est-à-dire qu'ils peuvent définir en quelle phase de leur évolution se trouvent la terre, la lune et l'humanité. En ce qui nous concerne, nous ne pouvons pas savoir, mais nous devrions nous rappeler que le nombre des possibilités n'est jamais infini.

« D'autre part, si nous examinons la vie de l'humanité telle que nous la connaissons sur le plan historique, ne devons-nous pas convenir que l'humanité tourne dans un cercle vicieux ? Elle détruit au cours d'un siècle tout ce qu'elle a créé dans un autre, et son progrès mécanique des cent dernières années s'est fait aux dépens de beaucoup d'autres valeurs, bien plus précieuses peut-être pour elle. En général, il y a toutes les raisons de penser et d'affirmer que l'humanité traverse actuellement une période de stagnation ; et de la stagnation au déclin, puis à la dégénérescence, il n'y a pas loin. Une stagnation signifie qu'un processus s'est équilibré. L'apparition d'une qualité quelconque provoque immédiatement l'apparition d'une autre qualité de nature opposée. La croissance du savoir dans un domaine entraîne la croissance de l'ignorance dans un autre ; le raffinement entraîne la vulgarité ; la liberté, l'esclavage ; le recul de quelques superstitions favorise le développement d'autres superstitions, et ainsi de suite.

« Maintenant, si nous nous rappelons la loi d'octave, nous verrons qu'un processus équilibré s'effectuant d'une certaine manière ne peut pas être modifié à volonté, à n'importe quel moment. On ne peut y apporter de changement qu'à certains "carrefours". Entre ces "carrefours", rien ne peut être fait. Et si un processus passe par un carrefour sans que rien arrive, sans que rien soit fait, il est ensuite trop tard : le processus continuera à se développer selon des lois mécaniques ; et même si ceux qui prennent part à ce processus voient l'imminence d'une destruction totale, ils ne pourront rien faire. Je le répète, il y a des choses qui ne peuvent être faites qu'à certains moments seulement, c'est-à-dire à ces "carrefours" que, dans les octaves, nous avons nommés les intervalles *mi-fa* et *si-do*.

« Il est vrai que pour de nombreuses personnes la vie de l'humanité ne se déroule jamais comme elle devrait. Et elles inventent toutes sortes de théories destinées à la rénover de fond en comble. Mais à peine une théorie a-t-elle été émise qu'une autre lui est opposée. Et chaque théoricien prétend rallier tous les suffrages. Il trouve en effet toujours des partisans. La vie bien entendu n'en suit pas moins son propre cours, mais les gens continuent

de croire à leurs propres théories ou à celles qu'ils ont adoptées, ils continuent de croire qu'il est vraiment possible de faire quelque chose. Et toutes leurs théories sont complètement fantastiques, surtout parce qu'elles ne tiennent aucun compte du plus important : le rôle très secondaire joué par l'humanité, et la vie organique, dans le processus cosmique. Les théories intellectuelles mettent l'homme au centre de tout. Comme si tout n'existait que pour lui : le soleil, les étoiles, la lune, la terre ! Elles oublient jusqu'à la mesure de l'homme, sa nullité, son existence éphémère, etc. Et elles ne craignent pas d'affirmer qu'un homme peut, s'il le veut, changer toute sa vie, c'est-à-dire l'organiser sur des principes rationnels. Nous voyons ainsi apparaître sans cesse de nouvelles théories qui suscitent leurs contraires ; or, toutes ensemble, avec leurs conflits incessants, elles constituent sans nul doute une des forces qui maintiennent l'humanité dans l'état où elle est actuellement. Par ailleurs, toutes ces théories "humanitaires" et "égalitaires" ne sont pas seulement irréalisables, elles seraient fatales si elles se réalisaient. Tout, dans la nature, a son but et son sens, l'inégalité de l'homme aussi bien que sa souffrance. Détruire l'inégalité reviendrait à détruire toute possibilité d'évolution. Détruire la souffrance équivaldrait d'abord à détruire toute une série de perceptions pour lesquelles l'homme existe, et ensuite à détruire le "choc", c'est-à-dire la seule force qui puisse changer la situation. Et il en va de même pour toutes les théories intellectuelles.

« Le processus d'évolution, de cette évolution qui est possible pour l'humanité prise comme un tout, est entièrement analogue au processus d'évolution possible pour l'homme individuel. Et il commence de la même façon : un certain nombre de cellules deviennent peu à peu conscientes ; elles se groupent ; ce groupe attire à lui d'autres cellules, il en subordonne d'autres, et il fait progressivement servir l'organisme tout entier à son but — et non plus seulement à manger, boire et dormir. C'est cela l'évolution, et il ne peut y avoir aucune autre sorte d'évolution. Pour l'humanité, comme pour l'homme pris isolément, tout commence à partir de la formation d'un noyau conscient. Toutes les forces mécaniques de

la vie luttent contre la formation de ce noyau conscient dans l'humanité, de la même manière que les habitudes mécaniques, les goûts et les faiblesses, luttent en l'homme contre le rappel de soi conscient.

— Peut-on dire qu'il y ait une *force consciente* en lutte contre l'évolution de l'humanité ? demandai-je.

— D'un certain point de vue, on peut le dire, répondit G.

Je note cette réponse, car elle semble en contradiction avec ce qu'il avait dit auparavant : qu'il n'y avait que deux forces en lutte dans le monde, la "conscience" et la "mécanicité".

— D'où vient cette force ?

— Cela prendrait trop de temps pour l'expliquer. Et cela ne peut avoir pour nous aucune portée pratique actuellement. Il y a deux processus, parfois nommés "involutif" et "évolutif". Voici leur différence. Un processus involutif commence consciemment dans l'Absolu, mais au stade suivant il est déjà mécanique et il le devient de plus en plus. Un processus évolutif au contraire commence à demi consciemment, et devient de plus en plus conscient au fur et à mesure qu'il se développe. Mais à certains moments, une conscience peut aussi apparaître dans le processus "involutif", sous forme d'opposition consciente au processus d'évolution.

« D'où vient cette conscience ? Du processus évolutif naturellement. Celui-ci doit se poursuivre sans interruption. Chaque arrêt a pour effet de briser le processus fondamental. Ces fragments épars de conscience qui ont été arrêtés dans leur développement peuvent aussi s'unir, et, pendant un certain temps, vivre en luttant contre le processus d'évolution. Après tout, cela ne fait que le rendre plus intéressant. Au lieu d'une lutte contre des forces mécaniques, il peut y avoir, à certains moments, une lutte contre l'opposition intentionnelle de forces réellement très puissantes, bien que leur puissance ne soit certainement pas à comparer avec la puissance de celles qui dirigent le processus évolutif. Ces forces adverses peuvent même parfois prendre le dessus. Et cela parce que les forces qui dirigent l'évolution ont un choix de moyens plus limité ; en d'autres termes, elles ne peuvent faire usage que de certains moyens et de certaines méthodes. Les forces adverses, elles, ne sont pas limitées dans le choix des moyens,

elles peuvent user de n'importe lesquels, même de ceux qui n'apportent qu'un succès temporaire, et en fin de compte elles anéantissent à la fois l'évolution et l'involution.

« Mais, comme je l'ai déjà dit, cette question est sans portée pratique pour nous. Pour nous, il importe seulement d'établir où commence l'évolution, et comment elle se poursuit. Et si nous nous rappelons l'analogie complète entre l'humanité et l'homme, il ne sera pas difficile d'établir si l'humanité est en évolution ou non.

« Pouvons-nous dire, par exemple, que la vie soit gouvernée par un groupe d'hommes conscients ? Où sont-ils ? Qui sont-ils ? Nous voyons exactement le contraire. La vie est au pouvoir des plus inconscients et des plus endormis.

« Pouvons-nous dire que nous observons dans la vie une prépondérance des éléments les meilleurs, les plus forts, les plus courageux — Nullement. Au contraire, nous voyons partout le règne de la vulgarité et de la stupidité sous toutes leurs formes.

« Pouvons-nous dire enfin que nous voyons dans la vie des aspirations vers l'unité, vers une unification ? Certainement pas. Nous ne voyons que de nouvelles divisions, de nouvelles hostilités, de nouveaux malentendus.

« De sorte que, dans la situation actuelle de l'humanité, rien ne dénote une évolution. Au contraire, si nous comparons l'humanité à un homme, nous voyons clairement la croissance de la personnalité aux dépens de l'essence, c'est-à-dire la croissance de l'artificiel, de l'irréel, de ce qui n'est pas à nous, aux dépens du naturel, du réel, de ce qui est bien à nous.

« En même temps, nous constatons une croissance de l'automatisme.

« La civilisation contemporaine veut des automates. Et les gens sont certainement en train de perdre leurs habitudes acquises d'indépendance, ils tournent de plus en plus au robot, ils ne sont plus que des rouages de leurs machines. Il est impossible de dire comment tout cela finira ni comment en sortir — ni même s'il peut y avoir une fin et une issue. Une seule chose est certaine, c'est que l'esclavage de l'homme ne fait que s'accroître. L'homme devient un esclave volontaire. Il n'a plus besoin

de chaînes : il commence à aimer son esclavage, à en être fier. Et rien de plus terrible ne saurait arriver à l'homme.

— Tout ce que j'ai dit jusqu'à présent se rapportait à l'humanité considérée dans son ensemble. Mais, comme je l'ai déjà signalé, l'évolution de l'humanité ne peut se faire que par l'évolution d'un certain groupe qui, à son tour, influencera et dirigera le reste de l'humanité.

« Pouvons-nous dire qu'un groupe de ce genre existe ? Peut-être le pouvons-nous en nous basant sur certains signes, mais dans tous les cas, il nous faut reconnaître que c'est un très petit groupe, tout à fait insuffisant pour subjuguier le reste de l'humanité. Ou bien, en regardant les choses d'un autre point de vue, nous pouvons dire que l'humanité est dans un tel état qu'elle est incapable d'accepter la direction d'un groupe conscient.

— Combien peut-il y avoir de gens dans ce groupe conscient ? demanda quelqu'un.

— Eux seuls le savent, répondit G.

— Cela veut-il dire qu'ils se connaissent tous ? demanda la même personne.

— Comment pourrait-il en être autrement ? Représentez-vous deux ou trois hommes éveillés parmi une multitude d'endormis. Ils se connaîtront certainement. Mais ceux qui sont endormis ne peuvent pas les connaître. Combien sont-ils ? Nous ne le savons pas et nous ne pouvons pas le savoir avant de nous être éveillés ; nous avons déjà expliqué qu'un homme ne peut rien voir au-dessus de son propre niveau d'être. Certes, *deux cents hommes conscients*, s'ils existaient et s'ils trouvaient cette intervention nécessaire et légitime, pourraient changer toute la vie sur la terre. Mais ils ne sont pas en quantité suffisante, ou bien ils ne le veulent pas, ou bien les temps ne sont pas encore venus, à moins que les autres ne dorment trop profondément.

« Nous voici parvenus au seuil de l'ésotérisme.

« En parlant de l'histoire de l'humanité, nous avons déjà indiqué que la vie de l'humanité à laquelle nous appartenons est gouvernée par des forces qui proviennent de deux sources : d'abord les influences planétaires, qui agissent de façon toute mécanique et que

les masses humaines comme les individus reçoivent tout à fait involontairement et inconsciemment ; ensuite les influences

venant des cercles intérieurs de l'humanité, dont l'existence et la signification ne sont pas moins ignorées de la grande majorité des gens que les influences planétaires.

« L'humanité à laquelle nous appartenons, toute l'humanité historique et préhistorique généralement connue, ne constitue en réalité que le *cercle extérieur de l'humanité*, à l'intérieur duquel se trouvent plusieurs autres cercles.

« Nous pouvons alors nous représenter l'humanité entière, connue et inconnue, comme formée de plusieurs cercles concentriques.

« Le cercle intérieur est appelé le cercle "ésotérique" ; il comprend les gens qui ont atteint le plus haut développement possible à l'homme ; c'est le cercle des hommes qui possèdent l'Individualité au sens le plus plein de ce mot, c'est-à-dire un *Moi* indivisible, tous les états de conscience qui leur sont accessibles, le contrôle entier de ces états de conscience, tout le savoir possible à l'homme, et une volonté libre et indépendante. De tels individus ne peuvent pas agir contrairement à leur compréhension, ou avoir une compréhension que leurs actions n'expriment pas. De plus, il ne peut pas y avoir de discordes entre eux, pas de différence de compréhension. Par conséquent, leur activité est entièrement coordonnée, et les conduit vers un but commun sans aucune sorte de contrainte, parce qu'il y a, à la base, une compréhension commune et identique.

« Le cercle suivant est appelé "mésotérique", ce qui veut dire intermédiaire. Les hommes qui appartiennent à ce cercle possèdent toutes les qualités des membres du cercle ésotérique, avec cette seule restriction que leur savoir est d'un caractère plus théorique. Cela se rapporte, naturellement, à un savoir de caractère cosmique. Ils savent et comprennent quantité de choses qui n'ont pas encore trouvé d'expression dans leurs actions. Ils savent plus qu'ils ne font. Mais leur compréhension n'est pas moins exacte que celle des membres du cercle ésotérique, par conséquent, elle lui est identique. Entre eux, il ne peut pas y avoir de discordes, il ne peut se produire aucun

malentendu. Ce que chacun comprend, tous le comprennent, et ce que tous comprennent, chacun le comprend. Mais comme nous l'avons dit, comparée à celle du cercle

ésotérique, cette compréhension est plus théorique.

« Le troisième cercle est appelé “exotérique”, c'est-à-dire extérieur, parce que c'est le cercle extérieur de la partie intérieure de l'humanité. Les hommes qui font partie de ce cercle ont, avec les membres des cercles ésotérique et mésotérique, beaucoup de connaissances communes, mais leur savoir cosmique est d'un caractère plus philosophique, c'est-à-dire plus abstrait que le savoir du cercle mésotérique. Un membre du cercle mésotérique *calcule*, un membre du cercle exotérique *contemple*. La compréhension des membres du cercle exotérique peut ne pas s'exprimer par des actes. Mais il ne peut pas y avoir de différence de compréhension entre eux. Ce que l'un d'eux comprend, les autres le comprennent tous.

« Dans la littérature qui admet l'existence de l'ésotérisme, l'humanité est en général divisée en deux cercles seulement, et le “cercle exotérique”, en tant qu'il s'oppose au “cercle ésotérique”, est appelé : la vie ordinaire. C'est une grave erreur. En réalité, le “cercle exotérique” est très loin de nous et il se situe à un niveau très élevé. Pour un homme ordinaire, c'est déjà de l'“ésotérisme”.

« Le “cercle extérieur” proprement dit est le cercle de l'humanité mécanique à laquelle nous appartenons, la seule que nous connaissons. Ce cercle se reconnaît d'abord à ce signe que, pour les personnes qui en font partie, il n'y a pas et il ne peut y avoir de compréhension commune. Chacun comprend à sa manière, et il y a autant de manières de “comprendre” que de personnes. Ce cercle est appelé parfois le cercle de la “confusion des langues”, parce que dans ce cercle chacun parle sa langue, propre à lui seul, et que personne ne comprend personne, ni ne se soucie d'être compris. C'est donc le cercle où la compréhension mutuelle est impossible, sauf à de très rares instants, tout à fait exceptionnels, et encore sur des sujets à peu près dénués de signification, dans les seules limites de l'*être* donné. Si les gens appartenant à ce cercle deviennent *conscients de ce manque général de compréhension* et acquièrent le désir de

comprendre et d'être compris, cela signifie qu'ils tendent inconsciemment vers le cercle intérieur, parce qu'une compréhension mutuelle ne commence que dans le cercle exotérique et ne saurait se développer que là. Mais la conscience

du manque de compréhension vient à chacun par les voies les plus différentes.

« Ainsi la possibilité qu'ont les gens de se comprendre dépend de leur possibilité d'entrer dans le cercle exotérique, où la compréhension commence.

« Si nous nous représentons l'humanité sous la forme de quatre cercles concentriques, nous pouvons nous imaginer quatre portes à la périphérie du troisième cercle, c'est-à-dire du cercle exotérique, par lesquelles les hommes du cercle mécanique peuvent y pénétrer.

« Ces quatre portes correspondent aux quatre voies que nous avons décrites.

« La première est la voie du fakir, la voie des hommes n° 1, des hommes du corps physique, chez lesquels prédominent les instincts, les sens et les impulsions motrices, hommes sans beaucoup de cœur ni d'esprit.

« La seconde est la voie du moine, la voie religieuse, la voie des hommes n° 2, c'est-à-dire des hommes du sentiment. Leur esprit ni leur corps ne doivent être trop forts.

« La troisième est la voie du yogi. C'est la voie de l'intellect, la voie des hommes n° 3. Ici, le cœur et le corps ne doivent pas être particulièrement forts, sinon il pourrait y avoir un empêchement à cette voie.

« Mais en dehors de ces trois voies, qui ne sauraient convenir à tous, il en est une quatrième.

« La différence fondamentale entre les trois voies du fakir, du moine, du yogi, et la quatrième, est que les trois premières sont liées à des formes permanentes, qui ont subsisté presque sans changement au cours de longues périodes historiques. Leur base commune est la religion. Les écoles de yogis diffèrent peu, extérieurement, des écoles religieuses. De même pour les divers ordres ou confréries de fakirs

qui, au cours de l'histoire, ont existé et existent encore en différents pays. Ces trois voies traditionnelles sont des voies *permanentes*, dans les limites de nos temps historiques.

« D'autres voies encore existaient il y a deux ou trois mille ans, mais elles ont disparu. Quant à celles qui ont subsisté jusqu'à aujourd'hui, elles étaient, en ce temps-là, beaucoup moins divergentes.

« La quatrième voie diffère des anciennes et des nouvelles

en ceci qu'elle n'est jamais permanente. Elle n'a pas de forme déterminée et il n'y a pas d'institutions qui lui soient rattachées. Elle apparaît et disparaît, selon les lois qui lui sont propres.

« La quatrième voie ne va jamais sans un certain *travail* ayant un sens bien défini, elle implique toujours une certaine *entreprise*, qui seule fonde et justifie son existence. Lorsque ce travail est fini, c'est-à-dire lorsque le but qu'elle se proposait est atteint, la quatrième voie disparaît ; entendons-nous, elle disparaît de tel ou tel lieu, elle dépouille telle ou telle forme, mais pour reparaître peut-être en un autre lieu et sous une autre forme. La raison d'être des écoles de la quatrième voie est le travail qu'elles exécutent pour l'entreprise que l'on veut mener à bien. Elles n'existent jamais par elles-mêmes en tant qu'écoles, dans un but d'éducation ou d'instruction.

« Aucun travail de la quatrième voie ne requiert une aide mécanique. Seul un travail conscient peut être utile, dans toutes les entreprises de la quatrième voie. L'homme mécanique ne peut pas fournir de travail conscient, de sorte que la première tâche des hommes qui entreprennent un pareil travail est de préparer des assistants conscients.

« Le travail même des écoles de la quatrième voie peut prendre des formes très variées et avoir des sens très différents. Dans les conditions ordinaires de la vie, la seule chance de trouver une "voie" est dans la possibilité de rencontrer un travail de cette sorte à son commencement. Mais la chance de rencontrer un travail de cette sorte, aussi bien que la possibilité de profiter de cette chance, dépendent de beaucoup de circonstances et de conditions.

« Plus vite un homme comprendra le but du travail à exécuter,

plus vite il pourra lui devenir utile, plus vite il en tirera profit.

« Mais quel que soit le but fondamental du travail, les écoles n'existent que pour la durée de ce travail. Quand il est achevé, les écoles ferment. Les personnes qui avaient été à l'origine du travail quittent la scène. Celles qui ont appris ce qu'elles pouvaient apprendre et qui ont atteint la possibilité de continuer sur cette voie d'une manière indépendante entreprennent alors, sous une forme ou sous une autre, un travail personnel.

« Mais lorsque l'école ferme, il reste parfois un certain nombre de personnes qui, ayant gravité *autour* du travail, en avaient vu l'aspect extérieur *et l'avaient pris pour l'ensemble du travail*.

« N'ayant aucun doute sur elles-mêmes, ni sur la justesse de leurs conclusions et de leur compréhension, elles décident de continuer. Dans ce dessein, elles ouvrent de nouvelles écoles, enseignent aux autres ce qu'elles ont appris, et elles leur font les mêmes promesses que celles qu'elles ont entendu faire. Tout cela, naturellement, ne peut être qu'une imitation extérieure. Mais lorsque nous regardons en arrière dans l'histoire, il nous est presque impossible de distinguer où s'arrête le vrai et où l'imitation commence. En tout cas, presque tout ce que nous connaissons des diverses écoles occultes, maçonniques et alchimiques, se rapporte à de telles imitations. Nous ne connaissons pratiquement rien des vraies écoles, si ce n'est le résultat de leur travail, et encore, dans la seule mesure où nous sommes capables de le distinguer des contrefaçons et des imitations.

« Mais ces systèmes pseudo-ésotériques ont aussi leur rôle dans le travail et les activités des cercles ésotériques. En fait, ils servent d'intermédiaires entre l'humanité, complètement immergée dans la vie matérielle, et les écoles qui s'intéressent à l'éducation d'un certain nombre de personnes, aussi bien dans l'intérêt de leur propre existence que pour le travail de caractère cosmique qu'elles peuvent avoir à exécuter. L'idée même d'ésotérisme, l'idée d'initiation, parvient aux gens dans la plupart des cas par des écoles et des systèmes pseudo-ésotériques ; et si ces écoles pseudo-ésotériques n'existaient pas, la plupart des hommes n'auraient jamais entendu parler de quelque chose de plus grand que leur vie, parce que la vérité

sous sa forme pure est inaccessible. En raison des nombreuses caractéristiques de l'être de l'homme, et particulièrement de l'être contemporain, la vérité ne peut parvenir aux hommes que *sous la forme du mensonge*. C'est seulement sous cette forme qu'ils sont capables de la digérer et de l'assimiler. La vérité non dénaturée leur serait une nourriture indigeste.

« D'ailleurs, un grain de vérité subsiste parfois sous une forme inaltérée dans les mouvements pseudo-ésotériques,

dans les religions d'église, dans les écoles d'occultisme et de théosophie. Il peut se conserver dans leurs écrits, leurs rituels, leurs traditions, leurs hiérarchies, leurs dogmes et leurs règles.

« Les écoles ésotériques — je ne parle plus des écoles *pseudo-ésotériques* — qui existent peut-être dans certains pays d'Orient, sont difficiles à trouver, parce qu'elles s'abritent d'ordinaire là-bas dans des monastères ou des temples. Les monastères tibétains ont habituellement la forme de quatre cercles concentriques, ou de quatre cours séparées par de hautes murailles. Les temples hindous, surtout ceux du Sud, sont bâtis sur le même plan, mais en forme de carrés contenus les uns dans les autres. Les fidèles ont accès à la première cour extérieure, et quelquefois aussi, par exception, les adeptes d'autres religions et les Européens. À la seconde cour ont accès seulement certaines castes et certains privilégiés. À la troisième cour n'ont accès que les desservants du temple ; et, à la quatrième, que les prêtres et les brahmanes. Des organisations analogues, à quelques détails près, existent partout, et elles permettent aux écoles ésotériques d'exister sans être reconnues. Parmi des douzaines de monastères, il n'y a qu'une école. Mais comment la reconnaître ? Si vous y entrez, vous ne serez admis qu'à l'intérieur de la première cour ; seuls les élèves ont accès à la seconde cour. Mais cela, vous ne le savez pas, on vous dit qu'ils appartiennent à une caste spéciale. Quant à la troisième et à la quatrième cour, vous ne pouvez même pas soupçonner leur existence. Vous pourriez, en principe, constater un tel ordre dans tous les temples ; cependant, vous n'avez aucune possibilité de distinguer un temple ou un monastère ésotérique d'un temple ou d'un monastère ordinaire, si on ne vous le dit pas.

« L'idée d'initiation, lorsqu'elle nous parvient à travers des systèmes pseudo-ésotériques, nous est transmise sous une forme complètement erronée. Les légendes relatives aux rites extérieurs de l'initiation se sont créées sur des bribes d'informations concernant les Mystères anciens. Les Mystères constituaient, pour ainsi dire, une voie sur laquelle étaient données, parallèlement à une longue et difficile série d'études, des représentations théâtrales d'une sorte particulière, qui dépeignaient sous une forme allégorique

le processus entier de l'évolution de l'homme et de l'univers.

« Les passages d'un niveau d'être à un autre étaient marqués par des cérémonies de présentation d'une nature spéciale — les initiations. Mais aucun rite ne peut entraîner un changement d'être. Les rites ne peuvent marquer qu'un passage franchi, un accomplissement. Et ce n'est que dans les systèmes pseudo-ésotériques, où il n'y a rien d'autre que ces rites, que l'on se met à leur attribuer une signification indépendante. On suppose qu'un rite, en se transformant en sacrement, transmet ou communique certaines forces à l'initié. De nouveau, cela relève de la psychologie d'une voie d'imitation. Il n'y a pas, et il ne peut y avoir, d'initiation extérieure. En réalité, chacun doit s'initier soi-même. Les systèmes et les écoles peuvent indiquer les méthodes et les voies, mais aucun système, aucune école ne peut faire pour l'homme le travail qu'il doit faire lui-même. Une croissance intérieure, un changement d'être, dépendent entièrement du travail qu'il faut faire sur soi. »

CHAPITRE SEIZE

Novembre 1916. La situation de la Russie devenait de plus en plus inquiétante. Par miracle, jusqu'à ce jour, nous avions réussi pour la plupart à nous tenir écartés des "événements". Mais les "événements" se rapprochaient maintenant de plus en plus, ils nous atteignaient personnellement les uns après les autres, et il était devenu impossible de ne plus en tenir compte.

Il n'entre nullement dans mes vues de les décrire ou de les analyser. Cependant, la période dont il s'agit était à ce point exceptionnelle que je ne saurais la passer entièrement sous silence, à moins d'admettre que j'aie été à la fois aveugle et sourd. D'autre part, rien n'aurait pu fournir des données aussi intéressantes pour une étude de la mécanicité, c'est-à-dire de la parfaite absence de tout élément volontaire dans l'histoire, que l'observation des événements d'alors. Certaines choses semblaient ou auraient pu sembler dépendre de la volonté de quelques hommes, mais c'était une illusion : jamais il n'avait été aussi clair que tout *arrive* et que personne ne *fait* rien.

En premier lieu, il était devenu impossible de ne pas voir que la guerre touchait à sa fin et qu'elle y arrivait d'elle-même : une profonde lassitude s'était emparée de tous, liée à une compréhension encore obscure, mais solidement enracinée, de l'absurdité de toute cette horreur. Personne maintenant ne pouvait plus croire aux mots, et aucune tentative pour galvaniser la guerre n'aurait pu aboutir. Cependant, il n'était pas moins impossible de l'arrêter et tous ces bavardages pour ou contre la guerre

montraient simplement l'impuissance même de l'esprit humain à réaliser sa propre impuissance. En second lieu, il était clair que la catastrophe approchait. Elle n'aurait pu être détournée en aucun cas. Les événements suivaient leur cours et ils ne pouvaient suivre aucun autre cours. Aussi étais-je très frappé pendant cette période par l'attitude des politiciens professionnels de gauche qui, jusqu'alors passifs, se disposaient maintenant à jouer un rôle actif. En fait, ils se montraient les moins prêts, les plus aveugles, les plus incapables de comprendre ce qu'ils faisaient, où ils allaient et ce qu'ils préparaient,

surtout pour eux-mêmes.

Je me souviens si bien de Saint-Pétersbourg durant le dernier hiver qu'il ait vécu ! Qui aurait pu prévoir alors, même en supposant le pire, que ce serait son dernier hiver ? Mais trop de gens haïssaient cette cité et trop de gens la craignaient. Ses jours étaient comptés.

Nos réunions continuaient. Pendant les derniers mois de 1916, G. ne vint plus à Saint-Pétersbourg, mais quelques-uns d'entre nous allaient à Moscou, d'où ils rapportaient de nouveaux diagrammes et des notes prises par ses élèves.

Nos groupes s'augmentaient beaucoup, et bien qu'il fût évident que tout se précipitait vers une fin inconnue mais fatale, l'enseignement de G. communiquait à tous un sentiment de confiance et de sécurité. Nous parlions alors souvent de ce que nous aurions éprouvé dans ce chaos si nous n'avions pas eu l'enseignement, qui devenait de plus en plus nôtre. Maintenant, nous ne pouvons plus nous représenter comment nous aurions pu vivre sans lui, et trouver notre voie dans le labyrinthe de toutes les contradictions de ce temps.

De cette période datent nos premières conversations sur l'arche de Noé. J'avais toujours considéré ce mythe comme une allégorie de l'idée générale d'ésotérisme. Mais nous commençons tous à voir qu'il avait une autre portée, plus précise : il était, en même temps, le plan de tout travail ésotérique, le nôtre inclus. L'enseignement lui-même était une "arche", grâce à laquelle nous pouvions espérer nous sauver au moment du déluge.

G. ne revint qu'au commencement de février 1917. Dès

nos premières réunions, il nous dévoila un aspect entièrement nouveau de tout ce dont il avait parlé jusqu'alors

— Jusqu'ici, disait-il, nous avons considéré la table des hydrogènes comme une table de densités de vibrations et de densités de matière, en proportion inverse l'une de l'autre. Il nous faut comprendre maintenant que la densité de vibrations et la densité de matière expriment beaucoup d'autres propriétés de la matière. Par exemple, nous n'avons encore rien dit, jusqu'à présent, de *l'intelligence* ou de la conscience de la matière. Cependant la vitesse

de vibrations d'une matière montre son degré d'intelligence. Rappelez-vous qu'il n'y a rien d'inanimé ni de mort dans la nature. Chaque chose est vivante, intelligente et consciente à sa manière ; mais cette conscience et cette intelligence s'expriment selon des modes différents, sur les divers niveaux d'être, c'est-à-dire sur des échelles différentes. Vous devez comprendre une fois pour toutes que rien n'est mort, il y a simplement divers degrés d'animation et diverses échelles.

« La table des hydrogènes, qui sert à déterminer la densité de matière et la vitesse des vibrations, sert en même temps à déterminer les degrés d'intelligence et de conscience, puisque le degré de conscience correspond au degré de densité ou de vitesse des vibrations. Cela signifie que plus la *matière* est dense, moins elle est consciente, moins elle est intelligente. Et plus les *vibrations* sont denses, plus la matière est consciente, plus elle est intelligente.

« La matière n'est réellement morte que là où il n'y a plus de vibrations. Mais dans les conditions ordinaires de la vie à la surface de la terre, la *matière morte* ne nous concerne pas. La science même ne peut pas l'obtenir. Toute la matière que nous connaissons est vivante, et, à sa façon, elle est intelligente.

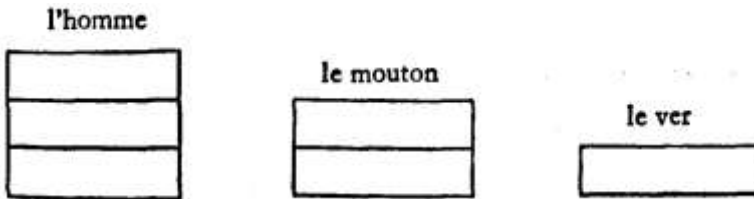
« En déterminant le degré de densité de la matière, la table des hydrogènes détermine par ce fait même son degré d'intelligence. Cela veut dire qu'en faisant des comparaisons entre les matières qui occupent des places différentes dans la table des hydrogènes, nous déterminons non seulement leur densité, mais leur intelligence. Et nous pouvons dire non seulement combien de fois tel ou tel hydrogène est plus dense ou plus léger qu'un autre,

mais combien de fois un hydrogène est plus intelligent qu'un autre.

« Pour déterminer, à l'aide de la "table des hydrogènes", les différentes propriétés des choses et des créatures vivantes, constituées de nombreux hydrogènes, on part de ce principe qu'il y a en toute créature vivante et en toute chose un hydrogène défini, qui en est le centre de gravité ; c'est pour ainsi dire l' "hydrogène moyen" de tous les hydrogènes constituant la créature, ou la chose donnée. Pour trouver cet "hydrogène moyen", il est nécessaire d'abord de connaître

le niveau d'être de la créature en question. Le niveau d'être est déterminé par le nombre d'étages de sa machine. Jusqu'ici nous n'avons parlé que de l'homme, et nous avons pris l'homme comme une structure à trois étages. Nous ne pouvons pas parler en même temps des animaux et de l'homme, parce que les animaux diffèrent de l'homme d'une manière radicale. Les animaux supérieurs que nous connaissons ne comportent que deux étages ; les animaux inférieurs n'en ont qu'un.

G. fit un dessin.



« L'homme est composé de trois étages.

« Le mouton a deux étages.

« Le ver n'a qu'un étage.

« En même temps, l'ensemble des étages inférieur et intermédiaire de l'homme équivalant, en quelque sorte, au mouton, son étage inférieur, pris isolément, correspond au ver. On peut donc dire que l'homme est constitué d'un homme, d'un mouton et d'un ver ; et que le mouton est constitué d'un mouton et d'un ver. L'homme est une créature complexe ; son niveau d'être est déterminé par le niveau d'être des créatures qui le composent. Le mouton et le ver jouent dans l'homme un rôle plus ou

moins grand. Ainsi, le ver joue le rôle principal chez l'homme n° 1 ; chez l'homme n° 2, c'est le mouton, et chez l'homme n° 3, l'homme. Mais ces définitions ne valent que pour les cas individuels. En général, l' "homme" est déterminé par le centre de gravité de l'étage moyen.

« Le centre de gravité de l'étage moyen de l'homme est l'hydrogène 96. L'intelligence de l'hydrogène 96 détermine

l'intelligence moyenne de l' "homme", c'est-à-dire du corps physique de l'homme. Le centre de gravité du corps astral sera l'hydrogène 48. Le centre de gravité du troisième corps, l'hydrogène 24. Le centre de gravité du quatrième corps, l'hydrogène 12.

« Si vous vous rappelez le diagramme des quatre corps de l'homme, qui indiquait les hydrogènes moyens de l'étage supérieur, il vous sera plus facile de comprendre ce que je dis maintenant.

G. dessina ce diagramme.

48	24	12	6
96	48	24	12
192	96	48	24

« Le centre de gravité de l'étage supérieur est d'un hydrogène seulement au-dessus du centre de gravité de l'étage moyen. Et le centre de gravité de l'étage moyen est d'un hydrogène seulement au-dessus de celui de l'étage inférieur.

« Mais, comme je l'ai déjà dit, pour déterminer le niveau d'être au moyen de la table des hydrogènes, on prend habituellement l'étage moyen.

« En partant de là, il est possible de résoudre des problèmes tels que celui-ci :

« Supposons, par exemple, que Jésus-Christ soit un homme n° 8. Combien de fois Jésus-Christ sera-t-il plus intelligent qu'une chaise ?

« Une chaise n'a pas d'étages. Elle se situe entre l'hydrogène 1536 et l'hydrogène 3072, selon la troisième octave de la table des hydrogènes. L'homme n° 8 est l'hydrogène 6. Cet hydrogène est le centre de gravité de l'étage moyen de l'homme n° 8. Si nous pouvons calculer

—

—

combien de fois l'hydrogène 6 est plus intelligent que l'hydrogène 1536, nous saurons combien de fois un homme n° 8 est plus

intelligent qu'une chaise. Mais, sous ce rapport, on doit se rappeler que l' "intelligence" est déterminée non pas par la densité de matière, mais par la fréquence ou la densité des vibrations. La densité des vibrations ne progresse pas, comme dans les octaves d'hydrogènes, en doublant chaque fois leur nombre, mais selon une progression toute différente, beaucoup plus rapide que la première. Si vous connaissez le coefficient exact de cette progression, vous pouvez résoudre le problème. Je voulais seulement montrer que si bizarre que cela paraisse, il pouvait être résolu.

« Sous ce rapport, il est essentiel de déterminer les principes de classification et de définition des êtres vivants d'un point de vue cosmique, du point de vue de leur existence cosmique. Selon la science ordinaire, la classification est établie d'après les traits extérieurs, les os, les dents, ou les fonctions — les mammifères, les vertébrés, les rongeurs, etc. Selon la *science exacte*, la classification est établie d'après les traits cosmiques. En fait, il y a, pour toute créature vivante, des traits déterminants qui permettent d'établir avec un maximum d'exactitude la classe et l'espèce auxquelles elle appartient, c'est-à-dire sa propre place dans l'univers, aussi bien que sa relation aux autres créatures.

« Ces traits sont les traits de l'être. Le niveau cosmique d'être de toute créature vivante est déterminé :

« Avant tout par ce qu'elle mange,

« Deuxièmement, par ce qu'elle respire,

« Troisièmement, par le milieu où elle vit.

« Ce sont les trois traits cosmiques de son être.

« Prenez par exemple l'homme. Il se nourrit d'hydrogène 768, respire l'hydrogène 192, et vit dans l'hydrogène 192. Il n'y a pas d'autres êtres comme lui sur notre planète. Bien qu'il y ait des êtres qui lui soient supérieurs. Un animal tel que le chien *peut* se nourrir d'hydrogène 768, mais il peut aussi se nourrir d'un hydrogène bien inférieur, non pas 768 mais 1536 ou approchant, nourriture inassimilable pour l'homme. Une abeille se nourrit d'un hydrogène très supérieur à 768, supérieur même à 384, mais elle vit dans sa ruche, en une atmosphère où l'homme ne

pourrait pas vivre. D'un point de vue extérieur, l'homme est un animal, mais d'un ordre différent de tous les autres animaux.

« Prenons un autre exemple — un ver de farine. Il se nourrit de farine, un hydrogène bien plus grossier que l'hydrogène 768, parce que ce ver peut également vivre de farine moisie. Disons que celle-ci est aussi 1536. Ce ver respire l'hydrogène 192, et vit dans l'hydrogène 1536.

« Un poisson se nourrit d'hydrogène 1536, vit dans l'hydrogène 384, et respire l'hydrogène 192.

« Un arbre se nourrit d'hydrogène 1536, respire en partie seulement l'hydrogène 192, en partie l'hydrogène 96, et vit en partie dans l'hydrogène 192 et en partie dans l'hydrogène 3072 (le sol).

« Si nous poursuivons ces définitions, nous verrons que ce plan si simple, au premier abord, permet les distinctions les plus subtiles entre les classes d'êtres vivants, surtout si nous nous rappelons que les hydrogènes, pris par octaves, comme nous l'avons fait, sont des concepts très larges. Par exemple, nous avons dit qu'un chien, un poisson, et un ver de farine se nourrissent également d'hydrogène 1536, entendant par là des substances d'origine organique qui ne sont pas comestibles pour l'homme. Maintenant, si nous nous rendons compte que ces substances peuvent à leur tour être divisées en classes définies, nous verrons la possibilité de définitions très précises. Il en va de même exactement pour l'air, et pour le milieu.

« Ces traits cosmiques de l'être sont en rapport immédiat avec la définition de l'intelligence d'après la table des hydrogènes.

« L'intelligence d'une *matière* est déterminée par la créature à laquelle elle peut servir de nourriture. Par exemple, qu'est-ce qui est plus intelligent de ce point de vue : une pomme de terre cuite, ou une pomme de terre crue ? Une pomme de terre crue, qui peut servir de nourriture aux cochons, ne peut pas nourrir l'homme. Une pomme de terre cuite est donc plus intelligente qu'une pomme de terre crue.

« Que ces principes de classification et de définition soient convenablement entendus, et une multitude de choses deviendront claires et compréhensibles. Aucun être

vivant n'est libre de changer à sa guise ni sa nourriture, ni l'air qu'il

respire, ni le milieu dans lequel il vit. L'ordre cosmique détermine pour chaque être sa nourriture, son air, et son milieu.

« Lorsque nous avons parlé des octaves de nourriture dans la fabrique à trois étages, nous avons vu que tous les hydrogènes subtils requis pour le travail, la croissance, l'évolution de l'organisme, sont élaborés à partir des trois sortes de nourriture : la *nourriture* au sens habituel de ce mot, le manger et le boire ; l'*air* que nous respirons, et enfin les *impressions*. Maintenant, supposons que nous puissions améliorer la qualité de la nourriture et de l'air, et nous nourrir, disons, d'hydrogène 384, au lieu de 768, et respirer l'hydrogène 96, au lieu de 192. Combien l'élaboration des matières subtiles dans l'organisme serait simplifiée et facilitée ! Oui, mais il y a ici une impossibilité radicale. L'organisme, précisément, est adapté à transformer *ces* matières grossières en matières subtiles : si vous lui donniez des matières subtiles au lieu de matières grossières, il ne serait pas en état de les transformer et il mourrait rapidement.

« Ni l'air, ni la nourriture ne peuvent être changés. Mais les impressions, ou mieux, la qualité des impressions possibles pour l'homme, ne dépend d'aucune loi cosmique. L'homme ne peut pas améliorer sa nourriture, il ne peut pas améliorer l'air. *Améliorer* dans ce cas serait en fait *rendre les choses pires*. Par exemple, l'hydrogène 96, au lieu de 192, serait un gaz raréfié ou un gaz incandescent, irrespirable pour l'homme ; le *feu* est un hydrogène 96. Il en va de même pour la nourriture. L'hydrogène 384 est l'eau. Si l'homme pouvait améliorer sa nourriture, c'est-à-dire la rendre plus subtile, il devrait se nourrir d'eau et respirer du feu. Il est clair que c'est impossible. Mais s'il ne peut améliorer ni sa nourriture ni l'air, l'homme peut améliorer ses impressions jusqu'à un très haut degré, et introduire ainsi des hydrogènes subtils dans son organisme. C'est précisément ici que se fonde la possibilité de son évolution. L'homme n'est pas du tout obligé de se nourrir des mornes impressions de l'hydrogène 48, il peut avoir les impressions des hydrogènes 24 et 12, de l'hydrogène 6, et même de l'hydrogène 3. Cela change tout le tableau, et un homme qui tire des hydrogènes subtils

la nourriture de l'étage supérieur de sa machine différera certainement d'un homme qui se nourrit d'hydrogènes grossiers ou inférieurs.

Dans les entretiens qui suivirent, G. devait encore reprendre ce thème de la classification des êtres selon leurs traits cosmiques.

— Un autre système de classification mérite encore d'être compris, dit-il. Il s'agit d'une classification selon un rapport d'octaves tout différent. La première, établie selon la nourriture, l'air, et le milieu, se rapportait nettement aux "êtres vivants" tels que nous les connaissons, y compris les plantes, c'est-à-dire aux individus. L'autre, dont je parlerai maintenant, nous mène très au-delà des limites de ce que nous appelons "êtres vivants". Elle nous mène à la fois bien au-dessus et bien au-dessous des êtres vivants ; elle ne concerne plus des individus, mais des classes, dans le sens le plus large. Avant tout, cette classification montre que rien ne procède par sauts dans la nature. Dans la nature, tout se tient, et tout est vivant. Le diagramme de cette classification est appelé "Diagramme de Toutes Choses Vivantes".

« Selon ce diagramme, chaque sorte de créature, chaque degré d'être, est défini à la fois *par ce qui lui sert de nourriture et par ce à quoi il sert de nourriture*. Dans l'ordre cosmique, en effet, chaque classe de créatures se nourrit d'une classe déterminée de créatures inférieures, et sert elle-même de nourriture pour une classe déterminée de créatures supérieures. »

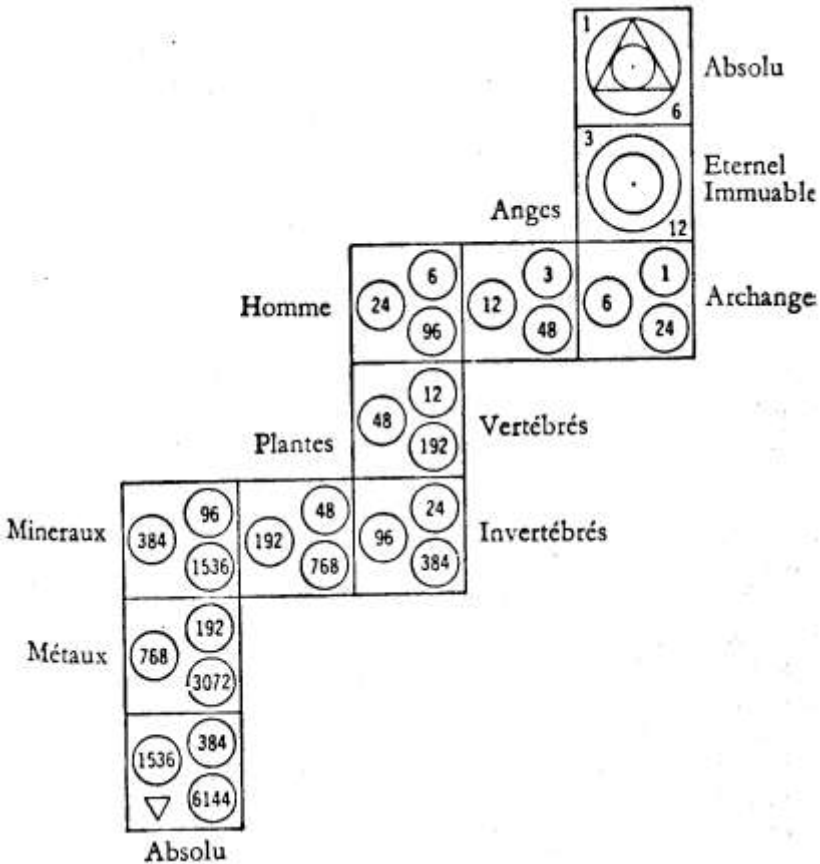
G. traça un diagramme en forme d'escalier comportant onze carrés ; et dans chaque carré, à l'exception des deux supérieurs, il traça trois cercles avec des nombres (*page 451*).

— Chaque carré représente un degré d'être, dit-il. L'hydrogène du cercle inférieur montre de quoi se nourrissent les créatures de cette classe. L'hydrogène du cercle supérieur désigne la classe qui se nourrit de ces créatures. Et l'hydrogène du cercle du milieu est l'hydrogène moyen de cette classe, déterminant ce que sont ces créatures.

« La place de l'homme est le septième carré en partant d'en bas, ou le cinquième en partant d'en haut. Selon

ce diagramme, l'homme *est* l'hydrogène 24, il se nourrit d'hydrogène 96, et il sert lui-même de nourriture à l'hydrogène 6. Le carré au-dessous de celui de l'homme sera celui des vertébrés, le suivant celui des invertébrés. La classe des invertébrés est l'hydrogène 96. Par conséquent, l'homme se nourrit d'invertébrés.

« Pour le moment, ne cherchez pas à voir des contradictions, mais efforcez-vous de comprendre ce que cela peut signifier. Ne comparez pas non plus ce diagramme avec les autres. Selon le diagramme de la nourriture,



l'homme se nourrit d'hydrogène 768 ; selon ce diagramme-ci, d'hydrogène 96. Pourquoi ? Qu'est-ce que cela signifie ? L'un et

l'autre sont également justes. Plus tard, lorsque vous aurez compris, vous pourrez faire la synthèse.

« Le carré au-dessous représente les “plantes”. Le suivant les “minéraux”, le suivant les “métaux”, qui constituent un groupe cosmique distinct parmi les minéraux. Et le dernier carré n'a pas de nom dans notre langage, parce que nous ne rencontrons jamais de matière dans cet état à la surface de la terre. Ce carré entre en contact avec l'Absolu. Vous vous rappelez ce que nous avons dit à propos de Dieu Fort. Ceci est Dieu Fort. »

Au bas de ce carré, il plaça un petit triangle tourné la pointe en bas.

— Prenons maintenant le carré qui se trouve à droite de l'homme : le carré “3, 12, 48”. Il s'agit d'une classe de créatures que nous ne connaissons pas. Appelons-les “anges”. Le carré suivant “1, 6, 24” représente des êtres que nous appellerons “archanges”.

Dans le carré suivant, il plaça les chiffres 3 et 12, puis deux cercles concentriques dont il marqua le centre commun, et il l'appela “Éternel Immuable”. Dans le dernier carré, il plaça les chiffres 1 et 6, dessina un cercle au milieu, puis dans ce cercle contenant un autre cercle, dont il marqua également le centre, et il le nomma “Absolu”.

— Ce diagramme ne vous sera pas compréhensible tout de suite, conclut-il, mais vous apprendrez peu à peu à le déchiffrer. Il vous faudra seulement l'étudier longtemps, en faisant abstraction de tout le reste. »

En fait, ce fut tout ce que j'entendis de G. sur cet étrange diagramme, qui paraissait aller à l'encontre de beaucoup d'idées qu'il nous avait données auparavant.

Dans nos conversations sur le diagramme, nous convînmes bientôt de considérer les “anges” comme des planètes, et les “archanges” comme des soleils. Beaucoup d'autres points s'éclairèrent ainsi. Mais ce qui nous troublait fort, c'était l'apparition de l'hydrogène 6144, qui ne figurait pas dans l'autre échelle d'hydrogènes, dans cette troisième échelle qui finissait sur

l'hydrogène 3072. Et pourtant G. soulignait que l'énumération des hydrogènes avait été faite en conformité avec la troisième échelle.

Longtemps après, je lui demandai ce que cela signifiait.

— C'est un hydrogène incomplet, me répondit-il, un hydrogène sans le Saint-Esprit. Il appartient, lui aussi

à la même échelle, c'est-à-dire à la troisième, mais il reste inachevé.

« Chaque hydrogène complet se compose de carbone, d'oxygène et d'azote. Prenez maintenant le dernier hydrogène de la troisième échelle, l'hydrogène 3072, cet hydrogène est composé de carbone 512, d'oxygène 1536 et d'azote 1024.

« Plus loin encore, l'azote devient le carbone de la triade suivante, mais il n'y a pour lui ni oxygène, ni azote. C'est donc de lui-même, par condensation, qu'il devient l'hydrogène 6144. *Mais c'est un hydrogène mort*, sans aucune possibilité de se transformer en quelque chose d'autre, c'est un hydrogène sans le Saint-Esprit. »

Ce fut la dernière visite de G. à Saint-Pétersbourg. J'essayai de lui parler des événements imminents. Mais il ne me dit rien de précis, et je demeurai dans l'incertitude quant à ce que j'avais à faire.

Un événement exceptionnel se produisit lors de son départ. Nous l'avions tous accompagné à la gare de Nicolaevsky. G. était avec nous sur le quai, près du wagon, et nous parlions. Il était tel que nous l'avions toujours connu. Après le second coup de cloche, il monta dans son compartiment et apparut à la fenêtre.

Un autre homme, c'était un autre homme ! Il n'était plus celui que nous avions accompagné au train. En l'espace de ces quelques secondes, il avait changé. Mais comment dire où était la différence ? Sur le quai, il était comme tout le monde, mais, de la fenêtre du wagon, un homme d'un tout autre ordre nous considérait. Un homme dont chaque regard, chaque mouvement, était empreint d'une importance exceptionnelle et d'une dignité incroyable, comme s'il était tout à coup devenu un prince régnant, ou le souverain de quelque royaume inconnu, regagnant ses états, et dont nous étions venus saluer le départ.

Certains d'entre nous ne se rendirent pas clairement compte, au moment même, de ce qui se passait, mais nous vécûmes tous, émotionnellement, quelque chose qui transcendait le cours ordinaire de la vie. Cela ne dura que quelques secondes. Le troisième coup de cloche suivit

presque immédiatement le second et le train s'ébranla. Je ne me rappelle pas qui parla le premier de cette "transfiguration" de G., lorsque nous fûmes restés seuls, mais il se trouva que chacun de nous l'avait remarquée, bien que nous n'ayons pas tous réalisé, au même degré, son caractère extraordinaire. Mais tous, sans exception, nous avons senti quelque chose qui touchait au miraculeux.

G. nous avait expliqué autrefois que, si l'on possédait à fond l'art de la plastique, on pouvait complètement changer sa propre apparence. Il avait dit la possibilité de donner à ses traits beauté ou hideur, de forcer les gens à vous remarquer, ou encore la possibilité de devenir *positivement invisible*.

Que s'était-il donc passé ? C'était peut-être un cas exemplaire de cette "plastique".

Mais l'histoire n'est pas finie. Dans le même wagon que G. était monté A-off, un journaliste connu qui quittait ce jour-là Saint-Petersbourg pour un voyage d'enquête (c'était juste avant la révolution). Il avait sa place dans le même compartiment. Nous faisons nos adieux à G. à l'une des extrémités du wagon, tandis qu'à l'autre un groupe prenait congé d'A-off.

Je ne connaissais pas A-off personnellement, mais parmi ceux qui le regardaient partir se trouvaient quelques-uns de mes amis ; deux ou trois d'entre eux étaient venus à nos réunions, et ils allaient d'un groupe à l'autre.

Quelques jours plus tard, le journal dont A-off était le correspondant publia un article intitulé "En chemin", où il relatait ses pensées et ses impressions de voyage. Dans son compartiment se trouvait un Oriental étrange et il avait été frappé par l'extraordinaire dignité de cet homme, qui tranchait si nettement sur la masse des spéculateurs affairés dont le wagon était plein ; il les regardait

exactement comme si ces gens n'avaient été pour lui que de petites mouches. A-off supposait qu'il devait être un "roi du pétrole" de Bakou, et au cours de la conversation qu'il eut ensuite avec lui, certaines phrases énigmatiques renforcèrent encore sa conviction que c'était là un homme dont les millions s'amoncelaient pendant son sommeil, et qui regardait de très haut les gens affairés à gagner leur vie, ou à faire de l'argent.

« Mon compagnon de voyage, écrivait A-off, se tenait à l'écart, silencieux. C'était un Persan ou un Tartare, coiffé d'un bonnet d'astrakan d'une certaine valeur. Il tenait sous le bras un roman français. Il buvait du thé, disant refroidir soigneusement son verre sur la petite table devant la fenêtre. Parfois, avec le plus grand mépris, il laissait tomber un regard sur ses voisins bruyants et gesticulants. Ceux-ci le considéraient avec une grande attention, si ce n'est avec un respect mêlé de crainte. Ce qui m'intéressa le plus, c'est qu'il semblait être du même type oriental du Sud que le reste des voyageurs, une bande de vautours ayant pris leur vol pour aller déchiqueter quelque charogne. Il avait le teint basané, les yeux d'un noir de jais, et une moustache comme celle de Zelim-Khan... Pourquoi donc évite-t-il et méprise-t-il ainsi sa propre chair et son propre sang ? Mais j'eus la chance de pouvoir le faire parler :

— Ils se font beaucoup de souci, dit-il.

Dans son visage olivâtre, imperturbable, ses yeux noirs, empreints d'une politesse toute orientale, souriaient faiblement.

Il se tut un instant et reprit :

— Oui, il y a aujourd'hui en Russie quantité d'affaires dont un homme intelligent pourrait tirer beaucoup d'argent.

Et après un nouveau silence, il expliqua :

— Après tout, c'est la guerre. Chacun veut devenir millionnaire.

Dans son ton, qui était tranquille et froid, il me semblait surprendre une sorte de vantardise fataliste et barbare qui approchait du cynisme, et je lui demandai brusquement :

— Et vous ?

— Quoi ? répliqua-t-il.

— Ne désirez-vous pas, vous aussi, devenir millionnaire ? Il

répondit d'un geste vague et quelque peu ironique. Il me sembla qu'il n'avait pas entendu ou pas compris, et je répétai :

— N'êtes-vous pas avide de profit, vous aussi ?

Il sourit d'une manière particulièrement calme, et répondit avec gravité :

— Nous tirons profit de tout. Rien ne saurait l'empêcher. Guerre ou pas guerre, c'est toujours la même chose pour nous. Nous profitons toujours.

— Mais de quoi donc trafiquez-vous ?

— De l'énergie solaire... »

G. voulait naturellement parler du travail ésotérique, de "l'acquisition" de la connaissance, et de la formation des groupes. Mais A-off comprit qu'il parlait du "pétrole". Et il concluait ainsi le passage consacré dans son article au "roi du pétrole" :

« J'aurais été curieux de prolonger la conversation, et de connaître davantage la psychologie d'un homme dont le capital dépend entièrement de l'ordonnance du système solaire — qui ne paraît jamais devoir être bouleversée — et dont les intérêts, pour cette raison, semblent placés bien au-dessus de la guerre et de la paix... »

—

—

Un détail avait particulièrement surpris quelques-uns d'entre nous : le "roman français" de G. A-off l'avait-il inventé ou bien G. lui avait-il fait "voir", ou soupçonner, un roman français dans le petit volume jaune ou peut-être même pas jaune, qu'il tenait à la main ? Car G. ne lisait pas le français.

De retour à Moscou, G., dans le temps qui précéda la révolution, ne nous donna qu'une ou deux fois de ses nouvelles.

Quant à moi, tous mes plans avaient été bouleversés. Je n'avais pas réussi à publier mes livres. Je n'avais rien préparé pour les éditions étrangères, bien qu'il me fût devenu évident, depuis le début de la guerre, que j'aurais désormais à poursuivre mon travail d'écrivain à l'étranger. Pendant ces deux dernières années, j'avais

donné tout mon temps à l'oeuvre de G., à ses groupes, à des conversations concernant le travail, à des voyages hors de Saint-Pétersbourg, et j'avais complètement négligé mes propres affaires.

L'atmosphère devenait de plus en plus sombre. On sentait dans l'air une menace toute proche. Seuls ceux dont paraissait dépendre le cours des événements ne voyaient rien et ne sentaient rien. Les marionnettes ne sont pas plus insensibles aux dangers qui les menacent, elles ne comprennent pas que le même fil qui fait sortir le brigand du buisson avec son couteau à la main les fait se retourner et regarder la lune. Des scènes analogues se jouaient au théâtre des événements.

Finalement l'orage éclata. Ce fut "la grande révolution non sanglante" — entre tous les mensonges, le plus absurde et le plus criant. Mais la chose la plus extraordinaire fut la foi que lui accordèrent les gens qui étaient sur place, au milieu de tous ces meurtres.

Je me rappelle que nous parlions à ce moment-là du "pouvoir des théories". Ceux qui avaient mis tous leurs espoirs en la révolution, qui en avaient attendu une libération quelconque, ne voulaient plus ou ne pouvaient plus voir *les faits* : ils ne voyaient que ce qui aurait dû se passer selon leur opinion.

Lorsque je lus sur une petite feuille, imprimée d'un seul côté, la nouvelle de l'abdication de Nicolas II, je sentis que là se trouvait le centre de gravité de tout.

« Ilovaisky peut sortir de sa tombe et écrire à la dernière page de son livre : "Mars 1917, fin de l'Histoire de Russie", me disais-je.

Je ne nourrissais pour la dynastie aucune affection particulière, simplement je ne voulais pas me leurrer comme tant d'autres.

J'avais toujours éprouvé de l'intérêt pour la personne de l'empereur Nicolas II ; il me semblait un homme remarquable à bien des égards, mais incompris et ne se comprenant pas lui-même. J'étais dans le vrai, ainsi que l'a prouvé la fin de son journal publié par les Bolcheviks et qui a trait à l'époque où, trahi et abandonné de tous, il montra une force et même une grandeur d'âme merveilleuses.

Il ne s'agissait pas cependant de la personne de l'empereur, mais

du principe de *l'unité de pouvoir*, et de la responsabilité de tous à l'égard de ce pouvoir qu'il représentait. Or ce principe avait été rejeté par une partie considérable de l'intelligenzia russe. Quant au mot "tzar", il avait depuis longtemps perdu tout sens pour les gens. Mais il avait encore une très grande signification pour l'armée et la machine bureaucratique qui, bien que très imparfaite, travaillait néanmoins et maintenait tout. Le "tzar" était la partie centrale, absolument indispensable, de cette machine. L'abdication du "tzar", en un tel moment, devait donc amener l'effondrement de la machine entière. *Et nous n'avions rien d'autre*. La fameuse "entraide sociale", dont la création avait nécessité tant de sacrifices, se révéla naturellement un bluff. Quant à "improviser" quoi que ce fût, il n'y fallait pas penser. Les événements allaient trop vite. L'armée se disloqua en quelques jours. La guerre, en réalité, avait déjà pris fin. Mais le nouveau gouvernement se refusait à l'avouer. Il eut recours à un mensonge de plus. Et le plus surprenant était que les gens trouvaient encore des motifs de se réjouir ! Je ne parle pas des soldats échappés des casernes ou des trains qui les menaient à l'abattoir, mais de notre "intelligenzia". Elle était "patriote", elle se révéla soudain "révolutionnaire" et "socialiste". Même le *Novae Vremya* devint un journal socialiste. Et le célèbre Menshikoff écrivit un article "Sur la liberté". Mais il ne put évidemment pas l'avalier lui-même et abandonna la partie.

Une semaine environ après la *révolution*, je réunis les membres principaux de notre groupe chez le Dr Sh., afin de leur exposer mes idées sur la situation. Je disais que cela n'avait pas le moindre sens, selon moi, de vouloir rester en Russie, et que nous devons partir pour l'étranger ; que, selon toute probabilité, il ne pourrait y avoir qu'une très brève période de calme relatif avant l'effondrement final ; que nous ne pourrions être d'aucune utilité et que notre propre travail serait rendu impossible.

Je ne peux pas dire que mon idée fût accueillie avec chaleur. La plupart des membres de nos groupes ne réalisaient pas la gravité de la situation, acceptant encore l'idée que tout pût redevenir tranquille et normal. D'autres restaient sous l'emprise habituelle de l'illusion que

tout arrive pour notre bien.

Pour eux, mes paroles étaient exagérées ; ils ne voyaient en tout cas aucune raison de se hâter. Pour d'autres, le plus ennuyeux était que, depuis longtemps, nous n'avions reçu de G. aucune nouvelle et que nous ne savions plus où il était. Après la révolution, une lettre de lui nous avait donné à penser qu'il n'était plus à Moscou, mais nul ne savait où il était allé. Finalement, nous avons décidé d'attendre.

Il y avait alors deux groupes principaux, qui comptaient quarante personnes en tout ; des groupes secondaires se réunissaient en outre à des intervalles irréguliers.

Peu après notre réunion dans la maison du Dr Sh., je reçus une carte de G. écrite un mois auparavant dans le train qui le menait de Moscou au Caucase. En raison des désordres, elle était demeurée jusqu'à ce jour à la poste. D'après cette carte, il se confirmait que G. avait quitté Moscou avant la révolution, et qu'il ne savait encore rien des événements quand il l'avait écrite. Il se disait en route pour Alexandropol, me demandait de continuer le travail des groupes jusqu'à son retour, et promettait d'être parmi nous à Pâques.

Cela me posait un problème très difficile. Je trouvais stupide et insensé de demeurer en Russie. Cependant, je ne voulais pas partir sans le consentement de G., ou, pour être plus sincère, sans lui. Or il était parti pour le Caucase, et sa carte, écrite en février, c'est-à-dire avant la révolution, pouvait ne plus avoir aucun rapport avec

la situation présente. À la fin, je pris le parti d'attendre encore, bien que me rendant compte que ce qui était possible aujourd'hui risquait de ne plus l'être demain.

Pâques ! Aucune nouvelle de G. Une semaine plus tard, un télégramme disant qu'il arriverait en mai. Et ce fut la fin du premier "gouvernement provisoire". Il était déjà plus difficile de gagner l'étranger. Nos groupes continuaient à se réunir, dans l'attente de G.

Nous revenons souvent aux "diagrammes" dans nos conversations, surtout lorsque nous devons parler à des personnes nouvelles. Il me semblait toujours qu'il y avait là une quantité de choses que G. ne nous avait pas dites, et que tout leur sens se révélerait à nous, si nous les étudions davantage.

Je regardais un jour certaines notes, prises l'année précédente, sur les cosmos. Comme je l'ai déjà dit, les cosmos m'intéressaient particulièrement, parce qu'ils coïncidaient avec la "période de dimensions" de mon *Nouveau Modèle de l'Univers*. J'ai mentionné aussi les difficultés que nous avons rencontrées dans la compréhension du "Micro-cosmos" et du "Tritocosmos". Nous avons alors décidé de prendre l'homme comme le "Microcosmos" et *la vie organique sur la terre* comme le "Tritocosmos". Dans notre dernière conversation, G. l'avait silencieusement approuvé. Mais ses paroles sur les différences de temps dans les différents cosmos continuaient à m'intriguer beaucoup. Et je tâchais de me rappeler ce que P. m'avait dit sur notre "sommeil-et-veille" et sur la "respiration de la vie organique". Pendant longtemps ce fut en vain. Puis je me rappelai les paroles de G. : "le temps est respiration".

« Qu'est-ce que la respiration ? me demandai-je.

« Trois secondes : l'homme, normalement, respire (expire et inspire) une vingtaine de fois par minute. Une seule respiration dure à peu près trois secondes.

« Pourquoi "sommeil-et-veille" sont-ils la "respiration de la vie organique" ? Qu'est-ce que "sommeil-et-veille" ?

« Pour l'homme et tous les organismes qui lui sont commensurables, vivant dans des conditions analogues aux siennes, même pour les plantes, c'est *vingt-quatre heures*. D'autre part, le sommeil et la veille *sont respiration* :

— 459 —

les plantes, par exemple, lorsqu'elles dorment la nuit expirent, et le jour, lorsqu'elles veillent, inspirent ; même pour tous les mammifères comme pour l'homme il y a une différence, dans l'absorption de l'oxygène et le rejet du gaz carbonique, entre le jour et la nuit, entre le sommeil et la veille. »

Raisonnant de la sorte, j'établis les périodes de respiration, ou de sommeil et de veille, de cette manière :

<i>Microcosmos</i>	Respiration	3 secondes
	Sommeil et veille	24 heures
<i>Tritocosmos</i>	Respiration	24 heures
	Sommeil et veille	?

Je fis une simple règle de trois. En divisant 24 heures par trois secondes, j'obtins 28'800. En divisant 28'800 (les jours et les nuits) par 365, j'obtins une petite fraction de 79 ans. Cela m'intéressa. Soixante-dix-neuf ans, me dis-je, constituent le sommeil et la veille de la "vie organique". Ce nombre ne correspondait à rien de ce que je pouvais penser de la vie organique, mais il représentait la vie de l'homme.

M'efforçant alors de poursuivre le parallèle, je disposai les tableaux de la manière suivante :

<i>Microcosmos</i>	<i>Tritocosmos</i>	<i>Mesocosmos</i>
<i>Homme</i>	<i>Vie organique</i>	<i>Terre</i>
Respiration :	Respiration :	Respiration :
3 secondes	24 heures	79 ans
Jour et nuit :	Jour et nuit :	
24 heures	79 ans	
Vie : 79 ans		

De nouveau 79 ans ne voulaient rien dire dans la vie de la terre. Je multipliai 79 ans par 28'800, et j'obtins un peu moins de deux millions et demi d'années. En multipliant 2'500'000 par 30'000 pour abréger, j'obtins un nombre de onze chiffres, 75'000'000'000 d'années. Ce nombre devait signifier la durée de la vie de la terre. Jusque-là, tous ces nombres paraissaient logiquement plausibles : deux millions et demi d'années pour la vie organique et 75 milliards pour la terre.

« Mais il y a des cosmos inférieurs à l'homme, me disais-je. Essayons de voir dans quel rapport ils se trouveraient avec ce tableau ».

Je décidai de prendre, sur ce diagramme, deux cosmos *sur la gauche* du Microcosmos, en les envisageant tout d'abord comme des

cellules microscopiques relativement grandes, ensuite comme les cellules les plus infimes possible, presque invisibles.

Une telle division des cellules en deux catégories n'a pas été jusqu'ici acceptée par la science. Mais si nous pensons aux dimensions à l'intérieur du "micro-monde", il est impossible de ne pas admettre que ce monde soit constitué de deux mondes, aussi distincts l'un de l'autre que le sont le monde des hommes et le monde des micro-organismes et des cellules relativement grandes. J'obtiens alors le tableau suivant :

	<i>Petites cellules</i>	<i>Grandes cellules</i>	<i>Microcosmos-homme</i>	<i>Vie organique</i>	<i>Terre</i>
Respiration	—	—	5 secondes	24 heures	79 ans
Jour et nuit	—	5 secondes	24 heures	79 ans	2'500'000 ans
Vie	3 secondes	24 heures	79 ans	2'500'000 ans	75 milliards d'années

Cela prenait forme d'une manière très intéressante. Vingt-quatre heures donnaient la durée d'existence de la cellule. Et bien que la durée d'existence de vie des cellules individuelles ne puisse en aucune façon être considérée comme établie, de nombreux chercheurs en sont arrivés à ce fait que, pour une cellule spécialisée comme l'est une cellule de l'organisme humain, cette durée semble être précisément de 24 heures. La période "jour et nuit" de la grande cellule est de 3 secondes. Cela ne me suggérait rien. Mais les trois secondes de vie de la petite cellule étaient pour moi très éloquentes, elles me montraient avant tout pourquoi il est si difficile de voir ces cellules, bien que leurs dimensions dussent permettre de les voir avec un bon microscope.

Si la "respiration", c'est-à-dire 3 secondes, était divisée par 30'000, on obtenait *la dix-millième partie d'une seconde*, soit la durée d'une étincelle électrique, ou encore celle de *la plus brève impression visuelle*. Pour calculer plus aisément, et pour plus de clarté, je pris 30'000, au lieu de 28'800. Quatre périodes se trouvaient ainsi liées, ou séparées l'une de l'autre, par un seul et même coefficient de

période d'aspiration et d'expiration, la période de sommeil et de veille, et la durée moyenne maxima de la vie. En même temps, à chacune de ces périodes en correspondaient deux autres, l'une bien moindre, dans un cosmos supérieur, l'autre bien plus grande, dans un cosmos inférieur. Sans tirer encore de conclusion, j'essayai de faire un tableau plus complet, c'est-à-dire d'y introduire tous les cosmos et d'y ajouter deux des cosmos inférieurs, le premier que j'appelai la "molécule", et le second "l'électron". Et, toujours pour être plus clair, en multipliant par 30'000, je pris des chiffres ronds et deux coefficients seulement : 3 et 9, ce qui me donna 3'000'000 au lieu de 2'200'000 ; 90'000'000 au lieu de 74'000'000'000 et 80 au lieu de 79, et ainsi de suite.

J'obtins la table suivante (*page 463*) :

Cette table fit aussitôt surgir en moi une quantité de pensées. J'aurais été incapable de dire si elle était correcte, ou si elle définissait exactement la relation d'un cosmos à un autre. Le coefficient 30'000 semblait trop élevé. Mais je me rappelais que la relation d'un cosmos à un autre exprime un rapport "de zéro à l'infini". Et en présence d'une telle relation, aucun coefficient ne pouvait être trop grand. La relation "de zéro à l'infini" était la relation entre des grandeurs de différentes dimensions.

G. disait que chaque cosmos est tri-dimensionnel pour lui-même. Par conséquent le cosmos qui lui est supérieur était à quatre dimensions et celui qui lui est inférieur à deux dimensions. Le cosmos supérieur suivant est à cinq dimensions, comme le cosmos inférieur suivant à une dimension. Chaque cosmos, relativement à un autre, est une grandeur qui comporte un nombre de dimensions supérieur et inférieur. Mais il ne pouvait y avoir que six dimensions ou, avec le zéro, sept ; or on obtenait, avec cette table, onze cosmos. À première vue, cela paraissait étrange, mais à première vue seulement, parce que, dès que l'on prenait en considération la durée d'existence d'un cosmos quelconque par rapport à celle des cosmos plus élevés, les cosmos inférieurs disparaissaient longtemps avant d'avoir atteint la septième dimension.

Prenons, par exemple, *l'homme* dans sa relation au *soleil*. Si l'on prend l'homme comme le premier cosmos,

	<i>Électron</i>	<i>Molécule</i>	<i>Petite Cell.</i>	<i>Grande Ce.</i>	<i>Microcosm. (homme)</i>	<i>Tritocosm.</i>	<i>Mesocosm.</i>	<i>Deuterocos.</i>	<i>Macrocos.</i>	<i>Ayocosmos</i>	<i>Protocosm.</i>									
<i>Impressio n</i>					1/ 10'000 seconde	3 secondes	24 heures	80 années	3 millions d'années	90 milliards d'années	3x10 ¹⁵ années (nombre de 16 chiffres)	3 millions d'années	90 milliards d'années	3x10 ¹⁹ années (nombre de 20 chiffres)	90 milliards d'années	3x10 ²³ années (nombre de 25 chiffres)	3x10 ¹⁵ années (nombre de 16 chiffres)	9x10 ¹⁹ années (nombre de 20 chiffres)	3x10 ²³ années (nombre de 25 chiffres)	3x10 ²⁸ années (nombre de 29 chiffres)
<i>Respirati on</i>				1/ 10'000 seconde	3 secondes	24 heures	80 années	3 millions d'années	90 milliards d'années	3x10 ¹⁵ années (nombre de 16 chiffres)	3x10 ¹⁹ années (nombre de 20 chiffres)	3x10 ¹⁵ années (nombre de 16 chiffres)	9x10 ¹⁹ années (nombre de 20 chiffres)	3x10 ²³ années (nombre de 25 chiffres)	9x10 ¹⁹ années (nombre de 20 chiffres)	3x10 ²³ années (nombre de 25 chiffres)	3x10 ¹⁵ années (nombre de 16 chiffres)	9x10 ¹⁹ années (nombre de 20 chiffres)	3x10 ²³ années (nombre de 25 chiffres)	9x10 ²⁸ années (nombre de 29 chiffres)
<i>Jour et nuit</i>			1/ 10'000 seconde	3 secondes	24 heures	80 années	3 millions d'années	90 milliards d'années	3x10 ¹⁵ années (nombre de 16 chiffres)	3x10 ¹⁹ années (nombre de 20 chiffres)	3x10 ²³ années (nombre de 25 chiffres)	3x10 ¹⁵ années (nombre de 16 chiffres)	9x10 ¹⁹ années (nombre de 20 chiffres)	3x10 ²³ années (nombre de 25 chiffres)	9x10 ¹⁹ années (nombre de 20 chiffres)	3x10 ²³ années (nombre de 25 chiffres)	3x10 ¹⁵ années (nombre de 16 chiffres)	9x10 ¹⁹ années (nombre de 20 chiffres)	3x10 ²³ années (nombre de 25 chiffres)	9x10 ²⁸ années (nombre de 29 chiffres)
	1/ 300'000'000 seconde	1/ 10'000 seconde	3 secondes	24 heures	80 années	3 millions d'années	90 milliards d'années	3x10 ¹⁵ années (nombre de 16 chiffres)	3x10 ¹⁹ années (nombre de 20 chiffres)	3x10 ²³ années (nombre de 25 chiffres)	3x10 ²⁸ années (nombre de 29 chiffres)	3x10 ¹⁵ années (nombre de 16 chiffres)	9x10 ¹⁹ années (nombre de 20 chiffres)	3x10 ²³ années (nombre de 25 chiffres)	9x10 ¹⁹ années (nombre de 20 chiffres)	3x10 ²³ années (nombre de 25 chiffres)	3x10 ¹⁵ années (nombre de 16 chiffres)	9x10 ¹⁹ années (nombre de 20 chiffres)	3x10 ²³ années (nombre de 25 chiffres)	9x10 ²⁸ années (nombre de 29 chiffres)

le soleil se trouve être pour lui le quatrième cosmos ; mais une longue vie humaine, 80 ans, n'a que la durée d'une étincelle électrique, celle de l'impression visuelle la plus brève, pour le soleil.

Je tâchai de me rappeler tout ce que G. avait dit sur les cosmos.

« Chaque cosmos est un être animé et intelligent, qui naît, vit et meurt. Un seul cosmos ne peut pas contenir toutes les lois de l'univers, mais *trois cosmos* pris ensemble les embrassent ; ou bien nous dirons que deux cosmos, l'un supérieur, l'autre inférieur, détermineront le cosmos intermédiaire. "L'homme qui passe, dans sa conscience, au niveau d'un cosmos supérieur, passe, de ce fait même, au niveau d'un cosmos inférieur". »

Je sentais qu'en chacune de ces paroles se trouvait le fil d'une compréhension de la structure du monde. Mais il y avait trop de fils et je ne savais d'où partir.

Comment le mouvement d'un cosmos en fonction d'un autre apparaît-il ? Quand et comment disparaît-il ? Quels sont les rapports des nombres que j'ai trouvés aux nombres plus ou moins établis des mouvements cosmiques, comme la vitesse de déplacement des corps célestes, la vitesse de déplacement des électrons dans un atome, la vitesse de la lumière ? etc.

Lorsque j'en vins à comparer les mouvements des différents cosmos, j'obtins quelques corrélations saisissantes. Prenant la terre, par exemple, je vis que son temps de rotation sur son axe équivaldrait pour elle à un dix-millième de seconde, soit la durée d'une étincelle électrique. Il est peu probable qu'à cette vitesse, la terre puisse remarquer sa rotation sur elle-même. Je me représentai l'homme gravitant à cette même vitesse autour du soleil, et je calculai que sa rotation aurait pour lui la durée de un vingt-cinquième de seconde, soit celle d'un instantané photographique. Étant donné l'énorme distance que la terre devait parcourir pendant ce temps, la déduction s'imposait donc que la terre ne peut pas être consciente d'elle-même, telle que nous la connaissons, c'est-à-dire sous forme de sphère, mais doit avoir conscience d'elle-même comme d'un *anneau* ou d'une *longue spirale* d'anneaux. Cette dernière idée était la plus vraisemblable si l'on définissait le *présent* comme étant le

première qui me fût venue à l'esprit, un an auparavant, après la conférence sur les cosmos, quand G. avait introduit l'idée que le temps *est respiration*. Je pensais alors que la respiration était peut-être l'unité de temps, c'est-à-dire que pour la sensation directe, le temps de la respiration était ressenti comme le *présent*. Partant de là, et supposant que la sensation de soi, c'est-à-dire de son corps, était liée à la sensation du présent, j'en étais venu à la conclusion que la terre, dont le temps de respiration est de 80 ans, aurait une sensation de soi équivalant à 80 anneaux d'une spirale. J'avais obtenu une confirmation inattendue de toutes les déductions de mon *Nouveau Modèle de l'Univers*.

Passant aux cosmos inférieurs, placés sur mon tableau à *la gauche* de l'homme, je trouvais dans le premier d'entre eux l'explication de ce qui m'avait toujours paru si inexplicable, si énigmatique dans le travail de notre organisme, soit la vitesse étonnante de nombreux processus intérieurs, presque instantanés. Il m'avait toujours semblé qu'il y avait une sorte de charlatanisme de la part des physiologistes, à ne pas attribuer d'importance à ce fait. Il va sans dire que la science n'explique que ce qu'elle peut expliquer. Mais en ce cas-là, elle ne devrait pas, selon moi, cacher le fait et le traiter comme s'il n'existait pas ; elle devrait au contraire attirer l'attention sur lui, en faire mention à chaque occasion. Un homme qui ne s'intéresse pas aux questions de physiologie peut ne pas s'étonner du fait qu'une tasse de café, un verre de cognac, la fumée d'une cigarette, soient immédiatement ressentis dans le corps entier, changeant toutes les corrélations intérieures des forces, la forme et le caractère des réactions ; mais pour un physiologiste, il devrait être clair que dans ce laps de temps imperceptible, à peu près égal à une respiration, une longue série de processus compliqués, chimiques et autres, se sont accomplis. La substance entrée dans l'organisme a dû être soigneusement analysée ; les plus petites particularités ont été notées ; au cours du processus d'analyse, cette substance est passée par de nombreux laboratoires ; elle a été dissoute en ses parties constitutives, et mêlée à d'autres substances ; puis ce mélange a été

incorporé à l'aliment qui nourrit les divers centres nerveux. Et tout cela doit prendre beaucoup de temps. Or ce qui rend la chose absolument

fantastique et miraculeuse, c'est la brièveté des secondes de notre temps, pendant lesquelles ces processus s'accomplissent. Mais le côté fantastique disparaît, lorsque nous nous rendons compte que pour les grandes cellules qui dirigent évidemment la vie de l'organisme, une seule de nos respirations se poursuit pendant *vingt-quatre heures*. Or en vingt-quatre heures, et même en deux ou trois fois moins de temps, c'est-à-dire en huit heures (ce qui équivaut à une seconde), tous les processus qui ont été indiqués peuvent être effectués avec soin, exactement comme ils le seraient dans une grande usine chimique bien organisée et possédant de nombreux laboratoires.

Passant au cosmos des petites cellules, qui est à la limite ou au-delà de la limite de la vision microscopique, j'y vis l'explication de l'inexplicable. Par exemple, des cas d'infection presque instantanée de maladies épidémiques, celles surtout pour lesquelles on ne peut trouver la cause de l'infection. Si trois secondes sont la limite de vie d'une petite cellule de cette sorte et sont prises comme équivalant à la longue vie d'un homme, on conçoit en effet la vitesse à laquelle ces cellules peuvent se multiplier, puisque pour elles quinze secondes correspondent à quatre siècles !

Ensuite, passant au monde des molécules, je me trouvai devant le fait que la brièveté de l'existence d'une molécule est une idée presque inattendue. On suppose généralement qu'une molécule, tout en ayant une structure très compliquée, existe, en tant *qu'intérieur vivant* des éléments dont la matière est constituée, aussi longtemps que la matière elle-même existe. Nous sommes obligés d'abandonner cette idée agréable et apaisante. La molécule, qui est *vivante à l'intérieur*, ne peut pas être *morte à l'extérieur*, et comme toute chose vivante, elle doit donc naître, vivre et mourir. La durée de sa vie, égale à celle d'une étincelle électrique ou à la dix-millième partie d'une seconde, est trop brève pour agir directement sur notre imagination. Il nous faut une analogie, une comparaison quelconque, pour comprendre ce que cela signifie. Le fait que les cellules de notre

organisme meurent et sont remplacées par d'autres, nous y aidera. La matière inerte — le fer, le cuivre, le granit — doit être renouvelée *du dedans* plus vite que notre organisme. En réalité, elle change sous nos yeux.

Regardez une pierre, puis fermez les yeux ; quand vous les rouvrirez, ce ne sera déjà plus la même pierre ; pas une seule de ses molécules n'aura subsisté. En fait, ce n'était pas même ses molécules que vous aviez vues, mais seulement leurs traces. Une fois de plus, j'en revenais au *Nouveau Modèle de l'Univers*. Et cela expliquait aussi "pourquoi nous ne pouvons pas voir les molécules", sujet que j'ai traité dans le chapitre II de cet ouvrage.

En outre, je voyais dans le dernier cosmos, c'est-à-dire dans le monde de l'électron, un monde à six dimensions. La question se posa pour moi d'une meilleure élaboration du rapport des dimensions. Prendre l'électron en tant que corps tridimensionnel est trop insatisfaisant. Tout d'abord, sa durée d'existence est de l'ordre d'un trois cent millionième de seconde. C'est très au-delà des limites de notre imagination. On considère que la vitesse de révolution d'un électron à l'intérieur de l'atome s'exprime par un nombre inverse de quinze chiffres (un divisé par un nombre de quinze chiffres.) Et puisque la vie entière d'un électron, calculée en secondes, est égale à un divisé par un nombre de neuf chiffres, il s'ensuit que pendant la durée de sa vie, un électron fait un nombre de révolutions autour de son "soleil" égal à un nombre de six chiffres, ou, si l'on fait entrer en ligne de compte le coefficient, à un nombre de sept chiffres.

Si nous envisageons la terre dans son mouvement de révolution autour du soleil, elle fait au cours de sa vie, selon ma table, un nombre de révolutions autour du soleil égal à un nombre de onze chiffres. Il semble qu'il y ait une différence énorme entre un nombre de sept chiffres et un nombre de onze chiffres, mais si nous comparons à l'électron non plus la terre mais Neptune, alors la différence sera bien moindre, ce ne sera que la différence entre un nombre de sept chiffres et un nombre de neuf chiffres — une différence de deux au lieu de quatre. Et par ailleurs, la vitesse de révolution d'un électron à l'intérieur de l'atome est une quantité très

approximative. Il faut se rappeler que la différence dans les périodes de révolution des planètes autour du soleil s'exprime par un nombre de trois chiffres, puisque Mercure tourne 460 fois plus vite que Neptune.

Nous pouvons discerner la relation de la vie d'un électron

à notre perception de la manière suivante. Notre perception visuelle la plus rapide est égale à $1/10^7$ de seconde. L'existence d'un électron équivaut à $1/30^7$ d' $1/10^7$ de seconde, soit un $1/300^7$ de seconde, et pendant ce temps il fait sept millions de révolutions autour du proton. En conséquence, si nous devions voir un électron comme un éclair de $1/10^7$ de seconde, nous ne verrions pas l'électron au sens strict de ce mot, mais la trace de l'électron, consistant en sept millions de révolutions multipliées par 30^7 , c'est-à-dire une spirale dont le nombre d'anneaux serait de treize chiffres, ou, dans le langage du *Nouveau Modèle de l'Univers*, trente mille récurrences de l'électron dans l'éternité.

Le temps, selon la table que j'avais obtenue, allait indéniablement au-delà de quatre dimensions. Et je me demandais s'il ne serait pas possible d'appliquer à cette table la formule de Minkovski, $\sqrt{-1}ct$, donnant le temps comme la quatrième "coordonnée" du monde. Selon moi, le "monde" de Minkovski correspondait précisément à chaque cosmos isolé. Je décidai de commencer par le "monde des électrons" et de prendre comme t la durée d'existence d'un électron.

Cela coïncidait avec une des propositions de mon livre, à savoir que *le temps est vie*. Le résultat montrerait la distance (en kilomètres) parcourue par la lumière pendant la vie d'un électron.

Dans le cosmos suivant, ce serait la distance parcourue par la lumière pendant la vie d'une molécule ; dans le suivant — pendant la vie d'une petite cellule — puis, pendant la vie d'une grande cellule — puis pendant la vie de l'homme, etc. — Pour tous les cosmos, les résultats devaient être obtenus en mesures linéaires, c'est-à-dire exprimés en fractions de kilomètres ou en kilomètres. La multiplication d'un nombre de kilomètres par la racine carrée de moins un ($\sqrt{-1}$) devait montrer que nous n'avions plus à faire à des

mesures linéaires et que le chiffre obtenu était une *mesure de temps*. L'introduction de $\sqrt{-1}$ dans la formule, si elle ne la change pas quantitativement, indique qu'elle se rapporte tout entière à une autre dimension.

De cette manière, en ce qui concerne le cosmos des

électrons, la formule de Minkovski prend la forme suivante :

$$\sqrt{-1} \times 300'000 \times 3 \times 10^{-7}$$

soit la racine carrée de moins un, multipliée par le 300'000 (qui est c , ou la vitesse de la lumière, 300'000 kilomètres par seconde) puis par $\frac{1}{300'000'000}$ de seconde, c'est-à-dire la durée de la vie d'un

électron. En multipliant 300'000 par $\frac{1}{300'000'000}$ on aura $\frac{1}{1000}$ de

kilomètre, soit un mètre. Un "mètre" montre la distance parcourue par la lumière, à la vitesse de 300'000 kilomètres à la seconde, pendant la vie d'un électron. La racine carrée de moins un, qui fait de "un mètre" une quantité imaginaire, indique que la mesure linéaire d'un mètre, dans le cas en question, est la "mesure du temps", c'est-à-dire de la quatrième coordonnée.

Passant au "monde des molécules", la formule de Minkovski devient :

$$\sqrt{-1} \times 300'000 \times \frac{1}{10'000}$$

Selon la table, la dix-millième partie d'une seconde est la durée d'existence d'une molécule. Si nous multiplions 300'000 kilomètres par $1/10'000$, cela donnera 30 kilomètres. Le "temps" dans le monde des molécules est obtenu par la formule $\sqrt{-1} \times 30$. Trente kilomètres représentent la distance que traverse la lumière pendant la vie d'une molécule, soit en $1/10'000$ de seconde.

Ensuite, dans le "monde des petites cellules", la formule de Minkovski s'énonce ainsi :

$$\sqrt{-1} \times 300'000 \times 3$$

ou

$$\sqrt{-1} \times 900'000$$

c'est-à-dire, 900'000 kilomètres multipliés par la racine carrée de

moins un. 900'000 kilomètres représentent la distance parcourue par la lumière pendant la vie d'une petite cellule, soit en trois secondes.

Continuant les mêmes calculs pour les cosmos suivants, j'obtins pour les grandes cellules *un nombre de onze chiffres*, désignant la distance que parcourt la lumière en 24 heures ;

pour le "Microcosmos", un nombre de seize chiffres, exprimant en kilomètres la distance que parcourt la lumière en 80 ans ; pour le "Tritosmos", un nombre de vingt chiffres ; pour le "Mesocosmos", un nombre de vingt-cinq chiffres ; pour le "Deuterocosmos", un nombre de vingt-neuf chiffres ; pour le "Macrocosmos", un nombre de trente-quatre chiffres ; pour l' "Ayocosmos", un nombre de trente-huit chiffres ; pour le "Protocosmos", un nombre de quarante-deux chiffres ou $\sqrt{-1} \times 9 \times 10^{41}$; en d'autres termes, cela signifie que pendant la vie du "Protocosmos", un rayon de lumière parcourt 900.000.000.000.000.000.000.000.000.000.000.000.000.000.000.000.000.000.000 kilomètres¹⁵.

L'application de la formule de Minkovski à la table du temps, telle que je l'avais obtenue, montre très clairement, selon moi, que la "quatrième coordonnée" ne peut être établie que pour un seul cosmos à la fois, lequel apparaît alors comme le "monde à quatre dimensions" de Minkovski.

Deux, trois cosmos ou davantage ne peuvent pas être considérés comme un monde à "quatre dimensions", et ils exigent pour leur description cinq ou six coordonnées. En même temps, la formule de

¹⁵ Mais, selon les dernières conclusions scientifiques, un rayon de lumière parcourt une courbe et, après avoir fait le tour de l'univers, revient à son origine au bout de 1.000.000.000 d'années-lumière ; 1.000.000.000 d'années-lumière représentent donc la circonférence de l'univers — bien que les opinions des chercheurs diffèrent grandement sur ce point, et que les nombres relatifs à la circonférence de l'Univers ne puissent en aucun cas être regardés comme strictement établis, même si l'on accepte toutes les considérations qui y conduisent quant à la densité de la matière dans l'Univers.

En tout cas, si nous prenons le nombre généralement adopté pour la circonférence hypothétique de l'Univers, nous obtenons alors, en divisant $9 \cdot 10^{28}$ par 10^8 , un nombre de vingt chiffres, qui montrera combien de fois un rayon de lumière fera le tour de l'Univers pendant la vie du Protocosmos.

Minkovski montre, pour tous les cosmos, la relation de la quatrième coordonnée d'un des cosmos à la quatrième coordonnée d'un autre. Et cette relation — autrement dit, la relation entre les quatre périodes principales de chaque cosmos, de même qu'entre une des périodes d'un des cosmos et la période correspondante, c'est-à-dire de nom similaire, d'un autre cosmos — est égale à trente mille.

Monde des électrons.....	$\sqrt{-1} \text{ et } = \sqrt{-1} \cdot 300.000 \cdot \frac{1}{300.000.000} = \sqrt{-1} \cdot \frac{1}{1.000}$
Monde des molécules.....	$\sqrt{-1} \text{ et } = \sqrt{-1} \cdot 300.000 \cdot \frac{1}{10.000} = \sqrt{-1} \cdot 30$
Monde des petites cellules.....	$\sqrt{-1} \text{ et } = \sqrt{-1} \cdot 300.000 \cdot 3 = \sqrt{-1} \cdot 9 \cdot 10^5$
Monde des grandes cellules...	$\sqrt{-1} \text{ et } = \sqrt{-1} \cdot 300.000 \cdot 90.000 = \sqrt{-1} \cdot 3 \cdot 10^{10}$
Microcosmos (homme).....	$\sqrt{-1} \text{ et } = \sqrt{-1} \cdot 300.000 \cdot 3 \cdot 10^9 = \sqrt{-1} \cdot 9 \cdot 10^{14}$
Tritocosmos (vie organique)...	$\sqrt{-1} \text{ et } = \sqrt{-1} \cdot 300.000 \cdot 9 \cdot 10^{18} = \sqrt{-1} \cdot 3 \cdot 10^{18}$
Mesocosmos (planètes).....	$\sqrt{-1} \text{ et } = \sqrt{-1} \cdot 300.000 \cdot 3 \cdot 10^{18} = \sqrt{-1} \cdot 9 \cdot 10^{23}$
Deuteroscosmos (soleil).....	$\sqrt{-1} \text{ et } = \sqrt{-1} \cdot 300.000 \cdot 9 \cdot 10^{23} = \sqrt{-1} \cdot 3 \cdot 10^{28}$
Macrososmos (Voie lactée).....	$\sqrt{-1} \text{ et } = \sqrt{-1} \cdot 300.000 \cdot 3 \cdot 10^{27} = \sqrt{-1} \cdot 9 \cdot 10^{32}$
Ayocosmos (Tous les mondes).	$\sqrt{-1} \text{ et } = \sqrt{-1} \cdot 300.000 \cdot 9 \cdot 10^{31} = \sqrt{-1} \cdot 3 \cdot 10^{37}$
Protocosmos (Absolu).....	$\sqrt{-1} \text{ et } = \sqrt{-1} \cdot 300.000 \cdot 3 \cdot 10^{36} = \sqrt{-1} \cdot 9 \cdot 10^{41}$

Ce qui m'intéressa ensuite, dans ce que j'appelai la "table du temps dans les différents cosmos", fut la relation des cosmos et du temps des différents cosmos aux centres du corps humain.

G. avait souvent parlé de l'énorme différence de vitesse dans les différents centres. Le raisonnement ci-dessus m'amena, en ce qui concerne la vitesse du travail intérieur de l'organisme, à l'idée que cette vitesse appartenait *au centre instinctif*. Sur cette base, je tâchai de partir du centre intellectuel, prenant comme unité de son travail, par exemple, le temps nécessaire pour la pleine perception d'une

impression, c'est-à-dire pour sa réception, sa classification, sa définition et pour la réaction correspondante. Dès lors, s'il est vrai que les centres sont, les uns par rapport aux autres, dans une relation analogue à celle des cosmos, il aurait pu s'effectuer, pendant le même temps : dans le centre instinctif, 30'000 perceptions ; dans le centre émotionnel supérieur et le sexe, 30'000² ; et dans le centre intellectuel supérieur, 30'000³.

En même temps, suivant la loi indiquée par G. à propos de la corrélation des cosmos, le centre instinctif, par rapport à la tête ou au centre intellectuel, comprendrait

deux cosmos, c'est-à-dire le second Microcosmos et le Tritocosmos. Ensuite, le centre émotionnel supérieur et le sexe pris isolément comprendraient le troisième Microcosmos et le Mesocosmos. Et, finalement, le centre intellectuel supérieur comprendrait le quatrième Microcosmos et le Deuterocosmos.

Mais ce dernier centre se rapporte à un développement supérieur, à un développement de l'homme qui ne peut pas être obtenu accidentellement ni d'une manière naturelle. Dans l'état normal de l'homme, le centre sexuel, qui travaille 30'000 fois plus vite que les centres instinctifs et moteur et 30'000² fois plus vite que le centre intellectuel, posséderait sous ce rapport un énorme avantage sur tous les autres centres.

En ce qui concerne la relation des centres aux cosmos, de très nombreuses possibilités d'études s'étaient ouvertes devant moi.

Ce qui attira ensuite mon attention, ce fut le fait que ma table coïncidait avec certaines idées et même avec les nombres des "calculs cosmiques du temps" que l'on trouve chez les Gnostiques et aux Indes.

« Un jour de lumière est un millier d'années du monde, et trente six myriades d'années et une demi-myriade d'années du monde (365'000) sont une seule année de lumière ». ¹⁶

¹⁶ *Pistis Sophia*, p. 203, Trad. anglaise 1921.

Ici les nombres ne coïncident pas, mais dans les textes hindous, la correspondance, en certains cas, est flagrante. Ils parlent de la “respiration de Brahma”, des “jours et nuits de Brahma”, d’un “âge de Brahma”.

Si nous prenons en tant qu’années les nombres donnés dans les textes hindous, alors le Mahamanvantara, c’est-à-dire l’ “âge de Brahma”, ou 311.040.000.000.000 ans (un nombre de 15 chiffres) coïncide presque avec la période d’existence du *soleil* (un nombre de 16 chiffres) ; et la durée du “jour et nuit de Brahma”, 8.640.000.000 (nombre de 10 chiffres) coïncide presque avec la durée du “jour et nuit du soleil” (nombre de onze chiffres).

Si nous prenons l’idée hindoue du temps cosmique sans tenir compte des nombres, d’autres correspondances intéressantes

apparaissent. Ainsi, si nous prenons Brahma en tant que Protocosmos, alors l’expression “Brahma inspire et expire l’Univers” coïncide avec la table, parce que la respiration de Brahma (ou le Protocosmos — un nombre de 20 chiffres) coïncide avec la vie du Macrocosmos, c’est-à-dire notre univers visible ou le monde des étoiles.

Je parlai beaucoup avec Z. de la table du temps et j’étais très curieux de savoir ce que G. en dirait quand nous le verrions.

En attendant, les mois passaient. Finalement — nous étions déjà en juin — je reçus un télégramme d’Alexandropol : « Si vous voulez vous reposer, venez me voir ici ». — C’était bien G. !

Deux jours après, je quittai Saint-Pétersbourg. La Russie “sans autorités” présentait un curieux spectacle. Tout semblait se maintenir par inertie. Mais les trains marchaient encore régulièrement, et les contrôleurs expulsaient des wagons une foule indignée de voyageurs sans tickets. Je mis cinq jours pour atteindre Tiflis, au lieu des trois jours normaux.

Le train arriva de nuit à Tiflis. Impossible de sortir en ville. Je fus obligé d’attendre le matin, au buffet. La gare était remplie par la cohue des soldats qui, de leur propre chef, revenaient du front du

Caucase. Beaucoup étaient ivres. Des “meetings” se tinrent toute la nuit sur le quai, devant les fenêtres du buffet — et des résolutions furent votées. Au cours des meetings, il y eut trois “cours martiales” et trois hommes furent fusillés sur le quai. Un “camarade” ivre, qui avait fait irruption au buffet, expliquait à chacun que le premier avait été fusillé pour vol. Le second l’avait été par erreur, parce qu’il avait été pris pour le premier. Et le troisième avait été, lui aussi, fusillé par erreur parce qu’il avait été pris pour le second.

Je fus obligé de passer la journée à Tiflis. Le train pour Alexandropol ne partait que le soir. J’arrivai le lendemain matin. Je trouvai G. en train d’installer une dynamo pour son frère.

Une fois de plus, je constatais son incroyable capacité de s’adapter à n’importe quel travail, à n’importe quel ouvrage.

Je fis la connaissance de ses parents. Des gens d’une très vieille culture, toute particulière. Son père aimait les contes du terroir, les légendes et les traditions, il avait la nature d’un “barde” ; il savait par coeur des milliers et des milliers de vers, dans les idiomes locaux. C’étaient des Grecs de l’Asie Mineure, mais entre eux ils parlaient arménien, comme tous ceux d’Alexandropol.

Les premiers jours qui suivirent mon arrivée, G. était si occupé que je n’eus pas l’occasion de lui demander ce qu’il pensait de la situation générale, ni ce qu’il comptait faire. Mais lorsque je parvins à lui en parler, il me dit n’être pas de mon avis, que tout se calmerait bientôt, et que nous pourrions travailler en Russie. Il ajoutait que dans tous les cas il voulait retourner à Saint-Pétersbourg pour voir la Nevsky, avec le petit marché de graines de tournesol dont je lui avais parlé, et décider là-bas de ce qu’il faudrait faire. Je ne pouvais le prendre au sérieux, parce que je connaissais ses façons de parler, et j’attendis.

En fait, tout en me disant cela avec un apparent sérieux, G. me suggérait qu’il ne serait pas mauvais d’aller en Perse ou même plus loin, qu’il connaissait un endroit dans les montagnes de Transcaucasie où l’on pouvait vivre plusieurs années sans rencontrer personne.

Dans l’ensemble, je gardais un sentiment d’incertitude, mais

j'espérais malgré tout, sur le chemin de Saint-Pétersbourg, le convaincre de partir pour l'étranger, si cela était encore possible.

G. attendait évidemment quelque chose. La dynamo marchait bien, mais nous ne bougions pas.

Dans la maison, il y avait un intéressant portrait de G., qui m'apprit beaucoup sur lui. C'était l'agrandissement d'une photo prise quand il était tout jeune. On le voyait en redingote noire avec ses cheveux bouclés et rejetés en arrière. Ce portrait m'apprit ce qu'avait été sa profession d'alors — dont il ne parlait jamais. Et cela me suggéra beaucoup d'idées intéressantes. Mais puisque c'est moi qui fis cette découverte, je garderai le secret.

Je tentai plusieurs fois de parler à G. de ma “table du temps dans les différents cosmos”, mais il écartait toutes les conversations théoriques.

— 474 —

Alexandropol me plut beaucoup. Le quartier arménien rappelait une ville d'Égypte ou de l'Inde du Nord, avec ses maisons aux toits plats où l'herbe poussait. Sur la colline se trouvait un très ancien cimetière arménien, d'où l'on pouvait voir les sommets neigeux du mont Ararat. Il y avait une merveilleuse image de la Vierge dans l'une des églises arméniennes. Le centre de la ville rappelait un village russe, mais son marché était typiquement oriental, surtout avec ses chaudronniers travaillant dans leurs boutiques en plein vent. Le moins intéressant était apparemment le quartier grec, où se trouvait la maison de G. Par contre, sur les ravins, s'étalait la banlieue tartare, des plus pittoresques, mais aussi, à en juger par les on-dit des autres quartiers de la ville, des plus dangereuses.

Je ne sais pas ce qui reste d'Alexandropol après tous ces mouvements d'indépendance, ces républiques, ces fédérations etc. Je pense que l'on ne peut répondre que de la vue du mont Ararat.

Je ne parvins presque jamais à voir G. seul à seul et à lui parler. Il passait une grande partie de son temps avec son père et sa mère. J'aimais beaucoup la relation qu'il avait avec son père ; elle était empreinte d'une considération extraordinaire. Le père de G. était un

vieil homme robuste, de taille moyenne, toujours la pipe entre les dents et coiffé d'un bonnet d'astrakan. Il était difficile de croire qu'il avait plus de 80 ans. Il parlait à peine russe. Avec G., il avait coutume de s'entretenir pendant des heures et j'aimais à voir comme celui-ci l'écoutait, riant un peu à l'occasion, mais ne perdant pas une seconde le fil de la conversation et l'alimentant de ses questions et de ses commentaires. Le vieil homme se réjouissait évidemment de parler avec son fils. G. lui consacrait tout son temps libre et ne témoignait jamais d'aucune impatience ; au contraire, il manifestait tout le temps un grand intérêt pour ce que disait le vieillard. Même si cette attitude était en partie voulue, elle ne pouvait pas l'être entièrement, sinon elle n'aurait eu aucun sens. J'étais très intéressé et attiré par ce déploiement de sentiment, de la part de G.

Je passai, en tout, deux semaines à Alexandropol. Finalement, un beau matin, G. me dit que nous partirions

—

—

pour Saint-Pétersbourg dans deux jours, et nous partîmes.

À Tiflis, nous vîmes le général S. qui avait fréquenté quelque temps notre groupe de Saint-Pétersbourg. Son entretien avec G. lui fit sans doute voir la situation sous un jour nouveau, car il modifia ses plans.

Pendant le voyage à Tiflis, nous eûmes une conversation intéressante dans une petite gare entre Bakou et Derbent. Notre train y stationnait, afin de laisser passer les trains des "camarades" qui revenaient du front du Caucase. Il faisait très chaud. Au loin scintillait la mer Caspienne, et tout autour de nous, le sable étincelait. La silhouette de deux chameaux se détachait sur l'horizon.

Je m'efforçai d'amener G. à parler de l'avenir immédiat de notre travail. Je voulais comprendre ce qu'il comptait faire et ce qu'il attendait de nous.

— Les événements sont contre nous, disais-je. Il est devenu bien clair qu'il est impossible de faire quoi que ce soit dans ce tourbillon de folie collective.

— Au contraire, répondit G., tout devient possible. Les événements ne sont pas du tout contre nous. Ils vont seulement trop

vite. Voilà le malheur. Mais attendez cinq ans et vous verrez que les obstacles d'aujourd'hui nous auront été utiles. »

Je ne comprenais pas ce que G. entendait par là. Ni après cinq ans, ni après quinze ans, cela ne me devint plus clair. En regardant les choses du point de vue des “faits”, il était difficile d'imaginer comment nous aurions pu être aidés par des événements tels que guerres civiles, meurtres, épidémies, famines, la Russie entière en passe de devenir sauvage, le mensonge sans fin de la politique européenne et la crise générale qui, sans le moindre doute, était le résultat de ce mensonge.

Mais si, au lieu de regarder cela du point de vue des “faits”, on l'envisageait du point de vue des principes ésotériques, ce que G. voulait dire devenait plus compréhensible.

Pourquoi ces idées n'étaient-elles pas venues plus tôt ? Pourquoi ne les avons-nous pas quand la Russie existait encore et que l'Europe était pour nous l'“étranger” confortable et plaisant ? C'est là sans doute que se trouvait la clef de l'énigmatique remarque de G. Pourquoi ces idées n'étaient-elles pas venues ? Probablement parce

qu'elles ne peuvent venir qu'au moment même où l'attention de la majorité se porte toute entière dans une autre direction, et où ces idées ne peuvent atteindre que ceux qui les cherchent. J'avais raison du point de vue des “faits”. Rien n'aurait pu nous gêner davantage que les “événements”. En même temps, il est probable que ce furent précisément ces “événements” qui nous permirent de recevoir ce qui nous fut donné.

Le souvenir d'une autre conversation est resté en ma mémoire. Une fois de plus, le train s'éternisait dans une gare et nos compagnons de voyage faisaient les cent pas sur le quai. Je posai à G. une question à laquelle je ne pouvais trouver de réponse, à propos de la division de soi-même en “Moi” et en “Ouspensky”. Comment peut-on renforcer le sentiment du “Moi” et renforcer l'activité du “Moi” ?

— Vous ne pouvez rien faire de spécial pour cela, dit G. Cela viendra comme résultat de *tous* vos efforts. (Il souligna le mot

“tous”.) Prenez votre propre exemple. À présent vous devriez sentir votre “Moi” différemment. Notez-vous une différence ou non ? »

Je tâchai d’avoir la “sensation de moi”, comme G. nous l’avait enseigné, mais je dois dire que je ne constatai aucune différence avec ce que je sentais auparavant.

— Cela viendra, dit G. Et quand cela viendra, vous le saurez. Nul doute n’est possible à cet égard. C’est une sensation entièrement nouvelle. »

Plus tard, je compris ce qu’il voulait dire, de quelle sorte de sensation il parlait, et de quel changement. Mais je ne commençai à le remarquer que deux ans après notre conversation.

Trois jours après notre départ de Tiflis, pendant un arrêt du train à Mozdok, G. me dit que j’aurais à revenir seul à Saint-Pétersbourg, tandis que lui et nos trois autres compagnons s’arrêteraient à Mineralni Vodi, puis iraient à Kislovodsk.

— Vous gagnerez Moscou, puis Saint-Pétersbourg, vous direz à nos groupes de là-bas que je commence un nouveau travail ici. Ceux qui désirent travailler avec moi

peuvent venir. Et je vous conseille de ne pas vous attarder. »

Je fis mes adieux à G. et à ses compagnons à Mineralni Vodi et poursuivis seul mon voyage.

Il était clair que rien ne subsistait de mes plans de départ à l’étranger. Mais cela ne me troublait plus. Je ne doutais pas que nous passerions par une période très difficile, mais cela non plus ne me faisait rien. Je comprenais ce qui m’avait fait peur. Il ne s’agissait pas des dangers réels, j’avais peur d’agir stupidement, c’est-à-dire de ne pas partir à temps quand je savais parfaitement bien ce qui m’attendait. Maintenant, toute responsabilité envers moi-même semblait m’avoir été enlevée. Je n’avais pas changé d’opinion ; je pouvais dire, comme auparavant, que rester en Russie était de la folie. Mais mon attitude était entièrement différente. Je n’avais plus à décider.

Je voyageai comme autrefois, seul, en première classe, et près de

Moscou on me fit payer un supplément, parce que mon billet et mon bulletin de location portaient des directions différentes. Autrement dit, c'était encore le bon vieux temps. Mais les journaux que j'achetai en route étaient pleins de nouvelles sur les fusillades de rues à Saint-Petersbourg. C'était maintenant les bolcheviks qui tiraient dans la foule ; ils essayaient leur force.

La situation à l'époque se définissait peu à peu. D'un côté se trouvaient les bolcheviks, qui ne soupçonnaient pas encore le succès incroyable qui les attendait ; mais ils commençaient déjà à sentir l'absence de toute résistance, et à se comporter de plus en plus insolemment. De l'autre côté, il y avait le "second gouvernement provisoire", dont les postes subalternes étaient occupés par des gens sérieux qui comprenaient la situation, mais dont les premières places étaient prises par des théoriciens et des bavards insignifiants ; puis il y avait l'intelligenza qui avait été très décimée par la guerre ; enfin, ce qui restait des anciens partis et les cercles militaires. Tous ces éléments pris ensemble se divisaient à leur tour en deux groupes : l'un qui, contre tous les faits et le sens commun, acceptait la possibilité d'un compromis de paix avec les bolcheviks, lesquels très intelligemment s'en servaient,

—

—

tout en occupant l'une après l'autre toutes les positions — et l'autre qui, bien que réalisant l'impossibilité de toute négociation avec les bolcheviks, était en même temps désuni et incapable d'intervenir ouvertement.

Le peuple se taisait, quoique jamais peut-être dans l'histoire la volonté du peuple n'ait été aussi clairement exprimée — et cette volonté était d'*arrêter la guerre !*

Mais qui pouvait arrêter la guerre ? C'était la question capitale. Le gouvernement provisoire n'osait pas. Et la décision, bien entendu, ne pouvait pas venir des cercles militaires. Cependant le pouvoir devait obligatoirement passer à ceux qui seraient les premiers à prononcer le mot : *Paix*. Et comme il arrive souvent en de tels cas, le mot juste vint du côté faux. Les bolcheviks prononcèrent le mot *paix*. D'abord, parce que tout ce qu'ils disaient ne présentait à leurs yeux

aucune importance. Ils n'avaient pas la moindre intention de tenir leurs promesses, ils pouvaient donc dire tout ce qu'ils voulaient. C'était leur principal avantage et leur plus grande force.

À côté de cela, il y avait encore autre chose. La destruction est toujours beaucoup plus facile que la construction. Combien il est plus facile de brûler une maison que d'en édifier une.

Les bolcheviks étaient les agents de la destruction. Ni alors, ni depuis, ils ne pouvaient et ne peuvent être autre chose, en dépit de toutes leurs vantardises et de l'appui de leurs amis déclarés ou cachés. Mais ils pouvaient alors et ils peuvent fort bien détruire, non pas tant par leur activité que par leur existence même, qui corrompt et désintègre tout autour d'eux. Cette qualité spéciale qui leur est propre expliquait leur succès grandissant et tout ce qui devait arriver beaucoup plus tard.

Nous qui regardions les choses du point de vue de l'enseignement, nous pouvions voir non seulement le fait que chaque chose *arrive*, mais même *comment* elle arrive, c'est-à-dire combien aisément chaque chose, dès qu'elle a reçu la plus petite impulsion, descend la pente et s'en va en morceaux.

Je ne restai pas à Moscou, mais je m'arrangeai pour voir quelques personnes en attendant le train du soir pour Saint-Pétersbourg, et leur fis part de ce que G. avait dit.

Puis j'allai à Saint-Pétersbourg et transmis le même message aux membres de nos groupes.

Douze jours plus tard, j'étais de retour au Caucase. J'appris que G. ne vivait pas à Kislovodsk mais à Essentuki, et deux heures plus tard je le rejoignais dans une petite villa, rue Panteleimon.

G. me questionna longuement sur toutes les personnes que j'avais vues, sur ce que chacune avait dit, sur ceux qui s'apprêtaient à venir et ceux qui ne viendraient pas, etc. Le jour suivant, il en vint trois de Saint-Pétersbourg, puis deux autres, et ainsi de suite. En tout se réunirent ainsi, autour de G., une douzaine de personnes.

CHAPITRE DIX-SEPT

J'ai toujours un étrange sentiment quand j'évoque ce premier séjour à Essentuki. Nous y passâmes en tout six semaines ; mais cela me semble tout à fait incroyable à présent, et chaque fois qu'il m'arrive d'en parler à l'un de ceux qui étaient là-bas, il a peine lui aussi à se représenter que cela ne dura que six semaines. Même en six ans, il serait difficile de trouver place pour tout ce qui se rapporte à cette période, tant elle fut remplie.

G. s'était installé dans une petite maison aux abords du village, et la moitié d'entre nous, parmi lesquels j'étais, vivaient avec lui ; les autres arrivaient dans la matinée et restaient là jusqu'à une heure avancée. Nous allions nous coucher très tard et nous levions très tôt. Nous dormions quatre heures, ou tout au plus cinq. Nous faisons tous les travaux du ménage, et le reste du temps était occupé par des exercices dont je parlerai plus loin. À diverses reprises, G. organisa des excursions à Kislovodsk, Jezeznovodsk, Pyatigorsk, Beshtau, etc...

G. surveillait la cuisine et souvent préparait lui-même les repas. Il se révéla un cuisinier hors pair : il connaissait des centaines de recettes orientales, et chaque jour, il nous régala de nouveaux mets tibétains, persans, ou autres.

Je n'ai pas l'intention de décrire tout ce qui eut lieu à Essentuki ; il y faudrait un livre entier. G. nous menait à vive allure, sans perdre une seule minute. Il nous donna maintes explications, au cours de nos promenades dans le parc municipal, à l'heure de la musique, ou pendant nos travaux ménagers.

Au cours de notre bref séjour, G. développa pour nous le plan du travail entier. Il nous montra les origines de toutes les méthodes, de toutes les idées, leurs liens, leurs relations mutuelles et leur direction. Beaucoup de choses demeuraient obscures pour nous, beaucoup d'autres n'étaient pas prises dans leur vrai sens, bien au contraire ; quoi qu'il en soit, nous reçûmes des directives générales que j'estimais pouvoir nous guider par la suite.

Toutes les idées que nous apprîmes à connaître à cette époque

nous mirent en face de quantité de questions concernant la réalisation pratique du travail sur soi, et bien entendu, elles provoquaient entre nous de nombreuses discussions.

G. y prenait toujours part et nous expliquait alors divers aspects de l'organisation des écoles.

— Les écoles s'imposent, dit-il un jour, d'abord en raison de la complexité de la structure humaine. Un homme est incapable de *garder le contrôle de tout lui-même*, c'est-à-dire de ses différents côtés — seules peuvent le faire des écoles, des méthodes d'école, une discipline d'école. L'homme est beaucoup trop paresseux. Il fera presque tout sans l'intensité nécessaire, ou il ne fera rien, tout en s'imaginant qu'il fait quelque chose ; il travaillera avec intensité à quelque chose qui n'en demande pas et laissera passer les moments où l'intensité s'impose. Dans ces moments-là, il se ménage, il craint de faire quoi que ce soit de désagréable. Jamais il n'atteindra par lui-même l'intensité voulue. Si vous vous êtes observé de la bonne manière, vous serez d'accord avec ce que je viens de dire. Qu'un homme s'impose une tâche quelconque, il commence très vite à être indulgent envers lui-même. Il essaie d'accomplir sa tâche avec le moins d'efforts possible : cela n'est pas du travail. Dans le travail, seuls comptent les *sur-efforts*, au-delà de la normale, au-delà du nécessaire. Les efforts ordinaires ne comptent pas.

— Qu'entendez-vous par sur-efforts ? demanda quelqu'un.

— Cela signifie un effort au-delà de celui qui est nécessaire pour atteindre un but donné. Représentez-vous que j'aie marché toute une journée et que je sois très fatigué. Le temps est mauvais, il pleut, il fait froid. Le soir, j'arrive à la maison. J'ai peut-être fait plus de 40 kilomètres.

À la maison le souper est prêt ; il fait bon et l'atmosphère est agréable. Mais au lieu de me mettre à table, je sors de nouveau sous la pluie et décide de ne pas rentrer avant d'avoir fait encore 4 ou 5 kilomètres. Voilà ce qu'on peut appeler un sur-effort. Tant que je me hâtais vers la maison, c'était simplement un effort : cela ne compte pas. Je rentrais ; le froid, la faim, la pluie — tout cela portait mes pas. Dans le second cas, je marche parce que j'ai moi-même décidé de le

faire. Mais cette sorte de sur-effort devient encore plus difficile lorsque ce n'est pas moi qui le décide, lorsque j'obéis à un maître qui, au moment où je m'y attends le moins, exige de moi des efforts neufs, alors que j'estimais en avoir assez fait pour la journée.

« Une autre forme de sur-effort consiste à effectuer n'importe quelle sorte de travail à une allure plus rapide que sa nature ne l'exige. Vous êtes occupés à quelque chose — disons, vous êtes en train de faire la lessive ou de couper du bois. Vous en avez pour une heure. Faites-le en une demi-heure : ce sera un sur-effort.

« Mais dans la pratique, un homme ne peut jamais s'imposer à lui-même des sur-efforts consécutifs ou de longue durée ; cela exige la volonté d'une autre personne qui n'ait aucune pitié et qui possède une méthode.

« Si l'homme était capable de travailler sur lui-même, tout serait très simple et les écoles seraient inutiles. Mais il ne le peut pas, et il faut en chercher les raisons dans les profondeurs mêmes de sa nature. Je laisserai de côté pour le moment son manque de sincérité envers lui-même, les perpétuels mensonges qu'il se fait, et ainsi de suite — et je rappellerai seulement la division des centres. Cela suffit à rendre impossible à l'homme un travail sur soi indépendant. Vous devez comprendre que les trois principaux centres — intellectuel, émotionnel et moteur — sont interdépendants, et que, chez un homme normal, ils travaillent toujours simultanément. C'est précisément ce qui constitue la difficulté majeure dans le travail sur soi. Que signifie cette simultanéité ? Cela signifie que tel travail du centre intellectuel est lié à tel autre travail des centres émotionnel et moteur — c'est-à-dire qu'une certaine sorte de pensée est *inévitablement* liée à une certaine sorte d'émotion (ou d'état d'esprit), et à une certaine sorte de

mouvement (ou de posture), et que l'une déclenche l'autre ; autrement dit, que telle sorte d'émotion (ou d'état d'esprit) déclenche tels mouvements ou attitudes, et telles pensées, de même qu'une certaine sorte de mouvements ou de postures déclenche certaines émotions, ou états d'esprit, etc. Toutes les choses se tiennent, et il n'en est pas une qui puisse exister sans une autre.

« Maintenant, imaginez qu'un homme décide de *penser* d'une façon nouvelle. Il n'en continue pas moins à sentir de la vieille façon. Supposez qu'il éprouve de l'antipathie pour R. (il désigna l'un de nous). Cette antipathie pour R. fait aussitôt se lever de vieilles pensées, et il oublie sa décision de penser d'une façon nouvelle. Ou bien, imaginez qu'il ait coutume de fumer des cigarettes chaque fois qu'il veut penser. C'est là une habitude motrice. Il décide de penser d'une façon nouvelle. Il commence par fumer une cigarette — et retombe aussitôt dans sa pensée routinière, sans même s'en rendre compte. Le geste habituel d'allumer une cigarette a déjà ramené ses pensées à leur ancien diapason. Vous devez vous rappeler qu'un homme ne peut jamais par lui-même détruire de tels liens. La volonté d'un autre est nécessaire, et le bâton est nécessaire. Tout ce que peut faire un homme qui désire travailler sur lui-même, dès qu'il parvient à un certain niveau, c'est d'obéir. Il ne peut rien faire par lui-même.

« Plus que toute autre chose, il a besoin d'être constamment observé et contrôlé. Il ne peut pas s'observer lui-même *constamment*. Aussi a-t-il besoin de règles strictes, dont l'accomplissement demande d'abord une certaine sorte de rappel de soi, et qui par la suite lui apportent une aide dans la lutte contre les habitudes. L'homme seul ne peut pas se les imposer. Dans la vie, tout s'arrange toujours beaucoup trop confortablement pour permettre à l'homme de travailler. Dans une école, l'homme n'est plus seul, et le choix de ses compagnons ne dépend même pas de lui ; il est parfois très difficile de vivre et de travailler avec eux — le plus souvent, d'ailleurs, dans des conditions inconfortables et inaccoutumées. Cela crée une tension entre lui et les autres. Et cette tension, elle aussi, est indispensable, parce qu'elle émousse peu à peu les angles.

« Le travail sur le centre moteur ne peut donc être organisé de manière convenable que dans une école.

Comme je l'ai déjà dit, le travail incorrect, isolé ou automatique, du centre moteur prive les autres centres de soutien ; c'est lui qu'ils suivent alors involontairement. L'unique possibilité de les faire travailler d'une manière nouvelle est donc le plus souvent de commencer par le centre moteur, c'est-à-dire par le corps. Un corps

paresseux, automatique, et plein de stupides habitudes, stoppe toute espèce de travail.

— Mais certaines théories, dit l'un de nous, affirment que l'on doit développer le côté moral et spirituel de sa nature, et que si l'on obtient des résultats dans cette direction, il n'y aura pas d'obstacles de la part du corps. Est-ce possible ou non ?

— À la fois oui et non, dit G. Tout est dans le "si". Si un homme atteint la perfection de la nature morale et spirituelle sans empêchements de la part du corps, le corps ne s'opposera pas aux accomplissements ultérieurs. Mais par malheur cela n'arrive jamais, parce que le corps intervient dès les premiers pas, intervient par son automatisme, par son attachement aux habitudes, et avant tout par son mauvais fonctionnement. Le développement de la nature morale et spirituelle sans opposition de la part du corps est théoriquement possible, mais dans le seul cas d'un fonctionnement idéal du corps. Et qui est en mesure de dire que son corps fonctionne idéalement ?

« De plus, il y a erreur sur le sens des mots "moral" et "spirituel". J'ai assez souvent expliqué auparavant que l'étude des *machines* commence non par celle de leur "moralité" ou de leur "spiritualité", mais par celle de leur mécanique et des lois qui régissent cette mécanique. L'être des hommes n° 1, 2 et 3 est l'être de machines qui ont la possibilité de cesser d'être des machines, mais qui n'ont pas encore cessé d'être des machines.

— Mais n'est-il pas possible pour l'homme d'être immédiatement transporté à un autre niveau d'être par une vague d'émotion ? demanda quelqu'un.

— Je ne sais pas, dit G. De nouveau nous parlons des langages différents. Une vague d'émotion est indispensable, mais elle ne peut pas changer les habitudes motrices ; par elle-même, elle ne peut pas faire travailler correctement des centres qui toute leur vie ont fonctionné de travers. Changer ces habitudes, réparer ces

centres, exige un travail spécial, bien défini, et de longue haleine. Et maintenant vous dites : transporter l'homme à un autre niveau d'être. Mais de ce point de vue, *l'homme* n'existe pas pour moi : je ne vois qu'un mécanisme complexe, composé de diverses parties également

complexes. Une “vague d’émotion” s’empare de l’une de ces parties, mais les autres peuvent ne pas en être affectées le moins du monde. Il n’y a pas de miracle possible pour une machine. Il est déjà assez miraculeux qu’une machine soit en mesure de changer. Mais vous voudriez que toutes les lois soient violées.

— Que dire du bon larron sur la croix ? demanda un autre. Y a-t-il là quelque chose de valable ou non ?

— C’est sans aucun rapport, répondit G. C’est là l’illustration d’une idée toute différente. Premièrement, la chose eut lieu *sur la croix*, c’est-à-dire au milieu de terribles souffrances auxquelles rien, dans la vie ordinaire, ne saurait être comparé ; deuxièmement, c’était au moment de la mort. Cela se rapporte à l’idée des dernières émotions et pensées de l’homme au moment de la mort. Dans la vie, de telles pensées sont fugitives et font aussitôt place aux pensées habituelles. Aucune vague d’émotion ne peut durer dans la vie, aucune vague d’émotion ne peut donc provoquer le moindre changement d’être.

« De plus il faut comprendre qu’ici nous ne parlons pas d’exceptions, ni d’accidents qui peuvent arriver ou ne pas arriver, mais de principes généraux, de ce qui se passe chaque jour pour chacun. L’homme ordinaire, même s’il parvient à la conclusion que le travail sur soi est indispensable, est l’esclave de son corps. Il n’est pas seulement l’esclave de l’activité visible et reconnue de son corps, mais l’esclave de ses activités invisibles et non reconnues, et ce sont plus particulièrement ces dernières qui le tiennent en leur pouvoir. Par suite, quand l’homme décide de lutter pour se libérer, c’est avant tout son propre corps qu’il doit combattre.

« Je vous parlerai maintenant d’un certain défaut de fonctionnement du corps qu’il est en tout cas indispensable de corriger. Tant qu’il persiste, aucune sorte de travail, serait-il moral ou spirituel, ne peut se faire de manière correcte.

« Vous vous rappellerez que lorsque nous avons parlé

du travail de l’ “usine à trois étages”, je vous ai expliqué que la plus grande part de l’énergie élaborée par l’usine est gaspillée en pure perte, notamment en tension musculaire inutile. Cette tension

musculaire inutile absorbe une énorme quantité d'énergie. Et dans le travail sur soi, l'attention doit d'abord se porter là.

« À propos du travail de l'usine en général, il est indispensable d'établir que l'augmentation de la production ne peut avoir aucun sens, tant que le gaspillage n'a pas été stoppé. Si la production est accrue alors que le gaspillage reste non freiné et que rien n'est fait pour y mettre fin, la nouvelle énergie produite ne fera qu'augmenter ce gaspillage inutile, ce qui pourra même donner naissance à des phénomènes malsains. L'homme doit donc, préalablement à tout travail physique sur lui-même, apprendre à observer et à sentir sa tension musculaire ; il doit être capable de relâcher les muscles quand cela est nécessaire, c'est-à-dire avant tout de faire céder la tension inutile des muscles. »

G. nous enseigna une quantité d'exercices relatifs au contrôle de la tension musculaire, ainsi que certaines postures adoptées dans les écoles pour la prière et la contemplation, et qu'un homme ne peut pas prendre s'il ne sait comment réduire la tension inutile de ses muscles. Parmi elles se trouvait la posture dite de Bouddha, les pieds reposant sur les genoux, et une autre, plus difficile encore, qu'il démontrait à la perfection et que nous n'étions capables d'imiter que très approximativement.

Pour prendre cette dernière posture, G. s'agenouillait, puis s'asseyait sur les talons (sans chaussures), les pieds étroitement pressés l'un contre l'autre — il était déjà très difficile de s'asseoir ainsi sur les talons plus d'une minute ou deux. Après quoi il levait les bras et, les tenant au niveau de ses épaules, il se penchait lentement en arrière jusqu'au sol et s'y étendait en maintenant ses jambes pressées sous lui. Étant demeuré couché dans cette position pendant un certain temps, il se redressait tout aussi lentement, les bras étendus, puis s'allongeait encore, et ainsi de suite.

Il nous enseigna la relaxation graduelle des muscles, *en commençant toujours par les muscles de la face*, et nous

donna divers exercices en vue de "sentir" à volonté les mains, les pieds, les doigts et ainsi de suite. L'idée de la nécessité d'une

relaxation musculaire n'était en rien une idée nouvelle, mais l'explication de G., selon laquelle la relaxation des muscles du corps devait commencer par ceux de la face, était pour moi tout à fait neuve ; je n'avais jamais rencontré rien de semblable dans les manuels de "yoga" ni dans aucun ouvrage de physiologie.

L'un des plus intéressants de ces exercices était celui de la "sensation circulaire", comme G. l'appelait. Un homme s'étend sur le dos. Après avoir relâché tous ses muscles, il essaie, en concentrant son attention, d'avoir la sensation de son nez. Dès qu'il y parvient, il reporte son attention sur son oreille droite ; une fois qu'il l'a "sentie", il reporte son attention sur son pied droit, puis du pied droit sur le gauche, puis sur la main gauche, puis sur l'oreille gauche, puis de nouveau sur le nez, et ainsi de suite.

Tout cela m'intéressait particulièrement, parce que certaines expériences m'avaient autrefois amené à la conclusion que les états physiques qui sont liés à de nouvelles impressions psychiques commencent *avec la sensation du pouls dans tout le corps*, ce que nous ne sentons jamais dans les conditions ordinaires ; ici le pouls est immédiatement ressenti dans toutes les parties du corps comme un seul battement. Au cours de mes expériences personnelles, j'obtenais cette "sensation" d'une pulsation à travers le corps entier, par exemple à la suite de certains exercices de respiration combinés avec plusieurs jours de jeûne. Ces expériences ne me menaient à aucun autre résultat défini, mais je gardais la profonde conviction que le contrôle sur le corps commence par le contrôle sur le pouls. Acquérant pour peu de temps la possibilité de régler, accélérer ou ralentir le pouls, j'étais capable d'accélérer ou de ralentir les battements du coeur, ce qui, à son tour, me donna d'intéressants résultats psychologiques. D'une façon générale, je constatai que le contrôle sur le coeur ne pouvait venir des muscles du coeur eux-mêmes, mais qu'il dépendait du contrôle du pouls correspondant à la "grande circulation" et G. me l'avait bien fait comprendre en précisant que le contrôle sur le "coeur gauche" dépend du contrôle de la tension des muscles ; or, si nous

ne possédons pas ce contrôle, c'est avant tout en raison de la mauvaise et irrégulière tension des divers groupes de muscles.

Nous avons commencé à pratiquer les exercices de relaxation musculaire et ils nous menèrent à des résultats très intéressants. Ainsi, l'un d'entre nous se vit soudain en mesure de faire cesser une névralgie douloureuse de son bras. Par ailleurs, la relaxation musculaire avait un immense retentissement sur le vrai sommeil, et quiconque faisait sérieusement ces exercices ne tardait pas à remarquer qu'il dormait beaucoup mieux, tout en ayant besoin de moins d'heures de sommeil.

G. nous montra également un exercice tout à fait nouveau pour nous, sans lequel, selon lui, il était impossible de maîtriser la nature motrice. C'est ce qu'il appelait l'exercice du "stop".

— Chaque race, dit-il, chaque époque, chaque nation, chaque pays, chaque classe, chaque profession possède un nombre défini de poses et de mouvements qui lui sont propres. Les mouvements et les poses, ou attitudes, étant ce qu'il y a de plus permanent et de plus immuable dans l'homme, contrôlent sa forme de pensée comme sa forme de sentiment. Mais l'homme ne fait même pas usage de toutes les poses et de tous les mouvements qui lui sont possibles. Chacun en adopte un certain nombre, conformément à son individualité. De sorte que le répertoire de poses et de mouvements de chaque individu est très limité.

« Le caractère des mouvements et attitudes de chaque époque, de chaque race et de chaque classe, est indissolublement lié à des formes définies de pensée et de sentiment. L'homme est incapable de changer la forme de ses pensées et de ses sentiments tant qu'il n'a pas changé son répertoire de poses et de mouvements. Les formes de pensée et de sentiment peuvent être appelées les poses et les mouvements de la pensée et du sentiment, et chacun en a un nombre déterminé. Toutes les poses motrices, intellectuelles et émotionnelles sont liées entre elles.

« Une analyse et une étude coordonnées de nos pensées et sentiments d'une part, de nos fonctions motrices d'autre part, montrent que chacun de nos mouvements,

volontaires ou involontaires, est un passage inconscient d'une pose à une autre, toutes deux également mécaniques.

« C'est une illusion de croire que nos mouvements soient volontaires. Tous nos mouvements sont automatiques. Et nos pensées, nos sentiments le sont tout autant. L'automatisme de nos pensées et de nos sentiments correspond de façon précise à l'automatisme de nos mouvements. L'un ne peut pas être changé sans l'autre. De sorte que si l'attention de l'homme se concentre, disons, sur la transformation de ses pensées automatiques, les mouvements et attitudes habituels interviendront aussitôt dans le nouveau cours de pensée, en lui imposant les vieilles associations routinières.

« Dans les circonstances ordinaires, nous ne pouvons imaginer combien nos fonctions intellectuelles, émotionnelles et motrices dépendent les unes des autres ; et pourtant, nous n'ignorons pas combien nos humeurs et nos états émotionnels peuvent dépendre de nos mouvements et de nos poses. Si un homme prend une pose qui corresponde chez lui à un sentiment de tristesse ou de découragement, alors il peut être sûr de se sentir très vite triste ou découragé. Un changement délibéré de pose peut provoquer en lui la peur, le dégoût, la nervosité, ou au contraire le calme. Mais comme toutes les fonctions humaines — intellectuelles, émotionnelles et motrices — ont leur propre répertoire bien défini, et qu'elles réagissent constamment les unes sur les autres, l'homme ne peut jamais sortir du cercle magique de ses poses.

« Même si un homme reconnaît ces liens et entreprend de lutter pour s'en délivrer, sa volonté n'est pas suffisante. Vous devez comprendre que cet homme a juste assez de volonté pour gouverner un *seul* centre pour un *bref* instant. Mais les deux autres centres s'y opposent. Et la volonté de l'homme n'est jamais suffisante pour gouverner trois centres à la fois.

« En vue de s'opposer à cet automatisme et d'acquérir un contrôle sur les poses et mouvements des différents centres, il existe un exercice spécial. Il consiste en ceci : sur un mot ou un signe, préalablement convenu, du maître, tous les élèves qui l'entendent ou qui le voient doivent à l'instant même suspendre leurs gestes, quels qu'ils soient

— s’immobiliser sur place dans la position même où le signal les a surpris. Bien plus, ils doivent non seulement cesser de bouger, mais garder leurs yeux fixés sur le point même qu’ils regardaient au moment du signal, garder la bouche ouverte s’ils étaient en train de parler, conserver l’expression de leur physionomie, et, s’ils souriaient, retenir ce sourire sur leur visage. Dans cet état de “stop”, chacun doit aussi suspendre le flot de ses pensées et concentrer toute son attention, en maintenant la tension de ses muscles, dans les différentes parties du corps, au niveau même où elle se trouvait, et la contrôler tout le temps, en reportant pour ainsi dire son attention d’une partie du corps sur l’autre. Et il doit demeurer dans cet état et dans cette position jusqu’à ce qu’un autre signal convenu lui permette de reprendre une attitude normale, ou jusqu’à ce qu’il tombe de fatigue au point d’être incapable de conserver plus longtemps l’attitude première. Mais il n’a aucun droit de changer quoi que ce soit, ni son regard, ni ses points d’appui ; rien. S’il ne peut pas tenir, qu’il tombe — encore faut-il qu’il tombe comme un sac, sans tenter de se protéger d’un heurt. De même, s’il tenait quelque objet dans ses mains, il doit le garder aussi longtemps que possible ; et si ses mains refusent de lui obéir et que l’objet lui échappe, ce n’est pas considéré comme une faute.

« Il appartient au maître de veiller à ce qu’aucun accident n’arrive, par suite de chutes ou de positions inaccoutumées, et à cet égard les élèves doivent avoir pleine confiance en leur maître et ne craindre aucun danger.

« Cet exercice et ses résultats peuvent être envisagés de différentes manières. Prenons d’abord cet exercice du point de vue de l’étude des mouvements et des poses. Il apporte à l’homme la possibilité de sortir du cercle de son automatisme, et l’on ne peut pas s’en dispenser, surtout au début du travail.

« Une étude de soi non mécanique n’est possible qu’à l’aide du “stop”, sous la direction d’un homme qui le comprend.

« Essayons de suivre ce qui se passe. Un homme est en train de s’asseoir, ou de marcher, ou de travailler. Tout à coup, il entend le signal. Aussitôt, le mouvement commencé est interrompu par ce “stop”. Son corps s’immobilise,

se fige en plein passage d'une pose à l'autre, dans une position sur laquelle il ne s'arrête jamais dans la vie ordinaire. Se sentant dans cet état, dans cette pose insolite, l'homme, sans le vouloir, se regarde lui-même sous des angles nouveaux, s'observe d'une manière nouvelle ; il est en mesure de penser, de sentir d'une manière nouvelle, de se connaître lui-même d'une manière nouvelle. De cette façon, le cercle du vieil automatisme est brisé. Le corps s'efforce en vain de reprendre une position confortable dont il a l'habitude ; la volonté de l'homme, mise en branle par la volonté du maître, s'y oppose. La lutte se poursuit — jusqu'à la mort. Mais *dans ce cas*, la volonté peut vaincre. Si l'on tient compte de tout ce qui a été dit précédemment, cet exercice est un exercice de rappel de soi. Pour ne pas manquer le signal, l'élève doit se rappeler lui-même ; il doit se rappeler lui-même pour ne pas prendre, dès le premier instant, la position la plus confortable ; il doit se rappeler lui-même en vue de surveiller la tension des muscles dans les différentes parties de son corps, la direction de son regard, l'expression de son visage, et ainsi de suite ; il doit se rappeler lui-même en vue de surmonter la douleur parfois très violente qui résulte de la position inaccoutumée de ses jambes, de ses bras, de son dos, ou bien pour ne pas avoir peur de tomber, ou de laisser choir quelque chose de lourd sur ses pieds. Il suffit de s'oublier soi-même un seul instant pour que le corps prenne de lui-même et presque imperceptiblement une position plus confortable, reportant son poids d'un pied sur l'autre, relâchant certains muscles et ainsi de suite. C'est là un exercice simultané pour la volonté, pour l'attention, pour la pensée, pour le sentiment et pour le centre moteur.

« Mais il faut comprendre que pour mobiliser une force de volonté suffisante pour maintenir un homme dans une pose inhabituelle, un ordre ou un commandement du dehors : *stop*, est indispensable. L'homme ne peut pas se donner à lui-même l'ordre du *stop*. Sa volonté s'y déroberait. La raison en est, comme je l'ai déjà dit, que la combinaison de ses poses habituelles — intellectuelles, émotionnelles et motrices — est plus forte que la volonté de l'homme. L'ordre de “*stop*”, portant sur des attitudes motrices et

venant du dehors, prend la place des

poses de pensée et de sentiment. Ces poses et leurs effets sont pour ainsi dire abolis par l'ordre de *stop* — et *en ce cas*, les attitudes motrices obéissent à la volonté.

Peu après, G. commença à mettre en pratique le “stop”, — comme nous nommions cet exercice — dans les circonstances les plus variées.

Tout d'abord, G. nous montra comment “rester figé sur place” instantanément, au commandement de “stop”, et comment essayer de ne plus bouger, de ne plus regarder de côté, quoi qu'il arrive, de ne plus répondre à quiconque vous adresse la parole, que ce soit pour vous poser une question ou même pour vous accuser injustement de quelque chose.

— L'exercice du “stop” est regardé comme sacré dans les écoles, dit-il. Personne autre que le maître, ou celui qu'il en a chargé, n'a le droit de donner l'ordre du “stop”. Le “stop” ne saurait servir de jeu ni d'exercice entre élèves. Vous ne connaissez jamais la position dans laquelle se trouve un homme. Si vous ne pouvez pas *sentir à sa place*, vous ne pouvez pas savoir quels sont les muscles qui sont tendus, ni jusqu'à quel point. Parfois, si quelque tension difficile doit être maintenue, elle peut causer la rupture d'un vaisseau, et même, dans certains cas, amener la mort immédiate. Par suite, celui-là seul qui est tout à fait certain de savoir ce qu'il fait peut se permettre de commander un “stop”.

« En même temps, le “stop” exige une obéissance inconditionnelle, sans la moindre hésitation ni le moindre doute. Et cela en fait une méthode invariable pour étudier la discipline d'école. Celle-ci est quelque chose de tout différent de la discipline militaire, par exemple. Dans cette dernière, tout est mécanique, et plus c'est mécanique, mieux cela vaut. Dans la discipline d'école, au contraire, tout doit être conscient, parce que le but consiste à éveiller la conscience. Et pour beaucoup de gens, la discipline d'école est bien plus difficile à suivre que la discipline militaire. Dans celle-ci, tout est toujours pareil, dans l'autre tout est toujours différent.

« Mais des cas très difficiles se présentent. Je vais vous en raconter un que j'ai personnellement vécu. C'était en Asie centrale, il y a de nombreuses années. Nous avions

dressé notre tente au bord d'un *arik*, d'un canal d'irrigation. Trois d'entre nous étaient en train de transporter des fardeaux d'une rive de l'*arik* à l'autre, sur laquelle se trouvait notre tente. Dans le canal, l'eau nous venait à la ceinture. Nous venions, l'un de mes compagnons et moi, de grimper sur la berge avec notre charge, et nous nous préparions à nous rhabiller. Le troisième était encore dans l'*arik*. Il avait laissé tomber quelque chose dans l'eau — nous sûmes plus tard qu'il s'agissait d'une hache — et il était en train de tâter le fond avec un long bâton. À ce moment, nous entendîmes, venant de la tente, une voix qui commandait : “stop” ! Tous deux, nous restâmes figés sur la berge, tels que nous étions. Notre camarade se trouvait juste dans le champ de notre vision. Il se tenait penché sur l'eau, et dès qu'il entendit le “stop”, il demeura dans cette position. Une ou deux minutes passèrent, et soudain nous vîmes que l'eau du canal montait ; sans doute quelqu'un avait-il ouvert une vanne à deux kilomètres en amont. L'eau s'éleva très rapidement et atteignit bientôt son menton. Nous ignorions si l'homme de la tente savait que l'eau montait. Nous ne pouvions pas l'appeler, encore moins tourner la tête pour voir où il se trouvait — ni même nous regarder l'un l'autre. Je pouvais seulement entendre mon ami haleter auprès de moi. L'eau s'élevait très vite et bientôt la tête de l'homme disparut complètement. Seule émergeait une main, celle qui s'appuyait sur le bâton ; seule elle demeurerait visible. Le temps qui s'écoula me parut interminable. Enfin nous entendîmes : “Assez !”. Nous bondîmes et tirâmes notre ami hors de l'eau. Il était presque asphyxié. »

À notre tour, nous ne tardâmes pas à nous convaincre que l'exercice de “stop” n'était pas une plaisanterie. En premier lieu, il exigeait de nous d'être constamment en alerte, constamment prêts à interrompre ce que nous faisons ou disions ; ensuite, il demandait parfois une endurance et une ténacité d'une qualité toute particulière.

Le “stop” nous surprenait à n'importe quel moment de la journée.

Un après-midi, à l'heure du thé, P. qui était assis en face de moi venait de se verser un verre de thé brûlant et soufflait dessus avant de le porter à ses lèvres.

À ce moment, de la pièce voisine, vint un “stop”. Le visage de P., et sa main tenant le verre, se trouvaient juste sous mon regard. Je le vis devenir pourpre et notai le petit muscle de sa paupière qui tressaillait. Mais il tenait ferme son verre, comme s’il s’y cramponnait. Il m’expliqua par la suite que ses doigts lui avaient fait mal pendant la première minute seulement ; après quoi, le plus difficile avait été de maintenir son bras, qui s’était malencontreusement plié, ayant été stoppé à mi-chemin dans son mouvement. Mais il avait de grosses cloques sur les doigts et il en souffrit pendant longtemps.

Une autre fois, un “stop” surprit Z. comme il venait d’aspirer la fumée de sa cigarette. Il nous avoua plus tard qu’il n’avait jamais rien éprouvé d’aussi désagréable dans sa vie. Il ne pouvait pas exhaler la fumée et resta ainsi, les yeux pleins de larmes, la fumée sortant très lentement de sa bouche.

Le “stop” eut une énorme influence sur notre vie et sur notre compréhension du travail. En premier lieu, l’attitude envers le “stop” montrait avec une précision incontestable l’attitude de chacun à l’égard du travail. Ceux qui avaient cherché à esquiver le travail esquaivaient le “stop”. Autrement dit, ils n’entendaient pas l’ordre de “stop”, ou bien ils disaient qu’il ne les concernait pas. Ou bien au contraire, ils étaient toujours prêts pour le “stop” ; ils ne se permettaient aucun mouvement négligé, ils avaient garde de jamais tenir de verre de thé chaud dans leur main, ils s’asseyaient et se levaient précipitamment. Jusqu’à un certain point, il était donc possible de tricher avec le “stop” mais bien entendu, cela ne pouvait manquer de se voir. On distinguait ainsi qui se ménageait et qui avait résolu de ne pas se ménager ; qui savait prendre le travail sérieusement, et qui tentait de lui appliquer les méthodes ordinaires, d’éviter les difficultés, de “s’adapter”. De même, le “stop” montrait lesquels d’entre nous étaient incapables de se soumettre à une

discipline d'école, ou même refusaient de la prendre au sérieux. Il devenait évident pour nous que sans le "stop" et les autres exercices qui l'accompagnaient, rien ne pourrait jamais être obtenu par des moyens purement psychologiques.

Mais plus tard, le travail nous montra précisément les méthodes de la voie psychologique.

Pour la plupart d'entre nous, la principale difficulté, comme il apparut bientôt, était l'habitude de parler. Personne ne voyait cette habitude en lui-même. Personne ne pouvait la combattre, parce qu'elle était toujours liée à quelque caractéristique que l'homme considérait comme positive en lui. S'il parlait de lui-même ou des autres, c'est qu'il voulait être "sincère", ou bien qu'il désirait savoir ce que pensait un autre, ou bien qu'il voulait aider quelqu'un, etc., etc.

Je m'aperçus très vite que la lutte contre l'habitude de bavarder ou, en général, de parler plus qu'il n'est nécessaire, pouvait devenir le centre de gravité du travail sur soi, parce que cette habitude touchait à tout, pénétrait tout, et qu'elle était, pour beaucoup d'entre nous, la moins remarquée. Il était vraiment curieux d'observer comment, quoi que l'homme entreprenne, cette habitude (je dis "habitude" faute d'un autre mot, il serait plus correct de dire ce "péché" ou cette "calamité") prenait aussitôt possession de tout.

À Essentuki, pendant la même période, G. nous fit faire, entre autres, une petite expérience de jeûne. J'avais fait des expériences de ce genre auparavant, et elles m'étaient, pour une grande part, familières. Mais pour beaucoup d'autres, cette impression de journées interminables, de vide total, de futilité de l'existence, était nouvelle.

— Bien, dit l'un de nous, à présent je vois très clairement *pour quoi* nous vivons, et la place que tient la nourriture dans nos vies. »

Mais quant à moi, ce qui m'intéressait particulièrement, c'était de constater la place que tenait dans la vie le bavardage. À mes yeux, ce premier jeûne se réduisait pour chacun à *bavarder* sans arrêt sur le jeûne, pendant plusieurs jours ; autrement dit, chacun parlait de lui-même. À cet égard, je me rappelai de très anciennes conversations que j'avais eues avec un de mes amis de Moscou, sur le fait que le

silence volontaire devait être la plus sévère discipline à laquelle un homme puisse se soumettre. Mais à cette époque, nous entendions par là : le silence absolu. Là encore, les explications de G. firent ressortir l'étonnant

caractère pratique qui distinguait son enseignement et ses méthodes de tout ce que j'avais connu auparavant.

— Le silence complet est plus facile, dit-il, lorsque j'essayai de lui faire part de mes idées à ce sujet. Le silence complet est simplement une voie hors de la vie, bonne pour un homme dans le désert ou dans un monastère. Ici, nous parlons du travail dans la vie. Et l'on peut garder le silence de telle sorte que personne ne s'en aperçoive. Tout le problème vient de ce que nous disons beaucoup trop de choses. Si nous nous bornions aux seules paroles réellement indispensables, cela seul pourrait s'appeler garder le silence. Et il en est ainsi de tout : de la nourriture, des plaisirs, du sommeil ; pour chaque chose il y a une limite à ce qui est nécessaire. Au-delà commence le "péché". Tâchez de le bien saisir : le "péché" est tout ce qui n'est pas nécessaire.

— Mais si dès maintenant, à l'instant même, les gens s'abstiennent de tout ce qui est inutile, à quoi leur vie entière va-t-elle ressembler ? demandai-je. Et comment distingueront-ils ce qui est nécessaire de ce qui ne l'est pas ?

— De nouveau, vous parlez à votre façon, dit G. Je ne parlais pas du tout des "gens". Ils ne vont nulle part et pour eux il n'est point de péché. Les péchés sont ce qui cloue l'homme sur place lorsqu'il a décidé d'aller, et qu'il est capable d'aller. Les péchés sont pour ceux qui suivent la voie ou qui s'approchent de la voie. Et dès lors, le péché est ce qui arrête un homme, ce qui l'aide à se duper lui-même et à s'imaginer qu'il est en train de travailler, alors qu'il est simplement endormi. Le péché est ce qui endort l'homme quand il a déjà décidé de s'éveiller. Et qu'est-ce qui endort l'homme ? Encore une fois, tout ce qui est inutile, tout ce qui n'est pas indispensable. L'indispensable est toujours permis. Mais au-delà, l'hypnose commence aussitôt. Cependant, vous devez vous rappeler que ceci concerne uniquement ceux qui sont ou croient être dans le travail. Et

le travail consiste à se soumettre volontairement à une souffrance temporaire pour se rendre libre de la souffrance éternelle. Mais les gens ont peur de la souffrance. Ils veulent le plaisir maintenant, tout de suite, et pour toujours. Ils ne veulent pas comprendre que le plaisir est un *attribut du paradis*, et qu'il faut le gagner. Et cela est nécessaire, non par raison ou au nom de quelque loi

morale — arbitraire ou intérieure — mais parce que si l'homme obtient le plaisir avant de l'avoir gagné, il ne sera pas en mesure de le garder, et le plaisir tournera à la souffrance. L'essentiel est qu'il faut être capable de conquérir le plaisir, et être capable de le garder. Qui peut le faire n'a plus rien à apprendre. Mais le chemin qui y conduit passe par la souffrance. Celui qui s'imagine que, tel qu'il est, il peut profiter du plaisir, se trompe fort, et s'il lui est possible d'être sincère envers lui-même, alors viendra le moment où il pourra s'en rendre compte. »

Mais retournons aux exercices physiques que nous exécutons à cette époque. G. nous montra les différentes méthodes en usage dans les écoles. Parmi les exercices les plus intéressants, quoique d'une incroyable difficulté, il y avait ceux qui consistaient à accomplir une série de mouvements consécutifs, tout en faisant passer l'attention d'une partie du corps dans une autre.

Par exemple, un homme est assis par terre, genoux pliés, maintenant ses bras entre ses pieds, les paumes des mains jointes. Puis il doit lever une jambe et compter : *om, om, om, om, om, om, om, om, om, om*, dix fois *om*, puis neuf fois *om*, huit fois *om*, sept fois *om*, etc., en redescendant jusqu'à un, et de nouveau deux fois, trois fois *om*, etc. Pendant ce temps, il doit avoir la "sensation" de son oeil droit. Ensuite, écarter le pouce et avoir la "sensation" de son oreille gauche, et ainsi de suite.

Il fallait tout d'abord se rappeler l'ordre des mouvements et celui des "sensations", ensuite ne pas se tromper en comptant, se rappeler le compte des mouvements et des "sensations". C'était déjà très difficile, mais ce n'était pas tout. Lorsque l'un de nous avait acquis la maîtrise de cet exercice et pouvait le faire, disons, pendant dix ou

quinze minutes, on lui donnait, en supplément, un exercice spécial de respiration, à savoir : il devait aspirer tout en prononçant *om* un certain nombre de fois, et de même expirer tout en prononçant *om* un certain nombre de fois ; de plus, le compte devait être fait à haute voix. Puis l'exercice devenait de plus en plus compliqué, presque jusqu'à l'impossible. Et G. nous racontait qu'il avait vu des hommes faire *pendant des jours entiers* des exercices de ce genre.

Le bref jeûne dont j'ai parlé s'accompagnait aussi d'exercices spéciaux. Dès le début, G. expliqua que, dans le jeûne, la difficulté consistait à ne pas laisser sans emploi les substances qui étaient élaborées dans l'organisme pour la digestion des aliments.

— Ces substances, dit-il, sont des solutions très concentrées. Et si l'on n'y prête pas attention, elles empoisonnent l'organisme. Elles doivent être utilisées jusqu'à épuisement. Mais comment les épuiser si l'organisme ne prend aucune nourriture ? Seulement par un surcroît de travail, par un excès de transpiration. Les gens font une redoutable erreur quand ils s'appliquent à "épargner leurs forces", à faire le moins de mouvements possibles, etc. lorsqu'ils jeûnent. Au contraire, il faut dépenser le plus d'énergie possible. Alors seulement le jeûne peut être profitable. »

Et quand nous commençâmes notre jeûne, G. ne nous laissa pas en paix une seule seconde. Il nous faisait courir en pleine chaleur sur trois ou quatre kilomètres, ou rester les bras étendus, ou marquer le pas à un rythme accéléré, ou exécuter toute une série de curieux exercices de gymnastique qu'il nous montrait.

Pendant toute la durée de ce jeûne, il ne cessa d'insister sur le fait qu'il ne s'agissait pas là d'exercices réels, mais simplement d'exercices préliminaires et préparatoires.

Une expérience que je fis, touchant ce que G. avait dit sur la respiration et la fatigue, m'expliqua beaucoup de choses, notamment pourquoi il est si difficile de parvenir à quoi que ce soit dans les conditions ordinaires de la vie.

J'étais allé dans une chambre où personne ne pouvait me voir et m'étais mis à marquer le pas à un rythme accéléré, essayant en même temps de régler ma respiration en comptant : j'aspirais pendant un

certain nombre de pas, et j'expirais pendant un autre nombre de pas. Un peu fatigué, au bout de quelque temps, je remarquai, ou pour être plus exact je sentis tout à fait clairement, que ma respiration était devenue artificielle et instable. Je sentis que dans le plus bref délai je serais incapable de respirer de cette façon en continuant à marquer le pas, et que ma respiration ordinaire — accélérée, bien sûr — reprendrait le dessus, en dehors de tout compte.

Il me devenait de plus en plus difficile de continuer à respirer et à marquer le pas, tout en observant le compte des respirations et des pas. J'étais tout en sueur, ma tête commençait à tourner et je pensais que j'allais tomber. J'en venais à désespérer d'obtenir le moindre résultat et j'étais sur le point de m'arrêter, lorsque soudain il me sembla que quelque chose se brisait ou se déplaçait au-dedans de moi ; alors ma respiration revint tranquillement et normalement au rythme que je voulais, mais sans aucun effort de ma part, et sans cesser de me procurer la quantité d'air dont j'avais besoin. C'était une sensation extraordinaire, et des plus agréables. Je fermai les yeux et continuai à marquer le pas, respirant aisément et librement ; il me semblait qu'une force grandissait en moi et que je devenais plus léger et plus vigoureux. Je songeai que si je pouvais courir de cette façon pendant un certain temps, j'obtiendrais des résultats encore plus intéressants, parce que j'avais commencé à sentir des vagues de joie frémissante envahir mon corps. Et cela — je le savais par mes expériences antérieures — précédait toujours ce que j'appelais l'ouverture de la conscience intérieure.

Mais juste à ce moment quelqu'un entra dans la pièce et je m'arrêtai.

Mon coeur battit ensuite très fort pendant longtemps, mais cela ne m'était pas désagréable. J'avais marqué le pas et respiré pendant une demi-heure environ. Je déconseillerai cet exercice aux personnes dont le coeur est faible.

En tout cas, cette expérience me montra avec précision qu'un exercice donné pouvait être transféré au centre moteur, autrement dit qu'il était possible de faire travailler le centre moteur d'une manière nouvelle. En même temps, je m'étais convaincu que la condition de

ce transfert était une extrême fatigue. On commence un exercice avec sa tête — et c'est seulement lorsque le dernier stade de fatigue est atteint que le contrôle peut passer au centre moteur. Cela expliquait les paroles de G. sur les "sur-efforts", et rendait intelligibles ses dernières recommandations.

Mais par la suite, quelque effort que je fisse, je ne parvins plus à répéter cette expérience, c'est-à-dire à provoquer les mêmes sensations. Il est vrai que le jeûne avait pris fin et que le succès de mon expérience lui était dû pour une très grande part.

Lorsque je racontai à G. ce que j'avais éprouvé, il me dit que sans un travail général, sans un travail de l'organisme entier, de tels faits ne pouvaient arriver que par accident.

Plus tard, j'entendis à diverses reprises ceux qui étudiaient avec G. les danses et les mouvements de derviches décrire des expériences très semblables à la mienne.

Plus nous voyions et réalisions la complexité et la diversité des méthodes de travail sur soi, plus nous apparaissaient évidentes les difficultés de la voie. Nous comprenions la nécessité impérieuse, en plus d'un savoir étendu et d'efforts immenses, d'une aide telle qu'aucun de nous n'était en mesure ni en droit de l'attendre. Nous nous rendions compte que le seul fait d'entreprendre sérieusement le travail sur soi était un phénomène exceptionnel qui exigeait des milliers de conditions, intérieures et extérieures, favorables. Et le fait de commencer le travail ne donnait aucune garantie pour l'avenir. Chaque pas demandait un effort, chaque pas réclamait une aide. La possibilité d'atteindre quoi que ce soit semblait si infime au regard des difficultés, que nombre d'entre nous perdaient tout désir de faire des efforts.

Chacun doit en passer par là, obligatoirement, avant de pouvoir comprendre combien il est inutile de penser à la possibilité ou à l'impossibilité de grands et lointains accomplissements ; l'homme doit apprendre à apprécier ce qu'il acquiert aujourd'hui, sans penser à ce qu'il peut acquérir demain.

Mais sans aucun doute, l'idée d'une voie difficile et exclusive

était juste. Et elle nous amena plus d'une fois à poser à G. des questions de ce genre :

— Est-il possible qu'il y ait quelque différence entre nous et ceux qui n'ont aucune idée de cet enseignement ?

— Devons-nous comprendre qu'en dehors des voies, les gens sont condamnés à tourner éternellement dans un seul et même cercle, qu'ils ne sont pas autre chose qu'une "nourriture pour la lune", qu'il n'y a pour eux nulle évasion, nulle possibilité ?

— Est-il juste de penser qu'il n'y a nulle voie *hors des voies* ? et comment se fait-il que certains hommes, parmi les meilleurs peut-être, ne rencontrent aucune voie, alors

que la possibilité d'en rencontrer une s'offre à d'autres hommes, faibles et insignifiants ?

Nous revenions sans cesse sur ce problème. Auparavant, G. avait toujours insisté sur l'impossibilité de trouver quoi que ce soit *hors des voies*. Or, il se mit un jour à nous parler d'une manière quelque peu différente :

— Il n'y a rien, et il ne peut rien y avoir qui distingue particulièrement ceux qui viennent en contact avec les "voies". En d'autres termes, personne ne les choisit, ils se choisissent eux-mêmes, en partie par accident, en partie parce qu'ils ont faim. Celui qui n'est pas affamé ne peut pas être aidé par accident. Mais quiconque éprouve cette faim très violemment peut être amené par accident au point de départ de la voie, en dépit des circonstances les plus défavorables.

— Mais que dire de ceux qui, dans cette guerre par exemple, ont été tués, ou sont morts de maladie ? demanda quelqu'un. Parmi eux n'en est-il pas beaucoup qui ont pu avoir cette faim ? Et alors, en quoi cette faim a-t-elle pu les aider ?

— C'est tout différent, dit G. Ces hommes sont tombés sous une loi générale. Nous ne parlons pas d'eux et nous ne pouvons pas le faire. Nous pouvons parler seulement de ceux qui, grâce à la chance, au destin ou à leur propre habileté, échappent à la loi générale, c'est-à-dire ceux qui se tiennent hors de l'action de toute loi générale de destruction. Par exemple, les statistiques nous apprennent que chaque

année, à Moscou, un certain nombre de personnes tombent sous les tramways. Eh bien, si grande que soit la faim d'un homme, s'il tombe sous un tramway et que le tramway l'écrase, nous ne pouvons plus parler de lui du point de vue du travail, du point de vue des "voies". Nous ne pouvons parler que de ceux qui sont en vie et seulement tant qu'ils sont en vie. Les tramways ou la guerre — c'est exactement la même chose. Simple question d'échelle. Nous parlons ici de ceux qui ne tombent pas sous les tramways.

« Un homme, s'il a faim, a une chance de trouver le commencement de la voie. Mais en dehors de la faim, d'autres "ressorts" sont nécessaires. Autrement il ne verra jamais la voie. Imaginez qu'un Européen cultivé, c'est-à-dire un homme qui ne sait rien sur la religion,

rencontre la possibilité d'une voie religieuse. Il ne verra rien, il ne comprendra rien. Pour lui, ce sera stupidité et superstition. Et pourtant, il se peut qu'il soit très affamé, bien que sa faim ne s'exprime que par une recherche intellectuelle. De même pour un homme qui n'a jamais entendu parler des méthodes de yoga, du développement de la conscience et ainsi de suite : s'il est mis en présence d'une voie yoguïque, tout ce qu'il entendra sera mort pour lui. Et la quatrième voie est encore plus difficile. Pour qu'un homme puisse l'apprécier à sa juste valeur, il lui faut avoir pensé et senti, il lui faut avoir été déçu par beaucoup de choses auparavant. Il lui faut sinon avoir expérimenté au préalable les voies du fakir, du moine et du yogi, tout au moins en avoir eu connaissance, avoir médité sur elles et s'être convaincu qu'elles ne sont pas bonnes pour lui. Ne prenez pas à la lettre ce que je viens de vous dire ; ce processus mental peut être ignoré de l'homme lui-même, mais ses résultats doivent être en lui, et seuls ils peuvent l'aider à reconnaître la quatrième voie. Autrement il peut en être très proche et ne pas la voir.

« Mais il est certainement faux de dire qu'un homme n'a aucune chance s'il ne s'engage pas dans une de ces voies. Les "voies" ne sont rien ce plus qu'une aide ; une aide donnée à chacun selon son type.

« Bien entendu, les "voies", les voies accélérées, les voies

d'évolution personnelle, individuelle, en tant qu'elles se distinguent de l'évolution générale, peuvent précéder cette évolution, peuvent y conduire ; mais en aucun cas elles ne se confondent avec elle.

« Que l'évolution générale ait lieu ou non, c'est encore une autre question. Il nous suffit de comprendre qu'elle est possible et que par conséquent l'évolution est possible pour les hommes hors des "voies". Pour plus de précision, nous dirons qu'il y a deux "voies". La première, nous l'appellerons la "voie subjective". Elle englobe les quatre voies dont nous avons parlé. L'autre, nous l'appellerons la "voie objective". C'est la voie des hommes dans la vie. Vous ne devez pas prendre trop littéralement les termes "subjective" et "objective". Ils n'expriment qu'un aspect. Je m'en sers parce qu'il n'y a pas d'autres mots.

—

—

— Serait-il possible de dire : voie "individuelle" et voie "générale" ? demanda l'un de nous.

— Non, dit G. Ce serait plus impropre que "subjective" et "objective" ; la voie subjective n'est pas individuelle dans le sens habituel de ce mot, car cette voie est une "voie d'école". De ce point de vue, la "voie objective" est plus individuelle, parce qu'elle autorise beaucoup plus de particularités individuelles. Non, il est préférable de garder ces mots : "subjective" et "objective". Ils ne sont pas tout à fait satisfaisants, mais nous les emploierons sous réserve.

« Ceux qui suivent la voie objective vivent simplement dans la vie. Ils sont ce qu'on appelle les braves gens. Pour eux, nul besoin de méthodes ou de systèmes particuliers ; s'appuyant sur les enseignements intellectuels et religieux ordinaires, sur la morale ordinaire, ils vivent selon leur conscience. Ils ne font pas forcément beaucoup de bien, mais ils ne font aucun mal. Il s'agit parfois de gens tout à fait simples et inéduqués, mais qui comprennent fort bien la vie, qui ont une juste évaluation des choses et un juste point de vue. Et, bien entendu, ils se perfectionnent et évoluent. Seulement leur voie peut être très longue et comporter beaucoup de répétitions inutiles. »

Je désirais depuis longtemps obtenir de G. des précisions sur la répétition, mais il éludait toujours. Cette fois encore, il fit de même.

Au lieu de répondre à ma question à ce sujet, il poursuivit :

— Ceux qui suivent la voie subjective, et surtout ceux qui viennent tout juste de commencer, s’imaginent souvent que les autres, c’est-à-dire ceux qui suivent la voie objective, n’avancent pas. Mais c’est une grave erreur. Un simple *obyvatel* peut parfois faire en lui-même un tel travail qu’il rattrapera les autres, seraient-ils moines ou même yogis.

« *Obyvatel* est un étrange mot de la langue russe. Il a le sens courant d’ “habitant”, sans plus. On l’emploie aussi par dédain ou par dérision : *Obyvatel* ! — comme s’il ne pouvait rien y avoir de pire. Mais ceux qui parlent ainsi ne comprennent pas que l’*obyvatel* est le noyau robuste, bien portant, de la vie. Et du point de vue de la possibilité d’une évolution, un bon *obyvatel* a beaucoup plus de chances qu’un “lunatique” ou qu’un “vagabond”.

—

—

Tout à l’heure, j’expliquerai peut-être ce que j’entends par ces deux mots. Entre temps, nous parlerons de l’*obyvatel*.

« Je ne veux pas du tout dire que tous les *obyvatels* suivent la voie objective. Pas le moins du monde. Parmi eux, on peut trouver des voleurs, des gredins et des fous. Mais il en est d’une autre sorte. Je veux simplement dire que le seul fait d’être un bon *obyvatel* n’interdit pas la “voie”. D’ailleurs, il en existe différents types. Imaginez, par exemple, l’*obyvatel* qui vit comme tout le monde, qui n’est remarquable en rien ; c’est peut-être un bon patron, qui gagne beaucoup d’argent ; peut-être est-il même dur à la détente... En même temps, il rêve d’une vie religieuse, il rêve de tout quitter, un jour ou l’autre, et d’entrer dans un monastère. Et de tels cas se présentent vraiment, en Orient, et même en Russie. Un homme vit sa vie de famille et travaille, puis, quand ses enfants et ses petits-enfants ont grandi, il leur donne tout et entre dans un monastère. Tel est l’*obyvatel* dont je parle. Peut-être même n’entre-t-il pas dans un monastère, peut-être n’en a-t-il pas besoin. Sa propre vie en tant qu’*obyvatel* peut lui servir de voie.

« Ceux qui, d’une manière déterminée, pensent aux voies, notamment ceux qui suivent les voies intellectuelles, regardent souvent de haut l’*obyvatel*, et en général méprisent ses vertus. Mais

ils ne font que prouver ainsi leur propre absence de qualification pour n'importe quelle voie. Car aucune voie ne peut commencer sur un niveau inférieur à celui de l'*obyvatel*. On perd souvent de vue que beaucoup de gens, incapables d'organiser leur propre vie, et trop faibles pour lutter afin de la dominer, rêvent des voies ou de ce qu'ils considèrent comme des voies, parce qu'ils s'imaginent que cela sera plus aisé pour eux que la vie, et que cela justifie pour ainsi dire leur faiblesse et leur perpétuel défaut d'adaptation. Celui qui est capable d'être un bon *obyvatel* est certainement plus utile, du point de vue de la voie, qu'un "vagabond" qui s'imagine lui être supérieur. J'appelle "vagabonds" tous les membres de la soi-disant "intelligentsia" — artistes, poètes, et tous les "bohêmes" en général, qui méprisent l'*obyvatel* et qui, en même temps, seraient incapables d'exister sans lui. La capacité de s'orienter dans la vie est, du point de vue du travail, une qualité des plus utiles. Un bon *obyvatel*

est de taille à faire vivre par son propre labeur au moins une vingtaine de personnes. Que peut bien valoir un homme qui n'est pas capable d'en faire autant ?

— Que signifie au juste *obyvatel* ? demanda quelqu'un. Peut-on dire qu'un *obyvatel* est un bon citoyen ?

— Un *obyvatel* doit-il être patriote ? demanda un autre. En cas de guerre quelle attitude doit-il adopter ?

— Il peut y avoir différentes sortes de guerres et différentes sortes de patriotes, dit G. Vous continuez tous à croire aux mots. Un *obyvatel*, s'il est un bon *obyvatel*, ne croit pas aux mots. Il réalise combien de chimères se cachent derrière eux. Ceux qui étalent à grands cris leur patriotisme sont pour lui des psychopathes, et il les traite comme tels.

— Et comment un *obyvatel* considère-t-il les pacifistes ou ceux qui refusent de faire la guerre ?

— Exactement comme des lunatiques ! Ils sont même probablement pires encore. »

Une autre fois, à propos de la même question, G. dit :

— Beaucoup de choses vous restent incompréhensibles parce que

vous ne tenez pas compte de la signification de quelques-uns des mots les plus simples ; par exemple, vous n'avez jamais pensé à ce que veut dire *être sérieux*. Essayez de répondre vous-mêmes à cette question. Que signifie : *être sérieux* ?

— Avoir une attitude sérieuse envers les choses, dit quelqu'un.

— C'est bien là ce que chacun pense, dit G. ; en réalité, c'est exactement l'inverse. Avoir une attitude sérieuse envers les choses ne signifie pas du tout être sérieux, étant donné que toute la question est de savoir *envers quelles choses*. Un très grand nombre de gens ont une attitude sérieuse envers des choses insignifiantes. Peut-on dire qu'ils soient sérieux ? Bien sûr que non.

« L'erreur vient de ce que le concept "sérieux" est pris dans un sens très relatif : Ce qui est sérieux pour l'un ne l'est pas pour l'autre, et inversement. En réalité, le sérieux est un de ces concepts qui ne peuvent jamais, en aucune circonstance, être pris relativement. Une seule chose est sérieuse pour tout le monde et en tous temps. L'homme peut plus ou moins s'en rendre compte, mais

le sérieux des choses n'en sera point altéré pour autant.

« Si l'homme pouvait comprendre toute l'horreur de la vie des gens ordinaires qui tournent en rond dans un cercle d'intérêts et de buts insignifiants, s'il pouvait comprendre ce qu'ils perdent, il comprendrait qu'il ne peut y avoir qu'une chose sérieuse pour lui : échapper à la loi générale, être libre. Pour un homme en prison et condamné à mort, que peut-il y avoir de sérieux ? Une seule chose : comment se sauver, comment échapper. Rien d'autre n'est sérieux.

« Quand je dis qu'un *obyvateľ* est plus sérieux qu'un "vagabond" ou qu'un "lunatique", je veux dire par là qu'un *obyvateľ*, habitué à manier des valeurs réelles, évalue les possibilités des "voies", les possibilités de "libération" et de "salut", mieux et plus vite qu'un homme qui toute sa vie est prisonnier du cercle habituel de valeurs imaginaires, d'intérêts imaginaires et de possibilités imaginaires.

« Pour l'*obyvateľ*, ne sont pas sérieux ceux qui vivent d'illusions, et surtout de l'illusion qu'ils sont capables de faire quelque chose. L'*obyvateľ* sait qu'ils ne font que tromper les gens autour d'eux, leur promettant Dieu sait quoi, tandis qu'en réalité ils sont tout

simplement en train d'arranger leurs petites affaires — ou encore, ce qui est bien pire, que ce sont des lunatiques, des gens qui croient tout ce qu'on leur dit.

— À quelle catégorie appartiennent les politiciens qui parlent dédaigneusement de l'*obyvatel*, des opinions de l'*obyvatel*, des intérêts de l'*obyvatel* ? demanda quelqu'un.

— Ce sont les pires des *obyvatels*, dit G., c'est-à-dire des *obyvatels* qui n'ont en eux rien de positif, rien qui les rachète — ou bien alors des charlatans, des lunatiques ou des fripons.

— Mais ne peut-il y avoir des hommes honnêtes et décents parmi les politiciens ? demanda un autre.

— Certainement, il peut y en avoir, dit G., mais en ce cas, ce ne sont pas des hommes pratiques, ce sont des rêveurs, et d'autres les utiliseront comme écrans pour cacher leurs propres affaires louches.

« L'*obyvatel*, même s'il ne le sait pas d'une manière philosophique, c'est-à-dire s'il n'est pas capable de le formuler, sait néanmoins que les choses "arrivent" toutes

seules, il le sait par sa seule perspicacité ; par suite, il rit intérieurement de ceux qui croient ou qui voudraient lui faire croire qu'ils signifient eux-mêmes quelque chose, que quelque chose dépend de leur décision, et qu'ils peuvent changer — ou, en général, faire — quoi que ce soit. Pour lui cela ne s'appelle pas être sérieux, et la compréhension de ce qui n'est pas sérieux peut l'aider à apprécier ce qui est sérieux. »

Nous revenions souvent sur les difficultés de la voie. Notre propre expérience de la vie en commun et d'un travail constant nous jetait sans cesse dans de nouvelles difficultés intérieures.

— Toute la question est là : être prêt à sacrifier sa propre liberté, disait G. L'homme, consciemment ou inconsciemment, lutte pour la liberté telle qu'il l'imagine, et c'est-là ce qui l'empêche, avant tout, d'atteindre la vraie liberté. Mais celui qui est capable d'atteindre quelque chose en vient tôt ou tard à la conclusion que sa liberté est une illusion, et il consent à sacrifier cette illusion. Volontairement, il devient esclave. Il fait ce qu'on lui dit de faire, répète ce qu'on lui dit

de répéter, et pense ce qu'on lui dit de penser. Il n'a pas peur de perdre quoi que ce soit, parce qu'il sait qu'il ne possède rien. Et de cette façon il acquiert tout. Ce qui en lui était réel, dans sa compréhension, dans ses sympathies, ses goûts et ses désirs, tout lui revient, avec de nouvelles propriétés qu'il n'avait pas et ne pouvait pas avoir auparavant, associées à un sentiment intérieur d'unité et de volonté. Mais pour en arriver là, l'homme doit passer par le dur chemin de l'esclavage et de l'obéissance. Et s'il désire des résultats, il lui faut obéir non seulement extérieurement, mais intérieurement. Cela exige une forte détermination, et cette détermination requiert à son tour une grande compréhension du fait qu'il n'y a pas d'autre voie, qu'un homme ne peut rien faire *par lui-même*, et que pourtant quelque chose doit être fait.

« Quand un homme en arrive à cette conclusion qu'il ne peut pas vivre et ne désire pas vivre plus longtemps de la manière dont il a vécu jusqu'alors, lorsqu'il voit réellement tout ce qui fait sa vie, et décide de travailler, il doit être sincère envers lui-même pour ne pas tomber

dans une situation pire encore. Parce qu'il n'est rien de pire que de commencer le travail sur soi, puis de l'abandonner et de se retrouver entre deux chaises : mieux vaut ne pas commencer du tout.

« Et afin de ne pas commencer en vain ou de ne pas risquer d'être déçu sur son propre compte, un homme devra plus d'une fois mettre sa décision à l'épreuve. Avant tout, il doit savoir jusqu'où il veut aller, et ce qu'il est prêt à sacrifier. Rien n'est plus facile, ni plus vain, que de répondre : *tout*. L'homme ne peut jamais tout sacrifier et cela ne peut jamais lui être demandé. Mais il doit définir exactement ce qu'il est prêt à sacrifier, et ne plus marchander à ce sujet par la suite. Ou bien il en sera de lui comme du loup du conte arménien.

« Vous connaissez le conte arménien du loup et des moutons ?

« Il y avait une fois un loup qui faisait de grands massacres de moutons et semait la désolation dans les villages.

« À la longue, je ne sais trop pourquoi, il fut soudain pris de remords et se repentit ; aussi décida-t-il de se réformer et de ne plus

égorger de moutons.

« Afin de tenir sérieusement sa promesse, il alla trouver le curé et lui demanda de célébrer pour lui une messe d'actions de grâces.

« Le curé commença la cérémonie ; le loup y assistait, sanglotant et priant. La messe dura longtemps. Le loup avait exterminé pas mal de moutons du curé et celui-ci priait donc avec ardeur afin que le loup s'amendât réellement. Soudain le loup, ayant jeté un regard par la fenêtre, vit les moutons qui rentraient au bercail. Il ne pouvait plus tenir en place ; mais le curé s'éternisait dans ses prières.

« À la fin, le loup ne put se contenir davantage et cria :

« Finissons-en, curé ! ou tous les moutons seront rentrés, et je n'aurai plus rien pour dîner !

« C'est un conte très savoureux, parce qu'il dépeint admirablement l'homme : l'homme est prêt à tout sacrifier, mais quant à son dîner d'aujourd'hui, c'est une autre histoire...

« L'homme veut toujours commencer par quelque chose de grand. Mais c'est impossible ; nous n'avons pas

le choix : il nous faut commencer par les choses d'aujourd'hui. »

Je noterai un autre entretien comme étant très caractéristique des méthodes de G. Nous nous promenions dans le parc. Nous étions cinq autour de lui. L'un de nous lui demanda quelles étaient ses vues en matière d'astrologie, s'il y avait quelque chose de valable dans les théories plus ou moins connues de cette science.

— Oui, fit G., tout dépend de la façon dont on les comprend. Elles peuvent avoir de la valeur, ou au contraire n'en avoir aucune. L'astrologie ne concerne qu'une partie de l'homme, son *type*, son essence — elle ne concerne pas sa personnalité, ses qualités acquises. Si vous comprenez cela, vous comprendrez ce qu'il peut y avoir de valable dans l'astrologie. »

Nous avons déjà eu dans nos groupes des entretiens au sujet des types, et il nous semblait que la science des types était l'une des parties les plus difficiles de l'étude de l'homme, du fait que G. ne nous avait donné que fort peu d'éléments, exigeant de nous des observations personnelles sur nous-mêmes et sur les autres.

Nous continuâmes à nous promener, tandis que G. essayait de nous expliquer ce qui, en l'homme, pouvait dépendre des influences planétaires — et ce qui leur échappait.

Comme nous quittions le parc, G. se tut et nous dépassa. Nous le suivions, tout en parlant entre nous. En passant derrière un arbre, G. laissa tomber sa canne — c'était une canne d'ébène avec un pommeau d'argent du Caucase — et l'un de nous se baissa, la ramassa et la lui tendit. G. fit encore quelques pas, puis, se tournant vers nous, il dit :

— C'était là de l'astrologie, comprenez-vous ? Vous m'avez tous vu laisser tomber ma canne. Pourquoi un seul d'entre vous l'a-t-il ramassée ? Que chacun de vous réponde en ce qui le concerne. »

L'un dit qu'il n'avait pas vu tomber la canne, parce qu'il regardait d'un autre côté. Le second, qu'il avait remarqué que G. n'avait pas laissé tomber sa canne accidentellement, comme il arrive lorsqu'une canne s'accroche dans quelque chose, mais qu'il l'avait lâchée exprès. Cela

avait excité sa curiosité et il avait attendu pour voir ce qui arriverait. Le troisième dit qu'il avait vu tomber la canne, mais qu'il était trop absorbé dans ses pensées sur l'astrologie, essayant surtout de se rappeler ce que G. avait dit une fois à ce sujet, pour y prêter suffisamment attention. Le quatrième avait lui aussi vu tomber la canne et pensé à la ramasser mais, juste à ce moment, l'autre l'avait saisie et tendue à G. Le cinquième dit qu'ayant vu tomber la canne, il s'était vu aussitôt la ramassant et la rendant à G.

G. sourit en nous écoutant.

— C'est de l'astrologie, dit-il. Dans la même situation, un homme voit et fait une chose, un autre une autre chose, un troisième une troisième, et ainsi de suite. Et chacun agit suivant son type. Observez les autres, observez-vous vous-mêmes de cette façon et peut-être alors parlerons-nous par la suite d'une astrologie différente. »

Le temps passa très vite. Le bref été d'Essentuki tirait à sa fin. Nous commençons à penser à l'hiver et à dresser toutes sortes de

plans.

Et soudain tout changea. Pour une raison qui me parut accidentelle et qui était le résultat de frictions entre certains de nos camarades, G. annonça la dissolution du groupe entier et l'arrêt de tout travail. D'abord, nous nous refusâmes simplement à le croire, pensant qu'il nous soumettait à un test. Et lorsqu'il dit qu'il partait seul avec Z. sur les côtes de la mer Noire, tous — à l'exception d'un petit nombre d'entre nous qui devaient retourner à Moscou ou à Saint-Pétersbourg — annoncèrent qu'ils le suivraient partout où il irait. G. y consentit, mais il dit que chacun aurait dorénavant à s'occuper de lui-même, et qu'il n'y aurait aucun travail, quel que soit le désir que nous en ayons.

Tout cela me surprit beaucoup. Je trouvais le moment on ne peut plus mal choisi pour une "comédie", et si ce que G. disait était sérieux, alors pourquoi toute cette oeuvre avait-elle été entreprise ? Durant cette période, rien de nouveau n'était apparu en nous. Et si G. avait commencé à nous faire travailler tels que nous étions, alors pourquoi cessait-il maintenant de le faire ?

Pour moi cela ne changeait rien matériellement. J'avais

décidé de passer l'hiver au Caucase, quoi qu'il arrive. Mais cela bouleversait les projets de plusieurs autres membres de notre groupe, qui étaient encore dans l'incertitude ; pour eux, la difficulté devenait insurmontable. Et je dois avouer que dès lors ma confiance en G. commença d'être ébranlée. De quoi s'agissait-il ? Et qu'est-ce qui me heurta particulièrement ? J'ai de la peine à le définir, même maintenant. Mais le fait est qu'à partir de ce moment j'en vins peu à peu à séparer G. lui-même de ses idées. Jusqu'alors je ne les avais jamais séparés.

En fin août, je suivis d'abord G. à Touapsé, et de là me rendis à Saint-Pétersbourg dans l'intention de ramener quelques objets. Par malheur je dus laisser derrière moi tous mes livres. Je pensais, à l'époque, qu'il eût été risqué de les prendre avec moi au Caucase. Mais à Saint-Pétersbourg, bien entendu, tout fut perdu.

CHAPITRE DIX-HUIT

Je ne réussis à quitter Saint-Pétersbourg que le 15 octobre, une semaine avant la révolution bolchévique. Il était impossible de rester un jour de plus. Quelque chose d'immonde et de gluant approchait. Une tension morbide était dans l'air. On pouvait sentir partout l'attente d'événements inévitables. Des rumeurs rampaient, chacune plus absurde, plus stupide que l'autre. Un état d'hébétude général. Personne ne pouvait se représenter l'avenir. Le "gouvernement provisoire", ayant vaincu Korniloff, négociait de la manière la plus correcte avec les bolcheviks, qui ne cachaient pas leur mépris des "ministres socialistes" et essayaient seulement de gagner du temps. Les Allemands, pour quelque raison, n'avaient pas marché sur Saint-Pétersbourg, bien qu'il n'y eût plus de front. Et nombreux étaient ceux qui mettaient maintenant leur confiance en eux, pour les sauver à la fois du "gouvernement provisoire" et des bolcheviks. Mais je ne partageais pas ces espoirs, parce que, selon moi, ce qui se produisait en Russie échappait désormais à tout contrôle.

À Touapsé régnait encore un calme relatif. Une sorte de soviet siégeait dans la maison de campagne du Shah de Perse, mais les pillages n'avaient pas encore commencé. G. s'était installé assez loin de là, dans le Sud, à une trentaine de kilomètres de Sochi. Il avait loué une maison qui dominait la mer, acheté une paire de chevaux, et vivait là, avec un petit groupe d'une dizaine de personnes environ. Je les rejoignis. Le site était merveilleux, plein de roses, — d'un côté la mer, de l'autre des chaînes de montagnes

déjà neigeuses. J'étais triste pour ceux de nos amis qui se trouvaient encore à Moscou ou à Saint-Pétersbourg.

Mais dès le lendemain de mon arrivée, je remarquai que quelque chose n'allait pas. Ce n'était plus du tout l'atmosphère d'Essentuki. Je fus particulièrement étonné par l'attitude de Z. Lorsque je l'avais quitté, au début de septembre, pour aller à Saint-Pétersbourg, Z. était plein d'enthousiasme ; il me pressait continuellement de ne pas m'y attarder, de crainte qu'il ne devienne bientôt presque impossible de revenir.

— Pensez-vous ne plus revoir jamais Saint-Pétersbourg ? lui demandais-je.

— Celui qui vole vers les montagnes ne se retourne pas ! m'avait-il répondu.

Et maintenant, à peine arrivé à Ouch Dere, j'apprenais que Z. avait l'intention de partir pour Saint-Pétersbourg.

— Que va-t-il faire là-bas ? Il a quitté son emploi. Pourquoi veut-il s'en aller ? demandai-je au Dr Sh.

— Je ne sais pas. G. est mécontent de lui et dit que le mieux est qu'il s'en aille.

J'aurais voulu parler avec Z., mais il m'évitait, il n'avait manifestement aucun désir de m'expliquer ses motifs. Il se contenta de me dire qu'il avait réellement l'intention de partir.

Peu à peu, en questionnant les autres, je découvris ce qui était arrivé : une très absurde querelle entre G. et quelques Lettons, nos voisins. Z., qui était présent, avait dit ou fait quelque chose que G. n'avait pas aimé et, à dater de ce jour, l'attitude de ce dernier avait complètement changé à son égard. G. ne lui adressait plus la parole et, en général, mettait Z. dans une telle situation que celui-ci avait dû lui annoncer son départ.

Je trouvai tout cela simplement idiot. Aller à Saint-Pétersbourg à un tel moment était le comble de l'absurdité. Il y avait là-bas la famine, des désordres de rues, des pillages et rien d'autre. Naturellement personne, en ce temps-là, n'aurait pu encore imaginer que nous ne verrions plus jamais Saint-Pétersbourg. J'avais l'intention d'y retourner au printemps. Je pensais qu'alors la situation aurait changé. Mais maintenant, en hiver, c'était insensé ! Si Z. s'était intéressé à la politique, s'il avait voulu étudier les événements, j'aurais pu le comprendre ; mais comme

ce n'était pas le cas, je ne pouvais trouver à son départ le moindre motif. J'entrepris de le convaincre d'attendre, de ne rien décider encore, de parler à G., pour essayer d'éclaircir l'affaire. Z. me promit de ne rien précipiter. Mais je vis qu'il se trouvait, en effet, dans une position très difficile. G. l'ignorait complètement, et cela produisait sur lui une impression déprimante. Deux semaines s'écoulèrent ainsi.

Mes arguments avaient agi sur Z. et il me dit qu'il resterait si G. le lui permettait. Il alla parler à G., mais revint très vite, avec un visage bouleversé.

— Eh bien ! Que vous a-t-il dit ?

— Rien de particulier. Il m'a dit que puisque j'avais décidé de partir, il valait mieux que je parte.

Z. s'en alla. Je ne pouvais pas l'admettre. Je n'aurais pas laissé un chien partir pour Saint-Pétersbourg dans un moment pareil.

G. avait l'intention de passer l'hiver à Ouch Dere. Nous occupions plusieurs maisons, disséminées sur un assez grand terrain. Il n'y avait aucun "travail" du genre de celui qui avait eu lieu à Essentuki. Nous débitons des arbres à la hache pour notre provision d'hiver ; nous allions à la cueillette des poires sauvages ; G. se rendait souvent à Sochi, où l'un de nos amis était à l'hôpital, ayant contracté une typhoïde avant mon arrivée de Saint-Pétersbourg.

Subitement G. décida de partir. Il pensait qu'ici nous pouvions facilement être coupés de toute communication avec le reste de la Russie, et nous trouver sans provisions.

G. s'en alla avec la moitié d'entre nous, et envoya ensuite le Dr Sh. pour ramener les autres. De nouveau réunis à Touapsé, nous commençâmes à faire des excursions le long des côtes vers le Nord, où il n'y avait pas de chemin de fer. Au cours de l'une d'elles, Sh. découvrit quelques-uns de ses amis de Saint-Pétersbourg, qui avaient une maison de campagne à une quarantaine de kilomètres au nord. Nous passâmes la nuit avec eux et, le matin suivant, G. loua une maison située à un kilomètre environ de la leur. C'est là que notre petit groupe se reforma. Quatre d'entre nous allèrent à Essentuki.

Nous vécûmes là pendant deux mois. Ce fut une époque passionnante. G., le Dr Sh. et moi-même, allions à Touapsé chaque semaine pour nous approvisionner et rapporter le fourrage des chevaux. Ces courses resteront

toujours gravées dans ma mémoire. Chacune d'elles donna lieu aux aventures les plus invraisemblables et à des conversations très intéressantes. Notre maison, située à cinq kilomètres du gros village d'Olghniki, dominait la mer. J'avais espéré que nous vivrions là plus

longtemps. Mais, dans la seconde quinzaine de décembre, se répandirent des rumeurs selon lesquelles une partie de l'armée caucasienne remontait à pied vers la Russie, le long des côtes de la Mer Noire. G. décida que nous retournerions à Essentuki pour y commencer un nouveau travail. Je partis le premier. Je transportai une partie de nos affaires à Pyatigorsk et revins. Il était toujours possible de circuler, bien qu'il y eût des bolcheviks à Armavir.

Les bolcheviks, en général, avaient accru leurs effectifs au nord du Caucase et, déjà, des heurts s'étaient produits entre les Cosaques et eux. À Mineralni Vodi, lorsque nous y passâmes, tout était apparemment tranquille, bien que de nombreux meurtres de personnes détestées des bolcheviks eussent déjà eu lieu.

G. loua une grande maison à Essentuki et il envoya une lettre circulaire, datée du 12 février, portant ma signature, à tous les membres de nos groupes de Moscou et de Saint-Pétersbourg, les invitant, eux et leurs proches, à venir vivre et travailler avec lui.

La famine sévissait déjà à Saint-Pétersbourg et à Moscou ; cependant l'abondance régnait encore au Caucase. Il était devenu très difficile de circuler, et quelques-uns, malgré tout leur désir, ne parvinrent pas à nous rejoindre. Mais il vint environ une quarantaine de personnes. Avec elles revenait Z. à qui la lettre circulaire avait aussi été adressée. Il arriva complètement malade.

En février, tandis que nous étions encore dans l'incertitude, G. me dit un jour, en me montrant la maison et tout ce qu'il avait arrangé :

— Comprenez-vous maintenant pourquoi nous avons recueilli de l'argent à Moscou et à Saint-Pétersbourg ? Vous disiez alors qu'un millier de roubles c'était beaucoup trop. Même cette somme n'aurait pas suffi ! Une personne et demie a payé... Et j'ai déjà dépensé bien plus que je n'avais reçu alors.

G. avait l'intention de louer ou d'acheter un terrain,

d'arranger des jardins potagers et, en général, d'organiser une colonie. Mais il en fut empêché par les événements qui avaient commencé pendant l'été.

Lorsque nos amis furent réunis, en mars 1918, des règles très strictes furent établies dans notre maison ; il était interdit de quitter les lieux ; des gardes de jour et de nuit se relayaient. Et les travaux les plus variés commencèrent.

Dans l'organisation de la maison, et de nos vies, entraient des principes très intéressants.

Les exercices étaient cette fois beaucoup plus difficiles et variés que l'été précédent : exercices rythmiques accompagnés de musique, danses de derviches, exercices mentaux, études des diverses façons de respirer, et ainsi de suite. Parmi les plus astreignants étaient les exercices d'imitation des phénomènes psychiques : lecture de pensée, clairvoyance, manifestations médiumniques, etc. Avant de commencer ces derniers, G. nous avait expliqué que l'étude de ces "trucs", comme il les appelait, était obligatoire dans toutes les écoles orientales, parce que, avant d'avoir étudié toutes les imitations, toutes les contrefaçons possibles, il était inutile de commencer l'étude des phénomènes de caractère supranormal. Un homme ne peut distinguer le réel du truqué, dans ce domaine, que s'il tonnait tous les trucs et se montre capable de les reproduire lui-même. De plus, G. disait qu'une étude pratique des "trucs psychiques" était en elle-même un exercice irremplaçable, car rien ne pouvait mieux favoriser le développement de la perspicacité, de l'acuité d'observation, de la sagacité, — et d'autres qualités encore, qu'ignore la langue de la psychologie ordinaire, mais qui doivent être développées.

Cependant notre effort portait surtout sur la rythmique, et sur d'étranges danses destinées à nous préparer à faire par la suite des exercices de derviches. G. ne nous disait pas ses buts, ni ses intentions, mais, d'après ce qu'il avait dit auparavant, on pouvait penser que tout cela tendait à nous mener vers un meilleur contrôle du corps physique.

En plus des exercices, des danses, de la gymnastique, des entretiens, des conférences et des tâches ménagères, des travaux spéciaux avaient été organisés pour ceux qui n'avaient pas d'argent.

Je me souviens que, lorsque nous avons quitté Alexandropol

l'année précédente, G. avait emporté avec lui une caissette

d'écheveaux de soie, qu'il avait eue presque pour rien dans une vente. Il avait toujours transporté cette caisse avec lui. Lorsque nous fûmes réunis à Essentuki, G. distribua la soie aux femmes et aux enfants. Pour la dévider, il nous fit fabriquer des peignes en forme d'étoile. Ensuite ceux d'entre nous qui avaient des dons de commerçants furent chargés de vendre cette soie aux boutiquiers de Pyatigorsk, Kislovodsk et Essentuki. On se souviendra qu'à cette époque les marchandises étaient rares. Quant à la soie, il était incroyablement difficile de s'en procurer. Ce travail se prolongea pendant deux mois, et fournit un revenu hors de toute proportion avec le prix d'achat.

En des temps normaux, une colonie comme la nôtre n'aurait pas pu exister à Essentuki, ni probablement en aucune autre région de Russie. Nous aurions attiré l'attention, excité la curiosité publique, la police serait intervenue, un scandale quelconque n'aurait pu être évité, toutes les sortes possibles d'accusations nous auraient menacés, et des tendances politiques, sectaires, ou immorales, nous auraient certainement été attribuées. Les gens sont ainsi faits qu'ils doivent attaquer nécessairement tout ce qu'ils ne peuvent pas comprendre. Mais en ce temps-là, c'est-à-dire en 1918, ceux qui auraient été les plus indiscrets étaient occupés à sauver leur peau des bolcheviks ; quant à ceux-ci, ils n'étaient pas encore assez forts pour s'intéresser à la vie privée des gens ou des organisations dénuées de tout caractère politique. Et, comme parmi les intellectuels de la capitale rassemblés alors à Mineralni Vodi de très nombreux groupes et associations de "travailleurs" venaient d'être organisés, personne ne nous prêta la moindre attention.

Un soir, au cours d'une conversation, G. nous convia à trouver un nom pour notre colonie, et, en général, à trouver un moyen de nous légitimer. Pyatigorsk était, à l'époque, au pouvoir des bolcheviks.

— Pensez à quelque chose comme "Sodroujestvo"¹⁷, disait-il, en y ajoutant "conquête du travail" ou "internationale". Dans tous les cas, ils ne comprendront

¹⁷ Sodroujestvo : approximativement, l' « Union des Amis pour un But Commun ».

pas. Mais il est nécessaire pour eux de pouvoir nous coller une étiquette quelconque. »

Tour à tour chacun de nous proposa ses trouvailles.

Des conférences publiques furent organisées dans notre maison deux fois par semaine. Elles réunirent une assistance nombreuse, et nous donnâmes aussi des démonstrations d'imitation de phénomènes psychiques, qui ne furent pas très réussies parce que notre public se soumettait mal à nos instructions.

Ma position personnelle dans le travail de G. s'était peu à peu modifiée. Pendant une année entière, j'avais vu beaucoup de choses que je ne pouvais pas comprendre, tout cela s'était accumulé, et je sentais que *je devais m'en aller*.

Ce changement peut paraître étrange et inattendu après tout ce que j'ai écrit jusqu'ici, mais il s'était fait peu à peu. Depuis quelque temps déjà, ai-je dit, je voyais la possibilité de séparer G. de ses *idées*. Je n'avais aucun doute en ce qui concerne les idées. Au contraire, plus j'y réfléchissais, plus elles pénétraient en moi, et plus j'apprenais à les apprécier, à mesurer leur importance. Mais je commençais à douter qu'il fût possible pour moi, ou même pour la majorité de nos compagnons, de continuer à travailler sous la direction de G. Je ne veux pas dire le moins du monde que je trouvais mauvaises ses actions ou ses méthodes, ni qu'elles cessaient de répondre à ce que j'avais attendu. C'eût été une attitude pour le moins déplacée à l'égard du maître, une sorte d'inconséquence par rapport à un travail dont j'avais reconnu la nature ésotérique. En pareil cas, c'est tout l'un ou tout l'autre : dans un travail de cet ordre, aucune espèce de critique n'est concevable, pas même un "désaccord" avec telle ou telle personne. Au contraire, tout le travail consiste à faire ce qu'indique le maître, en se conformant à ses idées, même lorsqu'il ne les exprime pas clairement ; il ne s'agit que de l'aider en *tout* ce qu'il fait. Il ne peut pas y avoir d'autre attitude. Et G. nous l'avait dit bien des fois : le plus important dans le travail est *de se rappeler que l'on est venu pour apprendre* et non pour autre chose.

Cependant cela ne signifie pas du tout qu'un homme doive suivre contre son gré une voie ne répondant pas à ce qu'il cherche. G. lui-même disait qu'il n'y avait pas

d'écoles "générales", que chaque *guru* dans une école a sa propre spécialité. L'un est sculpteur, l'autre musicien, un troisième enseigne une autre chose, et tous les élèves d'un tel *guru* doivent étudier sa spécialité. La possibilité d'un choix existe donc. Il appartient à chacun de trouver le *guru* dont *il est capable* d'étudier la spécialité, celle qui s'accorde à ses goûts, ses tendances et ses capacités.

Que des voies très intéressantes existent, telles que la musique et la sculpture, cela est certain. Mais tout le monde ne peut pas être contraint d'apprendre la musique ou la sculpture. Dans le travail d'école il y a des sujets *obligatoires*, mais il y a aussi des sujets auxiliaires, proposés uniquement comme moyens d'étude des obligatoires. Ainsi les écoles peuvent différer beaucoup. Selon la doctrine des trois voies, les méthodes de chaque *guru* peuvent se rapprocher davantage soit de la voie du fakir, soit de la voie du moine, soit de la voie du yogi. Et il est évident qu'un élève peut commencer par se tromper, en suivant un guide qu'il ne peut pas suivre réellement. Ce sera la tâche du guide de détourner l'élève réellement incapable de travailler avec lui, c'est-à-dire de s'assimiler ses méthodes et d'atteindre à la compréhension des sujets qui sont sa spécialité. Que cela se produise cependant et qu'un homme, ayant commencé un travail avec un guide qu'il ne peut pas suivre, le remarque et le comprenne, alors, bien entendu, il doit s'en aller, chercher un autre *guru* ou entreprendre de travailler indépendamment, s'il en est capable.

En ce qui concerne mes relations avec G., je vis alors clairement que je m'étais trompé sur beaucoup de points et que, si je restais encore avec lui, je n'irais plus dans la même direction qu'au commencement. Et je pensais que tous les membres de notre petit groupe, à de très rares exceptions près, étaient dans une situation analogue, sinon identique.

C'était une constatation surprenante, mais elle était absolument juste. Je n'avais rien à redire aux méthodes de G., sauf qu'elles ne me convenaient pas. Un exemple très clair me vint alors à l'esprit. Je n'avais jamais eu d'attitude négative envers la "voie du moine", la voie religieuse mystique ; cependant je n'aurais pu penser un instant

qu'une telle voie fût possible ou convenable pour moi. Si donc, après trois ans de travail, je m'étais aperçu que G. était en train de nous conduire en fait vers le

monastère, et qu'il exigeait de nous désormais l'observance de tous les rites, de toutes les cérémonies, cela eût été pour moi, naturellement, un motif suffisant pour ne pas être d'accord et pour m'en aller, au risque même de perdre sa direction immédiate. Et certainement cela n'aurait pas voulu dire que la voie religieuse me serait apparue comme une voie fausse en général. Au contraire, cette voie est peut-être beaucoup plus correcte que la mienne, mais *elle n'est pas la mienne*.

Je ne pris pas sans une grande lutte intérieure cette décision de quitter le travail avec G. et de le quitter lui-même. J'avais fondé beaucoup trop de choses sur ce travail pour pouvoir aisément tout reprendre du commencement. Mais il n'y avait rien d'autre à faire. Sans doute, n'abandonnais-je rien de ce que j'avais acquis durant ces trois années. Cependant, il ne fallut pas moins d'une année entière pour arriver à creuser tout cela et découvrir comment il me serait possible de continuer à travailler dans la même direction que G., tout en gardant mon indépendance.

J'allai habiter une autre maison et repris le livre que j'avais commencé d'écrire à Saint-Petersbourg et qui devait paraître plus tard sous le titre : *Un Nouveau Modèle de l'Univers*.

Dans le "Foyer" les conférences et les démonstrations se poursuivirent encore un certain temps, puis s'arrêtèrent.

Quelquefois je rencontrais G. dans le parc, ou dans la rue, quelquefois il venait chez moi. Mais j'évitais d'aller au "Foyer".

À cette époque, la situation au nord du Caucase commençait à tourner au pire. Nous étions coupés de la Russie centrale ; nous ne savions plus rien de ce qui s'y passait.

Après le premier raid de Cosaques sur Essentuki, la situation s'aggrava encore, et G. décida de quitter Mineralni Vodi. Il ne dit pas où il avait l'intention d'aller, et, de fait, qu'aurait-il pu dire en de telles circonstances ?

Ceux qui avaient déjà quitté Mineralni Vodi avaient essayé de

gagner Novorossiysk et je supposais que G. essaierait, lui aussi, d'aller dans cette direction. Je décidai à mon tour de quitter Essentuki. Mais je ne voulais pas partir avant lui. À cet égard, j'éprouvais un sentiment étrange. Je voulais attendre jusqu'à la fin, faire tout ce qui dépendait de moi, pour ne pas avoir à me reprocher ensuite d'avoir laissé échapper une seule possibilité. Il m'était très

difficile de rejeter l'idée d'un travail commun avec G.

Au commencement d'août, G. quitta Essentuki. La plupart d'entre ceux qui vivaient au "Foyer" l'accompagnèrent. Quelques-uns étaient partis plus tôt. Une dizaine de personnes environ furent laissées à Essentuki.

Je décidai d'aller à Novorossiysk. Mais les circonstances se modifièrent rapidement. Une semaine après le départ de G., toutes les communications étaient coupées, même avec les localités les plus proches. Les Cosaques multipliaient leurs raids sur la ligne de chemin de fer qui menait à Mineralni Vodi et, sur place, les pillages des Bolcheviks, leurs "réquisitions" et le reste commençaient. C'est alors que furent massacrés les "otages" de Pyatigorsk, le général Russki, le général Radko-Dimitriev, le prince Ourousov et beaucoup d'autres.

Je dois confesser que je me sentais très sot. Je n'étais pas parti pour l'étranger lorsque cela était encore possible, afin de continuer le travail avec G., et voici que je m'étais séparé de G. et que je me trouvais coupé de tout par les Bolcheviks.

Ceux d'entre nous qui étaient restés à Essentuki eurent à vivre des temps très difficiles. Pour moi et ma famille, les choses tournèrent relativement bien. Deux d'entre nous seulement, sur quatre, attrapèrent la typhoïde. Nul ne mourut. Nous ne fûmes les victimes d'aucun vol. Et je ne cessai jamais d'avoir du travail et de gagner de l'argent, ce qui n'était pas le cas pour tout le monde. En janvier 1919, nous fûmes libérés par les Cosaques de l'armée Denikine. Mais je ne pus quitter Essentuki qu'en été.

Les nouvelles que nous avions de G. se réduisaient à peu de chose. Il avait atteint par chemin de fer Maikop, après quoi tous ceux qui l'avaient rejoint entreprirent avec lui la traversée des montagnes, par un itinéraire très intéressant mais très difficile, pour gagner à

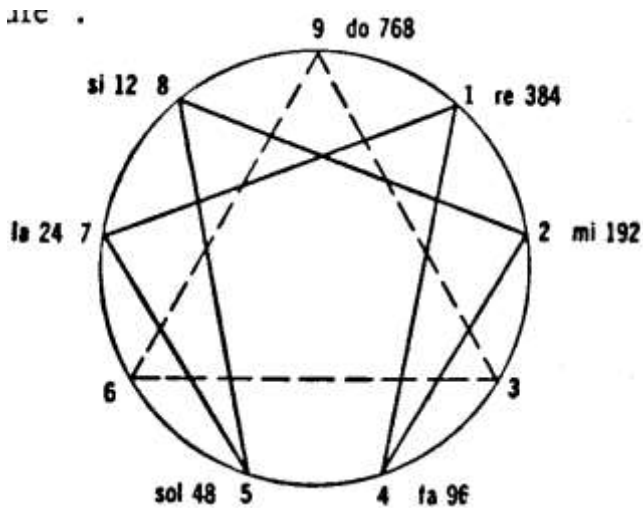
pied, le port de Sochi, qui venait d'être pris par les Géorgiens. Portant avec eux tous leurs bagages, dans des régions sans routes ni sentiers, affrontant tous les dangers possibles, ils avaient franchi des cols élevés où les chasseurs eux-mêmes ne s'aventurent que rarement. Et il leur avait fallu un mois entier pour atteindre la mer.

Mais l'esprit n'était plus le même. À Sochi, la plupart se séparèrent de G., comme je l'avais prévu. Entre autres P. et Z. Quatre personnes seulement demeurèrent avec lui, parmi lesquelles le Dr Sh., qui avait appartenu au

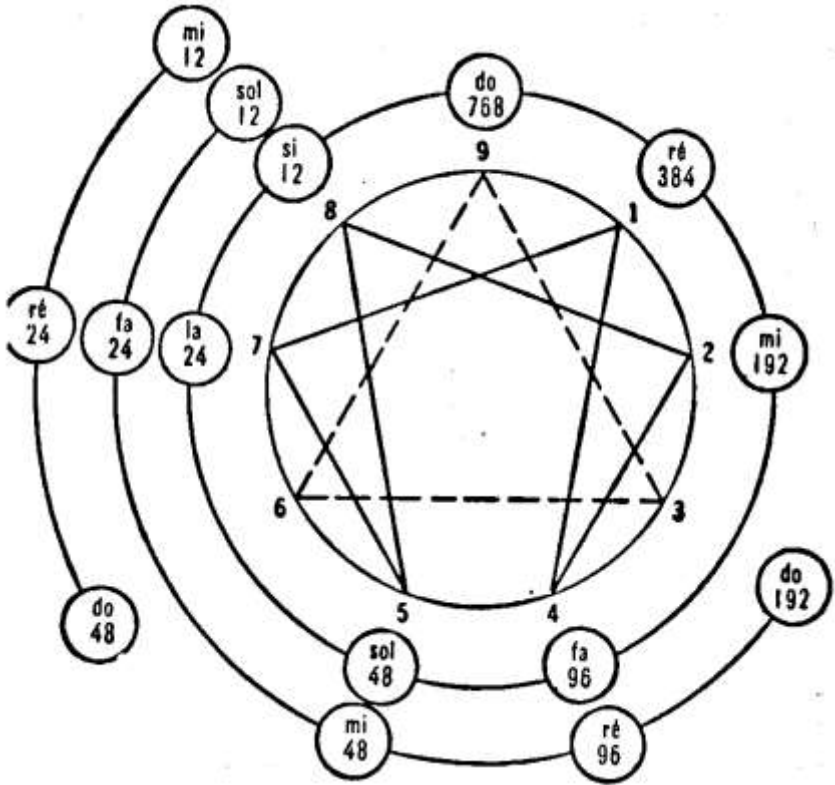
premier groupe de Saint-Pétersbourg. Les autres n'avaient fait partie que des "jeunes groupes".

En février, P., qui s'était établi à Maikop après sa rupture avec G., vint à Essentuki pour y rejoindre sa mère, et c'est de lui que nous apprîmes tous les détails de la randonnée vers Sochi. Ceux de Moscou étaient partis pour Kiev. G., avec ses quatre compagnons, avait gagné Tiflis. Au printemps, nous apprenions qu'il y continuait le travail avec une équipe nouvelle et une nouvelle orientation, en le basant principalement sur la musique, les danses et les exercices rythmiques.

À la fin de l'hiver, les conditions de vie s'étant un peu améliorées, je me mis à feuilleter les notes et les diagrammes qu'avec la permission de G. j'avais conservés depuis Saint-Pétersbourg. Mon attention fut particulièrement attirée par *l'ennéagramme*. L'explication de l'ennéagramme, de toute évidence, était restée incomplète, mais je sentais à certains indices qu'elle pourrait être poursuivie. Je vis bientôt qu'il fallait avant tout comprendre la signification du "choc" apparemment mal situé dans l'ennéagramme, entre les notes *sol* et *la*. Me souvenant alors des commentaires qui avaient été donnés, je prêtai attention à ce que les compte-rendus de Moscou disaient de l'influence des trois octaves l'une sur l'autre, dans le "diagramme de la nourriture". Je dessinaï l'ennéagramme comme il nous avait été montré, et je vis que dans une certaine mesure il représentait le "diagramme de la nourriture".



Le point 3, ou l'intervalle *mi-fa*, était la place où intervenait le "choc", donné par le *do* 192 de la seconde octave. En ajoutant le commencement de cette octave à l'ennéagramme, je vis qu'au point 6 venait l'intervalle *mi-fa* de la seconde octave, et le "choc" de cet intervalle apparaissait sous la forme du *do* 48 de la troisième octave, qui commençait en ce point. Le dessin complet des octaves en ressortait comme suit :



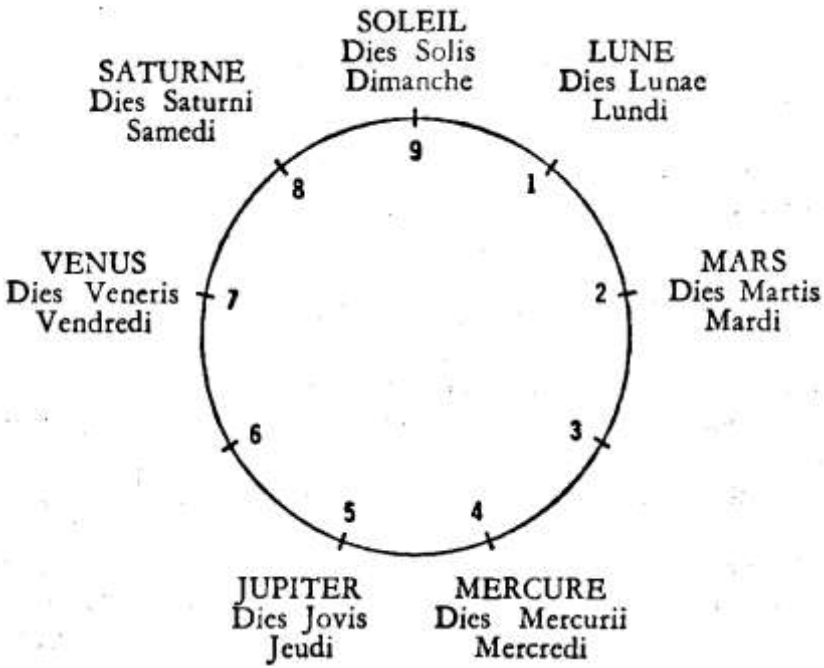
Cela signifiait que la place du “choc” n’était pas du tout mal située. Le point 6 désignait l’entrée du “choc” dans la seconde octave et le “choc” était le *do* qui commençait la troisième octave. Les trois octaves atteignaient toutes *H 12*. Dans l’une, c’était *si 12*, dans la seconde *sol 12*, et dans la troisième *mi 12*. La seconde octave, qui se terminait à 12 dans l’ennéagramme, aurait dû se poursuivre. Mais *si 12* et *mi 12* exigeaient un “choc additionnel”. Je réfléchis beaucoup à l’époque sur la

nature de ces “chocs”, mais je parlerai d’eux plus tard.

Je sentais toute la richesse du contenu de l’ennéagramme. Les points 1, 2, 4, 5, 7, 8 représentaient, selon le “diagramme de la nourriture”, différents “systèmes” de l’organisme. 1 = le système

digestif ; 2 = le système respiratoire ; 4 = la circulation du sang ; 5 = le cerveau ; 7 = la moelle épinière ; 8 = le système sympathique et les organes sexuels. Il s'en suivait que la direction des lignes intérieures 1 4 2 8 5 7 1, c'est-à-dire le résultat de la division de 1 par 7, indiquait la direction du courant sanguin, ou la distribution du sang artériel dans l'organisme, puis son retour sous forme de sang veineux. Il était particulièrement intéressant de noter que le *point de retour* n'était pas le coeur, mais le système digestif, ce qui est en effet le cas, puisque le sang veineux se mêle tout d'abord aux produits de la digestion ; il est alors chassé vers l'oreillette droite, à travers le ventricule droit, puis vers le poumon, afin d'absorber l'oxygène, et de là passe à l'oreillette gauche, puis au ventricule gauche ; après quoi, par l'aorte, il passe dans le système artériel.

Un examen ultérieur de l'ennéagramme devait encore me montrer que les *sept points* pouvaient représenter les



sept planètes de l'ancien monde ; en d'autres termes l'ennéagramme pouvait être un symbole astronomique. Et, prenant les planètes dans l'ordre des jours de la semaine, j'obtins la figure que voici. (page 525)

Je ne tentai pas de poursuivre, car je n'avais pas les livres nécessaires sous la main, et le temps me manquait.

Les "événements" n'autorisaient point les spéculations philosophiques. Il fallait vivre, c'est-à-dire chercher tout simplement où l'on pourrait encore se loger et travailler. La révolution, avec tout ce qui l'accompagnait, soulevait en moi un profond dégoût physique. Mais en dépit de ma sympathie pour les "blancs", je ne pouvais pas croire à leur succès. Les bolcheviks multipliaient des promesses que ni eux-mêmes ni personne d'autre n'auraient pu tenir. Là se trouvait leur force. Sur ce plan, ils étaient imbattables. Ajoutez que l'Allemagne les soutenait, voyant en eux une possibilité de revanche pour l'avenir. L' "armée volontaire" qui nous avait libérés des bolcheviks pouvait les combattre et les vaincre. Mais elle ne savait pas administrer les territoires qu'elle libérait. Ses chefs n'avaient en ce domaine ni programme, ni savoir, ni expérience. Naturellement, cela ne pouvait pas leur être demandé. Mais les faits sont les faits. La situation était très instable, et la vague qui continuait à déferler sur Moscou pouvait aussi bien refluer un jour prochain.

Il fallait partir pour l'étranger. Je m'étais fixé Londres comme objectif final. D'abord c'était là que je connaissais le plus de monde, ensuite je pensais que parmi les Anglais mes idées trouveraient plus d'écho que partout ailleurs. De plus, lorsque j'étais à Londres, à mon départ pour les Indes, puis à mon retour au début de la guerre, j'avais décidé que ce serait là que j'écrirais et que je publierais le livre commencé en 1911 sous le titre *La Sagesse des Dieux* et qui devait paraître ensuite sous celui de *Un Nouveau Modèle de l'Univers*. D'une manière générale ce livre, où je touchais aux questions de la religion, et en particulier à des méthodes d'étude du Nouveau Testament, n'aurait pu être publié en Russie.

Si bien que je décidai de partir pour Londres, et d'essayer d'y organiser des conférences et des groupes analogues à ceux de Saint-Pétersbourg. Mais je ne devais parvenir à mes fins que trois ans et demi plus tard.

C'est en juin 1919 que je réussis enfin à quitter Essentuki. À cette époque, le calme était revenu et la vie avait repris un cours relativement normal. Mais cette accalmie ne m'inspirait aucune confiance. Il fallait partir pour l'étranger. Je gagnai d'abord Rostov, puis Ekaterinodar et Novorossiysk, enfin je revins à Ekaterinodar. Cette ville était à l'époque la capitale de la Russie. J'y rencontrai plusieurs membres de nos groupes qui avaient quitté Essentuki avant moi, et quelques-uns de mes amis de Saint-Pétersbourg. J'ai gardé le souvenir d'une conversation avec l'un d'eux.

Il me demanda, lorsque nous eûmes parlé de l'enseignement de G. et du travail sur soi, si je pouvais lui dire quels résultats pratiques j'avais obtenus.

Me rappelant tout ce que j'avais vécu l'année précédente, particulièrement après le départ de G., je lui dis que j'avais acquis une *étrange confiance*, que je ne pouvais définir d'un mot, mais que j'allais lui décrire.

— Ce n'est pas une confiance en soi au sens courant du mot, lui dis-je. Tout au contraire. C'est plutôt une confiance, ou une certitude, de la parfaite insignifiance de mon *moi* ordinaire — je parle de ce “moi” que nous connaissons habituellement. Oui, si quelque chose de terrible devait m'arriver, comme à tant de mes amis l'année dernière, alors *ce ne serait pas ce moi ordinaire, mais un autre*, qui saurait se montrer à la hauteur de la situation. G. me demandait il y a deux ans si je n'avais pas senti au-dedans de moi-même la présence d'un nouveau moi, et je dus lui répondre que je n'avais éprouvé aucun changement. Maintenant, je tiendrais un autre langage. Et je peux vous expliquer comment ce changement s'est produit. Cela ne s'est pas fait d'un coup, et ce n'est pas un changement qui embrasse tous les moments de ma vie. Ma vie suit son cours ordinaire, avec tous les petits “moi” ordinaires et stupides, excepté peut-être quelques-uns qui me sont déjà devenus insupportables. Mais si quelque événement grave exigeait la tension de tout mon être, alors, je le sais, je pourrais y faire face, non plus avec ce petit “moi” ordinaire qui vous parle maintenant, et qui peut être intimidé — mais avec un autre, un grand Moi, que rien ne pourrait effrayer, et qui serait à la mesure de tout ce qui arriverait. Je ne

peux pas vous donner de meilleure description. Mais pour moi, c'est un fait. Et ce fait est nettement en rapport avec mon travail. Vous connaissez ma vie, et vous savez que je n'étais pas homme à me laisser troubler par ce qui, intérieurement et extérieurement, effarouche les gens. Mais il s'agit maintenant d'un état différent, qui a un goût tout différent. C'est pourquoi je sais que cette nouvelle confiance n'est pas le fruit de mon expérience de la vie. Elle est le résultat de ce travail sur moi, que j'ai commencé il y a quatre ans.

À Ekaterinodar, et plus tard, pendant l'hiver, à Rostov, je formai un petit groupe et, suivant un plan que j'avais élaboré au cours de l'hiver précédent, je fis des conférences pour exposer les idées de G. ; je prenais pour point de départ les choses de la vie ordinaire qui permettent d'y accéder.

Au cours de l'été et de l'automne 1919, je reçus deux lettres de G., l'une à Ekaterinodar, l'autre à Novorossiysk. Il m'écrivait qu'il avait ouvert à Tiflis un "Institut pour le Développement Harmonique de l'Homme", dont le programme était très vaste. Il joignait à sa lettre un prospectus qui me rendit très songeur, en vérité.

Il commençait par ces mots :

« Avec l'autorisation du Ministre de l'Éducation Nationale, l'Institut pour le Développement Harmonique de l'Homme, basé sur le système de G. I. G., a été ouvert à Tiflis. L'Institut accepte les enfants et les adultes des deux sexes. Cours matin et soir. Le programme d'études comporte : gymnastique de toutes sortes (rythmique, médicale et autres), exercices pour le développement de la volonté, de la mémoire, de l'attention, de l'audition, de la pensée, de l'émotion, de l'instinct, etc., etc.

« Le système de G. I. G., ajoutait le prospectus, est déjà mis en pratique dans toute une série de grandes villes telles que : Bombay, Alexandrie, Kaboul, New York, Chicago, Christiania, Stockholm, Moscou, Essentuki, et dans toutes les filiales et foyers de véritables fraternités internationales de travailleurs. »

À la fin du prospectus, se trouvait une liste des “professeurs spécialistes” de l’Institut pour le Développement Harmonique de l’Homme, et parmi eux je trouvai mon propre nom, aussi bien que ceux de l’ingénieur P., et de J., un autre membre de nos groupes, qui vivait à l’époque à Novorossiysk et n’avait pas la moindre intention d’aller à Tiflis. G. m’écrivait qu’il était en train de préparer son ballet “La lutte des Mages”, et, sans faire la moindre

allusion à toutes les difficultés du passé, il m’invitait à le rejoindre à Tiflis pour travailler avec lui. C’était bien dans sa manière. Mais pour diverses raisons, je ne pouvais pas aller à Tiflis. D’abord, il y avait de grands obstacles matériels, ensuite les difficultés qui avaient surgi à Essentuki étaient pour moi des plus réelles. Ma décision de quitter G. m’avait coûté très cher, et je ne pouvais pas y renoncer si facilement, d’autant plus que tous ses arguments me paraissaient sujets à caution. Je dois avouer que le programme de l’Institut pour le Développement Harmonique de l’Homme ne m’avait pas spécialement enthousiasmé. Certes je comprenais qu’en raison des circonstances G. fût contraint de donner à son travail une forme extérieure quelconque, comme il l’avait fait à Essentuki, et qu’elle pouvait avoir l’air d’une caricature. Il n’en était pas moins certain pour moi que derrière cette forme demeurait toujours la *même chose*, et qu’elle ne pouvait pas changer. Mes seuls doutes portaient sur ma capacité à m’adapter à une telle forme. En même temps, j’étais sûr qu’il me faudrait bientôt revoir G.

De Maikop, P. vint me voir à Ekatérinodar, nous parlâmes beaucoup de l’enseignement et de G. lui-même. Son état d’esprit était franchement négatif. Cependant, mon idée de l’impérieuse nécessité de distinguer entre G. et son enseignement l’aida, me sembla-t-il, à mieux comprendre la situation.

Je commençais à prendre le plus vif intérêt à mes groupes. J’y voyais une possibilité de continuer le travail. Les idées de l’enseignement trouvaient manifestement un écho, elles répondaient aux besoins de ceux qui voulaient comprendre ce qui se passait en eux aussi bien qu’autour d’eux. Nous assistions à la fin de ce bref épilogue de l’histoire russe qui avait tellement terrifié nos “amis et alliés”. Devant nous, tout était parfaitement obscur. Je passai

l'automne et le commencement de l'hiver à Rostov. Là, je rencontraï deux ou trois membres de nos groupes de Saint-Pétersbourg, et Z. qui venait d'arriver de Kiev. Ce dernier habitait au même endroit que moi. Il avait alors lui aussi une attitude négative à l'égard de tout le travail. Là encore, j'eus l'impression que nos entretiens lui permirent de faire le point, et de reconnaître que ses premières évaluations avaient été justes. Il décida de

rejoindre G. à Tiflis. Mais son destin était contraire. Nous quittâmes Rostov presque en même temps que lui. Lorsqu'il arriva à Novorossiysk, il était déjà malade, et dans les premiers jours de janvier 1920 il mourut de la petite vérole.

Peu après, je réussis à gagner Constantinople.

Constantinople regorgeait alors de Russes. J'y rencontraï de nombreuses connaissances de Saint-Pétersbourg, et avec leur aide je donnai des conférences dans les locaux de la "Russki Mayak". Je réunis très vite un auditoire assez nombreux, composé surtout de jeunes hommes. Je continuais à développer les thèmes que j'avais exposés à Rostov et à Ekatérounodar, reliant toutes les idées générales de psychologie et de philosophie à celles de l'ésotérisme.

Je ne reçus pas d'autre lettre de G., mais j'étais sûr qu'il ne tarderait pas à débarquer à Constantinople. De fait, il y arriva au mois de juin, avec un assez grand nombre de personnes.

Partout en Russie, jusque dans les provinces les plus éloignées, le travail était devenu impossible, et le moment du départ pour l'Europe, que j'avais prévu à Saint-Pétersbourg, était venu.

J'étais très heureux de revoir G., et il me semblait que, dans l'intérêt du travail, toutes les difficultés précédentes pourraient être écartées. Je croyais encore pouvoir travailler avec lui comme à Saint-Pétersbourg. Et je l'invitai à mes conférences afin de lui présenter tous mes auditeurs, particulièrement ce petit groupe de trente personnes environ qui se réunissaient dans les bureaux de la "Mayak".

G. faisait alors de son ballet "La lutte des Mages" le centre du travail. Par ailleurs, il voulait reprendre à Constantinople le programme de son Institut de Tiflis, qui réservait la plus grande place

aux danses et aux exercices rythmiques, destinés à préparer ses élèves à prendre part au ballet. Il pensait faire de son ballet une école. Je travaillai à son scénario, ce qui me permit de mieux comprendre son idée. Toutes les danses et les scènes de “La lutte des Mages” demandaient une préparation longue et très spéciale. Ainsi les élèves qui devaient participer au ballet étaient forcés d’étudier et d’acquérir le contrôle d’eux-mêmes, approchant de cette manière la révélation

des formes supérieures de conscience. Des danses sacrées, des exercices, des cérémonies de différentes confréries de derviches, de nombreuses danses orientales peu connues, y entraient comme des éléments indispensables.

Ce fut une époque très intéressante pour moi. G. venait souvent à Prinkipo. Ensemble, nous nous promenions dans les “bazars” de Constantinople. Nous allâmes voir les derviches Mehvlevi et il m’expliqua ce que je n’avais pas été capable de comprendre par moi-même, à savoir que leurs tournoiments étaient en rapport avec des exercices de calcul mental, analogues à ceux qu’il nous avait montrés à Essentuki. Quelquefois je travaillais avec lui jour et nuit. Entre toutes, une nuit m’est restée en mémoire. Nous “traduisions” un chant derviche pour “La lutte des Mages”. Alors je vis G. l’artiste et G. le poète, qu’il cachait si soigneusement — surtout ce dernier. Nous travaillions ainsi : G. se remémorait les vers persans, quelquefois il se les récitait d’une voix tranquille, puis me les traduisait en russe. Après un quart d’heure environ, lorsque j’étais complètement submergé par les formes, les symboles et les assimilations, il me disait : “Bon, résumons maintenant tout cela *en une ligne*”. Je n’essayais pas de mettre en vers, ni même de trouver un rythme. C’était complètement impossible. G. continuait, puis au bout d’un nouveau quart d’heure : “Et maintenant, une autre ligne !” Nous restâmes assis jusqu’au matin. Cela se passait rue Koumbaradji, un peu plus bas que l’ancien consulat russe. Enfin la ville s’éveilla. J’avais écrit, je crois, cinq strophes et m’étais arrêté à la dernière ligne de la cinquième. Nul effort n’aurait pu tirer de mon cerveau quelque chose de plus. G. riait, mais il était fatigué lui aussi et n’aurait pu continuer. Aussi le chant demeura-t-il inachevé, parce que

nous n'y revînmes plus jamais.

Deux ou trois mois passèrent ainsi.

J'assistais G. de toutes mes forces dans l'organisation de son Institut. Mais peu à peu se dressèrent à nouveau les mêmes difficultés qu'à Essentukî. Si bien qu'à l'ouverture de son Institut, en octobre je crois, je ne pouvais pas être des siens. Cependant, pour ne pas le gêner, pour que mon absence ne fût pas un motif de discorde parmi ceux qui suivaient mes conférences, j'interrompis celles-ci, et

on ne me vit plus à Constantinople. Dès lors, quelques-uns de mes auditeurs habituels vinrent régulièrement me voir à Prinkipo, et c'est là que nous poursuivîmes nos entretiens.

Mais deux mois plus tard, lorsque le travail de G. était déjà consolidé, je repris mes conférences à la "Mayak", et les continuai pendant six mois encore. Je le visitais de temps à autre, et il vint lui-même me voir à Prinkipo. Nos relations demeuraient excellentes. Il me proposa au printemps de donner des conférences dans son Institut, et je commençai à le faire une fois par semaine. G. lui-même y prenait part, pour étoffer mes explications.

Au début de l'été, G. ferma son Institut et s'établit à Prinkipo. C'est à peu près à cette époque que je lui soumis en détail le plan d'un livre que j'avais décidé d'écrire pour exposer ses idées et les commenter. Il approuva ce plan et me donna l'autorisation de publier le livre. Je m'étais toujours assujetti jusqu'à cette date à la règle générale, obligatoire pour tous, selon laquelle nul n'avait en aucun cas le droit d'écrire, même pour son propre usage, rien qui eût trait à la personne de G., ni à ses idées, ni à ceux qui travaillaient avec lui, pas plus que de garder des lettres, des notes, etc., et encore moins, naturellement, de publier quoi que ce fût. Durant les premières années G. insistait avec force sur le caractère obligatoire de cette règle, et toute personne admise dans le travail était par là même supposée avoir donné sa parole de ne rien publier sur lui sans son autorisation spéciale, même dans le cas où elle abandonnerait le travail et quitterait G.

C'était une des règles fondamentales. Tous ceux qui entraient

dans le groupe devaient l'observer. Mais G., par la suite, admit auprès de lui des gens qui n'accordaient guère d'attention à cette règle ou qui refusaient de la prendre en considération. C'est ce qui explique la publication ultérieure de descriptions variées qui pouvaient faire croire que le travail de G. n'avait pas toujours été le même.

Je passai l'été de 1921 à Constantinople, et en août je partis pour Londres. Avant mon départ, G. me proposa un voyage avec lui en Allemagne, où il avait une fois de plus l'intention d'ouvrir son Institut et de monter son ballet. Mais il me semblait impossible de rien organiser de ce genre en Allemagne, et je ne croyais plus, quant à moi, pouvoir travailler avec G.

Peu après mon arrivée à Londres, je repris le cycle de mes conférences de Constantinople et d'Ekatérinodar. J'appris que G. était parti pour l'Allemagne avec son groupe de Tiflis et ceux de mes amis de Constantinople qui s'étaient joints à lui. Il essaya d'organiser le travail à Berlin, puis d'acheter les locaux de l'ancien Institut Dalcroze à Hellerau près de Dresde. Mais cela ne put aboutir. En février 1922, G. vint à Londres. Il va sans dire que je l'invitai aussitôt à mes conférences et lui présentai toutes les personnes qui y venaient. Cette fois, mon attitude à son égard était beaucoup plus définie. J'attendais encore énormément de son travail et je décidai de faire tout ce qui serait en mon pouvoir pour l'aider dans l'organisation de son Institut et la préparation de son ballet. Mais je ne croyais toujours pas pouvoir travailler avec lui. De nouveau se dressaient tous les obstacles d'Essentuki. Cette fois, ils surgirent dès avant son arrivée.

G. avait beaucoup fait pour l'accomplissement de ses plans. Il avait préparé un certain nombre d'élèves, une vingtaine environ, qui pouvaient encadrer les autres, et avec lesquels il était possible de commencer. La musique du ballet était presque entièrement écrite (avec la collaboration d'un musicien bien connu). L'organisation de l'Institut avait été étudiée à fond. Mais pour la réalisation, l'argent manquait. Peu après son arrivée, G. dit qu'il pensait ouvrir son Institut en Angleterre. Un grand nombre de ceux qui étaient venus à mes conférences s'intéressèrent à cette idée et ouvrirent une

souscription destinée à couvrir les frais de l'entreprise. Une certaine somme put ainsi être remise à G. pour lui permettre de faire venir tout son groupe en Angleterre. Je continuai mes conférences, y faisant allusion à tout ce que G. avait dit pendant son séjour en Angleterre. Mais pour ma part j'avais décidé que, si l'Institut ouvrait à Londres, j'irais soit à Paris, soit en Amérique. L'Institut ouvrit finalement à Londres dans de mauvaises conditions, et l'essai fut abandonné. Cependant, mes amis de Londres et mes auditeurs habituels réunirent une somme considérable, à l'aide de laquelle G. put acquérir le château historique du Prieuré, avec son énorme parc négligé, à Avon, près de Fontainebleau. Et c'est là qu'en automne 1922 il ouvrit son Institut. Un groupe assez bigarré s'y rassembla. Il y avait

là quelques personnes qui se souvenaient de Saint-Pétersbourg ; certains élèves de Tiflis ; d'autres qui avaient suivi mes conférences de Constantinople et de Londres. Ces derniers étaient répartis en plusieurs groupes. Selon moi, quelques-uns avaient fait montre d'une hâte excessive, abandonnant sur-le-champ leurs occupations en Angleterre pour suivre G. Je ne pouvais rien leur dire, parce qu'ils avaient déjà pris leur décision lorsqu'ils m'en parlèrent. Je craignais pour eux des déceptions, du fait que le travail de G. ne me semblait pas à l'époque suffisamment bien organisé pour être stable. Mais en même temps, je ne pouvais pas être sûr de la justesse de mes propres opinions, et je ne voulais pas intervenir. Si tout allait bien, si mes craintes étaient vaines, c'est eux qui auraient eu raison.

D'autres avaient essayé de travailler avec moi, mais pour divers motifs ils m'avaient quitté, estimant maintenant plus facile pour eux de travailler avec G. Ils étaient particulièrement attirés par l'idée de trouver ce qu'ils appelaient un *raccourci*. Lorsqu'ils me demandèrent mon avis sur ce point, je leur conseillai bien entendu d'aller à Fontainebleau. Quelques-uns s'y fixèrent. D'autres ne passèrent auprès de G. que quinze jours ou un mois. Il s'agissait d'auditeurs de mes conférences qui ne voulaient pas se décider eux-mêmes, mais qui, en entendant parler des décisions des autres, étaient venus à moi pour me demander s'ils devaient "tout abandonner" pour le Prieuré, et si c'était là le seul moyen de travailler. À cela je leur répondais

d'attendre que j'y sois allé.

J'arrivai au Prieuré pour la première fois à la fin d'octobre ou au début de novembre 1922. Il s'y faisait un travail très intéressant, très animé. Un pavillon avait été construit pour les danses et les exercices, l'économie intérieure avait été organisée, l'aménagement du château était achevé. Et l'atmosphère en général était excellente ; elle faisait une forte impression. Je me souviens d'une conversation avec Katherine Mansfield qui à cette époque vivait au Prieuré. Ce n'était guère plus de trois semaines avant sa mort. Je lui avais donné l'adresse de G. Elle avait assisté à deux ou trois de mes conférences, puis était venue me dire qu'elle partait pour Paris. Un médecin russe y guérissait la tuberculose, disait-on, en traitant la

rate par les rayons X. Je ne pus, bien entendu, rien lui dire à ce sujet. Elle me semblait déjà à mi-chemin de la mort. Et je crois qu'elle s'en rendait parfaitement compte. Néanmoins, on était frappé par ses efforts. Elle voulait faire de ses derniers jours le meilleur usage, et trouver la vérité dont elle sentait si clairement la présence, sans parvenir à la toucher. Je ne pensais pas alors la revoir jamais. Mais lorsqu'elle me demanda l'adresse de mes amis de Paris, et plus précisément de personnes avec lesquelles elle puisse encore s'entretenir des mêmes choses qu'avec moi, je ne pus la lui refuser. Et voici que je la retrouvais au Prieuré. Nous passâmes ensemble toute une soirée. Elle parlait d'une voix faible, et qui ne semblait venir de nulle part, mais ce n'était pas sans charme.

« J'ai compris que c'est vrai et que rien d'autre n'est vrai. Vous savez que depuis longtemps je nous regardais tous sans exception comme des naufragés, perdus sur une île déserte, mais qui ne le savent pas encore. Eh bien, ceux qui sont ici le savent. Les autres, là-bas, dans la vie, pensent encore qu'un navire abordera demain pour les prendre, et que tout recommencera comme dans le bon vieux temps. Mais ceux qui sont ici savent déjà qu'il n'y aura plus jamais de bon vieux temps. Je suis si heureuse de pouvoir être ici. »

Peu après mon retour à Londres, j'appris sa mort. G. avait été très bon pour elle. Il l'avait autorisée à rester, bien qu'il fût clair qu'elle ne pouvait pas vivre. Et pour cela naturellement, il reçut, avec les

intérêts, son plein salaire de mensonges et de calomnies.

Pendant l'année 1923 je fis assez souvent le voyage de Fontainebleau.

Peu après son ouverture, l'Institut avait attiré l'attention des journalistes, et pour un mois ou deux la presse française et anglaise s'en occupa beaucoup. G. et ses élèves étaient appelés les "philosophes de la forêt", ils étaient interviewés, leurs photographies publiées, et ainsi de suite.

À cette époque, c'est-à-dire à partir de 1922, G. semblait surtout préoccupé de développer certaines méthodes pour l'étude du rythme et de la plastique. Il ne cessa jamais de travailler à son ballet, y introduisant des danses de derviches, de Soufis, et des airs qu'il avait entendus bien longtemps auparavant en Asie. Tout cela était nouveau pour une grande part, et plein d'intérêt. C'était la première

fois, sans aucun doute, que les danses et la musique des derviches étaient présentées en Europe. Et ce spectacle produisit une très grande impression sur tous ceux qui eurent la possibilité d'y assister.

On poursuivait également au Prieuré, avec beaucoup d'intensité, des exercices mentaux pour le développement de la mémoire, de l'attention et de l'imagination, se rapportant à l'étude de l' "imitation des phénomènes psychiques". Enfin, il y avait pour chacun toute une série de travaux obligatoires dans la maison, sous forme de tâches ménagères qui réclamaient de très grands efforts, du fait de la rapidité exigée dans le travail et de diverses autres conditions.

Des entretiens de cette période, j'ai retenu surtout celui que G. consacra aux méthodes de respiration, et bien qu'il eût passé inaperçu parmi tout ce qui se faisait alors, il montrait la possibilité d'envisager la question d'un point de vue entièrement nouveau.

— Le but, disait G., est la maîtrise de l'organisme, et l'assujettissement de ses fonctions conscientes et inconscientes à la volonté. Les exercices qui y mènent en droite ligne commencent par la respiration. Sans une maîtrise de la respiration, rien ne peut être maîtrisé. Cependant ce n'est pas là tâche facile.

« Vous devez comprendre qu'il y a trois sortes de respiration. L'une est normale. La seconde artificielle. La troisième est la

respiration aidée par des mouvements. Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire que la respiration normale se fait inconsciemment ; elle s'effectue sous le contrôle du centre moteur. Quant à la respiration artificielle, en quoi consiste-t-elle ? Si par exemple un homme se dit qu'il comptera dix en aspirant et dix en expirant, ou qu'il inspirera par la narine droite, et qu'il expirera par la narine gauche — sa respiration s'effectue sous le contrôle de l'appareil formateur. Et elle est par elle-même différente parce que le centre moteur et l'appareil formateur agissent par des groupes de muscles différents. Le groupe de muscles par lequel agit le centre moteur n'est ni accessible, ni subordonné à l'appareil formateur. Dans le cas d'un arrêt momentané du centre moteur, l'appareil formateur peut néanmoins exercer son influence sur un groupe de muscles à l'aide duquel il peut déclencher le mécanisme de la respiration. Mais son travail n'égalera pas, bien entendu, celui

du centre moteur, et il ne peut pas durer longtemps. Vous avez lu des manuels de “respiration yogi”, vous avez lu aussi, ou peut-être avez-vous entendu parler de méthodes spéciales de respiration en usage dans les monastères orthodoxes où se pratique l’ “Oraison mentale”. C'est toujours la même chose. La respiration qui s'effectue à partir de l'appareil formateur n'est pas normale, elle est artificielle. L'idée est la suivante : si un homme, à de fréquentes reprises, poursuit cette sorte de respiration assez longtemps sous le contrôle de son appareil formateur, le centre moteur, qui pendant ce temps demeure oisif, peut se fatiguer de ne rien faire, et il commence alors à travailler en “imitant” l'appareil formateur. Et, de fait, cela arrive parfois. Mais pour que la chose se produise, de nombreuses conditions doivent être réunies : jeûnes et prières, veilles harassantes et toutes sortes de tâches exténuantes pour le corps. Si le corps est bien traité, rien de tel n'est possible. Vous croyez peut-être qu'il n'y a pas d'exercices physiques dans les monastères orthodoxes ? Essayez donc d'accomplir cent prosternations selon toutes les règles. Vous aurez les reins plus courbaturés qu'après aucune gymnastique.

« Tout cela n'a qu'un but : charger de la respiration les muscles convenables ; la faire passer au centre moteur. Et comme je l'ai déjà

dit, c'est quelquefois possible. Mais le centre moteur risque toujours de perdre son habitude de travailler correctement, et puisque l'appareil formateur a parfois besoin de s'arrêter, pendant le sommeil par exemple, et que le centre moteur ne le désire pas, alors la machine peut se trouver dans une situation pitoyable. On peut même mourir d'un arrêt de la respiration. Le dérèglement des fonctions de la machine par les exercices respiratoires est presque inévitable pour ceux qui essaient de s'exercer tout seuls, à partir de livres, sans être dirigés convenablement. Bien des gens sont venus me voir autrefois à Moscou, qui avaient complètement détraqué leur machine par des exercices de respiration soi-disant "yogi", appris dans des livres. Les livres qui recommandent de tels exercices sont très dangereux.

« Des amateurs ne pourront jamais faire passer de l'appareil formateur au centre moteur le contrôle de la respiration. Pour que ce transfert puisse s'effectuer, l'organisme

doit être amené dans son fonctionnement au plus haut degré d'intensité ; mais un homme ne peut jamais y parvenir seul.

« Cependant, comme je viens de le dire, il y a un troisième mode de respiration — la respiration par les mouvements. Mais elle nécessite une très grande connaissance de la machine humaine, et cette méthode ne peut être suivie que dans les écoles dirigées par des maîtres très savants. En comparaison, toutes les autres méthodes sont de l'amateurisme, on ne peut pas s'y fier.

« L'idée essentielle est que certains mouvements, certaines postures peuvent provoquer à volonté n'importe quelle sorte de respiration, tout en conservant à cette respiration un caractère *normal*, sans rien d'artificiel. La difficulté est ici de savoir quels mouvements et quelles postures provoqueront certaines sortes de respiration, et *chez quelle sorte d'hommes*. Ce dernier point est particulièrement important parce que, de ce point de vue, les hommes se divisent en un certain nombre de types, et que pour parvenir à la même respiration chaque type a ses propres mouvements définis ; par contre, les mêmes mouvements entraînent des respirations différentes suivant les types. Un homme qui sait quel mouvement provoquera en lui telle ou telle sorte de respiration est déjà capable de contrôler son organisme,

et il peut à sa guise, à n'importe quel moment, mettre en mouvement tel ou tel centre, ou, au contraire, arrêter telle ou telle fonction. Bien entendu, la connaissance de ces mouvements et la capacité de les contrôler ont leurs degrés, comme toute chose en ce monde. La science des hommes diffère, non moins que l'usage qu'ils en font. En attendant, ce qui importe, c'est de comprendre le principe.

« La compréhension de ce principe, surtout pour une étude de la division des centres, est indispensable. Nous en avons déjà parlé plus d'une fois. Rappelez-vous : chaque centre est divisé en trois parties, selon la division initiale des centres en "intellectuel", "émotionnel", et "moteur". Sur la même base, chacune de ces trois parties est à son tour divisée en trois. En outre, chaque centre est, dès sa formation, divisé en deux secteurs : positif et négatif. Et dans toutes les parties des centres, il y a des groupes de "rouleaux" associés les uns avec les autres, selon des

orientations diverses. Voilà ce qui explique les différences entre les hommes — ce qu'ils appellent l' "individualité". Naturellement il n'y a pas trace de véritable individualité en tout cela, mais seulement des différences de "rouleaux", et d'associations. »

La conversation avait eu lieu dans le grand pavillon du jardin, que G. avait décoré à la façon d'un *tekkeh* derviche.

Nous ayant expliqué la signification des diverses sortes de respiration, G. commença à diviser les élèves présents en trois groupes, selon leur type. Ils étaient quarante environ. L'idée de G. était de montrer comment les mêmes mouvements provoquent, suivant le type, différents "moments de respiration", par exemple, inspiration chez les uns, expiration chez les autres ; et comment différents mouvements et postures pouvaient déterminer une seule et même période de respiration : inspiration, rétention du souffle, et expiration.

Mais cette expérience s'arrêta là. Et G., pour autant que je sache, ne devait jamais y revenir.

À cette époque, G. m'invita plusieurs fois à venir vivre au Prieuré. Cela me tentait. Mais en dépit de tout mon intérêt, je ne

pouvais pas trouver quelle serait ma place dans son travail, et je ne comprenais pas son orientation. En même temps, je ne pouvais pas m'empêcher de voir, comme je l'avais déjà vu à Essentuki en 1918, qu'il y avait de nombreux éléments destructeurs dans l'organisation de l'oeuvre même, et qu'elle devait se désagréger.

En décembre 1923, G. organisa des démonstrations de danses de derviches, de mouvements rythmiques et d'exercices variés, au Théâtre des Champs-Élysées.

Peu après, dans les premiers jours de 1924, G. partit pour l'Amérique avec un nombre important de ses élèves, dans l'intention d'y organiser des conférences et des démonstrations.

J'étais au Prieuré le jour de son départ. Et ce départ me rappela beaucoup celui d'Essentuki en 1918, et tout ce qui s'y rapportait.

À mon retour à Londres, j'annonçai à ceux qui venaient à mes conférences que mon travail se déroulerait à l'avenir d'une manière tout à fait indépendante, *comme je l'avais commencé à Londres en 1921.*

Index

Absolu :

- l' — comme « totalité » ou « unité », 119-20.
- unité des trois forces dans l' — , 123.
- volonté de l' — et développement mécanique des mondes, 123-6, 129-30, 144-5, 193-4, 201, 204, 432.
- l' — et le rayon de création, 125-8, 200-1, 426, 428.
- l' — est matériel, 132, 249.
- l' — source des vibrations, 133-4.
- « Dieu Saint, Dieu Fort, Dieu Immortel », 193-4, 452.
- , Soleil, Terre, Lune : trois octaves de radiations, 242-5, 272, 391, 412.
- l' — *Protocosmos*, 290-1, 299.
- dans les échelles d'hydrogènes, 388-9.
- l' — dans le « Diagramme de Toutes Choses Vivantes », 450-2.
- Accident, l' — , le destin et la volonté, 73, 124, 141, 144, 151, 154, 231.
- la loi de l' — , 192, 194-5, 234, 239-40, 282-5, 502.
- Accumulateurs, la vie organique sur la terre, 131.
- les — dans la machine humaine, 330-5.
- Addition théosophique, 400, 408.
- Adorateurs du diable, 63.
- Aide, l' — de ceux qui savent, 55, 68, 196-7, 210, 216-7, 285, 314, 501.
- l' — mutuelle, 316-6, 329.
- l' — des règles dans le Travail, 319, 503.
- peut-on aider les autres ? 154-5, 381-2, 391-2.
- s'aider soi-même, 154.
- aider le maître, 519.
- Air, 136, 253, 272.
- l' — seconde nourriture, 250, 253, 259-61, 263-5, 267-70, 272, 449.
- Alchimie, — et chimie, 24-5, 73-5, 137-8, 252, 401, 414.
- les quatre éléments, 138-9.
- l' — intérieure, 212.
- de l'usine humaine, 258, 270, 274, 361.
- Amour, 228, 359.
- Analogie, — entre tous les phénomènes de différents ordres, 123,

136, 181-2.
— entre l'homme et l'univers, 272, 396, 290-4.
Analyse, 158.
Anges, 451-2.
Animaux, 445, 447-8.
Appareil formateur, 333, 536-7.
Appréciation, 56, 107, 223, 367, 380, 382, 519.
Apprends à séparer le subtil de l'épais, 258.
Archanges, 451-2.
Arche de Noé, 443.
Argent, la question d' — dans le Travail, 30-1, 240-1.
Arrive (tout —), 42-3, 56-7, 85, 95, 106, 116-7, 153, 168-9, 187,
196, 207, 321, 442, 479, 507.
Art :
l' — , activité mécanique, 39.
l' — subjectif et l' — objectif; 49-52, 415-8.
une curieuse sculpture, 51.
un — traditionnel : les tapis, 62.
le concept de relativité appliqué à l' — , 115, 418.
l' — de la psychologie, 378-9.
l' — de la plastique, 454.
Assis entre deux chaises (être), 339, 380, 382, 509.
Associations, 97, 109, 117, 163, 168, 173, 217, 415, 538.
Astrologie, 510-1.
Atomes, — et ordres de matérialité, 134-5, 199-200.
— de substance, 138, 252-3.
l' — , microcosme, 291, 295.
Attelage, (l'homme comparé à un —) *Voir* : homme.
Attention, 89, 91, 166, 177-9, 207, 216, 217, 256, 257, 368, 375, 425,
477, 487, 488, 490, 492, 498, 528, 536.
Attitude, — juste à l'égard du Travail, 216, 324, 367, 379, 382, 495,
519.
Aujourd'hui, — , hier, demain, 151-2.
commencer — , 354.
commencer par les choses d'aujourd'hui, 509-10.
Automatisme, actions automatiques et conscientes, 169-70.
le cercle magique des poses, pensées et sentiments, 489-90.
Autosuggestion, 22-3, 421.

Autre, se mettre à la place d'un — , 222-3.
Avenir, connaître l' — , 150-2.
Ayocosmos, 290-1, 299, 300.
Azote, 138-9, 246-9, 262-6.

Bâillement (le), 334-5.
Barrières, 323-7.
Bâton, le — est nécessaire, 484.
Bavardage, 257, 317-8, 385, 496.
Le Bien et le Mal, 229-30, 321.
Bon larron, 486.
Brahma, « Respiration du — », 472-3.
But, le — , les — s, 149-157, 166-7, 215, 218, 221, 230-1, 283-4,
315, 321, 426, 435, 536.
l'illusion des — ordinaires, 194-5.
un — permanent et l'idée du Bien et du Mal, 229-230.
le — du maître et le travail de groupe, 315-6, 379, 381.
— de la quatrième voie, 438.

Carbone, 138-9, 245-9, 262-6, 268.
Cellule, 305-6, 429-30, 461 sq.
Cène (La), 147-8, 425.
Centres :
les — de l'étage inférieur, 90-1, 172.
subdivisions des — , 91, 163-4, 334-5, 364, 538.
— et fonctions, 90-1, 159-60, 275.
les rouleaux dans les — , 97.
les — comme appareils récepteurs, 171.
le mauvais travail des — , 90, 163-6, 257, 276, 278-9, 281, 359,
363-6.
les hydrogènes dans le travail des — , 275-7.
vitesse des — 275-7, 471-2.
le problème de la liaison des — inférieurs aux — supérieurs, 275-9,
399.

Kundalini, 311-12.
— et accumulateurs, 330-5.
— et abus du sexe, 362-7.
travail harmonieux des — 399.
interdépendance des — , 483-4.
Centre de gravité, — d'un homme, 113.
— permanent, 113, 230-1, 366-7.
— et hydrogène moyen, 445-6.
Centre émotionnel (*voir aussi* Centres), 164-6, 172, 275-6, 333-4, 418.
Centre ésotérique, 286-7, 289.
Centre intellectuel (*voir aussi* Centres), 164-6, 172, 275-6, 333-5.
Centre instinctif (*voir aussi* Centres), 90, 170-2, 275, 335.
Centre magnétique, 284-5, 287, 289.
Centre moteur (*voir aussi* Centres), 165-8, 169-172, 275-6, 335, 364, 484-5, 500, 536-7.
Centre sexuel (*voir aussi* Centres et Sexe), 90-1, 172, 361-7.
Centres supérieurs, — et états supérieurs de conscience, 207.
hydrogènes fins et travail des — , 258.
contacts avec les — , 277-8.
— et corps supérieurs, 280.
mythes et symboles, langage pour les — , 395.
Centre émotionnel supérieur, 276-8, 367.
Centre intellectuel supérieur, 276-8.
Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, 290, 303, 396.
Cercles d'humanité (les), 282, 434-7.
Cerveaux, 89, 159.
Chambres, les quatre — en l'homme, 75.
travail sur les — selon les voies, 75-84.
Changer, s'étudier et — , 162, 169, 211-2, 232.
changements indésirables, 162-3.
— l'état de choses, 360-431.
changement d'être, 106, 108, 229, 293, 329, 354, 376-77.
Chimie, — , magie et étude de soi, 24-5.
une — différente, 137-8, 252-3.
Chocs :
— accidentels et volontaires, 193-7.
— dans les octaves cosmiques, 201, 243-4, 247-8, 272, 412.

— et tampons, 224-5.
— mécaniques, 263, 265, 267, 271, 273.
— artificiels, conscients, 267-75.
— pour éveiller, 312-13.
— dans le passage de *si* à *do*, 361, 410-1.
place des — d'après l'ennéagramme, 408-10, 523-4.
(voir aussi 431).

Chrétien, être un —, 116-7, 153-4, 228, 419-20.

Christ, 116, 147-8, 150, 209, 228, 240, 288, 335, 446-7.

Christianisme, différents —, 116, 190, 365.

— ésotérique, 70, 154, 190, 426.

origine et forme du culte chrétien : les écoles de répétition, 423-5.

Civilisation, 85-6, 433.

Collier de Bouddha, 101-2.

Compréhension :

la — liée à l'expérience, 33, 41.

la — dans la quatrième voie, 82, 232, 367.

la —, conjonction du savoir et de l'être, 107-9.

la —, fonction de trois centres, 108.

— et langage, 109-12.

un exemple de différence de — selon les hommes, 180-1.

énergie pour la —, 256.

— ou capacité de distinguer les influences, 283.

la — à travers le centre émotionnel, 334.

le goût de la —, 347.

une méthode de —, 391.

la — des symboles, 401-2.

l'ennéagramme, mesure de —, 413-4.

la — dans les différents cercles d'humanité, 435-7.

Comprendre :

d'abord —, 41-4, 82-3.

impossibilité de se — les uns les autres, 44, 109-11, 146, 160-1,
346.

prétention à —, 103, 337-8.

— que l'on ne comprend pas, 347, 436.

— les mythes et les symboles, 395.

la possibilité de se —, 435-7.

(Voir aussi : 41, 44, 107-15, 118, 223, 232, 256, 283, 315, 319, 330,

333, 338, 341, 346, 349, 352, 380, 391, 396, 398, 413, 435-436.)

Conditions :

— ordinaires d'existence et de vie pour l'homme, 18, 80, 132, 137, 169, 208, 242, 257, 258, 266, 268, 271, 283, 348, 438, 499.

les — de vie dans lesquelles se trouve placé un homme qui rencontre le travail sont les meilleures pour lui, 81.

— posées par le Travail, 33-4, 314, 316 sq., 371.

— créées par une école, 197, 314-6, 368.

Confiance, une nouvelle — en moi, 179, 527-8.

— mutuelle, 327.

avoir perdu — en soi-même, 343.

faire — au maître, 382-3.

Connaissance, 161, 370.

la — est-elle tenue secrète ? 64, 67-8.

matérialité de la — , 64-7.

acquisition et transmission de la — , 67-8, 393-395.

la — nécessite un nouveau langage, 111-2, 396 sq.

la — objective, 211, 287.

la — voilée, 401.

— de soi, 152.

— à travers l'étude de soi, 156-7, 338, 399.

— de sa propre nullité, 233.

— et trait principal, 378.

Connais-toi toi-même, 157, 396.

Conscience :

— manifestée dans corps de l'homme, 69-70, 72-3, 141-3.

évolution de la — en l'homme, 95, 132.

— et possibilité de — cosmique, 173-5.

quatre états de — pour l'homme, 205-11.

obscurité et lumière, 212.

la — et la morale, 225-8.

élargissement de la — , 293.

« la voie qui monte est en même temps la voie qui descend », 293, 464.

— de la matière, 252, 444.

fonctions, états supérieurs de — , 258.

— continue de sa nullité, 309.

— et cosmos, 293-4.

Conscience de soi, 206, 209, 210, 211, 268.
Conscience morale, 225-7, 379.
Conscience objective, 206-7, 210-11, 394-5.
Conscient :
—, inconscient, subconscient, 89, 170.
égoïste —, 155.
influences — es, 282.
Considération, la — intérieure, 46, 92, 219-22, 271.
la — extérieure, 222-3, 378.
le manque de —, 318, 326.
Constatations, 158-9, 167, 212-5.
Contemplation, 166, 436, 487.
Conte, — du magicien et des moutons, 310-1.
— du loup arménien et des moutons, 509.
Contradiction, 224-7, 231, 372.
Contrôle, 195-6, 207, 232, 280, 418, 435, 482, 488-9, 491, 500, 517,
536.
Cornue (allégorie de la —), 73-5, 226.
Corps, les quatre — de l'homme, 69-75, 88, 140-4.
croissance des — supérieurs, 69-70, 73-4, 258-9, 261, 274.
fonctions des quatre —, 71-4, 280.
les voies, travail sur les quatre —, 75-84.
neuf mesures de base du — humain, 197-8.
— supérieurs et centres supérieurs, 280.
centre de gravité des —, 446.
le — est-il un obstacle ? 485-7.
Corps astral, 57, 69-71, 88, 89, 102, 141-4, 147, 148, 258-9, 280,
361-2.
Corps causal, ou quatrième corps, 69-71, 141-4, 259, 280.
Corps mental, 69-70, 141-4, 258-9, 280.
Corps physique, 57, 69-72, 88-9, 141-3, 259-66, 361-2.
Cosmos, doctrine des sept —, 290-4.
rapport des trois —, 291-4, 464.
les — du point de vue des dimensions, 295-6, 299-301, 462.
conversations sur les —, 301-6.
une théorie sur les différences de temps dans les différents —, 459-
73.
Création, la — des mondes au-dedans de l'Absolu, 123-6, 197.

processus de création dans le monde déjà créé, 242 sq.
Cristallisation, 57-9, 258, 275, 361.
Croissance, — intérieure, 202, 206, 258-9, 274, 308-9, 361.
— des corps supérieurs, 258.

Dances sacrées, 36-7, 425.

Décision, 217, 232, 310, 379-80, 382, 398.

Déçu, nécessité d'être — , 343-4, 503.

Défaut principal, *voir* trait principal.

Député-Intendant, 98.

Derviches mehvlevi, 531.

Destin, 151, 234, 239-40, 283.

Deutérocómo, 292, 295, 299.

Diagramme, — de l'univers, 242 sq.

idée d'un — mouvant, 391, 414.

Diagrammes (tables, schémas) :

tableau des quatre corps de l'homme, 70.

tableau des fonctions parallèles d'un homme de corps physique et d'un homme aux quatre corps, 72.

— du Rayon de Création de l'Absolu à la Lune, 127.

représentation comparée d'un atome de chacun des sept mondes, 134.

schémas des quatre corps de l'homme et de leurs rapports, 142.

— parallèles du Rayon de Création et des quatre corps de l'homme, 143.

ligne de développement des vibrations selon la Loi d'Octave, 184-9.

représentation d'une octave et des octaves intérieures, 199.

— du Rayon de Création, de l'Absolu à l'Absolu : octave cosmique descendante, 201.

— parallèles de l'octave cosmique et d'une octave latérale, 203.

— du Rayon de Création sous la forme de trois octaves de radiations, 242-4.

tableaux des triades, 246-8.

tableaux des douze catégories de matières de l'Absolu à la Lune, 249-50.

table des hydrogènes, 251.

- de l'usine humaine à trois étages et du processus de développement des octaves de nutrition, 261-71.
- des influences (le centre magnétique) selon Ouspensky, 289.
- des centres et des accumulateurs dans l'usine humaine à trois étages, 331.
- tentative d'établissement d'une table des hydrogènes élargie en douze échelles, 389.
- symboles (appliqués au développement intérieur de l'homme), 397.
- symbole universel de l'ennéagramme et figures relatives à la position des intervalles, 404-10.
- des octaves cosmiques de radiations et du processus de passage des intervalles, 412.
- symbole de la combinaison des substances *fa* et *la*, 412.
- l'homme, le mouton, le ver, 445.
- des hydrogènes-centres de gravité, 446.
- « — de Toutes Choses Vivantes », 450-51.
- table comparative de la respiration des cosmos, d'après Ouspensky, 461.
- table du temps dans les différents Cosmos, 463, 471.
- l'ennéagramme envisagé comme — de la nourriture, 523-4.
- l'ennéagramme envisagé comme symbole astronomique, 525.
- Dieu, 78-79, 132, 140, 194.
- invocation à — , 422-3.
- « Dieu Saint, Dieu Fort, Dieu Immortel », 194, 452.
- Dimensions, la théorie pluridimensionnelle appliquée à l'étude des cosmos, 294-306, 462.
- Do*, 185-9, 193-4, 199, 200-1, 203-4, 242-52, 261-75, 399, 402-13, 523-4.
- Dualité (loi de —), 397-8.

- Échelle, — évolutive, 112.
- une — dressée de la Terre au Ciel, 253.
- réduite des hydrogènes, 388-90.
- l'idée d' — , 427.
- Écoles, idées fantastiques et idée réelle sur les — , 19-22.
- différents types et méthodes d' — , 19-21, 24-5, 35, 64, 235-6, 337,

520.

nécessité d'une — , 80, 482.

une — créée selon le principe de la Loi d'Octave, 196-7.

discipline d' — , 232, 367, 493•

« — préparatoire », 315.

les — ésotériques, 395, 440.

— de répétition, 423-5.

les — de la quatrième voie, 438.

les — pseudo-ésotériques et leur rôle, 439-40.

(voir aussi : 184.)

Éducation, 210, 225-6, 234, 402.

Effort, les — et le poids des exigences, 325.

— ordinaire et sur-effort, 330-3, 482-3, 500.

(voir aussi : 223, 273, 279, 327, 509.)

Effort conscient, nécessité de l' — , 55, 86.

l' — dans le rendement de l'usine humaine, 267-71, 273-5.

Église, 423-24.

Égoïste, — conscient, 155.

Égypte, 424.

Électron, 305-6, 462 sq.

Émotion, — et art objectif, 51.

les — négatives, 92, 276, 281, 335.

sensation, — , pensée, 160-61.

lutte contre l'expression des — désagréables, 168-9, 257, 271.

— et second choc conscient, 271, 274.

transmutation des — , 274-5.

nouvelles émotions, 277.

Endormis (les —), 230, 375

Énergie :

libérée à la mort, 131.

— , matière et matérialité, 139, 199.

production et gaspillage de l' — dans l'organisme humain, 256-9,
261, 278-9, 281, 366, 487.

les accumulateurs d' — , 331-5.

— sexuelle, 361-67.

Ennéagramme :

— , expression parfaite de la Loi de Sept, 404-15.

le triangle intérieur dans l' — , 406, 408, 412, 413.

- , symbole universel, 413, 523-6.
l' — vécu par les exercices de mouvements, 414-5.
(voir aussi : Diagrammes.)
- Enseignement, but de l' — , 149.
relation aux autres systèmes, 403-4.
l' — , arche de Noé, 443.
(voir aussi : 142.)
- Équilibre, 106, 257, 279, 315, 367.
- Escalier, l' — , entre la « vie » et la « voie », 285, 288.
- Esclavage :
l'homme, esclave de lois qu'il se crée, 130.
l' — intérieur, 156.
l' — dû au sexe, 360-1.
l'homme aime son — 433-4.
l'homme, esclave de son corps, 486.
devenir volontairement esclave, 508.
- Ésotérisme, 19, 20, 54-6, 64-8, 434-41.
christianisme ésotérique, 70, 154, 190, 426.
- Essence et personnalité, division de l'homme en — et — , 234, 241.
croissance de l'essence, 234-9, 308, 350-2.
nécessité de l'équilibre entre l' — et la — , 237-8.
distinguer l' — de la — , 351.
expérience de séparation de l' — et de la — , 236, 355-9.
conflit entre l' — et la — , 359-360.
- Étages (l'organisme humain composé de trois), 261, 364, 445-6.
- Éternel immuable, 451-2.
- Éternel retour, 353-5, 406.
- Éternité, temps et — , 297-8.
- Être :
il faut — , 44, 154, 342.
l'idée de niveaux d' — , 104-5, 419, 445-6.
— et savoir : les deux lignes parallèles de l'évolution de l'homme, 104-9.
l' — extérieur de l'homme, 106.
nécessité de l'équilibre de l' — et du savoir, 106-7.
l' — , le savoir et la compréhension, 107-9, 348-9•
le concept de relativité appliqué à l' — de l'homme, 115.
— et immortalité, 152-3.

passage d'un niveau d' — à un autre, 441.
niveaux cosmiques d' — , 447-53.
(voir aussi : 125, 261, 422.)

Étude de soi, 257.
but et méthodes de l' — , 37-8, 157-69, 175, 211-7, 232, 315-16,
491-3.
— et de l'univers, 118, 136, 181-2, 258, 268, 272, 396-7, 411.

Évaluer, — quelqu'un, 341-2, 345.
l'évaluation des idées, 324.

Évangiles, les — écrits pour ceux qui savent, 147.
« Veillez... », 209, 308.
« Si le grain ne meurt... », 307.
(voir aussi : 288, 335.)

Éveiller (s' —), comment s' — , 208-10, 385.
la destruction des tampons, 226-7.
l'éveil et la compréhension du Bien et du Mal, 229-30.
difficulté de l'éveil, 239, 310-3.
S'éveiller, mourir, naître, 308-9.
conditions du travail d'éveil, 312-6.

Évolution, le problème de l' — de l'homme, 84, 92-6.
l' — de l'homme s'opère selon deux lignes, 104.
l' — prise comme idée fondamentale d'un langage exact, 112.
l'échelle évolutive, 112.
ligne d' — opposée à la ligne de création, 197.
trois stades dans l' — de la machine humaine, 273-5.
le processus d' — de la vie organique, de l'humanité et de l'homme,
427-34.
processus involutif et processus évolutif, 432.
y a-t-il opposition consciente au processus d' — ? 432-3.
possibilité d' — liée à la quantité des impressions, 449.
— générale et — individuelle, 503-4.

Existence, 104, 149-50, 296-9, 301, 304.

« Faire » :
la question de — , 42-4, 85-86, 95, 149, 153, 155, 168, 194, 195,
196, 207, 223, 230, 234, 256, 442.

la religion est — , 153, 419-20, 426.
— et le principe de la déviation des forces, 187.
— et l'illusion de — , 194-6.
« faire comme si », 319, 327, 328.
le vrai — , 321.
« faire semblant », 392.
le grand — , 401.
Fakir, la voie du — , 75-7 sq., 437.
le — de Bénarès, 99-101.
Fluctuation (des vibrations), 191.
Foi, 77, 323, 343, 388, 394.
Fonctions, — d'un homme de corps physique et d'un homme aux
quatre corps, 71-4, 141-3.
observation et discrimination des — , 158-63.
— et centres, 159-60, 275-80.
les — , moyens de perception et instruments de connaissance, 161.
interdépendance des — , 161-3, 490.
— instinctives et motrices, 169-71.
les — et la conscience, 205.
— de l'homme et plans de l'Univers, 253.
Forces, corrélation des — dans les différents mondes, 48.
la loi fondamentale des trois — , 120-6, 390.
la troisième — , 122, 422.
le principe de la déviation des — , 187-92.
les — et les états de la matière, 137-9.
les — cosmiques, 155, 360.
les trois — dans l'univers et les triades, 245-8.
Formes, 394, 438.

G. :

première rencontre d'Ouspensky avec — et son enseignement, 23-9.
portrait de — et impressions d'Ouspensky, 23, 27-9, 59-60.
— et la question d'argent, 30-1, 240-1, 516, 518.
voyages de — en quête de la connaissance, 30, 51, 63-4.
compagnons de — , 35.
sens des paroles de — , 42.

système de — : un tout indivisible, 52.
organisation des réunions, 55-6.
talents de — , 60-2.
— , marchand de tapis, 60-2.
enfance de — , 62-3.
comment — dévoile les idées de l'Enseignement, 90-92.
à propos du système entier de l'Enseignement de — , 103-4.
une forme de travail avec — , 336.
une attitude de — , 370 sq.
conversation mentale d'Ouspensky avec — , 371-5.
— définit le trait principal de chacun, 378-9.
but de — , 380.
atmosphère de l'appartement de — , 384.
un repas chez — , 386.
une « transfiguration » de — , 453.
article d'un journaliste concernant — , 454-6.
— et son père, 474-5.
une période de vie en commun, 481.
un aspect des méthodes de — , 510, 511, 528.
Ouspensky sépare — de ses idées, 512, 519-21.
avec — au Caucase, 513-23.
— fonde un Institut à Tiflis, 528-9.
— traduit un chant derviche, 531.
— ouvre un Institut au Prieuré d'Avon, 533-9.
Gamme musicale, la — , schéma de loi cosmique, 185-8.
Gaspillage, 257, 279, 366, 487.
Goût, 158, 174, 347.
Groupe, conditions fondamentales d'un travail de — sur la quatrième
 voie, 32-34, 316-21, 323-26, 337, 340-1.
 nécessité d'un — de travail, 54, 314-6.
 le — et le maître, 315.
 attitude d'un homme qui a quitté le — , 324, 380-3.
 qu'est-ce qu'un — ? 327-9.
 la loi de la responsabilité commune, 328.
 un travail de — se fait selon trois directions, 329.
Guerre, 18.
 peut-on empêcher les — ? 46, 155-6, 208.
 la — , résultat d'influences planétaires, 46-7, 155-6, 172.

« l'art de la — », 420.
Guru, 35, 520.

Habitudes, lutte contre les — , 162, 167-8, 257, 279, 484-5, 496.

Homme, 33, 38, 156.

l' — n'est pas *un*, 34, 87-8, 96-9, 316, 420.

l' — est-il responsable ? 41.

l' — ne peut pas « faire », 42-4, 168-9.

différence des temps pour les planètes et pour l' — , 47.

différents niveaux d' — , 49-51, 112-7.

un — seul ne peut rien faire, 54-5, 313, 315.

l' — « machine », 38-43, 57, 79, 96, 174, 195, 196, 207, 211, 212, 486. (*voir aussi* : machine humaine.)

séquence correcte du développement possible de l' — , 69.

les quatre corps de l' — , 69-75, 140-4, 258, 280, 446.

l' — comparé à un attelage, 70, 140-1, 421.

l' — comparé à une maison de quatre pièces, 75.

les voies et les possibilités cachées de l' — , 79-80.

l' — est-il immortel ? 74-5, 139-40, 143-4, 304.

l'évolution possible de l' — et son processus, 92-6, 312, 431-2.

l' — comparé à une maison dans l'attente de son maître, 98-9.

développement de l' — selon deux lignes (savoir, être), 104-9.

un concept relatif : les — numéros 1 à 7, 112-7, 143, 273-5, 279-80, 419, 446.

étude de l' — et du monde, 118, 181, 200, 396.

l' — vit dans tous les mondes, 120.

esclavage et libération, 130, 156, 360-1, 433-4, 486, 508.

influence de la Lune sur l' — 132.

l' — , univers en miniature, 136, 272, 290.

l' — , un monde non fini, 136.

lois et influences pour l' — , 152, 271, 282-5, 287, 289.

les trois stades de l'évolution de l' — , 173-5.

les quatre états de conscience accessibles à l' — , 205-11.

deux — : moi et Ouspensky, 213-7, 219.

essence et personnalité dans l' — 234-9, 359.

place de l' — dans l'univers, 242, 249.

- fonctions de l' — , substances et plans de l'univers, 252-3.
 l' — , structure à trois étages, 261 sq., 445.
 l' — qui cherche et l' — relié, 284-5, 287.
 l' — dans la doctrine des cosmos, 290-5, 302-5, 459.
 l' — est hypnotisé, 308-13, 360.
 sens des symboles par rapport au développement intérieur de l' — ,
 397-9.
 l' — dans le diagramme de Toutes Choses Vivantes, 451.
 (*voir aussi* : organisme humain et usine chimique.)
 Homme « moderne », caractéristiques de l' — , 66-8, 105-6, 237.
 théories fantastiques sur la vie de l'humanité, 430-1.
 Humanité, l' — soumise à des influences, 48, 202, 282-3.
 la répartition de la connaissance dans l' — , 65-7.
 l' — évolue-t-elle ? 92-5, 429-34.
 la Loi de Sept dans l' — mécanique, 190.
 les cercles d' — , 434-7.
 Hydrogènes, concept d' — , 138-9, 245.
 les — , 245-53.
 transformation des — dans l'organisme humain, 258-67.
 — supérieurs, 258-9, 269-74, 366.
 — et travail des centres, 275-7.
 intelligence des — , 445-7.
 « — moyen » d'une créature, 445-6.
 — comme nourriture, 447-53.
 — mort, 452-3.
 Hypnose, sommeil hypnotique, 310.
 conte du magicien et des moutons, 310-11.
- Idées, 66, 112, 118, 181, 198, 254, 287, 317, 324, 340-7, 369, 393,
 476-7, 519.
 Identification, 92, 217-22, 308, 338-9, 344.
 Ignorance, — et esclavage intérieur, 156.
 — et compréhension du Bien, 229.
 Imagination, 166, 178, 208, 213, 217, 239, 257, 308, 372, 388, 402,
 497, 507, 536.
 kundalini, puissance de l' — , 311-2.

l' — liée au sexe, 362-6.
Imitation 171.
Immortalité, 68 sq., 139-40, 143-4, 153, 310.
Impressions, — produite par une œuvre d'art, 50-1, 416-8.
— comme nourriture, 259-61, 266-7, 272, 366, 449.
— et effort conscient, 267-71, 273-4.
— produites sur l'entourage, 378.
les — et l'évolution de l'homme, 449.
Individualité, 69, 72, 237, 308, 309, 435.
absence d' — , 96-97.
Inégalité, 283, 431.
Influences, résultat des — planétaires sur les hommes, 46-7, 155-6, 172.
la vie organique soumise à des — , 48.
choix d' — , 48.
— des mondes sur l'homme, 119-20.
— extérieures, 152-3.
réception et transmission des — planétaires, 201-2, 427-8.
— entre les mondes, 242.
les trois sortes d' — pour l'homme, 282-5, 287, 289.
deux sources d' — pour l'humanité, 434-5.
Initiation, 439, 440-1.
Injustice, 66, 219-20.
Instinct, instinctif, 169-71.
Intelligence, — des planètes, du soleil, 48-9.
— de la matière, 252, 444-448.
Intervalles, — dans la Loi cosmique d'Octave, 184, 200, 402-3.
— dans le Rayon de Création, 200, 303, 242-5.
— dans les octaves de nourriture, 263-4, 266.
place des — dans l'ennéagramme et application aux processus de nutrition, 408-12, 523-4.
les « carrefours », 430.
Intonation, 350, 385.
Intuition intellectuelle, 225.

Je, 268, 421.

« — » et « Ouspensky », 477.
Jeûne, 317.
les conditions du — , 496, 499.

Kabbale, 290, 400.
Kant, 427.
Kundalini, 311-2.

Langage :

- « spécial », 44.
- subjectif, cause d'incompréhension entre les hommes, 109-111.
- exact, fondé sur le principe de relativité, 111-2, 199.
- imperfection de notre — , 348, 393-5.
- symbolique, 395, 401.

Langues, — universelles, 146, 415.
« cercle de la confusion des — », 430.

Liaisons, — entre les corps, 140-3.
— des centres inférieurs aux corps supérieurs, 275-9, 399.
— entre les centres et le grand accumulateur, 332-3.

Libérer, Liberté, Libération, 73, 99, 130-2, 156, 239-40, 278, 308,
340, 360-1, 384, 388, 507-8.

Liturgie, 424-5.

Lois, ordres de — dans les différents mondes, 124-6, 129-30.
esclavage et libération des — , 130.
connaissance des — , 158-9, 354.
les — sont partout les mêmes, 181-2.
les — fondamentales de l'univers, 181-2, 396, 400.
— et plans de l'univers, 291.
échapper à la — générale, 360, 502, 507.
les 48 — , 348, 360.
— de dualité, 397.

Loi de Sept ou Loi d'octave, 182-200.
discontinuité des vibrations et intervalles, 182-90.
déviation des forces, 189-90.

octaves ascendantes et descendantes, et fluctuations périodiques, 190-4.

un exemple complet de la — : le Rayon de Création, 193-4.

chocs additionnels, 190-7.

la — dans la transformation des nourritures dans l'usine humaine à trois étages, 261 sq.

lois de l'Univers et de l'usine à trois étages, 272.

le symbolisme des nombres, 399-400.

symbole de la — : l'ennéagramme, 402-13.

la — dans son union à la Loi de Trois, 197, 406-9, 412.

(voir aussi : Octaves.)

Loi de Trois, 120-6, 137, 182.

exemple de l'action des trois forces en l'homme, 121-2.

principe de la division des trois forces dans les mondes créés au-dedans de l'Absolu, 123-6.

— dans les octaves de radiations, 245-8.

la — dans son union à la Loi de Sept, 197, 406-9, 412.

(voir aussi : Triades.)

Lune :

la — , être vivant, 48, 131-2.

la — dans le Rayon de Création, 125, 127 sq., 194, 200-1.

la — , planète naissante, 48, 128-9.

processus de croissance et influence de la — , 131-2, 428.

la — et la vie organique, 94, 131-2, 145, 204, 428, 501.

Absolu, Soleil, Terre, — , trois octaves de radiations, 242.

Lutte, — du « oui » et du « non » dans l'homme, 57-9, 73-4.

— des forces dans le monde, 432.

— contre le trait principal, 377.

— contre soi-même, 380, 397.

La lutte des mages, 21, 27, 36-8, 414, 530-3, 535-6.

Machines, les « — » dans les octaves cosmiques, 410-2.

Machine humaine :

l'homme est une machine, 38-43, 85, 154, 168-9, 174, 195, 196, 207, 211, 212, 222, 224, 485.

les cerveaux dans la — , 89.

connaissance de la — , 95-6, 157-9.
machine folle, 152.
équilibre de la — , 162-4, 257.
comportement de la — selon la Loi de Sept, 189-92.
évolution de la — , 273-5.
problème de la liaison des centres dans la — , 275-9.
les accumulateurs dans la — , 330-5.
équilibre de la — , 257.
Macrocosmos, 290-2, 294, 299, 303, 304.
Magie, 24-5, 101-2, 148, 321-2, 359, 400, 490.
Maison, allégorie de la — sans maître, 98-9.
Maître :
le — dans les différentes voies, 78-9.
le — dans la quatrième voie, 286-9.
le but du — , 315.
l'attitude envers le — , 318-20, 324-7.
— et travail de groupe, 323-5.
le — ne peut pas être trompé, 381.
volonté du — , 483, 492.
Maître de soi (être —), 150-1, 154.
Mal (*voir* : le Bien et le Mal).
Mansfield (Katherine), 534-5.
Matérialité :
la connaissance est *matérielle*, 64-5.
— de l'univers, 132.
un concept relatif, sept ordres de — , 132-6.
— des processus intérieurs de l'homme, 280-1.
Matière :
— et vibrations, 133-4, 182, 245-6, 444.
division de la — : l'atome, 134-5, 252-3.
sept — , 135.
interpénétration des — , 135-6, 199-200.
propriétés cosmiques de la — , 137-9, 252-3.
— conductrice de forces, 137-9, 245-6.
densité de — , 245-6.
douze catégories de — dans l'univers, 248-9.
relation avec l'organisme humain, 71, 250-3.
— imperceptibles, 251.

intelligence de la — , 252, 444, 448.
plans de l'univers et — , 252-3.
transformation des — dans la machine humaine, 258-68.

Mécanicité, comprendre la — , 108, 174, 309, 367, 398.
— et ordres de lois, 124-6, 129-30.
— et Volonté de l'Absolu, 129.
les stimuli extérieurs, 168-9.
rôle du sexe dans la — , 360.

Méditation, 425.

Mémoire, — et rappel de soi, 178.

Mensonge, mentir, 44-5, 347, 352, 384-5.
le — à soi-même, 231, 239, 360, 421, 483.
conquête du — , 318-9, 325-7, 398.

Mental, facultés mentales, 132.
corps — , 259, 309.

Mésocosmos, 292, 299, 303.

Microcosmos, 290-2, 294-5, 299, 302, 303-4, 306.

Mi 12, signification et transmutation de — , 274-5.
(voir aussi : 270-3.)

Minkovski (Formule de —), 468-72.

Miracle, 17, 22-23, 45, 130, 144, 180, 294, 369-75, 486.

Moi :

— permanent et immuable, 69, 73, 153, 435.
Moi et les « moi », 96-9, 308, 316, 327-8, 338, 420.
Deux hommes : Moi et Ouspensky, 213-7, 219.
le « faux-Moi », 309.
« où ce mot résonne en vous ? », 425-6.

Moi (les), alternance des — , 34, 87-8, 96-8, 168-9, 421.
les — contradictoires et les tampons, 224-5.
la lutte contre les faux — , 323-4.

Moine (la voie du), 77 sq., 437.

Molécule, 305-6, 462 sq.

Mondes, une théorie organique des — , 48-9.
idée de — contenus les uns dans les autres, 118-20, 124-6, 129.
création et ordres de lois dans les — , 123-6, 199-200.
ordres de matérialité des — , 133-6, 199-200.
influences transmises entre les — , 242-5.

Mont Athos, 426.

Morale :

« devoir » et « ne pas devoir », 221.

la — , phénomène artificiel, 227-30.

Mort, 150.

— et vie future, 56-8, 152-3.

vie et — sur la terre, 131.

existence après la — , 139-40, 143-4.

le long chemin qui conduit à la — totale, 347.

(voir aussi : s'éveiller, mourir, naître.)

Morts vivants (les), 210, 238.

Mouvement perpétuel, 413-4.

Mouvements, G. montre des postures et des — , 370, 498.

exercices de — selon l'ennéagramme, 414-5.

Musique, 416-8.

Mystères anciens, 440-1.

Mythes, 395.

Naître :

s'éveiller, mourir, naître, 308-9.

une nouvelle naissance, 361.

Narcotiques, 24-5, 236, 277.

New model of the Universe, 254, 296, 301.

Niveau, — de l'être, 258.

— où commence la voie, 282-3.

— du maître et — de l'élève, 288.

(voir aussi : 351, 447.)

Nourriture, 136.

trois sortes de — , 259-60, 272, 411 449.

transformation des trois sortes de — dans l'organisme humain, 261-72, 410-2.

— d'impressions, 339, 366.

l'idée de — dans l'évolution, 429.

— et degré d'être, 447-52.

— pour la lune, 131, 501.

diagramme de la — représenté par l'ennéagramme, 523-5.

Nullité :

réaliser sa propre — , 233, 309, 321-2.

Obéir, 232-3, 314, 330-40, 484, 493, 508.

Observation de soi :

— , analyse et constatations, 158-60.

voie pratique pour l' — , 167-8.

nécessité du rappel de soi dans l' — , 175-7.

l' — comme instrument d'éveil, 211-2.

se voir soi-même, 212-7, 219.

Obyvatel, 504-8, 223.

Occultisme, 322-3, 344, 404, 439-40.

Octaves, l'idée d' — , 184-9.

— créatrices et — évolutives, 197.

— fondamentales et — subordonnées (ex. : le corps humain), 197-8.

— intérieures, 198-200, 418.

— latérale issue du Soleil, 203-4.

— cosmiques de radiations, 242-5 sq.

— de nourritures, 261-73, 523-4.

— cosmiques de radiations et nourritures, 261-6.

— pour l'usine humaine à trois étages, 272, 410-2.

— à partir de *Si* 12, 361.

(voir aussi : Loi d'Octave.)

Organisme humain :

toutes les matières se retrouvent dans l' — , 250-3.

l'énergie dans l' — , 256-60, 280-1.

l' — : usine chimique à trois étages, 257-75, 410-2.

l' — a besoin de trois sortes de nourritures, 259-60.

le temps des processus physiologiques, 465-6.

les « systèmes de l' — » d'après l'ennéagramme, 525.

— , analogie avec l'univers, 272.

Orient, l' — et le miraculeux, 17-21.

Orphée, 418.

Oubli de soi, 175, 180, 217.

Oxygène, 138-9, 246-9, 262-6.

Paix, perdre sa — , 339.

Parler, l'habitude de — , 384-7, 496.

Payer, 256.

Péché, 497.

Pensée (la), 39, 82, 93, 108, 143, 164-5, 176, 179, 181, 190, 268, 274, 370, 394-5, 416, 421-3, 492, 528.

Pensées (les), 96-7, 168, 170, 175-7, 212, 215, 217, 231, 236, 278-9, 309, 397, 484, 489-90.

Penser (le), 38, 70, 72, 108, 160-1, 171, 275.

Perceptions :

- , monde phénoménal et monde réel, 121-3.
- formes des — , 160-1.

Pères de l'Eglise, 423-424.

Personnalité, la — et les « moi », 97.

- se libérer de la — , 239.
- , influences et centre magnétique, 284.
- « fausse — », 316, 320.

(voir aussi : Essence et Personnalité.)

Peur, la conquête de la — , 233, 326-7, 363, 384.

Philosophie, être déçu par la — , 343-4.

Photographies mentales, 212-3.

Pierre philosophale, 414.

Pilule (la — de l'homme rusé), 84.

Place, l'idée de — , 145.

- dans l'ordre cosmique, 137, 145.
- des hydrogènes dans l'organisme humain, 272.
- chaque centre à sa — , 163-4, 367.
- de l'homme dans l'univers, 242, 249, 292.

Plaisir, le — attribut du Paradis, 497-8.

Planètes, — êtres vivants, 46-49, 128, 201-2.

- leur action, 242.

Poids atomiques, — et relation d'octave, 252.

Point de l'univers, — (s) fondamentaux de l'univers, 242, 245.

Poses, Postures :

- le cercle magique des — , 484, 489-90.

Possibilités, période de réalisation des

— , 49, 297-300, 363-4, 355, 429.
Pouls, 488.
Prière, prières ordinaires, 145, 421, 423.
 une — , expression de la Trinité, 194.
 apprendre à prier, 421-3.
 pensées et — , 423.
 prière et posture, 487.
Prison, l'homme est en — , 54-5, 507.
Progrès, 85, 93, 420, 430.
Protocosmos, 290-1, 296.
Psychique, matière de la vie — , 251-3, 281.
Psychologie, 40-1, 378-9.

Question, — (s) naïves, 357, 360.
 — qui fait mal, 345.

Radiations, l'univers pris sous la forme de trois octaves de — , 242-5,
 410-2.

Rappel de soi :

 un problème capital : se rappeler soi-même, 175-181, 393, 422.

 — ou conscience de Soi, 206-10.

 l'homme s'oublie sans cesse, 217, 352.

 obstacle au — , 219.

 l'énergie indispensable au — , 256, 375.

 le — dans le rendement de l'usine humaine : premier choc
 conscient, 268, 274.

 les règles du Travail comme aide au — , 317, 319-20.

 le « Stop », exercice de — , 492.

Rayon de création :

 — , la chaîne des Mondes de l'Absolu à la Lune : un schéma de
 l'univers, 125-8, 133.

 croissance du — à partir de l'Absolu, 128-31.

 les corps de l'homme dans le diagramme du — , 143-4.

 le — comme exemple de la Loi d'Octave, 193-4•

le — regardé comme une octave, 200-1.
le — et l'octave latérale, 203-4.
trois octaves de radiations, 242-5.
relation entre les mondes du — , 292.
le — comparé à la branche d'un arbre, 428-9.
fonction de la vie organique dans le — , 428-9.

Réalité :

- et miraculeux, 17.
- nous ne voyons pas la — , 238-9.

Récapitulations, 421.

Recherche, — de la voie, 284-5, 287, 345.

Réflexes, actions — , 169-171.

Régies, — obligatoires d'un travail de groupe, 316-20, 328, 340, 484.

Réincarnation, 56-7, 68.

Relativité :

- le principe de — , 111 sq., 293-4, 301.
- le concept de — appliqué aux différents mondes, 117-20.
- et place dans l'ordre cosmique, 136-7, 145.

Relaxation musculaire, 487-9.

Religion :

- (s) défigurées, 80, 146-7.
- le concept de relativité appliqué à la — , 116, 419.
- enseignement visible et enseignement caché dans les — , 343, 426.
- « technique » de la — , 425-6.

Respiration, 268-70, 488, 498-501, 517, 536-9.

- le Temps est — , 301, 459-62, 472-3.

Responsabilité, la loi de la — commune, 328, 340.

- être responsable, 40-1, 154.

Réveil-matin, 313-14, 320.

Rêverie, 166, 237.

Rêves, — obstacles au miraculeux, 21.

- le pouvoir des — , 310.

Rire, 334-5.

Rites, 146-48, 425, 440-1.

Rôles, répertoire et étude des — d'un homme, 338-9.

Rouleaux, — des centres , 97, 237, 331-2, 338-9.

Ruse, homme rusé, 83-4, 392.

Sacrifice :

le — dans la lutte du « oui » et du « non », 59.

l'idée du — , 387-8.

que sacrifier ? 232, 508-9.

(voir aussi : 286, 314, 327, 340.)

Saint-Esprit, 452-3.

Sang, fraternisation par le — , 148.

Savoir, le — dans la quatrième voie, 82.

le — dépend de l'être, 104-7.

développement unilatéral du — , 107.

différence entre — et compréhension, 107-9.

le concept de relativité appliqué au — : sept sortes de — , 114-15.

le — envisagé comme troisième force, 122.

où commence le — ? 290.

un nouveau savoir à travers le centre émotionnel, 334.

le — dans les différents cercles d'humanité, 435-6.

(voir aussi à « être » : l'être et le savoir.)

Sceau de Salomon, 397-99.

Science :

— subjective et — objective, 343, 393-5, 402, 447.

Secret, le problème du — dans le travail, 33-4, 316-8.

(voir aussi : 340-1.)

Semaine, 192, 525.

Semence, la — ou le « fruit », 361.

Seigneur ayez pitié, 422-3.

Sensation, 108, 158, 161, 174, 253, 278, 272.

— (s) instinctives, 160.

— de soi, 176, 177, 268, 477.

exercice de la « — circulaire », 488, 498.

Sérieux, 379, 421-2, 506-8, 509.

Seul, un homme ne peut travailler — , 217, 285, 313-15, 484.

Sexe, l'énergie sexuelle, 90, 361-7.

rôle du — dans la mécanique, 360.

le — comme possibilité de libération, 361.

abus du — , 363-7.

Si 12, 265, 267, 361, 364, 411.

Silence, la discipline du — , 317, 496-7.

la peur de garder le — , 384-7.

Sincérité, la — doit être apprise, 216, 318-9, 326-7, 349-52.

la crainte de perdre sa — , 221-2.

question sincère, 345.

Soleil, 36, 48-9, 125.

le — dans le rayon de création, 127-29, 133-35, 200-1.

matérialité du — , 133-5.

l'octave latérale, 203-4.

Absolu, Soleil, Terre, Lune, trois octaves de radiations, 242 sq.

le — , le système solaire *Deutérococosmos* dans la doctrine des cosmos, 291, 299, 304.

Sommeil :

le — , trait principal de l'homme moderne, 106.

l'homme vit dans le — , 179, 180, 205-11, 225-6, 229-30, 352, 374-75, 497.

— et veille, respiration de la vie organique, 301.

l'homme est hypnotisé, 310-3, 360.

Souffrance, la — dans l'éveil de la conscience, 226, 382.

se libérer de l'attachement à la — , 308.

sacrifier sa — , 388.

sens de la — de l'homme, 431.

se soumettre volontairement à la — , 497-8.

Sphinx (le), 51.

Stop (exercice du —), 489-95.

Subconscient, 170.

Substance (*voir* : Matière).

Sur-effort (*voir* : Effort).

Symboles, étude des — , 395-406.

les — appliqués au développement intérieur de l'homme, 397-9.

la vraie compréhension des — , 401-2.

un — essentiel dans l'Enseignement, 403-12.

l'ennéagramme, — universel, 413-15.

les — religieux, 424.

Système décimal, 399-400, 406-8.

Table d'Émeraude, 258, 396.

Table des hydrogènes, 249-51, 253, 275, 388-90, 444-6.

Tâches :

— et « barrières », 323-7.

— individuelles, 323-4, 340.

— de groupe, 330, 340-1, 536.

raconter sa propre vie, 349-52.

Tampons, les — , 224-39.

la moralité est faite de — , 227-8.

la destruction des — , 226-7, 231-2, 363.

action des — sur le travail du centre sexuel, 363-5.

Tarot, 139, 400.

Temples, — et monastères d'Orient, 440.

Temps, 242, 293.

différence de — pour les planètes et pour l'homme, 47, 202.

Théorie d'Ouspensky sur les différents — , 297-8, 304-5, 459-72.

— différents dans les différents cosmos, 301.

« le temps est respiration », 301, 459, 465.

— limité pour chaque chose, 355.

— des processus physiologiques, 465-6.

Tendances, 354.

Tension musculaire, — et gaspillage de l'énergie, 257, 279.

contrôle de la — , 487-9.

Terre :

croissance de la — , 48, 427-29.

intelligence de la — , 49.

la — dans le Rayon de Création, 127-137, 194, 200-1.

la — et la Lune, 131-2.

matérialité de la — , 133-7.

la — dans la théorie des cosmos, 291, 300-1, 304, 464-5.

Absolu, Soleil, — , Lune, trois octaves de radiations, 242.

Test, 34, 396.

un — sur la voie, 352.

Théosophie, 322-3, 343, 404, 439-40.

Tolstoï, la non-résistance, 377.

Tout (le), 119-20, 394.

Trait principal, — de l'homme moderne, 106.

étude et lutte contre le — , 320, 323-4, 340, 352.

G. définit le — de chacun, 377-9.

Traits cosmiques de l'être, définitions, 447-8.

Transformation :

- des nourritures dans l'usine humaine, 258-74.
- , transmutation des émotions, second « choc » conscient, 274. (*voir aussi* : Transmutation, 361.)

Transmission, — de la connaissance, 67-8, 111-2.

- orale, 285.
- transmettre les idées de l'Enseignement, 317, 340-5.
- des idées de la science objective, 394-406.

Transmutation, 274-5, 361-2.

Travail, 157.

- la question d'argent dans le — , 30-1, 240-1.
- conditions d'entrée dans le — , 32-4.
- conditions inconfortables, 46, 55-6, 339.
- organisation d'un — de groupe, 54, 314-20, 327-9.
- le niveau du travail et le niveau de « l'homme de la rue », 223, 282, 505.
- la considération extérieure dans le — , 223, 318-9.
- intérieur de l'usine cosmique, 272.
- premières exigences du — , 325-7.
- les trois directions du — , 329.
- formes du — , 336.
- qui peut venir au — ? 342-5.
- attitude à l'égard du — , 367, 495.
- se décider à travailler, 379.
- le — dans la quatrième voie, 438.

Travail sur soi, 152, 315, 339, 484, 496.

- un choix d'influences, 48.
- travail simultané sur les « corps » et les « liaisons », 140-1.
- le — assujetti à la Loi de Sept, 189-90.
- le premier pas dans le — , 215-6.
- la question de l'essence et de la personnalité, 237-8, 351.
- énergie nécessaire pour commencer le — , 257.
- création d'un centre de gravité permanent, 366-7.
- le — et la paix, 339.
- nécessité de l'effort et de l'aide, 501.

Triades, rapport des densités dans les — (table des hydrogènes), 246-

51.

— dans les processus de nutrition de l'usine à trois étages, 262-6.
(voir aussi : Loi de Trois.)

Trinité, 123, 194.

Trinité (Loi de —), transformation de la dualité en trinité, 397-8.

Tritocosmos, 292, 295, 299, 302, 304.

Trucs psychiques, distinguer le réel du truqué, 517.

Types, — et destin, 151, 234.

les — dans le travail en groupe, 315.

science des —, 347-9, 359, 384, 510-11, 538-9.

les — dans les relations de l'homme et de la femme, 359.

le problème de l'abstinence selon les —, 362.

Unité (voir aussi : le Tout.) :

absence d' — en l'homme, 34, 87-8, 96-9, 440.

— intérieure et conflit en l'homme, 57-9.

transformation de l'unité en pluralité dans l'univers, 120, 123-6.

idée de l' — de toutes les choses, 181-2, 393-6, 400.

élaboration de l' — intérieure, 279.

— de l'homme et de l'univers, 290.

Univers, étude parallèle de l'homme et de l' —, 118, 136, 181-2, 290, 396.

le Rayon de Création de l'Absolu à la Lune : un schéma de l' —, 127 sq.

matérialité de l' —, 132-6.

l' — est vibrations, 182-3.

doctrine des cosmos, 290-4.

G. trace le diagramme de l' —, 242-9.

Usine chimique (l'organisme humain) :

l' — à trois étages : digestion des nourritures, 257-81.

l'usine humaine et l'usine cosmique, 272, 412.

Utile, être — au travail, au maître, à soi-même ; les trois directions du travail de groupe, 329.

Vérité, apprendre à dire la —, 43-5, 231, 318, 325, 352, 371, 385.
le goût de la —, 347.
— objective, 393.

la — sous la forme du mensonge, 394, 401, 439.

Vibrations, — et matières, 133-4, 182, 245-6, 444.

discontinuité des — et déviations des forces, 182-90.

densité, fréquence des —, 245-6.

vitesse des —, 444.

— intérieures, 198-200.

Vie :

travailler pour la —, 153.

la — vient d'en haut, 204.

la — est trop facile, 339-40, 484.

raconter sa propre —, 349-52, 370, 385.

une — suffit, 354.

créer une — nouvelle, 361.

le travail dans la —, 497, 503-4.

(voir aussi : 431-4.)

Vie organique sur la terre :

la — soumise à des influences, 48, 145.

la — : nourriture pour la Lune, 94, 131-2, 145, 427-8.

la — dans la perspective des mondes, 119.

la — : accumulateur d'énergie, 131.

la — : choc dans le Rayon de Création, 194, 201, 243-5.

la — : organe de perception et de radiation de la Terre, 201-2, 427-8.

la — : chaînon de l'octave latérale, 203-4.

la — dans la doctrine des cosmos, 302-5.

fonction de la — dans le Rayon de Création, 427-8.

l'évolution de la —, 428-9.

(voir aussi : 301, 459-60.)

Violence, inefficacité de la —, 377.

Voie, les — traditionnelles, du fakir, du moine, du yogi, 75-84, 232, 238, 274, 426, 437, 503, 520.

signification des — par rapport à la vie ordinaire, 79-80, 282.

où commence la — ? 282-7, 502, 505.

« l'escalier » entre la « vie » et la « voie », 285-6.

— fausse et — vraie, 84, 287-8, 321-3.

convergence des — fondamentales, 403-4.
qui peut rencontrer la — ? 501-3.
deux — de transmission de la connaissance, 394.
les — , moyen d'accès aux cercles intérieurs d'humanité, 437.
la — des hommes dans la vie. Voie « subjective » et voie
« objective », 503-8.
(voir aussi : 157, 333, 343-4, 352, 495-6, 497.)
Voie (la quatrième —), conditions, principes et méthodes de la — ,
80-3, 232, 274, 286, 288-9.
la voie de l'homme rusé, 83-4.
dépendance des hommes sur « l'escalier », 286.
loi des rapports entre maître et élève dans la — , 288-9.
organisation et règles de travail dans la — , 314-20, 327-9, 333.
apparition, disparition et raison d'être de la — , 437-8.
reconnaître la — , 503.
La voie qui monte est en même temps la voie qui descend, 293.
Voir (se —),
— soi-même, 37-8, 212, 339, 382, 384.
sans aide un homme ne peut — , 216-7, 315.
— et voir les autres, 315-6, 378.
expérience de l'auteur, 376-7.
Voix :
intonations de la — , 350, 356-8, 285.
Voler, — la connaissance, 392.
Volonté, « volonté » de l'homme mécanique et volonté issue de la
conscience, 69-70, 72-3, 95, 105, 112, 132, 141, 172, 206, 309,
317, 365, 398, 422, 435, 442, 536.
le développement de la — , selon les trois voies traditionnelles, 75-
8 ; selon la quatrième voie, 83.
— de l'Absolu, 123-4, 129, 144-5, 374.
l'accident, le destin, la — , 151.
se soumettre à la — d'un autre, 223-4, 240, 340, 343, 483-4, 508.
ligne de — , 397.
(voir aussi : Stop.)

Yogi, la voie du — , 78-9 sq., 437.

« faible — » et « stupide saint », 107.

Zéro, relation de — à l'infini, 292, 295-301, 306, 462.
le — du système décimal, 406.

Offert par VenerabilisOpus.org
Dédié à préserver le riche patrimoine
culturel et spirituel de l'humanité.

